

Université de Montréal

Alaric : un *barbare* à l'*habitus romain* au tournant du 5^e siècle

par Patrick J. Roussel

Département d'histoire, Faculté des arts et des sciences

Thèse présentée à la Faculté des arts et des sciences en vue de l'obtention du grade
de doctorat (Ph. D.) en histoire

août, 2015

© Patrick J. Roussel, 2015

Résumé

Résumé

Cette thèse a comme objectif de démontrer combien Alaric et ses *Goths* étaient *Romains* dans pratiquement toutes les catégories connues sur leur compte. Pour ce faire, l'auteur a puisé dans les sciences sociales et a emprunté le champ conceptuel de l'éminent sociologue Pierre Bourdieu. À l'aide du concept d'*habitus*, entre autres choses, l'auteur a tenté de faire valoir à quel point les actions d'Alaric s'apparentaient à celles des généraux *romains* de son époque.

Naturellement, il a fallu étaler le raisonnement au long de plusieurs chapitres et sur de nombreux niveaux. C'est-à-dire qu'il a fallu d'abord définir les concepts populaires en ce moment pour « faire » l'histoire des *barbares* durant l'Antiquité tardive. Pensons ici à des termes tels que l'*ethnicité* et l'*ethnogenèse*. L'auteur s'est distancé de ces concepts qu'il croyait mal adaptés à la réalité des *Goths* et d'Alaric. C'est qu'il fallait comprendre ces hommes dans une *structure romaine*, au lieu de leur octroyer une histoire et des traditions *barbares*.

Il a ensuite fallu montrer que la thèse explorait des avenues restées peu empruntées jusqu'à aujourd'hui. Il a été question de remonter jusqu'à Gibbon pour ensuite promouvoir le fait que quelques érudits avaient autrefois effleuré la question d'Alaric comme étant un homme beaucoup moins *barbare* que ce que la tradition véhiculait à son sujet, tel que Fustel de Coulanges, Amédée Thierry ou encore Marcel Brion. Il s'agissait donc de valider l'angle de recherche en prenant appui d'abord sur ces anciens luminaires de la discipline. Vint ensuite l'apport majeur de cette thèse, c'est-à-dire essentiellement les sections B, C et D.

La section B a analysé la logistique durant la carrière d'Alaric. Cette section a permis avant tout de démontrer clairement qu'on n'a pas affaire à une troupe de brigands révoltés; le voyage de 401-402 en Italie prouve à lui seul ce fait. L'analyse approfondie de l'itinéraire d'Alaric durant ses nombreux voyages a démontré que cette armée n'aurait pas pu effectuer tous ces déplacements sans l'appui de la cour orientale. En l'occurrence, Alaric et son armée étaient véritablement des soldats *romains* à ce moment précis, et non pas simplement les *fédérés barbares* de la tradition.

La section C s'est concentrée sur les *Goths* d'Alaric, où on peut trouver deux chapitres qui analysent deux sujets distincts : origine/migration et comparaison. C'est dans cette section que l'auteur tente de valider l'hypothèse que les *Goths* d'Alaric n'étaient pas vraiment *Goths*, d'abord, et qu'ils étaient plutôt *Romains*, ensuite.

Le chapitre sur la migration n'a comme but que de faire tomber les nombreuses présomptions sur la tradition *gothe* que des érudits comme Wolfram et Heather s'efforcent de défendre encore aujourd'hui. L'auteur argumente pour voir les *Goths* d'Alaric comme un groupe formé à partir d'éléments *romains*; qu'ils eurent été d'une origine *barbare* quelconque dans les faits n'a aucun impact sur le résultat final : ces hommes avaient vécu dans l'Empire durant toute leur vie (Alaric inclus) et leurs *habitus* ne pouvaient pas être autre chose que *romain*. Le dernier chapitre de la section C a aussi démontré que le groupe d'Alaric était d'abord profondément différent des *Goths* de 376-

Résumé

382, puis d'autres groupes que l'on dit *barbares* au tournant du 5^e siècle, comme l'étaient les *Vandales* et les *Alamans* par exemple. Ensemble, ces trois chapitres couvrent la totalité de ce que l'on connaît du groupe d'Alaric et en offre une nouvelle interprétation à la lumière des dernières tendances sociologiques.

La section D analyse quant à elle en profondeur Alaric et sa place dans l'Empire *romain*. L'auteur a avant tout lancé l'idée, en s'appuyant sur les sources, qu'Alaric n'était pas un *Goth* ni un *roi*. Il a ensuite analysé le rôle d'Alaric dans la *structure* du pouvoir de l'Empire et en est venu à la conclusion qu'il était l'un des plus importants personnages de l'Empire d'Orient entre 397 et 408, tout en étant soumis irrémédiablement à cette *structure*. Sa carrière militaire était des plus normale et s'inscrivait dans l'*habitus* militaire *romain* de l'époque. Il a d'ailleurs montré que, par ses actions, Alaric était tout aussi *Romain* qu'un Stilicon. À dire le vrai, mis à part Claudien, rien ne pourrait nous indiquer qu'Alaric était un *barbare* et qu'il essayait d'anéantir l'Empire. La mauvaise image d'Alaric n'est en effet redevable qu'à Claudien : aucun auteur contemporain n'en a dressé un portrait aussi sombre. En découle que les auteurs subséquents qui firent d'Alaric le *roi* des *Goths* et le ravageur de la Grèce avaient sans doute été fortement influencés eux aussi par les textes de Claudien.

Mots-clés : Alaric I, *Goths*, *Visigoths*, *Barbares*, Stilicon, Claudien, Synésios, *Habitus*, Pierre Bourdieu, Sac de Rome, Logistique, *Identité*, *Ethnicité*, *Ethnogenèse*.

Summary

Summary

This thesis hopes to demonstrate how Alaric and his *Goths* were *Romans* in virtually all that is known about them. To do this, the author has drawn from the social sciences to take the conceptual scope of the eminent sociologist Pierre Bourdieu. Using the concept of *habitus*, among other things, the author has tried to argue how Alaric's 'habits' were similar to those of the *Romans* of his time.

Naturally, the reasoning was spread over several chapters and on several levels. That is to say, it was first necessary to define the concepts popular at this time to "tell" the *History* of the *Barbarians* in Late Antiquity. We have to think here of terms such as *ethnicity* and *ethnogenesis*. The author has distanced himself from these concepts he thought ill-suited to the reality of the *Goths* and of Alaric. We should understand these men in a *Roman structure*, instead of granting them a *History* and/or *barbaric* traditions.

He then had to show that the thesis explored avenues which have remained understudied until today. He had to start with Gibbon and work his way up the erudite chart while promoting the fact that some scholars had previously touched on Alaric as a man much less *barbaric* than the tradition was promoting, such as Fustel de Coulanges, Amédée Thierry and Marcel Brion. It was therefore important to validate the research angle by first acknowledging the place of these great scholars. Then came the major contribution of this thesis, that is to say essentially the sections B, C and D.

Section B is focusing on the logistical side of Alaric's story. This section have foremost allowed to demonstrate clearly that we are not dealing with a band of revolted brigands : the travel of 402 in Italy alone proves this fact. The detailed analysis of the routes taken by Alaric during his many trips demonstrates that the army could not have done all these movements without the support of the eastern court. In that case, Alaric and his army were truly *Roman* soldiers and not just the *barbarous federated people* of the tradition.

Section C focus on Alaric's *Goths* where one can find two chapters covering two distinct areas: Origin/Migration and Comparison. It is in this section that the author attempts to support the hypothesis that the *Goths* of Alaric were not really *Goths* but rather *Romans*. The chapter on migration had the goal to break down many assumptions about this *gothic* tradition that scholars like Wolfram and Heather are still trying to defend. The author argues to see Alaric's *Goths* as a group formed from *Roman* elements; to know if in fact any of them was of *barbarian* stock is irrelevant to the end result : these men had lived in the Empire throughout their entire lives (Alaric included) and their *habitus* could not have been anything other than *Roman*. The last chapter of Section C showed without any doubt that the group of Alaric was firstly deeply different from the *Goths* of 376-382, but then also from other groups that are said to have been *barbarians* at the turn of the fifth century, as were the *Vandals* and *Alamanni* for example. Together, these three chapters cover the totality of what is known about the group of Alaric and offers fresh interpretation following the last trends in social sciences.

The section D is for its part an in-depth analysis of Alaric and his place in the *Roman*

Summary

Empire. The author has demonstrated above all, relying on sources, that Alaric was not a *Goth* nor a *king*. He then analyzed the role of Alaric in the power *structure* of the Empire and came to the conclusion that he was one of the most important men of the Eastern Empire between 397 and 408, while still being totally dependant on that *structure*. His whole military career up to 397 was unassuming and was part of the *Roman* military *habitus* of the time. He also showed that by his actions, Alaric was also as *Roman* as Stilicho. To tell the truth, apart from Claudian, nothing could tell us that Alaric was a *barbarian* and was trying to destroy the Empire. The bad image of Alaric is liable only to Claudian alone : no contemporary writer did draw such a dark portrait of him. It follows that subsequent authors who made Alaric the *king* of the *Goths* and the destroyer of Greece must had followed Claudian as well.

Keywords : Alaric I, *Goths*, *Visigoths*, *Barbarians*, Stilicho, Claudian, Synesius, *Habitus*, Pierre Bourdieu, Sack of Rome, Logistics, *Identity*, *Ethnicity*, *Ethnogenesis*.

Table des matières

Résumé	ii
Summary	iv
Liste des diagrammes	xii
Liste des tableaux	xiii
Liste des graphiques	xiv
Liste des sigles et abbréviations	xv
Remerciements	xvii
Avant-propos	xviii
Concepts et terminologie	1
a) Introduction	1
b) <i>Culture</i>	4
c) <i>Goths</i>	12
d) <i>Ethnicité</i>	19
e) <i>Ethnogenèse</i>	26
f) <i>Identité</i>	31
État de la question	39
a) Introduction	39
b) État de la question	40
c) Conclusion	49
Champ conceptuel	52
a) Introduction	52
i) Justifier Bourdieu	52
b) L'essentiel sur Pierre Bourdieu et son oeuvre	58
i) Limitations	62
ii) « <i>Structure</i> » et lois <i>sociales</i>	63
iii) <i>Habitus</i> : présentation et explications	67
(1) Unité des concepts et complexification du sujet	71
iv) <i>Habitus</i> et « théorie de la pratique »	74
c) Conclusion	79

Table des matières

Sources	81
a) Introduction	81
b) Quelques points à considérer	82
i) Sur Claudien	87
ii) Sur Olympiodore	90
iii) Sur Eunape	92
iv) Sur Synésios	96
v) Sur Zosime	97
vi) Sur Symmaque	99
vii) Sur Cassiodore	101
viii) Sur Jordanès	104
c) Un <i>habitus</i> prototype pour nos auteurs?	106
d) L'approche aux sources : une question d'interprétation	110
i) Théophanès et Alaric le <i>Gaulois</i>	111
e) Conclusion	113
Logistique liée aux opérations d'Alaric entre 401-408	118
a) Introduction	118
i) Justification de l'angle d'approche	118
ii) Récapitulation des annexes B à E	121
(1) Logistique alimentaire	121
(2) Logistique du transport	123
b) Dates, distances, vitesse	124
i) ORBIS	124
ii) Les voyages d'Alaric	126
(1) Vitesse vs. Trajet	127
(a) 18 novembre 401	127
(i) Choix d'itinéraires	129
1. Itinéraire de Théodose I	132
(ii) Vitesse	135
(b) Timavus – 18 novembre 401?	140
(c) Milan — 24 février 402	144
1. « Sièges » de Milan	145
(ii) Vitesse	148

Table des matières

(d)	Pollentia — 6 avril 402	149
1.	Hasti	150
(ii)	Vélocité	151
1.	Pollentia	152
(e)	Verona ante-404	154
(i)	Vélocité	156
(f)	408	158
1.	1 ^{er} mouvement	159
(ii)	Vélocité	159
1.	2 ^e mouvement	160
(iii)	Vélocité	162
c)	Conclusion	164
Origines		166
a)	Introduction	166
b)	Immigrants?	169
i)	Les risques de l'archéologie	172
ii)	Différence ≠ matériel	179
(1)	Des avantages à la « différence »?	184
c)	Tradition fictive	185
d)	Conclusion	194
Étude comparative		196
a)	Introduction	196
i)	Examiner les <i>babares</i> et les <i>étrangers</i> sous un angle bourdieusien	198
b)	Structure sociale des <i>Goths</i>	200
i)	<i>Structure</i> « classique »	200
(1)	Passion de St-Saba	203
(2)	Organigrammes	207
c)	Particularité critique des <i>Goths</i> d'Alaric	209
i)	Composition <i>ethnique</i>	213
d)	Alaric et « ses » <i>Goths</i>	215
e)	Structure du pouvoir des <i>Goths</i> d'Alaric	219
i)	Espaces sociaux	219
(1)	Entourage d'Alaric	219

Table des matières

(a)	Élite	222
(b)	Prêtres/évêques	224
(c)	Soldats	225
(d)	Romains	226
(e)	Esclaves	227
(i)	Organigramme	227
ii)	Parenté	228
(1)	Sœur d'Athaulf	229
f)	Habitus des <i>Goths</i> d'Alaric	231
(1)	Armée romaine	232
(a)	Habitus des <i>Goths</i> d'Alaric	235
g)	Comparaisons	236
i)	Structures sociales <i>barbares</i>	236
(1)	Les <i>Francs</i>	236
(2)	Les <i>Alamans</i>	239
(3)	Les <i>Vandales</i>	242
ii)	Comparaisons	247
(1)	Les <i>Francs</i>	248
(2)	Les <i>Alamans</i>	249
(3)	Les <i>Vandales</i>	249
h)	Conclusion	253
	Alaric le <i>Goth</i>, roi des <i>Goths</i>?	255
a)	Introduction	255
b)	Alaric selon les sources	257
i)	« Guerres » de 395-397 dans les sources	258
(1)	Claudien : la raison d'une mauvaise lecture d'Alaric	263
(2)	Synésios	267
(a)	De Regno	267
(b)	Synésios quitte Constantinople en 399 : séisme, Aurélien et Gainas à l'appui	269
(3)	Guerre en Grèce de 397	276
(4)	Ascension d'Alaric en 397	279
(a)	<i>Thracum domitor</i>	282
c)	Empereurs et sénateurs au sommet	287
i)	Empereurs	287

Table des matières

ii) Sénateurs	288
(1) Alaric dans la hiérarchie militaire	291
d) Alaric et ses souches	296
i) Provenance	297
(1) <i>Habitus</i> primaire	300
(2) <i>Gothicité</i> d'Alaric	302
e) Alaric, un roi?	305
(1) <i>Habitus</i> à l'appui	311
(a) <i>rex Gothorum</i>	315
Conclusion générale	318
Bibliographie	322
Annexe A : Sources	xxx
a) Les historiens <i>chrétiens</i>	xxx
i) Sur Orose	xxx1
ii) Sur Socrates	xxxii
iii) Sur Sozomène	xxxiv
Annexe B : Nombres et quantités	xxxvi
a) Introduction	xxxvi
b) Calories et nombres	xli
i) Apport calorique moyen	xli
(1) Hommes	xli
(a) Calculs	xliv
(2) Animaux	xlix
ii) Quantité de nourriture vs. Animaux de trait	liv
iii) Colonne militaire des <i>Goths</i> (401-402)	lix
(1) Routes	lx
(2) Longueur de la colonne militaire	lxii
c) Conclusion	lxiv
Annexe C : ORBIS à l'examen à travers le voyage de Théophanès	lxvi
i) Analyse des données	lxvi
(1) Tableaux et graphiques	lxxii

Table des matières

Annexe D : la traversée des Alpes	lxxvii
Annexe E : épisodes isolés logistiquement déterminants	lxxx
a) 1 ^{ère} négociation de 408 avec le Sénat	lxxx
b) 2 ^e négociations de 408	lxxxiii
c) Le blé de Portus	lxxxvi
d) Athaulf et Alaric	lxxxviii
e) Six corps militaires orientaux	lxxxix
f) Siège ou blocus à Rome?	xc
g) Sac de Rome	xciv
h) 600 000 <i>modii</i> de blé pour Wallia	xcvi
Annexe F : voyage de Synésios	xcix
Annexe G : logistique impliquée dans les événements de 399	cii
Annexe H : note sur l'union d'Athaulf et l'enfant Théodose	civ
a) Le but d'Athaulf	civ
b) L'enfant Théodose	cviii

Liste des diagrammes**Liste des diagrammes**

DIAGRAMME 1 - STRUCTURE DU POUVOIR DES <i>GOTHS ANTE-376</i>	207
DIAGRAMME 2 - STRUCTURE DU POUVOIR DES <i>GOTHS ANTE-376</i>	208
DIAGRAMME 3 - STRUCTURE DES <i>GOTHS D'ALARIC</i>	220

Liste des tableaux**Liste des tableaux**

TABLEAU I - TRAME ÉVÈNEMENTIELLE DE CAMERON ET *AL.* VS LOGISTIQUE276

TABLEAU II - COMPARAISON DES TEMPS (EN JOURS) ENTRE ORBIS/THÉOPHANÈS.....LXXII

TABLEAU III - COMPARAISON DES DISTANCES (EN KM) ENTRE ORBIS/DARMC/THÉOPHANÈS..... LXXIV

TABLEAU IV - COMPARAISON DES DISTANCES (EN KM) ENTRE ORBIS/DARMC/THÉOPHANÈS LXXIV

Liste des graphiques

Liste des graphiques

GRAPHIQUE 1 – COMPARAISON DES DISTANCES EN (KM) ENTRE THÉOPHANÈS/ORBIS/DARMC.....LXXV

GRAPHIQUE 2 - COMPARAISON DES TEMPS (EN JOURS) ENTRE ORBIS ET THÉOPHANÈS..... LXXVI

Liste des sigles et abréviations**Liste des sigles et abréviations**Général

<i>BEE</i>	<i>Basic Energy Expenditure (Harris-Benedict)</i>
Cal	calorie
cf.	<i>confer</i>
<i>et. seqq.</i>	<i>et sequentia</i>
<i>fr.</i>	fragment
g	gramme
h/jour	temps en heure par jour
kg	kilogramme
km	kilomètre
km/jour	vitesse en kilomètre par jour
L	litre
lb	livre
lb/jour	poid en livre par jour
m	mètre
nm/h	vitesse en mètre nautique par heure

Auteurs anciens

Amm. Marc.	Ammien Marcellin
August.	Augustin
Claud.	Claudien
Eunap.	Eunape
Jord.	Jordanès
Maur.	Maurice
Olymp.	Olympiodore
Oros.	Orose
Philostorg.	Philostorge
Phot.	Photius
Polyb.	Polybe
Procop.	Procopé
Ruf.	Rufin d'Aquilée
Syn.	Synésios de Cyrène
Socrat.	Socrate
Soz.	Sozomène
Zos.	Zosime
Théophan.	Théophanès
Veg.	Vegetius

Liste des sigles et abréviationsSources

<i>Bell. Get.</i>	<i>Bello Gothico</i>
<i>Bell. Gild.</i>	<i>Bello Gildonico</i>
<i>Bell. Vand.</i>	<i>Bello Vandalissimo</i>
<i>Bibl.</i>	<i>Biblioteka</i>
<i>Carm.</i>	<i>Carmina</i>
<i>Chron. Marcell.</i>	<i>Marcellinus, Chronicon</i>
<i>Corr.</i>	<i>Correspondance</i>
<i>Contr. Symm.</i>	<i>Contra Symmachum</i>
<i>De Civ. D.</i>	<i>De civitate Dei</i>
<i>Ep.</i>	<i>Epistulae</i>
<i>Get.</i>	<i>Getica</i>
<i>Hist. Eccl.</i>	<i>Historia ecclesiastica</i>
<i>In. Ruf.</i>	<i>In Rufinum</i>
<i>In. Eutrop.</i>	<i>In Eutropium</i>
<i>Mil.</i>	<i>De re militari</i>
<i>Not. Dig.</i>	<i>Notitia Dignitatum</i>
<i>Strat.</i>	<i>Strategikon</i>
<i>Cons. Hon.</i>	<i>De consulatu Honorii</i>
<i>Cons. Stil.</i>	<i>De consulatu Stilichonis</i>

Ouvrages de référence

<i>LRE</i>	<i>The Later Roman Empire, 284-602</i>
<i>OCD</i>	<i>Oxford Classical Dictionnary</i>
<i>PLRE</i>	<i>Prosopography of the Later Roman Empire</i>

Remerciements

Remerciements

Le cheminement au doctorat est long et ardu. Je n'aurais pas pu mener cette recherche à terme sans l'aide et l'appui d'un bon nombre de personnes et d'institutions.

J'aimerais d'abord remercier M. Christian Raschle pour ses judicieux conseils et son appui tout au long des cinq dernières années. Un merci tout spécial va aussi à M. Geoffrey Greatrex qui m'a souvent aidé depuis ma maîtrise en 2008-2009. J'aimerais enfin remercier ma conjointe de m'avoir apporté son soutien dans cette aventure qui n'a pas toujours été évidente.

Cette recherche a été financée en majeure partie par le *CRSH* qui m'a octroyé une bourse de doctorat de 2011 à 2014 et pour laquelle je suis extrêmement reconnaissant. Je voudrais également souligner l'apport de la *Fondation humanitaire O'Brien* qui m'a décerné un prix en 2011 qui fut mis à profit dans ma recherche, de même que l'Université de Montréal en 2010. Il va sans dire que, sans ces appuis financiers, cette thèse n'aurait jamais pu aboutir.

Il faudrait finalement souligner la contribution des membres du jury pour avoir accepté d'évaluer cette recherche, dont M. Pierre Bonnechere, M. Gordon Blennemann et, surtout, M. Greg Woolf qui a dû faire le voyage depuis l'Angleterre. Il s'agit d'un engagement qui a demandé un temps considérable et je tiens à vous en remercier tous très sincèrement.

Naturellement, si des écarts, des erreurs ou même des interprétations contestables persistent au sein de cette thèse, j'en suis le seul et unique responsable.

Avant-propos

Alaric et ses *Goths* étaient-ils *Goths* ou *Romains*? Cette phrase, à l'origine de toute notre recherche, cache plusieurs questions. D'abord, pourquoi avoir choisi Alaric? Pourquoi préciser qu'il s'agissait de « ses » *Goths*? Enfin, pourquoi mettre l'italique aux noms « *Goths* » et « *Romains* »? Une fois répondues, nous anticipons que ces interrogations permettront de jeter une lumière nouvelle sur ce vieux thème qu'est forcément l'étude des *barbares* durant l'Antiquité tardive.

En effet, la question posée en entrée de texte est nourrie par une réflexion centrée sur l'élément *social* du groupe à l'étude. Lorsque nous posons la question « *Goths* ou *Romains*? », c'est moins dans le sens *culturel* qu'*identitaire*. Mais *culture* et *société* ne vont-elles pas de pair? Comment peut-on se demander si un *Goth* était *Romain* si on enlève la *culture* de l'équation? On ne vient à peine de commencer que l'on voit déjà se pointer à l'horizon toute l'ampleur du problème.

Si nous avons choisi ce sujet d'étude, c'est surtout parce qu'il nous permettait de mettre en évidence un manque. L'origine de cette carence nous a poussé à nous questionner et nous a convaincu de la nécessité à approfondir la recherche, et dans une autre direction. Si nous avons arrêté notre choix sur Alaric et ses *Goths*, ce n'est pas parce que le thème n'a jamais été étudié; il l'a été souvent, et même trop souvent au goût de certains chercheurs¹. Notre choix est plutôt justifié par le *champ conceptuel* que nous avons choisi pour effectuer nos recherches. En d'autres mots, nous sommes d'avis que c'est la méthode qui change tout.

Cette méthode, comme nous la présentons au 3^e chapitre, essaie de considérer

¹ C'est du moins l'avis de Kulikowski, « Foreword to the Second Edition ».

Avant-propos

l'individu avant le groupe. Par là, nous essayons de sensibiliser le lecteur aux *dispositions*² de l'*agent* et à sa familiarité avec les *structures*³ de l'Empire afin de démolir de vieux concepts *gréco-romano-centriques* dépassés et pourtant tenaces. Il suffit de déplacer la mire de nos sources; elles nous parlent de groupes d'individus, de *barbares* ou d'ennemis, et nous perdons ainsi l'élément humain et *microstructuré*⁴ de ces entités fuyantes.

Or, le paradoxe incroyable avec lequel nous nous trouvons à travailler est le suivant : ces groupes *barbares* n'existaient pas vraiment, mais l'individu, lui, existait bel et bien⁵. Lorsque nous disons que ces groupes « *n'existaient pas vraiment* », nous entendons par là qu'ils existaient dans la tête de nos auteurs qui ont bien essayé de nous faire croire que le *Goth* était réellement *Goth*, qu'il le savait puisqu'il l'était et parce que l'auteur ancien le savait aussi⁶. Mais le savaient-ils vraiment, l'un et l'autre? Les gens de l'époque ne possédaient pas de bureaucratie centralisée avec passeport comme aujourd'hui, de drapeau *national* derrière lequel se ranger ou de territoire géographiquement délimité à défendre⁷. La qualification d'un groupe sous un nom comme celui de « *Goth* » devait se faire très approximativement. C'est en partie pourquoi nous ne croyons pas que l'on ait le droit de parler de *Goths* dans son sens globalisant, si nous

² C'est un concept employé par le regretté sociologue français Pierre Bourdieu. Nous expliquons ces concepts en détail au chapitre 3 (*infra*).

³ Comprendre ici : *structure sociale*. C'est un autre concept que nous développons au chapitre 3.

⁴ Nous voulons dire par là que c'est l'individu qui est *structuré*, et moins l'entité avec laquelle on l'identifie.

⁵ Ici il faut souligner deux choses. D'abord cette affirmation pompeuse en fera sourciller plus d'un, mais nous croyons sincèrement qu'il s'agit surtout d'une question d'intuition et de compréhension du phénomène *identitaire* qui peut varier grandement d'un auteur à l'autre et qui n'est pas vraiment défendable. Ensuite, nous nous inscrivons nous-même dans le courant des études qui se sont inspirées du *champ conceptuel* de Fredrik Barth et notre interprétation de l'*ethnicité* et de l'*identité* d'un individu est nuancée. Nous n'adhérons pas à toutes les idées de Barth, mais nous considérons son modèle comme étant plus près de la réalité collective de tout groupe. Nous développons plus longuement ces idées dans le chapitre 1 (*infra*).

⁶ Voir la mise en garde de Coulston ("Overcoming the Barbarian. Depictions of Rome's Enemies in Trajanic Monumental Art », 409). Voir aussi Pohl, « Archaeology of Identity: Introduction », 10.

⁷ Même l'Empire *romain* possédait des frontières floues, et surtout en Afrique et en Égypte (cf. C. R. Whittaker *Rome and Its Frontiers: The Dynamics of Empire*).

Avant-propos

voulons être *historiquement* corrects. En tout cas, si on décide de le faire, il faut établir clairement ce que c'est pour nous un « *Goth* » et ce que le lecteur devra avoir en tête lorsqu'il rencontrera ce mot dans le texte. C'est là un exercice que nous effectuons dans le premier chapitre.

Mais plutôt que de s'enliser dans des explications que nous donnerons plus loin de toute façon, revenons à Alaric. Pourquoi lui? Pourquoi ne pas avoir choisi Attila, Genséric ou Clovis qui ont après tout intéressé bien plus de chercheurs?

La réponse est à deux temps. D'abord, avant de nous lancer dans l'aventure du doctorat, nous avons déjà étudié l'Antiquité tardive du temps de Théodose I^{er} et plus précisément la *barbarisation* de l'Empire et de l'armée *romaine*⁸. Les *Goths* y étaient prédominants, bien sûr. À l'époque, nous avons déjà commencé à remettre en question les dogmes sur cette question de *gothicité*, d'uniformité des *cultures barbares* et de la viabilité de tels concepts à l'époque *romaine*. Les *Goths* se présentaient donc comme un choix logique pour approfondir nos recherches dans le cadre de la thèse de doctorat.

Ensuite, Alaric s'est vite imposé dans l'étude en raison de sa position particulière. C'est de lui que nous est venue l'idée d'interroger l'*identité ethnique* des *Goths*. Ensuite, nous avons extrapolé les recherches à d'autres groupes *barbares* de l'époque pour réaliser à la fin que l'*identité ethnique*, individuelle ou collective, était réellement et profondément équivoque. En quoi exactement ces hommes étaient-ils *Goths*? Fallait-il croire qu'ils étaient *culturellement* semblables? Fallait-il croire qu'ils étaient à ce point différents des *Romains* pour ressortir de la masse? Fallait-il croire nos sources, en fait, puisque ce sont elles qui étiquetaient ainsi les hommes de leur temps? Étaient-elles fiables?

Ces questions ont donc fourni le combustible au cheminement de cette longue recherche. Au final, nous espérons que nous aurons réussi à développer et expliquer ce

⁸ Voir cet article qui est un condensé de notre mémoire de maîtrise : Roussel, « Théodose I^{er}, le grand responsable de la 'barbarisation' : réalité ou fiction ? ».

Avant-propos

que nous croyons avoir aperçu dans les sources. Nous souhaitons être en mesure de nuancer exponentiellement l'idée populaire qui nous fait encore croire qu'Alaric était un *roi goth*, qu'il le savait, et que tous les gens de l'époque savaient aussi ce que c'était qu'un « *Goth* ».

Cette longue introduction (partie A) – qui se divise en quatre chapitres – jette donc les bases à la compréhension de l'analyse qui suivra dans les parties B, C et D. Ce sont quatre chapitres en bloc qui peuvent paraître sans liens apparents à l'origine. Ensemble, ils tracent pourtant un trait entre les divers points de la réflexion qui nous a conduit à examiner le sujet d'étude sous l'angle choisi.

D'abord, le premier chapitre se concentre à définir les termes populaires pour faire *l'Histoire des Goths*. C'est un exercice qui devrait derechef démarquer notre étude des précédentes puisqu'à l'habitude, on ne fait pas ce genre d'examen⁹. Nous nous efforçons alors à définir le plus de concepts possibles, dans des limites auto-imposées. Nous avons surtout concentré nos efforts aux mots en vogue depuis 1940-60; c'est-à-dire aux mots comme *ethnicité*, *identité* et *ethnogenèse*. Notre objectif a été d'examiner les opinions divergentes et de trancher pour celle que nous pensions être la mieux disposée à l'étude. À la fin, ce fut un choix personnel et souvent intuitif qui touchait nos propres convictions sur *l'identité* et *l'ethnicité*¹⁰. Cet exercice nous a surtout permis de

⁹ À notre humble avis, nous croyons ce questionnement sur les mots tout à fait nécessaire. On présente alors clairement son raisonnement et on évite ainsi de laisser des zones d'ombre qui pourrait nuire à la compréhension de l'analyse. On démontre alors tout aussi clairement à quelles écoles ou quels mouvements scientifiques on adhère, où on est allé puiser telle ou telle information et de quelle façon on se l'est appropriée. Puis, ça permet aussi de montrer la relativité avec laquelle on doit utiliser ces mots indispensables, des dangers que l'on court à le faire, et des percées que l'on peut réaliser en réinterprétant certains termes.

¹⁰ Nous ne croyons pas que l'on puisse se séparer à ce point de son sujet d'étude. Étant Canadien français, originaire des provinces de l'Atlantique, nous sommes doublement minoritaire : dans notre pays et dans notre province. Cela fait en sorte que l'on est sensible à cette question d'*identité*, que l'on a nos propres idées de ce que cela représente en réalité. On sait aussi à quel point des auteurs qui regardent les choses de l'extérieur peuvent déformer la réalité. Ce genre de convictions se trouve dans notre analyse et nous ne nous en cachons pas. C'est de là d'ailleurs que vient notre examen (peut-être sévère)

Avant-propos

prendre pleinement conscience de l'artificialité des discours sur l'*identité* et l'*ethnicité* et à quel point l'historien, l'anthropologue ou plus fréquemment, le sociologue, ont un énorme rôle à jouer dans notre perception de ce genre de concept et de la dynamique *sociale* qui y est sous-entendue.

Dans le deuxième chapitre, nous avons survolé très rapidement l'historiographie française et anglo-saxonne des cent dernières années. Notre but s'est limité à souligner les grandes lignes de pensées qui ont surgi ici et là sur le cas des *Goths*. Commencant avec l'examen traditionnel de Gibbon, nous nous rendons jusqu'aux examens récents et extrêmement détaillés de chercheurs comme Herwig Wolfram et Peter Heather. On se rend compte rapidement que l'évolution et le raffinement de la réflexion sur les groupes *barbares* sont tout à fait extraordinaires. La diversité des approches est également surprenante. Il a fallu choisir parmi les théories avancées, les supporter, les réfuter et même les raffiner parfois.

L'importance de ce survol, toutefois, a été de démontrer que notre étude apportait bel et bien une contribution. À l'habitude, on s'intéresse aux *Goths* en bloc; c'est-à-dire qu'on ne fait pas grand cas des différences qui existaient à l'époque. Plutôt, on s'en remet aux sources et on bâtit un examen avec ce que les auteurs anciens nous apprennent. Wolfram, par exemple, a été en mesure de construire une analyse remarquable d'après le récit de Jordanès. Ce chercheur nous présente le monde *goth* depuis des temps immémoriaux jusqu'à l'Antiquité tardive et réussit à nous faire croire que ces *Goths* avaient une riche tradition et qu'ils s'efforçaient de la cultiver¹¹. Or, notre propre

des auteurs *gréco-romains* lorsqu'ils nous parlent d'un groupe qu'ils ne connaissaient pas ou peu, mais certainement pas assez dans tous les cas.

¹¹ Cela nous mène à donner ici un avant-gout de la discussion à venir dans ce chapitre. L'examen influent de Wolfram a conduit bien des chercheurs à créditer gratuitement les *Goths* d'un souci de survie constant. Heather, par exemple, tient cet aspect de la vie des *Goths* pour acquis dans tous ses livres. Voir par exemple Heather (« The Creation of the Visigoths », 63) : « Goths had to fight both Huns and the Romans state to preserve their autonomy, and uniting to survive [...] was an extremely sensible policy. » Heather se force alors à voir les événements subséquents en relation avec cette peur constante qu'il croit déceler dans les sources (notez qu'il ne fait pas l'unanimité pourtant; voir Liebeschuetz « Goths and Romans, 332-489, par P. J. Heather », 260) Par là, la plupart des études se rejoignent à un moment ou l'autre. L'*instinct de survie* est pourtant un concept très moderne, encore une fois. Pour avoir

Avant-propos

étude de la (même) question vient offrir d'autres interprétations, de même que des pistes de recherche stimulantes et peu exploitées dans le domaine des études anciennes. C'est pourquoi nos résultats diffèrent tant de ce que les érudits comme Wolfram ont fait par le passé.

Dans le 3^e chapitre, nous établissons de façon claire le *champ conceptuel* que nous avons utilisé pour l'étude. Nous sommes allés puiser abondamment dans les sciences *connexes* à l'histoire. Les sociologues, anthropologues et ethnologues d'aujourd'hui se présentent comme une source inépuisable d'idées à appliquer au champ de l'Antiquité. Notre choix s'est surtout arrêté sur Pierre Bourdieu, un sociologue français fameux qui ne faisait pourtant pas l'unanimité parmi ses pairs. Il a établi toute une panoplie de concepts applicables aux sociétés de son époque et qui sont extrêmement stimulants. Ceux que nous avons retenus servent tous à ramener l'individu au premier plan d'une étude sociale; ce sont les concepts de *champs*, *capital*, *habitus* et *sens pratique* ou *sens du jeu*, surtout, mais il y en a d'autres aussi qui convergent pour nuancer au maximum l'idée de la *collectivité*. Bourdieu nous a fourni les outils et nous a permis d'exprimer ce que nous avons cru déceler dans les sources anciennes.

Pour ne donner qu'un exemple, Bourdieu dit qu'un individu agit en fonction d'« habitudes » ancrées dans son subconscient et qui refont surface dans certaines situations, mais sans que l'individu en soit vraiment conscient. Selon lui, ce système de *dispositions* est acquis durant l'enfance et demeure plus ou moins le même tout au long de la vie d'une personne; il s'adapte, se remodèle légèrement en réponse aux stimuli de son environnement, mais demeure reconnaissable. Nous avons donc pris solidement appui sur ces notions pour expliquer la situation *sociale* des *Goths* et d'Alaric. En nous référant au *champ conceptuel* de l'*habitus*, il nous a été possible d'établir que – suivant ce que nous montrent parfois nos sources – Alaric et son groupe avaient

peur de disparaître, il faut d'abord être conscient que l'on existe sous une forme perçue par les autres et qui n'a peut-être rien à voir avec la réalité du groupe ainsi perçue (voir la discussion sur l'*ethnicité* et l'*identité*, *infra*).

Avant-propos

le *sens pratique* de l'Empire *romain* et que, par la force de l'équation, ils étaient beaucoup moins *Goths* qu'on ne le croit. En effet, pour avoir été en mesure d'agir comme ils l'ont fait, et c'est surtout vrai pour Alaric, il fallait absolument qu'ils aient été très à l'aise à l'intérieur des *frontières romaines* (comprendre : au sens géographique et *culturel*).

Finalement, dans le quatrième et dernier chapitre de cette introduction, nous nous sommes appliqué à soumettre nos sources à l'examen. Nous avons tenté de dégager leurs propres *habitus* afin de mettre en évidence leurs biaisements d'autant plus grands qu'ils y étaient forcés par leurs propres systèmes de *dispositions*. Effectivement, c'est un fait curieux qu'on ne veuille jamais pleinement réaliser à quel point nos sources ont été inexactes dans leurs discussions sur les *barbares*. Évidemment, c'est affaiblir la valeur de son étude en admettant d'emblée que nos sources sont d'une utilité plutôt moyenne pour mener un examen comme celui que nous essayons de faire. Pourtant, même avec ce biaisement constant, ces sources laissent échapper quelques parcelles d'une réalité innocente ou moins déguisée par leurs artifices qu'en d'autres endroits.

Il faut savoir que, dans le monde *romain*, le discours sur le *Barbare* était notoirement traditionnel du point de vue de sa présentation. On trouve certains schémas répétitifs s'appliquer aux *Goths* qui étaient déjà d'usage au temps des *Gaulois* de César. On pense à leur nature violente, guerrière, courageuse et rustre; leur difficulté à s'exprimer et leur inculture, etc. On pourrait faire remonter quelques-uns de ces qualificatifs jusqu'à Hérodote, certainement¹². Les mots *pour dire* le *Barbare* étaient donc très vieux, mais cela n'équivaut pas à dire qu'ils représentaient les mêmes idées durant l'Antiquité tardive que durant le Haut-Empire. L'image du *Barbare* a évolué au fil du temps, de sorte que le *Barbare* d'Hérodote n'était pas celui de Tacite ni de Claudien¹³. La difficulté vient du fait que les mots sont demeurés les mêmes pour en parler. Et par là, l'image

¹² Voir par exemple Synésios (*De Regno* 21.1) qui nous parle des *Goths* comme s'il s'agissait des *Scythes*.

¹³ Carbó García, « Godos y getas en la historiografía de la Tardoantigüedad y del Medievo: un problema de identidad y de legitimación sociopolítica ».

Avant-propos

du *Barbare* ne peut jamais être très claire dans nos sources. Cependant, ces sources présentent bel et bien, et souvent, les *barbares* dans diverses situations.

C'est donc dire qu'elles conservent une utilité précieuse, malgré leurs lacunes évidentes. Il faut voir où elles ont banalisé tel ou tel comportement, telle ou telle action. C'est dans l'anodin qu'on parvient à trouver cette familiarité qui trahit le *sens pratique*.

On peut d'ailleurs exemplifier cet énoncé par un témoignage qui n'a pas fait beaucoup jaser jusqu'à maintenant, à savoir le passage où Zosime nous informe qu'Honorius et Alaric ont entretenu une correspondance à un certain moment¹⁴. Zosime mentionne cela sans artifice et en quelques mots seulement. Or, l'action d'envoyer une lettre à Alaric soulève facilement trois ou quatre *dispositions*. D'abord, Alaric était en mesure de lire le latin ou, à tout le moins, de le comprendre¹⁵. Ensuite, l'envoi d'une lettre impliquait de recevoir une réponse en retour, de même que la compréhension de ce moyen de communication et des protocoles impliqués. Également, cela trahit un niveau de *civilité* rarement perceptible dans les sources lorsque vient le temps de parler des *Goths* et d'Alaric; la correspondance trahit bel et bien un *sens pratique*. Finalement, la nature même de la lettre montre qu'un dialogue politique pouvait s'établir entre l'empereur et Alaric et, ainsi, que leur rapport n'était pas forcément hostile¹⁶.

¹⁴ Zos. 5.48.2.

¹⁵ Quelqu'un pourrait très bien soulever le fait qu'Alaric dut avoir eu un secrétaire sous ses ordres ou un interprète qui aurait pu traduire la lettre pour lui. Bien que cela soit tout à fait possible (et Jovius remplit au moins ce rôle à une occasion dans le récit de Zosime [Zos. 5.49.1] en lui lisant une lettre à haute voix), nous croyons que c'est étirer l'argument au-delà de la juste mesure. On peut au moins croire en bonne foi qu'Alaric comprenait la langue de l'Empire (ou les langues, ayant vécu à l'Est la majeure partie de sa vie) pour avoir servi dans les rangs de l'armée romaine et avoir occupé de hauts postes. En tout cas, rien n'indique chez Zosime que Jovius pouvait parler le *goth* et il n'est jamais question d'un interprète dans l'entourage d'Alaric, ni chez Zosime, ni chez aucun autre auteur de l'époque.

¹⁶ Cet exemple n'est pas unique, il y en a au moins un autre impliquant Synésios qui ne tarissait pas d'éloges envers de mystérieux soldats *huns* qui lui étaient venus en aide en Pentapole: « On ne saurait rendre de plus grand service à la Pentapole que d'accorder une préférence aux *Hunnigardes*, braves gens et braves soldats, au détriment de tous les autres soldats, non seulement ceux qu'on appelle les unités locales, mais aussi tous ceux que leur qualité d'alliés a jamais conduits sur notre territoire » (*Syn. Corr.* 78.1–5). Notez dès maintenant que les traductions françaises d'auteurs anciens, sauf où clairement mentionné, sont tirées des traductions érudites.

Synésios (*Corr.* 78.17–18) mentionne lui aussi le plus banalement du monde que ces *Huns* lui avaient adressé directement une lettre. Dans ce cas précis, on parle du groupe *barbare* qui a été perçu comme

Avant-propos

Au final, ce chapitre a deux missions : mettre en garde contre nos sources, puis montrer comment ces sources nous seront utiles à l'examen de la question. Il faut se méfier de nos auteurs, tout en sachant reconnaître les informations vraiment utiles sur lesquelles il est possible d'établir des théories réalistes. En reconnaissant l'*habitus* des auteurs *romains* (ou propre à chacun d'entre eux puisque chacun était différent), il devient alors plus facile de faire la part des choses entre *habitude* littéraire et éléments banals. Ce sont ces éléments banals qui nous intéressent.

Quant aux parties B, C et D, en résumer tout le contenu alourdirait inutilement cet avant-propos. Nous dirons néanmoins que la partie B se veut sans doute l'un des apports majeurs de cette thèse. L'objectif y était simple : étudier la logistique de long en large. Et il faut dire que les conclusions sont assez probantes. Il a été nécessaire de démontrer tout le raisonnement et le calcul impliqués dans nos estimations afin d'établir le plus clairement possible à quel point Alaric et son armée se séparaient des armées *barbares* et combien leurs manœuvres les plaçaient à un pied d'égalité avec les armées *impériales* du temps. Le voyage en Italie en 401-402 suffirait à lui seul à prouver hors de tous doutes raisonnables qu'Alaric avait avec lui une armée *romaine* et qu'il était épaulé dans son expédition par Arcadius. En effet, on va voir toute l'ampleur des besoins logistiques impliqués dans un voyage qui s'est déroulé sur plusieurs mois et en terrain « hostile ». Sans l'appui d'une tierce partie, Alaric n'aurait jamais pu réussir cet aller-retour.

Toutefois, avant de pouvoir estimer la vitesse de l'armée d'Alaric, nous avons dû retourner aux valeurs nutritionnelles de base. En effet, bien que cela puisse sembler incongru à priori, l'idée était de découvrir la quantité de nourriture approximative qu'un

le plus « *barbare* » du monde *romain* antique. Et pourtant, ils pouvaient correspondre avec un homme cultivé qui n'a fait aucun commentaire négatif sur la forme de la lettre en question.

Synésios fourmille d'informations du genre. Dans son très fameux *De Regno*, par exemple, alors qu'il s'élève contre l'emploi de *barbares* dans l'armée, il laisse transparaître que les hauts magistrats et généraux *barbares* de son époque étaient tenus en très haute estime chez les *Romains* malgré tout (Syn. *De Regno* 20.5).

Avant-propos

homme adulte devait consommer pour rester suffisamment en santé pour pouvoir voyager de longues distances. Il a aussi été nécessaire d'effectuer le même travail pour les animaux qui accompagnaient Alaric dans ses voyages, dont entre autres les chevaux. Une fois les valeurs établies, il a été apparent que les besoins en nourriture furent tels qu'ils demandaient une planification d'envergure et extrêmement complexe que seul l'Empire *romain* était en mesure de fournir à ses troupes. Il fallait également calculer la pesanteur de cette nourriture puisqu'il y avait alors une corrélation directe entre le nombre d'animaux de trait nécessaires, de même que la longueur de la colonne de marche. Tout cela pour parvenir à calculer la vitesse de déplacement d'Alaric durant ces nombreux voyages.

En l'occurrence, il s'est avéré que chacun des voyages était réalisable avec une armée imposante, mais qu'il serait préférable de chiffrer dans les 10 000 hommes au maximum. Effectuer ces voyages avec 25 000 à 40 000 hommes – comme l'estiment certains des chercheurs les plus influents, dont P. Heather – reste possible en théorie, mais impossible dans les faits. Les quantités de nourriture sont simplement trop importantes en fin de compte pour avoir été rassemblées en continu sur une aussi longue expédition que l'a été celle de 402. C'est également la raison pour laquelle il faille absolument qu'Alaric ait reçu le support d'Arcadius dans ses efforts.

À la fin, la section B supporte à elle seule trois points révélateurs de la place d'Alaric dans l'Empire. D'abord, il avait sous ses ordres une armée *romaine*; puis, il agissait à titre de général de l'armée orientale toujours en 401-403; enfin, il s'était aventuré en Italie avec l'aide et le support d'Arcadius. Du coup, cette section a permis simultanément de remettre en question la conceptualisation classique des *Goths* d'Alaric comme étant simplement une bande de *foederati* en révolte qui avaient élu Alaric à leur tête en espérant pouvoir réclamer du butin à l'un ou l'autre des empereurs. C'est aussi dire que le mouvement d'Alaric en Italie ne peut plus s'expliquer par une tentative de trouver asile ailleurs qu'à l'Est à la suite de la révolte de Gaïnas en 399 qui devait ensuite fermer cette partie de l'Empire aux *Goths*...

Reprenant là où la section B a laissé, la section C analyse en profondeur les *Goths*

Avant-propos

d'Alaric du point de vue de leurs *origines* probables et de leur *habitus*. Elle commence naturellement par revenir sur l'idée que l'armée d'Alaric doit être comprise sous un autre angle conceptuel que celui des *foederati*. En d'autres mots, il s'agissait surtout de démontrer, à l'aide des sources, que l'armée d'Alaric n'était pas les descendants des *Goths* de 376-382, cette idée n'étant redevable qu'à Claudien; ils n'étaient peut-être même pas *Goths* dans les faits, aucune autre source contemporaine ne permettant de supporter cette idée. Ensuite, il a été question d'établir la *structure sociale* des *Goths* d'Alaric afin de faire valoir combien ils étaient différents des *Goths* de la tradition sur ce plan également. Finalement, il a fallu établir que l'*habitus* des *Goths* d'Alaric était en règle avec l'*habitus* militaire *romain* du temps comme on était en mesure de le voir avec l'armée de Stilicon par exemple. C'est-à-dire que leur manière de se comporter et de réagir était tout à fait adéquate et en règle avec ce que les armées *romaines* de l'époque faisaient¹⁷.

La dernière section (D) s'est concentrée à promouvoir l'idée qu'Alaric était *romain* sur pratiquement tous les plans qui nous sont accessibles à travers les sources. D'ailleurs, la section commence par un examen approfondi de ces sources contemporaines pour venir soutenir l'hypothèse qu'Alaric n'était pas un *Goth*. La conclusion est à trois volets : (1) Alaric n'est non seulement jamais qualifié de *Goth* dans les ouvrages écrits avant 410, mais (2) il n'y est jamais fait *roi* non plus, et (3) très rarement *barbare*. En découle que l'image traditionnelle d'Alaric, soit celle du premier *roi* des *Goths* en sol *romain*, est redevable en majeure partie à une mauvaise interprétation de Claudien.

Ainsi, puisque notre argumentation démontre hors de doutes qu'Alaric n'est pas le *roi* des *Goths* de la tradition, il a fallu revoir son curriculum d'un bout à l'autre. En commençant par sa place dans la hiérarchie de l'Empire, il a été nécessaire de souligner

¹⁷ Ce qui rappelle la remarque d'Augustin (*De civ. D.* 1.2) au moment du Sac de Rome où l'auteur est en mesure d'apprécier combien l'armée d'Alaric était clémente comparativement aux autres armées *romaines* (toutes époques confondues) et que les habitants de Rome s'en étaient assez bien sortis malgré tout.

Avant-propos

qu'il s'insérait dans la *structure* du pouvoir impérial qui avait les empereurs et les sénateurs à son sommet. Alaric n'a jamais remplacé ces figures du pouvoir : son *habitus* le condamnait à parcourir cette *structure* sans jamais pouvoir s'en défaire. Même lorsqu'il nomma Attale empereur, il se soumettait à l'office et reconnaissait sa puissance pour ce qu'elle était. Alaric avait besoin d'un empereur pour exister et remplir son rôle.

Cela étant établi, il a fallu revenir aux sources d'Alaric pour démontrer que rien – à l'exception de Claudien encore une fois – ne permettait de relier Alaric aux *Goths*. Ensuite, nous avons examiné sa carrière militaire qui était des plus normale et ne présentait pas cette brisure que certains aiment avancer dans leurs travaux. Au contraire, Alaric s'est vu offrir une promotion par Arcadius après quelques années de service à sa cour (395 à 397). En effet, les sources supportent l'hypothèse qu'Alaric n'accéda au titre de *magister militum* qu'en 397 au plus tôt, mais qu'il était au service d'Arcadius dès 395 au plus tard. S'ensuit que, s'il n'était pas *Goth*, qu'il avait passé sa vie dans l'Empire et surtout dans l'armée *romaine* au service des empereurs orientaux, on pourrait difficilement faire d'Alaric autre chose qu'un *Romain*. Son *habitus* s'accordait en tous points avec celui d'autres généraux *romains* de l'époque.

Ensemble, ces quatre sections auront permis de mettre en évidence qu'Alaric et son armée n'étaient pas bien différents dans leur manière d'agir et de réagir (c.-à-d. en rapport à leurs *habitus*) de ce qu'on voyait à l'époque des autres armées *romaines* cantonnées dans l'Empire. Nous avons été obligé d'aller souvent à l'encontre de bien des traditions tenaces, mais, au final, il sera apparent au lecteur qu'on ne peut plus maintenir l'image d'un groupe de *fédérés* révoltés qui avaient élu un *roi* pour se défendre contre un Empire oppresseur. Plutôt, on pourra comprendre Alaric et son groupe d'une nouvelle manière : comme une armée *romaine* menée par un général *romain* et au service de l'empereur régnant à l'Est, au moins jusqu'en 408.

Patrick J. Roussel
Ottawa, juillet 2015

Partie A - Introduction

Concepts et terminologie

a) Introduction

Le premier point à clarifier relève de la langue scientifique : il faut s'entendre d'abord sur la signification de la terminologie et des concepts de bases, ceux qui ont été utilisés ou sous-entendus dans l'ensemble des études précédentes pour *dire le Goth*. Définir l'*ethnicité* d'un *peuple*¹⁸ peut s'avérer être lourd de sens, voire même orienter la recherche jusqu'à un certain point¹⁹. Si on part avec l'idée que l'*ethnicité* est un aspect statique, acquis dès la naissance et possiblement biologique, on force une interprétation qui sera différente de celle qui sous-entend un caractère fluide²⁰ à ce concept. Nous nous attardons ici parce qu'il faut réaliser qu'à l'habitude, on croit que le caractère statique d'un groupe *primitif* (comme celui d'Alaric) est sous-entendu²¹. On pourrait

¹⁸ Sans consacrer une section entière à la définition de ce mot, de même que tous les autres globalisants du genre (et nous songeons ici à *tribu, groupe, clan, ethnos, famille, nation*), nous soulignons que jamais dans ce travail nous n'insinuerons une quelconque alliance génétique/biologique entre les membres que de tels mots regroupent. La raison principale de ce choix est que les sources *romaines* nous démontrent admirablement bien à quel point le groupe d'Alaric fut construit de toutes pièces; l'ensemble n'était pas lié par un quelconque bagage génétique/biologique/familial/parent (Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 187-188). Ce qui les unissait, c'était leur volonté de suivre Alaric et de subir, avec lui, les conséquences de leurs actions. C'était la motivation qui nourrissait ce groupe : la motivation d'une meilleure vie, de venger un affront, de faire fortune, de tuer, de se trouver une niche, de montrer sa vaillance, d'attirer l'attention des *Romains*, de servir l'Empire, de vouloir plus de liberté, etc. On n'en a vraiment aucune idée en réalité, mais nous persistons à dire qu'il est plus réaliste de voir la « motivation » comme moteur du groupe, plutôt qu'une quelconque parenté entre ses membres.

¹⁹ Voir Reynolds (« Our Forefathers? Tribes, Peoples and Nations in the Historiography of the Age of Migrations », 19), et surtout Pohl (« Aux origines d'une Europe ethnique : transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge », 184) qui émet des commentaires similaires aux miens sur ce point.

²⁰ C'est l'interprétation que nous suivrons. Voir à ce sujet : James *Europe's Barbarians, AD 200-600*, chap. 5.

²¹ Voir par exemple le vieux livre d'E. A. Thompson qui est sans doute le meilleur exemple d'un tel procédé (*The Visigoths in the Time of Ulfila*). Plus récemment, Sivan (« Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507, » 1), Ripoll López (« Symbolic Life and Signs of Identity in Visigothic Times ») et Jimérez Garnica (« Settlement of the Visigoths in the Fifth Century ») ont tous trois parlé des *Goths* comme n'étant pas *romanisés* jusqu'à leur arrivée en Espagne.

Partie A - Introduction

donc croire qu'Alaric était un *Goth* parce qu'il en avait hérité les traits et que son ambition était *gothe* telle que définie par quelques sources²².

Pareillement, si on suppose que la *culture*²³ est quelque chose d'acquis et de figé, transmissible de façon générationnelle, on pourra croire que ceux qui se voient confrontés à une *culture* étrangère se replieront sur eux-mêmes afin de protéger leur propre *culture*, augmentant ainsi le potentiel de conflits possibles entre divers groupes différents et accentuant par le fait même les *différences* entre ces groupes²⁴. C'est de

Heather («The Creation of the Visigoths,» 59 et 65), bien que plus nuancé, croit lui aussi que les *Goths* d'Alaric étaient formés en grande majorité des *Goths* de 376 et donc, statique dans un certain sens.

Leach croit ce genre de croyances redevables à l'héritage léviStraussien des sociétés primitives dites froides. Leach parle d'une *tribu* dans ce cas précis et il s'oppose à cette perception statique que l'on sous-entend souvent en rapport avec son *ethnicité* et sa *culture* (Leach, « Tribal Ethnography: Past, Present, Future », 34 et 44). Plus encore, certains chercheurs soutiennent que les *sociétés barbares* de l'époque *romaine* étaient toutes plus ou moins primitives, si on les compare avec la *société romaine* (voir la discussion de Curta, *The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*, 12; Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 105). C'est d'ailleurs l'une des raisons qui expliquent que nous croyons souvent à une « régression » lorsqu'on étudie l'époque des *royaumes barbares*; le retrait de la *vie romaine* fait alors place à quelque chose de plus *primitif* suivant l'avis de bien des chercheurs. C'est là une question de point de vue, bien sûr. La vraie question est plutôt de voir ce qu'implique ce terme de *primitif*.

On se doute bien que la référence ne renvoie pas aux hommes du Néolithique. *Primitif*, dans ce cas-ci, pourrait plutôt faire référence à une organisation *sociale* assez simple, en ce sens que les *barbares* n'avaient pas encore atteint le niveau d'organisation *sociale* complexe des *Romains* et des *Grecs* ou encore des *Perses*. Encore une fois, c'est une opinion qui pourrait facilement être débattue. D'abord, le manque de sources qui ont eu une connaissance directe d'une quelconque *société barbare* est malheureux, mais il devient difficile d'émettre de tels jugements envers ces *sociétés*. Quelqu'un serait en effet mal avisé de croire que le groupe d'Alaric était *socialement simple* sur la seule base de ce que nous en dit Claudien.

²² « Alaric presents a very different picture. To begin with, he was indeed a 'king', within the tradition represented by Fritigern. It is necessary, therefore, to credit Alaric with a consistent policy of wishing to preserve the unity of his people against pressures from within the Roman political system. » (Rousseau, « Visigothic Migration and Settlement, 376-418 : Some Excluded Hypotheses », 355).

De plus, nous l'avons déjà dit : il faut se méfier de ces sources qui, suivant leur *paideia*, ont tendance à présenter les *barbares* de leur temps d'une manière étonnamment similaire, en leur donnant certains buts et attributs que l'on pouvait déjà lire dans les récits rapportant les guerres contre les *Carthaginois* ou les *Cimbres* et les *Teutons*. Claudien offre de bons exemples (Claud. *Bell. Get.* 30, 45, 61, 78, 125, 133-134, 149, 153, 162, 169-170, 293-294, 386-387, 640-647; il fait même allusion à cette fameuse chevelure *barbare* au vers 184!).

²³ Voir *infra*.

²⁴ Voilà sensiblement l'approche de Barth (dans Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 213-233) lorsqu'il parle du maintien des frontières des groupes *ethniques*.

Partie A - Introduction

là que nous vient l'idée, populaire en histoire, qu'il y a un but noble dans le fait de combattre un envahisseur ou une menace extérieure. Pensons simplement aux *Grecs* qui repoussèrent les *Perses*, puis les *Romains* qui repoussèrent les *Carthaginois*, puis les *Francs* qui repoussèrent les *Musulmans*, et ainsi de suite.

Par contre, si l'on croit que cette *culture* n'est jamais fixe, qu'elle demeure ouverte et perméable et donc changeante, on pourra remettre en question bien des événements qui tiennent pour acquis le concept de la *culture immuable*²⁵. Si l'on part avec l'idée que les *Goths* formaient un tout bien défini et qu'ils se savaient *Goths* dès le 3^e siècle, et surtout à leur entrée dans l'Empire en 376, on n'a plus vraiment d'autres choix que d'écrire une histoire *nationale* en interprétant les événements subséquents selon cette voie. On conclura donc qu'Alaric a fait ce qu'il a fait dans le meilleur intérêt de ses compatriotes *goths* et pour assurer de la survie de sa *race*²⁶.

Ce premier chapitre est donc réservé à la discussion de la terminologie et à la remise en question de certains concepts pris souvent pour acquis dans le domaine de l'Anti-

²⁵ Un passage de l'œuvre de Suzanne Teillet permet de mettre en lumière le trajet que l'on se force à suivre selon l'interprétation de ces concepts : « Les termes français “wisigoths” et “wisigothiques” qualifient d'abord, au sens ethnique, ceux des Goths qui, établis dès le III^e siècle après J.-C. dans l'ancienne Dacie romaine, ont émigré, sous la conduite d'Alaric, peu de temps après la traversé du Danube et leur victoire à Andrinople en 378, de la Thrace vers l'ouest de l'Empire : ceux qui, après avoir provisoirement occupé l'Illyricum et l'Italie – y compris Rome –, se sont fixés, aux V^e et VI^e siècles [...] » (Teillet, *Des Goths à la nation gothique : les origines de l'idée de nation en Occident du Ve au VIIe siècle*, 9, 43-46). Pour Teillet, il y a bien une *identité visigothe* immuable dès le 3^e siècle et elle annonce bien ses intentions avec le titre de son livre : *Des Goths à la nation gothique*. Nous avouons que cette œuvre date un peu, mais certains auteurs affectionnent encore une approche similaire. À ce titre, voir Leguay, *L'Europe des États barbares, Ve-VIIIe siècles*, chap. 2; Collins, *Visigothic Spain, 409-711*, 17; Maraval, *Théodose le Grand (379-395) : le pouvoir et la foi*, 54-55; Goldsworthy, *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*, 246 : « In 376 a large group of Goths massed in the far bank of the Danube. This was not a raiding party, but an entire people on the move [...] They were called the Tervingi [...] »

²⁶ Le concept de *race* est très impopulaire aujourd'hui. Härke y rattache un sens biologique et croit que l'on devrait limiter son utilisation à cet effet (Härke, « Ethnicity, “Race” and Migration in Mortuary Archaeology: an Attempt at a Short Answer », 12; aussi Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, chap. 2). Il est aussi d'avis que le terme *ethnicité* a remplacé ce concept qu'il croit politiquement plus correct. Pour Curta (*The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*, 21), la *race* agissait comme une grande catégorie où on ne différenciait pas entre le côté social, linguistique, *culturel* et *biologique* d'une société et de ses individus.

Partie A - *Introduction*

quité. Tout au long du texte, ces mots seront placés en italique afin de rappeler au lecteur leurs définitions incertaines, de même que la prudence avec laquelle ces mots doivent être interprétés.

b) *Culture*

Toute discussion qui implique un groupe comme les *Goths* doit débiter par l'explication d'un mot devenu universel²⁷, dont on ne peut se passer dans l'étude et qui sous-entend l'unité d'un tel groupe. On peut définir la *culture* de façon très générale comme étant l'ensemble des croyances, coutumes et valeurs morales partagées par les membres

²⁷ En ce sens que tous les gens, spécialistes et non spécialistes, l'utilisent à outrance.

Partie A - Introduction

d'un groupe²⁸; c'est en vérité une définition vide de sens puisque, Florin Curta²⁹ nous le rappelle, c'est un mot qui n'a été utilisé pour la première fois qu'en 1945. Il s'agit donc d'un concept très jeune et pourtant appliqué aux anciens sans grandes explications. Autre problème majeur : il n'existe aucune définition arrêtée de la *culture*³⁰; on tend

²⁸ Bolaffi et al., *Dictionary of Race, Ethnicity and Culture*, 61; similaire chez Gunn, *History and Cultural Theory*, 78-81. On préfère souvent parler de système, sans en expliquer le contenu. C'est en réalité une composante sociale extrêmement difficile à cerner et à expliquer (voir *ibid.*, 54-81). Nous sommes plus enclin à suivre une approche qui s'inspire du *relativisme culturel* (Bolaffi et al., *Dictionary of Race, Ethnicity and Culture*, 61). Voir aussi l'excellente discussion de Pohl et Beaupré (« Aux origines d'une Europe ethnique : transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge », 204-205) qui avancent l'idée que la *culture* ne doit pas être cherchée dans l'archéologie puisqu'il s'agit d'un concept moderne, absent de l'Antiquité et donc non pertinent.

Il est intéressant de noter au passage que même dans les royaumes *visigoths* de Toulouse et Tolède (qui se voulaient, dit-on, les héritiers d'Alaric), on n'y voit pas de *culture* qui sort du lot (Ripoll López, « Archeologia visigota in Hispania », 301). Par exemple, le Code d'Euric et le Bréviaire d'Alaric se veulent, dans l'ensemble, des recueils de lois *romaines* à peine adaptées aux besoins de leur temps (Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity : the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) », 5, 23-26, 31-32; Wood, « Social Relations in the Visigothic Kingdom from the Fifth to the Seventh Century: the Example of Média », 192-193); les cimetières qu'on a retrouvés à ce jour sont si uniformes dans leurs contenus que cela en est désappointant (Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity : the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) », 48-49; Sánchez Montes, « La antigüedad tardía en Complutum: la época hispanovisigoda », 253-254; Collins, *Visigothic Spain, 409-711*, 182-183; Schwarcz, « Relations Between Ostrogoths and Visigoths in the Fifth and Sixth Centuries and the Question of Visigothic Settlement in Aquitaine and Spain », 217; Wood, *The Politics of Identity in Visigothic Spain*; contra Ripoll López, « Symbolic Life and Signs of Identity in Visigothic Times »); la langue d'usage était le latin, et le *goth* semble avoir été relégué à la cour (Collins, *Visigothic Spain, 409-711*, 242). D'ailleurs, une fois à Tolède, même la séparation *arien/chrétien* s'amenuisera au point de disparaître sous le règne de Reccared (en 589, au 3^e concile de Tolède); voir Lopez Quiroga, Barroso Cabrera, et Morín de Pablos, « Mundo funerario y presencia 'germánica' en 'Hispania' (ss. V-VI) », 213; et Pohl, « Archaeology of Identity: Introduction », 20, 22-23. Bien sûr, il y aura toujours des érudits pour croire à cette « *culture visigothe* » des 5^e-8^e siècles; par exemple Ripoll López et de Palol, *Los godos en el occidente Europeo: Ostrogodos y visigodos en los siglos V-VIII*; Aillagon, *Rome and the Barbarians: The Birth of a New World*.

Bref, même à une période où l'on serait en droit de s'attendre à voir une *culture* (du moins, matérielle) *visigothe*, on reste sur notre faim. Et cette difficulté vient en fait rejoindre ce que l'on verra dans l'archéologie du territoire non *romain* qui se trouve au nord du Danube dans la période précédant 376. On consultera aussi Drinkwater (*The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 103) qui apporte des conclusions similaires sur le cas des *Alamans*.

²⁹ Curta, « Ethnische Interpretationen in der frühgeschichtlichen Archäologie. Geschichte, Grundlagen und Alternativen by S. Brather », 92.

³⁰ Voir, à titre d'exemple, les nombreuses définitions données dans *The Cambridge Dictionary of Sociology (The Cambridge Dictionary of Sociology, 111-112)*. On peut y lire le sens donné à la *culture* en sciences humaines (production intellectuelle et artistique à être imitée), en anthropologie (permet de

Partie A - Introduction

plutôt à définir ce concept de façon à ce qu'il s'introduise bien dans une étude, selon les buts et visées de son auteur.

Par exemple, Simon Gunn répertorie les définitions d'autres chercheurs tout en nous sensibilisant sur les difficultés qu'amène ce concept³¹. En presque trente pages, Gunn passe de la *culture* comme système symbolique, à la négation du rôle majeur de la *culture* dans les enjeux politiques. On voit la *culture* comme un ensemble matériel, comme une façon de se comporter, comme un ensemble de textes, etc. Tout y paraît. Ce que l'on doit retenir, selon lui, c'est surtout que la *culture* est de plus en plus critiquée comme concept; elle n'explique plus rien en elle-même, mais constitue simplement une partie de la réponse. On admet maintenant que « *culture* », prise seule, est trop rigide et ne laisse pas la place au chevauchement de plusieurs *cultures* ou zones de *cultures/sous-cultures*, ce qui conduit à des études menées en œillère³². En d'autres mots, il vaudrait mieux éviter de prendre toute *culture* comme un système défini et limité à un cadre prescrit³³.

différencier les *peuples*) et en sociologie (éléments symboliques de la vie sociale - discours, comportements, morales, etc.).

L'élément le plus intéressant qu'on y mentionne est que la *culture* est maintenant perçue comme une structure en elle-même: « [...] the conception of culture as a structure in its own right has enabled the sociological transformation of a set of tools from literary theory and semiotics. Culture can be studied as a social text, replete with codes, narratives, genres, and metaphors. Then, culture can be examined in both its concrete and its analytic autonomy from social structure, which enables us to isolate and make clear its effects [...] from a sociological point of view. »

³¹ C'est d'ailleurs le seul moment où il prend directement la parole dans ce survol (Gunn, *History and Cultural Theory*, 54).

³² Ibid., 80.

³³ C'est un point soulevé par Sian Jones dans son livre influent (*The Archaeology of Ethnicity: Constructing Identities in the Past and Present*, 5). Et dans la même veine, Ellis nous met en garde contre l'équation suivante, héritage de l'archéologie : « The dangerous combination of culture = people = linguistic group = ethnicity forces one to examine archaeological data within a very narrow framework. » (Ellis, « 'Terra Deserta': Population, Politics, and the [de]Colonization of Dacia », 232; aussi Ulf, « The Development of Greek Ethnê and their Ethnicity: An Anthropological Perspective », 227, 238; Hall, *Hellenicity: Between Ethnicity and Culture*, 106-108; Hall se contredit toutefois dans cet article : Hall, « The Greek World »).

Partie A - Introduction

Puis on retrouve aussi Pierre Bourdieu, pour qui la *culture* est essentiellement un ensemble d'acquis³⁴ qui pousse l'*agent* à s'établir des limites, des normes, un système de *dispositions* sur lesquelles il accordera son *habitus*³⁵. On ne parle pas vraiment de lois dans son cas, mais bien de système d'action/réaction auto-imposé, des choix aussi quoique faits peut-être de manière inconsciente à la base. Il n'est pas vraiment clair en réalité sur cette question de *culture* qu'il ne définit jamais directement; il rattache plutôt ce concept à celui du *capital*³⁶ (qui devient alors un *capital culture*) qu'il a développé pour démontrer ainsi que la *culture* est à prendre comme n'importe quelle forme de *capital*. C'est-à-dire qu'on peut hériter de la *culture*, l'augmenter, l'échanger, etc. Plus encore, il a tendance à croire que la *culture* des *dominants* s'impose aux *dominés* de manière naturelle. C'est-à-dire que les dominés essaient toujours d'ajuster leur *culture* suivant ce qu'ils voient chez les *dominants*. Cela mène aussi les *dominants* à changer certains éléments dès que ceux-ci deviennent l'apanage des *dominés*³⁷. Le concept de *culture* chez Bourdieu est donc très élastique, très changeant et, surtout, élitiste³⁸.

³⁴ Cela est très important à réaliser : lorsque Bourdieu parle de *culture*, il pense à la *culture* au sens de la « production » humaine : soit artistique, littéraire, éducationnelle, etc. C'est la *culture* dans son sens *culturel moderne*, si l'on désire simplifier au maximum. C'est-à-dire que ce n'est pas directement la *culture* matérielle ici, ni la *culture nationale*; c'est plutôt la création humaine et la capacité des *agents* des *espaces sociaux* à l'interpréter. L'*agent* est donc limité, dans sa capacité à reconnaître la *culture* des autres, par son propre *capital culture*.

³⁵ Adams dit d'ailleurs que : « Though thoroughly individualized, the *habitus* in fact reflects a shared cultural context. The cultural commonalities of a class become inscribed upon the body and are reproduced in personal deportment in the field, which is forever a constitutive response to already existing social conditions. » (Adams, « Hybridizing Habitus and Reflexivity: Towards an Understanding of Contemporary Identity? », 514).

³⁶ C'est là un autre concept que Bourdieu ne définit jamais directement. Il l'utilise toutefois pour parler d'acquis, de biens, tant au niveau économique qu'éducationnel que culturel. Le *capital*, en ce sens, est l'avoir de l'individu. Cette possession provient de milieux variés, peut être héritée, léguée, donnée, etc. Le *champ économique* (et Marx, forcément) plane large en réalité sur le concept du *capital*, d'où il tire d'ailleurs son origine.

³⁷ Il donne quelques exemples à l'occasion, comme le tennis en France qui était un sport noble, d'abord, puis un sport populaire (Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 19).

³⁸ « La culture dominante contribue à l'intégration réelle de la classe dominante (en assurant une communication immédiate entre tous ses membres et en les distinguant des autres classes); à l'intégration fictive de la société dans son ensemble, donc à la démobilisation (fausse conscience) des classes dominées; à la légitimation de l'ordre établi par l'établissement de distinctions (hiérarchies) et la légitimation

Partie A - Introduction

Une théorie plus ancienne popularisée par Lévi-Strauss³⁹ avance que la *culture* est un ensemble de lois auxquelles sont soumis les individus appartenant à cette *culture*, mais que les lois *culturelles* changent d'une *culture* à l'autre⁴⁰. Lévi-Strauss opposait *nature* et *culture* pour expliquer l'évolution humaine et essayait ainsi de démontrer que l'homme *culturel* était celui qui agissait sous la domination d'un système de lois (pas nécessairement législatives au sens moderne⁴¹), alors que l'homme *naturel* agissait sous la force de la raison.

Tout cela montre que, peu importe l'angle d'approche, le caractère unificateur du terme « *culture* », lorsqu'appliqué à un quelconque groupe, est sans équivoque. On n'échappe pas à une représentation schématique dès qu'on rencontre ce mot dans une étude. Le concept de *culture* envoie automatiquement à notre cerveau des idées, des images, des regroupements qui ne font que transmettre une idée déformée de la situa-

de ces distinctions. Cet effet idéologique, la culture dominante le produit en dissimulant la fonction de division sous la fonction de communication : la culture qui unit (médium de communication) est aussi la culture qui sépare (instrument de distinction) et qui légitime les distinctions en contraignant toutes les cultures (désignées comme sous-cultures) à se définir par leur distance à la culture dominante. » (Bourdieu, « Sur le pouvoir symbolique », 408).

³⁹ « Partout où la règle se manifeste, nous savons avec certitude être à l'étage de la culture [...] Posons donc [...] que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier. » (Lévi-Strauss, *Nature, culture et société* : « Les structures élémentaires de la parenté », chapitres I et II, 63-64).

⁴⁰ En réalité, c'est ce qu'en retire Alice Lamy, l'éditrice de *Nature, culture et société* : « Les structures élémentaires de la parenté », chapitres I et II. Voici d'ailleurs un passage intéressant : « [...] la culture reste définissable comme ce par quoi les différents groupes d'hommes se distinguent les uns des autres, autrement dit comme des manières d'être ou de faire qui se cristallisent dans des règles différentes d'un groupe à un autre. » Cette définition parle de ce qu'on pourrait nommer « *culture comportementale* », et non pas d'une *culture matérielle*; c'est une nuance intéressante qu'on a tendance à perdre de vue en étude classique. Suivant l'archéologie qui occupe une place prépondérante dans notre domaine, bien sûr, on associe automatiquement *culture* et matériel, alors que « *culture* » est une catégorie beaucoup plus vaste. Nous sommes beaucoup plus enclin à vouloir reconnaître une *culture comportementale* à un groupe comme celui d'Alaric qu'une *culture matérielle*. En tout cas, les sources nous montrent au moins qu'Alaric et son groupe avait parfois un agenda, une manière d'opérer, une certaine organisation, etc.

⁴¹ La division entre *nature* et *culture* se ferait très simplement suivant l'interdiction de s'adonner à l'inceste comme type de règle universelle que les hommes se sont efforcés de respecter de manière générale (les exceptions étant surtout l'Égypte ancienne et les Indes).

Partie A - Introduction

tion réelle. Et dans pratiquement tous les cas que nous ayons rencontrés jusqu'à maintenant, on prend la *culture* comme étant le matériel propre à tel ou tel groupe, de la façon dont il pouvait être utilisé pour différencier un groupe *x* d'un groupe *y* et faire en sorte que *x* ne devienne pas *y* ou encore *xy*. C'est ce que plusieurs nomment la *culture matérielle* et qui, souvent, est directement liée à l'interprétation des archéologues.

Pour ne donner qu'un exemple dans le domaine de l'Antiquité tardive, le livre de Peter Heather et John Matthews⁴² examine en détail une zone archéologique que l'on nomme, suivant l'habitude des chercheurs, la *culture de Santana de Mureş-Cernjachov* et que l'on marie aux *Goths*⁴³. Par là, on veut nous faire croire que cette *culture* était, en tout ou en partie, celle des *Goths* (au sens très large) du 4^e et du 5^e siècle⁴⁴. Découlant de cette étude, on serait porté à croire qu'Atharic, Fritigern, Radagaise, Alaric et Gaïnas étaient tous plus ou moins près les uns des autres du point de vue de leur *culture gothe*. On pourrait alors penser qu'il aurait été facile à ces *Goths* de s'unir pour s'opposer aux *Romains* et qu'ils avaient de ce fait réellement un but à se rebeller, comme certains d'entre eux l'on fait.

On ne départit presque jamais ces ambitions - très modernes et *nationalistes* - de la fragmentation qui existait alors à l'époque où Alaric parcourait l'Empire. Comment pouvons-nous vraiment espérer trouver des ressemblances entre Radagaise et Alaric, deux leaders qui menaient des groupes hétéroclites qui n'opéraient même pas au même endroit? Ce mot « *Goth* » nous fait croire indirectement qu'il existait bel et bien une *race gothe*, où la *culture* agissait comme dénominateur commun à l'ensemble et où chacun avait des liens plus ou moins fort avec son compatriote (ou encore l'inverse,

⁴² Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*.

⁴³ Voir toutefois Schwarcz (« Cult and Religion Among the Tervingi and the Visigoths and their Conversion to Christianity », 447-448) qui parle plutôt de la *culture Wielbark*.

⁴⁴ Voir Rives (dans : Tacite, *Germania*, 4) qui s'y oppose, comme bien des chercheurs. Rives est même d'avis que le matériel des *barbares* ne servait pas à les définir, d'un point de vue *romain*.

Partie A - Introduction

une attitude compétitive)⁴⁵. Ce genre de propos se trouve chez certains auteurs anciens bien sûr, et ils ont grandement aidé à nourrir ce type de discours globalisant. Nous pensons à Synésios qui fait des *Scythes*⁴⁶ une grande entité regroupant tous les *barbares* au service de l'Empire ou encore Procope qui dit le plus clairement du monde que tous les *Goths* étaient identiques⁴⁷.

Dès lors, on peut difficilement départir *culture*, *ethnicité* et *identité* qui tendent toutes à s'imbriquer l'une dans l'autre jusqu'à un certain point. Cependant, dès l'époque de la Grèce classique, on était conscient que la *culture* n'était pas une affaire de *race* ou de sang⁴⁸. Puis chez Hippocrate, c'était le climat qui faisait d'un homme un *barbare* et non

⁴⁵ Nous pensons ici à Fravitta (Heather, *The Goths*, 143). Voir aussi Favrod (« De la Germanie de Tacite à la Germanie des Burgondes : permanence de quelques coutumes », 211-221) qui croit voir des coutumes similaires entre tous les anciens *peuples germaniques*!

⁴⁶ Anjoulat, *Synésios de Cyrène: opuscles II*, 5 : 123, note 129. Voici d'ailleurs un exemple flagrant de la puissance de l'*habitus* de nos auteurs. Les *Scythes* à l'époque de Synésios n'existaient plus comme groupe. Il faut remonter à la Grèce classique pour les trouver en pleine puissance. Synésios s'inspire visiblement d'Hérodote qui, lui-même, n'avait aucune idée de ce dont il parlait lorsqu'il décrivait les *Scythes* (Redfield, « Herodotus the Tourist », 24, 29; surtout Gould, *Herodotus*, 100. Wheeler (« The Continuity of Steppe Culture », 760) avance d'ailleurs qu'il n'y avait pas non plus d'unité *culturelle* chez les *Scythes* d'Hérodote qui étaient formés en réalité à partir d'une multitude de groupes différents.) Ainsi, Synésios démontre sa *paideia* par cette figure de style qui renvoie tout de même l'idée à son auditoire que les *Goths* étaient un groupe similairement homogène aux *Scythes* d'antan et qu'il fallait se méfier sans doute autant d'Alaric que de Gaïnas, et surtout si l'un et l'autre s'unissaient pour faire sombrer l'Empire (Syn. *De Regno* 20.5).

⁴⁷ Procop. *Bell. Vand.* 1.1-6.

⁴⁸ On trouve cela clairement dit chez Isocrate (*Paneg.* 50). Pourtant, la très grande majorité des érudits s'arrête à la définition très fameuse d'Hérodote : « [...] αὔτις δὲ τὸ Ἑλληνικόν, ἐὼν ὁμαίον καὶ ὁμόγλωσσον, καὶ θεῶν ἰδρύματά τε κοινὰ καὶ θυσίαι ἡθεῖά τε ὁμότροπα [...] » (Hdt. 8.144.2-3; voir, par exemple, Cartledge, *Greeks: A portrait of Self and Others*, 47). Hérodote rapporte que c'est la communauté de sang, moeurs, langue et religion qui produit l'affinité entre les « Grecs ». Il faut mentionner cependant que, récemment, certains chercheurs ont rejeté la réalité de cette citation. Voir, entre autres, Georges, *Barbarian Asia and the Greek Experience: from the Archaic Period to the Age of Xenophon*, 131-132; McInerney, « Ethnos and Ethnicity in Early Greece », 59, suivant l'influence de F. Barth; Munson, *Black Doves Speak: Herodotus and the Language of the Barbarians*, 16; Voir encore Mitchell, *Panhellenism and the Barbarian in Archaic and Classical Greece*, 206; aussi Malkin, « Introduction », 3, 5, 10, au sujet des multiples identités du Grec. Enfin, voir Thucydide (1.5.3 à 1.6.6; 6.17.2-3) et Xénophon (*Anab.* 5.5.5) qui montrent qu'ils étaient conscients de la diversité des *Hellènes*. En fait, Xénophon démontre la même acuité d'esprit face aux *Barbares* (Xén. *Anab.* 1.8.9).

Quant à l'uniformité de la langue *grecque*, elle n'apparaîtra qu'à l'époque *hellénistique* et elle se réclamera de l'*attique*; on la nomme *koiné* (Brixhe et Hodot, « De l'attique à la koinè », 45). Il reste qu'un Grec pouvait faire valoir son *identité dorieenne, ionienne, béotienne, éolienne*, etc., que l'on rattache à

Partie A - Introduction

pas sa *culture*⁴⁹. Platon, lui, était en mesure de reconnaître que tous les *Grecs* n'étaient pas semblables et qu'il valait mieux ne pas les mélanger⁵⁰.

Ce qui revient à dire au moins deux choses : d'abord, il faut comprendre que, dans le cadre de cette thèse, le terme « *culture* » ne sera jamais employé avec ce sens globalisant; nous sommes d'avis que la *culture* des *Goths*, si une telle chose exista à un quelconque moment, nous soit aujourd'hui tout à fait inaccessible que ce soit par le biais des sources ou encore des fouilles archéologiques⁵¹. Ce qui mène au deuxième constat⁵² : on ne pourra jamais dire si, vraiment, un *Goth* vécut à tel ou tel endroit suivant ce qu'on trouve de débris et de vestiges aujourd'hui. En cela, nous nous opposons fermement à des chercheurs comme Florin Curta et Peter Heather.

C'est qu'il faut aussi réaliser que la *culture* relève autant de la façon de se comporter que de ce que l'on utilise quotidiennement. Elle n'est pas que *matérielle*, si elle l'est en tout. Ce n'est pas tant l'objet que son utilisation et la façon qu'on l'utilise qui démarque une *culture* d'une autre. Nous serions même porté à dire que la *culture* est *comportementale*⁵³, et c'est en cela que la *culture* des groupes disparus (comme les *Goths*) nous est totalement inaccessible aujourd'hui.

Enfin, toute cette discussion sur la *culture* se veut simplement une prise de conscience sur les problèmes majeurs à laisser croire que les *Goths* qui nous intéressent

l'habitude à un dialecte particulier (voir Colvin, *A Historical Greek Reader: Mycenaean to the Koine?*, 20-48; Colvin, « Greek Dialects in the Archaic and Classical Ages », 200). Il semble donc qu'il n'y avait pas vraiment d'unité *grecque* comme on l'entend à l'habitude du point de vue du langage avant le 4^e siècle au plus tôt (Brixhe et Hodot, « De l'attique à la koinè », 37).

⁴⁹ Hippocrate, *Airs, eaux, lieux*.

⁵⁰ Walbank, « The Problem of Greek Nationality », 240-241. ; pensons seulement aux fameux *Ioniens* et *Doriens* (voir Thuc. 4.60.2).

⁵¹ Par là, nous sommes du même avis que S. Brather, un archéologue souvent critiqué pour sa position extrême sur la question d'*ethnicité* et d'archéologie. Curta le critique directement d'ailleurs. Voir aussi l'opinion plus mesurée de W. Pohl qui garde espoir de voir l'archéologie mise à profit pour découvrir l'*identité ethnique* d'un individu : Pohl, « Archaeology of Identity: Introduction », 19.

⁵² Nous développons cette question plus longuement dans la *partie B* de cette thèse (voir *infra*).

⁵³ Un peu comme le disait déjà Weber (voir Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 41).

Partie A - Introduction

ici avaient une *culture* définie, et surtout qu'ils en étaient conscients⁵⁴. Cela devient encore plus évident lorsqu'on réalise qu'Alaric et son groupe vivait à l'intérieure des frontières *romaines* depuis un minimum de vingt ans au moment où les hostilités débutèrent. Par la force des choses, ils étaient donc déjà beaucoup moins *Goths culturellement* à ce moment et on est certainement en droit de croire qu'ils s'éloignèrent encore plus de cette *gothicité* durant leur dix années de pérégrinations et de combats d'un bout à l'autre de l'Empire⁵⁵.

Le *fardeau de la preuve* repose plutôt sur ceux qui, comme Heather et Valverde, veulent à tout prix nous convaincre qu'Alaric se savait *Goth* et qu'il a agi contre les *Romains* pour protéger (lui et les siens) d'une extermination ou d'une *assimilation*. Ce sont des craintes légitimes, mais qui semblent anachroniques.

c) *Goths*

Puisque cette étude se concentre sur un *Goth*, il nous apparait justifier d'essayer de définir ce que l'on entend par « *Goth* ». Disons d'emblée que le *Goth* semble n'exister dans nos sources qu'en rapport avec un « *autre* »⁵⁶. En effet, il parait que l'*opposition*

⁵⁴ Pour ne citer qu'un exemple dans la masse, voici l'opinion de Valverde : « Independientemente del grado de importancia que tuvo en la elección de Alarico el incumplimiento de las cláusulas del tratado del 382 sobre pago de subsidios, lo que es importante destacar en dicha elección es que se constata, por un lado, un aumento en la autoconsciencia étnico-política del pueblo visigodo y, por otro, se ve nacer la convicción entre un pueblo bárbaro de que sólo sometiéndose a la guía de un rey era posible evitar la desmembración de la gens. » (Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los orígenes de la monarquía visigoda », 149).

⁵⁵ Wood (« Social Relations in the Visigothic Kingdom from the Fifth to the Seventh Century: the Example of Mérida », 193), qui s'intéresse aux *royaumes visigoths* du 5^e au 7^e siècle et de la dynamique *Romains-Visigoths*, dit ceci : « In other words, by the late sixth century, if not earlier, one can no longer investigate the ethnology of the Visigothic gens. One can only study a mixed, or even a new, society. » (Voir aussi la discussion pp. 210-212). Si, donc, au 6^e siècle nous n'avons plus de *Goths* alors qu'ils étaient censés être en puissance et dominants, comment pouvons-nous espérer trouver de « vrais » *Goths* aux 3^e et 4^e siècles alors qu'ils étaient bien plus faibles et dispersés?

Enfin, voici une autre citation éclairante, cette fois de Jong : « Julian [of Toledo's] frame of reference precludes the notion of any 'Gothic survivals' [...] In Julian's view, 'we' (including himself, a cleric of supposedly Jewish origin) are the Goths, as opposed to the *externae gentes* [...] » (de Jong, « Adding Insult to Injury: Julian of Toledo and His Historia Wambae », 383).

⁵⁶ *Barbare* ou *Romain*, c'est sans importance.

Partie A - Introduction

est un élément capital dans le cas d'une *identité* imposée comme l'était celle des *Goths*, une chose évidente pour quiconque s'est déjà aventuré sur le sentier tortueux qu'est le propre d'essayer de définir un tel nom qui prend souvent une saveur *nationale*⁵⁷. Ce n'est pas bien différent que d'essayer de définir le *Romain* ou le *Grec* (et ici aussi, l'italique est nécessaire).

Traditionnellement, il faut dire que l'on prend le *Goth* comme l'homme de descendance *germanique* dont les ancêtres provenaient de l'île de Scandza⁵⁸ et, menés par ce roi mythique nommé Berig, seraient entrés sur le continent européen à une époque reculée. Pourtant, cette ancienne version de la *migration gothe* ne tient plus la route pour bon nombre de chercheurs aujourd'hui⁵⁹. La première raison est le doute que soulève toujours notre source principale, Jordanès⁶⁰. Ensuite, la *migration* en bloc des anciens *peuples* n'est plus que rarement suivie. En effet, même si cet épisode relevait d'un fait historique, il ne faudrait pas croire que Bérig avait quitté la Scandza avec des gens qui se savaient *Goths*, ni même avec un groupe organisé selon des *espaces sociaux* définis que l'on serait en mesure de reconnaître et de retrouver ensuite dans les groupes d'Athanaric ou d'Alaric.

Cela dit, qu'est-ce qu'un *Goth*⁶¹? Du point de vue *culturel*, on serait d'abord porté à dire que le *Goth* n'est pas un *Romain*. Si on est *Goth*, c'est que quelqu'un, quelque part, est bien en mesure de dire qu'on n'est pas *Romain* (et donc : *Goth* ≠ *Romain*). À

⁵⁷ Voir, entre autres, Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, de même que Barth dans le même ouvrage.

⁵⁸ Suivant Jordanès (*Get.* 4.25).

⁵⁹ Un article récent de De Vingo (« Shifting Populations in Late Antiquity. Germanic Populations, Nomads and the Transformation of the Pannonian Limes ») adopte cette approche toutefois.

⁶⁰ Voir par exemple les conclusions de Goffart (« Jordanes's "Getica" and the Disputed Authenticity of Gothic Origins from Scandinavia », 396-398) et la discussion d'Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 34-67).

⁶¹ Remarquez que la réponse à cette question sera différente en fonction de l'époque étudiée. Dans notre cas, nous verrons que le mot « *Goth* » doit simplement vouloir dire « différent ». Or, dans le cas des royaumes de Toulouse et de Tolède, « *Goth* » pourra avoir plusieurs significations : *espace dominant*, religion, etc. : voir Pohl, « Invasori e invasi », 16; Pohl, « The Politics of Change. Reflection on the Transformation of the Roman World », 280.

Partie A - Introduction

priori, la question se résout assez facilement. Cependant, les choses se compliquent exponentiellement dès que l'on tente de définir ce que c'est qu'un *Romain* durant l'Antiquité tardive⁶².

Bien évidemment, l'exercice est plus facile selon l'*espace social* étudié : il est plus aisé de dégager les traits redondants à l'*espace dominant romain* qu'à l'*espace dominé* (p. ex. éducation, loisirs, nourriture, vêtements, fonction publique, comportement, allégeances, etc.). Il faut toutefois prendre en compte que le *Romain* (même de l'*espace dominant*) issu de Gaule n'avait pas nécessairement les mêmes attributs que celui issu de Constantinople (et nous pouvons déjà penser au langage qui aurait pu être une barrière entre les deux à certains niveaux *sociaux*)⁶³. Ainsi, « *Romain* » n'est pas une constante (*Romain* ≠ *x*) qui pourrait faire pivoter n'importe quelle *équation culturelle*, en ce sens qu'il ne suffit pas d'opposer *Romain* et *Goth* pour trouver un résultat final et il ne faut pas s'attendre au même résultat à chaque fois. Qui plus est, un *barbare* pouvait devenir assez facilement un *Romain* suivant l'opinion des auteurs anciens, comme l'on fait bien des individus connus⁶⁴.

Partant de ces prémisses, il semble plus prudent de dire que le *Goth* se présente de telle ou telle façon, dépendant de la source qui nous offre le renseignement (littéraire, archéologique, artistique, etc.). Donc, il ne faut pas nécessairement croire que le *Goth* d'Ammien Marcellin est identique à celui de Libanios et que l'on peut espérer retrouver l'un ou l'autre de ces types de *Goths* dans le matériel archéologique⁶⁵. Il est vrai que dans bien des cas, le *Goth* est remarqué ou identifié comme *différent*; il faut voir alors

⁶² On trouve des remarques très similaires chez Pohl, « The Politics of Change. Reflection on the Transformation of the Roman World », 279-281.

⁶³ En réalité, mis à part la reconnaissance du pouvoir impérial, nous ne voyons pas en quoi *tous* les *Romains* auraient pu se ressembler comme on l'entend souvent, que ce fût au niveau comportemental, mental ou physique.

⁶⁴ Nous songeons à Civilis, par exemple, ce *Batave* fameux ou même à Marobode et Arminius. On pourrait mentionner encore Fravitta, Silvanus, Athaulf, Stilicon, etc. Les exemples ne manquent pas.

⁶⁵ Un examen littéraire plus approfondi et véritablement comparatif entre tous les auteurs *gréco-romains* serait nécessaire en vérité. On serait réellement en mesure de voir si le « *Goth* » était présenté de la même façon dans tous les textes.

Partie A - Introduction

à quels niveaux. On n'est pas forcé de croire qu'il s'agissait d'un homme avec des traits, un habit et des croyances typiques à une quelconque *culture* que l'auteur aurait été en mesure d'identifier à vue de nez; il faut simplement déduire que l'homme ainsi défini était *différent*⁶⁶ de l'auteur qui nous l'a décrit suivant la charte *culturelle* de cet auteur précis. Maintenant, cette *différence* était parfois mise à l'avant-scène dans des situations où on sait pertinemment bien qu'elle n'y avait pas sa place; nous pensons à Stilicon et Fravitta ici, tous deux des *Romains* dans tous les aspects de leurs vies qui comptaient pour l'*espace dominant romain*, excepté en ce qui avait trait à leurs naissances ou à l'origine *non romaine* de l'un de leurs parents⁶⁷.

D'une manière similaire, si Claudien mentionne que l'armée d'Alaric était indisciplinée et que ses soldats étaient vêtus de peaux d'animaux⁶⁸, il faut se poser la question des buts et visées de l'auteur avant tout : figure de style, tradition littéraire, objectifs politiques et ainsi de suite. Nous l'avons déjà souligné : on ne peut jamais vraiment croire l'auteur *gréco-romain* lorsqu'il s'agit de tracer le portrait *culturel* d'un groupe quelconque, excepté (peut-être) le sien propre. Claudien⁶⁹ est un cas tout à fait probant à ce niveau puisqu'il avait comme mission de faire l'apologie d'un général *romain* qui

⁶⁶ Voir Antoniacco (« Colonization and Acculturation », 121) pour un point similaire.

⁶⁷ Williams et Friell, *Theodosius: The Empire at Bay*, 38. On pourrait encore mentionner un cas fameux pour lequel cette provenance n'a eu aucun effet négatif relaté; l'empereur *byzantin* Théodose II. En effet, on lit trop peu souvent que cet empereur était de filiation paternelle *romaine*, mais (fort probablement) maternelle *franque* ou peut-être *franco-romaine*. Or, aucune source n'a émis de commentaires négatifs sur cette parenté *barbare*, et probablement parce que c'était absolument ridicule de le faire; Aelia Eudoxia était *romaine* aux yeux des *Romains* de l'*espace dominant*.

⁶⁸ En mettant en scène de cette façon non seulement Alaric, mais également Rufin alors qu'il allait visiter le camp des *Goths*, Claudien faisait d'une pierre deux coups (cf. Claud. *In. Ruf.* 2.61-85). En effet, cette *barbarisation littéraire* d'Alaric et de Rufin faisait en sorte que le *civilisé*, et celui qui avait réellement à cœur les intérêts de l'Empire, restait Stilicon seul de son côté. Pourtant, en regardant de près le diptyque de Stilicon (un document officiel), on se rend compte que même Stilicon arborait l'accoutrement *barbare* (tunique et pantalon de peau). Il est donc évident qu'il faille relativiser les témoignages et ne pas sauter trop rapidement aux conclusions, comme le font Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 98-100.

⁶⁹ Voir *infra*, chap. 4.

Partie A - Introduction

passa lui aussi pour être un *barbare* à l'occasion. On ne peut donc pas conclure, suivant Claudien, qu'Alaric menait une troupe formée en majorité de *Goths*. Ce qui nous ramène à l'idée de base : le *Goth* était *différent* et c'est tout ce que l'on peut dire pour l'instant. Nous sommes donc tenté de définir le *Goth* par ce qu'il n'était pas, faute de savoir ce qu'il était vraiment.

Nous avons déjà fait valoir que nous ne croyons pas à cette *culture gothe* et que ce n'est pas non plus parce qu'un auteur *romain* nous dit qu'un homme est *Goth* qu'il l'était forcément⁷⁰. Nous sommes plutôt d'avis qu'on peut suivre prudemment les auteurs *romains* lorsqu'ils soulèvent qu'un homme ou qu'un groupe était *différent*; la nuance se trouve là. À défaut de croire aux *nationalités gothe, franque* ou encore *alamane*, il faut malgré tout se demander pourquoi les auteurs *romains* les ont séparées d'eux-mêmes.

Sans trop nous avancer ici puisque nous examinerons ce phénomène en profondeur dans le chapitre 4, nous devons dire néanmoins que nos sources avaient leurs propres limites, inconsciemment auto-imposées, qui faisaient en sorte d'enfermer l'auteur dans un carcan *culturel* très étroit⁷¹. Ces auteurs, tous membres de l'*espace dominant* de la *société romaine*, partageaient, via un *habitus*⁷² ou un bagage éducationnel similaire, une panoplie de croyances et de valeurs redondantes une fois soumises à un examen

⁷⁰ Ici, nous nous éloignons de Peter Heather qui est l'un des plus fervents défenseurs de cette thèse, comme nous le montrerons à la Partie B (*infra*).

⁷¹ C'est-à-dire une espèce de cocktail brassé à partir de la *paideia*, surtout, mais aussi des valeurs de l'*espace social* de l'auteur en question. Bien des chercheurs reconnaissent que les examens *ethnographiques* faits par les *Romains* n'étaient qu'une façon de montrer son érudition en se basant en grande partie sur les textes *grecs*. Voir par exemple Bähler, « Greek and Barbarians on the Black Sea Shore: Material Remains and Literary Perceptions », 52-53.

⁷² Il vaut la peine de citer Bourdieu (*Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 71) en ce qui concerne les auteurs : « La relation qui s'établit entre les positions et les prises de position n'a rien, on le voit, d'une détermination mécanique : chaque producteur, écrivain [...] construit son propre projet créateur en fonction de la perception des possibilités disponibles que lui assurent les catégories de perception et d'appréciation inscrites dans son *habitus* [...] »

Partie A - Introduction

comparatif⁷³. C'est là que l'on trouve cette *différence* explicitée. D'ailleurs, ces mêmes auteurs ne voyaient pas vraiment d'un meilleur œil que les *Goths* le petit peuple *romain*, les paysans, les brigands, etc. C'est-à-dire que tout ce qui se détachait de leurs propres croyances et idéaux, de même que tout ce qui n'était pas « bon-goût » à leurs yeux, passaient pour être *différents*⁷⁴. Cela implique du même coup que deux auteurs *romains*, habitants à des endroits spatialement ou en des moments temporellement espacés, ne pouvaient pas vraiment avoir la même opinion sur le même épisode pour les mêmes raisons⁷⁵.

Sans poursuivre cette piste dans le détail, on peut simplement se refuser à expliquer le nom « *Goth* » en se fiant à Jordanès, par exemple; un exercice que nous ne voulons pas tenter⁷⁶. En tout cas, définir le *Goth* du 4^e siècle, basé sur l'avis d'un auteur du 6^e et donc en donnant à ce *Goth* des liens d'attaches en Suède actuelle, ne donne rien : on ignore simplement quel rapport les *Goths* avaient avec leur passé lointain⁷⁷. Ce serait un fait curieux si cet élément était d'une quelconque importance à ceux qui nous intéressent dans le cadre de cette thèse.

⁷³ Drinkwater (*The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 46) soulève le même problème : « It is unlikely that the writers concerned possessed a deep understanding of contemporary developments within the Elbgermanic triangle. Much more probable is that they repeated the traditional ethnography of their education, that is the Tacitean model, 'confirmed' by later experience. » (Voir aussi p. 90).

⁷⁴ Les *Isauriens* sont un cas classique pour l'Antiquité tardive, mais on peut penser aussi aux *Daces* ou encore aux *Juifs* qui étaient vus comme *différents* dès la République.

⁷⁵ Pour ne mentionner qu'un exemple, Florin Curta (*The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*, 43) a souligné que Jordanès croyait que les *Slaves* étaient les mêmes que ceux mentionnés chez Pline et Tacite sous le nom de *Venethi*. Jordanès voyait donc encore des *Venethi* là où, en réalité, le groupe ainsi identifié n'avait aucun lien avec les *Venethi* à la base. Curta rappelle aussi que pour un autre auteur de l'époque de Jordanès, les *Slaves* auraient pu être décrits sous des traits totalement différents, comme ce fut le cas chez Procope : (ibid., 36-38).

⁷⁶ Similaire chez Coumert (« L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », 55). La philologie a vraiment joué gros dans toute l'interprétation du phénomène *goth*, en commençant par Wenskus (ibid., 53-55). On sait maintenant qu'on ne peut rien avancer de solide sur la base linguistique puisque la langue se diffuse à une autre vitesse que les populations (ibid., 54-55).

⁷⁷ Certains argumenteront sûrement que Jordanès était lui-même de descendance *gothe*, ce qui n'est pas certain. Coumert (« L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », 64, note 62), en se basant sur le travail de N. Wagner (*Getica. Untersuchungen zum Leben des Jordanes und zur frühen Geschichte der Goten*), relève l'ambiguïté de la conjonction *quasi* dans la phrase suivante :

Partie A - Introduction

En effet, le groupe d'Alaric n'aurait pas pu se maintenir si longtemps simplement en croyant qu'ils avaient des origines nordiques communes; cette idée relève plutôt d'un fantasme moderne. Et bien que Jordanès offre plusieurs éléments qui n'avaient pas leur place dans le monde *romain* (nom de dieux *goths*, etc.)⁷⁸, il montre, en choisissant parmi le lot de mythes à sa disposition, que, même chez les *Goths* de son époque, il n'y avait aucune unité du côté des mythes originaux⁷⁹. C'est d'ailleurs l'un des grands mirages auxquels Jordanès a participé activement – quoique tout à fait inconsciemment – soit celui d'unifier la *culture gothe* et de nous faire croire que le *Goth* tel qu'il le définissait avait vraiment existé.

Ce qui nous conduit au dernier point que nous désirons soulever sur le *Goth* : il n'y a jamais eu un seul *supergroupe goth*. Ceux que l'on nomme ainsi gratuitement faisaient partie d'un monde fractionné en petites unités. *Visi* et *Tervingi* sont deux cas notoires, tout comme *Ostrogoths* et *Visigoths*. Rien, à priori et en réalité, ne nous permet de rapprocher ces groupes entre eux avant l'entrée de 376. Et même à ce moment, ce serait davantage leur provenance géographique qui les rapprocherait que leur bagage *culturell/historique/mythique*.

nec me quis in favorem gentis praedictae, quasi ex ipsa trahentem originem, aliqua addidisse credat, quam quae legi aut comperi (cf. Jordan. *Get.* 319).

Dépendant du sens qu'on donne à *quasi*, Jordanès se dira *Goth* ou non. En découle que rien n'assure qu'il aurait dû être familier avec les traditions *gothes* parce qu'il en était un. Reste que c'est là un argument sans poids. Jordanès ne savait pas plus que nous d'où venaient les *Goths* de son époque. La mémoire du temps n'a jamais été efficace à ce point chez les peuples illettrés (à ce sujet, voir *infra* : note 300). Et même chez les lettrés, les choses étaient difficilement répertoriées avec précisions. Pensons simplement à la troisième phrase du premier livre de Thucydide (1.3), où il nous dit que la *Pentekontaetie* (période précédant la *Guerre du Péloponnèse*) lui était méconnue.

C'est pourquoi nous ne croyons pas que l'on puisse toujours tenir pour acquis que les mythes ont un fond de vérité qui nous soit encore accessible, comme le fait par exemple Carbó García (« *Godos y getas en la historiografía de la Tardoantigüedad y del Medievo: un problema de identidad y de legitimación sociopolítica* », 190).

⁷⁸ Voir Goffart, « *Jordanes's "Getica" and the Disputed Authenticity of Gothic Origins from Scandinavia* », 108.

⁷⁹ Même que Coumert (« *L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths* », 63) met en doute l'authenticité de ces éléments non *romains* dans le texte de Jordanès, en ce sens que rien ne nous assure qu'il s'agissait d'éléments *goths* authentiques.

Partie A - Introduction

Enfin, s'apitoyer sur ces carences ne donne rien, mais le point méritait d'être relevé malgré tout. Il faut donc conclure provisoirement que « *Goth* » est à prendre comme synonyme de *différent*, et non comme un nom décrivant un ensemble défini, avec traits communs et histoires *nationales*.

d) Ethnicité

Nous n'utiliserons jamais directement le terme « *ethnicité* »⁸⁰, mais il est relié au point précédant et nous devons l'examiner. C'est aussi un concept très populaire chez bien des chercheurs depuis 1970 environs⁸¹ et on ne peut pas y échapper dans un examen comme celui-ci.

⁸⁰ Voir Gillett, « Ethnicity, History, and Methodology », 6-7; voir encore l'excellente discussion de G. Halsall (*Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 35-45) sur cette question, de même que les longs articles de Pohl (« Telling the Difference: Signs of Ethnic Identity »; « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies »).

De manière générale, les études les plus utiles sur ce thème sont celles de J. M. Hall (Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*) – un livre consacré au monde *grec* de l'époque archaïque/classique – ainsi que celui de P. Poutignat et J. Streiff-Fenart (*Théories de l'ethnicité*), qui étudie les différentes théories de l'*ethnicité*. Pour l'Antiquité, les recueils de textes de Gillett (*On Barbarian Identity*) et de Gazeau, Baudin et Modéran (*Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, IIIe-XIe siècle, France (2004)*) se présentent comme des incontournables. Il existe bien sûr une bibliographie immense sur ce sujet qui est venu en vogue dans la décennie 70. Fredrik Barth est un auteur souvent cité, et nous pourrions avancer que Walter Pohl est un avant-gardiste en ce qui a trait à la complexité de sa réflexion et la profondeur de ses analyses lorsque vient le temps de discuter l'*identité/ethnicité* des groupes *barbares* de l'époque *romaine*.

⁸¹ Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 132.

Partie A - Introduction

Commençons par rappeler que l'*ethnicité* a été considérée à l'origine comme un caractère biologique⁸² : on naissait *Romain, Gaulois, Goth* et on conservait cette *identité ethnique*⁸³, peu importe ce qui arrivait⁸⁴. Les érudits pouvaient alors parler des *Goths* en les imaginant comme un *peuple* uniforme, et avec tout ce que cela pouvait sous-entendre⁸⁵. On pouvait même faire l'histoire d'une *nation* depuis des temps immémoriaux jusqu'à un présent encore tout frais sur la seule base du nom *ethnique* qui renvoyait à un ancêtre mythique ou à une noble *race* d'hommes⁸⁶.

⁸² Pohl, « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies », 17-19. C'est ce qu'on peut nommer l'approche essentialiste; voir Antoniacco, « Colonization and Acculturation », 124; et Malkin, « Introduction », 15.

⁸³ Nous examinons plus en détail l'*identité* ci-dessous. Notons pourtant que ce terme « *identité ethnique* » est extrêmement populaire chez les érudits. Par là, on essaie de montrer le caractère flexible de l'*ethnicité* en réalité. C'est une question de nuance. En agençant « *identité* » et « *ethnicité* », on confère au phénomène de définition du sentiment d'appartenance d'un individu (fût-il biologique, géographique, collectif, etc.) une très vaste possibilité d'équations. En effet, par la force des choses, le concept d'*identité* est fuyant et nous est tout à fait inaccessible quelle que soit l'époque étudiée. On ne peut simplement pas arriver à déterminer l'*identité* d'un quelconque individu avec précision. En mariant les deux termes, donc, on se trouve avec un concept extrêmement malléable et utile, mais tout aussi extrêmement imprécis. Dans un certain sens, l'*identité ethnique* est l'équivalent des théorèmes mathématiques : il est utile pour expliquer un phénomène que l'on voit ou perçoit, mais il est dans l'air du temps. Et c'est un ingrédient que l'on utilise à toutes les sauces.

Pourtant, parler d'*identité ethnique* demanderait à la base que nous ayons accès à la mémoire de l'individu, ce qui est très rare. Les exemples par excellence dans le monde antique relèvent presque tous des inscriptions sur stèles. L'une, très connue (citée, entre autres, dans Geary [*The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 85] et Drinkwater [*The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 6]), attire toujours l'attention, soit celle du soldat *romain* qui se disait *Franc* (*Francus ego cives, romanus miles in armis [...]*); la question reste à savoir, comme le note Geary (*The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 85), dans quelle mesure nous pouvons nous fier à cette phrase à forte connotation *romaine*. Le vocabulaire employé est bien *romain*, en l'occurrence *cives* et *miles*, ce qui trahit une conception *romaine* du monde chez ce *Franc* (si c'est vraiment lui qui en décida le contenu, bien sûr, ce qui demeure une incertitude). Voir aussi Modéran (« Des Maures aux Berbères : identité et ethnicité en Afrique du Nord dans l'Antiquité tardive ») qui relève plusieurs inscriptions du genre en Afrique *romaine* où on pourrait croire à plusieurs niveaux *identitaires* chez le même individu.

⁸⁴ Bauduin, « Introduction », 10.

⁸⁵ Collins, *Visigothic Spain, 409-711*, 16 et 19; Coumert, « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », 50-52.

⁸⁶ Voir Goffart, « Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? »; James, *Europe's Barbarians, AD 200-600*, 103. Depuis le 20^e siècle, on s'interroge sérieusement sur la viabilité de ce concept défini de la sorte (voir Härke, « Ethnicity, "Race" and Migration in Mortuary Archaeology: an Attempt at a Short Answer »). Miroglio, en parlant d'*ethnopsychologie*, annonçait déjà en 1958 le nouveau sens qu'il fallait donner à l'*ethnie*, soit l'ensemble des comportements et des institutions propre à un groupe (Miroglio, *La psychologie des peuples*, 9). Pourtant, des érudits influents insistent à parler de

Partie A - Introduction

Plus récemment, et plus justement, on a compris l'*ethnicité* comme quelque chose d'artificiallement conçu⁸⁷. L'*ethnicité* est construite et acquise, mais non de façon biologique⁸⁸. On naît peut-être *Goth*, *Vandale* ou *Hun* (encore faut-il s'entendre sur la définition qu'impliquent ces noms), mais on peut devenir *Grec* ou *Romain* en y mettant l'effort nécessaire; suffit d'acquérir une langue⁸⁹, suivre les lois et voilà une foulée vers

descendance commune ou d'ancêtres mythiques communs (voir à titre d'exemple Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*) : ils y intègrent toutefois une nuance importante qui réside dans la « croyance » et non dans la « réalité » d'une telle descendance.

⁸⁷ « Ethnicity, whatever its basis, is a readily definable way of expressing a real sense of group identity which links the members of 'we' because it emphasizes their differences from 'them' [...] » (Hobsbawm et Kertzer, « Ethnicity and Nationalism in Europe Today », 4). Voir aussi Géraud, Leservoisier, et Gailard, *Les notions clés de l'ethnologie : analyses et textes*, 66-67; Smedley, « "Race" and the Construction of Human Identity », 691; Whittaker, « Ethnic Discourse on the Frontiers of Roman Africa », 191; surtout Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 32, 37-42.; et Pohl, « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies », 19-20. Curta (*The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*, 14-15) attribue cette révolution à Barth et Wenskus. Pourtant Poutignat et Streiff-Fenart (*Théories de l'ethnicité*, 37-42) ont démontré que Renan et Weber avaient déjà adopté ce discours bien avant.

Voir cependant les quatre remarques de Dever (« Ethnicity and the Archeological Record: the Case of Early Israel », 52) qui se veulent une défense du concept d'*ethnicité* tel qu'on l'utilise dans le champ de l'archéologie, suivant une réflexion prépostmoderniste/révisionniste. Voir encore les positions similaires de Curta (« Ethnische Interpretationen in der frühgeschichtlichen Archäologie. Geschichte, Grundlagen und Alternativen by S. Brather ») et Härke (« Ethnicity, "Race" and Migration in Mortuary Archaeology: an Attempt at a Short Answer », 8).

À y opposer les points de Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 174-175) et de Goffart (« Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? », 30) qui nous paraissent plus sensés. Il vaut la peine de souligner ici que certains experts aiment encore essayer de marier le matériel archéologique à l'*ethnicité* (cf. *infra*). Nous croyons cette approche non concluante jusqu'à ce que l'on retrouve un complexe de sépultures où il sera clairement indiqué l'*ethnicité* de plusieurs individus et que l'on sera alors en mesure d'établir un modèle réaliste (Pour un point semblable: voir Brather, « Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni »; Coumert, « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », 52-53).

⁸⁸ Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 36-37.

⁸⁹ La langue est pratiquement toujours présente dans la définition de l'*ethnicité*; ça semble être une composante majeure pour plusieurs érudits. Voir par exemple Curta (*The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*, 16) qui en retrace l'histoire à travers l'Empire soviétique; aussi Hall, *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition Through Tragedy*, 5, 177-178; Rochette, « Grecs, Romains et Barbares. À la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains », 38; Nipell, « The Construction of the 'Other' », 281; Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 40, 63-64. C'est aussi un élément que l'on peut faire remonter à Hérodote (8.144). Voir par contre Synésios (*Corr.* 66.322) qui ne semble pas porter le latin en haute estime; il fallait donc apprendre la bonne langue si on voulait s'intégrer, ce que certains *Huns* ont fait puisqu'ils ont adressé une requête à Synésios (*Corr.* 78.17-18) dans une lettre. Ce simple geste trahit en fait un *sens pratique* du monde

Partie A - Introduction

un certain niveau de civilité⁹⁰. L'oubli jouerait aussi un rôle majeur selon certains⁹¹, de même que le territoire occupé⁹². Compris de la sorte, le concept d'*ethnicité* pourrait sembler secondaire à toute la question⁹³.

Cet aspect vaut la peine d'être soulevé puisque les récentes recherches qui ont mis l'*ethnicité* à contribution frappent par la variété de leur analyse et de l'emploi du concept lorsqu'on les compare entre elles⁹⁴. C'est d'ailleurs un problème criant; il n'y a aucun consensus et tout indique que nous n'y arriverons jamais. Chacun est libre de définir l'*ethnicité* comme il l'entend et de bâtir son étude selon la définition qu'il aura choisie⁹⁵.

À nos yeux, l'utilité du concept de l'*ethnicité* relève surtout de sa capacité à fractionner une population comme les *Romains* en une multiplicité de petites entités vivant au

romain, une chose pas du tout banale dont on parle peu pourtant dans les études. À se rappeler aussi que Claudien (*Bell. Get.* 616) dit que les captifs d'Alaric étaient de langues multiples.

⁹⁰ Coleman et Walz, *Greek and Barbarians: Essays on the Interactions Between Greeks and Non-Greeks in Antiquity and the Consequences for Eurocentrism*, xiii.

⁹¹ « [...] c'est parce qu'ils ne peuvent plus dire s'ils sont Burgondes, Alains, Taïfales ou Visigoths que les habitants de la France peuvent être des citoyens français. » (Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 37).

⁹² Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, 25; Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 48; Modéran, « Des Maures aux Berbères : identité et ethnicité en Afrique du Nord dans l'Antiquité tardive ». Cet aspect est très intéressant; le simple fait d'habiter l'Empire aurait automatiquement impliqué que les *Goths* devenaient *Romains*. Ce n'est pas bien différent des autres groupes du genre qui avaient été intégrés à la domination *romaine* depuis la République, comme les Gaules ou l'Afrique; dans un cas comme dans l'autre, les habitants de ces régions n'étaient jamais totalement à l'abri de se faire étiqueter comme *barbares* au besoin, mais la place de ces territoires dans l'Empire faisait en sorte que l'on considérait la majorité de leurs habitants comme des *Romains* à part entière malgré tout.

⁹³ Et ce l'était pour les rois *barbares* de l'époque; voir Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? », 85). Poutignat et Streiff-Fenart (*Théories de l'ethnicité*, 41) mentionnent également que Weber croyait ce concept inutile. Notons aussi que bon nombre d'érudits ont simplement mal interprété les sources et que la plupart d'entre-elles (*grecques, romaines, et chrétiennes*) n'y voyaient pas d'importance (Snowden, « Misconceptions about African Blacks in the Ancient Mediterranean World: Specialists and Afrocentrists »). Enfin, même au temps d'Hérodote, il semble que certains (au moins Hérodote et Hippocrate) ne croyaient pas qu'un individu était forcé de rester *Grec* ou *Barbare* puisque les frontières entre les deux étaient très perméables (cf. Thomas, *Herodotus in Context: Ethnography, Science and the Art of Persuasion*, 70, 94, 97, 113, 122).

⁹⁴ Voir le livre au complet de Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*.

⁹⁵ *Ibid.*, 62-63, 93-95.

Partie A - Introduction

sein du total⁹⁶; la difficulté se trouve toujours dans la définition et le sens que l'on pourrait alors donner à l'*ethnicité*. On a tous une idée plus ou moins vague de l'image lancée : l'*ethnicité* d'un individu est ce qui fait de lui un participant conscient⁹⁷ dans un groupe qui se réclame d'une *différence* ou s'en voit imposée une⁹⁸. Dans un cas comme dans l'autre, l'*ethnicité* doit être perçue pour exister; c'est comme une vitrine qui offre

⁹⁶ On voit plus souvent le contraire dans les études, en ce sens que l'*ethnicité* est mise à l'avant-scène pour enrayer les individualités de la collectivité. C'est la méthode utilisée par Wenskus et Wolfram. Le livre édité par Heather (*The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*) montre aussi que la plupart des chercheurs ont ce genre de conception à l'esprit lorsqu'ils parlent des *Romains* et des *Visigoths*. Certains dans ce livre croient même que l'on ne devrait pas parler de « mixité de populations » en ce qui a trait aux *Goths* du 5^e siècle puisque l'*acculturation* serait un processus long, s'échelonnant sur plusieurs siècles; on essaie donc de défendre l'idée d'une *ethnicité gothe* plus ou moins « épurée » (Heather, « Current Issues and Futur Directions in the Study of Visigoths », 502; malgré sa réflexion à la p. 473, note 1).

Cet argument à des implications bien plus profondes puisqu'il faut également considérer le grand ensemble des « *Romains* » selon la même équation *sociale*; c'est-à-dire que, suivant cet argument où le temps est un facteur déterminant dans l'*acculturation*, les habitants de la Gaule, de la Bretagne et des autres provinces en dehors de l'Italie n'auraient jamais vraiment été « *Romains* » — ce qui peut aller de pair avec bien des études sur la question de la *romanisation* au temps de la République et du Haut-Empire. P. ex. Miret, Sanmarti et Santacana (« From Indigenous Structure to the Roman World: Models for the Occupation of Central Coastal Catalunya », 52) ont bien démontré qu'il n'existait pas qu'un modèle de *romanisation* dans les provinces. Voir encore Webster (« Creolizing the Roman Provinces ») qui remet le concept en question; *contra* Le Roux, « La romanisation en question », 310; Revell, *Roman Imperialism and Local Identity*.

Ainsi, il faudrait étudier la question sous un angle microscopique de la *société romaine*, et non macroscopique comme on le fait à l'habitude. Pourtant, nous avons peine à voir comment cela aurait pu être possible dans le cas du groupe d'Alaric. On le verra en détail dans les prochains chapitres (par exemple, voir *infra* : chap. 6), mais il est évident qu'Alaric n'évoluait pas dans un vase clos. Les influences étaient nombreuses et vinrent de partout tout au long de sa vie. Si on croit que l'*acculturation* prend du temps, c'est que l'on croit du même coup que les individus avaient une *culture* à conserver et qu'ils étaient réticents à adopter celles des autres. Nous avons vu pourtant que la *culture* est extrêmement problématique et qu'il faut se garder d'en créditer tous les groupes de l'Antiquité.

⁹⁷ Nous voulons insister sur cet élément : l'individu, pour être *Goth*, devait en être conscient et agir de manière à confirmer ce qualificatif. Si, comme nous l'avons dit plus haut, on prend le terme « *Goth* » comme synonyme de *différence*, alors il devient plus facile d'accepter l'*ethnicité gothe*. Là où les choses s'embrouillent, c'est lorsqu'on essaie de donner un ensemble de traits définis au *Goth* et qu'on tente de faire entrer tous les *Goths* dans ce moule fabriqué sur mesure.

⁹⁸ Un bon exemple d'une définition populaire se trouve chez Malkin (« Introduction », 16) : « Ethnicity is dependent on myths, memories, values, and symbols, often relating to an idea of beginning in time [...] a place of origin and a migratory destination, and sometimes a triad made up of a Golden Age, subjection and despondency, and liberation and rebirth. »

Partie A - Introduction

à l'observateur une quantité d'éléments à voir⁹⁹. Ici, nous ne faisons pas référence à un habit *national* ou à des traits particuliers, coutumes, etc. Ce qui différencie un individu d'un autre est parfois beaucoup plus subtil : nous pensons à l'éducation, au langage¹⁰⁰, à la posture, à la façon de se comporter en public ou de manger, ce que l'on mange, etc. Ce genre de choses peuvent être des facteurs dans l'attribution ou la réclamation d'une *ethnicité* quelconque. Mais la réalité demeure qu'il existe une infinité de possibilités de marqueurs d'*ethnicité* et que de chercher à en dresser la liste pour un groupe est un exercice qui se révélera rarement concluant¹⁰¹. Bref, retenons que, souvent, dans l'Antiquité, l'attribution d'une *ethnicité* se fit de manière tout à fait artificielle et relevait beaucoup plus du choix de nos auteurs que de la réalité de leur temps¹⁰².

Il reste donc qu'on peut difficilement voir comment on arriverait à définir un élément si volatil chez un individu, comme le remarque lui aussi W. Liebeschuetz¹⁰³ : « Ethnicity

⁹⁹ Ibid., 17 : cette dernière met en garde d'ailleurs contre les points de vue *emic* (intérieur au groupe) et *etic* (extérieur au groupe) qui ne peuvent jamais correspondre au même discours.

¹⁰⁰ L'exemple grec fameux des *Ioniens* et *Doriens* n'en est qu'un parmi tant d'autres.

¹⁰¹ Poutignat et Streiff-Fenart (*Théories de l'ethnicité*, 64) disent à juste titre que : « La première naïveté est de croire qu'on peut définir une unité ethnique [...] par une liste de traits. » Voir aussi pp. 65-69. Voir encore Barth (dans *ibid.*, 211-212).

¹⁰² Voir par exemple la liste des individus *grecs* répertoriés par Edith Hall (« When is a Myth Not a Myth? Bernal's Ancient Model », 144) qui se seraient vus changer d'*identité ethnique* sous la plume des auteurs de l'époque. Et nous sommes d'avis que l'action de donner un nom à un groupe n'assurait pas sa création automatique, en ce sens que ce n'est pas parce que nos sources attribuaient l'*ethnicité gothe* au groupe qui suivait Alaric que l'on doit croire qu'ils avaient raison. Poutignat et Streiff-Fenart (*Théories de l'ethnicité*, 68) résument bien l'idée : « Troisième naïveté : croire qu'un label ethnique = un mode de vie = un groupe réel de personnes [...] » ; tout comme Barth : « [...] une race = une culture = une langue [...] une société = une entité qui rejette les autres [...] » (Barth dans *ibid.*, 206; *contra* Pohl et Beaupré, « Aux origines d'une Europe ethnique : transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge », 192; Curta, « The Making of the Slavs : Between Ethnogenesis, Invention, and Migration », 157). On sait au contraire que le groupe d'Alaric était formé de plusieurs groupes sans affinités à la base (voir entre autres Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 186; Heather, « The Creation of the Visigoths », 65; de Jong, « Adding Insult to Injury: Julian of Toledo and His Historia Wambae », 383).

¹⁰³ Nous notons encore la remarque de Bentley (« Ethnicity and Practice », 35) : « Since ethnic identity derives from situationally shared elements of a multidimensional habitus, it is possible for an individual to possess several different situationally relevant but nonetheless emotionally authentic identities [...] ». Puis, un peu dans la même veine, Curta (*The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*, 21) fait valoir le caractère aléatoire des éléments *culturels* choisis par les membres pour s'identifier à cette *culture*, ce qui revient à dire que les choix opérés ne représentent

Partie A - Introduction

is essentially an internal psychological state and as such it is difficult of access to the researcher. »¹⁰⁴ Cela nous pousse à avancer qu'on peut interpréter les sources assez librement lorsqu'il est question du caractère *ethnique* d'un groupe¹⁰⁵. C'est aussi reconnaître que l'approche prônée par l'école de Vienne est problématique en raison de la position qu'y occupe l'*identité ethnique* foncièrement très forte du *peuple moteur* dans la création de l'*ethnogenèse*¹⁰⁶.

jamais la totalité de la *culture* et ne sont pas les mêmes d'un individu à l'autre au sein de cette *culture*. On trouve une définition similaire chez van der Vlieth (« The Romans and Us: Strabo's "Geography" and the Construction of Ethnicity », 258), ainsi que d'excellentes mises en garde chez Drinkwater (*The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 5-6).

¹⁰⁴ Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 57. Voir également Greatrex et Mitchell, « Introduction », xi-xii.

¹⁰⁵ « Our sources have very little to say about the nature of ethnicity, as opposed to uncritical recognition of ethnic identity, and the unconscious assumptions behind whatever beliefs the authors may have had are generally far beyond our grasp. » (Gillett, « Ethnicity, History, and Methodology », 16). On peut donc penser que les auteurs anciens ne connaissaient pas les *peuples* qu'ils décrivaient (voir Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? », 120; Mathisen, « Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World », 31; Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 148-149; Pohl, « Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 227-228; Pohl et Beaupré, « Aux origines d'une Europe ethnique : transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge », 192; Curta, *The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*). Halsall (*Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 44-45) s'accroche néanmoins au concept d'*ethnicité*. Enfin, Rives (« Structures and History in the Germania of Tacitus », 165) souligne que l'*ethnicité* d'un individu était très souvent crue comme inhérente et fixe chez beaucoup d'auteurs romains.

¹⁰⁶ *Infra*, p. 26. Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? », 86; Coumert, « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths », 53. Notez pourtant le commentaire de Pohl qui reste un ardent défenseur de l'utilité de l'*ethnicité* (« Nouvelles identités ethniques entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge », 29-30) : « La solidarité ethnique permettait à ces groupes de mieux surmonter les crises et les défaites [...] [I]l était logique que le pouvoir tombe aux mains des armées "ethniques" de Goths, de Burgondes ou de Francs dans les vieilles provinces de l'Empire romain. Leur identité ethnique n'était pas une invention pure et simple des Romains, mais elle était marquée par la double empreinte romaine : à la fois par le regard ethnographique et par l'organisation militaire [...] Les royaumes barbares du VI^e siècle reposaient désormais sur la *gens* et le *regnum*. »

Cette citation assez longue montre que, pour Pohl, la cohésion du groupe *ethnique* passait par l'*espace social dominant* de la *société* (c.-à-d. les guerriers). Il le dit clairement plus loin dans ce même article (*ibid.*, 31-32). Il essaie de faire valoir que les « nobles » étaient membres à part entière du groupe *ethnique*, alors que d'autres, soit le petit *peuple*, étaient des membres en marge qui ne pouvaient totalement se réclamer du sens *ethnique franc* ou *goth* puisqu'il leur manquait certains éléments critiques (relations politiques, liens d'amitiés ou de parentés, etc.), ce qui veut dire aussi que la « descendance » est, pour Pohl, l'élément déterminant de la cohérence de la *gens*.

Partie A - Introduction

Pour notre part, nous préférons nous éloigner du concept d'*ethnité* puisque nous ne croyons pas qu'Alaric et ses *Goths* se réclamaient réellement d'un quelconque qualificatif *ethnique*; cela leur fut donné par nos auteurs¹⁰⁷. Nous les nommerons *Goths* malgré tout dans l'étude, mais sans jamais croire qu'ils acceptaient cette *ethnité* qu'on leur impose aujourd'hui; c'est l'italique qui servira le mieux ce but dans le texte.

e) *Ethnogenèse*

L'*ethnité* conduit inmanquablement à un examen de l'*ethnogenèse*. La discussion précédente montre d'ailleurs que nous voulons nous éloigner de ce concept¹⁰⁸ qui est

On serait mieux avisé de suivre Callender Murray sur cette question (« Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks », 57). Ce dernier s'est fortement opposé à ce genre de théorisation de l'*ethnité*. S'ensuit qu'il faudrait éviter de rattacher l'*ethnité* d'un groupe à son élite qui voulait sans doute se détacher de l'*espace dominé* (en tout cas, Bourdieu montre amplement que c'est le cas aujourd'hui). En découle qu'il serait curieux que l'on puisse vraiment s'en remettre à l'élite pour y trouver l'image ou la réflexion de la *gens*, tout comme on serait mal avisé d'essayer de retirer de la « classe » sénatoriale *romaine* un portrait de la plèbe.

¹⁰⁷ A titre d'exemple, Claudien donne plusieurs éléments fictifs aux *Goths*. Sans doute l'un des meilleurs se veut l'épisode de l'assemblée des vieillards : [...] *sedere patres ... Getarum curia* [...] (Claud. *Bell. Get.* 481-482). Si cet épisode reflète quelques parcelles de vérité, cela pourrait amener le chercheur à y voir un groupe empreint de traditions et de coutumes, avec une hiérarchie (p. ex., le conseil de guerre mentionné aussi par Claudien : [...] *consultare ... bellis annisque uerendos* [...] [Claud. *Bell. Get.* 480]), où le chef pouvait se faire critiquer aussi bien qu'un simple soldat (voir toujours Claud. *VI Cons. Hon.* 242; aussi *infra* : chap. 4 et 8).

D'autres éléments trahissent aussi l'influence de l'historiographie *romaine* qui modela la vision des auteurs subséquents comme Claudien : pensons simplement au rapprochement qu'il effectue entre Alaric et Hannibal dans une mise en scène toujours politique, où le but était de faire de Stilicon le plus grand héros possible (Dewar, « Alaric and Hannibal in the Later Poems of Claudian », 351, 357). Puis l'auteur, selon Robertson Brown (« Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World », 93), se serait également inspiré de Virgile dans sa description des ravages faits en Grèce par les *Goths* (ici, l'incendie de Corinthe).

¹⁰⁸ « Stammesbildung, termed 'ethnogenesis' by later scholars, is the process in which people of quite heterogeneous backgrounds are drawn into new ethnic community and come to be convinced by such ancient and orally transmitted traditions [i.e. *Traditionskern*] that they share a common origin and should therefore live according to certain models and norms [...] » (Pohl, « Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 221). Voir aussi Heather (*The Goths*, 169). Pour une critique plus poussée, voir Gillett, « Ethnicity, History, and Methodology », 1-18; Murray, « Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks », 39-68; Bowlus, « Ethnogenesis: the Tyranny of a Concept », 241-256.

Nous remarquons au passage que la conception de la transformation ou de la symbiose des groupes *ethniques* telle que développée par Wenskus et Wolfram est presque identique à celle qui avait été mise

Partie A - Introduction

depuis longtemps un incontournable si l'on s'intéresse de près ou de loin aux études sur les *Barbares*. Wenskus, Wolfram et Pohl – les partisans principaux de ce concept – ont été critiqués à maintes reprises durant les vingt dernières années et les raisons sont nombreuses¹⁰⁹. La plus pressante accusation est que Wolfram sous-entend l'idée d'une continuité de traditions *gothes* à travers les siècles sans grands changements¹¹⁰. Ce noyau (qu'il nomme *Traditionskern*), dont les garants étaient le *roi* et son entourage¹¹¹, aurait été responsable de la cohésion des *Goths* tels qu'on les voit dans nos sources¹¹². C'est dire aussi qu'à la base, le concept de l'*ethnogenèse* appliqué dans le domaine de l'Antiquité tardive relève d'abord du domaine militaire¹¹³ : on croit que les *Barbares* formaient des *sociétés* hautement militarisées et que la conscience et la cohésion de ces différents groupes passaient d'abord par l'autorité de leurs chefs et de

de l'avant par Weber déjà en 1921; voir à ce sujet Poutignat et Streiff-Fenart (*Théories de l'ethnicité*, 38) qui citent un passage de Weber qui se lit presque mot à mot comme la citation en début de note. Et dans la même veine, Edith Hall (« When is a Myth Not a Myth? Bernal's Ancient Model », 134-135) souligne que Weber popularisa l'idée d'*ethnicité objective* (descendance commune réelle – génétique) et *ethnicité subjective* (inventée – mythes, ancêtres, histoires, etc.)

¹⁰⁹ Voir le livre de Gillett (*On Barbarian Identity*), et surtout les articles de Goffart (pp. 21-37) et Murray (pp. 39-68).

¹¹⁰ Évident aussi chez Pohl, « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies ». Nous partageons pourtant le scepticisme de Goffart (« Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? », 21, 23-24) et de Coumert (« L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths »).

¹¹¹ Pohl (« Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 221) dit qu'il ne faut pas pour autant croire à une famille royale qui aurait légué ses traditions.

¹¹² Murray, « Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks », 46; Kulikowski, « Nation Versus Army: A Necessary Contrast? », 72-73. Nous notons cependant que Pohl (« Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 223) a récemment refusé ce concept (*Traditionskern*), ce que ses critiques admettent rarement. Il a aussi offert (aux pp. 224-225) quatre points sur lesquels il ne s'entend pas avec Wenskus : 1. *Stamm*, 2. 'Elitist views' (*Traditionskerne*), 3. 'History of ideas', 4. 'Dichotomy between Romans and Germans'.

¹¹³ Martin, « La notion de gens dans la péninsule Ibérique des VIe-VIIe siècles : quelques interprétations », 79. Céline Martin (ibid.) croit d'ailleurs que le sens du mot *gens* était avant tout militaire : « Comme chez les Germains [...] le mot *gens* chez les Wisigoths désignait au départ l'armée. » Elle poursuit en avançant que « *gens* » était même l'équivalent d'*exercitus Gothorum* dans les sources tardives (c.-à-d. armée de *Goths*).

Partie A - Introduction

leurs entourages¹¹⁴. C'est également un concept élitiste assez étroit et limité à une interprétation historique difficilement conciliable avec nos informations sur le groupe d'Alaric¹¹⁵. Et surtout, l'ombre de la *Germania* de Tacite plane large sur cette conceptualisation et il faut rester très prudent¹¹⁶.

Kulikowski¹¹⁷, pour sa part, répertorie trois grandes écoles de pensées sur ce concept dans le domaine de l'Antiquité; l'une est l'école de Vienne de Wenskus et Wolfram, l'autre est celle qu'il dit néo-romantique et pour laquelle il nomme comme représentant P. Heather, puis celle menée par P. Armory qu'il dit « évanescence »¹¹⁸. Heather voit l'*identité* comme une construction situationnelle tout en tenant pour acquis que l'*ethnicité* fût quelque chose de statique, alors qu'Armory voit l'*ethnicité* comme un concept vide de sens. Les opinions sont donc divergentes et l'emploi de ce concept varie considérablement dans les études, comme on peut le constater¹¹⁹.

¹¹⁴ Musset, *Les invasions : les vagues germaniques*, 56-58; Bowlus, « Ethnogenesis: the Tyranny of a Concept », 245; Martin, « La notion de gens dans la péninsule Ibérique des VIe-VIIe siècles : quelques interprétations », 79; James, *Europe's Barbarians, AD 200-600*, 106.

¹¹⁵ Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? », 86.

¹¹⁶ Voir par exemple Krebs qui montre à quel point la *Germania* de Tacite a eu une influence décisive dans le monde académique en rapport à la (mauvaise) conceptualisation des *peuples* à partir d'une source (Krebs, *A Most Dangerous Book: Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*.) Voir aussi les comptes-rendus qui sont mitigés face à cette étude; p. ex., Devillers qui se montre favorable, mais Whitton qui semble beaucoup moins impressionné : Whitton, « Negotiatio Germaniae: Tacitus' Germania und Enea Silvio Piccolomini, Giannantonio Campano, Conrad Celtis und Heinrich Bebel. Hypomnemata 158, par C. B. Krebs »; Devillers, « A Most Dangerous Book: Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich, par C. B. Krebs ».

¹¹⁷ Voir aussi James (*Europe's Barbarians, AD 200-600*, 106-108) pour des critiques similaires.

¹¹⁸ Kulikowski, « Nation Versus Army : A Necessary Contrast? », 73.

¹¹⁹ Kulikowski rapproche l'interprétation d'Armory à celle de P. Geary, mais nous croyons que Geary est plus près de Wolfram, en ce sens qu'il semble croire à un noyau *goth* maintenu par l'*identité* du *roi* (Geary, *The Myth of Nations : the Medieval Origins of Europe*, 99-103). Voir Halsall (« Movers and Shakers : The Barbarians and the Fall of Rome », 281-282) sur la position contradictoire de Heather (voir aussi p. 283 pour Armory et l'*ethnicité*). Enfin, pour revenir à Heather, on peut consulter son étude de 1996, *The Goths*, où il est apparent qu'il n'a pas mis suffisamment d'effort à appliquer son excellente théorie de l'*ethnicité* (pp. 174-178) à l'ensemble de son examen des *Goths*. Heather occupe effectivement une place assez ambiguë sur toute la question *ethnicité/identité*.

Même si nous n'utiliserons pas ce concept, nous croyons que l'on gagnerait sûrement à comprendre l'*ethnogenèse* comme le processus par lequel un groupe se forme à partir de plusieurs groupes différents, d'abord, et qui en viennent à agir de concert dans un but quelconque, ensuite. Nous ne croyons

Partie A - Introduction

Il s'agit en réalité d'un problème de première importance. Qu'on le veuille ou non, on ne peut échapper à ce concept, ne serait-ce que pour le critiquer. En tout cas, c'est évident dans notre champ d'étude puisque Wolfram a eu un impacte durable sur toute la question. Rares sont ceux qui le rejettent simplement¹²⁰; on tente plutôt de se l'approprier et de le modeler à son étude¹²¹. En effet, P. Heather, à titre d'exemple, à une approche plus nuancée et plus réaliste de la dynamique *sociale* qui opérait à l'époque. Il s'obstine toutefois à nous parler de la « création » des *Visigoths* et des *Ostrogoths*¹²². Cela le pousse inévitablement à chercher les affronts qui auraient pu entraîner la concentration de *Goths* en un endroit commun et, du coup, à un ralliement pour se protéger des nombreuses menaces : *romaines* ou *hunniques* ou autres¹²³. Toute l'interprétation mise de l'avant par Heather découle de sa compréhension des événements antérieurs

pas qu'il faille nécessairement y ajouter une dimension de longue durée ou d'origine (commune ou mythique), ni y sous-entendre une cohésion totale du point de vue *culturel* ou *ethnique*. Rien ne nous force à croire que l'*ethnogenèse* enrayait les *différences culturelles* dans un groupe bigarré ou forçait ses membres à de quelconques concessions, bien que cela semble naturel à première vue. Le seul élément essentiel que l'on doit conserver en parlant d'*ethnogenèse* est ce que nous nommerions une « cohésion ponctuelle »; c'est-à-dire un sentiment communautaire, mais qui demeure situationnel.

L'*ethnogenèse* pourrait être comparée au concept de *créolisation* qui a au moins le mérite de ne pas nous embarquer dans la polémique qui entoure l'*ethnicité* : « Creolization [...] is a process of resistant adaptation. What emerges from this process is not a single normative colonial culture, but mixed cultures. » (Webster, « Creolizing the Roman Provinces », 218). À la base, les deux concepts sont similaires : la *créolisation* est ce qui se produit lorsque deux ou plusieurs groupes se rencontrent et doivent coexister. C'est un processus qui sous-entend le changement, sans toutefois nous obliger à voir un *dominant* et un *dominé* dans l'affaire, ni un processus impliquant le long terme, l'uniformisation, etc. Du même coup, on se trouve libéré de voir les groupes *créolisés* comme des entités revendicatrices ou défenderesses de leurs *cultures*, origines, etc. D'ailleurs notre conceptualisation de la *culture* est près de celle de Webster (ibid., 210) qui la décrit comme une chose changeante.

¹²⁰ Voir toutefois le recueil *On Barbarian Identity*, édité par Gillett.

¹²¹ Un bon exemple est Modéran, « Des Maures aux Berbères : identité et ethnicité en Afrique du Nord dans l'Antiquité tardive ».

¹²² Comme si nous pouvions vraiment identifier le moment où ces gens se pensèrent selon ces termes *ethniques*. Voir Heather, *Goths and Romans, 332-489*, chap. 2; Heather, *The Goths*, chap. 5.

¹²³ Ce qui rappelle d'ailleurs l'une des particularités de la définition traditionnelle de la *culture* que nous avons relevée plus tôt.

Partie A - Introduction

et, bien sûr, d'une projection à ce que l'on vit à Toulouse, en Espagne et en Italie aux 5^e et 6^e siècles¹²⁴.

Il s'agit là de la principale différence entre son approche et la nôtre, ce qui le pousse à voir des affronts partout et ce qui nous conduit à voir des relations de coexistence. Heather, même s'il n'est pas le seul dans cet état d'esprit, ne considère jamais les périodes de calme. Il est effectivement curieux que les *Goths* admis en 376 aient connu une période assez longue de paix où nous ne connaissons pratiquement rien à leur

¹²⁴ À dire vrai, Heather voit les *Goths* comme des gens ayant constamment dû faire face à l'adversité. Ce n'est même pas une question pour lui; les *Goths* ont dû combattre pour survivre, du 3^e siècle à leur disparition. La menace vint d'abord des *Huns*, au 4^e siècle, puis des *Romains* lors de l'entrée de divers groupes de *Goths* migratoires dans l'Empire, par vagues successives, jusqu'à l'époque de Justinien.

Par ailleurs, nous le disons plus bas (cf. *infra* : 47-48), Heather est un défenseur de la thèse des *peuples germaniques*, ce qui le place dans une position délicate lorsque vient le temps d'essayer d'expliquer l'*ethnicité* des *Goths*. En effet, il reconnaît le caractère *pluriethnique* de ces nouveaux *Goths* post-376, mais, curieusement, il leur donne un sens *identitaire* très fort, puis un sens *ethnique* qu'il reconnaît différent d'avant 376, mais un sens *ethnique goth* néanmoins et d'un nouvel ordre. On finit par s'y perdre et à ne plus savoir quelle est sa position vis-à-vis le concept de l'*ethnogenèse*. Il donne clairement un passé mémorial aux *Goths* qu'il dépeint dans ses études, mais en les reconnaissant comme nouveaux...

Plutôt, on pourrait dire qu'ils étaient nouveaux, simplement. Qui plus est, on ne voit pas chez lui de démarcation entre ces différents groupes *goths*, justement, de sorte qu'Heather nous pousse à croire que les *Goths* de Radagaise qui forcèrent leur chemin dans l'Empire au début du 5^e siècle partageaient la *culture* de ceux qui vivaient dans l'Empire depuis 376. Cela, nous en avons la certitude, est erroné. Voir d'ailleurs Pohl ("Le Invasioni barbariche nel meridione dell'impero : Visigoti, Vandali, Ostrogoti," 10–11) qui remarque lui aussi l'évolution des *Goths* au fil du temps.

On peut en effet affirmer que chaque groupe, suivant le concept d'*habitus*, était différent. Croire qu'un héritage mythique était commun à tous les *Goths* mentionnés dans nos sources nous apparaît maintenant comme improuvable et insoutenable. Il n'y avait plus beaucoup de choses de communs à ces groupes, s'il n'en eut jamais, du moment où ils apparaissent dans nos sources au 4^e siècle (même Heather [*The Goths*, 170, 175] en admet autant).

Enfin, le point faible de cette thèse est de voir le groupe d'Alaric, et celui de Radagaise de même que les autres groupes *goths*, comme étant formés de *Goths* en quasi-totalité (p. ex. Heather, *Goths and Romans*, 332-489, chap. 2; Heather, *The Goths*, 174-175; Heather, « The Creation of the Visigoths », 65, 67). Cette position pousse à voir les *Goths* comme un groupe aux ambitions définies et fixes suivant la volonté de leurs élites (très proche de Wolfram en ce sens). C'est, nous croyons, déguiser l'ancienne théorie qui remonte à Gibbon, la revamper et nous la servir sans grandes modifications à sa base. Peu importe les bouleversements sociaux auxquels ont pu faire face ces *Goths* entre 376 et 395 – changeant ainsi complètement l'ordre *social* établi et fort probablement même leur « Gothiceness » à laquelle cette élite tenait tant – Heather continue de les voir comme des *Goths* pouvant interchanger de groupe sans problème.

Partie A - Introduction

sujet¹²⁵. Il y a donc une forte possibilité pour que ces *Goths* de 376 aient été si bien incorporés au système *romain* que l'on n'ait plus jamais entendu parler d'eux. Cette explication alternative n'est pas mentionnée par Heather et la raison vient sans doute du fait qu'en interprétant les événements de 376 comme des *Goths* fuyant devant la menace *hunnique* et ayant de ce fait forcé leur chemin dans l'Empire, on se retrouve avec un groupe pris dans un étau qui ne pouvait faire autrement que de craindre l'allié aussi bien que l'ennemi¹²⁶.

Pour revenir à l'*ethnogenèse*, sa théorisation est problématique non seulement parce qu'il s'agit d'un concept établi sur des bases inexistantes dans les sources¹²⁷, mais aussi parce qu'il nous force à imaginer les groupes *barbares* ainsi constitués comme des entités conscientes de leurs places vis-à-vis des *Romains* et des autres groupes. Cette conscience a tendance, dans les études, à en faire des groupes craintifs, refermés, etc., alors que nous ignorons vraiment si tel était le cas. La transposition que l'on fait aussi des lois des *royaumes barbares* sur les différents groupes des 4^e et 5^e siècles n'aide en rien cette théorisation déjà suffisamment hypothétique. On ne peut simplement pas donner une conscience *collective* aux *Goths* du 4^e siècle aussi forte qu'à ceux du 5^e, 6^e ou 7^e siècle.

f) Identité

La dernière composante que nous avons choisi d'examiner est l'*identité*. Il s'agit d'un élément incontournable de toute cette discussion centrée sur l'élément social d'un groupe quelconque. C'est surtout la manière de s'y prendre pour cerner l'*identité* des membres et du groupe lui-même qui nous intéresse. Le problème est de taille puisque

¹²⁵ 382-395; cela, c'est en supposant comme tous les chercheurs que les *Goths* d'Alaric étaient ces mêmes *Goths* de 376, ce qui ne peut être prouvé.

¹²⁶ « Belonging to a large group was what really mattered, not its composition... Groups needed to stick together to survive. » (Heather, *The Goths*, 175).

¹²⁷ Murray, « Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks », 67; Coumert, « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths ».

Partie A - Introduction

l'identité (du moins, telle que nous la concevons) est une composante fugitive qui ne dure parfois qu'un moment pour se remodeler sous une tout autre forme à peine quelques instants plus tard¹²⁸. Nous devons donc commencer en disant que c'est davantage *l'identité* individuelle qui nous importe, puisqu'un groupe n'est jamais que la résultante de la somme de multiples *identités* isolées. À ce titre, on voit rarement une séparation chez les experts entre *identité* et *identité ethnique*; à dire vrai, on simplifie toutes les *identités* possibles à une seule qu'on croit prédominante chez l'individu, parce que mieux documentée.

Mais voyons rapidement la définition de *l'identité* chez quelques auteurs influents qui présentent souvent des opinions divergentes et parfois conflictuelles sur la question.

D'abord, nous retenons Richard Ned Lebow et son excellente discussion sur *l'identité* dans un article publié en 2008¹²⁹. Selon ce dernier, *l'identité* d'un individu a surtout pour but la mobilisation politique. *L'identité* est l'endroit où se rassembleraient les individus d'un groupe; ce serait le lieu commun à des gens qui ne proviennent pas nécessairement tous du même endroit¹³⁰. Il mentionne aussi qu'on a longtemps vu *l'identité*

¹²⁸ Nous faisons référence à la capacité d'un *agent* à se réclamer d'une *identité* locale, régionale, provinciale, etc. Nous ne songeons pas à l'individu qui passe à un groupe complètement étranger à ce point-ci, ni à celui qui voyage entre les *espaces sociaux* d'un même groupe.

Par exemple, supposons qu'un citoyen *romain* d'Athènes se rend en voyage à Rome. Dépendant de sa place dans *l'espace social*, il devra ajuster sa manière de parler (voire sa langue même) et de se comporter pour s'accorder avec les gens du même *espace social* une fois à Rome. Techniquement, ce sont des ajustements qui ne devraient pas lui demander bien des efforts; il connaît le jargon, les manières générales, les sujets de conversations, la nourriture qui lui est accessible, etc. Les variantes locales qu'il n'arriverait pas à maîtriser trahiraient peut-être son *identité* première, mais il saurait convaincre qu'il est à la bonne place malgré tout. Cet homme, en agissant ainsi, mettrait en évidence au moins deux *identités*: l'une qui lui serait innée, en quelque sorte, l'autre apprise à la dure ou implicitement.

À la base, *l'identité* commune à ces deux citoyens est « *romaine* », mais les variantes locales feraient en sorte que l'un et l'autre seraient sans doute en mesure de dire qui n'était pas originaire de l'endroit, s'il se rendait dans la cité de l'autre. Mais le fait que ces individus pouvaient sans doute ajuster leurs *identités* sur celles convenues rend toute définition de *l'identité romaine* extrêmement complexe. C'est de cette façon que nous croyons *l'identité* fuyante et multiple.

¹²⁹ Lebow, « Identity and International Relations ».

¹³⁰ Ibid., 474.

Partie A - Introduction

comme un outil qui ne servait qu'au cas où l'individu était mis en situation de stress devant un « autre »¹³¹. Suivant cette interprétation, l'*identité* ne serait pas un outil de solitude, mais aurait seulement un sens une fois mis en opposition avec une autre *identité* que la sienne propre. Pourtant, Ned Lebow s'oppose lui-même à une telle interprétation de l'*identité* qu'il dit redevable à une lecture trop étroite d'Hegel et Kant¹³².

Pour sa part, H. Härke¹³³ prend l'*identité* d'un individu comme un ensemble dans lequel on trouve plusieurs composantes : *ethnicité*, matérielle, etc. On peut comparer sa conception de l'*identité* à une filière qui renferme une grande quantité de dossiers placés sous la rubrique « *identité* ». Selon lui, il ne fait aucun doute que l'*identité* d'un individu était une chose importante durant l'époque médiévale. Cela ne fait aucun doute en effet. Où nous nous éloignons d'Härke est lorsqu'il prend comme exemple la guerre des Balkans de 1990 pour montrer que l'*identité* est une composante cruciale pour un groupe¹³⁴. Nous croyons risqué de prendre cet exemple tiré de notre modernité (ultra

¹³¹ Ibid., 474-475.

¹³² Ibid., 486. Et selon lui, l'*identité* ne doit surtout pas être vue en rapport à la thèse *orientalisante* (que l'on pourrait facilement faire remonter aux Grecs avec la peur des Perses) : « Identities form and become robust in the absence of others; hostility and discrimination arise from the competition for scarce resources [...] but not necessarily by stereotyping and exclusion. » Cette thèse *orientalisante* est très souvent rencontrée dans les études qui se penchent sur la période des *Guerres médiques* (490-479 av. J.-C.). Voir par exemple Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*; Hall, *Hellenicity: Between Ethnicity and Culture*; Hall, *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition Through Tragedy*.

Bien que nous ne soyons pas totalement en désaccord avec Lebow, nous n'arrivons pas à voir pourquoi nous aurions des qualificatifs pour séparer les groupes entre eux si l'opposition ne jouait aucun rôle dans toute l'affaire. Nous reconnaissons l'artificialité de ces qualificatifs et que, pour l'Antiquité *romaine*, bon nombre d'entre eux furent donnés à des groupes inconscients qu'ils devenaient alors des *Francks*, des *Alamans* et des *Goths* pour les observateurs *romains* qui essayaient de les classer dans leur ordre du monde. Reste que les *Romains* croyaient avoir besoin de tels qualificatifs pour s'y retrouver.

Sans vraiment savoir, donc, si les *Goths* étaient conscients de leur *identité gothe*, on peut croire en toute vraisemblance que les *Romains* avaient besoin de groupes comme les *Goths* pour faire valoir qu'ils étaient *Romains*. En effet, suivant les discours politiques de nos sources, on peut penser que c'est l'*identité romaine* qui cherchait vraiment les « autres » pour exister officiellement.

¹³³ « Few will doubt now that ethnicity was an important facet of identity in the Early Middle Ages; and it is widely accepted again that ethnic identity, like other identities, may be expressed in material culture, ritual behaviour and sets of practices. » (Härke, « Ethnicity, "Race" and Migration in Mortuary Archaeology: an Attempt at a Short Answer », 14).

¹³⁴ Ibid., 14-15.

Partie A - Introduction

consciente des divisions de territoires, de *nationalités*, etc.). Härke argumente aussi contre l'hypothèse postmoderniste qui veut que l'*identité* d'un individu ou d'un groupe soit « dans la tête » et non dans le « matériel »; il croit même que cette *identité* nous soit encore accessible¹³⁵ ...

Toujours dans le champ de l'Antiquité tardive, nous croyons que Florin Curta est un autre incontournable sur cette question. Il est l'un des rares à vraiment se livrer à une étude en profondeur sur ce genre de termes nébuleux. Sur l'*identité*, il croit voir un concept à doubles implications : une extérieure, l'autre intérieure¹³⁶. Curta est d'avis que le *Goth* (ou dans son cas, le *Slave*) devait absolument se savoir *Goth* pour que d'autres puissent l'identifier comme tel¹³⁷. Cette simple réflexion demande explication. Nous en retenons surtout deux choses : d'abord, que Curta tient pour acquis que les auteurs *gréco-romains* doivent être tenus comme de fidèles descripteurs des groupes *barbares*¹³⁸; puis que ces *barbares* étaient conscients de ce qu'ils étaient à l'esprit des *Romains*. Ce sont deux éléments extrêmement douteux et problématique que nous hésitons à suivre.

C'est qu'il faille se remettre en contexte avant d'émettre de telles hypothèses. Du 3^e au 6^e siècle, l'Empire *romain* était un endroit multiculturel où le *Barbare* possédait une panoplie de traits, réels ou non, et une multitude de provenances. Notre interprétation de l'*identité* rejoint notre réflexion sur la *culture*, une chose que nous ne croyons pas que n'ait vraiment possédée aucun groupe *barbare* de l'époque qui nous concerne dans le cadre de cette thèse, du moins au niveau où l'entendent habituellement les

¹³⁵ « The argument occasionally used against such a procedure, that biological origins do not matter because identity is 'in the head', is a red herring. The comparison of biological origins and cultural expressions can tell us much more about the workings of identity in the context of immigration than either type of evidence could tell us in isolation. » (ibid., 15).

¹³⁶ Curta, « The Making of the Slavs : Between Ethnogenesis, Invention, and Migration », 162. Notez cependant que Curta imbrique sa discussion sur l'*identité* à l'intérieure de celle couvrant l'*ethnicité*.

¹³⁷ « The argument is that the Slavs cannot be recognized by others as such, without knowing themselves that they are Slavs. » (ibid.).

¹³⁸ C'est bien là un aspect très difficile à accepter et qu'il essaie de défendre (ibid., 163).

Partie A - Introduction

chercheurs. Curta, lui, le croit fermement et c'est là un des points de dissension entre son interprétation et celle que nous préconisons. En effet, Curta fait des efforts considérables pour réinstaurer la place de l'archéologie dans la discussion sur l'*ethnicité* et l'*identité* et il croit, comme encore bien des chercheurs et archéologues¹³⁹, que l'on peut réellement arriver à cerner l'*identité* (*ethnique* ou *matérielle*) d'un individu à l'aide du matériel archéologique.

De notre point de vue, l'*identité* est plutôt « performative »¹⁴⁰, en ce sens qu'elle est

¹³⁹ Ibid., 162. Pour ne donner que quelques autres exemples d'archéologues/chercheurs, nous retenons Ripoll López (« Symbolic Life and Signs of Identity in Visigothic Times ») au sujet des fibules comme marqueurs *identitaires* fiables des *Visigoths*. Pour le costume féminin (funéraire) comme marqueur *ethnique*, voir encore Kazanski et Périn, « Les tombes féminines à costume "étranger" dans les nécropoles mérovingiennes de Gaule ». Pour le vêtement (masculin ou féminin) comme marqueur *identitaire/ethnique*, voir enfin von Rummel, « Gotisch, barbarisch oder römisch? Methodologische Überlegungen zur ethnischen Interpretation von Kleidung ».

D'ailleurs, Curta (à la page 200 du même ouvrage cité ci-haut) avance une hypothèse qui suit celles de Kazanski/Périn et von Rummel, comme quoi l'*identité* d'un groupe passait peut-être par les femmes. Ici, Curta se laisse lui aussi prendre au piège par ce que nous retrouvons dans les sépultures, en ce sens qu'on retrouve surtout des éléments féminins dans les tombes (même erreur chez Ripoll López). Pourtant, cela n'implique aucunement que l'on doit y voir un quelconque élément nécessaire à la définition *identitaire* du groupe en question... Retenons surtout le vieux commentaire de Stiles (« Ethnoarchaeology: A Discussion of Methods and Applications », 95), un historien des Amériques : « No connexion can be demonstrated between the culture producing the archaeological traces and the culture providing the ethnographic analogue. »

¹⁴⁰ Ce qui ne veut pas dire que l'*agent* est conscient de cette *identité*, ni des moyens nécessaires à l'obtenir ou la maintenir; c'est quelque chose qui « va de soi » pour ceux qui en sont possesseurs. Apprendre les règles propres à une autre *identité* s'avèrera être un long processus, jamais vraiment complété ni maîtrisé à la perfection comme ceux qui ont été élevés avec cette *identité*. Malgré tout, rien n'empêche qu'un individu n'ayant pas la maîtrise d'une *identité x* puisse néanmoins se réclamer de celle-ci. Dans une telle situation, seulement des *agents* ayant grandi avec l'*identité x* seront en mesure de déceler plus ou moins quelles *règles du jeu* auront été enfreintes.

Dans le cas de l'Empire *romain*, l'*identité* est complexe. D'abord, nos auteurs, les aristocrates de leurs temps et donc les plus fortunés de la *société romaine*, se réclamaient de plusieurs *identités* : sociale et économique, politique, militaire, provinciale, impériale, etc. Il faut réaliser que Claudien ne partageait pas – cela est sans équivoque – la même définition du *Romain* qu'un paysan *romain* de son époque. Les éléments que recherchait Claudien pour identifier son « égal » étaient ce que lui-même plaçait au premier plan de sa propre liste de *critères identitaires*.

Le « *Romain* » au plein sens du terme pour Claudien devait sûrement être connaissant des lettres, d'abord, avoir une certaine fortune et donc un certain prestige parmi l'*espace social dominant*, occuper un poste important à la cour impériale, connaître des gens influents, etc. Une chose est certaine : les moins fortunés de l'Empire, soit les paysans, les soldats, les habitants des confins de l'Empire comme la Bretagne ou l'Afrique, n'étaient probablement pas considérés comme pleinement « *Romains* » pour

Partie A - Introduction

liée à l'action et moins à l'objet¹⁴¹. Pour que l'*identité* soit vraiment multiple, l'*agent* doit avoir acquis le *sens pratique* des différents groupes dans lesquels il se retrouve à divers moments, ce qui peut prendre du temps¹⁴². Si on prend l'exemple d'un *Romain* de la Pentapole comme l'était Synésios, il devait avoir acquis d'abord les règles de sa famille : aristocrate ou non, sa religion, son histoire, ses ancêtres, etc. Ensuite, ses intérêts : terres¹⁴³, élevage, esclavage, politique, militaire, etc. Puis les règles sociales, la façon de se comporter, de parler, de manger, etc. Absolument tout. Plusieurs de ces éléments devaient être répétés et appris à un niveau microscopique — village, ville — puis macroscopique — *espace sociale*, province et Empire. Tout cela se faisait souvent inconsciemment, et c'était la capacité d'un individu à reconnaître implicitement les règles du groupe dans lequel il passait, à s'adapter à ces règles parfaitement, qui faisait de lui un membre de ce groupe ou non, et donc une *identité* de plus à ajouter à celles

lui puisqu'il n'*agissait* pas de la manière attendue. Par contre, pour un *Romain* de la Bretagne, fort probablement que les critères changeaient considérablement de ceux de Claudien.

Tout cela pour dire que ce que nous retrouvons chez nos auteurs n'est que la liste de leurs propres critères qu'ils appliquaient et cherchaient à vérifier chez les individus qu'ils décrivaient. Leurs témoignages sont d'ailleurs l'une des meilleures preuves en faveur de la multiplicité *identitaire* des *Romains* eux-mêmes. C'est aussi pour cette raison que le mot « *Romain* » doit absolument être mis en italique.

¹⁴¹ H. W. Schäfer (« Habitus-Analysis: A Method to Analyze Cognitive Operators of Practical Logic », 4) établit que l'*identité* d'un individu est affaire de *praxis*. C'est-à-dire que c'est la « *logique de la pratique* » et la « *pratique logique* » qui constitue l'*identité*. La *logique de la pratique* est ce qui fait en sorte que les choses se font ainsi; ce sont les *règles du jeu*. La *pratique logique* est affaire de *dispositions*; c'est la structure opérante qui fait qu'un *agent* est en mesure de travailler à partir de la *logique de la pratique* d'un groupe et d'agir d'une certaine façon qui ne sort pas du cadre acceptable établi. En agissant ainsi, l'*agent* peut compter cette *identité* comme sienne.

¹⁴² Bourdieu parle de l'enfance comme l'endroit par excellence où l'individu apprend les *règles du jeu* du groupe dans lequel il vit. Le problème est lorsqu'un adulte change de groupe sans avoir acquis au préalable les *règles du jeu* du groupe dans lequel il se retrouve; on peut penser que c'est sur ce genre d'individus « *barbares* » que les auteurs *romains* avaient pris leurs inspirations à la base, alors que ces nouveaux « *joueurs* » devaient apparaître comme des amateurs du *jeu social* de leur nouveau groupe.

¹⁴³ Pour Synésios, on voit clairement dans sa *Correspondance* que c'était l'exploitation de la terre qui était importante, non la politique ou le militaire à l'échelle de l'Empire. Voir p. ex., la lettre 42 qui constitue un bon étalon aux intérêts locaux de Synésios (Syn. Corr. 42). D. Roques (le traducteur du texte) va même jusqu'à dire que Synésios était totalement inconscient de ce qui se tramait dans l'Empire, allant jusqu'à ignorer le nom du consul (c.-à-d. Honorius!) à l'Ouest : Roques, *Synésios de Cyrène. Correspondance, lettres I-LXIII*, 2: xxx.

Partie A - Introduction

qu'il possédait déjà¹⁴⁴.

Revenons à Curta; on peut certainement se demander aussi jusqu'à quel point il était important pour un groupe de l'Antiquité, comme celui d'Alaric, de se démarquer de la masse et de se faire reconnaître comme *différent*. Est-ce qu'il y avait bien des avantages à le faire en tout¹⁴⁵? On pourrait argumenter d'un côté ou de l'autre, bien sûr, mais il nous semble que l'avantage de la *différence* ne doit pas toujours être tenu pour acquise dans une telle situation, en ce sens que rien ne nous assure que tous les groupes *barbares* voulaient se démarquer et être connus des *Romains* sous tel ou tel nom, avec tel ou tel attribut.

Effectivement, si on garde en tête que la plupart des *barbares* n'était sans doute pas au courant de l'ampleur du monde étranger qui entourait l'Empire (puisque bien des auteurs *romains* ne l'étaient pas), ce besoin de démarcation des *autres*¹⁴⁶ devient une chose bien moins certaine¹⁴⁷. En tout cas, ça nous semble un souci très moderne à donner aux anciens groupes *barbares*, c'est-à-dire ce besoin de vouloir s'établir à tout prix en tant que x ou y et de faire en sorte qu'on ne mêle jamais x à y¹⁴⁸. On voit plutôt le contraire dans le mobilier funéraire de l'époque, alors qu'il nous est encore tout à fait

¹⁴⁴ C'est exactement la même chose aujourd'hui. On remarque très facilement l'individu qui n'est que de passage lorsqu'il n'agit pas comme on s'y attend suivant les *règles du jeu*.

¹⁴⁵ Sans vouloir ridiculiser toute la question, il faut tout de même réaliser que le fait d'avoir été *différent* des *Romains* à l'époque n'octroyait aucun « avantage » social similaire à ce que l'on trouve aujourd'hui dans certains pays du monde (réserves, équité d'emploi, indemnisation, etc.). Nous avons beaucoup de difficulté à voir comment on pourrait vraiment défendre cette volonté de *différence*. Bien sûr, on voit cela aujourd'hui comme une action très noble et très juste de la part des *Barbares* d'avoir voulu revendiquer certaines choses. La question reste à savoir s'ils ont vraiment eu l'intention de revendiquer quoi que ce soit ou si cela ne nous vient pas plutôt de la peur de nos auteurs de les voir agir ainsi.

¹⁴⁶ *Romains* et *Barbares*.

¹⁴⁷ Pohl et Beaupré, « Aux origines d'une Europe ethnique : transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge », 195.

¹⁴⁸ Les documents qui font directement référence à ce genre de dichotomie sont ultérieurs à ma période; ce sont les codes de lois des *royaumes barbares* qui s'inspirèrent d'ailleurs des lois *romaines*.

Partie A - Introduction

impossible de déterminer à quelle *ethnicité* appartenait l'occupant de telle ou telle sépulture tellement le matériel est bigarré¹⁴⁹.

Plus que tout, quel avantage pouvait-il réellement y avoir à se différencier des *autres* à l'époque *romaine* et à se revendiquer d'une existence? L'histoire *romaine* tend plutôt à démontrer que les revendications *ethniques* et *identitaires* ne sortaient gagnantes que très rarement, et souvent autrement¹⁵⁰. Se fondre en arrière-scène, voilà plutôt le cours normal que l'on serait en droit de s'attendre de n'importe quel groupe qui désirait survivre dans l'Empire *romain*¹⁵¹. Cela ne revient pas à dire que les *Goths* auraient été supposés devenir *Romains* dut à une forme de pression *sociale*, mais plutôt qu'il apparaît comme illogique qu'ils aient réellement voulu se revendiquer une place en tant que « *Goths* ».

¹⁴⁹ Voir Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni ») ici qui dresse un excellent bilan de la question; aussi Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity : the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) ». Cet aspect milite d'ailleurs en faveur de l'*identité* comme étant un élément « performatif ».

¹⁵⁰ Pensons aux *Bataves*, aux *Juifs*, aux premiers *Chrétiens*, aux *Isauriens*, etc.

¹⁵¹ Fredrik Barth (dans Poutignat et Streiff-Fenart, *Théories de l'ethnicité*, 229) dit d'ailleurs ceci : « Mon argument est que les identités ethniques ne seront pas conservées au-delà de ces limites parce que l'individu ne maintiendra pas son allégeance aux normes fondamentales lorsque sa propre performance apparaît, par comparaison, totalement inadéquate [...] Ce qui importe c'est l'évaluation de la façon dont les autres, ceux avec qui on interagit et auxquels on est comparé, réalisent leurs performances, et l'inventaire des identités et des ensembles de critères alternatifs qui sont ouverts aux individus. »

Partie A - Introduction

État de la question

a) Introduction

Ce chapitre ne vise qu'à faire le survol de l'historiographie française et anglo-saxonne sur la problématique *gothe* depuis Edward Gibbon. Bien sûr, on peut difficilement résumer trois siècles de publications¹⁵²; la présentation sera donc compressée par la force des choses. C'est dire que nous résumerons les principales voies d'approches, tout en leur attribuant les études les plus significatives à avoir paru dans chaque cas. Cependant, plusieurs d'entre elles partagent des similitudes et la tendance de certaines époques tend à refaire surface de temps à autre, ce qui complique la présentation.

Malgré cela, ce qui nous importe vraiment dans le cadre de ce chapitre n'est que de prouver que notre approche n'a pas vraiment été tentée auparavant. Celui qui s'en approche le plus est Herwig Wolfram, mais nous sommes bien loin de nous entendre sur tous les points de son raisonnement. En réalité, nous désirons souligner la redondance des examens qui ont été faits par le passé; c'est-à-dire que, bien souvent, on s'est concentré à étudier les mêmes problèmes avec la même approche, à quelques détails près.

On notera aussi que ce n'est réellement que depuis la mi-20^e siècle que le discours dans les études *barbares* a commencé à changer et à se raffiner. Toutefois, depuis Wolfram, on assiste à une stagnation; presque personne ne questionne les bases de sa thèse. On a vu déjà que certains chercheurs critiquent ses concepts d'*ethnogenèse*, de *mythes* fondateurs, etc., mais on ne remonte pas beaucoup plus loin. On ne se rend

¹⁵² Voir surtout l'outil de recherche établi par Ferreiro (*The Visigoths: Studies in Culture and Society*), qui vient ajouter plus de 2 000 entrées à la première édition de 1988 qui en dénombrait déjà près de 9 100.

Partie A - Introduction

presque jamais jusqu'à questionner l'existence même des *Goths* tels qu'ils apparaissent dans nos sources¹⁵³.

En effet, c'est là le cœur du problème : on se lance dans l'examen de ces groupes en croyant toujours qu'il s'agit bel et bien d'entités *barbares* réelles et donc, sans prendre le temps de se demander si ces *identités* étaient méritées ou même reconnues par les gens que les *Romains* identifiaient de cette manière.

b) État de la question

La première analyse du monde *barbare* fut faite avec comme point de mire la chute de l'Empire de l'ouest. On croyait alors que les *barbares nouvellement* admis dans le giron de l'Empire étaient à la base de la dislocation de la partie occidentale. Le sac de Rome figurait d'ailleurs comme le point crucial qui signalait à la fois la faiblesse des *Romains* et la force des *Barbares*. Les pionniers ici sont, bien sûr, Montesquieu¹⁵⁴ et Edward Gibbon¹⁵⁵.

Plus encore, l'historiographie de cette époque montre qu'il s'agissait de *faire* l'histoire *romaine* en inscrivant les différents *peuples* de l'Europe *moderne* aux côtés de ceux de l'Antiquité. On se disait héritier de l'Empire *romain* et des différentes *nations* qui l'avaient peuplée. Par exemple, on pourrait encore mentionner les œuvres de Voltaire¹⁵⁶ et Chateaubriand¹⁵⁷, où l'Empire *romain* côtoie les événements contemporains de ces auteurs dans une foule de comparaisons. Cette position perdura longtemps,

¹⁵³ L'exception notable à cette « règle » est certainement Patrick J. Geary.

¹⁵⁴ Montesquieu, *Grandeur et décadence des Romains, Lettres Persanes et oeuvres choisies; De l'Esprit des lois, I et II*.

¹⁵⁵ Gibbon eut un impact déterminant et insistant quant à l'approche à adopter sur l'étude de l'Antiquité tardive; le titre de son œuvre est d'ailleurs notoire et annonce d'emblée son programme : *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. La liste des érudits qui le suivirent sur cette voie est vaste. En effet, même aujourd'hui, on ne peut totalement se défaire de sa thèse.

¹⁵⁶ *Oeuvres complètes de Voltaire: essai sur les mœurs*.

¹⁵⁷ *Oeuvres de Chateaubriand: études historiques*.

Partie A - Introduction

même si elle se raffina en chemin. Ferdinand Lot¹⁵⁸ se présente comme un bon exemple, alors qu'il se concentre à montrer de quelle manière les *Gaulois* d'autrefois étaient réellement les ancêtres directes des *Français* d'aujourd'hui.

À ces études populaires influentes, il y a des exceptions, bien entendu. L'une notable serait N. D. Fustel de Coulanges, particulièrement dans sa courte réponse à T. Mommsen où il est question d'un débat au sujet de l'Alsace¹⁵⁹. Fustel espérait y sensibiliser Mommsen à un point important : il fallait éviter à tout prix de tracer des liens entre le passé *romain* et sa propre époque au risque de se perdre en chemin.

Pour revenir à Gibbon et son oeuvre, il faut savoir qu'il fut vraiment celui qui mit la dégénérescence de l'Empire à l'avant-scène¹⁶⁰. Et, bien que les *Goths* y auraient joué un rôle majeur, Alaric n'occupe que deux chapitres¹⁶¹ de cette étude monumentale. On rencontre le *roi goth* dans le récit suivant la mort de Théodose I^{er} et l'auteur offre une version très dramatique des événements subséquents. De ce fait, Gibbon semble suivre à la lettre les récits de Claudien, Jordanès, et Zosime sur ces faits, ce qui est dangereux¹⁶². Il voyait d'ailleurs les *Romains* et les *barbares* comme deux entités non conciliables¹⁶³. Il montra alors les *Goths* comme une bande de sauvages imprévisibles

¹⁵⁸ Lot, *La Gaule : les fondements ethniques, sociaux et politiques de la nation française*, chap. 1.

¹⁵⁹ de Coulanges, *L'Alsace est-elle Allemande ou Française?*, 1-16.

¹⁶⁰ Gibbon n'est pas le seul à avoir attaqué l'Antiquité tardive sous cet angle. Déjà au 16^e siècle, Nicolas Vignier (1530-1596), auteur de la *Bibliothèque Historiale*, vit le sac de Rome comme le début du déclin de l'Empire romain. Plus près de Gibbon, le récit de Montesquieu (*Grandeur et décadence*) est également notoire pour sa vision apocalyptique de l'histoire romaine. Montesquieu fut d'ailleurs une source importante pour Gibbon selon Bowersock (« The Vanishing Paradigm of the Fall of Rome »). Cela dit, nous ne désirons pas nous enliser dans une discussion sur les *barbares* et leur rôle dans les maux de l'Empire, la bibliographie est beaucoup trop vaste. Le point de mire ici n'est que le groupe d'Alaric.

¹⁶¹ 30 et 31, pp. 253-376. L'édition utilisée (révision de celle de 1909-14) est celle de J. B. Bury, vol. 3 (1974).

¹⁶² *Infra* : chap. 4.

¹⁶³ Gibbon 30.279. Découlant de Gibbon, on se retrouve avec une panoplie d'interprétations différentes. Certains suivirent son approche à la lettre, d'autres s'en éloignèrent dans les détails. Ce qui eut la vie longue par contre fut le côté destructeur des *Goths*. Nous verrons dans les prochains chapitres que, encore aujourd'hui, il faut y aller d'un effort considérable pour voir le revers de la médaille et relativiser ce que nos sources nous montrent sur leur cas.

Partie A - Introduction

et destructeurs¹⁶⁴. À son avis, ces *barbares* étaient tout simplement hostiles¹⁶⁵, quoi qu'il prenne la peine de dépeindre Alaric sous des traits beaucoup plus humains¹⁶⁶. En bref, le texte de Gibbon suit les événements selon la chronologie et ne fait que l'état de la route parcourue par les *Goths* après 395¹⁶⁷.

Quelques années plus tard, Amédée Thierry bifurqua de cette voie dans les détails¹⁶⁸ et par son ton révisionniste¹⁶⁹. Thierry nous montre un Alaric moins *barbare*, qui avait « hâte d'arriver à Athènes »¹⁷⁰, etc. Sa thèse est qu'Alaric cherchait à se faire nommer *maître des milices*¹⁷¹ et à partir du moment où il reçut ce titre, Thierry en parle comme

¹⁶⁴ Il vaut la peine de mentionner qu'Eugène Saint-Hilaire (*Histoire d'Espagne, depuis l'invasion des Goths jusqu'au commencement du XIX^{me} siècle*, 1: 141, note 2) critique Gibbon sur ce point et prône une plus grande ouverture d'esprit sur le point de vue *barbare*. Eugène préfère voir dans les *barbares* les géniteurs du *nouveau monde post-romain*, plutôt que les destructeurs de l'Empire, ce qui est notable en soi.

¹⁶⁵ Gibbon 30.253; 31.341-342.

¹⁶⁶ Gibbon 30.254. Les *Batli* auraient été une lignée prestigieuse, seconde seulement aux *Amali*. Ailleurs, l'auteur parle d'Alaric comme d'un général compétent et zélé (Gibbon 30.267-271; 31.302-303, 329-330, 334. Gibbon [31.328, 340] le qualifie même de clément et modéré dans ses négociations avec Honorius et le sénat romain). Il le montre enfin quelques fois comme un « bon » chrétien (Gibbon 30.279; 31.340-341, 347), ce qui surprend considérant la propre position de Gibbon sur la religion. Il faudra se souvenir plus tard de ces traits de caractères propres à Alaric dont nous parlent les sources.

¹⁶⁷ Gibbon aurait commis plusieurs erreurs de datation; voir Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 199-200; Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 200) qui optent tous pour des dates différentes de Gibbon quant à la première nomination d'Alaric au titre de *magister militum*. Cette difficulté de narration et de datation des événements relatifs aux études *barbares* avait parfaitement été soulignée déjà par T. Hodgkin (*Dynasty of Theodosius or Eighty Years of Struggle with the Barbarians*, chap. 5). À la défense de Gibbon, il faut dire que Zosime et Jordanès ne sont pas les meilleurs guides sur la trame événementielle...

¹⁶⁸ Thierry est l'un des deux seuls érudits que nous avons pu trouver à avoir dédié une étude entière à Alaric, avec son *Alaric: l'agonie de l'Empire*, l'autre étant Marcel Brion avec *Alaric the Goth*.

¹⁶⁹ Il semble sensé de croire que son approche est peut-être si différente des auteurs des siècles précédents en raison de sa chrétienté qui marque lourdement son étude. Cela, rappelons-le, n'était pas le cas de Gibbon qui s'était montré très dur envers la religion chrétienne en y voyant même l'une des raisons de la décadence de l'Empire. En fait, Thierry (*Alaric: l'agonie de l'Empire*, v, ix) n'hésite pas à critiquer Gibbon sur ce point dans sa préface.

¹⁷⁰ Ibid., 98, 101.

¹⁷¹ Ibid., 109. Récemment, certains chercheurs comme Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*, 158) ont émis une hypothèse similaire, voyant les ambitions d'Alaric évoluer au fil du temps.

Partie A - Introduction

d'un général *romain*¹⁷². Cela ne dure pas toutefois, Alaric redevient *barbare* à la page 281 : l'auteur y rapporte les bouleversements de l'an 400 et croit qu'Alaric y aurait perdu son titre. C'est surtout que Thierry s'en remet beaucoup (trop) à Claudien qu'il croit sans questionnement. Il s'agit néanmoins d'une position très intéressante; aucun autre expert (avant cette époque, du moins) n'avait encore considéré Alaric comme un *Romain* une fois le titre de *maître des milices* acquis. Mais, Thierry croyait aussi qu'Alaric nourrissait le fantasme de piller Rome; le *roi goth* se présente donc comme une figure extrêmement ambiguë pour l'auteur et nous sommes d'avis qu'il est l'un des premiers à avoir été sensible à la difficulté de lui donner une *identité* précise.

Malgré ces mérites, Thierry fit de l'histoire événementielle à la Gibbon; il ne chercha pas à savoir ce qui différenciait Alaric des autres *rois barbares* de l'époque. Qui plus est, Alaric y joue toujours le rôle du destructeur et Thierry se pose peu de questions quant à la justesse d'une telle position. En cela, il est l'héritier de l'ensemble de l'historiographie le précédant.

Un autre historien que nous avons rencontré déjà et qui se rapproche beaucoup de Thierry par l'époque et l'approche, soit Fustel de Coulanges¹⁷³, dresse un portrait pareillement très positif d'Alaric. Ce dernier fait le bilan de la carrière d'Alaric en le décrivant comme le général *romain* d'une armée bigarrée, *gothe* seulement pour un petit noyau (ce qui pourrait sembler annonciateur de l'approche de Wenskus/Wolfram). Il montre aussi une acuité d'esprit peu commune pour l'époque, et refuse de voir Alaric comme un envahisseur ou comme le chef de la *nation gothe* tout entière¹⁷⁴.

¹⁷² Thierry, *Alaric : l'agonie de l'Empire*, 213.

¹⁷³ de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. L'invasion germanique et la fin de l'empire*, 2: 415-424.

¹⁷⁴ D'un autre côté, Eugène Saint-Hilaire s'en tient plus fidèlement à l'approche de Gibbon, bien qu'on ait vu qu'il n'hésitait pas à le critiquer ouvertement. Reste que Saint-Hilaire (*Histoire d'Espagne, depuis l'invasion des Goths jusqu'au commencement du XIX^{me} siècle*, 1: 129–201) ne s'est pas montré aussi libéral que Thierry et Fustel de Coulanges. En fait, il suit d'assez près le récit de Jordanès, ce qui pose bien des problèmes. En somme, il voit les *Visigoths* comme les antagonistes, et les *Ostrogoths* comme les héros (ibid., 1: 144–146).

Partie A - Introduction

Mentionnons encore Thomas Hodgkin qui publia un livre en 1889¹⁷⁵ bien ancré dans la tradition de Gibbon. Essentiellement, il dépeint Alaric comme le *roi* d'une *nation barbare* entière¹⁷⁶. Il fait ainsi d'Alaric l'envahisseur, et de Stilicon le sauveur des *Romains*, etc. Il s'éloigne de Gibbon parfois, dans les détails. Par exemple, il place Alaric et Radagaise sur le même plan¹⁷⁷, suivant nul autre argument que leur *gothicité* rapportée dans deux chroniques. Puis à maintes occasions, il y va de son style romancé à l'extrême en nourrissant les vieux fantasmes sur la *barbarie* :

[...] to Alaric it recalled the memory of many a spring morning when by the banks of the Danube he had swept his great scythe through the dewy grass, delighting in the patches where the green blades stood up, manifold, for the slaughter, growling at the constant toil of sharpening the steel where the thin and weedy grass bowed beneath the unavailing stroke.¹⁷⁸

Vint ensuite un érudit influent, J. B. Bury, qui publia en 1928 *The Invasion of Europe by the Barbarians*, où il concentre 36 pages à Alaric toujours dans la tradition *gibbonienne*¹⁷⁹. Son ton est peut-être plus ambigu par contre; on sent que Bury juge défavorablement les actions d'Alaric qui menèrent au sac de la Ville¹⁸⁰, mais il renonce à voir les *Goths* comme étant conduit par un désir d'anéantir l'Empire *romain*. L'auteur mentionne à quel point l'Empire, à ce moment, pouvait être attirant pour les *barbares* qui y occupaient souvent les plus hauts postes. Selon lui, Alaric était trop familier avec l'Empire pour vouloir sa perte¹⁸¹. C'est là une nuance importante. Qui plus est, Alaric

¹⁷⁵ Hodgkin, *Italy and Her Invaders*.

¹⁷⁶ Ibid., 1: 280.

¹⁷⁷ Ibid., 1: 282; *contra* Gibbon, comme Hodgkin l'admet lui-même à la note 1 de la p. 305.

¹⁷⁸ Ibid., 1: 343.

¹⁷⁹ pp. 62-98.

¹⁸⁰ « [...] [Alaric] was to be a foe and not a defender of the Empire; first in the Balkans peninsula and afterwards in Italy » (Bury, *The invasion of Europe by the barbarians*, 66).

¹⁸¹ Ibid.

Partie A - Introduction

aurait d'abord voulu un poste¹⁸² militaire prestigieux et il aurait donc été mené avant tout par des ambitions personnelles¹⁸³.

Peu de temps après Bury, certains érudits s'éloignèrent de ce canon. On voit en effet un retour à l'approche de Fustel de Coulanges avec Marcel Brion et son œuvre, *La vie d'Alaric*¹⁸⁴. Brion a une vision qui s'approche beaucoup plus de celle de Fustel, mais avec une théorisation encore plus poussée. Brion imaginait Alaric comme un *Romain* du point de vue de sa *culture*. Il croyait en effet qu'Alaric était inspiré par la Rome du temps de la République, une vision qui lui serait venue des textes anciens¹⁸⁵! Cette conceptualisation permettait à Brion d'opposer Alaric à Stilicon; le premier vivant dans un monde imaginaire, alors que le second savait bel et bien qu'il vivait au temps d'Honorius¹⁸⁶!

Malgré cette approche douteuse, il reste que Brion dépeignit Alaric comme un *Romain* et qu'il le présenta ainsi de façon constante tout au long de son récit. Brion alla même jusqu'à comparer Alaric à Stilicon dans une analyse excellente : pour lui, Stilicon était un « *Romain* au premier degré », alors qu'Alaric l'était « au second degré »¹⁸⁷. En d'autres mots, Alaric acquit sa *romanité* lors de son entrée dans l'Empire et en combattant dans son armée. Quant à Stilicon, on sait bien que la tendance est de voir en lui

¹⁸² Ibid., 67. Bien que cela soit tout à fait possible, la raison qu'il met d'avant est pourtant douteuse : l'auteur croit que le titre de *rex* (*reiks* en *gothique*) n'avait plus aucune valeur chez les *peuples germaniques* qui connaissaient le prestige accordé aux titres *romains*. Pourtant, les auteurs *romains* parlent bien de *rex* assez souvent (Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? », 115-121). On consultera d'ailleurs l'article de Fanning (« Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World ») sur le sujet des mots *regulus*, *rex* et *reguli*. Voir aussi Gillett (Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? ») sur les titulatures des *rois barbares* et le peu que l'on peut en tirer sur le plan ethnographique; ce dernier avance même que bon nombre de ces titres sont des inventions des éditeurs et copistes médiévaux (ibid., 106, note 18).

¹⁸³ Bury reprend cette idée dans *A History of the Later Roman Empire: From Arcadius to Irene (395 A.D. to 800 A.D.)*, 107-122.

¹⁸⁴ Nous n'avons eu accès qu'à la version anglaise, *Alaric the Goth*.

¹⁸⁵ Brion, *Alaric the Goth*, 221-222.

¹⁸⁶ On voit ici l'espèce de romantisme qui afflige le récit de Brion malgré son acuité d'esprit, un peu à l'image d'Hodgkin.

¹⁸⁷ Brion, *Alaric the Goth*, 220-221.

Partie A - Introduction

un *semi-barbare* qui naquit toutefois dans l'Empire, et c'est ce qui l'aurait placé au *premier degré*. L'auteur montre plutôt les *Goths* qui suivaient Alaric comme les vrais *barbares* et il faut admettre que ce rendu très positif du *roi goth* n'avait jamais été fait à ce niveau avant lui¹⁸⁸. Bien sûr, Brion demeure l'héritier de ses prédécesseurs en croyant les *Goths* de simples *barbares* ou plutôt en étant incapable de voir que le groupe d'Alaric n'était plus vraiment *goth*.

Puis dans la même veine, quoique dans un ordre d'idées complètement différent de ce qui avait été écrit jusque-là, Herwig Wolfram insuffla une nouvelle vie à l'étude des *Goths*¹⁸⁹. Ce dernier fut vraiment le premier à exploiter pleinement la notion d'*ethnogenèse*¹⁹⁰ et à essayer de comprendre la *dynamique tribale gothe* qui existait à l'époque¹⁹¹. L'Autrichien est d'ailleurs excellent pour donner aux peuples germaniques

¹⁸⁸ Mis à part Fustel encore une fois, de même que le vieux poème nationaliste de G. de Scudéry (*Alaric, ou Rome vaincue: poème héroïque*) où Alaric est présenté comme le défenseur de la chrétienté. Et il faudra attendre Wolfram (1988) pour retrouver un rendu si positif.

Entre Brion et Wolfram, bien des études ont parue sur la question *gothe* et en dresser la liste ici serait fastidieux. Toutefois, on peut mentionner A. H. M. Jones (1904-1970) qui publia quelques études influentes dont, *The Later Roman Empire, 284-602: A Social, Economic, and Administrative Survey*, et *The Decline of the Ancient World*. Jones ne s'intéressa toutefois que très brièvement à Alaric dans ses études, mentionnant simplement qu'il exploita les faiblesses des deux parties de l'Empire suite à la mort de Théodose. L'auteur montre Alaric comme un outil des *magistri milites* qui se l'envoyèrent à quelques reprises (ibid., 74-77). Jones (ibid., 77) affirme aussi qu'Alaric avait été promu *roi des Visigoths* et qu'il désirait obtenir des terres pour y établir son *peuple* (voir Stein [*Histoire du Bas-Empire. De l'État Romain à l'État Byzantin (284-476)*], 1: 247-259] pour une interprétation similaire). Enfin, la biographie la plus complète d'Alaric se trouve dans *PLRE* 2.43-48; le commentaire le plus important étant qu'Alaric n'était probablement pas un *roi*.

¹⁸⁹ Dans son, *Die Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts* (1980), paru en anglais sous le titre *History of the Goths*, soit l'édition utilisée ici. On consultera à ce sujet les nombreux comptes-rendus des livres de Wolfram qui se montrent assez critiques envers sa façon d'approcher la question (Goffart, « Geschichte der Goten: Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie, par H. Wolfram »; Green, « History of the Goths, par H. Wolfram »; Wood, « The Roman Empire and Its Germanic Peoples, par H. Wolfram »). À y opposer quelques comptes-rendus de langue allemande plus positifs : Claude, « Geschichte der Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts, par H. Wolfram ».

¹⁹⁰ Geary (*The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 99-103, 158-174) explique plus clairement cette notion, de même Heather (*Empires and barbarians: the fall of Rome and the birth of Europe*, 19-28) et Pohl (« Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 221). Voir surtout *supra* : chap. 1.

¹⁹¹ Wolfram s'est basé sur le travail de Richard Wenskus. Voir aussi l'étude de Liebeschuetz (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*) qui endosse cette approche. Il faut pourtant consulter maintenant l'article de Murray (« Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis" »,

Partie A - Introduction

une aura d'humanité dont ils sont si souvent dépourvus dans les sources. Du point de vue de Wolfram, Alaric menait une campagne pour établir son *peuple* à l'intérieur des frontières *romaines*¹⁹². Dans cette étude, Alaric est un *Goth*, agissant comme un *roi goth* pour des sujets *goths* ou devenus *Goths* par la force des choses¹⁹³. L'auteur soulève en effet peu de questions quant à l'*ethnicité* des *Goths*¹⁹⁴.

Puis une autre piste de recherche a vu le jour avec Walter Goffart, soit l'acception des *barbares* dans l'Empire durant le 4^e et 5^e siècle. Ce dernier a publié une thèse à saveur polémique qui a fait couler beaucoup d'encre depuis sa parution¹⁹⁵. Néanmoins,

Ethnicity, and the Origins of the Franks ») qui fait une critique exemplaire de la thèse mise de l'avant par Wenskus.

¹⁹² Wolfram, *History of the Goths*, 151. C'est un point sur lequel Liebeschuetz (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*) et Heather (*Goths and Romans, 332-489*) ne s'accordent pas.

¹⁹³ Wolfram, *History of the Goths*, 160-161. Aussi, Wolfram (ibid., 153) chiffre à environ 100 000 le nombre de *Goths* qui accompagnait Alaric en 408, ce qui revient à lui créditer une armée de 15 000 à 20 000 soldats (comme il le suppose en fait dans cet article: Wolfram, « Gothic History as Historical Ethnography », 49). Récemment, Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*, 158) a avancé quelques hypothèses dans la même veine, selon lesquelles Alaric fonda les *Goths*, en quelque sorte, et établi les bases de l'*identité gothique* dans l'Empire romain.

¹⁹⁴ Et c'est là en fait l'importance de l'*ethnogenèse*; Wolfram fait des efforts considérables pour montrer comment les *Goths* se sont formés au contact des *Romains*, en conservant un *Traditionskerne* autour duquel vinrent se greffer d'autres éléments (Wolfram, *History of the Goths*, 6, 30, 37; mais les chap. 2 et 3 visent à montrer comment s'étaient formés d'abord les *Goths*, puis les *Visigoths*). L'auteur mentionne que les *Visigoths* (résidus du groupe d'Alaric) étaient formés, en 418, de « [...] Tervingian-Vesian and Greuthungian-Ostrogothic tribal elements; non-Gothic groups [...] among them Alans, Bessi from Thrace, Galindi from the Baltic Sea, Varni, probably also Heruli, and maybe even Saxons from Loire and Garonne rivers [...] Sarmatian, Taifalian, and Suevian colonies [...] ». Voir encore Wolfram, « How many Peoples are (in) a People », 102.

Dans la même ligne de pensées que Wolfram, on peut aussi inclure Pohl, « Telling the Difference: Signs of Ethnic Identity ». En ce qui a trait au *Traditionskerne*, ce serait, croit-on, un *noyau de traditions*. L'idée est que l'élite *gothe* conservait un sentiment d'appartenance basé sur des *mythes fondateurs* communs (Wolfram, *History of the Goths*, 11-14; Murray, « Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks », 57). Wolfram reconnaît ainsi que l'*identité ethnique* du groupe n'a pas de caractère biologique; c'est quelque chose de construit (Wolfram, *History of the Goths*, 5-6; Wolfram, « Gothic History as Historical Ethnography », 47; Wolfram, « How many Peoples are (in) a People », 103).

¹⁹⁵ En 1980, *Barbarians and Romans, A.D. 418-584: the Technique of Accommodation*; à y opposer Liebeschuetz, « Cities, Taxes, and the Accommodation of the Barbarians. The Theories of Durliat and Goffart ».

Partie A - Introduction

l'approche que Goffart adopte au sujet d'Alaric et des *Goths* est très intéressante : il refuse de voir dans ce groupe une *tribu* ou un groupe défini¹⁹⁶. Pour lui, les *Goths* ont été *créés* par les *Romains*. Il s'agit donc d'une approche nouvelle¹⁹⁷. Cela annonçait le programme pour la suite des choses et permet par le fait même de glisser quelques remarques sur ce qu'on a vu paraître durant le 21^e siècle.

Sans surprise, on a assisté depuis à la combinaison de certaines positions des pionniers mentionné jusqu'ici¹⁹⁸. L'étude la plus récente que nous ayons retenue est le dernier livre de P. Heather¹⁹⁹ qui nous permet d'ailleurs de présenter d'autres positions d'influents chercheurs. En effet, l'élément suprenant du raisonnement d'Heather est qu'il édifie ses théories en revenant aux vieilles interprétations de Gibbon. Essentiellement, il considère les *Goths* et les *barbares* comme un facteur déterminant dans la chute de l'Empire *romain*²⁰⁰. Son argumentation est plus raffinée et plus étayée, bien sûr : par exemple, il voit dans les *Goths* plusieurs groupes distincts opérants en *tribus*, mais familiers avec l'Empire *romain* bien avant 378²⁰¹. Il affirme aussi que la menace de l'Empire *romain* (post-378) mena à la création des *Goths* d'Alaric²⁰².

¹⁹⁶ Voir aussi sa position inchangée dans un article plus récent : Goffart, « Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? ».

¹⁹⁷ Nous incluons Geary et Kulikowski dans ce courant de pensée. Bien sûr, la version traditionnelle coexiste toujours avec les nouvelles pistes, comme on le voit bien chez Blockley, « The Dynasty of Theodosius ».

¹⁹⁸ Certains restent très près de Gibbon : c'est le cas de O'Flynn (*Generalissimos of the Western Roman Empire*, chap. 4), Liebeschuetz (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 48–85) et Ward-Perkins (*The Fall of Rome: And the End of Civilization*).

¹⁹⁹ Heather, *Empires and barbarians: the fall of Rome and the birth of Europe*. On pourra consulter les études de Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*) et de Halsall (*Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 194-217) pour un examen différent des ambitions d'Alaric.

²⁰⁰ Évident chez Heather, *The Fall of the Roman Empire: A New History of Rome and the Barbarians*.

²⁰¹ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, chap. 3.

²⁰² Heather, *Empires and barbarians: the fall of Rome and the birth of Europe*, 200. Il avait déjà émis cette hypothèse dans Hornblower et Spawforth (Heather, « Alaric »; Heather, « Goths »).

Partie A - Introduction

Heather est toutefois plus entreprenant que les autres experts sur la question puisqu'il est d'avis que les *Goths* d'Alaric étaient véritablement ceux que l'on nomme communément *Visigoths*, soit un brassage entre les *Tervingi* et les *Greuthungi* qui entrèrent dans l'Empire en 376 sous le règne de Valens²⁰³. En effet, Heather semble être assuré que les *Goths* qui suivaient Alaric étaient réellement un *peuple* et non seulement une armée²⁰⁴; en cela, Heather diffère de Wolfram²⁰⁵ ou encore de Liebeschuetz²⁰⁶ qui n'y voit qu'une bande de mercenaires²⁰⁷.

Enfin, Heather essaie de nous convaincre qu'Alaric et ses *Goths* désiraient obtenir une partie de l'Empire : soit un lot de terre à cultiver ou bien une place dans l'armée romaine²⁰⁸. Il se sépare aussi de Wolfram dans les sources utilisées; il est réticent à suivre Jordanès qu'il lapida dans *Goths and Romans 332-489*²⁰⁹.

c) Conclusion

Ce survol historiographique n'a pas été exhaustif, mais il est assez facile de voir que la quasi-totalité des études s'est concentrée à montrer la trame événementielle et

²⁰³ *Infra* : chap. 6. On consultera toutefois les mises en garde de Liebeschuetz (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 51) sur cette question.

²⁰⁴ Heather, *Empires and barbarians: the fall of Rome and the birth of Europe*, 159, 201-202.

²⁰⁵ Wolfram, *History of the Goths*, 7.

²⁰⁶ Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 48–85.

²⁰⁷ Il peut sembler surprenant aussi qu'Heather pense être en mesure de pouvoir montrer le moment où se formèrent les *Visigoths* (Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 72-224) et les *Ostrogoths* (ibid., 225-308). Notez qu'il semble croire lui aussi à ce *noyau goth* (Heather, *Empires and barbarians: the fall of Rome and the birth of Europe*, 166). En réalité, il n'est pas le seul; bien des experts croient que le groupe d'Alaric avait un *noyau goth* (Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 202-217; Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 49-51).

²⁰⁸ Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 199-201) a déjà cru cependant qu'Alaric désirait seulement obtenir un poste militaire romain afin de pouvoir obtenir des bénéfices pour lui et son *peuple* (*contra* Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 165).

²⁰⁹ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 34-67.

Partie A - Introduction

qu'elles ont laissé de côté les questions d'ordres *structurelles*. La priorité a été de montrer comment Alaric et son groupe se sont inscrits dans la grande narration de l'*Histoire romaine*; on a rarement essayé de comprendre comment Alaric et son groupe divergeaient des autres *barbares* et pourquoi ils en vinrent à faire office de modèles chez les érudits. Aussitôt que l'on parle de *royaume barbare* ou de chef *barbare* notoire, Alaric se présente comme le *prototype* parfait. Or, on va voir que ce dernier n'est pas le *roi barbare* par excellence et que son groupe n'est pas la *nation visigothe*, comme l'annonçait déjà Fustel de Coulanges.

Souvent, on s'empresse de décrire les *Goths* comme les premiers à avoir installé leur *royaume* dans les frontières de l'Empire et cela nous paraît ambitieux. En tout cas, les *Goths* ne formaient certainement pas un *royaume* sous Alaric²¹⁰, ni sous Athaulf d'ailleurs; il faudrait attendre au moins Wallia, en 418, avant que ces *Goths* (ce qui en restait, soulignons-le) aient pu se sédentariser dans l'Empire. Il faut encore compter quelques générations à partir de ce point, certainement, avant qu'ait pu naître l'idée d'une *nation gothique*. Et alors, elle était sans doute rendue, au mieux, *romano-gothique*.

Enfin, il va sans dire que le texte qui suit présentera une quantité d'études récentes qui discutent de la problématique à laquelle nous nous intéressons de près ou de loin, et qui l'abordent sous différents angles. C'est en partie pourquoi nous avons décidé d'écourter ce chapitre sur « *l'État de la question* » afin d'éviter des répétitions non nécessaires. L'examen d'Alaric et de son groupe sera mené de façon détaillée dans les parties C et D de cette thèse et nous avons cru qu'examiner chacun des arguments avancés par les chercheurs modernes n'aurait fait qu'alourdir le texte de ce chapitre qui se voulait express.

Ainsi, l'élément important à prendre en compte dès maintenant est que notre approche *sociale* à la question *gothe* n'a pas été tentée avant Wolfram et n'a pas vraiment

²¹⁰ Contrairement à ce qu'avance Wolfram (*The Roman Empire and Its Germanic Peoples*, 91).

Partie A - *Introduction*

été approfondie depuis. De ce fait, le troisième chapitre tentera de mettre en lumière la méthode que nous comptons mettre en pratique pour le reste de l'étude.

Partie A - Introduction

Champ conceptuel

a) Introduction

Les dernières décennies ont vu l'introduction, puis l'acceptation, de différents *champs conceptuels* mis à profit pour une étude *sociale* des gens qui vivaient sous l'influence de l'Empire *romain*²¹¹. L'école des Annales a d'abord été à la base de ce renouveau. Puis, petit à petit, le monde des antiquistes s'est ouvert aux autres disciplines des sciences humaines et on assiste depuis à la prolifération d'une foule de concepts, dont les plus populaires ont été soumis à l'examen dans le premier chapitre de cette thèse.

Cela dit, on voit très rarement un chercheur exposer clairement sa méthode de manière à aider le lecteur à suivre son raisonnement. C'est pourtant le but de ce chapitre qui vise à établir les bases de notre *champ conceptuel* et à sensibiliser le lecteur à la méthode et aux concepts qui ont influencé l'interprétation du sujet²¹².

i) Justifier Bourdieu

Il faut commencer par dire que des publications importantes, influencées par les théories de Bourdieu et ayant reçu des accolades de chercheurs renommées, sont parues dans le champ de l'Antiquité depuis 1990. Un bon nombre d'érudits ont su intégrer habilement certaines des théories de Bourdieu dans leurs travaux. Cette première étape marque donc un tournant important : l'acceptation du champ conceptuel de Bourdieu et son application au monde *romain*.

Par exemple, l'excellente monographie de S. E. Phang, *Roman Military Service*, est

²¹¹ À l'intérieur ou l'extérieur.

²¹² Nous devons dire aussi que c'est sous l'influence d'un professeur (M. Dominique Côté, professeur d'histoire et de langue *grecque* à l'Université d'Ottawa) que nous avons nous-même été introduit à la sociologie et à ses bénéfices pour l'étude des populations anciennes. Nous en étions à la fin de notre baccalauréat (2006-2007). Ce fut notre premier contact avec les théories du sociologue Pierre Bourdieu.

Partie A - Introduction

une étude exemplaire qui montre l'applicabilité de Bourdieu au champ militaire. L'auteur est l'une des rares à concentrer un chapitre entier aux méthodes et concepts qu'elle utilise dans son ouvrage²¹³. Bourdieu y figure aux côtés de Marx, Weber et Althusser. Contrairement à la majorité des érudits qui utilisent Bourdieu, Phang ne se limite pas seulement à l'*habitus*, mais intègre également les concepts de « *violence symbolique* » et « *d'improvisation* ». C'est là un signe qu'elle s'est investie à comprendre l'idée de Bourdieu. Essentiellement, on voit que sa réflexion sur ces concepts, bien esquissée dans le premier chapitre, reste en toile de fond d'un couvert à l'autre. Une partie de sa thèse est que l'*habitus militaire (disciplina)* du début de l'Empire était un état idéal que les soldats étaient obligés d'atteindre, mais sans ne jamais pouvoir y arriver dans les faits. C'était donc une forme de « répression politique » qui faisait en sorte de légitimer la place des *dominants*, tout en rendant l'état de soumission des soldats implicite.

Ajoutons à cela un autre expert qui su profiter de l'œuvre de Bourdieu, soit C. Ando avec son livre *Imperial Ideology*. Ce dernier s'en remet essentiellement au concept d'*habitus* pour expliquer en partie l'*acculturation* des provinces²¹⁴. Il avance que Rome n'avait pas besoin de fournir un manuel de *romanisation* aux territoires nouvellement conquis, aussi longtemps qu'on y reconnaissait le langage officiel, la figure de l'empereur comme divinité et qu'on se réclamait de l'héritage historique de Rome²¹⁵. Par le biais de la *noblesse provinciale* qui s'efforçait de modeler son *habitus* sur celui de l'*espace dominant romain*, les provinciaux se soumettaient alors à cette forme de « *violence symbolique* » par laquelle ils apprenaient à agir dans les limites imposées de façon subconsciente par l'*habitus* des *dominants*. C'est une vision très *bourdieusienne*

²¹³ Phang, *Roman Military Service: Ideologies of Discipline in the Late Republic and Early Principate*, chap. 1.

²¹⁴ Pour ne pas donner de fausses impressions, il faut noter que Bourdieu n'est mentionné directement que dix fois dans cette œuvre monumentale; on trouve l'essentiel du propos entre les pages 21 et 27, et surtout 23.

²¹⁵ Ando, *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*, 23.

Partie A - Introduction

de la *société*, en effet. Ando dresse donc un rendu beaucoup plus nuancé de la *romanisation* que ce que l'on voit à l'habitude ailleurs²¹⁶.

À l'évidence, Pierre Bourdieu a influencé de nombreux domaines de recherche et a ouvert la voie à plusieurs pistes d'interprétation des phénomènes historiques avec l'élément sociale en trame de fond. Pourtant, ses théories restent peu explorées pour étudier l'époque des *royaumes barbares* (et les *barbares* eux-mêmes)²¹⁷. À dire vrai, les concepts de Bourdieu sont le plus souvent utilisés pour expliquer le *champ religieux*, en montrant de quelle façon Jean Chrysostome, par exemple, essayait de modifier

²¹⁶ On pourrait encore noter le livre de Corbeill (*Nature Embodied: Gesture in Ancient Rome*). Il s'agit d'une autre étude qui exploite le concept d'*habitus* pour montrer que les *dominants* justifiaient leur place par leur langage corporel transmis de manière subconsciente et qui se reproduisait par la *pratique* (pp. 109-110, 135; voir son chapitre 4).

Dans une ligne de pensée assez similaire, Zeiner (dans *Nothing Ordinary Here: Statius as Creator of Distinction in the Silvae*), a effectué une relecture des poèmes de Statius pour souligner les nombreuses formes que revêtait le *pouvoir symbolique* de l'*espace dominant* sous Domitien. Zeiner réserve son premier chapitre à expliquer les concepts de Bourdieu, en se référant surtout à la monographie classique intitulée *Distinction*. L'auteur est parvenu à démontrer par le fait même comment, en écrivant ses textes, Statius faisait partie de l'équation qui permettait à rendre les différentes formes de *capital*, l'apanage de l'*espace dominant romain* qui parvenait de cette manière à se différencier de la plèbe. Il y avait le *capital* économique, bien entendu, mais aussi le *capital culturel*, politique, symbolique, etc.

²¹⁷ P. von Rummel et Walter Pohl mentionnent souvent Bourdieu par contre, sans vraiment exploiter ses concepts; c'est surtout le travail sur la *distinction* qui semble les avoir eu intéressé. Pohl est toutefois un bon exemple d'un chercheur qui utilise simplement un aspect des théories de Bourdieu, sans intégrer complètement le *champ conceptuel*. À première vue, tout va. Pourtant, sa façon d'utiliser les concepts de Bourdieu les rend simplement invalides à plusieurs niveaux.

Par exemple, en s'appuyant sur la *Distinction*, Pohl se croit justifier à utiliser les conclusions de Bourdieu pour montrer que les *Barbares* et les *Romains* étaient différents sur le plan physique (vêtements, gestuelle, etc.) Pohl prend appui ici sur les sources et l'archéologie. Pourtant, Bourdieu analyse la *société française* moderne, avec sa *structure* complexe et fortement graduée, ce que Pohl semble omettre dans tous ses commentaires impliquant Bourdieu. C'est dire que Pohl transpose les concepts de Bourdieu sans prendre en compte la *distance temporelle*.

Plus sérieusement, Pohl ne s'est pas arrêté aux nuances que Bourdieu a insérées dans ses analyses. Par exemple, la *distance spatiale* n'est jamais prise en compte chez Pohl, alors que cela permettrait de mieux expliquer les moyens qu'avait l'*espace dominant romain* pour instaurer sa *violence symbolique* et s'assurer que les *dominés* entraient dans un moule facile à reconnaître à l'échelle d'une région. D'un autre côté, cela le forcerait à voir les *jeux sociaux* de manière beaucoup plus nuancés; il réaliserait alors que les *barbares* qui vivaient à proximité des *Romains* étaient moins *différents* que ceux qui vivaient à une bonne distance des frontières.

Partie A - Introduction

l'*habitus culturel romain* de sa congrégation²¹⁸. Pour les autres périodes de l'Antiquité, c'est notamment celle de la République qui concentre le plus d'études mettant à profit ce *champ analytique*, comme nous venons de le voir avec Phang et Ando.

Ce constat nous a fait réaliser que le champ de l'Antiquité tardive profiterait d'une étude qui utilise cette théorisation, mais encore plus en détail que ce qui a été fait jusqu'à maintenant²¹⁹.

Ce choix semble justifier pour une autre raison évidente : le groupe à l'examen dans le cadre de cette thèse est pratiquement *socialement* invisible dans les sources, et puis nous avons déjà mentionné que nous ne pouvons pas nous en remettre aux auteurs anciens pour tracer un portrait réaliste d'un groupe *barbare* quelconque²²⁰. Notre sujet commande inmanquablement un élargissement des horizons intellectuels. À n'en pas douter, il faut sortir du *champ* des études classiques pour essayer de trouver une autre solution (temporaire, certes) à ce vieux problème circulaire. Juxtaposer un nouveau *champ conceptuel* à l'examen des sources donnera forcément des réponses diffé-

²¹⁸ Maxwell, *Christianization and Communication in Late Antiquity: John Chrysostome and his Congregation at Antioch*, 146-148; Maxwell, « Lay Piety in the Sermons of John Chrysostom », 224, note 2.

²¹⁹ Naturellement, à condition de reconnaître les limites de ces concepts; que les antiquistes se montrent assez froids devant la méthode; et que les résultats obtenus ne viendront que s'ajouter à ceux existants sans les remplacer. Il n'en demeure pas moins tout à fait possible d'effectuer une étude qui se concentre sur un complexe de problèmes différents tout en offrant des réponses différentes. La méthode nous permettra de sortir du canon établi et d'exploiter des avenues qui pourront se révéler éclairantes dans certains cas.

²²⁰ Nous y revidrons au chapitre 4, mais rappelons que les auteurs *romains* étaient tellement *gréco-romano-centriques* et partiaux qu'ils n'ont pas vraiment pu refléter la réalité *sociale* des *étrangers* de leur temps. C'est une situation que l'on pourrait résumer avec une citation de Champagne et Christin (*Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, 37) : « Si le monde est ma représentation (subjectivisme), il ne faut pas oublier que ma représentation est faite par ce même monde qui m'a créé en tant que sujet social (objectivisme). »

Nous sommes conscient qu'il s'agit d'une position mitigée, mais elle est renforcée par l'*habitus* des auteurs *romains* qui, par exemple, ne cessent de nommer *Scythes*, les *Goths*. Certes, on peut croire qu'ainsi, les auteurs ne faisaient que pavaner leur érudition, mais il faut aussi considérer qu'ils pouvaient très bien faire une simple équivalence entre ces deux groupes. Après tout, bien des *Romains* semblent avoir cru que les groupes *barbares* étaient immuables et que, même si le nom du groupe changeait, le groupe, lui, restait à peu près le même.

Partie A - Introduction

rentes parce que les questions posées seront différentes (ou à tout le moins, leur formulation).

En découle qu'une fois ce *champ conceptuel* bien expliqué, il faudra ensuite réexaminer le matériel qui constitue la fondation sur laquelle repose tout l'édifice antique; c'est-à-dire les *dispositions*²²¹ de nos auteurs²²². En effet, ce sont eux qui ont véhiculé les connaissances des anciennes *sociétés*. Ici, il sera capital de garder en mémoire la tradition *grecque (paideia)* de même que l'héritage du Haut-Empire avec les Tacite, Cicéron, César et tous ces autres « modèles ». La très grande majorité de nos sources ont au moins cet héritage « académique » et *culturel* en commun; c'est là une composante importante de l'*habitus* de l'élite *romaine* qui contribua à accorder ensemble les perceptions de l'*espace dominant* sur plusieurs sujets²²³. C'est aussi un « fait » globalement reconnu dans le *champ* des études anciennes.

Une fois ces *dispositions* établies, donc, on se rendra compte que ces auteurs avaient tous des objectifs différents qui, à des degrés divers, ont miné la valeur de leurs récits. Nous pensons immédiatement à Claudien qui est un cas tout à fait probant : poète et panégyriste de Stilicon dont il était dépendant (et écrivant selon un ancien style littéraire règlementé), il ne pouvait présenter Alaric autrement qu'en ennemi absolu en puisant abondamment dans les *topoi* de cet *héritage* appris.

Ensuite, on pourra réexaminer le second palier d'interprétation, c'est-à-dire revoir nos vieilles questions qui nous font sans cesse prendre le même chemin pour nous rendre à des réponses déjà trouvées. Par exemple, au lieu de se demander encore si

²²¹ « Les dispositions sont des attitudes, des inclinations à percevoir, sentir, faire et penser, intériorisées par les individus du fait de leurs conditions objectives d'existence, et qui fonctionnent alors comme des principes inconscients d'action, de perception et de réflexion. » (Bonnewitz, *Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 60).

²²² C'est là l'unique objectif du 4^e chapitre de cette thèse (*infra*).

²²³ Nous croyons bien qu'il s'agit ici de l'une des rares occasions où nous pouvons assumer que l'approche de Bourdieu puisse être appliquée au monde antique sans modification. En effet, pour Bourdieu, l'éducation joue un rôle capital comme centre de reproduction de l'*habitus* des *dominants* (Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 39, 64; voir aussi Champagne and Christin, *Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, chap. 2).

Partie A - Introduction

Alaric menait vraiment des *Goths* (frères de *race*) à partir de ce qu'en disent nos sources, on se demandera plutôt pourquoi certains hommes suivaient Alaric en premier lieu. On réalisera assez tôt que l'*ethnicité* n'avait rien à y voir une fois son importance replacée dans le contexte du *champ militaire romain*. En vérité, l'*habitus* d'Alaric se conformait à ce que l'on sait des grands généraux *romains* de l'époque qui, suivant les « habitudes » ancrées dans ce *champ militaire* depuis la République *romaine*, menaient tous (sans exception) des troupes à *ethnicité mixte*. On pourrait même aller aussi loin qu'argumenter en faveur d'un autre qualificatif *ethnique* que celui de *Goth* dans le cas d'Alaric, mais nous y reviendrons.

À défaut de ne jamais pouvoir découvrir si le groupe d'Alaric était formé de *Goths* en totalité ou en partie, on pourra néanmoins avancer qu'il s'agit d'un détail sans importance capitale et, ainsi, réajuster le questionnaire en conséquence. Il deviendra bien plus important d'avancer des hypothèses à savoir pourquoi, et comment, Alaric est arrivé à conserver un tel groupe aussi longtemps sous son autorité, tout en laissant la question *identitaire/raciale* très loin en arrière-plan (sans l'abandonner totalement, bien sûr). On pourra donc étudier les comportements d'Alaric et de son groupe pour eux-mêmes, sans leur attribuer gratuitement un sens hérité²²⁴ et presque génétique qui pourrait donner de faux outils avec lesquels on pourrait travailler à rebours pour finir par marier héritage et comportement²²⁵.

Avant de pouvoir en arriver là toutefois, il faut présenter le *champ conceptuel* de Pierre Bourdieu. Ce qui suit n'est rien d'autre qu'une tentative d'étaler notre cheminement et

²²⁴ Dans le sens d'un héritage *culturel* immuable; c'est-à-dire essayer de dégager un sens aux actions d'Alaric et de son groupe suivant ce que l'on sait des premiers *Goths*, puis de ceux de son époque et ceux des siècles subséquents.

²²⁵ Nous croyons qu'attribuer un comportement *goth* à Alaric et son groupe est un non-sens puisqu'on accepte ainsi l'essentiel des témoignages de nos sources. Ce qu'il faudrait étudier, ce sont les actions du groupe, et les comparer avec d'autres groupes militaires du genre (*romains* ou autre) et alors, on réaliserait qu'Alaric agissait comme il était d'usage. Voir d'ailleurs nos conclusions du chapitre 7, *infra*.

Partie A - Introduction

notre réflexion afin de simplifier la compréhension des analyses des parties B, C et D.

b) L'essentiel sur Pierre Bourdieu et son oeuvre

Sans se lancer dans une revue biographique²²⁶ détaillée du sociologue qui nous a inspiré pour cette étude, il faut néanmoins être à l'affut de quelques traits importants de sa personnalité qui ont profondément influencé son approche sociologique²²⁷.

D'abord, de son propre aveu, Bourdieu était issu d'une famille de *classe* inférieure²²⁸. Natif de Denguin dans la région du Béarn, il était à peu de chose près un paysan²²⁹. Or, grâce à son intelligence et au système scolaire²³⁰, il devint un transfuge semi-intégré²³¹, se retrouvant à la fin de son parcours académique comme professeur de sociologie au Collège de France et même directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales.

Avant d'y arriver, il est passé par diverses phases : philosophe de formation²³², ethnologue de pratique et sociologue/anthropologue de profession, sans jamais délaisser totalement l'un de ces *champs* par la suite²³³. Il mena des études ethnologiques en Kabylie dans les années 1960, avant de se tourner du côté de la sociologie pour la-

²²⁶ Bourdieu (*Esquisse pour une auto-analyse*) était lui-même contre ce genre d'exercice qui donnait une allure continue et planifiée à la vie d'un individu.

²²⁷ Pour une biographie détaillée, voir surtout Grenfell, « Biography of Bourdieu », 11-25.

²²⁸ Son père était fermier, recycler en facteur (Swartz, « In Memoriam: Pierre Bourdieu 1930-2002 », 18).

²²⁹ Verdès-Leroux, *Deconstructing Pierre Bourdieu: Against Sociological Terrorism from the Left*, 7-10; Grenfell, « Biography of Bourdieu », 12.

²³⁰ Qu'il aura étudié en détail en partie pour ces raisons. Voir Swartz et Zolberg, « Introduction: Drawing Inspiration from Bourdieu », 18; Grenfell, « Biography of Bourdieu », 17-18.

²³¹ Bourdieu a déjà mentionné qu'il ne se sentait jamais à sa place dans le milieu académique, qu'il cherchait toujours à se justifier de sa position (Bourdieu, *Questions de sociologie*, 76).

²³² Il faut lire *Esquisse pour une auto-analyse* pour réaliser à quel point ces années furent déterminantes pour Bourdieu.

²³³ Voir le résumé de Champagne et Christin (*Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, 17–51) qui soulignent très clairement que la philosophie était partie intégrante de la sociologie de Pierre Bourdieu.

Partie A - Introduction

quelle nous le connaissons aujourd'hui; il a mené parallèlement des études philosophiques avec la parution de livres comme *Méditations pascaliennes*, puis s'est penché sur des sujets aussi variés que nombreux : arts, langue et littérature, éducation, sport, etc. En sommes, Bourdieu était plurilingue, ses intérêts étaient multiples et son œuvre immense²³⁴.

Bourdieu a donc réussi à faire quelque chose que peu de gens arrivent à accomplir dans une vie, soit se « sortir »²³⁵ de son héritage *culturel* et s'élever au sommet de la *hiérarchie sociale*. Il faut noter que cet aspect de sa vie l'a beaucoup influencée et l'a même poussé à croire que les « défavorisés » espéraient toujours atteindre l'état « des favorisés »²³⁶. C'est pourtant une position très personnelle. En réalité, cette supposition se trouve en arrière-plan de la totalité de son œuvre et il est assez facile de voir qu'elle constitue, à son esprit, le but ultime des *agents des espaces dominés*²³⁷. Bourdieu a tendance à croire que l'accumulation de *capital* est ce qui constitue le moteur de toute l'industrie *sociale*; ce qui motive les *agents des espaces dominés* à essayer d'améliorer leur position au sein de la *structure* et ce qui motive ceux de l'*espace dominant* à s'y

²³⁴ C'est un résumé qui ne lui rend pas justice en vérité. Bourdieu a été l'un des plus prolifiques sociologues du 20^e siècle, avec plus de 40 livres et près de 500 articles rédigés dans diverses langues. Il a aussi fondé et présidé durant 25 ans l'*Acte de recherches en sciences sociales* et il a édité la collection *Le sens commun* durant la même période (voir Swartz, « In Memoriam: Pierre Bourdieu 1930-2002 », chap. 1). Ses conférences ne se comptent plus tellement il en a fait, les études critiques qui examinent son travail occupent une section entière dans les bibliothèques universitaires (113 livres à l'Université d'Ottawa seulement, en date de mars 2012), et il s'est même vu dédié un documentaire entier à sa seule personne, *La sociologie est un sport de combat* (à voir sur « Youtube.com », en 10 segments).

²³⁵ Par exemple, il paraîtrait que Bourdieu parlait le Gascon à l'origine; un dialecte régional disparu depuis peu (Grenfell, « Biography of Bourdieu », 12).

²³⁶ L'une de ses dernières contributions majeures examine d'ailleurs en détail le sort de certains individus moins fortunés (au sens dilogique : *capital* et idéologie), intitulé *La misère du monde* (1993). Il s'agit de la retranscription et l'analyse d'une série d'entrevues, auprès de gens « normaux » aux revenus divers, menées par Bourdieu et 22 interviewers. Entre autres choses, ce livre fait valoir une panoplie de *violences* faites sur l'*espace dominé* et de l'impossibilité/improbabilité qu'ont les individus violentés à s'en sortir.

²³⁷ Un élément que Verdès-Leroux (*Deconstructing Pierre Bourdieu: Against Sociological Terrorism from the Left*, 7) nomme « *Pierre Bourdieu's Fantasy World* ».

Partie A - Introduction

maintenir. L'acquis de *capital* se ferait dans le *jeu* des différents *champs*²³⁸, où tout peut se résumer à une série d'affronts et de *violence symbolique*, alors que les *dominants* essaient de s'imposer et de se justifier et que les *dominés* s'y résignent ou y résistent²³⁹.

Comme on l'a déjà dit, la particularité du curriculum de Bourdieu y joue pour beaucoup; c'est cette « chance » qu'il a eue de pouvoir sortir de son carcan *culturel*²⁴⁰ hérité qui l'aura poussé à s'interroger sur l'individu et ce qui pouvait faire en sorte que, par exemple, le fils d'un ouvrier sera porté à faire le travail de son père ou un travail similaire qui ne s'éloignera pas trop des mêmes avantages/désavantages *sociaux*, ou encore que l'enfant d'un professeur sera meilleur à l'école que l'enfant d'un paysan²⁴¹. Il cherchait en réalité la *structure* inhérente à chacun et différente en chacun (c.-à-d. l'*habitus* qui finit par prendre une place centrale dans son étude) et donc, les options que pouvaient et ne pouvaient avoir les *agents* des *espaces sociaux* défavorisés. Cela revenait à essayer de découvrir comment quelqu'un comme lui arrivait parfois à sortir du rang et à devenir quelque chose de « plus »²⁴².

²³⁸ « Un champ ressemble beaucoup à un jeu [...], mais une des différences majeures est que le champ est un lieu où il y a une loi fondamentale, des règles, mais pas de *nomothète*, pas d'instance, pas de fédération — comme dans le sport — qui énonce les règles. Et finalement, il y a des régularités immanentes à un champ, des sanctions, des censures, des répressions, des récompenses, sans que tout ça ait été institué. » (Bourdieu et Chartier, *Le Sociologue et l'historien*, 93). Voir aussi le long exposé sur les champs dans : *Questions de sociologie* (Bourdieu, *Questions de sociologie*, 113-120). Également Bonnewitz, *Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 53-56.

²³⁹ Voir à titre d'exemple la critique ouvertement sévère de la « vision du monde fataliste » propre à Bourdieu, chez Verdes-Leroux (Verdès-Leroux, *Deconstructing Pierre Bourdieu: Against Sociological Terrorism from the Left*, 10–11) : « The world of Pierre Bourdieu is a world of inexorable battles, unforgivable, permanent, eternal, without any respite or escape. » Voir aussi p. 86 et 97-98.

Notons au passage que Bourdieu ne fait aucunement l'unanimité chez les sociologues. L'une des dernières critiques que nous ayons survolées, mais que nous ne pouvons pas vraiment introduire dans le texte sauf ici, est celle de Louis Gruel intitulée : *Pierre Bourdieu, illusionniste*. Gruel se donne comme mandat de démontrer comment Bourdieu est parvenue à manipuler les statistiques de ses enquêtes *sociales* pour affirmer des choses infondées dans les faits.

²⁴⁰ Voir Verdès-Leroux (*Deconstructing Pierre Bourdieu: Against Sociological Terrorism from the Left*, 10,25) qui cite de nombreux passages.

²⁴¹ Généralement, il faut s'entendre; voir Maton, « Habitus », 58.

²⁴² Bien que l'on puisse débattre longtemps si (et jusqu'à quel point) faire parti des hauts cercles ou des cercles *cultivés* constitue réellement un meilleur état comparé à ceux qui en sont exclus; tout se joue

Partie A - Introduction

sur le plan du *capital*, bien entendu. Nous l'avons dit plus haut : le schéma *social* que Bourdieu a constamment à l'esprit est profondément *capitalisant* et dépend toujours de la *violence symbolique* que subissent les *dominés* sur une base constante (ce point est d'ailleurs sévèrement critiqué, et avec raison, par Verdès-Leroux [*Le Savant et la politique - Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*]. Voir, entre autres, p. 99, mais le livre entier se veut une critique sévère de Bourdieu). Il faut aussi jeter un coup d'œil au résumé de la critique d'Alain Caillé dans Bonnewitz (*Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 66) qui va dans le même sens, puis Barnard (« Regimes of Value, Cultural Goodwill and the Social Life of Books », 140-141).

Pour l'Empire *romain* et les groupes qui orbitaient autour et en son centre, la recherche de *capital* (pas nécessairement économique) comptait sans doute beaucoup, mais nous hésitons à en faire le motivateur premier, comme le fait Bourdieu pour la *société* française d'aujourd'hui.

Il faut savoir aussi que, imbriqué dans cette recherche constante de *capital*, se trouve, dans le schéma *bourdieusien*, le rôle majeur joué par le système éducationnel qui transmet à l'élite montante ce goût du gain (quel qu'il soit). Le désir du gain et de la collecte de *capital* doit être cultivé, recherché, encouragé, et souvent aux dépens des *dominés*. C'est là un autre des problèmes à transposer ce *champ conceptuel* à l'époque *romaine*. Même si l'*aristocratie romaine* pourrait se plier à la plupart de ces contraintes, nous doutons fort que l'on puisse extrapoler l'ensemble de la méthode aux groupes moins *structurés* comme celui qui suivait Alaric, où l'éducation se faisait on ne sait trop comment et où l'objectif principal était peut-être le *capital*, mais dont la recherche n'était peut-être pas systématisée ni *structurée* selon des modèles préétablis et appris.

Quant à la *violence symbolique*, c'est un élément qu'il faut prendre avec des pincettes, puisque le monde *romain* était beaucoup moins médiatisé (au sens moderne du terme) et que la propagation des valeurs *aristocratiques* se faisait à moins grande vitesse et, par la force des choses, à moins grande échelle également. En effet, on peut bien se demander à quelle fréquence exactement le *peuple romain* pouvait observer l'*aristocratie* en action. Combien de fois par jour pouvait-il étudier l'assemblage (au sens *structurel*) de l'élite, c'est-à-dire leur accoutrement, leur manière d'être et de paraître et de parler, leur gestuelle, leurs goûts (et, à un niveau encore plus abstrait, leurs valeurs, leurs buts, leurs motivations, leurs loisirs, etc.) et s'y comparer pour prendre conscience de leurs *différences*? C'est pourquoi nous croyons que la *violence symbolique* « *romaine* » devait se faire plus horizontalement, dans les *espaces sociaux* eux-mêmes (par la fréquence des rencontres entre *agents* d'un même *espace social*), que verticalement, entre les divers *espaces sociaux*. Bien sûr, dans les extrêmes, le modèle s'appliquait peut-être : le pouvoir impérial devait se légitimer et faire valoir une certaine forme de *violence symbolique* (on n'a qu'à penser aux nombreux monuments à la gloire des empereurs qui décoraient les provinces de l'Empire).

On doit aussi se demander sérieusement si, vraiment, le paysan *gaulois* ou *africain* admirait l'*espace dominant* au point d'envier l'évêque des environs, le sénateur ou le haut magistrat *romain*. Pouvait-il même croire qu'il lui était possible de s'« élever » à ces niveaux? Conceptualiser cette pensée est complexe : pour que le paysan ait pu croire qu'il avait la possibilité d'améliorer sa situation (à certains égards et selon certains axes, en fonction de notre point de vue sur cette question « d'amélioration »), il devait être en mesure d'arriver à un tel constat. Comme le disent si bien Champagne et Christin (*Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, 37) : « [...] je perçois le monde, je le construis, mais à partir des cadres de perception que le monde m'a inculquée et a inscrits dans mon cerveau. » Quelque chose, quelque part, devait faire le déclic; ce n'est pas une réflexion qui allait de soi.

En effet, les exemples sont peu nombreux, dans le monde antique, où un simple paysan est parvenu aux plus hauts échelons de la *hiérarchie romaine*. On verra cela surtout durant l'Antiquité tardive, alors que l'armée prit du gallon dans la politique et que l'étau se desserra autour de l'importance accordée à la citoyenneté et à la « bonne naissance » pour monter dans les grades. Mais croire que le paysan était

Partie A - Introduction

Cette quête interminable a produit une panoplie d'outils sociaux prêts à être utilisés dans la plupart des études qui s'intéressent à la *collectivité* et à la façon dont l'*agent* s'insère dans cette *collectivité*²⁴³. Tout le programme de Bourdieu est axé là-dessus.

i) Limitations

Chose certaine, on l'a vu, pour un historien de l'Empire *romain* tardif, le *champ conceptuel* de Bourdieu pose beaucoup de problèmes d'applicabilité²⁴⁴. D'abord, il est évident que la *structure sociale* française orbite à des années-lumière de celle qui devait exister dans un détachement militaire comme celui d'Alaric. Ensuite, l'approche élitiste de Bourdieu est problématique puisqu'on ignore quel était vraiment le rapport d'Alaric et de ses *Goths* au *capital*. On peut croire en toute vraisemblance qu'une forme de *capital* quelconque était requise pour accéder au(x) plus haut(s) espace(s) social(aux) du

« naturellement » porter à envier la situation des plus favorisés ne devrait pas être tenus pour acquis. Et l'on ne devrait pas prendre pour acquis non plus qu'il fût paysan parce qu'il était « dominé » par les *dominants* et que son existence se résumait à « subir » et à « accepter » docilement sa condition difficile. Le cas des *Bagaudes* pourrait peut-être venir contrebalancer cette idée : voir Drinkwater, « The Bacaudae of Fifth-Century Gaul ».

Pour revenir au temps moderne, nous avons d'ailleurs très bien connu des gens qui travaillaient dans des conditions extrêmement difficiles et dans des emplois souvent perçus comme « bas de classes », mais qui n'auraient changé de place avec aucun politicien, médecins, avocats ou professeurs. Ce simple fait n'est jamais reconnu par Bourdieu qui ne semble pas pouvoir concevoir (ou admettre) qu'un bûcheron puisse vraiment aimer son travail, sans jamais espérer s'élever au-dessus de cette situation (si l'on peut bel et bien employer le mot « élever » dans un tel contexte, puisque tout cela reste profondément relatif).

²⁴³ C'est dire que sa recherche a « produit » ou plus souvent « recyclé » et « réadapté » les outils d'autres chercheurs. En vérité, les influences intellectuelles sont nombreuses dans le travail de Bourdieu. Une simple lecture de n'importe lequel de ses textes laissera transparaître quelques mots de Weber, sûrement, puis Durkheim et Marx (même si c'est la plupart du temps pour critiquer ce dernier). On décèle aussi un arrière-gout de Lévi-Strauss, Kant, Mauss, Elias, Bachelard, Husserl, Merleau-Ponty, Wittgenstein, etc. (se référer à : Chauviré, « Des philosophes lisent Bourdieu. Bourdieu/Wittgenstein : la force de l'habitus », 548-553; Grenfell, *Pierre Bourdieu: Key Concepts*, 20-25; Robbins, « La philosophie et les sciences sociales : Bourdieu, Merleau-Ponty et Husserl »). Philosophie et sociologie se côtoient dans l'ensemble de l'œuvre *bourdieusienne*, ce qui lui confère sa particularité (reconnu, entre autres, chez Grenfell, « Biography of Bourdieu », 23).

²⁴⁴ cf. *supra*, note 242.

Partie A - Introduction

groupe, mais on ignore encore lequel/lesquelles : économique, *culturel*, militaire, religieux, etc.²⁴⁵

Le manque de données empiriques précises est une autre limitation qui nous empêchera d'entrer dans les certitudes comme le fait Bourdieu dans toutes ses études²⁴⁶. Dresser le portrait *structurel* d'Alaric et de ses *Goths* ne donnera, qu'au mieux, un ensemble troué à la manière d'une passoire. Il ne faut donc pas s'attendre à des résultats définitifs et assurés dans l'étude elle-même. En réalité, tout ne repose que sur des hypothèses, des théories et des concepts artificiellement conçus et artificiellement imposés au monde antique; ce qui devrait néanmoins s'agencer assez bien avec ce qui fut fait jusqu'à maintenant sur la période qui nous intéresse²⁴⁷.

ii) « *Structure* » et lois *sociales*

Quiconque étudie un groupe quelconque tient certaines choses pour acquises sans jamais l'indiquer clairement puisque, *allant de soi* à son esprit, cela semble inutile. D'abord, le groupe étudié se connaît comme groupe²⁴⁸. Ensuite, il existe une *structure*

²⁴⁵ Bourdieu place au sommet des éléments motivateurs d'un *agent*, le *capital culturel* et *économique*. Pour Alaric par contre, sa recherche perpétuelle de biens et de terres tend à montrer en tout cas que l'excès de *capital économique* n'était pas chose acquise au sein du groupe. Le *capital économique* semble avoir été un motivateur plutôt qu'un acquis sur lequel les *agents* du groupe pouvaient justifier leurs positions dans ce groupe.

²⁴⁶ Bourdieu croyait même qu'on ne pouvait se livrer à une étude sociologique sans recueillir de données empiriques sur lesquelles s'appuyer (opinion partagée au moins chez Grenfell, « Introduction », 2). C'est là, selon nous, notre limitation la plus sérieuse, bien qu'elle ne soit pas limitée à notre seul travail puisqu'on la retrouve dans l'ensemble des études sur le monde antique. L'empirisme est en effet un outil qui nous est inaccessible dans 99 % des cas que l'on étudie en histoire ancienne; il est d'autant plus absent de notre étude qui s'intéresse à un groupe totalement muet dans les sources.

²⁴⁷ N'oublions surtout pas l'artificialité de l'*ethnogenèse* qui domine le domaine depuis plus de 40 ans. On a vu également, dans le deuxième chapitre, qu'aussitôt que l'on remet en question les sources anciennes douteuses comme Jordanès et que l'on s'éloigne de l'histoire événementielle à la Gibbon, on ne peut éviter les hypothèses et les théories préfabriquées. C'est dire qu'en refusant d'écrire une histoire traditionnelle et événementielle, on s'expose les flancs à la critique.

²⁴⁸ C'est une chose rencontrée très souvent chez les experts; le plus facile à identifier pour notre sujet d'étude est P. Heather.

Partie A - Introduction

sociale à ce groupe qui est lui-même capable de théoriser sur le monde et de se réclamer une place dans ce monde²⁴⁹. Enfin, les *agents* constituant ce groupe ont des désirs, des objectifs, des plans, et agissent de manière à assouvir ces désirs et à réaliser ces plans dans des limites imposées consciemment ou non; cela fait en sorte que l'*agent* est *structuré* dans sa manière d'agir et de réagir, et est *structurant* dans la mesure où ses plans vont de pair avec ceux des autres *agents* de son groupe ou du moins du même *espace social* que le sien²⁵⁰.

Maintenant, nous utilisons assez souvent le mot « *structure* » dans cette étude pour parler des *Goths* d'Alaric. Bien entendu, il s'agit d'un emprunt au vocabulaire sociologique. Pourtant, il faut éviter de croire à un déterminisme fataliste dès que l'on mentionne ce mot *structure*; nous ne croyons pas qu'il faille y rattacher un sens *lévi-straussien* à chaque fois. C'est d'ailleurs pourquoi Bourdieu est si utile : il fut fortement influencé par Lévi-Strauss, mais il est parvenu à s'en éloigner en laissant aux *agents sociaux* une multiplicité de choix dans leurs actions, ce qui se traduit en partie par sa notion d'*habitus*²⁵¹ que l'on verra en détail dans un instant²⁵².

Si nous parlons de *structure*, c'est qu'il faille malgré tout être conscient que le groupe

²⁴⁹ Très en vogue depuis Wolfram et son livre influent de 1980. C'est vraiment à partir de ce moment qu'on a tenté d'avancer des théories sur la *structure sociale* des groupes *barbares*. Le problème est qu'on applique toujours les mêmes schémas à l'ensemble des groupes *goths* que l'on rencontre dans nos sources, en faisant peu de cas de la *distance temporelle* et *spatiale* qui les séparaient d'abord entre eux, puis des *Romains*; on semble croire à une espèce d'affinité presque génétiquement ancrée dans l'esprit *collectif goth*. On justifie et explique rarement une telle interprétation.

²⁵⁰ Remarques grandement inspirées de Cockerham et Hinote, « Quantifying Habitus: Future Directions », 209. On retrouve ce genre de discours chez Bourdieu lorsqu'il parle de l'*habitus*; par exemple Bourdieu, *Questions de sociologie*, 133-136.

²⁵¹ Bourdieu, *Questions de sociologie*, 133-136; résumé par Cockerham et Hinote (« Quantifying Habitus: Future Directions, » 203) : « So while the habitus internalized objective social conditions in the mind and body and typically provide practical dispositions toward actions that were consistent with the norms and culture of the prevailing social order, it was also capable of being creative. »

²⁵² Ce serait l'un des apports les plus importants de Bourdieu à la sociologie. Il est parvenu à contourner le grand problème dichotomique qui y régnait, soit celui de l'objectivisme/subjectivisme. En effet, par sa *théorie de la pratique*, Bourdieu est parvenue à marier ces deux courants opposés et à faire valoir qu'un *agent* est en mesure d'agir librement jusqu'à un certain point (*habitus*), mais dans certaines limites structurées (*champs*) auxquelles il se plie inconsciemment. Voir Bouveresse (« Règles, dispositions et habitus : Bourdieu et Wittgenstein », 580-583) pour un point similaire.

Partie A - Introduction

d'Alaric avait bel et bien sa propre *structure* qui devient visible à de rares occasions dans les sources. Les auteurs de l'époque nous donnent comme tête d'affiche Alaric et on peut être porté à croire qu'il était l'homme avec le plus de pouvoir dans le groupe²⁵³ : de là, on peut supposer qu'il trônait seul au sommet de la *pyramide social* et que, sous lui, s'étalait un nombre x d'*espaces sociaux*²⁵⁴. C'est dire qu'on assume simplement qu'Alaric régnait (littéralement) sur ceux qui le suivaient puisque nos auteurs en auraient fait le *roi*²⁵⁵.

Cela dit, les détails importent peu pour l'instant; nous reviendrons plus longuement sur cette question d'*espaces sociaux*²⁵⁶ dans les chapitres 7 et 8, tout en se questionnant sur la *royauté* d'Alaric. Toutefois, ce qui compte immédiatement est d'attirer l'attention sur l'inévitabilité de prendre le groupe d'Alaric comme un groupe *structuré*, régi par des *lois* et qui évoluait dans un système lui-même *structuré* et régi par des lois. Suivant le modèle de Bourdieu, on se trouve ici dans un système concentrique où on est en mesure de décortiquer plusieurs *champs*²⁵⁷ imbriqués dans lesquels nous apercevons les *Goths* à des fréquences diverses et fluctuantes.

²⁵³ Bien que tout cela soit tout à fait incertain en réalité. Il était bien plus facile aux auteurs *romains* d'identifier un seul individu qui faisait alors office de tête d'affiche pour l'ensemble du groupe. En fait, c'était un procédé inscrit dans la vieille tradition littéraire *gréco-romaine*, où on a toujours un individu à travers lequel on voyait et on interprétait toutes les actions d'un groupe (nous pensons à Arminius, Civilis, Marobode, Zénobie, etc.)

²⁵⁴ Terme préféré par Bourdieu au lieu de « classe » (Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 54).

²⁵⁵ C'est une position encore suivie par bon nombre d'érudits, le plus en vue étant H. Wolfram. Nous verrons au chapitre 8 que cette interprétation est infondée.

²⁵⁶ Peu d'auteurs se sont d'ailleurs penchés sur la question, et jamais de façon satisfaisante. Il faudra s'adonner ici à une étude comparative. Cela fut fait auparavant entre les groupes *barbares* et l'Empire *romain*, mais très peu selon les groupes *barbares* entre eux. Par exemple, Wirth supporte l'idée très répandue d'une *dynastie royale* pour les *tribus germaniques* et dépendante des ressources de l'Empire *romain* (Wirth, "Rome and Its Germanic Partners in the Fourth Century," 24; Murray, *Germanic Kinship Structure Studies in Law and Society in Antiquity and the Early Middle Ages*; Goetz, "Gens Terminology and Perception of the 'Germanic' Peoples from Late Antiquity to the Early Middle Ages,").

²⁵⁷ Sur le concept de *champ*, voir : Wacquant, « Toward a reflexive sociology: A workshop with Pierre Bourdieu », 39; Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 151-153, 159; Bourdieu, *Questions de sociologie*, 113-120; Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, 25-26; Bourdieu et Chartier, *Le Sociologue et l'historien*, 84-87. L'analogie la plus souvent mise de l'avant par Bourdieu dans la plupart de ses textes est celle d'un *jeu*. Il faut voir le *champ* comme un « *jeu* » dans son sens ordonné et limité.

Partie A - Introduction

En effet, suivant les sources, on est en mesure de regarder de loin l'évolution des *Goths* d'Alaric dans le *champ militaire*, surtout, qui reste le mieux documenté pour l'étude. À certaines occasions, on a aussi un aperçu des *champs* économique, politique, juridique et familial. On doit donc commencer par se conscientiser à la réalité de chacun de ces *champs* qui présente un système de lois et de règles qui limite les *agents* dans leurs actions au sein de ce *champ*. S'il y a bel et bien une chose que nos sources parviennent à nous montrer, c'est que tous ces groupes *barbares* d'envergures (*Goths, Francs, Alamans, Huns, etc.*) agissaient rarement sous l'impulsion du moment et en toute liberté, sans craindre aucune conséquence en retour de leurs actions²⁵⁸. Nous ne voulons pas insinuer que leurs actions étaient calculées à coup sûr, ni même qu'ils étaient conscients de toutes ces régulations (certaines étaient inscrites dans l'*habitus* des plus familiers avec l'Empire), mais simplement que personne dans le monde *gréco-romain* ne pouvait agir comme bon lui semblait. C'est dans ce sens que nous

C'est-à-dire que chaque *jeu* comporte ses règles et une façon particulière d'y jouer. Chaque joueur qui participe au *jeu* sait comment y jouer sans trop y penser : c'est une seconde nature pour ceux et celles qui l'ont pratiqué un certain temps et quelques-uns parviennent même à manipuler ses règles pour contourner le système établi; c'est ce que Bourdieu nomme le « *sens du jeu* », mieux rendu en anglais par « *sens of the game* » (cf. Bourdieu et Lamaison, « From Rules to Strategies: An Interview with Pierre Bourdieu », 113-114).

Bourdieu explique aussi le *champ* comme un microcosme dans le macrocosme du monde *social*. C'est-à-dire que chaque *champ* a ses propres règles et ses propres limitations, sans être toutefois totalement indépendant des autres *champs sociaux* qui constituent de concert le macrocosme. C'est en partie le fonctionnement autonome de chaque *champ* qui assure le maintien de la dichotomie *dominant/dominé* et qui assure la *distinction* sociale sans participation nécessairement active des *dominants* dans toute l'affaire. La logique intrinsèque du *champ* fait en sorte à elle seule de pouvoir être façonnée par des actions non forcément conscientes des *dominants*. La logique du *champ* n'est donc pas nécessairement dépendante des actions logiques des *dominants*. C'est comme si tout fonctionnait dans le but de légitimer les *dominants* dans leurs rôles. Notez que Bourdieu n'a pas été le seul à voir l'*agent* comme soumis à un ensemble de lois *sociales* que l'on pourrait presque croire innées; voir, par exemple, Sidnell (« An Ethnographic Consideration of Rule-Following », 431) qui résume bien l'idée.

²⁵⁸ Conséquences au niveau des réprimandes potentielles en provenance de la cour impériale, mais aussi au niveau des limitations, des risques encourus, etc. Il faut comprendre que ces groupes ne se décidaient sûrement pas aléatoirement à attaquer l'Empire du jour au lendemain; il y avait tout un calcul à effectuer avant de se lancer à l'assaut des *Romains*. Parfois, en lisant les études récentes, on a tendance à croire que des groupes comme celui d'Alaric sortaient de nulle part pour attaquer l'Empire et s'en retourner nulle part, pour simplement revenir après dans un cycle infini. On perd le côté humain de ces groupes lorsqu'on ne fait que suivre nos sources.

Partie A - Introduction

entendons parler de *structure* : la vie des individus *romains*²⁵⁹ était *structurée* selon un système de *dispositions* qui offrait certaines *possibilités* et *probabilités*.

iii) *Habitus* : présentation et explications

Le *champ conceptuel* présenté ici, donc, se concentre à étudier le monde *microscopique* du sujet d'étude, contrairement à l'approche *macroscopique* populaire que l'on rencontre à l'habitude. Par exemple, on a vu déjà que l'*ethnogenèse* est réellement un concept qui vise à expliquer le long terme, le *macromonde* des *Goths*; c'est ce que certains nomment l'approche *primordialiste*. Bentley en dresse d'ailleurs un bon résumé où il met l'accent sur la perturbation qui force la formation d'une *ethnicité collective* artificiellement conçue²⁶⁰.

À la différence de cette approche, il faut plutôt restreindre l'objectif : on doit étudier un seul groupe sans assumer l'idée de continuité qu'on sous-entend toujours dans une telle situation²⁶¹. En partant de cette prémisse, on sera en mesure d'avancer que les *Goths* d'Alaric ne sont pas à rapprocher de ceux d'Atharic, de Radagaise ou même de ceux d'Athaulf. C'est aussi un point de vue que l'on pourrait dire plus *instrumentaliste*²⁶² à la base, surtout en ce qui a trait au côté fictif reconnu de ces collectivités²⁶³.

²⁵⁹ Ici, c'est une question de point de vue et d'interprétation, mais Alaric et son groupe peuvent sûrement être rangés sous ce qualificatif de « *romains* » puisque, ayant au moins vécu dans l'Empire pendant près de 30 ans minimum en date de 406-407, la majorité y avait passé plus de la moitié de leurs vies, sinon la totalité.

²⁶⁰ Bentley, « Ethnicity and Practice », 25-26.

²⁶¹ Vaut-il la peine de rappeler à ce point-ci que nous sommes d'avis que les différents groupes *goths* n'avaient que ce *nom* de commun qui leur était donné par des auteurs *romains* loin de se soucier d'effectuer un travail juste?

²⁶² Dans les mots de Bentley (« Ethnicity and Practice », 25) : « Instrumentalist models generally hold that changing political and economic contexts disrupt traditional material orders and create novel constellations of shared material interests. People with common interests coalesce into groups in pursuit of those interests [...] Ethnic groups, resurgent or newly created, exist 'essentially as a weapon in pursuit of collective advantage'. » Donc, nul besoin de faire de ces groupes *barbares* du 5^e siècle les héritiers conscients d'anciens groupes *barbares* établis, avec *culture* et tout le bagage *social* sous-entendu; tout aurait aussi bien pu se forger plutôt sur place, à la dure.

²⁶³ Ibid., 26.

Partie A - Introduction

Par contre, ce que les approches *primordialistes* et *instrumentalistes* ont en commun est qu'elles généralisent trop et ne prennent jamais en compte l'individu qui est pourtant le centre de la construction *identitaire* de tout groupe²⁶⁴. C'est ce qui nous mène à introduire le concept qui vient corriger ce défaut : l'*habitus*²⁶⁵. Voici l'une des définitions de l'*habitus* dans les mots de Bourdieu :

Principe générateur durablement monté d'improvisations réglées [...], l'*habitus* produit des pratiques qui, dans la mesure où elles tendent à reproduire les régularités immanentes aux conditions objectives de la production de leur principe générateur, mais en s'ajustant aux exigences inscrites au titre de potentialités objectives dans la situation directement affrontée [...] [l'*habitus*] est histoire faite nature, c'est-à-dire niée en tant que telle parce que réalisée dans une seconde nature [...]²⁶⁶

L'*habitus*, donc, tel que mis de l'avant par Bourdieu permet une plus grande ouverture d'esprit sur l'*agent* et sur le *champ* qui influence l'action²⁶⁷. Ici, il faut souligner que

²⁶⁴ Ibid.

²⁶⁵ Concept inventé par Pierre Bourdieu. Pour l'avantage d'une perspective microscopique rattachée aux théories de Bourdieu, Swartz ("Bringing Bourdieu's Master Concepts into Organizational Analysis," 48) a déjà fait la remarque.

²⁶⁶ Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, 262-263. Voir aussi : Hillier et Rooksby, « Introduction to First Edition », 21; Maton, « Habitus »; Wacquant, « Toward a reflexive sociology: A workshop with Pierre Bourdieu », 40, 42-43; Wacquant, « From Ruling Class to Field of Power: An Interview with Pierre Bourdieu on La Noblesse d'État », 31, 34.

On constate rapidement qu'il existe plusieurs définitions de ce concept parmi les spécialistes; p. ex. Deubel et al., *Dictionnaire des auteurs en sciences économiques et sociales*, 39-40; Maxwell, *Christianization and Communication in Late Antiquity: John Chrysostome and his Congregation at Antioch*, 146-148; Williams, *The Monk and the Book: Jerome and the Making of Christian Scholarship*, 19-20.

Voir toutefois les mises en garde de Wacquant ("Toward a reflexive sociology: A workshop with Pierre Bourdieu") au sujet des nombreux chercheurs qui ont effectué une mauvaise lecture de l'œuvre de Bourdieu. Et, bien sûr, Bourdieu a été critiqué; voir surtout J. Verdès-Leroux (*Le Savant et la politique - Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*) qui se montre virulente, et Ostrow ("Culture as a Fundamental Dimension of Experience: A Discussion of Pierre Bourdieu's Theory of Human Habitus") qui est plus mesuré.

²⁶⁷ « À chaque classe de positions correspond une classe d'*habitus* (ou de *goûts*) produits par les conditionnements sociaux associés à la condition correspondante et, par l'intermédiaire de ces *habitus* et de leurs capacités génératives, un ensemble systématique de biens et de propriétés, unis entre eux par une affinité de style [...] L'*habitus* est ce principe générateur et unificateur qui retraduit les caractéristiques intrinsèques et relationnelles d'une position en un style de vie unitaire, c'est-à-dire un ensemble

Partie A - Introduction

l'habitus n'est pas l'équivalent de *l'ethnicité*; c'est plutôt une composante *identitaire* formatrice cruciale et déterminante²⁶⁸. Bourdieu a établi que *l'agent* agit en fonction de *stimuli* qui lui viennent d'un milieu où agir (*champ*) et qui entraînent une réponse qui est en règle avec son bagage de *schèmes* d'actions ou de goûts (c.-à-d. les *probables*). Ces *schèmes* sont à deux temps : on en acquiert une partie dès l'enfance²⁶⁹, et on accumule l'autre partie au cours de sa vie; ce n'est donc jamais un tout fini ni complet, mais il est censé rester constant et reconnaissable²⁷⁰ tout en permettant l'improvisation

unitaire de choix de personnes, de biens, de pratiques. Les *habitus* sont des principes générateurs de pratiques distinctes et distinctives — ce que mange l'ouvrier et surtout sa manière de le manger [...] les opinions politiques qui sont les siennes et sa manière de les exprimer diffèrent systématiquement des consommations ou des activités correspondantes du patron d'industrie; mais ce sont aussi des schèmes classificatoires, des principes de classement, des principes de vision et de division, des goûts, différents. Ils font des différences entre ce qui est bon et ce qui est mauvais, entre ce qui est bien et ce qui mal [...], mais ce ne sont pas les mêmes. Par exemple, le même comportement ou le même bien peut apparaître distingué à l'un, prétentieux ou m'as-tu-vu à l'autre, vulgaire à un troisième. » (Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 23).

²⁶⁸ Vladiv-Glover et Frederic, « Pierre Bourdieu's habitus: A Critique in the Context of C. S. Peirce's Belief as Habit », 33.

²⁶⁹ Bentley, « Ethnicity and Practice », 28; Bonnewitz, *Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 61; Bourdieu et Chartier, *Le Sociologue et l'historien*, 76-78. C'est par l'éducation générale (pas seulement au sens scolaire) que l'on s'ajoute des *schèmes de perceptions* et que l'on se *structure* inconsciemment selon un ordre presque génétique.

Bonnewitz (*Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 61) dit d'ailleurs qu'acquérir une éducation familiale, c'est apprendre à se situer où se situent nos parents (positions de *classe*), à acquérir leurs modes de perceptions et de représentations du monde. Il s'agit aussi de *l'habitus* le plus durable et le plus profondément ancré chez un *agent* et qui aura le plus tendance à faire ou refaire surface de manière spontanée. Selon Bonnewitz, *l'habitus primaire* (c.-à-d. familiale) agit comme fondation à la perception et l'interprétation du monde et c'est sur cet *habitus primaire* que viendront se greffer les *habitus secondaires* (c.-à-d. ceux acquis au cours de la vie de *l'agent*). C'est un peu comme si les premières *dispositions* d'un *agent* influençaient tout ce qui venait ensuite; restructurant constamment *l'habitus primaire* sans jamais le modifier beaucoup et certainement pas au-delà de toute reconnaissance. *Idem* chez Accardo, *Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 159-164.

²⁷⁰ Waterson, « Enduring Landscape, Changing Habitus: The Sa'dan Toraja of Sulawesi, Indonesia », 338-339; Hillier et Rooksby, « Introduction to First Edition », 22; Swartz, « Bringing Bourdieu's Master Concepts into Organizational Analysis », 48; Bourdieu et Chartier, *Le Sociologue et l'historien*, 79. Accardo (*Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 160) dit aussi que l'apprentissage se fera en lien avec des acquis antérieurs, de telle sorte que les nouvelles *dispositions* d'un agent seront influencées d'abord et avant tout par son *habitus primaire* qui tendra à conditionner l'acquisition de ces nouvelles connaissances en les modelant sur des *dispositions* déjà apprises et familières.

Partie A - Introduction

jusqu'à un certain point²⁷¹. C'est cela qui donne à l'*agent* le « sens of the game » de la *société* dans laquelle il évolue.

On dénombre encore deux ingrédients essentiels à cette recette : l'*ethos* et l'*hexis*. L'*ethos* est tout ce qui force un individu à agir selon des règles implicites; il s'assure de faire cadrer l'*agent* dans un système de manière tout à fait inconsciente. On pourrait dire que l'*ethos* est subi et intériorisé; c'est ce qui se rapproche le plus de la morale²⁷². On ne fait pas telle ou telle chose parce que c'est interdit et que cela « va de soi ». Quant à l'*hexis*, c'est tout ce qui se rapporte à la disposition corporelle : c'est la manière d'agir d'un individu, de se tenir, de marcher, etc., qui sont tous des éléments également intériorisés et inconscients qui se manifestent sans que l'*agent* ait besoin d'y réfléchir²⁷³. L'*ethos* et l'*hexis* sont donc des composantes durables et omniprésentes dans l'*habitus*.

Le concept d'*habitus* a alors ce net avantage de mettre l'*agent* au premier plan. Non pas que l'individu y est vu comme libre de contraintes : Bourdieu n'a jamais pu se défaire complètement d'une approche structuralisante²⁷⁴ et cela est certainement justifiable²⁷⁵. Aussi, il faut rappeler que sa *théorie de la pratique* est élitiste et, si elle est appliquée à la lettre, paraît restreindre considérablement le « libre arbitre » de

²⁷¹ « L'*habitus* est une structure interne toujours en voie de restructuration. » Accardo, *Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 160. Voir encore : Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, 134-135; Cockerham et Hinote, « Quantifying Habitus : Future Directions », 202-204.

²⁷² Bonnewitz, *Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 60.

²⁷³ Ibid., 60-61.

²⁷⁴ À ce sujet, voir Vladiv-Glover et Frederic, « Pierre Bourdieu's habitus : A Critique in the Context of C. S. Peirce's Belief as Habit ».

²⁷⁵ Nous renvoyons à la section « *Structures et lois sociales* », *supra*.

Partie A - Introduction

l'*agent*²⁷⁶. L'*agent* sera, à dire vrai, porté à agir comme il le fera par la force de la *structure objective* (c.-à-d. le *champ*)²⁷⁷ à laquelle il sera confronté, en règle avec la *doxa*²⁷⁸.

Pourtant, cette allure déterminée de la théorie *bourdieusienne* est un mal nécessaire puisque c'est ainsi que Bourdieu est parvenue à surpasser la grande dichotomie objectivisme/subjectivisme de la sociologie en les mariant l'une à l'autre²⁷⁹.

Chez Bourdieu, tout se passe comme si l'*agent* peut faire des choix (et jouie donc d'une certaine liberté), mais que ces choix lui sont imposés par des limites *intériorisées*. Comme l'a remarqué Bonnewitz : « [c]eci implique que nos pratiques ne sont ni totalement déterminées (les agents font des choix), ni totalement libres (ces choix sont déterminés par l'*habitus*). »²⁸⁰

(1) Unité des concepts et complexification du sujet

À ce point-ci, il faut se rendre à l'évidence que tout l'*outillage conceptuel* de Bourdieu n'a jamais été construit en vue d'agir indépendamment de ses composantes; c'est-à-

²⁷⁶ « We can always say that individuals make choices, as long as we do not forget that they do not choose the principle of these choices. » (Wacquant, « Toward a reflexive sociology: A workshop with Pierre Bourdieu », 43). Ailleurs (Bourdieu et Eagleton, « Doxa and Common Life »), Bourdieu mentionne qu'il est conscient de sa tendance à mettre parfois trop l'accent sur les limites de l'*agent*. Pourtant, il se montre plus ouvert d'esprit à certaines occasions et va jusqu'à dire que l'*habitus* peut générer des improvisations, mais qu'il est limité (Bourdieu, « Habitus », 46). Vladiv-Glover et Frederic (« Pierre Bourdieu's habitus : A Critique in the Context of C. S. Peirce's Belief as Habit », 32–33) considèrent ce concept comme étant fermé.

²⁷⁷ « The habitus, which is determined by the social conditions in which an individual lives, imposes certain forms of practice and conduct on the bodies of individuals, who in the end unknowingly embody the "structuring structure" of the habitus. » (King, « Thinking with Bourdieu against Bourdieu: A "Practical" Critique of the Habitus », 424). Voir aussi Vladiv-Glover et Frederic, « Pierre Bourdieu's habitus : A Critique in the Context of C. S. Peirce's Belief as Habit », 31-38.

²⁷⁸ « La doxa est un point de vue particulier, le point de vue des dominants, qui se présente et s'impose comme point de vue universel [...] » (Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 129) ou encore : « [...] état implicite et indiscuté [...] » (Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, 411, note 142). Voir aussi Arnal, « Doxa, Heresy and Self-Construction », 56-57.

²⁷⁹ Champagne et Christin, *Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, chap. 2.

²⁸⁰ Bonnewitz, *Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*, 62.

Partie A - Introduction

dire que ces concepts ne peuvent pas exister séparément²⁸¹. L'*habitus* est donc directement relié, entre autres, au *capital*, au *champ* et à la *doxa*. Certes, l'addition de tous ces concepts donne parfois à l'*habitus* une allure programmée²⁸². Bourdieu s'est basé sur ses propres recherches pour construire sa méthode, ce qui fait en sorte que la « *théorie de la pratique* » est bien ancrée dans la réalité moderne. Ce sont là deux limites importantes qu'on a déjà soulevées : la théorie de Bourdieu assume que les *espaces dominés* aspirent à atteindre l'état des *espaces dominants*, et cela est dû en partie à sa propre expérience et aux *structures* qu'il a étudiées durant sa carrière. Comme l'a noté N. Zeiner, la théorie de Bourdieu fonctionne surtout selon « a vertical axis »²⁸³ et ne considère que très rarement l'élément horizontal de la société.

Malgré ces réserves, il semble sans équivoque qu'il faille donner à chaque *agent* d'un groupe comme celui d'Alaric son propre *habitus*. On se retrouve alors avec un groupe exponentiellement complexifié (puisque tout groupe est cadencé par une *structure* intrinsèque d'*espaces sociaux*, eux-mêmes *structurés* à leur tour) qui permet du même coup à chaque *agent* un rayon considérable d'actions possibles (et non forcément dépendantes du groupe ou de son leader) et alors, un certain *relativisme sociétal* (c'est-

²⁸¹ Wacquant, « Toward a reflexive sociology: A workshop with Pierre Bourdieu »; Swartz, « Bringing Bourdieu's Master Concepts into Organizational Analysis », 47. Bourdieu ("Habitus," 47) s'opposait à l'emploi individualisé de ses concepts, et nous hésitons à laisser certains de côté puisqu'ils étaient présents à l'époque *romaine*, bien que d'un autre ordre d'importance que sous-entendu dans l'étude de Bourdieu. Zeiner (*Nothing Ordinary Here: Statius as Creator of Distinction in the Silvae*, chap. 1) est de notre avis là-dessus et même qu'il argumente pour appliquer la théorie de Bourdieu assez étroitement.

²⁸² C'est là un élément de sa théorie qui fait sortir plusieurs sociologues de leurs gonds. La majorité des critiques de Bourdieu semble croire à l'« individu libre » et maître de sa destinée. Pourtant, après avoir lu Bourdieu, il ne paraît pas que son interprétation des limites inhérentes en chacun de nous soit à ce point absurde... Voir Champagne et Christin (*Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, 56–58) pour une opinion similaire.

²⁸³ Zeiner, *Nothing Ordinary Here: Statius as Creator of Distinction in the Silvae*, 25.

Partie A - Introduction

à-dire, des actions de groupes impossibles à prédire puisqu'elles découlent de l'ensemble des actions *structurées* propre à chaque *agent*)²⁸⁴.

On réalise aussi que, pour Alaric qui s'est peut-être improvisé un groupe, c'est la somme des *agents* « *goths* » qui a d'abord créé ce groupe, alors que le groupe aurait seulement influencé l'action de ses différents *agents* par la suite. On ne le dira jamais assez souvent : tous les groupes *goths* n'étaient certainement pas identiques et ne sont pas équivalents l'un de l'autre²⁸⁵. Ajoutons que le milieu influence fortement l'*agent* (et habituellement le façonne s'il y reste assez longtemps), et que dans bien des cas le groupe sera la résultante d'une somme d'*agents* de provenances diverses²⁸⁶. Cela en vient à créer un véritable complexe d'*habitus* et c'est ce complexe d'*habitus* d'*agents* qui doit devenir le centre d'attention lorsqu'on parle des actions d'un groupe, et non l'*habitus* du groupe lui-même qui n'est rien d'autre à la fin qu'une médiation d'*habitus* d'*agents* d'*espaces sociaux* différents.

Cela étant dit, il n'est pas nécessaire de nourrir l'espoir de pouvoir arriver à identifier l'*habitus* de chaque *Goth* présent dans le groupe d'Alaric. Il suffit simplement de lancer l'idée qu'un groupe comme celui à l'étude n'est pas un monolithe dormant, mais bien un organisme vivant et en conflit constant, pour révéler cette dimension cachée qui permettra d'avancer d'autres hypothèses à de vieux problèmes²⁸⁷.

²⁸⁴ Bourdieu (*Physical Space, Social Space and Habitus*, 14–15) fait une telle remarque dans l'un de ses articles; il y dit, entre autres, que les *habitus* des *agents* d'un groupe sont à la fois « [...] differentiated, but they are also differentiating », ce qui veut dire que l'*habitus* sert autant à unir qu'à diviser.

²⁸⁵ Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 152-153. Et Bentley de dire : « Overlaps in the behavioral repertoire of peoples having characteristically different experiences (and habitus) are likely to give rise to invalid assumptions of mutual understanding. » (Bentley, « Ethnicity and Practice », 34).

²⁸⁶ King («Thinking with Bourdieu against Bourdieu: A 'Practical' Critique of the Habitus,» 421–422, 424–425) en admet autant lui-même plus loin dans son article. Voir aussi Ostrow, « Culture as a Fundamental Dimension of Experience: A Discussion of Pierre Bourdieu's Theory of Human Habitus », 279. Non seulement cela, mais une fois que l'on considère avec quelle fréquence le groupe d'Alaric s'est renfloué de nouveaux individus en 15 ans seulement, on ne peut que constater que les individus constituants n'étaient pas forcément très ancrés dans la « tradition » de ce groupe.

²⁸⁷ Il faut songer ici aux événements marquants, p. ex. à l'ajout des soldats de Radagaise et de Stilicon au groupe d'Alaric en 408. Au lieu d'y voir le salut des *Goths*, nous croyons plutôt que l'addition de tant d'hommes aurait été extrêmement problématique à la cohésion du groupe hôte, appliquant une pression

Partie A - Introduction

Bien sûr, au long du cheminement de la thèse, on présentera le plus souvent le groupe d'Alaric comme la plupart l'ont fait jusqu'à maintenant, c'est-à-dire en ramenant toute action à un simple dénominateur *collectif*. Au lieu, notre espoir repose sur l'utilisation de l'italique à outrance; le lecteur ne devra jamais perdre de vue que, à chaque fois qu'il sera question du groupe d'Alaric, il faudra toujours avoir à l'esprit que la cohésion y était toujours menacée, que des batailles *sociales* y étaient inévitables et que, bien que ce groupe sera présenté comme une unité, il s'agit en vérité d'un complexe d'*agents structurés et structurants*.

iv) *Habitus* et « théorie de la pratique »

Maintenant, il faut approfondir davantage sur le *champ conceptuel* de l'*habitus*²⁸⁸. En plus des nombreuses définitions de ce seul concept, Bourdieu a établi une « *théorie de la pratique* », où l'*habitus* joue un rôle déterminant, et que l'on peut résumer par la formule suivante : [(*habitus*)(*classe*)] + *champ* = *pratique*²⁸⁹. Bourdieu semble donc avancer que l'action (*pratique*) de tout individu (*agent*) est directement reliée et dépendante du milieu sociologique d'action (*champ*), du bagage personnel et social de l'agent (*habitus*) et de la *classe* (c.-à-d. *espace sociale occupé*) de l'*agent* en question. À chaque homme son *habitus*, donc, et à chaque homme correspondra une *pratique* différente d'un autre dans une situation donnée. Toutefois, Bourdieu rappelle souvent que les *agents* d'une *société* s'influencent réciproquement et agissent de manière semblable dépendamment de l'*espace social occupé*. C'est ce qui fait en sorte qu'un groupe

énorme sur la *structure sociale* alors que chacun y cherchait une niche ou cherchait à conserver la sienne... Cela bien sûr, si on croit que le groupe d'Alaric s'apparentait à un *peuple barbare*, ce dont il faut douter sérieusement.

²⁸⁸ Bourdieu en fournit plusieurs définitions, dépendant de l'ouvrage : Bourdieu, « Avenir de classe et causalité du probable », 28; Bourdieu et Lamaison, « From Rules to Strategies: An Interview with Pierre Bourdieu », 113-114; Bourdieu, *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*, 45; Bourdieu, *Physical Space, Social Space and Habitus*, 15-17; Bourdieu, « Habitus », 43. On note aussi que le concept a évolué à travers le temps et à mesure que Bourdieu raffinait (et complexifiait) ses théories, ce qui rend toute tentative d'y coller une seule définition vouée à un échec certain.

²⁸⁹ Deubel et al., *Dictionnaire des auteurs en sciences économiques et sociales*, 41.

Partie A - Introduction

puisse justement avoir une allure plus ou moins définie, sans toutefois qu'il y ait un arbitre qui s'assure que chaque *agent* entre dans le moule; Bourdieu parle alors « d'une orchestration sans chef d'orchestre. »²⁹⁰

Certainement, on peut se demander à ce point-ci comment s'y prendre pour identifier l'*habitus* d'un *agent* qui n'est même pas conscient lui-même d'avoir cet *habitus*. On insiste beaucoup sur ce fait dans les études critiques qui examinent les travaux du sociologue. Bourdieu est d'avis que c'est lorsqu'un *agent* se trouve « déraciné », « dé-mobilisé » et sorti de son *champ* ou de son *espace social* et propulsé dans un autre qui lui est « étranger » que son *habitus* devient évident pour ceux et celles qui possèdent l'*habitus* requis²⁹¹. En effet, lorsqu'un *agent* se trouve confronté à de nouvelles manières de faire et de penser et qu'il ne peut pas s'adapter assez rapidement, il se voit coupable d'*hysteresis*, c'est-à-dire de transposer son vieil *habitus* dans son nouveau *champ* et d'agir de façon inattendue pour les *joueurs* de ce *champ*²⁹². C'est dans ce genre d'occasion que les *agents* du *champ* en question seront choqués par ce « nouveau venu » et de sa manière d'agir et de se tenir (c.-à-d. par son *habitus* déréglé ou non réglé, justement)²⁹³.

²⁹⁰ cf. Champagne et Christin, *Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*, 75-76.

²⁹¹ L'inspiration pour l'*effet d'hysteresis* lui vint en Kabylie où il mena des enquêtes *anthropologique/ethnologique* auprès de gens en situation de crise.

²⁹² « [...] en raison de l'*effet d'hysteresis* qui est nécessairement impliqué dans la logique de la constitution des *habitus*, les pratiques s'exposent toujours à recevoir des sanctions négatives, donc un "renforcement secondaire négatif", lorsque l'environnement auquel elles s'affrontent réellement est trop éloigné de celui auquel elles sont objectivement ajustées. On comprend dans la même logique que les conflits de générations opposent non point des classes d'âges séparées par des propriétés de nature, mais des *habitus* qui sont produits selon des *modes de génération* différents, c'est-à-dire par des conditions d'existence qui, en imposant des définitions différentes de l'impossible, du possible, du probable et du certain, donnent à éprouver aux uns comme naturelles ou raisonnables des pratiques ou des aspirations que les autres ressentent comme impensables ou scandaleuses et inversement. » (Bourdieu, *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*, 260-261). Voir encore Hardy, « *Hysteresis* », 134-139.

²⁹³ Cet élément indissociable de l'*habitus* est réellement ce qui transparait à l'occasion dans les sources *romaines*. La difficulté vient des *topoi* qu'emploient les *Romains* pour nous parler du comportement de ceux qu'ils étiquetaient comme « *étrangers* ». D'ailleurs, on pourrait presque transposer cette situation à l'époque de l'Antiquité tardive alors que la majorité de nos auteurs espéraient revivre l'époque du Haut-Empire, mais que les institutions avaient évolué au point où il n'était plus possible de marier les deux

Partie A - Introduction

Cela mène aussi à un deuxième constat : ceux qui sont les mieux à même de réussir dans différents *champs* ou encore à saisir les opportunités qui « s'ouvrent devant eux », sont ceux qui auront d'inscrit dans leur *habitus* les *schèmes de perceptions* requis pour arriver à cette évidence²⁹⁴. En effet, pouvoir exploiter une fissure dans l'*édifice social* demande de connaître ses matériaux et de pouvoir les manipuler pour réparer et reconstruire avec du recyclé²⁹⁵.

Mais pour revenir brièvement aux *habitus individuels* et *collectifs*, on se rend compte qu'il devient impossible d'affirmer, en regroupant les multiples *habitus* qui forment la réalité de tout groupe, que la distance *spatiale* entre deux groupes est sans grande importance puisque le milieu *social* d'action (c.-à-d. le *champ*) influence bel et bien directement les *agents* qui s'y trouvent. De ce fait, il devient beaucoup plus difficile d'accepter une version réductrice qui voit l'ajout d'éléments nouveaux à tout groupe comme une banalité sans conséquences majeures. Au contraire, chaque nouvel individu apporte un nouvel *habitus* (et de nouveaux conflits, etc.) qui ne cadre pas nécessairement dans l'*habitus collectif* des *agents* constituants et qui aura donc de fortes chances de produire un *effet d'hysteresis* pendant un temps. On peut donc croire qu'à l'ajout d'un nombre important d'individus à un groupe existant, les problèmes *sociaux* ne sont jamais bien loin.

époques. Nous pensons par exemple à Synésios de Cyrène (*De Regno*) et ses désirs, impossibles, de revoir un jour dans les champs de bataille une armée *purement romaine*...

²⁹⁴ Hardy ("Hysteresis," 134–135, 148) souligne qu'il s'agit souvent des *agents* des *espaces dominants*. En effet, dominant les différents *champs*, les *dominants* ont habituellement les outils nécessaires pour modifier le *champ* ou pour s'adapter à tout le moins aux modifications/évolutions des divers *champs*.

²⁹⁵ C'est ici que l'on compte mettre beaucoup d'effort pour montrer que, advenant qu'Alaric ait vraiment voulu obtenir une place à sa *juste valeur* dans l'Empire *romain*, il devait connaître cette *valeur* et savoir où, comment et quand agir. On ne se réveille pas un bon matin en se disant que l'on vaut mieux que ce que l'on a, pour ensuite se lancer à l'assaut de la puissance la plus formidable que le monde ait connue jusque-là (d'autant plus qu'Alaric savait très bien à qui il avait affaire). Il s'agit ici de l'un des plus forts arguments en faveur d'une interprétation d'Alaric comme étant un homme très connaissant des institutions *romaines*... Plus que le *champ militaire*, il semblerait qu'Alaric savait aussi comment « jouer » dans le *champ politique*, ce que les sources confirment amplement, en tout cas (dont les livres 5 et 6 de Zosime).

Partie A - Introduction

Bien sûr, il ne faut jamais perdre de vue que le groupe à l'étude n'a pas évolué dans le monde de Bourdieu et n'a peut-être pas partagé la *structure sociale* rigide qu'étudia le sociologue²⁹⁶. Aussi, la modernité d'aujourd'hui fait en sorte qu'il est beaucoup plus facile de garder en vie un sens identitaire *collectif* et *spatialement* vaste²⁹⁷ puisqu'on est en mesure de maintenir les contacts, peu importe la distance. Et Bourdieu considère comme primordiale cette distance. C'est dire que plus les *agents* sont près les uns des autres, plus ils auront d'éléments en commun²⁹⁸. Cela peut mener le chercheur à postuler que les *Goths*, bien que différents de certains *Romains* à certains endroits de l'Empire, pouvaient néanmoins ressembler beaucoup à ceux qui vivaient à proximité; ce qui implique du même coup que deux groupes *goths* (p. ex., Alaric et Rada-gaise) évoluant à des endroits *spatialement* espacés étaient sans doute bien plus différents qu'on ne veuille encore l'admettre suivant le témoignage de nos sources²⁹⁹.

De là aussi, il faut se rendre à l'évidence que toute l'effervescence qu'a créée le courant de l'*ethnogenèse*, en nous faisant croire que la *mémoire*³⁰⁰ des *dominants* agissait comme le ciment du groupe, a obscurci les autres voies d'interprétations possibles.

²⁹⁶ D'ailleurs, ce groupe de *Goths* ne possédait pas de *structure sociale* fixée et donc, la théorie de Bourdieu aura ses limites à certains endroits.

²⁹⁷ P. ex. les *Québécois* de n'importe quelle région du Québec se disent *Québécois* même si la localité y compte pour beaucoup dans leur sens *identitaire*. La chose est aussi vraie pour les francophones du Nouveau-Brunswick, tant *Acadiens* que *Chiacs* que *Brayons*. On se sait membre de tel ou tel groupe, tout en reconnaissant une certaine affinité envers les autres groupes francophones malgré tout (en général). La difficulté est de savoir jusqu'à quel point la modernité y joue un rôle : avec la technologie, il est beaucoup plus facile de développer une affinité avec des groupes éloignés. Ensuite, si l'on prend les *Québécois*, il nous semble que cette *identité* est devenue forte depuis l'époque de René Lévesque (surtout); pour les *Acadiens*, ce serait depuis la prise de conscience assez récente qui fut faite autour de la déportation de 1755, etc.

²⁹⁸ « Spatial distances on paper are equivalent to social distances. » (Bourdieu, *Physical Space, Social Space and Habitus*, 13-14). Cette ressemblance est toute suggestive cependant; Bourdieu dit lui-même que la *différence* est partout présente dans les sociétés d'aujourd'hui, malgré la volonté d'homogénéisation et de démocratisation mise de l'avant par plusieurs entités politiques (ibid., 20-21).

²⁹⁹ On peut comparer ce phénomène avec un exemple beaucoup plus étudié, le monde *grec* de l'époque Classique, où plusieurs ont montré que « *Grec* » ne voulait pas dire la même chose pour chacun et que certains d'entre eux se croyaient plus *Grecs* que d'autres (cf. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*).

³⁰⁰ Cette question de mémoire est extrêmement problématique à l'étude. Goffart (2002) a déjà dit que la mémoire à ses limites (environ 50 ans). Il ne suffit que de jeter un œil à quelques études sociologiques avec comme point de mire cette mémoire collective (lieux de mémoire, mémoire de la violence, mémoire

Partie A - Introduction

Qu'on le veuille ou non, l'*ethnogenèse*, même si à la base on y reconnaît la diversité *culturelle* des groupes impliqués, passe comme un concept foncièrement unificateur et même homogénéisateur.

D'ailleurs, suivant les dernières études sur la question, on se sent obligé de partir avec l'idée que l'*identité* et l'*ethnicité* étaient importantes pour les *Goths*, ce qui n'est pas du tout assuré dans les faits³⁰¹. On doit réaliser que le point de départ est de reconnaître que le groupe d'Alaric n'est pas à mettre au niveau des *Goths* précédents, ni peut-être même suivants : on ne peut pas faire une histoire des *Goths* à la manière

mnémorique, artificielle, etc.) pour se rendre à l'évidence qu'il s'agit d'un concept que la *société* doit s'efforcer à cultiver : « Recall will remain active only if narrating remains restless. » (Sennett, « Disturbing Memories », 20).

Ce n'est pas inné chez un groupe d'avoir une mémoire. Et lorsqu'un groupe arrive à s'en forger une, on se remémore rarement des événements très anciens; on se concentre plutôt sur le passé d'hier, compris et souvent vécu par la majorité du groupe (ibid., 18-20). Goody (« Memory in Oral Tradition », 78) explique bien que dans les sociétés illettrées (où il a investigué), la mémoire est construite sur la mnémorique et d'après un passé-présent; c'est-à-dire un passé construit selon ce que l'individu connaît de sa situation actuelle. Bloch (*How We Think They Think: Anthropological Approaches to Cognition, Memory and Literacy*, 108-110) va même jusqu'à affirmer que certains groupes, comme les Zafimaniry, ont en fait plusieurs récits narratifs d'un même événement historique marquant, sans que cela ne pose de problèmes.

Maintenant, cette mémoire *collective*, en se rappelant le concept d'*habitus*, est difficilement réductible à un dénominateur commun; la mémoire de l'*espace dominant* n'est pas nécessairement celle des *dominés*. Il ne s'agit là, pour l'instant, que d'un constat qui nécessiterait une lecture plus approfondie des études sociologiques. Nous anticipons que les études montreront, non pas un patron sociologique des *collectivités*, mais bien un modèle propre à chaque *espace social* de chaque groupe... Il s'agit donc d'un point négatif de plus au concept de l'*ethnogenèse* (voir toutefois Pohl [« Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response »] qui avance des arguments opposés).

Quant au concept d'*habitus*, Bourdieu semble faire allusion non pas à une mémoire *collective*, mais à une mémoire génétique (ou de classe), apprise et transmise inconsciemment à l'*agent* par ses prédécesseurs (parents, proches, etc.), de sorte qu'il apprend à se conduire selon sa classe et selon les contraintes de la *société* où il vit, mais en y ajoutant sa touche personnelle (contra Goody, « Memory in Oral Tradition », 90). Voir aussi Bloch (*How We Think They Think: Anthropological Approaches to Cognition, Memory and Literacy*, 36-37, 44-47) pour un point semblable.

³⁰¹ Gillett (« Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? », 121) fait une remarque similaire, de même que Pohl (« Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response »). Il serait en effet extrêmement curieux que les anciens aient partagé notre obsession vis-à-vis de leur *identité* et de leur *ethnicité*, et ici nous n'entendons pas simplement les *agents* de la *classe* dominante, mais bien de toutes les *classes*. Rien ne nous assure que cet élément comportait une quelconque importance pour eux. Voir à ce sujet la conclusion de Theuws, « Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul », 314-315.

Partie A - Introduction

d'un Jordanès³⁰². Il paraît évident que les *Goths* d'Alaric, et qu'Alaric lui-même, possédaient un *complexe identitaire* qui se nourrissait à partir de plusieurs sources de leur environnement et formait alors un *habitus* qui leur était unique. En parlant des *Goths* d'Alaric, de Gaïnas, etc., on ne peut éviter de les croire semblables sur la seule dénomination de leur nom *Goth*. Pourtant, dans l'Empire, ce que ces groupes avaient de commun ne relevait pas de leur héritage *goth*, mais bien de leur mode de vie à la romaine.

c) Conclusion

L'important à retenir de ce survol est que le *champ conceptuel* de Bourdieu sert surtout d'outil à penser. Ce que cette manière de conceptualiser la *société* apporte de nouveau, c'est une réflexion sous un différent angle d'approche. C'est dire qu'au lieu de s'attarder à penser les *Goths* en terme d'*ethnogenèse*, d'*identité* et d'*ethnicité*, on substitue tout ça par l'individu et son *habitus* (ce qui implique l'*hexis* et la *doxa*). Il faut alors s'attarder sur les actions, les comportements, la place de cet individu dans la *société*, etc. L'*ethnicité* n'a rien à y voir, *idem* pour l'*ethnogenèse*. Cela revient à dire que c'est la méthode qui change tout.

Quant à ceux et celles qui pourront se demander encore quelle peut bien être l'utilité réelle de parler de la *société gothe* avec les mots de Bourdieu³⁰³, espérons que les analyses des parties B, C et D permettront de montrer toute la valeur de cette approche.

Comme mentionné en entrée de chapitre, il s'agit d'une méthode qui a déjà été

³⁰² Il faut plutôt faire une étude sur chaque groupe particulier qui trouve des sorts différents dans l'histoire de l'Antiquité tardive, mais qui sont vus par des observateurs extérieurs comme faisant partie d'une même *collectivité*.

³⁰³ Notons la critique de Levithan (Levithan, « Roman Military Service: Ideologies of Discipline in the Late Republic and Early Principate by S. E. Phang ») : « I found that the use of Bourdieu's terminology left the facts no better organized than they are when presented in ordinary language [...] "total habitus" does not have much meaning in this more specific discussion of masculinity. In other contexts it can end up as a mere placeholder [...] »

Partie A - Introduction

éprouvée et acceptée dans le monde des antiquistes. Il s'agit donc de bâtir sur ces travaux et d'approfondir la méthode, tout en raffinant les analyses. L'étude gagne aussi en crédibilité en allant puiser chez les sociologues pour parler de la *société*, tout comme ces sociologues n'hésitent pas à venir puiser chez les historiens lorsqu'ils ont besoin d'informations valides sur les événements passés impliquant ces *sociétés*. Pour dire les choses autrement, il ne fait aucun doute qu'il vaut mieux parler de la *société* en utilisant les outils sociologiques développés à cette fin.

Autre chose importante à noter : l'historien bénéficie à coup sûr d'expliquer clairement sa méthode. Cela donne le pouls à ses propres biaisements et influences. D'aucun ne nierait que les historiens ont profondément été influencés par les différents courants sociologiques, ce qui est peut-être plus évident depuis Marx. Le *structuralisme*, l'école des Annales, l'anthropologie historique, les « *Cultural Studies* » sont quelques-unes des *écoles de pensées* qui ont eu un impact décisif sur biens des générations de chercheurs, plusieurs d'entre-elles s'enchevêtrant souvent dans une même étude. Notre choix pour les théories *bourdieusienne* s'insère tout à fait dans cette longue tradition d'emprunts aux *sciences sociales*.

Enfin, le vocabulaire théorique de Bourdieu est profondément ancré dans le courant classique (p.ex. *habitus*, *hysteresis*, *doxa*, *ethos*, etc.) et prend appui dans la pensée philosophique ancienne. Il faut savoir que Bourdieu a été formé dès un jeune âge dans la tradition classique (en plus d'apprendre le latin au collège des Jésuites) et que ces connaissances le suivirent toute sa vie³⁰⁴. En effet, il n'est pas rare de rencontrer dans ses textes des phrases latines et des renvois aux penseurs antiques. C'est simplement dire que cet aspect de son œuvre se veut un boni qui justifie un peu plus l'utilisation de ce *champ conceptuel* qui se réclame certaines affinités avec notre propre *champ académique*.

³⁰⁴ Robbins, « La philosophie et les sciences sociales : Bourdieu, Merleau-Ponty et Husserl », 29.

Partie A - Introduction

Sources

a) Introduction

Le dernier chapitre de notre introduction est voué à l'exposition des sources littéraires. L'idée est de montrer comment nos sources peuvent nous induire en erreur, et comment elles peuvent nous être d'une aide précieuse. En effet, les sources sont un outil à double tranchant; on ne peut rien dire sans elles, certes, mais on peut toujours en dire trop.

L'approche que nous avons adoptée lorsque venait le temps de nous référer à une source ancienne a été la même dans toute l'étude : on a d'abord cherché à comprendre l'auteur, ses origines (toujours aisées), sa formation, sa profession, son lieu de résidence, de même que son objectif principal pour écrire ce qu'il a écrit. Ensuite, s'il s'agissait d'une œuvre originale (dans le sens créatif du terme) ou qui se voulait une continuation d'une autre, antérieure, qu'il fallait émuler ou surpasser soit en contenu ou en style (ou les deux). Enfin, il a également été nécessaire de se questionner à la fois sur les opinions des experts sur le texte et l'auteur, sur sa valeur historique, sur son style littéraire, sur les artifices employés pour « dire » l'*Histoire* et sur sa fiabilité.

Sans vouloir devancer la conclusion, on peut déjà noter que nos auteurs provenaient tous du même *espace social*, qu'ils avaient reçu une éducation similairement axée sur l'Antiquité dorée de la République et de la Grèce classique, qu'ils avaient souvent un but bien précis à l'esprit pour écrire leurs textes et qu'ils n'étaient jamais fiables à

Partie A - Introduction

100 %³⁰⁵. Leurs textes visaient habituellement un auditoire extrêmement restreint et n'étaient pas dédiés à l'ensemble du *peuple*³⁰⁶.

b) Quelques points à considérer

Il serait d'abord important de départir les sources en ordre d'importance. Il semble certain que le comte Marcellin n'a pas la même valeur historique qu'un Zosime et que Claudien doit forcément être préféré à Zosime lorsqu'on le peut. Mais est-ce vraiment le cas? Tout cela est profondément relatif. Certains pourraient débattre avec succès que Claudien ne devrait pas être utilisé comme source « historique » et que Zosime, au contraire, offre des détails tout à fait fabuleux sur les *Goths*³⁰⁷.

³⁰⁵ C'est dire « fiable » dans notre sens historiographique moderne. Voir l'essentiel de la discussion dans Marincola (« Historiography ») qui argumente pour considérer différents paramètres lorsqu'on évalue les historiens *romains*; p. ex. en ce qui a trait à leur notion de « continuité » et de l'utilité du passé pour jauger les événements du présent. Opinion similaire chez P. Brunt (« Cicero and Historiography ») qui essaie de défendre les auteurs *romains* en s'efforçant de montrer que la fiabilité de ces auteurs n'est pas proportionnelle à leur éducation (ici, la rhétorique). Brunt croit que les auteurs qui étaient peu fiables ne l'étaient pas en raison de leur connaissance de la rhétorique, mais simplement parce qu'ils n'avaient pas suivi les règles générales de l'historiographie telle qu'énoncées par Cicéron (dont, surtout, rapporter la vérité dans un beau style); Woodman (« Cicero and the Writing of History ») est d'un autre avis, alors qu'il remarque à juste titre que Cicéron avait lui-même suggéré à Lucceius d'ignorer ces règles historiographiques.

Enfin, le recueil d'articles de Marincola dans son ensemble (particulièrement la 2^e partie de l'ouvrage, d'où sont tirés les textes de Woodman et Brunt) mérite d'être lu ne serait-ce que pour apprécier la diversité des opinions des chercheurs en ce qui a trait aux historiens *grecs* et *romains*. Les articles de Luce, Wiseman et Gabba sont surtout inspirants puisqu'ils remettent en perspective la fiabilité de nos sources, au sens moderne du terme.

³⁰⁶ Blockley, « The Development of Greek Historiography: Priscus, Malchus, Candidus », 292. Blockley parle ici des « classicizing historians », soit ceux qui se réclament de l'historiographie *grecque* pour écrire leurs textes, tels qu'Eunape, Priscus, Malchus, etc. (pp. 290-292). Voir aussi Mellor, *The Roman Historians*, 193-194. Mehl (*Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 202) quant à lui nous rappelle que, dès le 4^e siècle, les auteurs commencèrent à se concentrer uniquement sur l'une des deux parties de l'Empire, à savoir celle où ils résidaient puisqu'ils étaient mal informés sur la partie la plus éloignée. Rien de bien surprenant dans tout cela. Pourtant, c'est une réflexion qui se voulait nécessaire, ne serait-ce que pour réaffirmer de vieilles positions déjà dites et rebattues. Dans les grandes lignes, on peut dire que nos auteurs ne sont fiables que parfois. Comme nous l'avons dit, les opinions divergent sur cette question et il se trouve toujours des érudits pour défendre les sources. Voir Brunt, « Cicero and Historiography ».

³⁰⁷ Mais E. A. Thompson (« Zosimus 6. 10. 2 and the Letters of Honorius », 446) n'aurait pas été d'accord avec cette hypothèse : « Zosimus has an unsurpassable claim to be regarded as the worst of all the

Partie A - Introduction

La difficulté se trouve là, alors qu'il faut choisir entre les récits pour construire une étude « crédible ». Comment tranché entre Zosime et Claudien, l'un étant contemporain des évènements³⁰⁸, l'autre vivant un siècle plus tard tout en se basant sur de « meilleures »³⁰⁹ sources? Et l'exercice n'est pas facilité par le peu de textes qui sont parvenus jusqu'à nous; comment pouvoir arriver à justifier la condamnation de l'un d'entre eux alors qu'il nous manque déjà bien trop d'informations?

La solution facile serait de ne rien discréditer et de travailler avec le matériel à disposition de l'historien³¹⁰. C'est dire qu'il faudrait utiliser un Jordanès, par exemple, alors que l'opinion générale à son endroit est peu reluisante³¹¹. Bien sûr, il faut reconnaître aussi que toutes nos sources partagent (à divers degrés) une dimension fictive.

On entend par là que les textes qui nous sont parvenus ne sont rien d'autre à la fin qu'une création littéraire³¹². Les « historiens *romains* » ne partageaient en rien notre souci d'un rendu fidèle et détaché des évènements rapportés³¹³. Dès ses débuts,

extant Greek historians of the Roman Empire. » Cameron (*Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*) aussi, lui qui a voulu redonner une valeur historique à l'œuvre de Claudien.

³⁰⁸ Voir le commentaire de Luce ("Ancient Views on the Cause of Bias in Historical Writing," 297–298, 304) au sujet du biaisement des auteurs contemporains des évènements. Claudien présente bien ce problème, entre autres. Procope devrait être cité plus souvent lorsqu'on parle d'une telle situation. Son *Histoire secrète* montre à quel point il était possible d'adapter son discours.

³⁰⁹ Eunape et Olympiodore (voir ci-dessous). Cela aussi est d'une relativité absolue.

³¹⁰ Ce qui rappelle l'approche pragmatique, selon R. Syme.

³¹¹ C'est en effet une situation assez particulière que l'on retrouve avec Jordanès; des experts qui partagent des points de vue divergents, convergent pourtant pour répudier cette source qui a été trop longtemps idolâtrée. Nous pensons ici à Goffart, Heather, Gillett, etc.

³¹² *contra* Nicolai, « The Place of History in the Ancient World », 21.

³¹³ Voir maintenant Brunt ("Cicero and Historiography") qui est plutôt de l'avis contraire. Cependant, Woodman ("Cicero and the Writing of History") est toutefois plus critique, préférant décortiquer la rhétorique du *De Oratore* de Cicéron pour montrer que ce dernier ne voulait pas dire que l'historien « devait absolument » dire la « vérité », mais plutôt qu'il devait se montrer impartial (ibid., 258). Ce détail change tout, en effet. L'impartialité et la vérité sont deux états indépendants. Comme Woodman (ibid., 259) le dit encore : « [...] the truth required by those laws [of historiography] is quite different from what we today might call 'historical truth'. » Voir encore Woodman (ibid., 264–265) et Loraux (« Thucydide is not a Colleague », 26).

Partie A - Introduction

comme le note à juste titre Mellor, l'historien ancien était avant tout un écrivain, « a literary artist »³¹⁴. En effet, la part d'artifice et de création de toutes pièces surpassait normalement la part de recherche qui allait dans une œuvre³¹⁵. L'effet dramatique était recherché; on essayait de faire vivre des sensations fortes au lecteur (ou à l'auditeur) et il s'agissait avant tout de captiver. Les auteurs classiques comme Tite-Live et Tacite sont les meilleurs exemples d'un tel procédé³¹⁶. À dire vrai, il ne faut jamais perdre de vue que le récit historique servait aussi, comme la poésie ou tous autres textes qui ciblaient un public, à divertir les gens. Le texte devait plaire, et pour plaire, il y avait certains éléments qui devaient s'y retrouver; certains fabuleux et impossibles, d'autres construits de manière à enjoliver un sujet qui aurait été autrement ennuyeux ou insuffisamment lustré aux goûts de l'époque³¹⁷. Cela ne revient pas à dire que les textes anciens étaient inventés de toutes pièces et ne sont guère utiles pour nous aujourd'hui; cela veut simplement dire qu'il est difficile d'*affirmer* quoi que ce soit basé sur ces créations³¹⁸.

Petite note : puisque l'on remet sans cesse en question la fidélité des historiens modernes, on ne peut s'attendre à trouver meilleure partie durant l'Antiquité. Si l'*Histoire* d'aujourd'hui est partielle et politisée, il semble incontestable que c'était le cas autrefois aussi.

³¹⁴ Mellor, *The Roman Historians*, 187.

³¹⁵ Ibid., 191; Woodman, « Cicero and the Writing of History », 266-275. Et souvent, cette recherche historique incluait aussi bien les poètes que les tragiques à titre d'autorité (pensons seulement à Homère et à sa notoriété évidente chez les anciens; Mellor, *The Roman Historians*, 185-187; Nicolai, « The Place of History in the Ancient World », 14-15; Funke, « Poetry and Historiography: A Study in the Uses of Sources », 424-431) ou encore les textes canoniques chez les auteurs *chrétiens* (cf. Ibid., 413-419).

³¹⁶ Mellor, *The Roman Historians*, 188. Luce (« Ancient Views on the Cause of Bias in Historical Writing », 291) souligne pourtant le passage fameux des *Annales* de Tacite où ce dernier se déclare impartial devant les événements qu'il va relater; c'est dire que, pour les *Romains*, « vérité » et « fiction » n'étaient pas exclusives. Le concept de « vérité » chez les *Romains* était très différent du nôtre, comme nous l'avons déjà mentionné. Woodman (« Cicero and the Writing of History ») et Luce (« Ancient Views on the Cause of Bias in Historical Writing ») s'entendent pour dire que l'impartialité était souvent le plus près de la « vérité » (tel qu'on l'a conçoit) qu'un auteur ancien était prêt à aller. Tout se jouait sur le plan de l'impartialité et du biaisement, non pas de la vérité et du mensonge.

³¹⁷ En effet, jusqu'à l'époque de Photius, au plus tôt, on émettait encore des commentaires sur le style ennuyeux ou insuffisamment travaillé de certains.

³¹⁸ Tout comme le rappelle Loraux (« Thucydide is not a Colleague ») et Woodman (« Cicero and the Writing of History »). Voir aussi Wiseman (*Historiography and Imagination*, xii-xiii) pour un point similaire, de

Partie A - Introduction

Les auteurs *chrétiens* peuvent parfois laisser paraître une approche différente : un texte plus indépendant de ses prédécesseurs *classiques*, plus simple ou moins travaillé, surtout par le biais des fameuses chroniques popularisées par Eusèbe et perfectionnées par Jérôme³¹⁹. Cependant, on sait bien que les auteurs *chrétiens* de l'époque étudiée avaient suivi la même éducation que le reste des *Romains* de l'*espace dominant* : Eusèbe, Jean Chrysostome, Jérôme, Augustin, Orose, etc., sont tous des produits de la tradition *classique*. La plupart d'entre eux s'efforcèrent à la répudier, mais ils utilisèrent tous les méthodes des anciens *Grecs* et *Romains* pour le faire, renvoyant constamment aux grands auteurs et utilisant les artifices de la rhétorique pour le faire. Il suffit de se rappeler qu'Orose s'en remet apparemment à Tite-Live pour écrire une bonne part de son fameux *Historiae Adversus Paganos*³²⁰...

De ce fait, sans retracer le curriculum général de l'éducation *romaine* durant l'Antiquité tardive, il suffit de dire que, jusqu'au temps de Paulin de Pella (et peut-être au-delà), l'éducation de l'*espace dominant* n'avait pas bien changé³²¹. Les jeunes hommes de l'*espace dominant* apprenaient encore les *classiques romains* (et *grecs*) au travers desquels on devait acquérir les connaissances de la rhétorique, de la philosophie, de l'histoire, etc., toujours dans le but d'avancer sa carrière et, peut-être même, de surpasser celles de ses parents et ancêtres³²². Lorsque l'homme de l'*espace dominant* s'adonnait à l'écriture, c'était toujours dans une perspective « élitiste », c'est-à-dire pour d'autres hommes de l'*espace dominant* et avec le même bagage que le sien³²³.

même que Halsall (« The Technique of Barbarian Settlement in the Fifth Century: A Reply to Walter Goffart », 105).

³¹⁹ Zecchini, « Latin Historiography: Jerome, Orosius and the Western Chronicles », 317-319.

³²⁰ Ibid., 321-322.

³²¹ Mellor, *The Roman Historians*, 188; Blockley, « The Development of Greek Historiography: Priscus, Malchus, Candidus », 292, 302-303.

³²² Osgood, « The Education of Paulinus of Pella: Learning in the Late Empire », 140 et 142. Les textes chrétiens n'avaient encore aucun rôle à jouer dans cette éducation « élitiste »; voir Osgood (ibid., 140).

³²³ « [...] written by men from an elite background, and directed at a readership (whatever its size) that was from the same social and educational milieu, these histories reflected the interests and priorities of this elite. » Blockley, « The Development of Greek Historiography: Priscus, Malchus, Candidus, » 305.

Partie A - Introduction

Par exemple, lorsqu'Ammien insère des digressions sur les *barbares*, sur la géographie, etc., il le fait parce que ses lecteurs s'attendaient à voir ce genre d'information dans un texte comme le sien : une pratique à la mode depuis Hérodote au plus tôt³²⁴.

C'est dire que les méthodes et le matériel à la disposition des auteurs n'avaient pas bien changé en 1 000 ans³²⁵. Les connaissances des *Grecs* du temps d'Hérodote étaient toujours perçues comme valides au temps d'Eunape et même de Procope. Donc, la valeur des textes « historiques » provenant de l'Antiquité tardive est toute relative, dépendant de notre opinion sur les problèmes soulevés jusqu'ici³²⁶.

Enfin, ces réserves établies, passons maintenant au survol de l'historiographie *romaine* s'étant intéressée aux *Goths* et à Alaric. La présentation des sources est avant tout dictée par l'importance de la source elle-même. C'est-à-dire que Claudien est communément préféré à Zosime, Zosime à Jordanès, etc. Les historiens *chrétiens* ont été placés en annexe puisqu'ils n'offrent que peu d'information, sans jamais détailler de trame événementielle sur les actions impliquant les *Goths*. À dire le vrai, ils ne se sont intéressés à Alaric qu'en rapport au Sac de Rome.

Il serait également utile de noter qu'Ammien Marcellin a servi de modèle dans l'évaluation de la valeur des sources. C'est dire que la fiabilité de l'auteur est surtout évaluée en rapport à sa distance temporelle et spatiale aux événements et à son rôle dans l'Empire. Bien entendu, tous les auteurs répertoriés ici ont parlé soit des *Goths* d'Alaric, soit d'Alaric lui-même et le but est de savoir quels témoignages sont les plus fiables, tout comme les plus problématiques.

³²⁴ Ibid., 305.

³²⁵ Voire la façon même de l'exposition des noms des *peuples*. P. ex., pour Synésios et Eunape : *Scythes* (du temps d'Hérodote) = *Goths*.

³²⁶ Il s'agit d'un détail qui peut sembler alarmant. Il faut simplement se méfier de tout ce qui est en rapport avec les groupes « étrangers » aux *Romains*, la raison venant du fait que c'est dans ces circonstances que l'on voit le plus souvent ce retour aux vieilles « sources *gréco-romaines* », une espèce d'appel aux vieilles figures d'autorité pour valider un récit sans grande valeur autrement.

Partie A - Introduction

i) Sur Claudien

Les érudits se rendent compte plus que jamais à quel point Claudien était d'abord forcé d'écrire selon un style³²⁷ et des attentes³²⁸ bien précises, puis qu'il avait clairement un parti pris pour Stilicon³²⁹. Il en ressort, au mieux, que Claudien est surtout utile pour décortiquer et tracer « superficiellement » les contours de la politique *stiliconienne* durant les années 396-404³³⁰. Son utilité pour l'étude d'Alaric s'arrête non loin de là³³¹.

³²⁷ Le genre « panégyrique » du Haut-Empire demeura sensiblement le même jusqu'à Claudien; voir Barr, *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 17-20. Voir aussi Christiansen (*The Use of Image by Claudius Claudianus*, 16-26) sur les « images » employées par Claudien pour parler de Stilicon où il le compare sans arrêt aux dieux en les surpassant même parfois...

³²⁸ Il y avait une structure à suivre, des *topoi* à inclure, toujours dans le but de présenter le louangé sous son meilleur jour. Comme le dit Barr (*Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 20–23), dans le cas de Claudien, il y avait une bonne part d'invention qui allait dans toute l'affaire, spécialement dans le cas des louanges faites à Honorius qui n'avait pas accompli grand-chose en date de son 4^e consulat.

³²⁹ Opinion différente chez les Christiansen (“Claudian: The Last Great Pagan Poet”), mais voir Vessey (« Reinventing History: Jerome's Chronicle and the Writing of the Post-Roman West », 275) qui prend Claudien comme un panégyriste avant tout. Cameron (*Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, vi et ch. 2–3; surtout p. 59) parle plutôt de propagandiste officiel, mais nous ne comprenons pas très bien la différence avec un panégyriste... Barr (*Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 13) souligne que Stilicon est le seul des sujets de Claudien à avoir été honoré dans trois de ses livres.

³³⁰ Opinion de Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 59.

³³¹ Claudien donne surtout les grandes lignes de la trame événementielle, entre 395 et 402. Si on se limite aux événements, on peut le suivre avec prudence. Pour tout ce qui touche le détail sur Alaric et son groupe, par contre, c'est une autre histoire.

Partie A - Introduction

Né dans la partie orientale³³² de l'Empire à une date inconnue (et mort à une date inconnue³³³), Claudien était avant tout un Grec³³⁴ et sans doute un païen³³⁵. Sur la base de son éducation, Cameron³³⁶ croit qu'il appartenait à une riche famille et donc, à l'espace dominant³³⁷. Rien d'autre n'est connu sur sa vie avant son apparition à Rome aux alentours de 394³³⁸.

Claudien s'est imposée à la cour impériale durant l'année 395 à titre de panégyriste pour les consuls Probinus et Olybrius³³⁹. L'article récent de Christiansen et Christiansen

³³² Cameron (*Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 2) avance l'Égypte, tout comme Barr (*Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 7). Pourtant, Christiansen (« Claudian: A Greek or A Latin? », 79, surtout 86 et 91-92) s'oppose à l'idée que Claudien ait pu être un Égyptien ou un Grec.

³³³ Cameron (*Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 7, 123) propose 408 comme *terminus postquem*, suivant l'argument qu'à la chute de Stilicon, on mit à mort ses proches et amis de toute façon. Cela suit une certaine logique en effet, mais on sait que Serena ne fut mise à mort qu'à la veille du sac de Rome... Qui plus est, Claudien ne faisait pas partie de la famille de Stilicon; un simple exil expliquerait peut-être mieux sa disparition après 404... Barr (*Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 17) s'explique mal toutefois pourquoi Claudien n'aurait rien écrit sur le consulat de Stilicon en 405 ou sur l'invasion de Radagaise en 406; il opte pour 404 comme date de décès. Peu importe en réalité; l'important est que nous n'avons plus rien venant de Claudien après 404.

³³⁴ Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, vi. Du moins, sa première langue aurait été le grec et il n'aurait appris le latin que plus tard (quoiqu'il le maîtrisait aussi bien que le grec : *ibid.*, 19; Barr, *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 7.) Bien sûr, il devait posséder une *identité égyptienne* qu'il ne laissa paraître que rarement dans ses textes (voir Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 2 sqq.)

³³⁵ Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 30; Christiansen et Christiansen, « Claudian: The Last Great Pagan Poet », 144.

³³⁶ Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 21-22.

³³⁷ Cameron (*ibid.*, 31) souligne un point intéressant : Claudien, contrairement à Ammien Marcellin, est arrivé à se faire des amis parmi les plus riches de Rome. Il ne faisait donc pas seulement partie de l'espace *dominant romain*, mais bien de ses plus hautes sphères. D'ailleurs la statue qui fut érigée à son honneur dans le forum de Trajan parle d'elle-même.

³³⁸ Barr, *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 7. Voir aussi l'excellent article de Schamp, « Claudien le «Paphlagonien», poète d'Alexandrie ».

³³⁹ Christiansen et Christiansen, « Claudian: The Last Great Pagan Poet », 134. Ces deux jeunes hommes étaient membres des *Anicii*, soit la famille la plus illustre de Rome et qui était aussi *chrétienne* (Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 30). Notons qu'il se trouve d'ailleurs certains chercheurs pour déconseiller l'utilisation des panégyristes ou, du moins, ils nous suggèrent de ne rien croire de ce que ces auteurs ont écrit (Drinkwater, "Ammianus, Valentinian and the Rhine Germans," 132; ici, il est question de Symmaque. Voir aussi Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 37, 41-42; allusion aux artifices utilisés par Claudien).

Partie A - Introduction

offre quelques pistes stimulantes pour rattacher Claudien à la cour occidentale au temps d'Arbogaste et de son usurpateur Eugène³⁴⁰. Suivant cette hypothèse, Claudien aurait fait partie de l'aristocratie *romaine* et aurait été connu (bien) avant 395³⁴¹. Le point culminant de sa carrière vint cependant lorsqu'il gagna l'attention de Théodose et de ses fils et qu'il sut s'ajuster aux nouveaux empereurs.

Contemporain d'Alaric, Claudien nous a laissé un recueil de poèmes/panégyriques à l'honneur des grands hommes de son temps. Tous ces textes pullulent de références aux Anciens. Claudien y trace des parallèles de toutes sortes (Hannibal-Alaric, Gildon-Hannibal, Brennus-Alaric, Sitalicon-Scipion, etc.) et nous présente les événements dans un paysage mythique, où le réel est dilué presque à rien dans un monde inventé³⁴². C'est d'ailleurs la limitation la plus pressante des œuvres de Claudien.

Qui plus est, il n'y a seulement que les derniers poèmes politiques qui s'intéressent directement aux hommes d'Alaric et, surtout, qui le mentionne nommément. Il s'agit du *Bellum Geticum* et du panégyrique pour le 6^e consulat d'Honorius³⁴³. Claudien y relate

Il s'agit là d'une position radicale toutefois. Il reste plusieurs niveaux de lectures possibles aux panégyristes : styles, influences, forme, etc. Notre vision concernant les panégyriques change lorsqu'on se concentre sur la façon de communication et moins sur les faits durs.

³⁴⁰ Christiansen et Christiansen, « Claudian: The Last Great Pagan Poet », 140-141. L'argument étant basé sur les passages d'Augustin et d'Orose où chacun fait brièvement référence au paganisme de Claudien et à sa présence dans la cour d'Eugène avant la bataille de 394. Cameron (*Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 29) mentionne également que Claudien aurait été obligé de quitter l'Égypte en 394 au plus tard, considérant les vagues d'antipaganismes qui déferlèrent sur la région durant ce temps. Pour sa part, Barr (*Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 9) souligne que pour avoir été capable de gagner la faveur des *Anicii*, Claudien devait avoir résidé à Rome plusieurs mois avant le consulat de Probinus et d'Olybrius (et donc, dès 394 au plus tard).

³⁴¹ Sous Stilicon, Claudien eut quelques charges à remplir, telles que *tribunus* et *notarius*; voir Barr, *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*, 10.

³⁴² P. ex., D. R. Carlson a relevé un bon nombre d'artifices littéraires fictifs lorsque Claudien parle de la Bretagne ou encore des accomplissements de la dynastie théodosienne. Voir, Carlson, « Claudian's Britain and Empire, 395-402 c.e. »

³⁴³ Soulignons que, suivant la traduction de Plautner (1922), Alaric n'est pas mentionné nommément avant le 2^e volume, dans le panégyrique sur le 6^e consulat d'Honorius, en 404. Claudien (*VI Cons. Hon.* 105) l'oppose alors à Gildon dans une comparaison remplie de *topoi*... La même chose se reproduit dans le *Bell. Get.* (écrit avant le panégyrique à Honorius, comme nous l'apprend Claudien lui-même), alors qu'Alaric n'apparaît qu'à la ligne 431 d'un poème qui en compte seulement 647.

Partie A - Introduction

très brièvement le siège de Milan, les batailles de Polentia et Verona, de même que le retour des *Goths* en Orient. Le poète y vante les mérites de Stilicon à chaque page et laisse entendre qu'Alaric avait été vaincu pour de bon.

La valeur de l'œuvre de Claudien dans le cadre de cette recherche est donc assez limitée. À dire vrai, c'est surtout à partir de son silence sur certains aspects d'Alaric et de son groupe qu'on est en mesure de dresser les hypothèses les plus intéressantes; ce qui est également vrai pour la majorité des sources. Par exemple, Claudien ne dit jamais directement qu'Alaric était un *Goth*, ni qu'il était le *roi* de son groupe. Or, justement parce qu'il était si près d'Alaric dans l'espace et dans le temps, on aurait été en droit de s'attendre à ce qu'il connaissât au moins ce genre d'éléments qui lui auraient donnés en l'occurrence encore plus d'outils pour lapider Alaric. Mais il ne le fit jamais, ce qui nous permet d'affirmer assez catégoriquement qu'Alaric n'était pas un *Goth*, ni un *roi*³⁴⁴.

ii) Sur Olympiodore

Né vers 380, Olympiodore était un *Grec* d'Égypte³⁴⁵ (ou un *Égyptien* qui parlait *grec*) et un *païen*³⁴⁶. Il maîtrisait le latin, un peu à l'image d'Ammien, puisqu'il introduisit un bon nombre de sources latines à son auditoire oriental³⁴⁷. Il faisait aussi partie des plus

³⁴⁴ Cette approche a été utilisée pour la plupart des sources. L'idée de base a été de voir sur quel élément les chercheurs ont pris appui pour avancer certaines idées qui leur auront permis d'ébaucher leurs théories. On s'est vite rendu compte que, chez Claudien par exemple, Alaric n'apparaît que dans les derniers poèmes politiques, alors que la très grande majorité des érudits le place au centre d'événements où Claudien ne le nomme jamais. On travaille alors avec l'avantage du recul pour insérer Alaric dans la trame événementielle, ce qui, à notre avis, se veut une erreur de méthode.

³⁴⁵ Phot. *Bibl.* [80]56b.13.

³⁴⁶ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 73. Blokley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 27) avance 365-380; sur le *paganisme* d'Olympiodore, voir pp. 38-40. Voir enfin Phot. *Bibl.* [80]56a.

³⁴⁷ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: Iviii-lix; Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 73.

Partie A - Introduction

hauts échelons de l'*espace dominant romain*, ce que Rhorbacher classifie de « literary-administrative class »³⁴⁸. Il aurait d'ailleurs participé à plusieurs missions politiques importantes³⁴⁹. Blockley croit qu'il était un homme instruit dans l'art littéraire : un poète et/ou un sophiste³⁵⁰.

Une particularité de l'*Histoire*³⁵¹ d'Olympiodore est qu'il s'intéressait beaucoup aux évènements qui se déroulaient à l'Ouest, même s'il vivait à l'Est³⁵². Le dernier livre de Zosime (5.27 à 6.13) en est la meilleure preuve et c'est grâce à ce dernier et à son peu d'innovation en manipulant ses sources que l'on peut deviner une partie du contenu de l'œuvre d'Olympiodore³⁵³. Il y a aussi Photius, dans sa *Bibliothèque*, qui donne un long résumé du texte³⁵⁴, de même que Sozomène qui aurait utilisé Olympiodore pour rédiger la fin de son récit³⁵⁵. De plus, le texte en question aurait été écrit suivant un ordre topique et non analytique, ce qui a entraîné beaucoup de confusion dès l'Antiquité³⁵⁶.

Olympiodore, contrairement à Eunape (dont il aurait continué le récit jusqu'à 425), était directement impliqué dans la politique du 5^e siècle³⁵⁷. Il aurait été une sorte d'ambassadeur à l'occasion de missions importantes chez les *Barbares* et il aurait donc eu

³⁴⁸ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 74.

³⁴⁹ Ibid., 74-75.

³⁵⁰ Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 27.

³⁵¹ Divisée en vingt-deux livres et publiée vers 440 (Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 76-77).

³⁵² Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: lviii. Et il aurait écrit pas moins de vingt-deux livres sur une période concentrée sur dix-huit ans (voir Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 33).

³⁵³ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 75; voir aussi Liebeschuetz, "Pagan Historiography and the Decline of the Empire," 202; Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 28.

³⁵⁴ Phot. *Bibl.* [80]56b-63b.

³⁵⁵ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 73, 75.

³⁵⁶ Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 31-32.

³⁵⁷ Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 202-206. Au sujet de la continuation du récit d'Eunape, *contra* Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 29.

Partie A - Introduction

accès à des informations de premier ordre³⁵⁸. Il s'ensuit que ce texte aurait été du calibre d'Ammien Marcellin du point de vue de sa fiabilité³⁵⁹. Liebeschuetz souligne aussi qu'Olympiodore n'aurait pas écrit son récit de manière à dilapider les *paiens* ou les *chrétiens*, préférant juger l'homme par sa vertu plutôt que sa religion³⁶⁰. Cela ne donne pas nécessairement plus de poids aux informations d'Olympiodore, mais on évite ainsi de s'enliser dans les problèmes que soulèvent les récits d'Eunape et de Zosime qui sont tous deux beaucoup plus enclins à émettre des opinions gratuites sur ce genre de détails.

iii) Sur Eunape

Né à Sarde vers 349³⁶¹, Eunape était issu de l'*espace dominant romain*³⁶², même s'il ne participa jamais activement aux événements de son temps³⁶³. Un peu comme Synésios, il n'était qu'un provincial bien nanti qui sut gagner une certaine réputation grâce

³⁵⁸ Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 35.

³⁵⁹ Du moins, Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 78-79.

³⁶⁰ Voir encore *ibid.*, 73.

³⁶¹ Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 1. Rohrbacher (*The Historians of Late Antiquity*, 64–65) offre 347 comme date.

³⁶² Comme tous les auteurs de son *espace social*, Eunape avait reçu une éducation traditionnelle : « His faith in traditional education is apparent when he claims that literary education is valuable in choosing appropriate tactics on the battlefield [...] [his] sophistic approach to history reveal itself in his dismissal of chronology and apparent lack of concern for details, accurate numbers, and accurate geography [...] » (Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 71). Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 1) mentionne ses études menées à Athènes et Pashoud (*Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: lx) souligne que le récit d'Eunape exprimait avant tout le point de vue de « l'aristocratie sénatoriale ».

³⁶³ Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 1; Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 177.

Partie A - Introduction

à ses écrits qui auront servi de sources à d'autres auteurs *romains*³⁶⁴. Il était un sophiste³⁶⁵ accompli et son style d'écriture était un peu trop rhétorique au goût de certains³⁶⁶.

Eunape a écrit deux œuvres majeures; celle qui nous intéresse n'a survécu qu'en fragments³⁶⁷. Son *Histoire universelle*³⁶⁸ aurait paru en deux éditions, l'une révisée pour corriger quelques passages trop offensifs³⁶⁹. La période couverte allait de 270 (faisant suite à l'œuvre de Dexippe) à 404 (mort d'Eudoxie)³⁷⁰ et l'œuvre fut publiée à intervalles, en trois parties³⁷¹. Liebeschuetz note bien qu'Eunape n'avait pas le réseau de contacts d'un Ammien Marcellin et qu'il dut se rabattre souvent sur des témoignages oraux à titre d'information sur les événements qui l'intéressaient³⁷². Plus encore, Eunape ne portait pas un grand intérêt à la datation des événements, n'y voyant qu'un

³⁶⁴ Nous songeons ici à Zosime. Ammien aurait peut-être aussi utilisé Eunape; cf. Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 67.

³⁶⁵ Ibid., 71. Il utilisa un langage archaïsant avec beaucoup d'artifices littéraires pour gonfler son récit.

³⁶⁶ Ibid., 65, 68. Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 1) mentionne aussi à quel point Eunape était impliqué personnellement dans son récit, ce qui amoindrit sa valeur aux yeux des historiens modernes. Non seulement cela, mais le vocabulaire employé par l'auteur était mal adapté au récit qu'il écrivait et rend sa compréhension difficile (voir ibid., 1: 14).

³⁶⁷ Sans surprise, nous avons utilisé l'édition colossale de Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981) pour le texte d'Eunape.

³⁶⁸ Titre incertain; voir Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 2.

³⁶⁹ Phot. Bibl. *Bibliothèque, tome I* (« codices » 1-84), 1: [77]54a.26-45; Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 66. Voir pourtant les doutes de Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 3).

³⁷⁰ Phot. Bibl. *Bibliothèque, tome I* (« codices » 1-84), 1:[77]53b-54b; Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 67.

³⁷¹ Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 4. Ce détail est d'une importance capitale. Si, comme le croit Blockley, Eunape avait publié la seconde partie de son œuvre avant l'invasion de la Grèce par Alaric (395), cela voudrait dire que les ravages qui se produisirent là durant le 4^e siècle ne lui étaient pas redevables.

³⁷² Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 198; aussi Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 67, 72. C'est là un problème non négligeable; non pas que les sources écrites étaient plus fiables, c'est simplement qu'il nous est impossible de juger la valeur des sources d'Eunape. Certes, Eunape (*fr.* 66.2) nous dit lui-même qu'il vise un récit à la fois précis et vrai (τε προσκυνέσει καὶ ἀλήθειαν), mais la « vérité » dans son texte est bien plus complexe; voir par

Partie A - Introduction

détail qui entraînait des problèmes qu'il trouvait difficiles à justifier³⁷³. Ce ne sont là que deux bémols parmi tant d'autres avec lesquels il faut composer lorsqu'on travaille avec cet auteur.

D'un point de vue de la fiabilité, Eunape laisse aussi à désirer. Il est vrai que l'on y trouve des éléments absents chez Ammien³⁷⁴ par exemple, mais l'ensemble de l'œuvre est écrit de façon à mettre l'historien sur ses gardes. Qui plus est, considérant l'ampleur des événements politiques et sociaux de son époque, Eunape ne semble pas avoir été très bien renseigné³⁷⁵. Liebeschuetz soulève plusieurs omissions/lacunes du récit qui ne peuvent que surprendre³⁷⁶. Ce dernier point nous amène à souligner que de telles omissions pourraient « prouver » que les événements que l'on voit aujourd'hui comme décisifs ne l'étaient peut-être pas à un *Grec-Romain* qui vivait à l'Est³⁷⁷. En tout cas, on s'explique mal la confusion au sujet des *invasions* de la Grèce puisqu'Eunape vivait

exemple fr. 15, 17, 28.6, 30, 41.1, 50, de même que Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 9–10) pour une mise en garde similaire.

³⁷³ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 68; Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 196. Comme le note Liebeschuetz, cet aspect de l'œuvre d'Eunape rend son utilisation difficile et pas seulement pour nous; Zosime a écrit un récit enchevêtré et maladroit dû en partie à la chronologie déroutante d'Eunape (ibid., 197). Rohrbacher (*The Historians of Late Antiquity*, 69) souligne aussi qu'Eunape manipulait parfois la chronologie pour donner plus de poids à son texte. Enfin, Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 7) est plus clément à son endroit et croit percevoir une organisation du matériel autour de « blocs chronologiques »; ce serait plutôt l'état fragmentaire du texte qui nous empêcherait d'apprécier la logique de l'arrangement.

³⁷⁴ Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 199.

³⁷⁵ Voir Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 22-23.

³⁷⁶ Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 199-200. En effet, il n'y a aucune mention de la statue de la Victoire, très peu d'information sur Eugène et les campagnes de Théodose, et, plus surprenant encore, la fusion des deux « invasions » de la Grèce par Alaric en un seul événement. Ce dernier point soulève de sérieux doutes sur la valeur du texte d'Eunape puisque, étant *Grec* et ayant eu la majorité de ses contacts en Grèce, on serait en droit de s'attendre à une description « fidèle » des événements. Bien sûr, l'état fragmentaire du texte empêche toute condamnation finale...

³⁷⁷ Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 17) souligne d'ailleurs que pour Eunape, Athènes était le centre du monde, non Rome... Et de toute façon, Eunape lui-même a avoué ne pas être bien renseigné sur les événements concernant l'Ouest (ibid., 1: 23.)

Partie A - Introduction

dans cette partie de l'Empire et, surtout, à cette époque³⁷⁸. On peut très bien se demander dès lors quels autres évènements du genre il a bien pu mélanger ou fusionner, même s'il avait le moyen de se renseigner facilement³⁷⁹.

Reste que l'œuvre d'Eunape est utile parce qu'elle est contemporaine de l'époque étudiée, d'abord, et parce qu'elle offre un contrepoids à l'historiographie *chrétienne*. Certes, le style est ampoulé, il manque bon nombre de détails sur les évènements³⁸⁰, le ton d'Eunape est trop acerbe à l'endroit des empereurs *chrétiens*³⁸¹ et l'œuvre dans son ensemble se veut avant tout une leçon à caractère moral pour son auditoire (c.-à-d. donner des exemples de comportements à émuler)³⁸².

Malgré toutes ces lacunes évidentes, il ne faut pas oublier que c'est en majeure partie grâce à Eunape (à travers Zosime surtout, selon Photius) que nous sommes tant renseignés sur les 4^e-5^e siècles³⁸³.

³⁷⁸ Quoiqu'il est vrai que, si l'interprétation de Blockley est la bonne (*supra*), ce problème est aisément contournable.

³⁷⁹ Un autre exemple est mis en évidence par Sivan (« Eunapius and the West: Remarks on Frg. 78 (Müller) ») qui essaie de réhabiliter Eunape en s'attaquant au fragment 78; elle croit, contrairement à la majorité des chercheurs, qu'Eunape était « bien » renseigné sur les évènements qui se déroulaient à l'Ouest et que le fr. 78 concerne Stilicon et Alaric suite à *Pollentia*.

³⁸⁰ En particulier, les nombres : hommes dans les batailles et distances parcourues; mais aussi les détails géographiques, etc. Voir Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 15.

³⁸¹ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 69-70. Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 19) souligne le même problème. On ne doit jamais oublier la partie importante qu'occupe cet antichristianisme chez Eunape; après tout, Alaric était *arien*...

³⁸² Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 8, 15-16; Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 70. Rohrbacher (p. 70) souligne qu'Eunape avait l'habitude de dépeindre chacun de ses personnages avec toujours le même comportement, soit totalement vertueux ou totalement dépravé, et donc sans aucune nuance.

³⁸³ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 65.

Partie A - Introduction

iv) Sur Synésios

Synésios était originaire de l'Afrique *romaine* (Pentapole). Il était un petit « bourgeois »³⁸⁴, administrant les terres familiales, mais sans être participant aux grands événements de son temps³⁸⁵. La raison pour laquelle nous le connaissons si bien est due en grande partie à sa *Correspondance* dans laquelle nous pouvons être témoins de sa gestion et de ses préoccupations toutes locales³⁸⁶.

Mais Synésios est passé à la postérité surtout grâce à son fameux *De Regno* qu'il aurait délivré à Arcadius entre 397-400 et qui ferait des allusions directes à Alaric et ses *Goths*³⁸⁷. Dans ce court texte, Synésios laisse libre cours à sa colère en réprimandant l'empereur sur son utilisation démesurée de *barbares*, lui conseillant d'autres voies pour de meilleurs résultats, etc. C'est un texte qui a tout l'air d'une fantaisie, ne serait-ce que par le ton employé.

En effet, on peut être relativement certain que la version qui nous est parvenue n'était pas celle qui fut déclamée devant Arcadius, et elle était certainement très loin

³⁸⁴ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 13.

³⁸⁵ Anjoulat, *Synésios de Cyrène: opuscules II*, 5: 35-36.

³⁸⁶ Synésios ne laisse certainement pas paraître une vue d'ensemble de l'Empire, ni même aucun signe d'une réflexion sur la possibilité que les troubles qui frappaient Constantinople durant son temps aient pu créer des répercussions qui se seraient fait sentir jusqu'en Pentapole...

Certains diront que le récit *De Regno* montre justement cela. Ici, c'est une question d'interprétation. Le *De Regno* de Synésios est un texte problématique dans ses fondations. Nous doutons que Synésios fût vraiment concerné par les *Goths* ou les *Huns*. Voir notre analyse du *De Regno* au chap. 8.

³⁸⁷ La date de déclamation pose de sérieux problèmes qui ont été étudiés en profondeur dans Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno" »; Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*; Anjoulat, *Synésios de Cyrène: opuscules II*. Les dates offertes varient entre 397/398 (Heather), 399 (Cameron) et 400 (Anjoulat). Anjoulat (*ibid.*, 5:25-26) est le plus récent à avoir émis une opinion sur la question et il semble certain de sa position : « Il est donc certain que Synésios à séjourné à Constantinople de 399 à 402, que le Discours sur la royauté ne date pas de 397, mais de janvier 400 et qu'il faut y voir 'un programme de rénovation politique adressé cette année-là à Arkadios.' On ne saurait être plus clair. » Quant à la mire du texte, la tendance est d'y voir une référence soit à Gaïnas, à Tribigild ou, selon Heather ou Cameron et *al.*, à Alaric (cf. Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 109-110, 112-121). Pour un examen détaillé de la question, vous référer au chap. 8 *infra*.

Partie A - Introduction

de la version originale³⁸⁸. Personne n'émettait de critique ouverte à l'empereur; la cour impériale était au contraire un véritable univers d'encenseurs. On le voit bien chez les historiens séculaires qui se refusaient à écrire l'histoire contemporaine sur l'empereur régnant (pensons seulement à Ammien).

On s'explique mal comment un petit propriétaire terrien *africain*, sans aucune importance ni descendance illustre, aurait pu s'en sortir³⁸⁹. Ce comportement allait à l'encontre de l'*habitus* de l'*espace dominant*. Et même s'il faut bien admettre que Synésios écrivit ce texte (et qu'il n'était peut-être pas le seul dans cet état d'esprit³⁹⁰), rien ne nous assure qu'il fut publié de son vivant.

v) Sur Zosime

Zosime se veut la source principale après Claudien; nous ne le préférons pas à lui simplement parce qu'il est un auteur tardif et parce que la tradition en a fait un historien de seconde classe³⁹¹. Selon l'opinion générale, Zosime aurait compilé deux sources importantes pour écrire les livres quatre à six où ils concentrent les actions d'Alaric et de son groupe, soit les récits d'Eunape et d'Olympiodore³⁹². C'est aussi parce qu'il a

³⁸⁸ Burgess, « Barbarians and Politics at the Court of Arcadius by Cameron et Long ».

³⁸⁹ Tous les érudits ne sont pas de notre avis cependant. P. ex. Anjoulat (pp. 26-35), qui résume longuement la position des plus illustres érudits du siècle passé sur le genre de discours qu'était celui de Synésios et qui, pour la grande majorité d'entre eux, partagent notre opinion sur l'improbabilité que le texte que nous avons puisse être le véritable discours déclamé, commence la prochaine section de son étude ainsi : « Où Synésios puisait-il cette hardiesse dont il fit preuve devant l'empereur et la Cour? » (Anjoulat, *Synésios de Cyrène: opuscles II*, 5: 35). On est donc forcé de croire qu'Anjoulat est d'avis que Synésios déclamât bel et bien ce discours, tel quel, devant Arcadius... Voir encore pp. 36-38 et 48.

³⁹⁰ Quoique cela soit facilement contestable : Anjoulat (ibid., 5: 36) souligne justement que les idées politiques de Synésios ne faisaient même pas l'unanimité dans sa propre famille, encore moins dans sa patrie...

³⁹¹ « Pour ce qui concerne le récit des événements, il faut concéder à Mendelssohn que Zosime est un bien médiocre historien. » (Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: lxxviii). Voir Goffart, « Zosimus: The First Historian of Rome's Fall », 412-413.

³⁹² Dû surtout à Photius (*Bibl.* [98]84b.27–28). Voir aussi Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*, 474-477; Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: xxxv, xxxvi, lvii-lxi; Goffart, « Zosimus: The First Historian of Rome's Fall », 419; Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 2, 20, 24, 26. Scavone ("Zosimus and his

Partie A - Introduction

préservé une bonne partie de chacun de ces deux auteurs que Zosime est si précieux.

Zosime était *Grec (Syrien)*, membre de l'*espace dominant romain*³⁹³ et un participant à la machine administrative; il aurait même atteint le statut de *comes* à la cour de Constantinople³⁹⁴. Il écrivit son œuvre au début du 6^e siècle au plus tard selon les plus récentes approximations³⁹⁵, et la laissa inachevée³⁹⁶. Ses nombreuses références à l'historiographie *gréco-romaine*, sa maîtrise de la rhétorique de même que sa connaissance de la poésie montrent qu'il avait eu une bonne éducation (*classique*)³⁹⁷. Bien que *Grec*, il connaissait (et maîtrisait sans doute) la langue latine puisqu'il avait également reçu une formation de légiste³⁹⁸.

Son *Histoire nouvelle* fait six livres, et le sixième porte les traces d'une rédaction ébauchée³⁹⁹. Cela dit, on sait que Zosime avait un programme précis en tête, soit de faire une œuvre miroir à celle de Polybe et de montrer comment les *Romains* en étaient arrivés à perdre leur Empire⁴⁰⁰. L'objectif de son œuvre poussa certainement Zosime à choisir des sources qui soutenaient son point, ce qui lui permit de construire un récit rapiécé de façon à supporter cette vision. Il va sans dire que cela complique notre tâche

Historical Models," 58, 67) argumente pour élargir les horizons : il croit déceler une érudition plus vaste chez Zosime, allant d'Hérodote aux auteurs *chrétiens* de son époque.

³⁹³ Mehl (*Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 205) parle de « urban and upper middle-class background ».

³⁹⁴ Phot. *Bibl. Bibliothèque, tome II (« codices » 84-185)*, 2 : [98]84a.5; Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1 : xi.

³⁹⁵ Cameron, « The Date of Zosimus' New History », 110. C'est un sujet controversé en vérité; voir Goffart ("Zosimus: The First Historian of Rome's Fall," 421) qui offre les bornes 498 et 518 (*idem* chez Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1 : xvii).

³⁹⁶ Goffart, « Zosimus: The First Historian of Rome's Fall », 418.

³⁹⁷ Scavone, « Zosimus and his Historical Models »; Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 204.

³⁹⁸ Plus précisément, il aurait été un « avocat du fisc », selon Paschoud (*Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1 : xi), suivant Photius (*Bibl.* [98]84a.5).

³⁹⁹ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1 : xxii-xxiii.

⁴⁰⁰ « [...] Zosime à l'ambition de devenir pour ainsi dire le Polybe de la décadence [...] » (*ibid.*, 1 : xxii). Voir aussi Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 207; Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 205.

Partie A - Introduction

pour mettre un sens à ses mots et surtout pour tempérer les troubles qu'il soulève. Cette dernière difficulté est peut-être tout aussi redevable à son style par contre, puisqu'il n'utilisa pas le discours comme moyen d'analyse, au contraire de beaucoup d'auteurs *grecs et romains*⁴⁰¹. En réalité, Zosime n'est pas très présent dans son récit, ni très critique de ses sources, et sa méthode est d'une simplicité déroutante⁴⁰².

Il faut pourtant ajouter une nuance déterminante à cette méthode simpliste, soit la religion de l'historien. Le *paganisme* de Zosime semble maintenant certain, et Liebeschuetz décortique pas moins de 9 passages importants où Zosime essaie de réintroduire la vieille religion dans son récit, montrant ainsi que son abandon y était pour beaucoup dans la perte de pouvoir de Rome puisqu'elle ne jouait plus ce rôle protecteur d'autrefois (à l'exception de quelque rare épisode; pensons ici à Athènes assiégée par Alaric et qui fut sauvée de la « destruction » par Athéna)⁴⁰³.

vi) Sur Symmaque

Symmaque – qui ne parle jamais d'Alaric et de ses *Goths* – est une source très utile pour montrer que la vie continuait son cours en Italie à la fin du 4^e siècle. Comme Matthews, il faut reconnaître que la *Correspondance* de Symmaque n'avait pas comme objectif de faire état de la situation militaire et politique de son époque⁴⁰⁴. Il reste que

⁴⁰¹ Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 205.

⁴⁰² « Mais il demeure acquis que les observations qu'on peut faire sur la méthode de travail de Zosime, quand, arrivé à la fin d'Eunape, il est obligé de recourir à Olympiodore, montrent clairement qu'il n'a pratiquement aucune indépendance face à ses sources [...] c'est également pourquoi on ne peut guère supposer Zosime capable de combiner deux ou plusieurs sources; il suit en principe une seule source, et n'en cherche une autre que lorsque la première l'abandonne. » (Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: liv). Voir aussi p. lx.

⁴⁰³ Liebeschuetz, « Pagan Historiography and the Decline of the Empire », 210. Aussi Paschoud (*Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: lxiii–lxvi) qui relève tous les passages où la religion païenne joue un rôle majeur dans le récit de Zosime. Goffart ("Zosimus: The First Historian of Rome's Fall," 416) émet certains doutes quant au *paganisme* de Zosime, mais voir Paschoud (*Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: xii, xxix–xxxii) qui voit en lui un ennemi du *christianisme*; il faut ajouter que l'idée n'est pas nouvelle, elle était déjà celle de Photius (*Bibl.* [98]84a.5–6).

⁴⁰⁴ Matthews, *Roman Perspectives*, 223-224. À lire cette correspondance, on est presque porté à croire que l'événement le plus perturbant dans la vie de Symmaque fut le suicide de *barbares* censés combattre dans les jeux organisés par son fils!

Partie A - Introduction

cette *Correspondance* donne une bonne idée de la manière dont les hommes de l'*espace dominant* continuaient à vivre sans toujours se soucier du lendemain. On a déjà dit aussi que Symmaque n'est pas un cas isolé : on retrouve la même situation avec un autre homme moins fameux, soit Synésios. La *Correspondance* de Synésios montre la même chose : ce qui tracasse réellement Synésios, c'est l'état de ses terres et non pas la présence de *barbares* dans l'Empire.

Quoi qu'il en soit, Symmaque était un homme influent, sénateur et *païen*, qui vécut durant l'époque qui nous intéresse. Il est l'un des rares auteurs *romains* à faire l'éloge de certains généraux *barbares* influents, ce qui montre encore une fois que l'opinion des historiens sur le cas des *barbares* ne faisait pas l'unanimité. Du moins, quelqu'un comme Symmaque, pourtant friand de traditions et de coutumes purement « *romaines* », pouvait voir au-delà de l'*origine* d'un homme et essayer de s'en faire un allier. On peut croire que si Symmaque était représentant de sa classe (ou de certains d'entre eux), les généraux *barbares* n'avaient pas une si mauvaise presse avec l'*espace dominant romain*.

On sait aussi que Symmaque suivit le *cursus honorum*, passant par les rôles de censeurs, préteurs, proconsul d'Afrique, etc., et que le point culminant de sa carrière fut sa préfecture de Rome durant l'année 384-385⁴⁰⁵. En cela, Symmaque est le représentant d'une vieille tradition.

Plus encore : il n'y a aucune raison valide pour croire que Symmaque ait préféré taire les événements de son époque; s'il n'en parla pas, c'est peut-être parce que les choses n'étaient pas aussi drastiques qu'on le croit encore. En cherchant continuellement les dérangements, on court peut-être le risque de croire trop rapidement l'ampleur des troubles que les *historiens* de l'époque ont rapportés. Surtout, on risquerait de croire que le reste de la population *romaine* partageait ces craintes de même que l'opinion de l'*espace dominant*...

On pourrait aussi penser en lisant ce livre que Matthews ne voit pas beaucoup de valeur à la *Correspondance* de Symmaque, mais il faut lire celui de 1975 (*Roman Aristocraties*) pour obtenir une appréciation différente du même matériel.

⁴⁰⁵ Ibid., 227-228.

Partie A - Introduction

vii) Sur Cassiodore

Cassiodore naquit en Italie⁴⁰⁶ vers 480⁴⁰⁷ dans une noble famille *romaine*. Son grand-père et son père avaient tous deux été membres de l'administration *romaine*, le premier sous Valentinien III, le second sous Odoacre avant de se tourner vers Théodoric l'Amal en 489⁴⁰⁸. Un peu à la manière d'Olympiodore, donc, Cassiodore faisait partie des hauts échelons de l'*espace dominant romain*⁴⁰⁹. Sans surprise, il eut une éducation traditionnelle qu'il sut mettre à profit à la cour de Théodoric⁴¹⁰. L'apogée de sa carrière vint en 514, alors qu'il atteignit la dignité de consul⁴¹¹.

Sa première œuvre connue, écrite à la demande d'Eutharic, se voulait une chronique dans le style de Prosper qu'il a suivi de très près⁴¹². La seconde, qui n'a malheureusement pas survécu au temps, était une histoire des *Goths*. Cette œuvre perdue est toujours problématique, ne serait-ce que du point de vue de son contenu et de sa composition⁴¹³. Chose certaine, le biaisement de Cassiodore était évident et son texte se voulait avant tout un panégyrique à la gloire de Théodéric et des *Amali*⁴¹⁴.

⁴⁰⁶ Sa famille venait de l'Est par contre; voir Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 55.

⁴⁰⁷ Christensen (ibid., 54) avance vers 485-490, et 580 pour sa mort.

⁴⁰⁸ Ibid., 55.

⁴⁰⁹ Il n'aurait peut-être pas été membre de la plus haute aristocratie; voir ibid., 56.

⁴¹⁰ Croke, « Latin Historiography and the Barbarian Kingdoms », 359.

⁴¹¹ Ibid., 360.

⁴¹² Ibid. Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 59–61) souligne l'absence d'éléments *goths* dans tout le texte et spécialement le silence sur le « passé glorieux » des *Goths* qui n'apparaissent qu'en 252 apr. J.-C. dans la Chronique (voir pp. 63-64; même chose pour Jordanès et son *Romana* – pp. 109-112).

⁴¹³ Croke, « Latin Historiography and the Barbarian Kingdoms », 362-363.

⁴¹⁴ C'est surtout la généalogie des *Amali* qui permet de tirer cette conclusion puisqu'elle avait comme cible l'*espace dominant romain* et de lui montrer que les *Amali* pouvaient se réclamer d'ancêtres beaucoup plus anciens (voir Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 72). Christensen souligne bien qu'il s'agit fort probablement d'une construction de toutes pièces de la part de Cassiodore, tout comme celle des *Romains* l'était probablement aussi (p. 73).

Partie A - Introduction

Considérant que presque rien ne nous reste de ce texte, se prononcer sur son contenu « *gothique* » est risqué. En étudiant la correspondance de Cassiodore, Christensen y décortique neuf noms royaux supposément *goths* qu'il aurait inclus dans son *Histoire*⁴¹⁵. Pour sa part, Brian Croke⁴¹⁶ assume comme beaucoup d'autres chercheurs

⁴¹⁵ Ibid., 75-76. Nous remarquons que rien ne nous assure que ces noms étaient *goths*; ils auraient pu tout aussi bien être inventés de toutes pièces ou simplement d'origine obscure, provenant peut-être même d'autres groupes *barbares* comme les *Gètes* ou les *Scythes* (Christensen en admet presque autant aux pp. 128, 155, 236 et 238; voir aussi Bálint ["A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East," 156–158] sur cette question de noms).

Christensen est d'un autre avis : « [...] one would certainly think that precisely these royal names of great Gothic rulers of the past would be particularly well known to the Goths, and that this is the reason why Cassiodorus chose them to exemplify the virtues of Amalasuetha. They should provide a high degree of certainty that these names were, in fact, authentic royal Gothic names. » Voir aussi pp. 124-125.

Or, l'argument ne repose que sur une hypothèse de Christensen : *la majorité des Goths connaissent le nom de ces anciens rois*. Tout dépend donc de notre opinion, à savoir si l'on veut croire cette hypothèse ou non. On peut aussi se demander combien de *Goths* qui connaissaient cette soi-disant généalogie étaient présents lors du discours de Cassiodore devant le Sénat (où il mentionna les prédécesseurs d'Amalasuetha). En vérité, nous ne pensons pas qu'il faille croire que tous les *Goths* s'y connaissent en matière de généalogie, sinon pourquoi demander à Cassiodore d'en faire la recherche et de le louer haut et fort pour avoir réussi à déterrer les vieux *rois* d'antan? Ça ne colle pas (et Christensen le réalise à moitié aux pp. 134 et 153). Qui plus est, comme l'on sait fort bien que ces *Goths* étaient formés de personnes de provenances différentes avec des *identités* diverses (et tout ce que cela pouvait impliquer de bagage *culturel*), il faut être très optimiste pour penser que tous les gens (*Goths* ou autres, éduqués et surtout incultes) d'Italie connaissaient la généalogie des *rois ostrogoths*.

Même en admettant que cette liste soit *gothe* d'un point de vue étymologique, le problème n'est pas résolu puisque ce genre de généalogie « à la romaine » ne convient pas aux anciens *Goths* (pour autant que l'on sache) qui avaient une autre *structure* du pouvoir... On n'entend pas parler de *rois goths* uniques dans nos sources ante-4^e siècle, mais bien de *juges/chefs* multiples à de nombreux groupes différents... Où Cassiodore aurait-il bien pu tirer ces *rois* uniques qui auraient supposément régné sur les *Goths* (et on est porté à penser « *Goths* » au sens large du terme ici) bien avant son temps puisque nos sources n'ont conservé aucun de ces noms? Cela à toutes les allures d'un arrangement artificiellement conçu et nous pousse à refuser cette généalogie « authentiquement *gothe* » comme une création (anachronique, sans doute) du 6^e siècle par un *Romain* qui évoluait dans les *structures* de cette époque.

Cassiodore dut avoir eu plus ou moins carte blanche pour arriver à produire (voire créer de toutes pièces) quelque chose de crédible pour des hommes qui n'avaient plus (s'ils n'en avaient jamais eu) de *mémoire* de leur *Histoire*.

⁴¹⁶ Croke, « Latin Historiography and the Barbarian Kingdoms », 359.

Partie A - Introduction

que les *Goths* de l'époque de Cassiodore avaient une *Histoire*, qu'ils en étaient conscients et qu'ils cultivaient cet héritage et ce langage *goth*⁴¹⁷. Croke fait allusion au passage où Cassiodore nous parle de sa méthodologie et de ses sources, ce qu'il avait comme ambition de faire, etc.⁴¹⁸

Cassiodore laissa entendre qu'il avait lu sur le sujet⁴¹⁹ et qu'il voulait faire une « histoire *romaine* » de l'histoire des *Goths*⁴²⁰. Or, si Cassiodore s'en est réellement remis à Tacite, Ammien Marcellin, Eutrope, Orose, Ablabius, Prosper, Claudien, etc. pour écrire son *Histoire*, on peut se demander sérieusement qu'elle fût la valeur réelle de son œuvre. Tout cela sonne faux, surtout qu'on a pris en compte plusieurs fois à ce point-ci que les auteurs *romains* étaient extrêmement peu fiables sur les *Goths*.

Quoi qu'il en soit, l'œuvre n'a pas survécu ailleurs, peut-être, que chez Jordanès; ce qui n'est rien pour nous rassurer. En effet, Jordanès nous apprend lui-même dans la préface de son texte qu'il n'a eu accès au récit de Cassiodore que pendant trois jours, mais qu'il a travaillé en se rappelant l'idée globale de l'œuvre⁴²¹.

Tout cela doit nous alerter et nous rejoignons ceux qui se rangent derrière Goffart qui considère Jordanès comme une pauvre source⁴²². S'ensuit qu'il faut être prudent pour y voir l'œuvre de Cassiodore en trame de fond qui elle-même était sans aucun doute problématique⁴²³.

⁴¹⁷ Que l'on fait remonter sans cesse à Ulfila, comme s'il ne pouvait y avoir eu divers dialectes *goths* en réalité. La prise de conscience des *Goths* dans l'Empire en rapport à leur *ethnicité/identité* se serait fait grâce à l'avènement d'Alaric; voir Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 149.

⁴¹⁸ Croke, « Latin Historiography and the Barbarian Kingdoms », 361-362.

⁴¹⁹ Ibid., 362.

⁴²⁰ Cette phrase est complexe et très débattue; Croke (ibid., 361–363) en donne le résumé.

⁴²¹ Ibid., 364.

⁴²² Et Croke aussi : Ibid., 365. Croke crédite toutefois Jordanès d'une méthode découlant de Cassiodore dans ses grandes lignes (p. 366) et semble vouloir rétablir quelque peu la réputation de Jordanès plus loin dans son article (p. 369, 374).

⁴²³ Voir les mises en garde de Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 115.

Partie A - Introduction

viii) Sur Jordanès

Jordanès a écrit une histoire de la lignée des *Amali*⁴²⁴, intitulé *De origine actibusque getarum* (abrégé *Getica*), commençant avec leur « création » et allant jusqu'à leur chute en 540⁴²⁵. Le texte est un amalgame de certaines légendes, de certaines « traditions orales », de certains résumés d'auteurs comme Cassiodore⁴²⁶ et Ablabius, et de certaines créations proprement *jordanèsienne*⁴²⁷. Très peu d'éléments dans ce texte sont d'une utilité quelconque pour l'historien des 4^e et 5^e siècles; c'est plutôt un texte utile (ou un peu plus utile) pour les *Ostrogoths* d'Italie, et la *société* en générale, du 6^e siècle⁴²⁸.

⁴²⁴ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 46-47. Cet élément est crucial en vérité. L'objectif de Jordanès n'était pas d'écrire une histoire des *Goths*, mais seulement de l'une de leurs familles les plus connues à son époque. Peut-être cela était-il dû en majeure partie à sa source principale, Cassiodore?

⁴²⁵ Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 11.

⁴²⁶ Ibid., 18-20. Nous remarquons que Christensen donne beaucoup trop de crédit à Cassiodore pour avoir été une source fiable sur laquelle Jordanès se serait appuyée souvent.

⁴²⁷ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 5, 35, 39, 50, 61-67; sur Cassiodore, p. 38 *sqq.* et surtout 50-52.

⁴²⁸ Depuis Wolfram, la fortune de Jordanès a changé dramatiquement. Aujourd'hui, on ne compte plus beaucoup de chercheurs qui s'aventurent sans réticence dans ce récit. On comprend maintenant que tout ce que Jordanès a fait n'a été que de répertorier (sans grand soin) une quantité d'informations disparates (voir Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 147, 155; Gillett, « Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian »). Il faut surtout retenir que l'utilité et/ou la fiabilité de Jordanès a été sérieusement remise en question avec les travaux de W. Goffart, p. ex. Goffart, « Jordanes's "Getica" and the Disputed Authenticity of Gothic Origins from Scandinavia »; et Goffart, *The Narrators of Barbarian History (A.D. 550-800): Jordanes, Gregory of Tours, Bede, And Paul the Deacon*.

Une exception notable est Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, chap. 2) qui croit à un lien entre les *Goths* de Cassiodore/Jordanès et ceux de l'historiographie *gréco-romaine* à partir du troisième siècle : « There can be no doubt that the *Gothi* are the people we associate with the name 'Goths', and that they were somehow the forerunners of the *Goths* who would come to dominate the history of Late Antiquity. » (ibid., 41). On ne peut qu'être surpris par sa proposition.

En effet, rien ne nous permet de tracer un lien entre les *Gothi* du troisième siècle et les *Goths* qui nous intéresse dans cette étude. Le seul lien se trouve dans l'étymologie des deux noms et nous ne croyons pas que cela nous permette de croire que la *culture* de ces deux groupes était similaire, encore moins que les *Goths post-378* aient pu avoir quelque chose de commun avec les *Gothi* du troisième siècle. C'est un peu comme dire que les *Gaulois* de César étaient similaires à ceux du temps de Marc-Aurèle...

Partie A - Introduction

Peut-être de descendance *gothe*⁴²⁹, et certainement *Chrétien* à la fin de sa vie⁴³⁰, Jordanès faisait (peut-être)⁴³¹ partie de la machine administrative de Constantinople et, par là, il était lui aussi (et comme tous les autres auteurs *romains*) membre de l'*espace dominant*⁴³². Son utilisation (presque exclusive pour autant que l'on sache) de termes et d'histoires de provenance non *romaines* milite en faveur d'une affinité avec le matériel *goth* (du moins, matériel *étranger* dans une certaine mesure)⁴³³ que peu d'auteurs de l'époque avaient démontrée jusque-là⁴³⁴. Le problème est de savoir si vraiment ces informations sont bien de provenances « *gothes* » comme l'auteur l'affirme.

Le texte est arrangé en trois parties qui ont commandé notre façon d'approcher l'histoire *gothe* depuis; elles sont : la *migration* (jusqu'à 1 490 av. J.-C.), l'époque *visigothe* (378 à 507) et celle *ostrogothe* (378 à 540)⁴³⁵.

Ailleurs, Jordanès se montre plutôt biaisé et il est bon de garder en mémoire que

⁴²⁹ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 5 et 61. Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 11) le croit *Ostrogoth* (point de vue tempéré aux pages 88-90 où il ne devient qu'un simple *Goth*).

⁴³⁰ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 34; Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 99. Christensen résume le débat sur la conversion de Jordanès et de ce que cela impliquait : converti en moine, évêque, à la foi catholique, baptisé, etc. Dans toute cette incertitude, ce qui semble assuré est la *chrétienté* de Jordanès à la fin de sa vie, peu importe sa fonction ou son dogme.

⁴³¹ Opinion verbalisée chez Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 43. Heather (*ibid.*, 49) croit que Jordanès n'était qu'un secrétaire dans l'armée romaine. Nous continuons pourtant à croire qu'un homme comme Jordanès, éduqué, capable de rédiger, etc., était un atout important pour la cour impériale. Voir Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 93-94) qui dresse un résumé de la question et se montre plutôt de notre avis.

⁴³² Voir pourtant Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 42 et 52) qui voit en Jordanès un « social inferior » à un homme comme Cassiodore et un « unlearned ex-military secretary ». Similaire chez Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 85.

⁴³³ Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 11) soulève cette question aussi; il semblerait que Jordanès ait plutôt emprunté abondamment chez les autres groupes *étrangers* de son époque pour construire son histoire *gothe*.

⁴³⁴ Opinion d'Heather.

⁴³⁵ Mentionné chez Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths : Studies in a Migration Myth*, 11.

Partie A - Introduction

son *Getica* avait comme but de montrer comment les *Amali* avaient sombré sous Justinien. Son texte n'est pas un panégyrique à la mémoire des *Goths*, loin de là⁴³⁶.

Enfin, les appellations *Balthi* et *Amali* viennent de Jordanès (ou Cassiodore), le premier nom signifiant « audacieux » et qu'il colla à Alaric. Pourtant, rien ne nous permet de croire Jordanès ici lorsqu'il affirme qu'il s'agissait d'une lignée très noble parmi les *Goths* depuis fort longtemps⁴³⁷. En plus, considérant que ce dernier écrivait avec une compréhension historique du sujet, et en sachant fort bien qu'Alaric avait « osé » là où peu de gens avant lui avaient osé, et que ceux qui lui succédèrent se seraient réclamés d'une affinité avec lui⁴³⁸, le nom « audacieux » lui allait plutôt bien... C'est dire que nous sommes porté à croire Heather sur cette question, lorsqu'il avance que ce serait en grande partie à Jordanès que nous devrions la création de cette lignée royale des *Balthi* avec Alaric en tête de file⁴³⁹.

c) Un habitus prototype pour nos auteurs?

Que ressort-il de ce survol des sources disponibles? D'une part, nos sources ont été écrites par des hommes qui avaient un programme en tête : des objectifs, des raisons, des limites. D'autre part, ces hommes étaient membres des *espaces dominants* de la société romaine. Évidemment, c'est une chose que toutes les études critiques soulignent.

Cependant, on parle à l'habitude de la *paideia* qui serait à l'arrière-plan de toutes nos sources. Cette éducation suivie dès un jeune âge aurait forgé les esprits selon un certain modèle qui ressort de temps à autre dans les textes. On remarque cela dans

⁴³⁶ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 51.

⁴³⁷ Comme le fait Kampers (*Geschichte der Westgoten*, 109-110). Remarquez aussi que Jordanès fait des *Goths* une seule et même *race*, les plus nobles appartenant à la famille des *Amali*.

⁴³⁸ Pourtant, Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 31-33) mentionne bien la brisure « dynastique » qui se produisit avec la mort d'Athaulf puisqu'après coup, il devient impossible de dire si Alaric était toujours vu comme un personnage important par lequel les nouveaux généraux devaient se légitimer.

⁴³⁹ Ibid., 11, 28-33, surtout 32; voir aussi Christensen, *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 226.

Partie A - Introduction

les sources par les références aux auteurs plus anciens et à l'émulation/critique de leurs styles, de leur vocabulaire et parfois de leurs méthodes. Suivant que l'auteur qui écrivait avait été formé comme juriste, rhéteur, poète, etc., la *paideia* qu'il affichait était à la fois semblable et dissemblable de ses comparses; quelques éléments de fond restaient les mêmes, mais la forme changeait.

Nous nous sommes lancé dans ce chapitre en croyant pouvoir établir l'*habitus prototype* qui découle de cette similarité que l'on sait présente en trame de fond chez tous les *Grecs* et *Romains*. Nous avons pourtant réalisé assez tôt durant nos lectures des sources et des études que cet exercice serait impossible. Établir un *habitus* pour un groupe aux ambitions et buts divers n'est pas quelque chose de faisable à moins de ramener l'ensemble à une unique constante. Il faut alors laisser de côté l'individualité propre à chacun (partie prenante de l'*habitus* à la base) et « créer » un *habitus* de « classe » ou « d'espace » que l'on perçoit de notre point de vue extérieur. C'est un exercice tout à fait gratuit qui a toutes les chances de manquer sa cible sans que l'on puisse dire à la fin si on l'a effleurée ou bien si on a tiré complètement dans le champ gauche.

C'est pourtant l'approche que nous préconisons pour le groupe d'Alaric qui n'a jamais de voix dans les sources. Pour ce cas précis, il nous semble plus facile de justifier (mais jusqu'à un certain point) nos hypothèses audacieuses. Or, nous ne croyons pas pouvoir défendre cette approche pour les auteurs anciens qui, sans toujours faire entendre leurs voix, montrent clairement par leurs textes qu'ils étaient tous différents à plus d'un niveau.

Or, nous ne laissons pas l'*habitus* de côté pour autant; nous avons la certitude qu'il s'agit du concept le plus apte à expliquer les divergences de nos sources. C'est qu'il faut prendre pleinement conscience du carcan *culturel* dans lequel tous ces auteurs se sont placés, souvent malgré eux. Chacun de ces auteurs diffère sur plus d'un point, mais dans l'ensemble, ils sont tous esclaves des œillères qu'ils portaient. Si l'auteur était *Grec*, il se montrait souvent peu intéressé dans ce qui se tramait à l'Ouest, et vice

Partie A - Introduction

versa. S'il était *devenu Chrétien*, il cherchait alors l'action divine pour expliquer les succès et insuccès de son temps tout en condamnant les *païens*. S'il était *païen*, l'exercice contraire était tenté. Ceux qui s'intéressaient à la politique continuaient souvent une œuvre antérieure et s'efforçaient de construire un récit qui allait dans une direction prédéterminée. C'est dire que chacun d'eux, en utilisant cette *paideia*, *agissait* d'une certaine façon selon ce qu'il croyait juste à ce moment.

Alors, nous sommes d'avis que la notion de *paideia* est trop étroite; elle ne prend en compte qu'une seule dimension des acteurs et non leur tout. Allez parler de *paideia* à quelqu'un et ce à quoi il pense aussitôt n'est qu'à « l'éducation scolaire » des *Grecs* et des *Romains*. Bien sûr, on reconnaît qu'ils partageaient tous cette fondation *via* ce « matériel à penser », mais les ressemblances s'arrêtent dans cette région.

C'est pourquoi nous préférons parler d'*habitus*. L'*habitus* et la *paideia* ne sont pas synonymes; la *paideia* mène à l'*habitus* — c'est un outil — et l'*habitus* sert à expliquer pourquoi tous les auteurs *romains* et *grecs* ont agi semblablement, tout en étant différents :

Recevoir une éducation, c'est recevoir en règle générale une éducation liée à une condition de classe; c'est acquérir des dispositions à reproduire spontanément, dans et par ses pensées, ses paroles, ses actions, les rapports sociaux existants au moment de l'apprentissage.⁴⁴⁰

L'*habitus* englobe le tout : l'éducation, certes, mais aussi l'action. On ne peut pas expliquer un comportement en se référant à la *paideia*; le « concept »⁴⁴¹ ne s'y prête pas puisqu'il n'a jamais été « conçu » dans ce but. Nous insinuons que l'*habitus* est comportemental à sa base et que, s'appuyant sur la *paideia*, les auteurs *gréco-romains* n'étaient pas tous les mêmes. Comment expliquer leurs textes alors?

Pourquoi Eunape n'a-t-il pas condamné Alaric, comme l'a fait Olympiodore? Les

⁴⁴⁰ Accardo, *Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 164.

⁴⁴¹ Remarquez que c'est nous qui en avons fait un concept. À la base, ce n'est qu'un mot *grec* qui renferme l'image de l'éducation du *Grec*, de l'enfance à l'âge adulte.

Partie A - Introduction

deux auteurs venaient du même milieu et de la même partie de l'Empire, avait certainement suivi une éducation similaire, etc. Pourquoi chez l'un Alaric n'est-il qu'un général, alors que chez l'autre il est un *barbare*? Pourquoi les deux ne transforment-ils jamais les *Goths* en *Scythes*, comme l'ont fait Claudien et Synésios? Cela est d'autant plus curieux que chez tous ces auteurs, on retrouve la même utilisation du mot « *barbare* », dont l'interprétation remonte aux *Grecs* de l'époque classique...

Chose certaine, la *paideia* n'explique pas tout; elle peut être manipulée pour véhiculer un message totalement différent d'un auteur à l'autre (pensons seulement à Jean Chrysostome). Ainsi, bien que le « matériel à penser » soit le même, cela n'a que peu d'importance en réalité dans le portrait d'ensemble. Il n'est donc pas correct de dire que les auteurs étaient semblables suivant leur éducation; ils étaient semblables en partie à cause de leur éducation, mais aussi à cause de leurs convictions, de leurs professions, de leurs lieux de résidences, de leurs connaissances, etc. Ceux qui se ressemblaient le plus étaient ceux qui partageaient le plus de similitudes dans tous les aspects de leurs vies, non pas seulement en raison de leur éducation.

Il vaut donc mieux parler d'*habitus* que de *paideia*. Cela permet aussi de donner plus d'individualité aux textes que nous possédons. On comprend ainsi, sans ambiguïté, que l'œuvre en question est issue de quelqu'un d'unique qui ne partageait que quelques éléments avec certains de ses contemporains. On n'a pas besoin non plus de tout comprendre de l'auteur dans les moindres détails; l'*habitus* prend alors une allure de constante : l'*habitus* de Zosime n'était pas celui de Jordanès, mais il y avait tout de même une similarité à la base⁴⁴². Or, en parlant d'*habitus*, on évite d'insinuer que les deux auteurs pensaient pareil parce qu'ils avaient suivi plus ou moins le même curriculum.

Il n'est donc pas utile ni possible d'établir un *habitus prototype* pour les auteurs anciens, même dans un sens très général. Les similarités entre nos auteurs sont bel et

⁴⁴² Ce qu'Accardo (*Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 164–166) nomme un *habitus de classe*.

Partie A - Introduction

bien là, mais à elles seules, elles n'expliquent qu'une parcelle de la dynamique opérante⁴⁴³. Il faut aussi tenir en compte la *distance temporelle* aussi bien que *spatiale* qui jouent toujours un rôle plus important qu'on ne veuille l'admettre.

Seule chose que l'on puisse dire avec certitude est que l'environnement joua un rôle aussi important que l'éducation dans la production de ces textes anciens. On retrouve donc à la fois similarités et divergences entre chacune de nos sources; un phénomène que nous préférons associer à l'*habitus*.

d) L'approche aux sources : une question d'interprétation

Il semble nécessaire à ce point-ci de mentionner rapidement de notre position sur l'interprétation de ces textes anciens, un exercice qui reste arbitraire. Qu'on le veuille ou non, l'interprétation des documents n'est pas équivoque aujourd'hui et ne l'a jamais été, comme le prouve d'ailleurs le texte de Zosime dans son ensemble. On se trouve à travailler avec des textes qui ont très souvent été écrits en allant puiser des informations dans d'autres textes; l'auteur ancien n'échappait pas à l'exercice d'interprétation. Les résultats ont donc été mixtes.

Cela dit, l'exemple que nous mentionnons dans cette section a été choisi sans autre raison qu'il permettait le mieux d'explicitier ce phénomène. D'autres passages similaires apparaîtront dans les prochains chapitres. Ce qui suit n'est en réalité qu'un exemple d'interprétation parmi d'autres et avec lesquelles on doit travailler lorsqu'on s'en remet aux anciens sur les questions *sociales* et politiques des *Goths*.

⁴⁴³ Nous pourrions parler encore de Sozomène; comme nous l'avons dit, ce dernier s'est montré plus compréhensif du fait de la *population mixte* de l'Empire, principalement parce qu'il venait lui-même d'une région limitrophe (voir Stevenson, « Sozomen, Barbarians, and Early Byzantine Historiography »). Ainsi, bien qu'il possédait le même « matériel à penser » que ses contemporains (en plus d'avoir été élevé comme un *Chrétien*, rappelons-le), il a parfois approché son sujet différemment de ses compatriotes. On ne peut se l'expliquer que par son *habitus*, la *paideia* n'ayant qu'un rôle secondaire dans l'affaire.

Partie A - Introduction

i) Théophanès et Alaric le *Gaulois*

Ce « choix » d'interprétation se produisit aux alentours du 9^e siècle apr. J.-C. Voici ce que Théophanès⁴⁴⁴ nous dit dans sa première notice où il est question d'Alaric :

Il [Honorius] envoya l'un de ses ministres, un barbare appartenant à la race des Gaulois, à la tête d'une grande armée avec comme consigne de piller et de harasser ceux qui lui [à Honorius] avait causé du tort. Ainsi donc, Rome fut assiégée par lui [Alaric] et échappa de peu à une ruine complète.⁴⁴⁵

Théophanès semble mélanger ce que l'on considère aujourd'hui comme de solides acquis : il fait d'Alaric un *Gaulois* et d'Honorius l'architecte du sac de Rome. Il y a bien quelques auteurs qui créditent Honorius (ou Stilicon) d'avoir tramé, mais jamais le sac de Rome lui-même⁴⁴⁶.

Chose certaine, personne d'autre que Théophanès ne décrit Alaric comme un *Gaulois*. Le texte semble si maladroit que l'on est presque forcé de croire que l'auteur avait une version différente de tout l'épisode sous les yeux, erronée ou non. L'origine *gauloise* pourrait toutefois s'expliquer assez aisément, comme par l'installation d'Athaulf-Singeric-Wallia à Toulouse juste après le sac de Rome ou encore par la permutation d'Alaric et de l'usurpateur Constantin III⁴⁴⁷.

⁴⁴⁴ Nous ne l'avons pas inclus dans notre survol des sources puisque cela n'en valait pas la peine : seulement deux notices de sa longue chronique mentionnent Alaric (Theoph. *Chron.* AM 5895, AM 5903.)

⁴⁴⁵ Retrad. de l'auteur du texte anglais de Mango et Scott.

⁴⁴⁶ Procope (*Bell. Vand.* 1.2.10) est celui qui vient le plus près d'accuser Honorius d'avoir commandé aux *barbares* d'attaquer Rome, mais il finit par repousser l'hypothèse simplement parce que cela ne cadrerait pas bien avec le « caractère du personnage ». Parmi les autres, nous notons le comte Marcellin (*Chron. Marcell.* 408.1; Stilicon pousse les *barbares* à envahir la Gaule) et Olympiodore (*fr.* 1.2, 5.2; Stilicon essaie de nuire aux deux parties de l'Empire et de placer son fils sur le trône).

⁴⁴⁷ Sur Constantin, voir p. ex. Zos. 6.2.1–6.6.1.

Partie A - Introduction

Il est néanmoins surprenant qu'un *Romain* ait pu y aller d'une telle interprétation. Toutes les sources que nous possédons en ce moment – lorsqu'elles précisent l'*ethnité* – mentionnent toujours Alaric en compagnie de *Goths*; c'est presque une formule mathématique. Nous verrons au chapitre 8 que ces auteurs disent rarement qu'Alaric était lui-même un *Goth*, du moins avant Jordanès⁴⁴⁸ et Photius⁴⁴⁹; c'est peut-être la raison pour laquelle c'est encore plus déroutant de voir une source aussi tardive que Théophanès transformer Alaric en *Gaulois* et ne jamais mentionner les *Goths* dans toute l'affaire⁴⁵⁰.

⁴⁴⁸ Le comte Marcellin aussi; Orose est le seul contemporain qui fait d'Alaric un *Goth*. Mis à part lui, chaque fois que les auteurs font allusion à la *gothité* d'Alaric, il faut en réalité la déduire. Les auteurs disent plus souvent qu'il était chef/commandant/polémarque des *Goths*, ce qui constitue une nuance de taille (p. ex. chez Olympiodore fr. 1.2, 6; Eunape fr. 64.1–2.) Le problème se situe dans notre traduction des mots comme ἡγέμων, πολέμαρχος, etc. Voir chapitre 8 pour l'analyse détaillée.

⁴⁴⁹ Il faut le déduire de cette phrase, par contre : Ἀλλὰ Ζάρος, Γότθος καὶ αὐτός, διάφορος ὧν Ἀλαρίχῳ [...] (Phot. *Bibl.* 84b.22).

⁴⁵⁰ Mango et Scott (*The Chronicle of Theophanes Confessor*, 118, n. 2) croient que ce récit maladroit est redevable à Malalas qui servit de source principale à Théophanès pour cette période, lui-même une source difficile à évaluer (voir surtout *Ibid.*, xcii-xciv.) Nous notons cependant que Théophanès (*Chron.* AM 5868-5870) fait référence aux *Goths* à trois reprises avant le sac de Rome et donc, qu'il connaissait les *Goths*, même si à son époque ils ne jouaient plus aucun rôle dans l'Empire. C'est dire que, si Alaric était vraiment un *Goth*, il n'y a aucune raison pour croire que Théophanès l'ignorait. Qui plus est, en AM 5931, l'auteur revient au sac de Rome et cette fois, les *Goths* y figurent sous le commandement d'Alaric (dont « l'origine » est tue).

On pourrait peut-être expliquer ce passage par une autre avenue : Théophanès connaissait le sort des *Goths* depuis leur entrée dans l'Empire en 376 jusqu'à leur anéantissement au 8^e siècle. Peut-être a-t-il fait de ces *barbares*, des *Gaulois* (dont la *barbarie* refait toujours surface chez les auteurs *romains* de toutes époques) un peu à la manière d'un Synésios qui transforma aussi les *Goths* en *Scythes*? C'est-à-dire qu'il ne s'agirait que d'une simple permutation de nom *ethnique* sans lien direct entre les deux...

Mais encore, on pourra croire que, rendue à l'époque de Théophanès, existaient peut-être parallèlement (ou simultanément) à toutes ces avenues des récits sur « Alaric le *Gaulois* ». Cela n'aurait rien de bien surprenant lorsque l'on considère que bien peu d'auteurs contemporains du sac de Rome donnèrent une origine spécifique à Alaric. En toute logique, Alaric aurait très bien pu être *Gaulois* dans les faits. H. Sivan ("Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507," 6) a remarqué par exemple que Flavius Rufinus – possiblement originaire d'Eauze, en Gaule, mais son origine reste incertaine et ignorée des sources anciennes – partit à l'Est avec Théodose en 379 avec d'autres aristocrates *gaulois*. Cette origine *gauloise* est sans doute ce qui permit à Claudien de rapprocher Rufin des *barbares*, mais sans jamais en faire un *barbare* directement. C'est aussi de cette manière qu'il tend à présenter Alaric, c'est-à-dire de connivences avec des *barbares* et donc fourbe et monstrueux, mais jamais *barbare* lui-même.

Partie A - Introduction

La résultante se doit d'être une triple conclusion : soit Théophanès⁴⁵¹ commit une faute dans son édition-compression/retranscription⁴⁵² de ses sources ou de sa rédaction, soit il s'en remit à une source qui faisait vraiment d'Alaric un *Gaulois*⁴⁵³ ou encore qu'il écrivit simplement ce qu'il crut avoir compris des sources qu'il avait consultées. Les trois hypothèses sont aussi valables les unes que les autres. Dans les trois cas, Théophanès a dû interpréter ses sources, et le portrait d'Alaric qu'il a choisi de dresser fut celui d'un *Gaulois* au service d'Honorius.

e) Conclusion

On aimerait enfin conclure en soulevant le problème sérieux des *topoi* qui ont toujours eu une prépondérance marquée dans les travaux des anciens. On peut se questionner sur la fidélité (au sens moderne) des récits où l'on trouve répertoriés des noms *ethniques*⁴⁵⁴ comme *Gothii, Gutones, Gotones, Getae, Scythii, Visi, Thervingi, Greuthungi, Germani*, etc. A. Gillett, dans un article récent⁴⁵⁵, a fait le point sur l'impossibilité de retirer quoi que ce soit des textes antiques qui rapportent ce genre de qualificatifs, jamais employés de manière systématique et sans précisions aucunes. La clé se trouve dans le cadre de réflexion des anciens : ils n'avaient apparemment que peu d'intérêt pour notre concept d'*ethnicité* qui est devenu presque un souci chronique dans

Bien sûr, cela ne revient pas à dire que, parce que Claudien présenta Rufin et Alaric d'une manière semblable, il faille croire que ces deux hommes étaient d'origine similaire. Plutôt, on peut interpréter cette méthode comme étant une allusion au fait que, dans l'esprit de Claudien, Alaric, comme Rufin, n'était pas un *barbare* mais un *Romain*.

⁴⁵¹ Il ne faudrait pas écarter la possibilité d'une faute attribuable aux copistes médiévaux également...

⁴⁵² Voir Mango and Scott (*The Chronicle of Theophanes Confessor*, lxxiv–xcviii) sur les sources employées par l'auteur, de même que sa méthode parfois douteuse. Sans trancher définitivement la question, il faut dire que sur la base de ce que rapportent Mango et Scott (p. ex. à la p. 118, n. 2 et surtout aux pp. xciv-xcv), il est probable que ce passage difficile n'ait été simplement que mal retranscrit par l'auteur.

⁴⁵³ Si une telle source a existé à un certain moment, elle ne nous est pas parvenue.

⁴⁵⁴ Nous avons déjà discuté de la plupart des problèmes des prochains paragraphes dans le chap. 1.

⁴⁵⁵ Gillett, « Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian ».

Partie A - Introduction

les études récentes⁴⁵⁶. Pourtant, certains s'accrochent toujours à ce qu'ils croient être un semblant de vérité dans ces textes :

Much of the *Getica* is taken up with material from Graeco-Roman traditions, recalling episodes in the histories of Scythians, Amazons, Getae, and Dacians. These people are all equated with the Goths, the point being that they, like the Goths, had all occupied lands north of the Black Sea. Material from classical traditions could thus illustrate the Goths' ancient history, and it is surely to this that Cassiodorus refers [...] Cassiodorus was not the first to make such equations [...] and such equations perhaps made tribal peoples of the migration period less frightening.⁴⁵⁷

Le problème avec ce genre d'affirmation est qu'on excuse l'équation de *Goths* = *Getae* = *Scythes* = *Daciens*; dès qu'on tente d'y trouver une logique complexe, on ne peut simplement pas s'en sortir. La seule vraie (et simple) logique qui en ressort est que les auteurs *romains* qui prenaient les *Goths* pour des *Scythes* ou des *Gètes* (ou les deux) ne connaissaient rien de « réel » sur ces groupes ou préféraient taire leurs connaissances derrière les *toipoi*, ce qui donne le même résultat au final⁴⁵⁸. Ce n'est pas tout d'expliquer que cette lacune dans nos sources vient d'une volonté chez leurs

⁴⁵⁶ Dans les mots de Gillett (ibid., 395) : « [...] perhaps more importantly, these texts indicate how unimportant what we call "ethnic" identity could be in Late Antiquity. Reducible to a poetic trope, it could be assimilated to the parochialism of Roman provincials. Foreign "ethnicities" might be suspect, but so too, at times, were provincials cliques within the Roman world [...] »

⁴⁵⁷ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 53. Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, chap. 2; surtout p. 41) dresse un portrait similaire.

⁴⁵⁸ Cracco Ruggini, « Conoscenze e utopia: i popoli dell'Africa e dell'Oriente », 448. Remarquez d'ailleurs qu'Eunape n'a pas remplacé les anciens récits sur les *Huns* par ses propres informations (« plus à jour », dans sa 2^e édition), il les a simplement placés l'un à côté de l'autre. Cela revient à dire qu'à ses yeux, l'opinion d'Hérodote valait autant que la sienne. Or, on sait bien qu'il n'y avait pas de *Huns* à l'époque d'Hérodote; on se retrouve donc avec un récit rapiécé et sans aucun sens. Que cela ait été le plus logique du monde pour Eunape n'a aucune importance; sur cette question des *Huns* (et probablement dans tout ce qu'il a écrit sur les *barbares*), son récit est généralement faux. Le verdict est impardonnable : Eunape pouvait se rabattre sur Hérodote sans aucune gêne pour parler d'un groupe d'hommes qui vivaient 1 000 ans plus tard. Ainsi donc, on arrive à l'équation : *Scythes* = *Massagètes* = *Getae* = *Daces* = *Goths/Huns/Alains/Alamans/Francis/Vandales...* ; si on perçoit peut-être ici la méthode « historique » d'Eunape, on ne peut que se montrer extrêmement prudent sur l'ensemble de son œuvre où il est question de *barbares* (voir la mise en garde similaire chez Blockley [*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 13–14].)

Partie A - Introduction

auteurs de pavaner leur connaissance des classiques *grecs* comme Hérodote; il faut réaliser qu'un auteur qui équivalait *Getae* et *Goths* n'avait probablement en tête que les *Getae* et sinon lui, sûrement son auditoire⁴⁵⁹.

Quant aux auteurs comme Cassiodore (et donc Jordanès⁴⁶⁰) qui essayaient de vanter les *Goths*, l'exercice est doublement artificiellement conçu. Ce n'est pas parce que Cassiodore a marié les *Amazones* aux *Goths*, ni parce qu'il a fait remonter leurs origines aux *Getae* (comme les *Romains* se réclamaient des *Troyens*) qu'il faut lui trouver une excuse pour l'avoir fait; il ne faisait rien d'autre que de répéter les équivalences de près de 500 ans d'historiographie *romaine*. La question est de savoir si Cassiodore se croyait lui-même ou non lorsqu'il faisait valoir que *Getae* = *Goths*, *Scythes* = *Goths*, *Daces* = *Goths*⁴⁶¹.

La réalité est que les deux options sont également plausibles : Cassiodore croyait son récit ou non; ceux qui l'ont lu/entendu l'ont cru ou non. Dans les deux cas, les équivalences soulevées ci-dessus ne sont certainement pas passées inaperçues et leur présence à elle seule permet d'émettre de sérieux doutes sur les connaissances des anciens, de leur manipulation du matériel à leur disposition et de leur réflexion sur la question⁴⁶².

⁴⁵⁹ Christensen (*Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*, 51) relève cette équivalence chez Jérôme : « Contemporary literature clearly shows that, at least in Jerome's day, the Getae and the Goths were perceived as one and the same people. » Carbó García ("Godos y getas en la historiografía de la Tardoantigüedad y del Medievo: un problema de identidad y de legitimación sociopolítica," 193) propose de voir l'origine de cette équivalence chez Julien l'Apsotat, alors que Blockley (*The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 1: 12) souligne cet élément chez Eunape aussi (*fr.* 41).

⁴⁶⁰ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 60-61.

⁴⁶¹ Heather (*ibid.*, 61) croit que Cassiodore était un propagandiste. Ce qu'il a écrit aurait été avant tout pour amuser et flatter les *Amali*, rien de plus. Selon lui, les gens auraient difficilement pu croire le récit en entier.

⁴⁶² Certains diront certainement que c'était d'usage, que c'était leur façon de faire ou leur méthode, que notre point de vue moderne ne fait qu'introduire des anachronismes et qu'il faut évaluer les auteurs anciens selon leurs propres critères, etc. Pourtant, il s'agit simplement d'une question de point de vue, et de méthode.

Partie A - Introduction

Dans la presque totalité des cas, ces termes n'avaient qu'un but généralisateur, rassemblant dans un même groupe une quantité innombrable d'entités divergentes⁴⁶³ et sans soucis d'un rendu « réel » quelconque. Gillett va même plus loin en prenant position sur le cas de Jordanès : ce dernier n'aurait pas écrit une *ethnographie* des *Goths* de façon à faire naître un sentiment d'appartenance et d'émulation chez les gens de son époque; tout ce que Jordanès aurait fait ne serait rien d'autre qu'un essai s'inscrivant dans la longue tradition *gréco-romaine* de ce style de textes⁴⁶⁴.

À l'habitude, les érudits préfèrent amoindrir l'impact réel de l'utilisation de termes anciens pour définir un groupe pourtant contemporain aux auteurs qui en ont parlé. On essaie de ne pas créer trop de remous, de ne pas discréditer la valeur d'une source sur cette seule base qu'elle ne connaissait rien au groupe en question... Au lieu, elle faisait valoir son érudition, sa connaissance de l'historiographie *grecque* et *républicaine*. Quoi de mieux que de montrer à notre auditoire que l'on connaissait l'opinion d'Hérodote sur les *Scythes*, celle de César sur les *Gaulois* ou celle de Tacite sur les *Germanis*⁴⁶⁵?

⁴⁶³ Gillett, « Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian », 398-399.

⁴⁶⁴ Ibid., 405. Gillett, en faisant indirectement référence au livre influent de François Hartog (*Le miroir d'Hérodote*) avance même que Jordanès offrirait bien plus d'informations sur sa propre *société* que sur les *Goths*, produisant ainsi une espèce de reflet du temps justinien dans l'ensemble de son oeuvre.

On ne réglera pas la question ici et ce n'est pas le but; il faut simplement prendre position sur la question. Donc, il semble évident que les sources ne connaissaient pas grand-chose à ces groupes ou *peuples étrangers* (opinion identique chez Kampers, *Geschichte der Westgoten*, 111). Si tout ce qu'elles ont fait se résume à ce que la plupart des érudits faisaient encore il y a à peine 50 ans, c'est-à-dire s'en remettre à Hérodote et Tacite pour dresser un portrait extrêmement artificiel de la *société gothe*, il ne faut pas s'étonner si l'on préfère rester prudent.

⁴⁶⁵ Et pour une raison ou une autre, les érudits ne prennent jamais la peine de mentionner que chacun de ces auteurs, à leur tour, n'y connaissait strictement rien aux groupes qu'ils décrivaient. On se retrouve avec le même problème qu'au temps de Zosime en réalité : Hérodote ne connaissait pas plus l'ensemble des *Scythes* que Tacite ne connaissait l'ensemble des *Germanis* ou que César l'ensemble des *Gaulois*. Si les sources tardives basaient leurs récits sur des textes déjà médiocres, comment pouvons-nous croire qu'il demeure un semblant de réalité dans ces créations du 5^e siècle? Lorsqu'on considère qu'Hérodote était une pauvre référence sur les *Scythes* même à son époque et que l'on voit, 1 000 ans plus tard (!), que ce qu'il a dit tient encore la route pour Eunape, et bien il n'y a pas d'autres avenues que de réaliser que nous nous trouvons dans une sérieuse impasse.

Partie A - Introduction

Croire encore ce genre de théorisation de la méthode de nos sources est une approche très victorienne, voire archaïsante à la limite. On serait mieux avisé de suivre les érudits comme Gillett et d'admettre qu'on ne travaille avec à peu près aucune source des 4^e et 5^e s. qui soit en mesure de fournir des informations « fiables » (au sens moderne) sur les groupes *barbares*.

Logistique liée aux opérations d'Alaric entre 401-408

a) Introduction

Nous entamons la deuxième partie de cette thèse, celle où l'on tentera d'établir une batterie de paramètres différents au sujet d'Alaric et de son groupe. Le but final est de déterminer dans quelle mesure Alaric et ses *Goths* agissaient indépendamment de la cour impériale. Pour ce faire, nous avons choisi une approche plus pragmatique que ce que l'on fait à l'habitude.

Il s'agit d'une opération en deux étapes (logistique alimentaire et logistique du transport) qui tente de démontrer non seulement combien Alaric était un général compétent, mais aussi à quel point il dépendait d'Arcadius. On désire ainsi remettre en question la tradition historiographique qui nous le présente comme un *barbare fédéré* en révolte; c'est donc par un examen détaillé de la logistique impliquée dans ses voyages que nous montrerons que cette idée n'est pas soutenable.

i) Justification de l'angle d'approche

Nous sentons le besoin de justifier un peu plus cette prise de position. Encore aucun expert n'a voulu pousser aussi loin l'hypothèse, à savoir qu'Alaric et son groupe était en réalité des *Romains* au service d'Arcadius et que ce serait là l'une des raisons principales qui expliquerait qu'ils aient connu autant de succès.

Ce constat est venu du simple fait qu'il paraissait très improbable, même à vue de nez, qu'une armée d'escrocs ait pu cumuler autant de victoires sans jamais avoir eu l'appui de l'un des empereurs *romains*. Il y a plusieurs mythes à détruire pour se rendre à cette évidence.

Il faut d'abord laisser de côté la fiction qui veut nous faire croire qu'il était très facile de se déplacer avec une armée durant l'Antiquité, encore moins en terrain hostile. Il a longtemps semblé évident aux experts que les *Romains* pouvaient marcher à des vitesses incroyables et se rendre n'importe où ils le désiraient sans problème apparent.

Partie B – *Logistique*

On a donc laissé de côté l'étude des questions logistiques sans bonne raison. Cette approche ne peut pas être suivie pour Alaric si, comme la plupart des chercheurs, on persiste à croire qu'il était en révolte et qu'il n'avait sous ses ordres que des *barbares*. Les routes ne sont en vérité qu'une partie de l'équation, et pour mener une série d'expéditions avec succès comme Alaric l'a fait entre 401 et 410, il faut être capable de planifier bien plus qu'un simple trajet. On doit aussi prendre en compte les ressources nécessaires à l'accomplissement d'une telle prouesse.

Si l'on s'en remet au récit habituel des pérégrinations d'Alaric, tel que rapporté par Claudien et Zosime par exemple⁴⁶⁶, on est porté à croire qu'il s'agissait d'un général *barbare* sans scrupule qui se forçait (facilement) un chemin sur le territoire d'Honorius pour on ne sait trop quelle raison : la tradition à ce sujet voulant qu'il fuyait une partie de l'Empire où on n'acceptait plus (ou difficilement) la présence *barbare*⁴⁶⁷.

À l'évidence, cette trame événementielle ne fait que contourner les véritables questions et n'est pas satisfaisante pour rendre compte de cette série d'exploits que même les anciens comme Claudien rapprochaient des accomplissements d'Hannibal Barca. Bien peu d'experts ont pensé prendre en compte la logistique impliquée dans une expédition qui devait envoyer Alaric et ses hommes de Thessalonique à Milan par les Alpes, en plein hiver. C'est un casse-tête qu'on ne peut simplement pas repousser du revers de la main sans tenter d'en expliquer les ramifications. Et nous aimerions postuler dès maintenant que l'exploit n'aurait jamais été faisable sans l'appui de la cour orientale.

Pour arriver à confirmer cette hypothèse, il a fallu s'adonner à une série de calculs dont vous trouverez tout le détail dans les annexes B à E. La base de ces calculs s'est présentée comme la formule de la vitesse, en l'occurrence v (vitesse) = d (distance) / t

⁴⁶⁶ Claudien offre l'itinéraire tronqué du voyage de 401-402 dans le panégyrique sur le 6^e consulat d'Honorius et dans le *Bellum Geticum*. Pour sa part, Zosime donne l'essentiel du voyage de 408-410 dans la dernière partie de son 5^e livre et dans ce qui nous reste de son 6^e livre.

⁴⁶⁷ Pour ce genre de conceptualisation, voir p. ex. Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 208-210.

Partie B – *Logistique*

(temps). Puisque, grâce aux récits des auteurs anciens, l'on connaît assez fidèlement la distance parcourue par l'armée d'Alaric et le temps que cela lui a pris, nous avons été en mesure de calculer sa vitesse de déplacement. Cependant, l'exercice est plus compliqué qu'il n'y paraît.

Pour arriver à calculer la vitesse de l'armée d'Alaric, il a fallu en délimiter l'étendue, ce qui revient à dire que nous avons tenté d'en définir les composantes. Il a donc été essentiel de déterminer d'abord le nombre d'hommes qui composait cette armée. Naturellement, l'armée *romaine* dénombrait aussi des cavaliers parmi ses effectifs, un type de troupe qu'Alaric avait en quantité assez importante puisqu'il pouvait s'opposer à Stilicon sur ce plan sans soucis⁴⁶⁸. Du coup, il fallait aussi compter le nombre d'animaux dans l'équation.

C'est ici que l'exercice se complique davantage. Effectivement, il ne suffit que de s'arrêter quelques instants pour songer à la magnitude de l'expédition pour réaliser que ces hommes et ces animaux nécessitaient une telle quantité de ressources qu'il nous est difficile d'en apprécier pleinement l'ampleur sans s'adonner à une série de calculs. Il ne suffit donc pas d'établir le nombre d'effectifs; il faut encore prendre en considération le train de bagage de l'armée qui était nécessaire pour transporter le matériel et la nourriture des soldats/animaux. On pourrait même aller jusqu'à dire qu'il s'agit de l'élément le plus important à prendre en considération. Sans provisions/matériels, une armée qui manoeuvrait en terrain hostile ne pouvait simplement pas survivre. Considérant le succès d'Alaric lors de ses expéditions, il est sans contredit qu'il avait avec lui des ressources en quantité suffisante (ou encore une façon de s'en procurer en chemin). C'est pour cette raison que nous postulons que ce type de voyage aurait été pratiquement impossible sans l'appui d'Arcadius.

En effet, s'il y a une chose à retenir des annexes B-E de cette thèse, c'est combien Alaric a été habile dans ses déplacements, dans la gestion des ressources qu'il avait

⁴⁶⁸ Claud. *VI Cons. Hon.* 285-286.

Partie B – Logistique

à sa disposition et dans ses batailles contre Stilicon. Il ne suffirait que de prendre l'un de ces éléments pour démontrer hors de tout doute raisonnable qu'Alaric n'était pas un chef *barbare* de *féderés* en révoltes contre l'Empire *romain*. L'ampleur de l'accomplissement, sa localisation et les impondérables à gérer sur le coup font en sorte qu'on a affaire à un général *romain* capable d'aller puiser dans la totalité des ressources impériales et de s'ajuster aux différents défis qu'il avait à affronter et qui auraient pu signer sa fin à tout moment.

ii) Récapitulation des annexes B à E

(1) Logistique alimentaire

En nous référant aux résultats de l'annexe B, on remarque d'abord que l'étude des voyages d'Alaric a au moins montré que l'exploit était réalisable.

Cela dit, il a d'abord fallu ramener l'étude de la logistique à son plus petit dénominateur : le soldat *romain*. En effet, on a essayé d'établir les paramètres entre lesquels Alaric et ses hommes fonctionnaient. Ici, les livres de J. Roth, J. F. Haldon et D. W. Engels ont servi de base sur laquelle édifier nos propres estimations. Chacun de ces experts a pleinement démontré combien les besoins logistiques importaient aux généraux et dans quelle mesure quelqu'un pouvait espérer réussir en campagne si ces besoins étaient assouvis.

Le plus important d'entre-eux était les besoins caloriques des soldats. En se basant sur l'ouvrage de J. Roth, il a été possible d'établir qu'un soldat *romain*, comme il s'en trouvait des milliers dans l'armée d'Alaric, était en mesure de fonctionner adéquatement en campagne avec aussi peu que 1.78 lb de nourriture par jour, pour 2 500 Cal⁴⁶⁹.

À cela, il fallait pourtant ajouter les besoins caloriques des animaux qui se plaçaient au second rang en importance après ceux des soldats. Ici, la tâche a été plus ardue, surtout parce qu'on ne trouvait pas qu'un type d'animal dans une armée *romaine*

⁴⁶⁹ *Infra*, annexe B : xlv-xlvi.

Partie B – *Logistique*

comme celle d'Alaric. Après plusieurs calculs⁴⁷⁰, et surtout en se fiant aux experts mentionnés ci-dessus, il a d'abord été possible d'esquisser la composition de l'armée d'Alaric, puis de ses besoins logistiques. Nous avons donc établi que les mules comptaient pour la majorité des animaux, alors que les chevaux composaient sans doute le reste⁴⁷¹. En somme, il fallait qu'Alaric fournisse 4.4 lb de nourriture par mule par jour, en plus de 5.5 lb par cheval⁴⁷².

Une fois ces bases caloriques établies, il a ensuite été nécessaire de prendre en compte le moyen de transport de toute cette nourriture. En effet, il s'agit sans aucun doute du défi le plus sérieux qu'avait à surmonter tout général. Considérant que chaque homme avait besoin de 1.78 lb de nourriture par jour, et que chaque animal nécessitait entre 4.4 lb et 5.5 lb par jour aussi, il fallait donc être en mesure de transporter cette charge qui grandissait exponentiellement plus on s'éternisait en campagne.

En effet, chaque bête de trait portait au maximum 300 lb, et chaque chevaux 400 lb⁴⁷³. Les calculs en annexe démontrent à quel point il était difficile pour une armée nombreuse de s'aventurer en campagne au-delà de 10 jours, si on espérait transporter la totalité des ressources⁴⁷⁴. Plus on restait longtemps en campagne, plus il fallait de bêtes de trait pour aider à transporter le matériel et plus on avait besoin de ressources pour nourrir ces bêtes. Après le 10^e jour, l'avantage des bêtes de trait chutait exponentiellement, de sorte qu'elles finissaient par manger les rations prévues pour les soldats assez rapidement.

C'est en se basant sur ces résultats que l'on a pu affirmer assez catégoriquement

⁴⁷⁰ *Infra*, annexe B : xlili-xlvi.

⁴⁷¹ Prières de vous référer aux annexes B, C et D pour réviser l'ensemble des calculs qui ont été nécessaires afin d'arriver à ce constat.

⁴⁷² *Infra*, annexe B : xlix-lv.

⁴⁷³ *Infra*, annexe B : lvi, notes 1275 et 1276.

⁴⁷⁴ *Infra*, annexe B : lvi-lvii.

Partie B – Logistique

que l'« expédition » d'Alaric en 401-402 avait nécessité un solide appui de la cour impériale. Pour mener une campagne militaire de plusieurs mois avec des milliers d'hommes, et en territoire ennemi de surcroît, on devait planifier non seulement un réapprovisionnement d'envergure qui va presque à l'encontre de toute logique, mais on était aussi obligé de s'assurer d'un support logistique à la fois fiable et efficace.

(2) Logistique du transport

En délimitant le nombre d'animaux de trait, donc, la prochaine étape était de définir la longueur de la colonne militaire des *Goths* dans le but d'en trouver la vitesse. La vitesse étant dépendante de la distance et du temps requis pour franchir cette distance (deux variables qui sont assez bien connues pour les déplacements d'Alaric en 401-402 et 408-410), il devenait alors possible d'évaluer la faisabilité des voyages avec des nombres vraisemblables.

À la suite de nos calculs, nous avons découvert qu'Alaric n'aurait jamais pu faire mieux qu'une vitesse jouant entre les 20 km à 25 km par jour, s'il se déplaçait avec 25 000 hommes⁴⁷⁵. En effet, l'élément à se souvenir ici est le fait que chaque soldat voyageait à une vitesse de 4.5 km/h dans des conditions idéales⁴⁷⁶. Inutile de dire qu'un trajet qui vous emmenait par les Alpes en hiver, puis sur un territoire qui était en théorie hostile à votre progression, était loin d'être idéale⁴⁷⁷.

Ces réserves posaient donc un défi de taille à la réalisation d'un voyage comme celui d'Alaric. Le chapitre qui suit a pour but de reconstruire l'itinéraire sur les bases de ce que nous venons d'établir avec l'étude de la logistique afin d'analyser en détail sa faisabilité.

⁴⁷⁵ Voir *infra*, notes 526, 527 et 528

⁴⁷⁶ *Infra*, annexe B, lxii, note 1314. Voir aussi note 526.

⁴⁷⁷ *Infra*, annexe D, lxxvii-lxxix.

Partie B – *Logistique***b) Dates, distances, vitesse****i) ORBIS**

Avant de s'attaquer à l'itinéraire d'Alaric et de son groupe, nous devons dire un mot sur l'outil qui nous a servi dans la conceptualisation des temps de déplacements et dans la modélisation du voyage. Tous les itinéraires et les calculs qui suivent, relatifs à la distance, ont été estimés avec l'assistance de l'outil en ligne développé par ORBIS. Il s'agit d'un moyen efficace de calculer différentes routes possibles selon le moyen de transport choisi et le mois de l'année en question.

Notons d'abord que les concepteurs se sont rebattus sur les sources anciennes pour développer cet outil, tout en allant puiser abondamment dans les données scientifiques modernes, surtout en ce qui a trait aux voies maritimes⁴⁷⁸. Certaines limitations persistent toutefois dans le réseau routier qu'ils ont choisi de reconstruire. Par exemple, ils n'ont pas tenu compte de l'évolution des routes⁴⁷⁹, ce qui se présente comme le problème le plus important pour notre étude. En effet, les concepteurs précisent que le tracer des routes est plus droit, et parfois même plus court que la réalité de l'époque⁴⁸⁰. Ce détail aura donc une incidence directe sur le temps de déplacement que nous estimerons et qui sera plus rapide que la réalité ne le permettait sans doute⁴⁸¹. C'est la

⁴⁷⁸ Scheidel, Meeks, et Weiland, « ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World; Version 1.0 », 11-12. Les concepteurs remarquent avec justesse à quel point une modélisation d'un voyage maritime est difficile à réaliser tellement les facteurs sont incertains; un bateau pouvait rarement atteindre une vitesse maximale, même que le contraire était plus réaliste. Ils avertissent le lecteur que le modèle peut donner des résultats plus optimistes que ce que la réalité donnait la plupart du temps. Voir *ibid.*, 13-16. Le logiciel est accessible à l'adresse suivante : <http://orbis.stanford.edu/>.

⁴⁷⁹ Scheidel, Meeks, et Weiland, « ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World; Version 1.0 », 19.

⁴⁸⁰ *Ibid.*

⁴⁸¹ D'ailleurs, les concepteurs fournissent les paramètres qu'ils ont utilisés quant à la vitesse de déplacement de différents types de transport : « Mean daily travel distances have been set at 12 kilometers per day for ox carts, 20 km/day for porters or heavily loaded mules, 30 km/day for foot travelers including armies on the march, pack animals with moderate loads, mule carts, and camel caravans, 36 km/day for routine private vehicular travel with convenient rest stops, 50 km/day for accelerated private vehicular travel, 56 km/day for routine travel on horseback, 60 km/day for rapid short-term military marches without baggage, 67 km/day for fast carriages (state post or private couriers), and 250 km/day for continuous

Partie B – *Logistique*

raison pour laquelle nous avons pris la liberté de corriger l'estimation de la vitesse de déplacement selon notre propre étude de la logistique.

Naturellement, nous reconnaissons qu'il s'agit d'approximations de distances selon les routes majeures uniquement (terrestres et fluviales), et sous des conditions idéales⁴⁸². De ce fait, voici ce que les concepteurs ont à dire sur les limites d'ORBIS :

Our model approximates the structural properties of Roman communication networks [...] [T]hey seek to capture statistically average outcomes that cumulatively shaped the system as a whole. No one traveler would encounter such outcomes except by chance. The model simulates the average experience of a very large number of travelers taking the same route in a given month using a given mode and means of transport. It is this experience that is decisive for our understanding of how Roman networks operated. Patterns of connectivity were a function of average outcomes in the long term that shaped the choices of actors and hence the overall structure of the networks themselves.⁴⁸³

En découle que la validité de cet outil pourrait être mise en doute si on ne faisait que s'y fier aveuglement et sans d'abord le soumettre au test. En effectuant nos calculs pour l'itinéraire d'Alaric à partir d'un tel outil, sans démonstration à l'appui, nous courrions le risque de nous exposer les flancs à la critique sans jamais pouvoir nous en sortir.

Heureusement, il y a d'autres itinéraires du monde antique qui ont été conservés et qui sont beaucoup plus précis que ce que l'on sait des déplacements d'Alaric. Nous entendons par là qu'ils ne demandent pas nécessairement un outil comme ORBIS pour calculer leur vitesse en rapport au temps et à la distance.

horse relays (Scheidel in preparation c) [...] these transport options are predicated on movement during daytime. » (ibid., 20). Soulignons que l'estimation de la vitesse d'une armée en marche est de 5-10 km/jour de plus que notre propre estimation (20-25 km/jour, *supra*).

⁴⁸² Ibid., 8-9.

⁴⁸³ Ibid., 7.

Partie B – Logistique

Ayant de ce fait examiné en détail le plus connu d'entre eux, soit celui de Théophanès et sur lequel vous retrouverez tout le détail à l'annexe C⁴⁸⁴, il nous est maintenant possible d'affirmer que les estimations d'ORBIS sont réalistes.

En effet, il s'avère que les distances rapportées dans le récit de Théophanès – en relation avec le temps requis pour couvrir ces distances – sont corroborées par ORBIS dans plus de 90% des scénarios. Qui plus est, nous avons été en mesure d'établir que la vitesse moyenne de Théophanès a dû se situer entre 47.7 km (ORBIS) et 39.4 km (Matthews) par jour⁴⁸⁵. Cette estimation donne un peu plus du double de la vitesse de ce que nous proposerons pour l'armée d'Alaric dans la section suivante⁴⁸⁶. Cela est tout à fait logique selon nous, considérant l'ampleur de la logistique requise pour une armée en marche par opposition à un petit groupe comme celui de Théophanès qui se pressait à arriver à destination et qui ne voyageait pas à pied⁴⁸⁷.

Cela permet aussi de remettre les choses en perspective : Alaric n'aurait jamais même pu s'approcher d'une telle vitesse. Bien qu'il ait eu avec lui une cavalerie imposante, sa vitesse maximale de déplacement restait liée à son infanterie qui, souvenons-nous, ne pouvait pas faire beaucoup mieux que 4.5 km/h.

ii) Les voyages d'Alaric

Nous présentons ici l'ensemble des voyages répertoriés dans les sources sur le compte d'Alaric et de son groupe, c'est-à-dire ceux où il est mentionné nommément et qui se déroulèrent entre 401 et 410. La présentation de chaque voyage est généralement faite en deux temps : la description et l'analyse de l'itinéraire choisi, puis le calcul de la vitesse atteinte pour réaliser ce trajet.

⁴⁸⁴ *Infra*, lxvi-lxxvi.

⁴⁸⁵ On arrive presque à la même valeur que celle fournie par les concepteurs d'ORBIS (50 km/jour) pour une journée de voyage via le mode de transport civil, accéléré. Voir Scheidel, Meeks, et Weiland, « ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World; Version 1.0 », 20.

⁴⁸⁶ *Infra*, 157-159.

⁴⁸⁷ Rappelons que Matthews (*The Journey of Theophanes*, 68) propose que le groupe devait s'être déplacé en calèche ou à cheval pour couvrir ce genre de distances. Voir également *infra*, annexe C.

Partie B – Logistique

(1) Vitesse vs. Trajet

(a) 18 novembre 401

Rien n'indique vraiment ce qui poussa Alaric à se diriger vers l'Italie en 401⁴⁸⁸. C'est

⁴⁸⁸ Les explications classiques ne nous satisfont pas. Certains chercheurs croient qu'Alaric se serait lancé dans cette expédition parce que la cour d'Arcadius lui avait coupé les subsides à la suite de la révolte de Gaïnas, alors que d'autres préfèrent avancer une nouvelle invasion des Balkans par les *Huns* (cf. De Rose, « Il viaggio di Alarico », 57; Marotta, « Il potere imperiale dalla morte di Giuliano al crollo dell'Impero d'Occidente », 578; Sivan, « Alarico in Italia: Pollenza e Verona », 373).

Dans le premier cas, Alaric n'avait rien à voir avec la révolte de Gaïnas. On fait grand cas aujourd'hui du « fait » que ces deux hommes étaient *Goths*, mais on a vu à ce point-ci que l'*ethnicité* ne comptait pas beaucoup dans l'affaire. Nous voyons mal comment Alaric aurait pu avoir été tenu responsable des manœuvres de Gaïnas ou même suspecté d'être une source potentielle de problèmes en raison de sa *gothicité*. Plutôt, on peut penser que, du point de vue d'Arcadius, c'était Stilicon l'unique responsable du chahut provoqué par Gaïnas puisque c'est lui qui l'avait envoyé à l'Est en premier lieu. Qui plus est, Gaïnas n'a jamais cherché à gagner la Grèce pour obtenir l'aide d'Alaric, ce qui peut vouloir dire qu'il savait très bien où se situait l'allégeance de ce dernier. Ces deux *Goths* étaient sans doute en compétition pour les ressources de l'Empire et rien n'indique une alliance entre les deux. Aucun auteur *romain* ne sous-entend même une affinité entre Gaïnas et Alaric.

Rien n'indique non plus que la cour de Constantinople ait coupé les subsides et on peut se demander quel aurait été l'avantage de se priver à ce moment de l'un des seuls généraux compétents de l'Empire. Ceux qui croient à un mouvement « anti-*barbare* » durant cette époque n'ont aucune assise solide pour faire prévaloir leur point, autre que le discours problématique de Synésios (*infra*). On sait bien que les *barbares* ont continué à servir Constantinople et c'est même un *Goth* (Fravitta, assisté des *Huns*) qui mit fin à la rébellion de Gaïnas, ce qui lui valut le consulat.

Enfin, Marotta (« Il potere imperiale dalla morte di Giuliano al crollo dell'Impero d'Occidente »), comme bien d'autres, croit qu'une fois ses subsides coupés, Alaric se serait lancé à l'assaut de l'Italie avec « *tutto il suo popolo* ». C'est ce genre d'affirmation qui nous a poussé à examiner les besoins logistiques d'une armée en marche. Or, on a vu qu'une masse d'hommes comme celle sous-entendue ici avait besoin de ressources (trop) impressionnantes pour réaliser ce voyage. Si vraiment Arcadius avait coupé les subsides, Alaric n'aurait jamais réussi à se rendre en Italie et à connaître le « succès » qu'il a connu, sans parler de traverser les Alpes en plein hiver.

Dans le second cas, il faut simplement arrêter de prendre les *Huns* comme une issue facile ou une explication suffisante à la démobilisation d'Alaric. Pourquoi Alaric aurait-il préféré partir pour l'Ouest à la rencontre de Stilicon et de ses armées plutôt que de faire face aux *Huns*? Qui des deux présentait les meilleures chances de survie : rester à l'Est, près de ses ressources et des endroits connus ou bien se lancer dans une campagne d'envergure sans aucune assurance? Ça ne tient simplement pas la route. Alaric était certainement en mesure de tenir tête « aux » *Huns* qui auraient supposément ravagé les Balkans à l'époque (certains d'entre eux n'ont-ils pas aidé Fravitta à venir à bout de Gaïnas?) Alaric eut sans aucun doute à combattre pour l'Empire durant son mandat à titre de *magister militum per Illyricum*; il y a donc de bonnes chances pour qu'il ait affronté des *Huns* à plusieurs reprises durant sa carrière. Croire qu'il se serait plutôt enfui ne revient qu'à nourrir les vieux fantasmes d'Ammien Marcellin.

Partie B – Logistique

une question importante puisque, si Alaric avait été mandaté par la cour de Constantinople, sa préparation et son voyage à travers l'*Illyricum* auraient été facilités de beaucoup. Par contre, s'il s'engagea dans cette traversée sans l'appui d'Arcadius, on ne pourrait être qu'impressionné du « succès » de son expédition⁴⁸⁹. Nous verrons à l'instant que le premier scénario doit être le plus plausible suivant la route qu'il emprunta pour se rendre en Italie.

Il faut préciser d'entrée de jeu qu'il nous manque bien des détails sur les événements qui se sont déroulés en Italie. Zosime reste muet là-dessus, et les textes d'Eunape et d'Olympiodore sont fragmentaires⁴⁹⁰. Il faut donc se rabattre sur Claudien, faute d'options. L'un des nombreux problèmes est donc de se décider sur la nature de cette « campagne ». S'agissait-il d'une invasion ou d'une expédition punitive? Alaric allait-il mettre le siège devant une ville importante d'Italie ou de la Gaule? Répondait-il simplement à un ordre impérial de Constantinople et, si oui, quel genre de guerre s'attendait-il de mener⁴⁹¹? S'attendait-il d'avoir à guerroyer en tout?

⁴⁸⁹ Honorius n'avait sûrement pas ordonné à Alaric de se rendre où il se rendait, ni Stilicon, cela on peut en être certain. Arcadius serait-il le coupable? On serait porté à croire qu'il aurait effectivement été au courant de l'opération; la préparation d'Alaric a dû être remarquée à Constantinople. Et si elle l'a été, on se verrait confronter soit à un ordre direct de Constantinople ou simplement à un laisser-faire, ce qui peut revenir plus ou moins à la même chose. Arcadius ne semble pas avoir avisé son frère au préalable d'une expédition imminente, sans quoi Stilicon aurait certainement déployé des renforts en nombre dans les Alpes...

⁴⁹⁰ Zosime ignore cette « campagne »; il laisse le récit d'Alaric en 397 pour ne le reprendre qu'en 405.

⁴⁹¹ Cette position est devenue impopulaire depuis Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 210, note 50). En se basant sur le court article de Bayless (« The Visigothic Invasion of Italy in 401 »), Heather est d'avis qu'Alaric a agi indépendamment de la cour d'Orient. Claudien est mis à profit pour montrer que le traître dans toute l'affaire était Alaric. On fait aussi grand cas du silence de Claudien sur les ministres d'Arcadius qu'il se gênait rarement de condamner ailleurs. Enfin, on croit que les relations entre l'Occident et l'Orient s'améliorèrent grandement à partir de 401, alors que Stilicon reconnut Fravitta et arrêta de vouloir se faire le gardien d'Arcadius. Puis en 402, Arcadius et Honorius furent conjointement consuls pour l'année. La majorité des experts depuis Heather suivent cette version des événements, mais elle reste insatisfaisante.

D'abord, Alaric n'a pas pu décider de partir pour l'Italie sur un coup de tête; pour des raisons de logistique, on l'a vu amplement jusqu'ici, cette décision a dû être prise au début de 401 au plus tard, voir même quelque part en 400; Hall ("Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy," 255) avance même 399. Ensuite, Alaric était en Italie dès novembre 401 et il y a de fortes chances pour qu'il se trouvât devant Milan avant la fin de la même année. On vient de voir aussi que, contrairement à ce que croit Heather, rien n'indique qu'Alaric n'était plus sous les ordres de l'Orient à ce moment. Ensuite, Pollentia eut lieu en avril 402 ou 403, dépendant des études. Le fait qu'Honorius et qu'Arcadius

Partie B – Logistique

Faute de pouvoir apporter des réponses définitives à ces questions, nous pouvons tout de même risquer quelques hypothèses.

(i) Choix d'itinéraires

Certains érudits ont rapiécé l'itinéraire d'après les récits des chroniques tardives et de Claudien. Heather⁴⁹² et Wolfram⁴⁹³ mentionnent que les *Goths* partirent pour l'Italie à l'automne 401. Personne ne semble savoir d'où précisément les *Goths* ont lancé leur

fussent consuls au début de 402 reste indépendant de cette bataille. Ce sont les événements de 401 qui dictèrent la politique au début de 402. Il est donc tout à fait possible qu'Alaric ait été mandaté par l'Orient pour faire pression sur Honorius et l'amener à un compromis. On peut certainement comprendre les accusations de Claudien dirigées vers les manigances d'Alaric entre l'Orient et l'Occident en ce sens (Claud. *Bell. Get.* 566–567). Enfin, Burns (*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 348, note 120) remarque que les relations entre l'Est et l'Ouest étaient redevenues frigides dès la fin de 403; cela correspond (peut-être par hasard) avec le retrait d'Alaric de l'Italie.

Notez qu'un autre élément vient appuyer l'idée que Constantinople était derrière cette première expédition, soit les allusions de Claudien dans son *VI Cons. Hon.*, vers 77-88. Cette position demande explication, considérant qu'aucun érudit n'ait jamais interprété ce passage ainsi.

Claudien nous y fait miroiter l'amour d'Honorius pour Rome et dit clairement, pour la première fois dans tous ses textes politiques, qu'Arcadius était le maître incontesté de l'Orient et qu'il pouvait le rester, pourvu qu'Honorius conservasse Rome. Cela en soi n'est pas très révélateur, en effet. Pourtant, quelques lignes plus loin (104-112) dans le poème, Gildon refait surface; lui et Alaric sont alors présentés comme des ennemis qui s'équivalent. Mais pourquoi mentionner Gildon ici, six ans après sa mort ? Et ces deux hommes étaient-ils vraiment semblables, mis à part leurs « origines » *barbares*? Lorsque Claudien compare Alaric à Hannibal, c'est pour mettre en évidence leurs similitudes : passage des Alpes, attaque de l'Italie, etc. Gildon et Alaric n'étaient pas une bonne comparaison : l'un était comte, l'autre maître des milices; l'un avait été déclaré ennemi public par Stilicon et le Sénat de Rome, l'autre non (ce dernier point est également très révélateur; Alaric n'a jamais été fait ennemi public); Gildon n'avait jamais même mis les pieds en Italie...

Leurs similitudes venaient peut-être plus du fait que, tous deux obéissant aux ordres de Constantinople, posèrent un danger réel à l'Italie. Autrement, il y aurait eu d'autres candidats plus adéquats à comparer à Alaric, comme Arbogast, Rufin, Gaïnas, Tribigilde, Fravitta... Nous croyons donc que la réapparition de Gildon à cet endroit précis dans le texte de Claudien est une preuve de plus en faveur d'une implication directe de Constantinople dans l'expédition d'Alaric en Italie. Notons cependant que Dewar (*Panegyricus Sexto Consulari Honorii Augusti*, 132-137) n'est pas de notre avis, préférant suivre l'interprétation traditionnelle qui voit la ressemblance entre Alaric et Gildon dans leurs « supposés » affronts à Théodose I. Voir pourtant notre analyse de cet épisode qui contredit cette interprétation : *infra*, note 1050.

⁴⁹² Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 208.

⁴⁹³ Wolfram, *History of the Goths*, 150. Il prend la peine de préciser que cette période coïncidait avec la fin des récoltes et de la saison chaude (en Orient).

Partie B – Logistique

expédition⁴⁹⁴, mais Wolfram souligne qu'ils passèrent par Sirmium⁴⁹⁵ et continuèrent vers l'Ouest le long de la Sava afin de se rendre en Italie⁴⁹⁶. Heather croit plutôt que les *Goths* voyagèrent par les Alpes dinariques⁴⁹⁷. Enfin, on croit qu'Alaric se trouvait en Italie du Nord le 18 novembre 401⁴⁹⁸.

Deux choses méritent déjà d'être soulignées. D'abord, le départ d'Alaric se fit alors que les récoltes étaient fraîchement entreposées et que le climat était favorable au voyage⁴⁹⁹; les *Goths* auraient donc pu établir une ligne d'approvisionnement sur leur chemin ou bien se doter d'un train de bagages avec provisions pour la majorité de ce premier tronçon⁵⁰⁰. Cette manière d'opérer serait tout à fait en règle avec un *sens pratique* du *champ militaire romain*, comme on serait en droit de s'attendre d'un officier sénior.

Il faut ensuite « choisir »⁵⁰¹ la route la plus probable qu'Alaric ait dû emprunter pour se rendre en Italie. On vient de voir que Wolfram lui fait longer les cours d'eau majeurs continentaux de l'*Illyricum*, alors qu'Heather l'envoie le long de la côte d'Épire et de Dalmatie. Choisir entre les deux reste difficile.

La route proposée par Heather était la plus courte en terme de distance, faisant 1

⁴⁹⁴ Claudien (*Bell. Get.* 497) parle d'*Emathia* (comprendre ici : Macédoine), suivi par Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 205) qui reste incertain entre la Dacie et la Macédoine.

⁴⁹⁵ Sur la particularité de Sirmium d'un point de vue militaire : cf. *infra*, note 507.

⁴⁹⁶ Wolfram, *History of the Goths*, 150-151; notez que Wolfram ne dit pas d'où il a tiré cet itinéraire. Givigliano ("Alarico. Dal Danubio al Busento," 90-91) offre une carte des déplacements d'Alaric entre 395 et 408 et il est intéressant de noter qu'il le fait passer par Sirmium non seulement en 401, mais aussi en 408; il ne fournit aucun détail toutefois dans son court article quant à son choix d'itinéraire.

⁴⁹⁷ Heather, *The Goths*, 146; Heather ne cite pareillement aucune source à l'appui.

⁴⁹⁸ Wolfram, *History of the Goths*, 151.

⁴⁹⁹ Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 169) souligne que les campagnes étaient habituellement lancées soit au début de l'automne, soit à la fin du printemps, justement pour simplifier la logistique en ce qui avait trait à nourrir les bêtes qui accompagnaient l'armée.

⁵⁰⁰ C'était d'usage pour le déplacement d'une grande armée en terrain familier; voir *ibid.*, 163, 170.

⁵⁰¹ À l'aide d'ORBIS.

Partie B – Logistique

253 km à partir de Thessalonique⁵⁰² et prenant environ 41.8 jours de voyages pour se rendre à Aquilée⁵⁰³. Celle proposée par Wolfram s'étendait sur une plus longue distance, mais prenait moins de temps et offrait l'aide des cours d'eau⁵⁰⁴. En outre, il s'agissait d'une route populaire à l'époque⁵⁰⁵, en plus d'être un moyen rapide de transporter le bagage et d'approvisionner l'armée⁵⁰⁶. On peut encore souligner que la région

⁵⁰² Nous avons choisi cet endroit comme point de départ puisqu'on a vu que Claudien (*Bell. Get.* 497) croyait qu'Alaric arrivait de Macédoine. Thessalonique étant la capitale à l'époque (cf. Bejor, "Tessalonica, la capitale in Macedonia"), et stratégiquement bien située, il semble logique que ce fût le point de départ de l'expédition, si elle partit bien de Macédoine.

⁵⁰³ Selon ORBIS. Cet itinéraire a comme variables une vitesse de déplacement avec soldats et mules, durant le mois de septembre. On tient pour acquis, dans ces estimations des journées de voyages, que les conditions étaient idéales et qu'aucun imprévu ne serait survenu, ce qui est irréaliste bien entendu. De plus, le temps de voyage est calculé suivant la longueur des jours, dépendant du temps de l'année; on voyageait considérablement moins longtemps durant l'hiver que l'été, simplement parce que le soleil ne le permettait pas.

On se trouve ici avec une vitesse moyenne établie à 32.13 km par jour. Nous ne croyons pas que l'on puisse réellement se fier à cela; une vitesse de 20 km par jour semble être la valeur qui refait surface dans les études (*infra*). Il faudrait donc corriger cette donnée à 62.7 jours pour un voyage de 1 253 km. Tous points considérés, on pourrait même dire que 20 km semble être une vitesse encore trop grande pour une route qui sillonnait les montagnes et les côtes, où les passages étaient surement plus étroits, etc.

⁵⁰⁴ Le trajet prend moins de temps en raison de l'usage du Magus et du Dravus pour faire une partie de la route.

⁵⁰⁵ Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 55-56. Aussi *infra* : « itinéraire de Théodose I ».

⁵⁰⁶ Autre que le voyage par la mer qui restait le plus rapide et le moins coûteux, mais qui n'est pas attesté dans les sources pour Alaric. Tous les érudits s'entendent pour dire que les *Romains* tiraient toujours profit des cours d'eau dès que l'occasion se présentait (Gianfrotta, "La vie di comunicazione"; Kehne, "War- and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West," 328; Marvin, "Logistics and Transportation".) Le transport fluvial était plus rapide, plus efficace, moins coûteux et plus sûr. La route proposée par Wolfram semble plus crédible puisqu'elle tire profit des cours d'eau majeurs : le Margus, la Sava et/ou le Dravus. Après s'être rendus à Sirmium, les *Goths* auraient pu choisir de suivre la Sava jusqu'à Emona où la Via Claudia leur aurait permis de passer en Italie en effleurant le Timavus et Aquileia. Le Dravus les aurait emmenés jusqu'à Poetovio, d'où ils auraient pu emprunter la même route par la suite.

Un argument pourrait être avancé pour l'itinéraire d'Heather aussi. La côte d'Épire était densément peuplée et aurait facilement pu accommoder le cantonnement d'une armée, de même que son approvisionnement en cours de route. Le problème avec cette suggestion est qu'il semble maladroit de s'être donné tout le mal de voyager par ces routes montagneuses, à vue de mer, plutôt que de s'être embarqué à Dyrrachium pour Aquilée ou n'importe où sur la côte italienne de l'Adriatique. Étant loin de Stilicon et de son armée qui était cantonnée en Rhétie, il y avait peu de risque de se faire accueillir par une armée *romaine*. Alaric aurait alors atteint Milan bien plus rapidement et avec beaucoup moins d'effort...

Partie B – Logistique

était très fertile et que les récoltes y auraient été abondantes à ce temps-là de l'année, facilitant du même coup l'approvisionnement. Enfin, il ne faut pas négliger non plus qu'en empruntant la route proposée par Wolfram, Alaric aurait eu le loisir de s'approvisionner en arme à Sirmium⁵⁰⁷.

1. Itinéraire de Théodose I

On peut encore faire valoir quelques points en faveur du trajet de Wolfram. L'itinéraire de Théodose, alors qu'il se rendait affronter Maximus en 388, est une bonne comparaison⁵⁰⁸. On sait qu'il quitta la Thessalonique vers le 30 avril 388. Ensuite, on le voit à Stobi les 14 et 16 juin, puis à Scupi le 21 du même mois. Il atteint Emona après la défaite de Maximus (qui fut vaincu en août 388), pour ensuite se rendre à Aquilée à la mi-septembre. Il entra finalement à Milan le 10 octobre 388⁵⁰⁹.

L'avantage de cet itinéraire est qu'il est identique à celui que nous avons proposé pour Alaric qui aurait suivi ainsi les lignes logistiques impériales, avec ses nombreux

⁵⁰⁷ Lee (*War in Late Antiquity*, 90–91) a compilé les endroits où les *fabricae* auraient été situées dans l'Empire, de même que leurs expertises respectives suivant la *Notitia Dignitatum*. Il se trouve que Sirmium était non seulement une productrice de boucliers, d'armes et d'armures, mais elle était aussi le seul endroit financé par l'Empire où l'on pouvait trouver des selles pour l'armée. Selon la *Notitia*, Sirmium était l'unique endroit dans l'Empire à combiner toutes ces spécialités. La seule chose qui aurait manqué aurait été l'armure pour les chevaux qui n'était produite qu'à Nicomédie, Antioche, Césarée et Augustodunum. Naturellement, Nicomédie aurait été l'endroit le plus rapide pour importer le matériel nécessaire *via* la mer Noire et le Danube, jusqu'à Sirmium. Ce ne sont là que des hypothèses, mais nous croyons que Sirmium était un point stratégique non négligeable qui milite en faveur du trajet proposé par Wolfram.

⁵⁰⁸ Soulignons surtout que Matthews (*Western Aristocracies and Imperial Court, A.D. 364-425*, 246) croit que sa route pour se rendre à la bataille de Frigidus en 394 aurait été identique, ce qui fait en sorte qu'Alaric aurait été à l'affût de l'itinéraire à suivre et des ressources disponibles sur la route.

⁵⁰⁹ Cet itinéraire est résumé dans Matthews (*ibid.*, 225).

Partie B – Logistique

entreprôts. Quoi qu'il en soit, le trajet de Théodose faisait environ 1862 km⁵¹⁰ et se déroula sur près de 6 mois (1^{er} mai au 10 octobre) ou 163 jours⁵¹¹. Donc, nous avons ici un déplacement moyen de 11.42 km par jour. Comme nous l'avons dit, cette vitesse n'est pas représentative du temps réel que Théodose passa à voyager. Il resta certainement quelques jours dans les villes importantes qu'il croisait, comme il l'avait fait à Stobi. Il combattit Maximus aussi sur sa route. En réalité, avec nos estimations de 20-25 km par jour, Théodose aurait pu passer la moitié de son temps à voyager, et l'autre moitié à profiter des villes qu'il traversait et qui, de toute façon, l'accueillaient par *adventus*, ce qui en revanche requerrait certainement un temps considérable.⁵¹²

L'important ici reste le simple fait que l'on soit en mesure d'apprécier que les routes de l'*Illyricum* qui longeaient les rivières Axios et Margus étaient les principales voies de déplacement pour quiconque voyageait de Thessalonique à Milan. Il n'y a aucune raison pour croire qu'Alaric ait préféré suivre un autre trajet que celui-là.

D'ailleurs, pour ceux qui croient qu'Alaric était au service de Théodose à cette époque (dont Heather, rappelons-le), on aurait ici un argument de plus en faveur de cet itinéraire puisqu'il aurait déjà été au fait des ressources disponibles sur la route et de la façon de maintenir une armée imposante avec l'objectif de se rendre en Italie. Dans l'un et l'autre des cas, il ne fait aucun doute que c'est le trajet qu'Alaric emprunta.

⁵¹⁰ Thessalonique-Stobi (par la *via Egnatia*) : 261 km ; Stobi-Scupi : 77 km ; Scupi-Emona (en passant par Naissus, Viminacium, puis longeant le Danube jusqu'à Poetovio) : 1041 km ; Emona-Aquilée : 106 km ; Aquilée-Milan : 377 km.

Notons cependant qu'il devait exister un trajet plus court entre Stobi-Thessalonique (soit aujourd'hui, Gradsko-Thessaloniki). Google maps, par exemple, offre une distance de 164 km pour le trajet à pied, ce qui constitue une différence de 4-5 jours à la fin sur le total (à une vitesse de déplacement de 20-25 km/jour). DARMC corrobore d'ailleurs cette dernière distance, en offrant une estimation de 153 km avec un tracé passant, entre Thessalonique et Stobi, par Europos – près d'Idomene – et par Antigone.

⁵¹¹ Ce total prend en ligne de compte l'inspection de l'Empire et la guerre contre Maximus. Il ne s'agit donc pas du temps passé à voyager, mais bien du laps de temps qui s'écoula entre le départ de Thessalonique et l'arrivée à Milan. Claculer le temps qui fut dédié uniquement au voyage reste impossible.

⁵¹² 1862 km ÷ 80 jours (soit environ la moitié du temps total de 160 jours) = 23.75 km/jour. C'est dire que nous avons affaire ici à un temps démesurément long. Donc, soit l'armée de Théodose était vraiment immense et demandait des efforts considérables pour synchroniser ses déplacements et répondre à ses besoins logistiques, soit Théodose suivait son propre horaire et voyageait à son gré.

Partie B – Logistique

Pour préférer le trajet proposé par Heather à celui de Wolfram, il faudrait être sûr qu'Alaric eut été cantonné en Épire en 401, ce qui n'est pas le cas⁵¹³.

Toutefois, l'argument le plus évident en faveur d'un départ dans les environs de la Thessalonique est qu'Alaric était *magister militum per Illyricum* et que son « siège » devait forcément se trouver dans les alentours de la capitale qui était toujours Thessalonique à l'époque⁵¹⁴. Qui plus est, l'armée d'Alaric devait avoir été stationnée sur le chemin qui se rendait au Danube, là où elle était utile, au lieu de se trouver sur la côte de l'Adriatique (surtout qu'aucune menace ne planait sur la Grèce en provenance d'Italie, Stilicon se trouvant en Rhétie depuis un bon moment). Enfin, le port de Thessalonique aurait été utile à rassembler une bonne partie des denrées en vue de l'expédition.

À cela, on peut encore ajouter une autre option qui serait de supposer qu'Alaric avait déjà commencé à réunir ses forces dès 400; c'est-à-dire dès le moment où Gaïnas et Tribigilde se rebellèrent. En effet, il aurait été assez surprenant qu'Arcadius n'eût essayé de réunir toutes ses forces contre Gaïnas. Puisque la révolte fut matée très rapidement par Fravitta, Alaric n'eut aucun rôle à y jouer, mais on peut croire qu'il aurait eu à faire sa part le moment venu ou si Gaïnas avait fait un mouvement vers lui. En l'occurrence, il n'est pas impossible qu'Arcadius ait mandaté Alaric pour lever des forces en vue d'une guerre contre Gaïnas ou de venir le secourir à Constantinople⁵¹⁵. Ce faisant, la région de la Thessalonique était l'endroit évident pour réunir l'armée et attendre le signal de l'empereur⁵¹⁶.

S'ensuit qu'une fois l'armée d'Alaric réunie – en tout ou en partie – Arcadius se serait trouvé à devoir gérer une source de problèmes potentiels, non pas parce qu'il se serait

⁵¹³ Nous l'avons déjà dit, nous n'avons qu'une référence obscure de Claudien à la région d'*Emathia* (c.-à-d. la Macédoine). En somme, Thessalonique, voire même Stobi, semble plus réaliste comme endroits de départ, même en suivant Claudien.

⁵¹⁴ Bejor, « Tessalonica, la capitale in Macedonia », 134.

⁵¹⁵ Cette hypothèse pourrait d'ailleurs très bien se marier au récit de Claudien qui nous présente Alaric comme un *Thracum domitor*. Voir notre analyse *infra* : 277-281 et 302.

⁵¹⁶ Entre autres choses, la Thessalonique offrait l'option de gagner Constantinople par mer.

Partie B – *Logistique*

agi de *Goths*, mais bien parce qu'une armée réunie à un endroit pendant un certain temps n'était jamais de bon augure⁵¹⁷. C'est peut-être de là qu'est venue l'idée d'aller mettre le siège à Milan; Arcadius se serait ainsi débarrassé de soldats impatients, en plus d'avoir une réelle chance de forcer son frère à coopérer ou de s'immiscer dans la politique occidentale. On ne considère jamais qu'Arcadius ait peut-être eu des ambitions similaires à celles de Stilicon/Honorius, alors que cet épisode peut soutenir une telle hypothèse⁵¹⁸.

Tout cela pour dire que le départ d'Alaric pour l'Italie en 401 était peut-être plus une solution à une situation fortuite qu'à un plan prémédité. Il reste que le voyage *via* la route entre Thessalonique-Constantinople demandait plus de 20 jours⁵¹⁹. C'est dire qu'Alaric aurait pu avoir commencé à entreposer des vivres en prévision d'un voyage d'un mois environ dès le moment où Gainas se rebellait; s'en suit que sa préparation pour se rendre en Italie aurait donc été presque à moitié complétée.

Enfin, indépendamment de l'itinéraire choisi, Alaric dut passer plusieurs baraquements ou camps militaires qui étaient placés sous la juridiction d'Arcadius, ce qui nous fait dire d'emblée que son voyage pour traverser en Italie était forcément « épaulé » par l'empereur.

(ii) Vitesse

⁵¹⁷ On a déjà soulevé cette mise en garde émise par exemple dans le *Strategikon*.

⁵¹⁸ La cour *orientale* agissait plus subtilement ou moins directement, à l'habitude, comme dans l'affaire de Gildon et dans la condamnation de Stilicon. Évidemment, l'expédition d'Alaric serait l'unique réponse équivalente à celles menées par Stilicon. Qui plus est, l'influence grandissante de Gainas en Orient qui était, rappelons-le, un ancien commandant de l'armée de Théodose passé sous les ordres de Stilicon qui, à son tour, l'envoya à l'Est où il tua Rufin (alors préfet du prétoire d'Orient) était un autre affront de taille. Sans vraiment croire ceux qui aiment y voir une intrigue de cour, force est d'admettre que cette séquence d'événements aurait certainement permise à Arcadius de justifier l'expédition d'Alaric.

⁵¹⁹ Selon ORBIS. Il faut pourtant remarquer qu'avec nos approximations de 20-25 km/jour, cette distance de 600 km aurait plutôt été couverte en 24 (à 25 km/jour) ou 30 jours (à 20 km/jour).

Partie B – Logistique

La vitesse du groupe⁵²⁰ d'Alaric peut être mesurée de façon approximative pour ce premier tronçon. Le trajet Thessalonique-Stobi faisait entre 164 et 261 km⁵²¹, celui entre Stobi-Sirmium environ 680 km⁵²², et Sirmium-Aquilée un autre 640 km⁵²³. ORBIS estime 46.2 jours pour effectuer cette distance de 1 581 km, ce qui nous placerait en septembre/octobre 401 en allant au 18 novembre 401⁵²⁴. Ainsi, la vitesse moyenne d'Alaric aurait été d'environ 34.2 km par jour⁵²⁵.

Prise à sa valeur nominale, cette estimation ne paraît pas insensée : les soldats auraient eu à marcher pendant 7.6 heures, considérant la vitesse moyenne d'un soldat romain⁵²⁶. Il semble plus prudent toutefois de revoir cette estimation à la baisse, d'abord

⁵²⁰ Les calculs qui suivent tiennent pour acquis que l'armée se déplaçait en bloc, ce que nous ignorons dans les faits.

⁵²¹ cf. note 510.

⁵²² ORBIS trace le trajet suivant la route entre Stobi-Serdica, puis Serdica-Naissus, puis le long du Magus jusqu'à Viminacium, et enfin le long du Danube jusqu'à Sirmium.

⁵²³ En prenant la route de Sirmium à Mursa, puis le Dravus jusqu'à Poetovio, et à nouveau la route pour se rendre jusqu'à Aquilée, en passant par Celeia et Emona. Notons qu'en suivant ce trajet, l'armée d'Alaric aurait pu être suivie par des barges (ou même voyager dans ces barges) à partir de Naissus jusqu'à Poetovio; cela constitue un avantage marqué sur la route préférée par Heather.

Enfin, Alaric aurait également pu continuer sa route sur la Sava à partir de Sirmium et reprendre la route terrestre à partir de Siscia jusqu'à Aquilée, auquel cas il serait arrivé en 13 jours, après avoir franchi 715 km.

⁵²⁴ En réalité, rien n'exclut la possibilité qu'il se soit mis en route tôt en 401 ou même en 400. Barnes ("The Historical Setting of Prudentius' *Contra Symmachum*"), bien qu'il rejette l'idée, remarque que certaines sources datent le départ d'Alaric en 400. À dire le vrai, on se trouve ici dans le noir total. Seule chose qui semble être certaine est qu'il faille prendre la date du 18 novembre 401 comme limite temporelle de l'arrivée d'Alaric en Italie.

⁵²⁵ $\approx 1\,581 \text{ km} \div 46.2 \text{ jours} = \approx 34.2 \text{ km par jour}$.

⁵²⁶ Soit 4.5 km/h; voir *supra*, 120. Il vaut la peine de préciser que Végèce (*Mil.* 1.9) nous informe pourtant que la vitesse « normale » attendue était de 20 *miles romains* en 5 heures pour les recrues (1 *mile romain* étant équivalent à 0.9195 *mile* « moderne » ou 1.478 km; voir la note 6 de la traduction de Milner). Cela équivaut à une vitesse de 5.912 km/h (marche rapide). Végèce poursuit en disant qu'on pouvait aller jusqu'à exiger des soldats une vitesse de 25 *miles romains* en 5 heures, ce qui constitue une vitesse assez remarquable de 7.39 km/h. Sans être totalement impossible en théorie (étant plus près d'un jogging lent que d'une marche rapide), on peut douter que les plus vieux soldats de l'armée aient pu maintenir une telle cadence durant toute une journée, surtout si la campagne s'étendait sur un temps considérable et qu'ils devaient porter un lourd bagage. Autre détail crucial, Végèce semble sous-entendre ici qu'une journée de marche durait seulement 5 heures.

Cela dit, en supposant que le 7.39 km/h était réalisable dans une situation réelle, les soldats auraient certainement pu s'approcher du 40-50 km en une journée. Pour atteindre 50 km, il aurait fallu soutenir

Partie B – Logistique

en considérant ce que nous venons de dire au sujet des routes et de la colonne militaire en marche, puis selon ce que l'on sait des distances couvertes par d'autres armées de l'époque⁵²⁷. Ainsi, en optant pour une durée plus réaliste de deux mois, nous arrivions à 26.4 km par jour en moyenne⁵²⁸. Il faut cependant expliciter plus en détail cette estimation.

cette vitesse durant près de 7 heures. Bien que certainement possible avec une petite armée bien entraînée, ce n'était pas une bonne façon de commencer un périple de près de 2 000 km avec 25 000 hommes, où on anticipait une route difficile et peut-être même de combattre à la fin. Même une marche de 5.9 km/h semble optimiste dans de telles conditions; c'est pourquoi nous croyons le 4.5 km/h proposé par Haldon plus réaliste comme vitesse moyenne. C'est la valeur que nous avons utilisée dans nos calculs.

D'ailleurs, si l'on considère que l'armée « arrêta » pour manger au moins une fois par jour (estimons pendant 1 heure minimum, peut-être plus si la colonne s'immobilisait) et peut-être jusqu'à trois fois de plus pour laisser brouter les bêtes (soit 4 heures pour brouter, et un certain délai à chaque fois avant que l'armée se remobilise), qu'elle montait un camp avant la tombée de la nuit, que les soldats devaient dormir un minimum de 5 heures, on réalise tôt que couvrir 50 km était chose impossible à moins de forcer considérablement la cadence. Si l'armée devait faucher du blé en route, le temps de déplacement aurait été réduit encore davantage. Si le moindre obstacle forçait la colonne à s'immobiliser, l'armée perdait une heure minimum avant de se remettre en marche.

Enfin, il faudrait tenir compte de la durée des jours qui variait bien sûr avec les saisons. Milner (*Vegetius: Epitome of Military Science*, 10, note 6) remarque que les Romains prenaient en compte qu'il y avait 12 heures de soleil dans une journée, et que cela équivaut pour nous à 14 ½ heures durant l'été, et 9 ½ durant l'hiver (à la latitude de Rome). Donc, on peut ajouter à cela qu'il y avait respectivement 12 heures de soleil durant le printemps et l'automne. Cela est approximatif, naturellement, mais on est en mesure de voir qu'une armée ne pouvait pas couvrir la même distance durant l'hiver, simplement parce que la lumière du jour ne le permettait pas.

⁵²⁷ Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 165) avance 12-14 miles par jour (soit 19-22 km). Pour sa part, Halsall (*Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, 131, note 66) estime qu'une armée de 40 000 hommes (soit l'estimation d'Heather pour le groupe d'Alaric), ne serait parvenue qu'à couvrir 16-17 km en une journée sous des conditions idéales.

⁵²⁸ $\approx 1\,581\text{ km} \div \approx 60\text{ jours} = \approx 26.4\text{ km par jour en moyenne}$. Malgré notre argumentation et démonstration, certains maintiendront sûrement qu'il s'agit d'une vélocité très lente pour une armée; 26.4 km par jour, si cette armée voyageait durant 8 heures, n'aurait fait que 3.3 km/h; durant 6 heures 4.4 km/h; durant 5 heures 5.28 km/h, etc. Cependant un général qui décidait de se rendre de Thessalonique à Milan aurait mis toutes les chances de son côté pour ne pas surtaxer ses troupes. C'est pourquoi nous croyons qu'une journée de 5-6 heures en moyenne de voyage – corroboré par Végèce (*supra* : note 526) – reste plus réaliste que ce qu'ORBIS suggère.

Rappelons qu'Alaric n'avait pas à se presser; Stilicon était pris dans une guerre et l'hiver qui s'amenait l'empêcherait de se porter au secours de Milan. De plus, Alaric restait dans « sa » partie de l'Empire jusqu'à ce qu'il franchisse la frontière de l'*Illyricum* qui se situait, à en croire Burns (*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 164–165), en Pannonie (voir toutefois notre argument à la note 540 pour voir le « début » de l'Occident dans les environs du Timavus, au moins en 396). Avant ce point, Stilicon n'avait aucune raison de s'alarmer.

Partie B – Logistique

On peut d'abord considérer la variation de la vitesse dépendant du type de transport/route utilisé(e). Pour le trajet avancé par Wolfram, l'estimation de la vitesse est rendue plus problématique en raison de l'utilisation des cours d'eau. On peut simplement soustraire approximativement 470 km du 1 581 km initial, soit la distance « probable » qu'Alaric aurait pu effectuer sur les rivières entre Thessalonique et Viminicum. Nous aurions alors 1 111 km à couvrir, à raison d'une vitesse de 4.5 km/h en moyenne, ce qui revient à 246.9 heures pour couvrir la totalité de la distance. En supposant qu'un soldat ne marchait que durant 6 heures⁵²⁹ par jour, cela nous donnerait un temps déjà considérable de 41.2 jours pour le voyage sur terre seulement.

En vérité, on pourrait encore réduire la vitesse de déplacement sur le continent suivant la largeur des routes, et surtout entre Poetovio et Aquilée puisqu'Alaric aurait eu à y franchir les cols montagneux en plein hiver. On parlerait alors de 230 km environ, à raison d'une vitesse de déplacement qui aurait pu aller jusqu'à 20.3 km par jour⁵³⁰, ce qui donnerait un minimum de 19 jours pour franchir cette courte distance⁵³¹. Les 881 km effectués sur une route d'une largeur « normale » de 6 m auraient nécessité un temps de 32.9 à 39.5 jours, à raison de 22.3 à 26.8 km par jour⁵³².

Donc, si l'on estime que le 470 km effectué sur les cours d'eau fut fait à une vitesse

⁵²⁹ cf. note 528. Nous rappelons que Matthews a fait la même estimation pour le voyage de Théopha-nès : voir *infra*, annexe C.

⁵³⁰ Voir *infra*, annexe E pour le détail.

⁵³¹ Il s'agit plus du double de temps requis sur une route « normale » (p. ex. : 230 km ÷ 4.5 km/h = 51.1 h ÷ 6 h/jour = 8.5 jours), ce qui constitue une estimation réaliste à notre avis.

⁵³² 25 000 hommes ÷ 6 = 4 667 x 1 m = 4.67 km; 7 260 chevaux ÷ 2 = 3 630 x 5 m = 16.65 km; 500 mules ÷ 2 = 250 x 4 m = 1 km, et donc : 4.67 km + 16.65 km + 1 km = 22.3 km. Si on divise maintenant cette longueur par 4.5 km/h, nous arrivons à une estimation de 5 heures de marche pour couvrir la longueur de la colonne militaire. En théorie, on pourrait ajouter une heure de marche de plus pour faire monter le total à 6 heures, alors que la distance franchie aurait pu être d'un 4.5 km supplémentaire, pour 26.8 km par jour. En tout et partout, l'armée aurait été en mouvement durant 12 heures, mais chaque soldat n'aurait marché que durant 6 heures.

Nous estimons également que, pour ce segment de route, Alaric aurait été en mesure de se nourrir à partir des ressources (regroupées à l'avance, sans doute) des villes qu'il croisa sur sa route entre Thessalonique et Aquilée, et donc, qu'il avait avec lui des animaux de trait que pour l'équipement.

Partie B – Logistique

dépassant certainement 6 km/h⁵³³, nous aurions entre 6.5 et 7.8 jours de voyage sur l'eau⁵³⁴. Ajoutons à cela les 881 km effectués sur une route « normale » en 32.9 à 39.5 jours et les 230 km effectués dans les montagnes en 19 jours⁵³⁵, ce voyage aurait nécessité un minimum de 58.4 à 66.3 jours. Pour notre part, nous préférons la seconde estimation et nous croyons même que ce voyage prit plus de temps que ces 66 jours puisque l'armée a dû rencontrer au moins quelques problèmes au long d'une si longue route.

Enfin, si l'on fait la moyenne de la distance par rapport au temps, et donc 1 581 km ÷ 66.3 jours, nous aurions une vitesse moyenne de 23.8 km par jour. En faisant le même calcul avec l'estimation de 58.4 jours, nous aurions une vitesse moyenne de 27.1 km par jour. On peut donc en déduire que notre estimation de la vitesse doit absolument se situer sous la barre des 30 km par jour pour l'armée d'Alaric entre Thessalonique et Aquilée, et réalisée dans des conditions plus qu'« idéales »⁵³⁶.

⁵³³ La vitesse moyenne d'un soldat étant 4.5 km/h, il semble évident que les barges étaient plus rapides que les soldats, certainement en aval et fort probablement aussi en amont. Par exemple, les concepteurs d'ORBIS (Scheidel, Meeks, and Weiland, "ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World; Version 1.0," 24) estiment qu'il était possible de franchir entre 45-65 km/jour sur le Danube en aval, et entre 15-20 km/jour en amont. Ils précisent cependant qu'ils ont supposé qu'une armée était en mesure de se déplacer de 120 km/jour en aval, et de 50 km/jour en amont (en voyageant avec des barges propulsées par des rameurs).

Parce qu'en se déplaçant d'Est en Ouest, Alaric aurait eu à voyager en amont sur le Danube, une vitesse de 6 km/h semble optimiste, mais réalisable, et s'approcherait même de l'approximation de 50 km/jour d'ORBIS. Ainsi, 470 km ÷ 6 km/h = 78 heures; et donc, 78 heures ÷ 24 heures = 3.26 jours.

⁵³⁴ Il reste à éclaircir les heures durant lesquelles les barges voyageaient sur les rivières. Voyageaient-elles la nuit ? Aurait-il été possible d'effectuer 78 heures d'affilée de voyage sur l'eau ? Il serait plus prudent de croire que ce 78 heures aurait été réparti sur plusieurs jours. Peut-être 10-12 heures de voyage sur l'eau par jour serait une estimation réaliste ? Dans ce cas, Alaric aurait eu besoin de 6.5 à 7.8 jours pour franchir 470 km sur les rivières, ce qui restait plus avantageux que les 17.4 jours nécessaires à couvrir la même distance sur les routes.

⁵³⁵ 17.4 jours : cf. *supra*, note 530.

⁵³⁶ La batterie d'hypothèses que nous venons de faire est plus qu'idéale en vérité. Entre autres choses, rien n'indique qu'Alaric s'est servi des rivières pour transporter ses troupes lorsqu'il se dirigeait vers Poetovio. S'il avait fait ce 470 km en marchant à 4.5 km/h, cette distance lui aurait demandé 104.4 heures supplémentaires ou 17.4 jours de plus. Puis le passage des Alpes a pu demander lui aussi beaucoup plus que 19 jours dans les faits. C'est dire qu'il serait facile d'ajouter 30 jours à l'itinéraire, augmentant alors la durée totale du voyage à 3 mois.

Partie B – Logistique

Quoi qu'il en soit, il en découle qu'Alaric prit au minimum 58 jours à se rendre à Aquilée et qu'il dut quitter la Macédoine quelque part durant le mois de septembre 401 au plus tard. Mais comme nous l'avons déjà mentionné, on ne peut pas écarter la possibilité qu'il se soit mis en marche bien avant le mois de septembre⁵³⁷.

(b) Timavus – 18 novembre 401?

Suivant ce qu'en dit Claudien qui est le seul à mentionner cette bataille, elle se solda par une victoire des *Goths*⁵³⁸. La tradition érudite estime que l'on se trouve alors quelque part autour du 18 novembre 401 puisque c'est le seul moment où Alaric serait passé dans les environs d'Aquilée⁵³⁹. Il s'ensuit que cette escarmouche serait le meilleur indice que nous possédions sur la menace réelle que représentait Alaric pour l'Ouest. En effet, cette bataille pourrait être la preuve que l'armée d'Alaric n'était pas la bienvenue en Italie dès le départ. La suite des événements ne ferait que confirmer cette première impression.

Il reste qu'on peut supposer que la bataille du Timavus ne se produisit que quelque temps seulement avant l'arrivée de Stilicon à Milan en 402. En effet, Claudien est très explicite sur le fait qu'Alaric se pointa en Italie sans avoir eu à combattre. Suivant ce que l'on sait de la tactique *romaine*, on pourrait croire qu'Alaric avait installé un camp dans les parages d'Aquilée en y laissant une partie de ses forces. Claudien ne dit pas

C'est aussi dire que 23.8 km nous paraît encore trop généreux. P. ex., si on suppose plutôt que le segment de 470 km entre Thessalonique-Viminacum fut fait en marchant (et donc en 17.4 jours), nous aurions un total de 75.9 jours pour effectuer le 1 581 km, ce qui donnerait au lieu une vitesse de 20.83 km/jour : une vitesse plus réaliste, selon ce que nous avons vu jusqu'à maintenant.

⁵³⁷ Cette hypothèse soulève elle aussi beaucoup de questions. En effet, en supposant qu'Alaric prit au moins 3 mois à se rendre à Aquilée (en novembre 401), il faudrait qu'il ait quitté la Macédoine durant le mois de juillet 401 au plus tard; faire ce voyage durant l'été était risqué. Si l'on suppose, avec Hall, qu'Alaric se serait mis en marche plus tôt encore, peut-être même quelque part en 400, il faudrait expliquer comment il aurait pu croire pouvoir traverser en Italie alors que Stilicon était là pour lui barrer la route. En effet, le généralissime quitta pour la Rhétie en 401; il faut en déduire qu'Alaric se pointa après cela, sans quoi Stilicon serait certainement resté dans les parages de Milan pour l'affronter.

⁵³⁸ Claud. *Bell. Get.* 605.

⁵³⁹ Cette date provient en fait des chroniques : Vannesse, « L'armée romaine en Occident sous Stilichon (395—408 ap. J.-C.) : le témoignage des décrets impériaux », 104, note 38; *PLRE* 2.45.

Partie B – Logistique

qu'Alaric commandait ceux qui étaient au Timavus, et ce scénario ne cadre pas bien avec la présence des *Goths* dans les parages de Milan en janvier/février de toute façon.

Il faut aussi réaliser que la région du Timavus était un endroit stratégique pour Alaric parce que cette position géographique était située à la frontière ouest de la Dalmatie et de la Pannonie, des provinces toujours sous sa juridiction, en plus de le placer à quelques kilomètres du Danube⁵⁴⁰. Cela fait en sorte qu'il aurait pu bénéficier de lignes d'approvisionnement en provenance de la Grèce et acheminer le butin jusqu'à Milan par voie terrestre ou fluviale. Disposer d'une base fortifiée à cet endroit lui aurait aussi assuré une certaine sécurité. Bien entendu, ceux qui croient qu'Alaric ne faisait plus partie de la cour d'Arcadius dès 400 n'envisagent jamais cette option qui reste pourtant très probable⁵⁴¹.

À ce titre, on peut mentionner que Claudien fait dire à Stilicon qu'il lui fallait venger la défaite du Timavus, comme s'il y avait été en personne. En effet, le Timavus est placé aux côtés des campagnes menées en Grèce en 395 et 397⁵⁴². Mais pourquoi mentionner le Timavus aux côtés de ces anciennes campagnes? Pourquoi Claudien aurait-il fait allusion à cette bataille si Stilicon n'y avait pas pris part en personne? En avançant l'hypothèse risquée que Stilicon y avait joué un rôle décisif, on pourrait supposer que la bataille du Timavus aurait eu lieu durant les mois de février/mars 402, alors que Stilicon descendit de Rhétie pour gagner Milan.

Quelques événements viennent donner un peu plus de poids à cette dernière hypothèse. D'abord, Claudien mentionne les *foederati gentes* qui s'étaient rebellés contre

⁵⁴⁰ Si on se remet en tête la situation des provinces de l'Empire à ce moment précis, la Pannonie n'était pas encore redevenue « occidentale ». L'argument de Burns (*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 177-181) pour un retour de la Pannonie dès 400 est difficile à accepter, ne serait-ce que parce qu'il se base entièrement sur la *Notitia*. En tout cas, Claudien (*III Cons. Hon.* 120–121) pouvait encore laisser entendre en 396 qu'Honorius ne se trouvait en Italie (et en Occident) qu'après avoir franchi les « neuf bouches » du Timavus. La position d'Alaric dans cette région aurait pu être, en théorie du moins, le plus près possibles des territoires toujours sous la juridiction orientale.

⁵⁴¹ P. ex. P. J. Heather, H. Wolfram, M. Kulikowski et G. Halsall.

⁵⁴² Claud. *Bell. Get.* 560–564.

Partie B – *Logistique*

Stilicon dans la région du Noricum et qui finirent par rejoindre de nouveau ses rangs⁵⁴³. Si Stilicon descendit la route entre Ovilava et Virunum pour mater la révolte, il y a de fortes chances pour qu'il ait eu ensuite à passer devant Aquilée pour se rendre à Milan.

N'oublions pas non plus la préface de Rufin d'Aquilée, dans sa traduction de l'histoire ecclésiastique d'Eusèbe⁵⁴⁴. Ce dernier s'était mis à l'ouvrage à la suite d'une requête de son patron Chromatius, l'évêque de la ville. Rufin identifie clairement Alaric comme le fauteur de troubles. Il est ensuite question de champs ruinés, de troupeaux et d'hommes décimés, et de famine⁵⁴⁵. On peut comprendre les références aux bêtes et aux hommes décimés, mais celles faisant référence à la famine et aux champs ruinés ne cadrent pas bien avec le 18 novembre 401 : Alaric se trouvait à Aquilée au beau milieu de l'hiver. Si certains des *Goths* d'Alaric avaient vraiment ravagé les champs près d'Aquilée jusqu'au point de faire planer la famine sur la ville, ils auraient dû y être au moins jusqu'en mai-juillet 402. Cela est tout à fait possible puisqu'il faut compter un certain temps avant que Chromatius ne pense que la traduction d'Eusèbe fût nécessaire pour « aider » les citoyens de la ville. Il en faut encore un peu plus pour laisser le temps à Rufin d'arriver à Aquilée⁵⁴⁶, puis de travailler sur la traduction. On note aussi que la préface de Rufin est écrite au présent, comme si les *Goths* étaient toujours une menace. Tout cela semble suffisant pour placer les *Goths* dans les parages d'Aquilée durant plusieurs mois⁵⁴⁷.

⁵⁴³ Claud. *Bell. Get.* 363–364.

⁵⁴⁴ On estime que ce texte fut publié quelque part entre 402 et 403.

⁵⁴⁵ Ruf. *Hist. Eccl.* 10-11.

⁵⁴⁶ Jérôme dit clairement que Rufin préférerait fuir Rome pour faire face à une attaque de *barbares* (Lardet, *L'Apologie de Jérôme contre Rufin: un commentaire*, 300-301).

On note aussi que l'on voit, pour la première fois, un *Romain* mettre le cordon sur une ville « assiégée » sans trop s'en faire. Nous le verrons bientôt une nouvelle fois avec Symmaque à Milan. Cela doit éveiller quelques soupçons sur les difficultés endurées par ces villes au moment où Alaric se trouvait en Italie. À l'évidence, l'entrée d'Aquilée n'était gardée par les *Goths*. Alaric n'avait sans doute pas mis le siège devant la ville elle-même.

⁵⁴⁷ On remarque qu'ici aussi, un argument pourrait être avancé pour voir les *Goths* dans les parages de la ville avant novembre 401, peut-être durant l'été de la même année, ce qui pourrait aussi expliquer la

Partie B – *Logistique*

À partir de là, et même si la bataille du Timavus se révéla être une défaite (mineure) pour les *Romains*, il aurait été facile de briser la ligne d’approvisionnement des *Goths* entre Aquilée et Milan⁵⁴⁸. De ce fait, si certaines populations du Noricum s’étaient alliées aux efforts d’Alaric comme l’avance Claudien, il serait logique de penser qu’elles fournissaient leur part de butin à son armée. Le mouvement de Stilicon en Noricum, puis à Aquilée aurait donc pu déstabiliser une partie de l’approvisionnement des *Goths*.

On pourrait également déduire de cet épisode que l’armée d’Alaric n’était pas formidable à la base⁵⁴⁹, sans quoi Stilicon aurait investi plus de ressources pour le stopper du premier coup, comme il le fit avec Radagaise à peine trois ans plus tard⁵⁵⁰. Même alors qu’Alaric se trouvait à Milan, Stilicon décida de se porter à sa rencontre avec seulement quelques détachements de son armée⁵⁵¹.

Ce n’est peut-être pas beaucoup d’indices, mais c’est suffisant pour dire que l’armée d’Alaric n’était pas une armée prête à prendre l’Occident en otage. Stilicon disposait des moyens nécessaires à se renseigner adéquatement sur des ennemis qui « menaçaient » alors son empereur. On peut être certain qu’il n’aurait couru aucun risque de voir son sauvetage échouer⁵⁵². Tout cela indique plutôt que l’expédition d’Alaric avait

famine. Ce serait alors une preuve qu’Alaric avait bel et bien désynchronisé son armée, en laissant une partie le devancer de quelques mois. C’est là une tactique qu’il utilisera à Rome en 408 (cf. *infra*).

⁵⁴⁸ Bien que ce scénario semble fantaisiste, il reste réaliste sous tous ses angles. Se pointer devant Milan avec une armée de 25 000 personnes n’aurait fait aucun sens d’un point de vue logistique. Alaric aurait eu tout avantage à établir quelques bases entre Milan et Aquilée justement pour faciliter à la fois l’approvisionnement de ses troupes et l’acheminement des provisions. N’oublions pas qu’il se pointa en Italie en novembre et qu’il se trouvait devant Milan avant la fin du mois au plus tôt. Il n’aurait pas pu survivre durant l’hiver sans une ligne d’approvisionnement efficace puisque les récoltes étaient entreposées dans les murs des villes depuis longtemps déjà. Et le fait qu’il avait toujours sa cavalerie intacte après Pollentia milite en ce sens puisque, on l’a vu, c’est surtout les bêtes qui demandaient une attention soutenue et une nourriture abondante. Or, Claudien ne parle de *Goths* et de bêtes affamés qu’à Verona.

⁵⁴⁹ Ou bien elle était divisée rendue là; une partie près d’Aquilée, l’autre à Milan.

⁵⁵⁰ Zos. 5.26.4–5.

⁵⁵¹ Claud. *VI Cons. Hon.* 461–462.

⁵⁵² Quant aux troupes qu’il rappela de Bretagne et des abords du Rhin (Claud. *Bell. Get.* 414–422), elles n’ont pas marché directement sur Milan sans quoi elles auraient pu facilement prendre Alaric à revers. Peut-être s’étaient-elles jointes à Stilicon rendues à Pollentia ? Rien ne l’indique clairement.

Partie B – Logistique

été planifiée avec soin, qu'il disposait de ressources suffisantes et qu'il comptait sur la rapidité d'exécution pour triompher. Du départ de la Macédoine jusqu'au « siège » de Milan, Alaric semble avoir été en plein contrôle de la situation. Claudien en avoue autant lui-même lorsqu'il paraît ébranler par l'habileté d'Alaric à s'être mis en marche vers l'Italie alors que Stilicon était campé en Rhétie⁵⁵³ et à avoir franchi les Alpes en plein hiver⁵⁵⁴.

(c) Milan – 24 février 402

L'épisode suivant est sans doute l'un des plus fameux de la carrière d'Alaric. Il s'agit du siège de Milan. Claudien et Zosime ne sont pas très explicites sur l'épisode cependant. Par chance, d'autres sources offrent des bribes d'information qui nous permettent de rapiécer la trame événementielle qui se serait déroulée autour de la capitale. Symmaque est au nombre de ces sources.

Selon Barnes, le sénateur Symmaque arriva à Milan le 24 février 402 alors qu'on y attendait toujours Stilicon⁵⁵⁵. Le voyage pour se rendre de Rome à Milan aurait été difficile, mais rien n'indique que l'accès à la capitale était bloqué puisque Symmaque put y entrer; il n'aurait eu qu'à se détourner de sa route pour passer par Ticinum⁵⁵⁶.

On peut encore se demander en combien de temps la légion de Bretagne aurait été en mesure de répondre à l'appel. En supposant que le message fut envoyé près d'Aquilée (Stilicon avait depuis traversé le Noricum, suivant la trame événementielle de Claudien), ORBIS calcule que le temps le plus rapide pour se rendre en Bretagne aurait été de 8.4 jours (par relais de chevaux). Le temps pour préparer le départ, puis le voyage pour revenir en Italie faisait en sorte que cette légion n'aurait été prête à combattre que plusieurs semaines plus tard (le voyage Rutupiae-Ticinum prenait un minimum de 34.2 jours, toujours selon ORBIS).

⁵⁵³ Claud. *Bell. Get.* 279–280. Cela milite en faveur d'un moyen de collecte de renseignements précis dans le camp d'Alaric en vue de l'expédition.

⁵⁵⁴ Claudien (*VI Cons. Hon.* 443; *Bell. Get.* 197–198, 281–288) semble assez traumatisé de cette manœuvre qu'il condamne à plusieurs reprises. Encore une fois, cet épisode démontre qu'Alaric était au fait des meilleures tactiques pour prendre les *Romains* par surprise.

⁵⁵⁵ Barnes se réfère ici à la correspondance de Symmaque en l'an 402. Voir : Barnes, « The Historical Setting of Prudentius' *Contra Symmachum* », 382.

⁵⁵⁶ Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 349-350, note 140. La route initiale de Symmaque aurait sans doute été de suivre d'abord la Via Flaminia de Rome à Rimini, la Via Aemilia entre Rimini et Placentia, puis la route « secondaire » qui partait de Placentia et passait par Laus Pompeia pour se rendre directement à Milan.

Partie B – Logistique

Nous nous trouvons par la suite confrontés à plusieurs hypothèses.

1. « Siège » de Milan

Claudien nous dit qu'Alaric arriva le premier à Milan⁵⁵⁷ et qu'il parvint à prendre une position fortifiée près de la rivière Addua et d'en barrer l'accès direct en tenant « le » pont⁵⁵⁸. Contrairement à ce que Claudien avance dans ses poèmes, il semblerait que

Peut-être a-t-il emprunté la Via Aurelia dès son départ de Rome jusqu'à Gemia pour ensuite emprunter la Via Posutmia pour se rendre à Ticinum ? Sinon, ce serait difficile de justifier la mention d'un « détour » si tout ce que Symmaque fit n'eut été que de continuer son chemin sur la Via Aurelia entre Placentia et Ticinum...

Sans doute Alaric avait-il investi complètement la région délimitée par le Po et les rivières Addua et Olonna, jusqu'à la hauteur de Laus Pompeia; le « détour » de Symmaque pour se rendre à Ticinum ne ferait aucun sens sans cela.

⁵⁵⁷ Alaric aurait eu l'embarras du choix pour l'itinéraire. De Verona, au moins trois différents chemins l'auraient emmené devant Milan. Il aurait pu bifurquer de la *via* Postumia aux environs de Verona pour se diriger vers Brixia et Bergomum. Un tronçon de route reliait Bergomum à Milan. Il aurait pu bifurquer de la *via* Postumia aux environs de Cremona pour passer Accerae et arriver à Laus Pompeia qui se trouvait à quelques kilomètres au nord de Milan, entre les rivières Addua et Lambrus. Enfin, il aurait pu bifurquer de la *via* Postumia aux environs de Verona pour se diriger vers Brixia et bifurquer à nouveau pour se rendre à Laus Pompeia.

Le point de référence est la rivière Addua. Il s'agit du seul repère géographique d'importance que Claudien prend la peine d'inclure dans son récit. Il mentionne aussi « le » pont (cf. *infra*, note 558) que tenaient les *Goths* contre Stilicon. Ces trois routes croisaient pourtant l'Addua à divers endroits, Bergomum se trouvant le plus au Nord et Laus Pompeia la plus au Sud. En théorie, il devait y avoir trois ponts par lesquels Stilicon aurait pu passer. Bien entendu, il est fort probable que les autres ponts aient été détruits pour forcer Stilicon à se diriger où les *Goths* avaient fortifié leur position.

⁵⁵⁸ Claud. *VI Cons. Hon.* 456–457, 468–469, 481. Cet élément constitue une preuve indéniable de l'expertise militaire d'Alaric et fournit un appui au peu de latitude dont disposait Stilicon à son arrivée sur les lieux. Stilicon avait affaire à une armée organisée et bien rodée, non pas à une bande désorganisée de *barbares* qui s'improvisaient assaillants.

C'est en effet de cette manière que l'on comprend les armées *barbares* de l'époque, selon la tradition érudite à ce sujet. En effet, si l'on revient en arrière de quelques générations, E. A. Thompson ("Early Germanic Warfare") expliqua comment les « *Germanians* » (toutes époques confondues) étaient inférieurs aux *Romains* sur tout les plans militaires possibles : tactiques, équipements, entraînement, chevaux, etc. : « However that may be, it seems reasonable to infer from our discussion that an army of German warriors, in the first century A.D. as in the sixth, could not hope to win a victory over a Roman army unless (a) it greatly outnumbered it, or (b) it was powerfully helped by the terrain, or (c) the Roman commander was as incompetent as Quintilius Varus was in the Teutoberg or as Valens was at Adrianople. » (ibid., 12).

Bien que tempérée, cette image perdure; voir par exemple Elton ("Defence in Fifth Century Gaul," 168–169) qui parle d'« amateurism ». On peut cependant apprécier ici combien un soi-disant *barbare* comme Alaric était différent. Le fait que lui et ses *Goths* n'ont pas réussi à s'emparer des villes qu'ils « attaquaient » ne veut pas automatiquement dire qu'on a affaire au même genre de *Barbares* dont nous

Partie B – Logistique

Milan ait été la cible principale de toute l'expédition, non pas Rome⁵⁵⁹; c'est en effet le seul endroit où les *Goths* se sont arrêtés longtemps⁵⁶⁰. N'eût été l'arrivée en trombe de Stilicon tôt au printemps, Alaric aurait sûrement eu toutes les chances du monde d'emmener un Honorius assiégé à un compromis, peu importe ce qu'il désirait en retirer⁵⁶¹.

En effet, en comptant environ 14 jours pour se rendre à Milan à partir d'Aquilée⁵⁶², 5 jours entre Milan et Hasti tout au plus⁵⁶³, et 2 jours maximums pour atteindre Pollentia⁵⁶⁴, il resterait 118 jours à distribuer entre les « sièges » de Milan et d'Hasti⁵⁶⁵. Si, comme Wolfram⁵⁶⁶, on suppose que Stilicon n'a pas pu se porter au secours d'Honorius avant que les défilés soient praticables, et donc au début mars au plus tôt (ce que confirme aussi Symmaque), il faudrait placer Alaric à Milan pendant au moins 90 jours⁵⁶⁷. Sans doute faudrait-il encore compter quelques jours pour voir Stilicon finalement repousser

parlait Tacite et qui ne maîtrisaient pas la poliorcétique. Bien sûr, Thompson ("Early Germanic Warfare," 15) ne se gêna pas pour faire ce lien en référence à Fritigern et sa « paix avec les murailles ».

Pourtant, si l'épisode de la rivière Addua montre bien une chose, c'est à quel point Alaric maîtrisait tous les aspects du *champ militaire romain* et qu'il pouvait tenir tête au général le plus en vu de son temps.

⁵⁵⁹ Même conclusion chez Sivan (« Alarico in Italia: Pollenza e Verona », 367).

⁵⁶⁰ Il n'y a en effet aucune raison ni aucune preuve qui pourraient nous pousser à croire qu'Alaric se serait éternisé sur la route qui séparait Milan et Aquilée (surtout si l'on croit que la bataille du Timavus aurait eu lieu en 401, ce qui aurait sans doute donné un sentiment d'urgence aux *Goths*). En cela, nous différons de Wolfram (*History of the Goths*, 151).

⁵⁶¹ Claudien (*VI Cons. Hon.* 445–449) fait certainement allusion à certaines conditions dictées par Alaric. Nous n'embarquerons pas dans la polémique; on ne saura jamais ce qu'Alaric pouvait bien vouloir à Honorius au nom de l'Orient et ce qui aurait pu pousser Arcadius à l'envoyer assiéger son frère, même s'il n'est pas exclu que ce dernier désirait répondre à la menace de Gaïnas (encouragée par Stilicon ?)

⁵⁶² $377 \text{ km} \div 4.5 \text{ km/h} = 83.8 \text{ h} \div 6 \text{ h/jour} = 14 \text{ jours}$. Nous rappelons que notre hypothèse implique qu'Alaric aurait laissé une partie de son armée derrière lui à Aquilée; il aurait donc pu progresser plus rapidement sur les routes.

⁵⁶³ Une distance de 114 km environ : $114 \text{ km} \div 4.5 \text{ km/h} = 25.3 \text{ h} \div 6 \text{ h/jour} = 4.2 \text{ jours}$.

⁵⁶⁴ Soit 38.6 km : $38.6 \text{ km} \div 4.5 \text{ km/h} = 8.6 \text{ h} \div 6 \text{ h/jour} = 1.4 \text{ jours}$.

⁵⁶⁵ Soit le nombre de jours entre le 18 novembre 401 et le 6 avril 402. Si Alaric avait bien laissé une partie de son armée derrière lui, on pourrait réduire encore plus le temps que chaque destination prit à atteindre.

⁵⁶⁶ Wolfram, *History of the Goths*, 151.

⁵⁶⁷ Du début décembre à la fin février.

Partie B – Logistique

les *Goths* au-delà du Ticinus. Quoi qu'il en soit, il s'agit d'un temps considérable qui aurait pu avoir emmené Milan au bord du gouffre⁵⁶⁸.

Notons encore que Laus Pompeia était un endroit d'importance stratégique pour Alaric et, suivant le trajet de Symmaque, on peut croire qu'il sut en tirer pleinement profit. Cette ville se situait au nord de Milan, sur la rivière Olonna qui, elle, enserrait la capitale de ses deux branches : l'Olonna et le Lambrus. Tenir Laus Pompeia était l'équivalent de couper l'approvisionnement riverain de Milan, en plus de se doter d'une route fluviale jusqu'à l'Adriatique. Cette position cadre aussi parfaitement bien avec le scénario mentionné ci-dessus pour le Timavus puisqu'Alaric aurait ainsi occupé une position de force contre les routes qui surgissaient de la Via Postumia⁵⁶⁹, en provenance d'Aquilée.

Enfin, nous venons de le mentionner, Symmaque est parvenu jusqu'à la Milan et put y entrer. Si Alaric avait bel et bien mis le « siège » à cet endroit, il ne tenait pas toutes les portes de la ville comme il le fit plus tard à Rome. Qui plus est, Symmaque avait sûrement une escorte considérable avec lui et aurait pu être une cible facile pour les *Goths* qui rôdaient dans les parages⁵⁷⁰. On peut donc se demander si c'était bien un siège ou simplement une forme de blocus qui planait sur la ville rendu à ce point. Sa manière d'opérer en 408-410 à Rome pourrait servir d'argument *ex analogia* pour un blocus, et non d'un siège asphyxiant. D'ailleurs aucun auteur ne mentionne qu'Alaric eût des « scorpions » ou des catapultes, ni que les murs de Milan eussent été attaqués par les *Goths*...

De plus, le « pont » qu'il aurait tenu contre Stilicon quelques jours plus tard se situait

⁵⁶⁸ Un élément jouait contre Alaric, si vraiment il espérait affamer Milan : les récoltes y avaient été entreposées depuis longtemps déjà lorsqu'il se pointa devant la ville. Les habitants ont donc pu tenir plus longtemps que ceux de Rome en 408 et 409 qui, eux, n'ont pas fait beaucoup mieux que 1 mois (*infra*, annexe E). C'est aussi un argument de plus pour croire qu'Alaric disposait d'une ligne d'approvisionnement pour avoir pu tenir le coup durant plus de 3 mois à un même endroit.

⁵⁶⁹ Soit celle entre Cremona et Laus Pompeia ou encore celle partant de Verona pour se rendre à Brixia, puis à Laus Pompeia.

⁵⁷⁰ Pensons seulement à l'entourage de Théophanès...

Partie B – Logistique

quelque part à l'Est de la capitale et ne barrait pas toutes les routes pour s'y rendre⁵⁷¹. Puisque Symmaque se trouvait à Milan alors qu'on attendait l'arrivée imminente de Stilicon, il y a de fortes chances pour qu'Alaric fût déjà sur les rives de l'Addua à se préparer pour l'affront.

On peut encore compter sur le fait que Symmaque ne se serait pas lancé dans ce voyage s'il risquait d'y perdre la vie. Le trajet Rome-Milan demandait environ 17 jours⁵⁷² de voyage, ce qui fait en sorte que Symmaque aurait eu amplement le temps d'apprendre ce qui se tramait aux environs de la capitale. Le simple fait qu'il ait poursuivi son voyage, en modifiant sa route initiale, et qu'il l'ait mené à terme montre déjà que la « menace » d'Alaric n'était pas très étendue. Ce dernier ne disposait pas des moyens pour investir l'ensemble de l'Italie du Nord; il devait concentrer ses ressources à quelques endroits tout au plus. Cela montre aussi qu'il ne faut pas s'imaginer un siège à l'image de celui d'Amida en 359, par exemple⁵⁷³. Tout porte à croire que le but de l'expédition était plutôt la négociation d'une entente dont les détails ont été perdus.

(ii) Vitesse

Aquilée-Milan faisait plus ou moins 377 km en empruntant la Via Postumia⁵⁷⁴. ORBIS propose qu'une armée aurait eu besoin d'environ 12.6 jours pour effectuer le voyage,

⁵⁷¹ Le détour qu'emprunta Symmaque vers Ticinum lui aurait fait longer le Ticinius pour entrer de l'autre côté de la ville. Il est donc plus que probable que la route qui passait par Laus Pompeia avait été barrée par les *Goths*. Cela pourrait également vouloir dire qu'Alaric attendait Stilicon près de l'un des ponts situés à quelques kilomètres de Laus Pompeia. Les routes entre Cremona-Laus Pompeia et Brixia-Laus Pompeia croisaient toutes deux l'Addua à divers endroits. Le Pont Auréolus (situé sur l'Addua entre Bergomum et Milan) pourrait donc être rayé de la liste des endroits probables de la bataille. Bref, il reste qu'entrer dans Milan était toujours possible lorsque Symmaque s'y présenta en février 402.

⁵⁷² ORBIS.

⁵⁷³ Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 290-295.

⁵⁷⁴ Notez que cette route n'était pas pavée, mais en gravelle sur toute sa longueur (Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 567). De plus, un tronçon partant d'Altinum et allant jusqu'à Lagonzo supportait une route qui faisait jusqu'à 10 m par endroits (ibid., 568). Ainsi, Alaric aurait pu tirer profit de cette route plus large et progresser plus rapidement.

Partie B – Logistique

à raison de 30 km par jour⁵⁷⁵. Si Alaric avait bien laissé certains détachements à Aquilée, on pourrait penser que sa vitesse en aurait été améliorée, surtout s'il n'avait plus à trainer un grand nombre de bêtes de trait avec lui.

Cependant, il semble plus prudent de continuer à supposer qu'Alaric se déplaçait à une vitesse de 20-25 km par jour; il aurait donc eu besoin de 14 à 19 jours pour se rendre à Milan, ce qui l'aurait placé dans les environs de la capitale entre le 3 et le 7 décembre 401⁵⁷⁶.

(d) Pollentia – 6 avril 402⁵⁷⁷

⁵⁷⁵ Il aurait fallu 6.7 heures pour couvrir 30 km à 4.5 km/h, 5.5 heures à 5.5 km/h, 5 heures à 6 km/h.

⁵⁷⁶ Comme nous l'avons déjà mentionné, le fait qu'Honorius et qu'Arcadius aient été consuls pour l'année 402 – troisième et dernière fois que les frères se partagèrent ainsi le consulat – doit être un indice de l'impact de l'expédition d'Alaric. Nous ne disons pas que c'était là le but de l'expédition, mais seulement qu'il y eut un « rapprochement » entre les deux frères alors qu'Alaric se trouvait devant Milan. En effet, Alaric y aurait été pendant 1 mois au moins avant l'entrée en vigueur du consulat qui débutait à chaque 1^{er} janvier (à ce sujet, voir Sidney Derow, « Consul », 384).

⁵⁷⁷ Un mot sur la date : il nous semble évident que les batailles de Pollentia et Verona aient été séparées de quelques mois seulement. La logistique aurait déjà été problématique aussitôt après Pollentia et il est plus qu'improbable qu'Alaric se soit lancé derechef dans une campagne jumelle dès l'année suivante. L'argument le plus fort en faveur d'une même année pour ces batailles est le fait que Verona eut lieu durant l'été. On peut être certain qu'Alaric n'aurait pas tenté sa chance en Italie une seconde fois durant cette saison, alors qu'il lui aurait été impossible d'assurer le ravitaillement de ses troupes en l'absence de récoltes à faucher. Ainsi, puisqu'il paraît simplement trop incroyable qu'un général aussi expérimenté ait pu commettre une telle erreur stratégique, nous croyons qu'il faut se rendre à l'évidence qu'Alaric allait sortir d'Italie lorsque la bataille de Verona eut lieu.

Si nous précisons cela, c'est parce que cette bataille a causé bien des problèmes de datation. P. ex., Sivan ("Alarico in Italia: Pollenza e Verona") a essayé de démontrer que Pollentia et Verona ont eu lieu en 402. Pour sa part, Barnes ("The Historical Setting of Prudentius' *Contra Symmachum*") croit que Pollentia eut lieu en 402, mais Verona en 403. Quant à Hall ("Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy," 245) il préfère l'an 403 pour les deux batailles. L'une ou l'autre de ces dates importent peu. Ce qui importe est que les deux batailles ont eu lieu la même année, logistique oblige, que ce fut 402 ou 403. Le fait que Stilicon assista à la déclamation du *De Bello Gothico*, à Rome, n'est pas du tout pertinent, contrairement à ce qu'en pense Barnes (« The Historical Setting of Prudentius' *Contra Symmachum* », 375-376). Barnes assume certainement que toute l'armée aurait suivi Stilicon à Rome, mais cela est insensé (logistique oblige, encore une fois). Stilicon aurait très facilement pu se rendre à Rome au début avril et atteindre Verona en juin ou juillet s'il voyageait avec une petite escorte. On parle d'un trajet total d'environ 1 160 km (sur terre); à 4.5 km/h, cela aurait demandé 43 jours de voyage. En réalité, Stilicon aurait pu faire ce voyage en moins de 20 jours s'il avait forcé la cadence (ou s'il avait fait une partie du trajet sur mer, comme de Genève à Rome). Après tout, il ne s'agissait pas de traverser les Alpes ou de voyager sur un sentier secondaire; les routes principales d'Italie étaient pavées pour la plupart et habituellement bien entretenues (cf. Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 562-568).

Partie B – Logistique

La troisième date connue est celle de la bataille de Pollentia qui eut lieu le 6 avril⁵⁷⁸. Entre l'arrivée de Symmaque à Milan et la bataille de Pollentia, on a donc un laps de temps de près d'un mois et demi pour couvrir la route entre la capitale et Pollentia. Il faut compter peut-être jusqu'à quelques semaines entre l'arrivée de Stilicon et l'arrêt à Hasti qui – considérant qu'on y fait allusion chez Claudien – dura sans doute plusieurs jours.

Chose certaine, Alaric aurait été en mesure d'atteindre Pollentia assez tôt en temps normal puisque le trajet Milan-Pollentia ne faisait à peine que 153 km : une distance aisément couverte en moins de 6 jours⁵⁷⁹. On peut croire cependant que ses déplacements, à partir de Milan, furent plus prudents, voire plus pénibles avec Stilicon sur les talons.

1. Hasti

Après Milan, Alaric longea sans doute le Tanarus et se dirigea vers Hasti qu'il ne put forcer à coopérer. Il poursuivit sa route jusqu'à Pollentia où il fut finalement surmanœuvré par Stilicon, le 6 avril. Ces derniers choix de trajets sont obscurs. Personne n'a su émettre d'hypothèses convaincantes qui expliqueraient cette décision « stratégique ». Alaric, on l'a vu, avait pourtant montré un esprit tactique impressionnant jusque-là.

Cette difficulté a été expliquée d'une curieuse façon. En effet, en prenant appui sur Claudien⁵⁸⁰, certains chercheurs aiment penser qu'Alaric aurait alors voulu se lancer à l'assaut de la Gaule⁵⁸¹, ce qui serait supposer expliquer en partie cet itinéraire incompréhensible. Or, cette possibilité est tout simplement illogique. Alaric ne connaissait pas cette partie de l'Empire et était harcelé par Stilicon; il n'avait jamais traversé les

⁵⁷⁸ Wolfram, *History of the Goths*, 152.

⁵⁷⁹ $153 \text{ km} \div 4.5 \text{ km/h} = 35 \text{ h} \div 6 \text{ h/jour} = 5.7 \text{ jours}$.

⁵⁸⁰ Claud. *VI Cons. Hon.* 231–232.

⁵⁸¹ P. ex. : Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 209); Wolfram (*History of the Goths*, 151); (*The Roman Empire and its Germanic Peoples*, 96); Kulikowski (*Rome's Gothic Wars : from the Third Century to Alaric*, 170).

Partie B – *Logistique*

Alpes juliennes et n'avait sans doute aucune idée de la quantité de ressources qu'il aurait pu trouver en chemin. S'aventurer sur cette route – durant le mois de mars de sucroît – aurait été impraticable, voire un échec garanti.

Or, nous pensons plutôt que la manœuvre sur Hasti peut s'expliquer d'une manière plus terre à terre, c'est-à-dire en admettant qu'Alaric voulait seulement s'emparer de provisions. La ville étant fortifiée, il y a de bonnes chances pour que les récoltes qui restaient dans la région à ce moment y aient été entreposées. C'est dire qu'Alaric n'avait peut-être d'autres choix que de tenter sa chance de ce côté pour pouvoir nourrir ses soldats⁵⁸².

Conséquemment, on pourrait relier ce problème de ravitaillement à ce que Claudien rapporte sur Hasti, alors qu'il arrive à nous faire comprendre – en quatre mots⁵⁸³ – que les murs de cette petite bourgade étaient parvenus à préserver l'Italie au même titre que les batailles de Pollentia et Verona. Bien sûr, si Hasti réussit à soutenir l'assaut d'Alaric, Claudien a certainement pu croire qu'elle avait contribué à littéralement affaiblir les *Goths* et à saper leur moral.

(ii) Vitesse

Cela dit, le trajet Milan-Hasti faisait à lui seul environ 112 km⁵⁸⁴, ce qui veut dire qu'Alaric aurait pu y être en 4 jours⁵⁸⁵ dans des conditions idéales. Sauf que, la situation était loin d'être idéale après la bataille sur les rives de l'Addua. Nous avons déjà mentionné que Claudien semble indiquer qu'il y eut un autre affront sur la rivière Ticinus. Puis, Alaric devait être au courant à ce point que des légions rappelées de Bretagne et du Rhin se dirigeaient vers lui. Entre-temps, Stilicon devait également avoir vu son armée se grossir par l'arrivée de renforts en provenance de Rhétie et de Noricum.

⁵⁸² Il était probablement à *Hasti* en mars (la bataille de *Pollentia* ayant eu lieu le 6 avril), ce qui n'était pas du tout la bonne saison pour espérer pouvoir faucher les champs pour s'approvisionner en blé.

⁵⁸³ « [...] *aut moenia vindicis Hastae* [...] »; Claud. *VI Cons. Hon.* 203-205.

⁵⁸⁴ Nous avons calculé la distance à partir de Laus Pompeia.

⁵⁸⁵ 112 km ÷ 4.5 km/h = 24.9 h ÷ 6 h/jour = 4.2 jours.

Partie B – Logistique

Ainsi, en supposant que la bataille sur le Ticinus (près de Milan) n'eut lieu que quelques jours après celle de l'Addua, Alaric et son armée auraient mis environ 4 semaines⁵⁸⁶ pour passer Hasti et se rendre à leur prochaine bataille, le 6 avril 402. Donc, 153 km en près de 28 jours ne donne en moyenne que 5.5 km par jour. Même en laissant Alaric devant Hasti pendant 2 ou 3 semaines, on obtiendrait tout de même une vitesse réduite entre Hasti-Pollentia⁵⁸⁷.

1. Pollentia

Quant au mouvement à Pollentia, il s'explique encore plus difficilement. Le seul élément que nous puissions voir est la proximité du Tanarus. Poussé dans le dos par Stilicon (ou croyant peut-être le chemin Milan-Aquilée bloqué), on pourrait comprendre qu'Alaric ait préféré longer le Tanarus en espérant trouver une issue. Peut-être espérait-il pouvoir trouver un port qui lui permettrait de s'embarquer pour la Macédoine? Peut-être était-il simplement égaré? Il n'était certainement pas difficile de manquer un tournant si on ne disposait pas d'informations justes ou si les habitants n'étaient d'aucune aide. Il est difficile de croire que les *Goths* se seraient égarés en continu durant plus d'un mois, mais ce n'était peut-être pas impossible. Comme on l'a dit, Alaric n'avait sans doute pas amassé d'informations bien au-delà de Milan, de sorte qu'il aurait pu s'être vu contraint d'improviser rendu là.

Remarquons qu'une autre avenue (peut-être plus hasardeuse) serait de ne pas croire Claudien sur l'issue des batailles à Milan, à Hasti et à Pollentia. En effet, le temps de déplacement d'Alaric semble bien trop lent pour avoir été poursuivi par l'armée du généralissime. Il pourrait être tout aussi probable qu'Alaric ait battu Stilicon à Milan et que ce dernier mit un temps considérable à s'en remettre, ce qui expliquerait mieux ce délai d'un mois et demi pour arriver à Pollentia. Il faut se rappeler les préparations

⁵⁸⁶ Comme nous l'avons déjà dit, le 24 février est la dernière date connue avant le 6 avril. Stilicon ne se pointa pas à Milan avant mars, mais quand exactement est impossible à découvrir à ce point-ci.

⁵⁸⁷ Hasti-Pollentia faisait 38.6 km, une distance facilement franchie en moins de 1.5 jour en temps normal.

Partie B – *Logistique*

effectuées par Alaric sur la rivière Addua; c'était Alaric qui était en position de force : Stilicon avait peu de chances de pouvoir percer le blocage. Le pont en lui-même aurait forcé l'armée de Stilicon dans un canal qui en aurait désorganisé l'ensemble... Il faudrait être plus qu'optimiste pour croire qu'Alaric aurait laissé le temps à Stilicon de réarranger son armée avant d'engager le combat.

En réalité, on peut avancer l'hypothèse que les deux hommes négocièrent dès ce moment une entente qui eut comme conséquence de lever le blocus. Le second affront sur le Ticinus quelques jours (ou semaines?) plus tard peut s'expliquer dans le cas où l'un des deux partis n'avait pas respecté l'entente initiale qui recommandait sans aucun doute des actions immédiates.

Donc, après les escarmouches devant Milan, Stilicon aurait tout simplement laissé Alaric quitter les environs de la capitale sans pouvoir le presser. Le but premier de Stilicon était de lever le blocus de Milan, le reste importait peu sur le moment. De ce fait, on peut se demander si Stilicon avait poursuivi les *Goths* dans le cas où ces derniers s'étaient rendus en Gaule – comme veut nous le faire croire Claudien⁵⁸⁸ – au lieu de bifurquer au Nord et mettre le cap sur ce qu'on croyait alors être Rome...

En découle que, sans Stilicon à sa poursuite au moins jusqu'à Pollentia, on pourrait mieux comprendre pourquoi Alaric aurait pris autant de temps à couvrir cette distance. Rien n'empêche aussi qu'Alaric aient approché d'autres villes qu'Hasti sur sa route pour se renflouer en vivres, sans quoi on ne voit pas comment il serait parvenu à survivre et à affronter Stilicon encore à deux reprises en quatre mois à peine. Il put donc effectuer plusieurs détours sur sa route dans sa recherche de provisions. Il n'y a en effet aucune raison de croire que les *Goths* prirent le chemin le plus direct pour se rendre à Hasti et à Pollentia.

Cela dit, alors qu'Alaric s'aventurait toujours plus près des axes majeures de communication entre le nord et le sud de l'Italie, Stilicon et Honorius ont certainement pu craindre de voir les *Goths* s'aventurer jusqu'à Rome, même si rien ne permet de croire

⁵⁸⁸ Voir note 580.

Partie B – *Logistique*

que ce fut le but d'Alaric. Le temps qui s'était écoulé entre Milan et le début du mois d'avril aurait permis à Stilicon de rappeler des troupes en renfort, au cas où Alaric reviendrait à la charge. Comme nous l'avons dit, Milan-Pollentia ne faisait que 153 km et Stilicon aurait pu surprendre Alaric en quelques jours à peine (ce qu'il fit, d'ailleurs).

Pourtant, même après Pollentia, Claudien s'était vu forcé d'admettre qu'Alaric était encore une menace pour Stilicon⁵⁸⁹. Cela en soi indique clairement que Pollentia ne s'était pas soldée par une victoire. Si on admet qu'Alaric avait encore une fois tenu tête à Stilicon, il est possible que le généralissime s'était à nouveau trouvé dans une situation similaire à Milan : incapable de presser Alaric, il était obligé de le laisser aller à sa guise. On peut aussi adopter le point de vue de Burns, par exemple, qui croit que les deux généraux s'étaient entendus (à nouveau?) d'une quelconque façon pour arrêter cette « guerre » qui n'en finissait plus⁵⁹⁰. Cela expliquerait du même coup le temps démesuré que mirent les *Goths* à franchir la route qui sépare Pollentia de Verona⁵⁹¹. Et que l'on décide de suivre l'hypothèse de Burns ou non, il reste apparent que Stilicon n'était pas en mesure de – ou qu'il ne souhaitait pas – forcer Alaric à quitter expressément l'Occident.

(e) Verona ante-404

La dernière date connue est celle liée à la livraison du panégyrique adressé à l'Empereur Honorius pour son 6^e consulat, en 404. Elle sert de *terminus ante quem* en réalité puisqu'à ce moment, Alaric était sorti d'Italie après que Stilicon l'ait « repoussé » à Verona. Il faut donc conclure qu'Alaric avait quitté l'Italie quelque part entre 402 et 403.

On peut être un peu plus précis, même s'il semble impossible de trancher définitivement. On sait qu'Alaric et Stilicon s'affrontèrent une dernière fois à Verona durant

⁵⁸⁹ Claud. *VI Cons. Hon.* 283–284.

⁵⁹⁰ Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 149-152.

⁵⁹¹ cf. *infra*.

Partie B – *Logistique*

l'été. On a donc le choix entre l'été de 402 ou celui de 403. Si l'on opte avec Barnes⁵⁹² pour 403, il faudrait expliquer comment Alaric serait parvenu à rester en Italie une année entière alors qu'il avait Stilicon qui lui soufflait sur la nuque. Et ce n'était pas là le premier de ses soucis; il aurait été obligé de passer un hiver complet sans préparation aucune, sans provision ni fourrage pour les bêtes. Alaric était d'ailleurs probablement déjà confronté à ces problèmes de ravitaillement depuis Pollentia et peut-être même dès qu'il quitta les parages de Milan. Croire qu'il aurait pu survivre comme ça encore une année entière semble aller à l'encontre de toute logique⁵⁹³.

Qui plus est, si l'on préfère croire l'hypothèse de Burns mentionnée ci-dessus, on pourrait penser que l'« entente » signée entre les deux généraux devait inclure une clause en rapport aux provisions. Or, rien dans les faits n'obligeait Stilicon à voir à la subsistance d'Alaric et de son groupe. En d'autres mots, nous pensons qu'Alaric aurait eu à faire face aux mêmes problèmes logistiques, avec ou sans cette « entente »⁵⁹⁴. Même en admettant qu'il y eût un accord entre Alaric et Stilicon à ce moment, nous restons convaincu qu'il est tout simplement insensé de croire qu'Alaric se serait assis sur ce pacte et qu'il aurait cru bon de rester en Italie jusqu'à l'année suivante⁵⁹⁵.

Tout cela pour dire qu'il paraît plus logique que la bataille de Verona ait eu lieu durant l'été 402. Claudien admit clairement qu'Alaric s'y était présenté avec le gros de ses forces intactes, dont sa cavalerie⁵⁹⁶; avoir passé un hiver sans provisions aurait tué plusieurs de ses hommes et de ses animaux. Ensuite, Alaric avait perdu son bagage à Pollentia et, sans doute, la majeure partie de ses provisions. Le temps pressait pour sortir d'Italie afin de limiter des pertes imminentes.

⁵⁹² Barnes, « The Historical Setting of Prudentius' *Contra Symmachum* », 376.

⁵⁹³ Remarques similaires chez Hall, « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy », 247-248.

⁵⁹⁴ Il faut reconnaître que la bataille de Verona éclata peut-être en raison de ce manque de provisions. Si les *Goths* avaient commencé à piller les villes italiennes, ils auraient fourni une excuse à Stilicon pour les attaquer.

⁵⁹⁵ Rappelons qu'Alaric était toujours au service d'Arcadius.

⁵⁹⁶ Claud. *VI Cons. Hon.* 285-288.

Partie B – Logistique

(i) Vitesse

L'étape Pollentia-Verona faisait environ 287 km. Si Alaric s'était mis en marche juste après Pollentia – le 7 ou 8 avril 402 – il aurait été en mesure d'atteindre Verona en 9 jours, en forçant la marche⁵⁹⁷. Toutefois, cela ne cadre pas bien avec le récit de Claudien où il est question d'une bataille dans une chaleur intense⁵⁹⁸. On peut penser ici qu'il est question du mois de juin au plus tôt, voire peut-être même juillet. Donc, en supposant que ce voyage s'était échelonné sur une soixantaine de jours, nous aurions une vitesse maximale de 4.8 km/jour environ⁵⁹⁹. Même en supposant qu'Alaric serait parvenu à Verona au début mai, sa vitesse moyenne n'aurait été tout au plus que de 10 km par jour.

Évidemment, il faut expliquer ce lent déplacement, ce qui peut être fait d'au moins deux façons. D'abord, on pourrait l'expliquer par la position précaire dans laquelle se seraient trouvés les *Goths*⁶⁰⁰. Les ressources auraient pu se faire très rares après la bataille de Pollentia; il n'est pas impossible que plusieurs animaux de trait aient été tués ou perdus durant l'affront ou simplement mangés en cours de route, rendant le

⁵⁹⁷ On pourrait estimer une vitesse de 5.5 km/h (ou 33 km/jour, en marchant durant 6 heures) sur les bases que Claudien (*VI Cons. Hon.* 299) dit qu'Alaric se déplaçait plus rapidement parce qu'il n'était plus encombré par « les femmes et les enfants » (ou comprendre plutôt, avec Burns [*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 191] : par un lourd bagage).

Si on estime qu'Alaric se déplaçait d'une vingtaine de kilomètres par jour au début de l'expédition, une augmentation de 10 km par jour semble réaliste s'il n'avait pas de fardeaux à trainer avec lui. Notez qu'à 4.5 km/h, il aurait fallu 11 jours pour se rendre à Verona, dans des conditions idéales. Naturellement, cette courte distance aurait pu être franchie bien plus rapidement si Alaric avait marché plus longtemps chaque jour. La suite des événements ne semble pas vouloir corroborer cette hypothèse cependant.

⁵⁹⁸ Claud. *VI Cons. Hon.* 215, 241.

⁵⁹⁹ 287 km ÷ 60 jours (minimum) = 4.78 km/jour. En effet, il restait 23 jours au mois d'avril, plus le mois de mai qui en compte 31, et certainement une dizaine de jours en juin. Si on opte pour quelque part en juillet, il faudrait ajouter les 30 jours en juin, ce qui ferait au minimum 84 jours pour couvrir Pollentia-Verona, à raison de 3.41 km/jour.

⁶⁰⁰ Soulevée par Claudien (*VI Cons. Hon.* 142–145).

Partie B – Logistique

fardeau des soldats plus lourd à porter et le retour vers la Pannonie plus lent⁶⁰¹. On pourrait encore parler de la difficulté à dénicher du fourrage pour les bêtes en plein été... Qui plus est, nous avons déjà avancé que Stilicon avait certainement vu à ce que l'approvisionnement soit difficile pour les *Goths* sur le chemin du retour. Puis, Claudien semble aussi sous-entendre qu'Alaric serait allé jusqu'à emprunter des routes connexes, ce qui aurait contribué dans les faits à compliquer le déplacement de ses troupes⁶⁰². Suivant ce scénario, il ne serait pas difficile de croire le poète lorsqu'il décrit les *Goths* comme étant affamés et rongés par la maladie à Verona⁶⁰³ ; après plus de deux mois (minimum) de voyage dans de mauvaises conditions et de stress intense, de sous-alimentation et d'un manque d'eau potable en plein été⁶⁰⁴, l'armée d'Alaric aurait été en piteux état⁶⁰⁵.

Pourtant, il reste une autre avenue possible pour expliquer ce temps de déplacement, semblable à la situation après Milan. En effet, en suivant encore Burns, soit en croyant qu'une nouvelle paix venait d'être conclue entre les deux généraux⁶⁰⁶, on pour-

⁶⁰¹ Prenez note cependant que, semblablement à la route entre Milan et Pollentia, rien n'assure que les *Goths* se seraient dirigés directement sur Verona sans bifurquer nulle part. La recherche de provisions pourrait encore une fois expliquer en partie le délai important que l'on voit sur la route jusqu'à Verona.

⁶⁰² Claudien (*VI Cons. Hon.* 231–232) semble y faire référence lorsqu'il dit qu'Alaric cherchait un « *occulto [...] tramite montes* » vers la Rhétie et la Gaule et qu'il imaginait toutes les routes barrées devant lui. L'avantage de sa vitesse améliorée aurait donc pu être annulé en partie par des routes moins praticables pour son armée. Qui plus est, après Pollentia, on a vu que Claudien (*VI Cons. Hon.* 283–284) nous dit qu'Alaric avait réussi à conserver sa cavalerie intacte et une partie de ses troupes; cela veut donc dire que sa vitesse maximale était toujours dépendante des pieds de ses soldats. Enfin, ses besoins en foin et pâturage pour ses chevaux restaient plus ou moins les mêmes qu'à son départ de Norique, mais il disposait de moins de moyens pour transporter la nourriture nécessaire, et le passage à l'été n'aidait en rien sa cause. Bref, tout cela mis ensemble nous pousse à croire que, bien que la vitesse d'Alaric aurait peut-être été plus rapide à son départ de Pollentia qu'à son arrivée, elle restait néanmoins lente, logistique oblige.

⁶⁰³ Claud. *VI Cons. Hon.* 238–248.

⁶⁰⁴ Claud. *VI Cons. Hon.* 215, 241.

⁶⁰⁵ [...] *'en Alaricus' ait 'non qualem nuper ovantem vidimus; exangues, genitor, mirabere vultus* (Claud. *VI Cons. Hon.* 154–155).

⁶⁰⁶ Encore une fois, ce n'est qu'une hypothèse. On a vu cependant que Claudien décrit clairement l'armée d'Alaric sur le chemin du retour et elle était affamée et malade. Il s'agit d'une description surpre-

Partie B – *Logistique*

rait expliquer ce délai important par des arrêts prolongés. Alaric et son groupe n'auraient pas eu à se presser outre mesure et ils auraient peut-être même été cantonnés dans une ville d'Italie pendant un temps. Sinon, Alaric aurait pu lui-même s'improviser un quartier pour récupérer et se renflouer en vivres.

Peut-être faudrait-il marier ces deux possibilités? Il reste plus que probable qu'Alaric ait été obligé de s'arrêter plus souvent/longtemps sur le chemin du retour. Cela voudrait dire aussi que Stilicon ne le pourchassait pas. Il suffisait qu'Alaric et son groupe commettent une bévue à quelques jours de marche seulement de Verona pour que Stilicon ait été en mesure de faire la route Rome-Verona et l'affronter dans les parages de la ville⁶⁰⁷. En effet, il fallut que les événements se produisent et qu'ils soient entendus à Rome pour que Stilicon rappelle ses troupes et leur fasse faire le trajet, sûrement à marche forcée⁶⁰⁸.

Tout l'épisode n'empêche pas que les deux hommes aient pu s'être entendus auparavant selon des termes qui restent toutefois totalement obscurs. D'ailleurs, la présence de Stilicon à Rome en 402 peut sans doute être tenue comme preuve suffisante en elle-même qu'Alaric – bien qu'il commandait toujours une force considérable dans le nord de l'Italie – ne représentait plus une menace à ses yeux.

(f) 408

nante si vraiment les deux généraux avaient conclu une paix à peine un mois auparavant. En l'occurrence, il s'agirait d'une preuve de plus pour croire que l'entente ne veillait pas à la subsistance de l'armée d'Alaric. Stilicon aurait été assuré que les *Goths* se rendent coupables de quelques troubles s'ils ne pouvaient s'approvisionner autrement...

⁶⁰⁷ Avec les variables « juin », « armée », « marche militaire rapide », « route », ORBIS offre un temps de 8.7 jours; en modifiant « route » pour « côte », on obtient 7.7 jours (en voyageant d'Ostie à Pise par cabotage, puis de Pise à Verona par la route).

Soulignons qu'il nous paraît plus vraisemblable que l'armée de Stilicon ait toujours été cantonnée en Italie du Nord et qu'elle ne s'était pas rendue à Rome avec lui. Dans ce cas, Stilicon aurait pu gagner Verona en moins de 3 jours (2.7 jours selon ORBIS) en utilisant un relais de chevaux de Rome à Fanum Fortunae, puis jusqu'à Mutina et, enfin, Verona.

⁶⁰⁸ En supposant par exemple que l'armée se trouvait cantonnée à Parma, il n'aurait suffi que de 2.4 jours pour arriver à Verona, à marche forcée.

Partie B – Logistique

1. 1^{er} mouvement

Pour la « campagne » de 408, les choses sont plus complexes, mais mieux connues⁶⁰⁹. L'itinéraire d'Alaric est bien résumé dans le commentaire de Paschoud, facilitant de beaucoup les estimations⁶¹⁰.

Ce dernier suppose qu'Alaric commença à se diriger vers l'Italie fin 407 ou début 408 sur la base que Stilicon apprit ce mouvement avant mai 408⁶¹¹. Zosime nous dit par ailleurs qu'Alaric se déplaça d'Épire jusqu'en Norique en croisant le Dravus et qu'il s'arrêta ensuite à Emona⁶¹².

Assez curieusement, Alaric n'a pas utilisé de bateaux, encore une fois, ce qui aurait coupé son voyage de plus de moitié pour se rendre en Italie, en plus d'économiser beaucoup d'argent⁶¹³. L'accès était aisé à partir de Dyrrachium (en Épire)⁶¹⁴. On peut sans doute en conclure qu'il voulait seulement forcer la main de Stilicon, et non pas s'immiscer directement dans les affaires d'Occident. Quoi qu'il en soit, Alaric établit son camp à Emona en attendant de recevoir ce qu'il demandait⁶¹⁵.

(ii) Vitesse

En partant de Dyrrachium⁶¹⁶, la distance pour se rendre à Emona faisait environ

⁶⁰⁹ Zos. 5.29.1. Il n'y a pas lieu de croire que ce mouvement fut stimulé par l'arrivée des *Huns* sur les frontières de la Thrace, comme le supposent de Palol et Ripoll (*Los godos en el occidente Europeo: Ostrogodos y visigodos en los siglos V-VIII*, 27); Alaric répondait simplement à l'appel de Stilicon.

⁶¹⁰ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 210-211, 215-216.

⁶¹¹ Ibid., 3.1: 210, note 62.

⁶¹² Zos. 5.29.1.

⁶¹³ Gianfrotta, « La vie di comunicazione », 313.

⁶¹⁴ Stilicon avait déjà emprunté le chemin inverse en 397 pour venir surprendre les troupes impériales d'Arcadius en Grèce : Wolfram, « L'irruzione degli Unni e la nuova migrazione visigota », 286. Alaric aurait donc été au fait de cette manière de procéder et de ses avantages.

⁶¹⁵ Zosime (5.29.1) dit qu'Alaric monta ses tentes à *Emona*. Suivant la suite du texte, il paraît qu'Alaric quitta *Emona* pour se rendre à *Virunum* quelque part avant septembre 408.

⁶¹⁶ On n'a aucune idée d'où exactement Alaric partit pour prêter main forte à Stilicon.

Partie B – *Logistique*

944 km⁶¹⁷. Dans des conditions idéales, Alaric aurait pu atteindre Emona en 35 jours seulement⁶¹⁸. L'estimation de Paschoud est réservée, mais tout à fait logique considérant que les côtes d'Épire et de Dalmatie étaient très montagneuses. Il y avait également plusieurs rivières à traverser en chemin, ce qui aurait forcé l'armée dans un couloir et en aurait désorganisé la colonne de marche, l'étirant considérablement et diminuant du même coup la vitesse de déplacement⁶¹⁹.

1. 2^e mouvement

Encore une fois, Zosime est un incontournable sur les événements. C'est ici qu'il rapporte le plus justement l'itinéraire d'Alaric : Virunum-Aquileia-Concordia-Altinum-Cremona-Bononia-Ariminum-Rome⁶²⁰. Le seul problème avec cet itinéraire se trouve à être Cremona. L'argument de Paschoud est qu'un détour vers Cremona aurait ajouté près de 200 km à un voyage Virunum-Rome qui fut d'ailleurs effectué très rapidement⁶²¹. On peut ajouter à cela qu'un détour par Cremona semble stratégiquement maladroit si, comme la plupart des érudits, on croit qu'Alaric contourna Ravenne en raison de sa milice. Si Alaric fit vraiment un effort afin d'éviter les garnisons italiennes, on peut être certain qu'il ne se serait pas aventuré plus au nord-ouest.

En effet, Cremona se trouvait à seulement 70 km de Ticinum (où était stationnée une armée nouvellement levée par Stilicon pour affronter Constantin III)⁶²², et à 78 km de Milan. Cremona semble également s'écarter totalement de l'itinéraire. Il y avait une route plus directe pour se rendre à Bononia à partir d'Altinum. En bifurquant au sud à

⁶¹⁷ ORBIS offre le tracé suivant : Dyrrachium-Scodra-Doclea-Narona-Salona-Servitium-Siscia-Emona; l'estimation du temps étant de 32.1 jours.

⁶¹⁸ $944 \text{ km} \div 4.5 \text{ km/h} = 209.8 \text{ h} \div 6 \text{ h/jour} = 34.96 \text{ jours}$.

⁶¹⁹ Et comme toujours, nous ignorons l'ampleur de l'armée d'Alaric à ce moment, ce qui rend toute estimation hasardeuse.

⁶²⁰ Zos. 5.37.2–4.

⁶²¹ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 253, note 84. Nous remarquons que 200 km auraient ajoutés environ 7.5 jours au voyage.

⁶²² Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome : A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 212.

Partie B – Logistique

Patavium et en se rendant jusqu'à Mutina⁶²³, Alaric aurait ainsi éviter Ravenne sans courir de risque inutile en s'approchant de Milan ou de Ticinum.

Pour revenir à Paschoud, il estime qu'Alaric quitta Virunum fin septembre ou début octobre 408 et qu'il arriva devant Rome au plus tard au début novembre de la même année⁶²⁴. Cela dit, ce dernier laisse de côté la logistique de l'opération; il se surprend de la rapidité avec laquelle Alaric a parcouru plus de 900 km⁶²⁵ et termine en mentionnant les ravages effectués par l'armée sur son chemin⁶²⁶.

Il faut d'abord noter qu'Alaric ne s'est pas attardé aux villes fortifiées d'Italie (excepté Rome⁶²⁷) et que cela peut vouloir dire deux choses : soit il avait le nécessaire en vivres pour se rendre à Rome, soit il n'avait pas les outils pour mener à terme un siège de

⁶²³ Bien qu'ORRBIS offre une route passant par Verona, DARMC offre un itinéraire secondaire entre Patvium et Mutina. L'un ou l'autre de ces chemins auraient permis à Alaric de contourner Ravenne tout en restant à une bonne distance de Milan et de Ticinum.

⁶²⁴ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V, 3.1*: 251, note 84.

⁶²⁵ Paschoud surestime la distance; elle faisait tout au plus 850 km, suivant l'itinéraire Virunum-Rome en passant par Bononia (calculée avec DARMC). Pour sa part, ORBIS calcule différents trajets qui fluctuent entre 776 km et 819 km, pour 26-27 jours (en passant par Atria et Ravenna). Le chemin mentionné par Zosime est donc plus long, probablement 28-29 jours en tout. La route aurait été encore plus courte en s'embarquant à Aquilée pour Rome, auquel cas Alaric aurait pu atteindre l'ancienne capitale en 17 jours seulement.

Cela dit, d'autres érudits se sont étonnés de la rapidité de déplacement d'Alaric, sans pour autant considérer la logistique en cause. Par exemple, H. Sivan ("Alarico in Italia: Pollenza e Verona," 372–373) estime que la distance Virunum-Rome fut couverte en un peu plus d'un mois grâce à la connaissance des routes précédemment voyagées dans les armées de Théodose I. Pourtant, la connaissance des routes n'assurait en rien un voyage rapide. Qui plus est, le seul avantage d'une connaissance antérieure des routes se serait situé entre l'Épire et Virunum : Alaric n'avait jamais encore mis les pieds à Rome (croit-on). Il faut plutôt expliquer la vitesse d'Alaric par la logistique qui, on l'a vu, supporte ce type de voyage dans le laps de temps rapporté dans les sources. En somme, le voyage Virunum-Rome n'avait rien de bien suprenant si ce n'est que l'Italie ait offerte bien peu de résistance à la progression des *Goths*.

⁶²⁶ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V, 3.1*: 251, note 84.

⁶²⁷ Remarquez que le véritable siège de Rome, celui qui vit Attale se faire nommer empereur, n'eut lieu qu'en 409 alors qu'Athaulf venait de joindre ses troupes à celles d'Alaric. Cela peut vouloir dire qu'Alaric ne disposait des effectifs et de l'équipement nécessaire pour assiéger l'ancienne capitale qu'à ce moment. Ce détail permettrait aussi d'expliquer le lent déplacement d'Athaulf jusqu'à Rome, si ce dernier disposait d'équipement de siège, d'un train de bagages imposant, etc.

Partie B – *Logistique*

longue durée⁶²⁸. Pourtant le premier scénario semble plus crédible. Souvenons-nous qu'Alaric se trouvait auparavant en Norique à attendre le signal de Stilicon pour se lancer à l'assaut de Constantin III⁶²⁹; il est donc plus que probable qu'il y ait cumulé les ressources nécessaires à mener des opérations militaires d'envergures et qu'il s'en fût servis pour se rendre à Rome, ce qui expliquerait sa rapidité de déplacement.

Sinon, le voyage restait possible en tirant profit du territoire⁶³⁰. On a vu que n'importe quelle armée qui espérait couvrir une bonne distance en peu de temps avait avantage à voyager léger, ce qui l'obligeait toutefois à faucher les champs sur sa route pour se nourrir. On sait par ailleurs qu'Alaric quitta pour Rome à l'automne, soit justement au moment où le blé était prêt à être récolté. Ce serait une autre option pour expliquer sa marche rapide sur Rome, alors qu'il aurait pu nourrir ses troupes en puisant dans les récoltes des villes italiennes. En fait, les ravages condamnés par Zosime sont peut-être indicatifs de la méthode de subsistance des soldats d'Alaric⁶³¹.

(iii) Vitesse

Tout cela pour dire que le voyage Virunum-Rome faisait entre 776 km et 954 km et a sans doute pris tout au plus 35 jours⁶³². En suivant Paschoud qui, comme on l'a vu,

⁶²⁸ L'arsenal nécessaire à un siège était transporté par des bœufs, ce qui ralentissait énormément une armée qui comptait sur sa vitesse pour surprendre l'ennemi. Habituellement, on l'a mentionné avec le cas d'Hasti, les villes fortifiées conservaient les entrepôts de grains dans leurs murs ou bien on y entreposait rapidement le grain en cas d'invasion. De là viendrait l'attrait principal de ces villes pour une armée en marche.

⁶²⁹ Zos. 5.31.5, 36.1.

⁶³⁰ Notons ce passage de Claudien (*VI Cons. Hon.* 296–297) : [...] *ispaque per cultas segetes mors nostra secuto victori damnosa foret*. Claudien semble indiquer que l'Italie possédait des champs de grains en quantité et qu'une armée de campagne aurait été en mesure de s'y nourrir.

⁶³¹ Aussi, Paschoud semble ignorer qu'une petite armée bien rodée, et avec un train de bagages réduit, était tout à fait capable de voyager 30 km par jour.

⁶³² ORBIS estime 27 jours avec le tracé suivant : Virunum-Santicum-Iulium Carnicum-Aquilée-Iulia Concordia-Altinum-Atria-Ravenne-Ariminum-Fanum Fortunae-Spoletium-Narnia-Rome. La plupart des chercheurs s'entendent pour dire qu'Alaric aurait contourné Ravenne; cet itinéraire serait donc erroné en partie.

Partie B – *Logistique*

estime qu'Alaric se pointa devant Rome au début novembre 408, on peut croire qu'il quitta Virunum au début octobre.

N'oublions pas non plus que tout semble indiquer qu'Alaric avait divisé son armée en plusieurs groupes au moment de marcher sur Rome. En effet, Zosime fait directement référence à la désynchronisation des départs entre Alaric et Athaulf (son lieutenant et beau-frère⁶³³), ce qui veut dire qu'Alaric aurait pu faire la même chose avec plusieurs détachements de son armée et certainement avec le souci de ne pas avoir à nourrir trop de bouches en Italie avant de s'être assuré d'un approvisionnement à long terme⁶³⁴. Pour sa part, Alaric arriva certainement avant Athaulf (qui ne se pointa à Rome qu'à la mi-409), mais sans doute plus tard que les premières troupes qui investirent la ville en son nom. En tout cas, les sénateurs ne croyaient pas qu'Alaric se trouvait sur les lieux au début du siège de 408⁶³⁵.

Nous pensons qu'il s'agit là du témoignage le plus direct en faveur d'une tactique qui visait à aller investir le périmètre de Rome et de Portus avant d'engager la totalité des forces sur le terrain. Ce serait du même coup un gage de l'expertise de l'armée d'Alaric – et de son *sens pratique* du *champ militaire romain* – qui aurait été en mesure d'opérer sans avoir son général sur les lieux : une chose que n'importe quelle armée de formation *romaine* était capable de faire.

Il y a plus de chances pour qu'une fois passé Altinum, Alaric ait bifurqué de cette route pour se rendre peut-être à Verona pour ensuite prendre la route jusqu'à Mutina, puis voyagé par Bononia jusqu'à Ariminum. Ce trajet faisait à lui seul 372 km selon ORBIS, alors que la route direct entre Altinum-Ariminum ne faisait que 194 km. On a donc un ajout de 178 km au voyage initial de 776 km, ce qui donnerait à la fin 954 km en tout. Reste qu'à 4.5 km/h (durant 6 h/jour), ce trajet aurait pu être couvert en moins de 35 jours. Donc, bien que le détour puisse paraître long, il n'ajoutait que quelques jours à l'itinéraire original.

Enfin, on obtient une valeur sensiblement différente en faisant le tracé avec DARMC. On offre la possibilité du trajet suivant : Altinum-Patavium-Ateste-Mutina-Ariminum, pour un détour faisant 319 km. En l'occurrence, nous aurions une augmentation de 125 km sur le 776 km initial pour un total de 901 km : une distance aisément franchissable en moins de 34 jours.

⁶³³ Zos. 5.37.2.

⁶³⁴ C.-à-d. Portus, la ville portuaire qui ravitaillait Rome depuis l'époque de la République.

⁶³⁵ Zos. 5.40.2.

Partie B – Logistique

c) Conclusion

À la suite de ce chapitre dédié presque exclusivement à la logistique et à la vitesse de l'armée d'Alaric, il semble certain que l'on doit laisser de côté les estimations d'une armée chiffrée à 25 000 hommes ou plus. Bien que l'on ne puisse nier que, en théorie, une telle armée pouvait franchir le cap des 20 km par jour et entrer ainsi dans la chronologie mentionnée par les sources, la réalité était telle qu'une armée aussi imposante aurait inévitablement encouru de sérieux délais à un moment où l'autre et aurait eu besoin de beaucoup plus de temps que ce que les sources ont rapporté. La route franchie dans les Alpes en hiver soutient à elle seule cette réserve.

L'exercice s'est également inséré dans une étude de la trame événementielle où on a pu décortiquer certains événements marquants, comme la bataille du Timavus qui serait peut-être à remettre plus tard – en 402 – ou encore le « siège » de Milan qui est une preuve en lui-même qu'Alaric maîtrisait parfaitement le *champ militaire romain*.

C'est d'ailleurs là un aspect trop négligé sur son compte : on apprécie rarement à quel point Alaric a dû être compétent et efficace tout au long de sa carrière pour arriver à se hisser au sommet de la hiérarchie militaire et de se voir incomber une mission aussi risquée que de se rendre en Italie en 401. C'est sans doute plus à son expertise militaire qu'à un manque de personnel que l'on doit également l'entente de 405-406 avec Stilicon qui a été un témoin intime de ses succès et qui, de toute façon, aurait eu le loisir d'envoyer n'importe quel autre général contre l'usurpateur Constantin III.

Enfin, il ne fait aucun doute à notre esprit qu'Arcadius a dû être impliqué de près ou de loin dans la carrière d'Alaric entre 397 (au plus tard) et 408 et qu'il a aussi épaulé les manœuvres de 401 et de 408. Sans l'appui d'Arcadius, il serait tout à fait impossible d'expliquer comment Alaric aurait pu réussir à rassembler l'équipement, l'argent et la nourriture nécessaire pour supporter son armée aussi longtemps en Italie.

Non seulement cela, mais il devient encore plus difficile d'expliquer le retour d'Alaric en Orient en 402. C'est d'ailleurs un casse-tête sur lequel peu de chercheurs s'attendent, alors que, on l'a vu, la tendance est de croire qu'il avait été forcé de quitter l'Orient

Partie B – *Logistique*

après la révolte de Gainas. Mais pourquoi aurait-il préféré regagner ce même territoire en 402? Souffrir en Occident ou en Orient ne devait pas avoir présenté beaucoup de différence. Qui plus est, on doit réaliser que la défaite de Verona – s’il a été à la mesure de ce qu’en dit Claudien – aurait fait en sorte d’assurer l’intégration de l’armée d’Alaric dans celle de Stilicon, comme ce fut le cas plus tard avec celle de Radagaise. Souvenons-nous que Stilicon nourrissait toujours l’ambition d’ajouter l’Orient à l’empire d’Honorius. Le fait de « permettre » à Alaric et ses troupes de rejoindre Arcadius n’aurait été qu’une copie conforme de l’erreur qu’il avait déjà commise en 395.

Plutôt, nous croyons qu’il faut changer notre perception de l’événement pour être en mesure de l’étudier sous un nouvel angle et d’y fournir une réponse qui rend justice aux informations fournies par nos sources. Ainsi, puisqu’Alaric et son armée ont pu mener à terme l’expédition de 401 dans un environnement « géopolitique » plus qu’instable, puis donc qu’ils ont été capable de survivre en Occident durant près de deux ans et, de ce fait, parce qu’ils ont pu repousser Stilicon plusieurs fois à la même occasion – en territoire « hostile » de surcroît – et enfin, considérant qu’ils sont revenus en Orient à la fin de l’expédition, nous pouvons raisonnablement croire qu’il s’agissait d’une *armée romaine* qui opérait sous la protection de Constantinople.

Bref, on peut dire qu’Alaric s’est montré à la fois organisé et discipliné. Organisé d’abord en terme d’ampleur : l’armée qu’il mena en Italie était certainement moins imposante qu’on l’avance encore, ce qui se reflète dans la maîtrise de la logistique et des déplacements rapides mentionnés tout au long de ce chapitre. Discipliné ensuite sur le plan des sièges/blocus effectués à Milan et à Rome, puis aussi du point de vue militaire alors qu’il livra une série de combats à Stilicon en évitant à chaque fois l’anéantissement, peut-être en allant même jusqu’à gagner quelques-unes de ces batailles.

Partie C - *Les Goths d'Alaric*

Origines

The Goths who whiped out the Romans at the battle of Adrianople in 378 might well have retired to their villas to enjoy the latest vintages.⁶³⁶

According to Zosimus (5.13.2), Tribigild was the commander "of the barbarian, not the Roman troops in Phrygia." [...] But he also repeatedly refers to Gaïnas and "his barbarians." Zosimus may have believed that both, like Alaric, led barbarian hordes. But he was certainly wrong about Gaïnas, who led a regular field army, whatever its ethnic composition.⁶³⁷

This shows that the characteristics of material culture were independent of ethnicity [...] The fact that it is impossible to delineate social and/or ethnic groups can be explained by the ethnic insignificance of archaeological material [...]⁶³⁸

a) Introduction

Il ne vaut pas la peine de s'éterniser dans cette introduction puisqu'on a déjà touché ce problème en partie dans le premier chapitre de cette thèse lorsqu'il a été question

⁶³⁶ Stevenson, « The Identity of Late Barbarians: Goths and Wine », 361.

⁶³⁷ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 114. C'est encore une autre citation problématique. Il faut dire que presque aucune source contemporaine et écrite avant 410 ne laisse entendre qu'Alaric était à la tête d'une *tribu* ou d'un *peuple*. Plusieurs auteurs comme Eunape parlent de *barbares*, mais ce n'est pas là une preuve qu'il s'agissait d'une *tribu*, encore moins des *Goths* de 382. Le premier à avoir lancé cette idée fut sans surprise Claudien, mais nous sommes d'avis que c'est son agenda politique qui le poussa à rattacher Alaric aux *Goths* de 382 dans sa recherche d'ennemis d'envergure pour justifier les actions illégales de son patron. Par la suite, considérant la popularité et la renommée de Claudien, il semble tout à fait logique de croire que la plupart des auteurs anciens s'en soient remis à ses poèmes pour esquisser leur portrait d'Alaric et de son groupe. En somme, faire d'Alaric le leader des *Goths* de 382 relève plus du fantasme de l'historien que de la réalité. Voir encore *infra*, 258-262.

Qui plus est, Cameron et *al.* sont très libéraux dans leur traitement des groupes *barbares*. Nous ne comprenons pas pourquoi ils sont prêts à reconnaître que Gaïnas commandait une armée *romaine* « *whatever its ethnic composition* », alors qu'Alaric devait forcément avoir eu un *peuple* de *fédérés* sous ses ordres.

⁶³⁸ Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 161.

Partie C – *Goths* d'Alaric

de discuter et d'expliquer des concepts comme *ethnogenèse*, *ethnicité*, etc. En somme, il faut éviter de croire à la *race gothe* telle qu'on l'entend à l'habitude, c'est-à-dire en suivant de près le récit de Jordanès⁶³⁹. Plusieurs sont d'un autre avis, bien entendu, dont Wolfram qui est certainement l'expert le plus connu et cité sur cette question. Peter Heather en est un autre qui essaie de défendre ardemment l'image d'un *peuple goth*⁶⁴⁰ et il vaut la peine de dire que même ceux qui s'opposent à son interprétation, notamment Wolf Liebeschuetz⁶⁴¹, maintiennent tout de même le concept de *peuple* intact lorsque vient le temps de parler des *Goths*⁶⁴².

On discute aussi parfois de *confédération* plutôt que de *nation*⁶⁴³, certainement dans une tentative de nuancer l'homogénéité sous-entendue dans l'idée de migration. Reste que l'on s'aventure rarement au-delà de cette réserve initiale puisque la notion d'une *culture universelle* partagée par tous les *Goths* (redevable au *Traditionskerne* de Wenskus) subsiste en trame de fond de la quasi-totalité des études⁶⁴⁴.

Cela dit, Heather et Wolfram partagent certaines similitudes : tous deux croient à une *race gothe* et à une *identité gothe*⁶⁴⁵; ils pensent également que les *Goths* avaient

⁶³⁹ Opinion similaire chez Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 49-56.

⁶⁴⁰ Heather, « The Creation of the Visigoths ». Aussi Sivan, « Alarico in Italia: Pollenza e Verona », 371. Plus récemment : Barbero, *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*, chap. 3.

⁶⁴¹ Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 48.

⁶⁴² « Accordingly Alaric's Goths will be shown not so much as a tribal nation in process of migration but as a tribal nation being transformed and reconstituted in the course and as a result of its wanderings. » (ibid., 49). Aussi Kulikowski (cf. *infra*, note 646).

⁶⁴³ Ibid., 50; Wallace-Hadrill, *The Barbarian West 400-1000*, 21.

⁶⁴⁴ P. ex. on a, chez Wolfram, une théorisation de l'*identité ethnique* qui passe par quelques *familles royales* – *Balthi* et *Amali* – qui sont porteuses du « matériel *identitaire* » *goth*; c'est ce que l'on connaît aujourd'hui sous le concept de l'*ethnogenèse* dont nous avons déjà parlé dans le premier chapitre. Ainsi, bien que Wolfram ait le mérite de reconnaître pleinement le caractère mixte des *Goths*, il leur colle tout de même une forme de *culture* homogénéisante qui aurait été capable de faire disparaître les autres *identités* au sein du groupe.

⁶⁴⁵ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 325. Nous pourrions citer l'œuvre entière de Wolfram ici, mais suffit de renvoyer à son examen singulier de la position d'Alaric parmi les *Goths* dès 395 : *History of the Goths*, 143-146.

Partie C – *Goths* d'Alaric

une « histoire »⁶⁴⁶. C'est donc dire que ces deux érudits influents prennent les *Goths* comme une entité consciente et véritable, bien que changeante.

On doit dire que la très grande majorité des experts les suivent sur ce plan⁶⁴⁷. Or, la position que l'on occupe vis-à-vis des différentes hypothèses sur « l'origine » des *Goths* est extrêmement importante puisqu'elle dictera la manière d'approcher les problèmes que l'on rencontre. En croyant que les *Goths* se savaient *Goths*, il n'est pas difficile d'avancer qu'ils auraient tenté de maintenir leur *identité* intacte et qu'ils se seraient sentis menacés par les *Romains*⁶⁴⁸. C'est à peu de choses près les bases de la réflexion d'Heather sur la question qui ne cesse de voir les *Goths* comme rongés par une crainte incessante de survivre à la menace *romaine*⁶⁴⁹.

C'est en pensant ainsi que l'on se justifie à rechercher des « origines » lointaines aux *Goths*, que l'on tente de leur donner une *culture* différente des *Romains* – des coutumes étranges, des dialectes incompréhensibles, etc. – et d'un effort soutenu à travers plusieurs décennies pour défendre cette *culture* coûte que coûte. En approchant la question de cette manière, on construit une entité totalement étrangère à la

⁶⁴⁶ Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*, 53–54) remarque que Jordanès reste en trame de fond des travaux de ces deux chercheurs. Il est lui-même d'avis que le début de « l'histoire » des *Goths* doit se situer au 3^e siècle, alors qu'elle fut forgée au contact de l'Empire (ibid., 55).

⁶⁴⁷ P. ex. Stevenson, « The Identity of Late Barbarians: Goths and Wine ».

⁶⁴⁸ cf. Saitta, « Il sogno di Alarico I: una terra per i suoi Goti », 25.

⁶⁴⁹ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*; Heather, *The Goths*; Heather, « The Creation of the Visigoths ». C'est surtout E. A. Thompson qui popularisa cette manière de conceptualiser l'examen des *Goths post 376* (cf. Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 48). Elle reste pertinente pour bon nombre d'érudits : Wood, *The Politics of Identity in Visigothic Spain*, 27; Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 149; Kampers, *Geschichte der Westgoten*, 111.

Nous irons plus en détail dans la suite de ce chapitre, mais, de notre point de vue, il faut séparer l'époque où les *Goths* ont eu leurs premiers contacts avec l'Empire de ce que l'on voit au 4^e siècle. Nous sommes d'accord pour reconnaître que les *Goths* se sont peut-être forgés une *identité* au contact initial avec l'Empire, en se sentant menacé par la puissance *romaine*. Toutefois, la traversée du Danube en 376, de même que le reste de l'épisode jusqu'à l'occupation de Tolède bien plus tard, ne permet pas de prendre les *Goths* en pitié et de les croire menacés de disparition à chaque tournant. L'Empire n'était pas une menace pour eux en 376; il le fut sans doute entre 376 et 382, mais bien plus rarement après 382, de sorte que cette manière de conceptualiser les actions/réactions des *Goths* se trouve injustifiée après cette date où on perd leur trace de toute façon.

Partie C – *Goths* d'Alaric

mode de vie *romaine*, et on accepte plus facilement qu'il y ait eu de la friction au contact, voire parfois même une déchirure d'un côté ou de l'autre⁶⁵⁰.

C'est pourquoi nous tenterons de montrer ici que les *Goths* d'Alaric n'avaient rien de commun avec ceux de Bérig, d'Athanaric, d'Eriulf ou de Fritigern⁶⁵¹. Ce n'étaient pas non plus les *Goths* de 378, de 382 ou de 394⁶⁵². Chacun de ces groupes est à étudier indépendamment des autres. Les points de contact entre chacun de ces groupes n'existent qu'au plan métaphysique; ils ne sont visibles (on pourrait dire : construits) qu'en effectuant un travail avec l'avantage du recul.

On peut douter fortement qu'Alaric assumât et justifiât son rôle de commandant en rappelant à son groupe leurs *origines* ancestrales communes ou encore la « victoire » d'Andrinople. Ça semble extrêmement improbable, et ce n'est pas suffisant à expliquer le comportement d'Alaric de toute façon.

b) Immigrants?

Remontons à la source du problème, à savoir si l'on est confronté à une migration des *Goths* en 376. Voilà une question embêtante qui est l'une des bases sur laquelle reposent bien des études. Pour la migration initiale à partir de la Scandinavie actuelle, Heather y croit fermement depuis son premier livre paru en 1991 et il a réitéré sa position plus récemment⁶⁵³. Il y en a d'autres, dont Kulikowski, qui hésitent à suivre le récit de

⁶⁵⁰ Merrill et Miles (*The Vandals*, chap. 4) touchent à une batterie de problèmes similaires dans leur livre sur les *Vandales*, et bien que nous ne soyons pas totalement d'accord avec tous leurs arguments, nous croyons qu'ils voient juste sur le fait que l'*identité* des *Vandales* telle qu'on nous la rapporte dans les sources est une construction *romaine*.

⁶⁵¹ Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 51; *contra* Heather, « The Creation of the Visigoths ». Notons toutefois que Liebeschuetz croit lui aussi au fameux noyau *goth* dont la formation remonterait à la victoire d'Andrinople. Même chose chez H. Sivan ("Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507," 30) qui parle du royaume de Toulouse (!) : « As Fritigern had put it, the Visigoths have no wars with walls. » Nous nous opposons catégoriquement à cette manière classique (et simpliste) de conceptualiser les *Goths*. Après tout, Alaric n'avait-il pas réussi justement cela à Rome?

⁶⁵² *contra* Wood, *The Politics of Identity in Visigothic Spain*, 27.

⁶⁵³ Heather, *Empires and Barbarians: the Fall of Rome and the Birth of Europe*, chap. 4. Son point de vue est plus étayé ailleurs où il concède que ce n'était pas tous les *Tervingi* qui migrèrent en 376 (cf.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Jordanès qui se veut le point de départ de cette idée de migration *gothe* et qui constitue la vraie source du problème⁶⁵⁴. Ce sont en effet les auteurs *romains* qui donnent l'impression de ces invasions *barbares* ou de ces *Völkerwanderung*⁶⁵⁵. Or, parler d'immigration en ces termes sous-entend aussitôt que l'on croit à un déplacement de *population* dont l'*identité ethnique* (et parfois biologique) devait déjà être établie et reconnue⁶⁵⁶.

En ce qui a trait à l'année 376, Heather est l'un de ceux qui croient que les *Tervingi* et les *Greuthungi* s'aventurèrent dans l'Empire *romain* tout en conservant leur *identité*

Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 135-136). Il explique aussi plus clairement parfois sa position (cf. Heather, "The Emergence of the Visigothic Kingdom," 87–89; Heather, *The Goths*), mais il ne démord jamais à la fin de sa conclusion que les *Goths* ont immigré dans l'Empire suite à la menace *hunnique*. Halsall ("Movers and Shakers: The Barbarians and the Fall of Rome," 281) est l'un de ceux qui n'endossent pas l'idée d'une migration *gothe*, bien que son livre de 2007 laisse entendre autrement (surtout chap. 13). Voir maintenant l'article de H. Härke (« Archaeologist and Migrations: A Problem of Attitude? », 262-276) qui retrace l'idée de migration dans différentes *écoles* de pensée (anglaise, allemande, russe, etc.) sans prendre position sur la question. Il semble toutefois supporter le concept ailleurs (cf. Härke, « The Debate on Migration and Identity in Europe »).

⁶⁵⁴ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 41-42, surtout chap. 3.

⁶⁵⁵ Ce mot est mieux compris comme signifiant un « mouvement de population » et à donc, dans l'esprit des érudits allemands, une connotation plus positive que l'idée d'invasion.

⁶⁵⁶ Comme le fait Leguay (*L'Europe des États barbares, Ve-VIII siècles*, 40-41; contra James, *Europe's Barbarians, AD 200-600*, 104). À ce titre, nous avons lu récemment trois livres de vulgarisation qui nous ont fait sursauter : McCullough, *Chronicles of the Barbarians: Firsthand Accounts of Pillage and Conquest, from the Ancient World to the Fall of Constantinople*; Moorhead et Stuttard, *AD 410 The Year that Shook Rome*; Labouysse, *Les Wisigoths. Première puissance organisée dans l'Empire éclaté de l'occident romain. De la Baltique aux Colonnes d'Hercule, de Toulouse à Tolède, huit siècles d'épopée*.

Nous remarquons aussi que – au risque de faire une généralisation gratuite – les quelques érudits *espagnols* que nous avons lu jusqu'à maintenant tendent tous à accepter ce récit de *migration* sans réseve et à utiliser des auteurs comme Jordanès, Procope et Isidore de Séville sans grande critique; voir Ripoll López et de Palol, *Los godos en el occidente Europeo: Ostrogodos y visigodos en los siglos V-VIII*; Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda ».

Partie C – *Goths* d'Alaric

*gothe*⁶⁵⁷ ; cette *identité* aurait d'ailleurs été acquise dès le 3^e siècle, selon lui⁶⁵⁸. Les *Goths* auraient été forcés de fuir leurs terres parce que poussés par la pression des *Huns* qui s'avançaient des steppes d'Asie⁶⁵⁹. En découle que les *Goths* auraient craint pour leur survie et auraient alors été forcés de quémander asile chez les *Romains*⁶⁶⁰. Une fois dans l'Empire, ils n'auraient eu d'autres choix que de resserrer les liens qui les unissaient⁶⁶¹.

Cette séquence des évènements est problématique pour plusieurs raisons⁶⁶². Il suffit de dire que certains groupes *goths* (ceux d'Arimer, d'Atharic ou de Radagaise, par exemple)⁶⁶³ sont demeurés au nord du Danube sans chercher à fuir ailleurs; cela démontre au moins que les *Huns* ne faisaient pas trembler l'ensemble du *barbaricum*⁶⁶⁴.

⁶⁵⁷ Heather, *Empires and Barbarians: the Fall of Rome and the Birth of Europe*, 154 (il montre pourtant le contraire dans son étude de 1996...) Voir Whittaker (« Ethnic Discourse on the Frontiers of Roman Africa », 193) qui croit que le nom *goth* n'était qu'un mot qui faisait référence à l'autre de manière générale dans l'esprit *romain*, comme cela était le cas pour d'autres noms *ethniques* comme *Numidien*. Pour sa part, Lenski croit que les *Goths* n'étaient pas une entité politique unie; il mentionne les *Tervingi* et les *Geuthungi* qui étaient, selon lui, deux grandes *confédérations tribales* qui regroupaient plusieurs groupes *goths* (Lenski, *Failure of Empire: Valens and the Roman State in the Fourth Century A.D.*, 120). Il ne remet pas en cause, cependant, leur *identité gothe*.

⁶⁵⁸ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 86.

⁶⁵⁹ Barbero, *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*, 34-37.

⁶⁶⁰ Collins, *Visigothic Spain, 409-711*, 18; *contra* Goffart, « Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? », 30.

⁶⁶¹ Bourdieu et Wacquant ("The Organic Ethnologist of Algerian Migration," 176–177) ont pourtant démontré le contraire pour le cas des Algériens, ce qui nous paraît plus réaliste. Chaque migration a sans doute un résultat différent en fin de compte, mais nous croyons que, pour le cas des *Goths*, la situation n'était pas à leur avantage; ils n'avaient pas du tout les moyens de conserver leur ordre *social* une fois dans l'Empire.

⁶⁶² Voir Collins, *Early Medieval Europe 300-1000*, 49-50.

⁶⁶³ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 160. Voir aussi Collins, *Early Medieval Europe 300-1000*, 102-103; Goldsworthy, *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*, 246.

⁶⁶⁴ Nous nous permettons une remarque : ne semble-t-il pas incongru en effet que ces *Goths*, fuyant devant les *Huns*, aient été utilisés par les *Romains* contre ces *Huns* et parfois même avec eux dans un détachement de *barbares* de l'armée *romaine*? Cette idée perdure et bien peu la conteste : les *Huns* sont perçus comme le summum de la *barbarie* depuis Ammien Marcellin et on croit naturel que les *Goths* aient fui devant eux pour ensuite entrer dans l'Empire et pouvoir subitement s'opposer à ces mêmes *Huns* grâce à un regain de confiance arrivé de on ne sait où. Cela nous laisse perplexe. Collins (*Visigothic Spain, 409-711*, 22) remarque aussi que l'Empire *hunnique* comptait plusieurs groupes *ethniques*

Partie C – *Goths* d'Alaric

Certains groupes *goths* se seraient même alliés à ces *Huns* pour l'avantage militaire que cela leur procurait⁶⁶⁵; on hésite donc à suivre la théorie de « l'effet domino »⁶⁶⁶.

En prenant cela en compte, il semble alors beaucoup plus probable que les *Tervingi* et les *Greuthungi* ont fait un « choix » conscient et réfléchi de s'en remettre aux *Romains*⁶⁶⁷. Il vaudrait donc peut-être mieux ne pas parler de migration spontanée afin d'éviter les *topoi*, et plutôt parler de l'an 376 comme d'un départ volontaire et calculé.

i) Les risques de l'archéologie

L'archéologie comme méthode heuristique présente elle aussi plusieurs problèmes⁶⁶⁸. D'abord, elle se veut tout aussi difficilement maîtrisable (et fidèle) que la littérature ancienne. Ensuite, elle a servi de propagande *nationaliste* depuis le 18^e siècle au plus tard. Enfin, les archéologues risquent d'imposer souvent, de façon inconsciente, une

parmi ses composantes, dont des *Goths* (voir aussi Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 96).

⁶⁶⁵ Goldsworthy, *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*, 248-249.

⁶⁶⁶ Tout comme Goffart (*Barbarians and Romans, A.D. 418-584: the Technique of Accommodation*, 17). Cette théorie est encore acceptée aujourd'hui par bon nombre de chercheurs (James, *Europe's Barbarians, AD 200-600*, 47-48 et 51). Il faut surtout noter que les *Huns* de l'époque ont balayé le territoire européen d'est en ouest, assurément, mais non du nord au sud, ce qui laissait certainement assez de territoires à des groupes comme les *Goths* pour aller s'établir ailleurs que dans l'Empire romain.

⁶⁶⁷ En s'en remettant aux *Romains*, ces *Goths*, tout à fait familiers avec l'Empire, devaient avoir été conscients qu'on leur imposerait des conditions et une certaine manière de vivre, une fois dans l'Empire. Voir également Goffart (« Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? », 27) au sujet de la migration; il croit, avec raison, que c'est une perte d'effort que d'essayer de connaître le point d'origine d'un groupe puisqu'aucun groupe n'est en fait socialement immobile. En effet, nous considérons le point de Goffart comme étant tout à fait méritoire. On oublie trop souvent que l'on ne se retrouve jamais avec un tout parfait : chaque groupe est en mouvance perpétuelle et n'a donc aucun point d'ancrage défini. Certes, chacun peut se trouver ou se choisir un tel ancrage, mais on entre alors dans l'invention et cela est aussi critiqué par Goffart.

⁶⁶⁸ Voir l'excellent article de S. Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni ») sur la question. Il dit d'ailleurs quelques mots qui résument bien notre propre position sur le sujet : « 'Ethnic identity' is beyond the reach of archaeology [...] » (ibid., 175). Pourtant, Curta est d'un autre avis là-dessus : « Ethnicity is truly represented through such things as certain dress elements, speech forms, lifestyles, foodways, and the like. But Brather believes that the selection of such elements is the result of gambling. » (Curta, « Ethnische Interpretationen in der frühgeschichtlichen Archäologie. Geschichte, Grundlagen und Alternativen by S. Brather »). Pour un point de vue similaire à Curta, voir maintenant von Rummel, « Gotisch, barbarisch oder römisch? Methodologische Überlegungen zur ethnischen Interpretation von Kleidung ».

Partie C – *Goths* d'Alaric

interprétation sur leur matériel en raison des deux points précédents⁶⁶⁹.

Par exemple, il n'est pas rare de lire une section réservée à une *culture*⁶⁷⁰ archéologique comme celles dites de *Wielbank*, de *La Tène* et de *Sîntana de Mureş/Černjachov* que l'on associe respectivement aux anciens *Germaines*, *Gaulois* et *Goths*⁶⁷¹. La plus grande partie de l'interprétation se passe à travers la *culture matérielle* trouvée dans les sépultures : l'arrangement du matériel est indicatif de la position *sociale* du défunt, les broches et les boucles de ceintures indiquent la présence du *barbare*, tout comme les peignes en os et la hache, alors que l'habit (souvent féminin) peut être révélateur

⁶⁶⁹ Theuws, « Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul », 284 et 292-293; Dzino, *Becoming Slav, Becoming Croat: Identity Transformations in Post-Roman and Early Medieval Dalmatia*, 12: 51-54.

⁶⁷⁰ Cf. *supra*, chap. 1. Rappelons néanmoins que la *culture* est définie à l'habitude comme l'ensemble des croyances, coutumes et valeurs morales partagées par les membres d'un groupe (cf. Bolaffi et al., *Dictionary of Race, Ethnicity and Culture*, 61; Gunn, *History and Cultural Theory*, 78-81). Il faut souligner cependant que Bourdieu nous a sensibilisé aux différents niveaux de *culture* d'un groupe : « La culture dominante contribue à l'intégration réelle de la classe dominante (en assurant une communication immédiate entre tous ses membres et en les distinguant des autres classes); à l'intégration fictive de la société dans son ensemble, donc à la démobilisation (fausse conscience) des classes dominées; à la légitimation de l'ordre établi par l'établissement de distinctions (hiérarchies) et la légitimation de ces distinctions. Cet effet idéologique, la culture dominante le produit en dissimulant la fonction de division sous la fonction de communication : la culture qui unit (médium de communication) est aussi la culture qui sépare (instrument de distinction) et qui légitime les distinctions en contraignant toutes les cultures (désignées comme sous-cultures) à se définir par leur distance à la culture dominante. » (Bourdieu, « Sur le pouvoir symbolique », 408).

⁶⁷¹ Pour ne citer que quelques exemples, voir : Kazanski, « Barbarian Weaponry: First to Fourth Century », 140-141; Bemann, « The Germans Between the Rhine and the Vistula (Third and Fourth Centuries) », 119-121; Dumanov, « Recognizing the Goths of Lower Danube. The Need of Theoretical Model »; ou encore Lopez Quiroga, Barroso Cabrera, and Morín de Pablos, «Mundo funerario y presencia 'germánica' en 'Hispania' (ss. V-VI),» 429–430.

Partie C – *Goths* d'Alaric

de l'*ethnicité*⁶⁷². On sait bien sûr que de telles certitudes restent infondées⁶⁷³; l'archéologie n'est guère mieux que nos sources sur ce point⁶⁷⁴.

Essentiellement, c'est la *culture* (matérielle) dite de *Sîntana de Mureş/Āernjachov* qui a retenu l'attention de la majorité des chercheurs depuis 1950, en ce qui a trait aux *Goths*⁶⁷⁵. Il s'agit surtout de dépôts funéraires retrouvés dans une zone d'occupation qui est datée entre le 2^e et le 5^e siècle et qui couvre l'Ukraine, la Roumanie, la Moldavie

⁶⁷² Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, 11: 72-81; Heather, *The Goths*, chap. 2. Plus récemment, Bierbrauer, « Archeologia e storia dei Goti dal I al IV secolo »; Wells, *Barbarians to Angels: the Dark Ages Reconsidered*, 41-46; Curta, « The Making of the Slavs: Between Ethnogenesis, Invention, and Migration », 160; von Rummel, « Gotisch, barbarisch oder römisch? Methodologische Überlegungen zur ethnischen Interpretation von Kleidung ». N'importe quel article/livre de M. Kazanski approche également la question archéologique d'une manière assurée et, à notre avis, démodée et erronée.

À leur opposer l'excellente critique de Theuws ("Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul," 299–308), de même que Pohl (« Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 236, note 59) et Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 168-170) en ce qui a trait aux armes (haches, lances, etc.) retrouvées dans les tombes et les interprétations multiples que l'on peut en faire quant à l'*ethnicité* des individus impliqués (également chez Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 166-168). Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 153 et 169) ajoute aussi que l'habit ne faisait pas partie des marqueurs *ethniques*, mais bien *sociaux*. Quant à Bálint (« A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 168-174), il partage ce point de vue sur l'habit, mais semble croire que le type de coiffure aurait pu être un marqueur *ethnique* dans certain cas (ici, les *Turcs* et les *Hongrois*).

⁶⁷³ cf. Brather, « Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 157 et surtout 170 : « 'Archaeological cultures' are not realities. They are classifications [...] the purpose of which is to bring order into archaeological material. »; Voir encore Pohl, « Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response », 235-237; Halsall, « Movers and Shakers: The Barbarians and the Fall of Rome », 281; Theuws, « Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul », 308; Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, chap. 4. Contra Dever, « Ethnicity and the Archeological Record: the Case of Early Israel », 52.

⁶⁷⁴ Voir à ce sujet Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 158-174. Elle sera peut-être plus prometteuse à un certain moment (Keita, "A Brief Introduction to a Geochemical Method Used in Assessing Migration in Biological Anthropology," 59–74; à y opposer maintenant Bálint, "A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East," 179–182), mais son état actuel n'a rien de réjouissant. Voir encore Innes, *Introduction to Early Medieval Western Europe, 300-900*, 71. Voir enfin Jones (*The Archaeology of Ethnicity Constructing Identities in the Past and Present*, 1-14) pour un résumé de l'état de l'archéologie comme moyen de déterminer l'*ethnicité* d'un individu ou d'un groupe – elle retrace cette tendance à Kossina sous le 3^e *Reich*.

⁶⁷⁵ Heather et Matthews (*The Goths in the Fourth Century*) en présentent le résumé le plus complet qui nous soit accessible.

Partie C – *Goths* d'Alaric

et la Bélarusse.

Ce matériel archéologique est une heureuse addition à notre connaissance des *barbares*, mais il ne faut pas être trop enthousiaste; on ne peut rien affirmer sur ces bases. En fait, les deux aspects qui retiennent surtout l'attention du chercheur qui étudie la question sont que ces dépôts funéraires sont bigarrés – lorsqu'ils ne sont pas très similaires – au point de rendre toute identification *ethnique* de la sépulture impossible⁶⁷⁶, puis du taux élevé d'éléments *romains* que l'on y retrouve⁶⁷⁷. D'ailleurs, bien des chercheurs se montrent maintenant réticents à relier cette *culture* aux *Goths* que l'on voit apparaître dans l'Empire en 376⁶⁷⁸. Cela dit, il reste au moins Peter Heather qui ne démord pas à encourager cette approche⁶⁷⁹.

⁶⁷⁶ Point similaire chez Wood, *The Politics of Identity in Visigothic Spain*, 25; Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, 73. Cela n'est pas vrai que pour les *Goths*; voir Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 160-161.

⁶⁷⁷ Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 53; Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity: the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) », 1-2; Lenski, *Failure of Empire: Valens and the Roman State in the Fourth Century A.D.*, 118-119; Brather, « Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 156; Innes, *Introduction to Early Medieval Western Europe, 300-900*, 69; Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, 108. Ellis, entre autres, croit à un réseau de commerce florissant entre ces régions et l'Empire *romain* tellement les objets *romains* sont fréquents dans les tombes (Ellis, « 'Terra Deserta': Population, Politics, and the [de]Colonization of Dacia », 230). Voir encore Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 162) qui parle de « continuous and stable routes » entre les *barbares* et les *Romains*. Voir enfin Stevenson (« The Identity of Late Barbarians: Goths and Wine, » 360–361) qui utilise la viticulture comme preuve d'influence *romaine* au-delà du Danube très tôt. Curieusement, Heather et Matthews se montrent plus timides quant à l'influence *romaine* sur cette région, quoique Heather l'admette plus ouvertement ailleurs (Heather, « Goths and Huns, c. 320-425 », 493).

⁶⁷⁸ Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, chap. 79-94, 103-118. C'est surtout parce que les *Goths* n'étaient pas les seuls à vivre dans cette région à l'époque et le fait qu'ils sont indifférentiables des *Gépides*, *Sarmates* et autres *barbares* de la région pousse à la prudence.

⁶⁷⁹ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*; Heather, *The Goths*; Heather, « Goths and Huns, c. 320-425 », 488-491. Aussi Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 87-99. Enfin Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 321-322. Nous notons encore que Florin Curta (*The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*; « The Making of the Slavs: Between Ethnogenesis, Invention, and Migration ») approche la question d'une manière similaire pour l'étude des *Slaves*.

À titre informatif, un recueil d'articles récents (Edwards and Thomas McCollough, *The Archaeology of Difference: Gender, Ethnicity, Class and the "Other" in Antiquity: Studies in Honor of Eric M. Meyers*) fait la promotion du mariage entre l'archéologie et l'*ethnicité* avec une certaine force. Les arguments avancés ne sont pas très convainquant pourtant, si ce n'est que dans certains cas, comme celui des

Partie C – *Goths* d'Alaric

D'abord, il faut dire que cette position est tout à fait logique : la *culture Sîntana de Mureş/Černjachov* est la seule pour laquelle il semble acceptable de proposer un rapprochement avec les *Goths* qui passèrent dans l'Empire en 376. Cela est rendu possible en raison de notre tradition littéraire qui fait des *Goths* un « peuple migrateur » et parce que la « fin » de cette *culture* semble corroborer avec la « migration » de 376⁶⁸⁰. Selon la chronologie suivie, donc, les *Goths* se seraient trouvés dans cette région au moment où l'on perçoit un changement du matériel archéologique et l'on attribue ce changement à leur présence⁶⁸¹. Or, il reste qu'on opère un mariage très poussé entre l'archéologie et les sources littéraires à la fiabilité plus que douteuse, ce qui n'est rien d'autre à la fin qu'une méthode incorrecte mais si profondément enracinée dans notre profession que l'on ne peut s'en défaire totalement⁶⁸².

Plusieurs choses doivent donc être prises en compte. La première est qu'il faut relativiser cette idée de *barbarie*. En réalité, les *Goths* étaient près de l'Empire dès le 3^e siècle apr. J.-C.⁶⁸³ Plus déterminant encore se veut le fait qu'un bon nombre de *Goths*

peuples de la Bible, on peut croire à un sentiment *ethnique* fort. De là à dire que cette *identité ethnique* était reflétée à coup sûr dans le matériel que retrouvent les archéologues, il y a un fossé assez évident. Dever (« Ethnicity and the Archeological Record: the Case of Early Israel », 49-66, et surtout 52), entre autres, se livre à l'exercice sans ménager ses propos contre ceux qui, comme nous, remettent en doute cette façon de faire. Voir Brather (« Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 149-175) pour une position plus réaliste.

⁶⁸⁰ Bierbrauer dit que les archéologues datent la fin de cette *culture* vers 370-410 : Bierbrauer, « Archeologia e storia dei Goti dal I al IV secolo », 44.

⁶⁸¹ Heather, *The Goths*, 49; Ellis, « 'Terra Deserta': Population, Politics, and the [de]Colonization of Dacia »; Halsall, « Movers and Shakers: The Barbarians and the Fall of Rome »; Innes, *Introduction to Early Medieval Western Europe, 300-900*, 71; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 98.

Les opinions sont partagées à savoir si ces *Goths* étaient un seul *peuple* ou plusieurs vagues successives d'un nombre 'x' de *groupes goths*. En ce moment, la tendance est d'y voir une succession de groupes différents soumis aux deux grandes *familles gothes*, soit celles des *Amali* et des *Balti*, mais cela reste infondé et redevable uniquement aux récits de Cassiodore et Jordanès.

⁶⁸² Voir, par exemple, Edwards et Thomas McCollough (*The Archaeology of Difference: Gender, Ethnicity, Class and the "Other" in Antiquity: Studies in Honor of Eric M. Meyers*, 60/61: 2) pour une défense du mariage archéolittéraire.

⁶⁸³ Kolendo, « I barbari del Nord », 436. Notez aussi le commentaire de Goffart : « The invasions endured by the Roman empire in the fifth century were carried out by neighbours who had been rooted to the soil they occupied for as long as they could remember; they were permanent residents, not transients in search of new homes. » (Goffart, « Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? »),

Partie C – *Goths* d'Alaric

ont éventuellement offert leur service à Constantin⁶⁸⁴, ce qui devait se traduire – jusqu'à Valens rien de moins – en une dépendance de ces *Goths* (on dit parfois de tous les *Goths*) sur l'empereur et l'Empire par voie de subsides régulières⁶⁸⁵. Bien loin de former une alcôve hermétique, donc, les différents groupes *goths*, de même que les autres *barbares* de la région, s'influençaient réciproquement et étaient ouverts sur l'extérieur. En tout cas, on ne peut pas vraiment faire la part des choses entre le matériel archéologique *romain* et *gothique* de la zone frontalière⁶⁸⁶.

En découle que ces *Goths* n'échappaient pas à l'influence commerciale de l'Empire (monnaie, mais aussi habits, nourriture, armes, etc.); les traités de 332 et 369 en sont la preuve évidente⁶⁸⁷. Il devait donc y avoir eu un brassage d'éléments *goths* et *romains* pour forger ces *identités gothes* propres à chaque groupe et que l'on ne pourrait plus retrouver dans le matériel archéologique aujourd'hui⁶⁸⁸.

Sur ces mêmes bases, on est en droit de mettre en doute que les *Goths*, *ante* 376, étaient aussi facilement reconnaissables que veulent nous le faire croire Heather,

30). Voir aussi Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*, 98) qui croit également que les *Goths* ont été « créés » sur la frontière de l'Empire. Comme bien des chercheurs, De Rose ("Il viaggio di Alarico," 14–16), Pohl ("Invasori e invasi," 14), Kolendo ("I barbari del Nord," 427–428) et de Palol et Rippoll (*i Goti*, 22–23) soulignent tous l'influence *culturelle* réciproque sur la frontière *romaine*. Voir toujours de Palol et Ripoll (*Los godos en el occidente Europeo: Ostrogodos y visigodos en los siglos V-VIII*, 26–27) qui croient aussi que les *Goths* auraient été influencé petit à petit par la langue latine jusqu'à adopter plusieurs de ses mots, alors qu'ils se trouvaient toujours en dehors de l'Empire.

⁶⁸⁴ Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, 63-64.

⁶⁸⁵ Barbero, *The Day of the Barbarians*, 21-22, 28; Barbero, *Barbares*, 135, 147.

⁶⁸⁶ Theuws, « Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul », 289-290; De Rose, « Il viaggio di Alarico », 11-13.

⁶⁸⁷ Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, 116; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 86, 91-92, 116-117.

⁶⁸⁸ On trouve toujours des auteurs pour défendre l'idée opposée. Par exemple, von Rummel, « Gotisch, barbarisch oder römisch? Methodologische Überlegungen zur ethnischen Interpretation von Kleidung », 52, 54. Voir également Bierbrauer ("Tracce archeologiche dei Visigoti fra il 376 e il 496-507," 298) qui croit voir une femme *visigothe* du groupe d'Alaric (!) dans une sépulture près de Verona où on a trouvé des fibules en forme de feuille...

Partie C – *Goths* d'Alaric

Wolfram ou encore Kulikowski⁶⁸⁹. Conséquemment, lorsqu'on voit certains érudits défendre l'idée que « les » *Goths* avaient une *mémoire collective*, une *histoire* et des traditions qu'ils voulaient protéger à tout prix, il faut se demander sérieusement de quels *Goths* il est question. C'est dire qu'on ne peut pas prendre « les » *Goths* comme un monolithe à l'image de ce que font parfois certains :

It is, in other words, fundamentally wrong to follow the many modern historians who call the Gothic realm of the fourth century 'polyethnic'. It was polyethnic only in the sense that no culture is totally autonomous and free from the admixture of disparate cultural strands.⁶⁹⁰

Ce n'est pas tant le refus d'y voir la *polyethnicité* qui nous dérange, mais plutôt ce qu'on sous-entend par là : l'uniformité des *Goths*⁶⁹¹. C'est pourquoi il vaut mieux se montrer réticent à suivre aveuglément les experts sur ce point. N'oublions jamais que Jordanès laissa planer l'idée qu'il y avait bel et bien plusieurs traditions *gothes* en circulation à son époque, écrites et orales, et que l'on pouvait choisir dans la masse⁶⁹²; s'ensuit qu'il y eût plusieurs groupes *goths* ou du moins plusieurs *identités gothes* qui ne s'équivalaient pas nécessairement toutes entre elles. Cela ne devrait surprendre personne puisqu'il s'agit d'un phénomène que l'on retrouve encore aujourd'hui partout à travers le monde et qui était très présent durant l'Antiquité tardive au sein de la population *romaine* elle-même.

Donc, si vraiment chaque *Goth* qui se trouvait au sein d'un même groupe avait le moyen de garder en *mémoire* son origine, ses traditions et *histoire ancestrale*, on peut certainement douter que cela eût été très rassembleur. Qui plus est, suffit de penser

⁶⁸⁹ Cf. Brather, « Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni », 157, 161, 164, 167.

⁶⁹⁰ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 98.

⁶⁹¹ En réalité, c'est revenir à ce que disait déjà Procope à l'époque de Justinien. Bien qu'il remarquait qu'il y avait une multitude de groupes *goths* (*Goths*, *Vandales*, *Wisigoths* et *Gépides* – autrefois *Sarmates* et *Mélanchlaines*), il les croyaient semblables en tous points : apparence, lois, religion, langue, etc. (Procop. *Bell. Vand.* 1.1–6).

⁶⁹² Jord. *Get.* 5.38, 43.

Partie C – *Goths* d'Alaric

aux persécutions des « *Chrétiens* » sous Athanaric pour se rendre à l'évidence que l'idée d'une « unité *gothe* » n'est qu'un fantasme maintenu en vie par la tradition érudite.

Quoi qu'il en soit, la suite des événements nous montre que « les » *Goths* essayèrent de se fondre dans la masse, sinon en 376, certainement dès 382⁶⁹³. On n'a pas du tout l'impression d'un groupe qui se revendiquait une place d'égal à égal parmi les *Romains*. Si ce n'était de Claudien⁶⁹⁴ qui rattache directement les *Goths* d'Alaric à ceux établis en Thrace sous Théodose, nous n'entendrions plus parler d'eux⁶⁹⁵. Et si on laisse de côté le romantisme qui entoure son armée, on réalise aussitôt que tout ce que fit Alaric ne fut que de se chercher une niche parmi les leaders de l'armée *romaine*⁶⁹⁶. Il s'ensuit que l'on ne peut simplement pas faire des *Goths* de 395-410 un *peuple* uni et conscient comme le furent probablement les *Goths* d'Aquitaine ou de Tolède, bien que cela soit tout aussi incertain et reste à démontrer.

ii) Différence ≠ matériel

Cela étant dit, on ne remet pas en question l'existence des *Goths*. Il faut aussi reconnaître qu'il est imparable que les *Goths* aient été « différents » des *Romains* dans les faits⁶⁹⁷; la question est de savoir « de quels *Romains* » et « différents » selon quels aspects et de quel point de vue.

En pratique, il faut reconnaître que la « différence » est équivoque comme élément

⁶⁹³ Elton, *Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, 144. Elton nous rappelle que c'était ce à quoi Thémistios s'attendait d'eux de toute façon.

⁶⁹⁴ On peut penser ici au cas similaire des *Marcomans* établis dans l'Empire sous Marc-Aurèle (cf. Barbero, *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 50). Inutile de dire que c'était sans doute à ce genre de précédents que Thémistios pensait lorsqu'il était persuadé de voir les *Goths* s'intégrer rapidement.

⁶⁹⁵ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 154.

⁶⁹⁶ *contra* Heather, « 410 and the End of Civilization », 436-437.

⁶⁹⁷ Point identique chez Merrills et Miles (*The Vandals*, 2009, 91–94) au sujet des Vandales. Revoir aussi notre position sur le nom « *Goth* » dans notre premier chapitre.

Partie C – *Goths* d'Alaric

social. Si on est « différent », c'est sur plusieurs niveaux et selon un spectre très vaste⁶⁹⁸. Une manière populaire de s'adonner à l'exercice aujourd'hui est de « différencier » deux *agents* en fonction de leur *capital économique* et *culturel*⁶⁹⁹; sûrement qu'il existait un système implicite similaire dans le monde *romain* de l'Antiquité tardive⁷⁰⁰. Prenons aussi conscience de l'excellent point de Bourdieu :

[...] [L]e système social n'est pas seulement un système de différences objectives, mesurées comme en physique, sous forme de distributions. Les sujets sociaux se perçoivent les uns les autres, et ils se comparent. Voir, c'est faire des comparaisons, c'est faire des différences, c'est distinguer des formes par rapport à des fonds [...] Dès le moment où les

⁶⁹⁸ Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, chap. 1; Pohl, « Telling the Difference: Signs of Ethnic Identity ». On pourrait dire les choses autrement et parler au lieu de « différence » selon les axes verticaux (pauvre à aristocrate) et horizontaux (*Barbare* à *Romain*).

⁶⁹⁹ Bourdieu, *Physical Space, Social Space and Habitus*, 13.

⁷⁰⁰ On sait très bien que la *classe dominante* avait plusieurs *outils* pour se différencier des autres, tant *romains* (*classe moyenne* et *populaire*) que *barbares* (cf. Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 50, 59, 66-67). L'éducation est un bon point ici, puisque les auteurs romains accusaient souvent les *barbares* d'en manquer (ce qui inclut une connaissance de la langue, suivre les lois, etc.). Et comme l'a remarqué Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*, 24), c'est ce même *capital culturel* qui réussit à unifier l'Empire au tout début. Cracco Ruggini (« Conoscenze e utopia: i popoli dell'Africa e dell'Oriente, » 448) va même plus loin en disant que c'était les lois qui déterminaient à la fin si quelqu'un pouvait se considérer, et être considéré, *Romain*.

Cela est apparent dans l'illusion créée par un ensemble d'éléments que l'on croit partagés par un grand nombre de *Romains* à travers l'Empire (suivant le témoignage de nos sources, certes, mais aussi d'après les vestiges archéologiques comme les sculptures et les œuvres d'art, les sépultures, l'architecture des bâtiments, la religion, les codes de lois, etc.). Ayant donc cette capacité peu commune à rassembler ensemble à un niveau métaphysique des habitants dispersés sur un immense territoire, ce même *capital culturel* permettait donc, à l'esprit de ces *Romains* qui le maîtrisaient, à dresser du même coup des frontières invisibles entre eux et ceux qui en étaient dépourvus (ou le maîtrisait mal).

On pourrait dire la même chose du *capital économique*; pour arriver à atteindre les plus hauts échelons du monde *romain*, on devait posséder une fortune considérable. Ce *capital* séparait sans doute, encore plus que le précédent, les *classes* romaines entre elles.

Soulignons encore que l'on doit ajouter à la formule de Bourdieu un champ supplémentaire : le *champ militaire* dans lequel les hommes acquéraient un *capital*, mais d'une autre espèce. Certes, le *capital économique* et *culturel* y étaient reliés de près, mais un *capital du pouvoir* y était, selon nous, encore plus présent et important. C'est cela qui permettait à un général d'usurper le pouvoir impérial et de se transformer en empereur. C'est cela aussi qui poussait certains « aristocrates » *romains* comme Symmaque à se lier d'amitié avec des généraux *barbares* (Salzman, « Symmachus and the Barbarian Generals »). Nous croyons assez juste de dire qu'au moins deux de ces trois *capitaux* étaient nécessaires pour s'imposer dans le monde *romain*, et au moins l'un d'entre eux pour y exister en tant qu'individu et s'y tailler une place.

Partie C – *Goths* d'Alaric

sujets sociaux se perçoivent les uns les autres, leurs différences entrent dans des systèmes symboliques et on a un espace de distinctions.⁷⁰¹

Patrick J. Geary corrobore indirectement le point de Bourdieu en remarquant lui aussi que cet exercice de « différenciation » en était certainement un de perspective⁷⁰². C'est dire que lorsqu'un auteur ancien comme Claudien nous parle d'un *étranger* ou d'un *barbare* – en supposant qu'il l'ait vu en personne – on peut croire qu'il l'a automatiquement soumis à une série de critères précis qu'il cherchait pour trouver une familiarité avec sa propre situation ou celle des *Romains* de son *espace social*. On ignore bien sûr quels étaient ces critères. On ignore également dans combien de cas l'auteur s'est adonné à un exercice juste ou simplement diffamatoire.

Reste que très souvent, on se trouve en présence d'hommes avec lesquels l'auteur en question ne trouvait aucun point commun ou bien préférait les taire et mettre l'accent sur les éléments divergents de sa propre norme. C'est dans ces circonstances que le singulier, l'*étranger* ou le *barbare* sont directement identifiés dans les textes anciens.

Ce que Bourdieu ne mentionne pas dans la citation susmentionnée est que ces *agents sociaux* peuvent partager une même origine, tout en étant simplement d'*espaces sociaux* « différents ». L'étiquette des uns, en n'étant pas respectée des autres, se révélera comme un facteur différentiel; c'est-à-dire qu'il y aura effectivement une « différence », mais « comportementale ». C'est de cette manière que certains *Romains* pouvaient condamner les actions des *chrétiens*, des *ariens* ou des *païens*, des *Isauriens*, des *Bagaudes*, des *Gaulois*, des *paysans*, etc. Même entre *Romains*, la « différence » était omniprésente.

C'est pourquoi on peut se risquer à dire que l'*espace dominant romain* ne considérait

⁷⁰¹ Bourdieu et DuVerlie, « Esquisse d'un projet intellectuel : un entretien avec Pierre Bourdieu », 202.

⁷⁰² « Membership in it [a community] was determined both by the community's acceptance of the individual and the individual's willingness to accept the community's laws and values. Thus, membership was, at least in part, subjective and contingent. » (Geary, *The Myth of Nations : the Medieval Origins of Europe*, 55).

Partie C – *Goths* d'Alaric

pas comme tout à fait *Romains* les habitants de l'Empire faisant partie de l'espace dominé⁷⁰³. Ces gens étaient moins « *Romains* » non seulement en rapport à leur éducation, mais selon d'autres axes aussi, tant économiques (revenue, travail, etc.) que culturels (habits, passe-temps, etc.). Sous cet angle, la « différenciation » opérée entre *Romains* de l'espace dominé et *Barbares frontaliers* – ceux vivants en périphérie ou à l'intérieur – n'était pas évidente. En d'autres mots, « différencier » le *Goth* du paysan devait avoir été un exercice assez difficile pour un observateur externe, et même davantage plus on s'approchait de la zone frontalière⁷⁰⁴.

Que dire aussi de l'exercice de « différencier » le *Goth* du *Franc* ou de l'*Alaman*? Tout cela est sans même prendre en compte la « différence » au sein même de la population romaine, partout dans l'Empire⁷⁰⁵. En effet, le *Gaulois* était différent de l'*Africain* quoique l'on puisse en penser; qui était alors plus *Romain*? Il semble évident que, dans les faits, l'espace dominant romain africain dut avoir perçu le paysan africain comme plus *Romain* que le paysan *gaulois*⁷⁰⁶.

C'est que la proximité géographique entre les *agents sociaux* comptait pour beaucoup dans l'affaire et rendait parfois possible l'inclusion ou plutôt le rapprochement des dominés aux dominants. C'est aussi ce que Bourdieu implique lorsqu'il parle de la distance spatiale. Selon lui, plus les *agents* sont près les uns des autres, plus ils auront d'éléments en commun⁷⁰⁷. Cela pourrait mener le chercheur à postuler que les *Goths*,

⁷⁰³ Ibid., 66; Halsall, « Barbarian Invasions », 38; Cracco Ruggini, « Conoscenze e utopie: i popoli dell'Africa e dell'Oriente », 448. Ware (*Claudian and the Roman Epic Tradition*, 7) propose même que l'aristocratie (c.-à-d. l'espace dominant italien) ne considérait pas les habitants de Constantinople comme des *Romains*.

⁷⁰⁴ Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? », 82; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 35.

⁷⁰⁵ Merrills et Miles, *The Vandals*, 2009, 88-89.

⁷⁰⁶ P. ex. Geary (*The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 66-67) souligne que les *Romains* nourrissaient un sens *identitaire* local extrêmement fort qui restait le plus important, selon lui.

⁷⁰⁷ « Spatial distances on paper are equivalent to social distances. » (Bourdieu, *Physical Space, Social Space and Habitus*, 13-14). Cette ressemblance est toute suggestive cependant; Bourdieu dit lui-même que la différence est partout présente dans les sociétés d'aujourd'hui, malgré la volonté d'homogénéisation et de démocratisation mise de l'avant par plusieurs entités politiques (ibid., 20-21).

Partie C – *Goths* d'Alaric

bien que différents de certains *Romains* à l'échelle de l'Empire, pouvaient néanmoins ressembler beaucoup aux *Romains* qui vivaient à proximité d'eux⁷⁰⁸. Il n'y a rien d'inconcevable dans tout cela⁷⁰⁹.

Cela nous amène à un autre élément qui vient complexifier encore plus cette notion de « différence » : les *barbares* et les défavorisés de la *société* pouvaient parfois dépasser leur condition, tout en demeurant « différents » aux yeux de certains. Bien des auteurs nous permettent de croire que les *Barbares* arrivaient souvent à atténuer cette « différence comportementale », ce qui ne veut pas dire pour autant qu'ils se défaisaient à jamais du qualificatif péjoratif.

Par exemple, Symmaque est un témoin important de ce changement de perspective, lui qui correspondait avec certains des généraux *barbares* les plus influents de son époque⁷¹⁰. Quelques textes anciens montrent ainsi qu'il y eut au moins certains *barbares* (Arbogaste, Bauto, Stilicon, Fravitta, Gainas et certainement Alaric) qui ont pu apprendre à manipuler non seulement les *déterminants ethniques* extérieurs, mais aussi et surtout certains comportements typiquement *romains*, rendant alors toute identification simpliste de l'*étranger* obsolète⁷¹¹. Ils restaient *barbares*, mais seulement parce que les *Romains dominants* continuaient à les identifier de la sorte. Ce n'était qu'une question de perspective, sans pour autant qu'il s'eût agi d'un juste reflet de la réalité de ces hommes. Il n'est pas difficile de s'imaginer que le reste de la population

⁷⁰⁸ C'est un élément à considérer sérieusement. On pourrait même argumenter que Claudien, étant un *Égyptien* déménagé en Italie, était très différent d'Alaric qui, lui, avait passé toute sa vie en Orient; on n'aurait donc pas besoin de recourir à la notion de *barbare* dans ce cas-ci pour expliquer la « différence » que Claudien pouvait percevoir entre lui et Alaric.

⁷⁰⁹ L'un des derniers exemples que nous ayons lu à cet effet est celui d'Arifridos, un *Vandale* qui fut inhumé dans un costume typique de l'*espace dominant romain africain*. Voir Merrills et Miles, *The Vandals*, 2009, 83-84. Voir aussi von Rummel, « Les Vandales ont-ils porté en Afrique un vêtement spécifique? ».

⁷¹⁰ Salzman, « Symmachus and the Barbarian Generals ». Pour un argument plus général, voir Barbero, *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*, 62.

⁷¹¹ Souvenons-nous qu'Ammien Marcellin était considéré comme un *étranger* lui aussi à Rome; cette question de « différence » peut devenir rapidement étourdissante lorsqu'on l'examine sérieusement.

Partie C – *Goths* d'Alaric

romaine (c.-à-d. l'espace dominé) ne voyait pas de différences entre Jovius et Alaric.

(1) Des avantages à la « différence » ?

Cette dernière hypothèse entraîne également une réflexion sur l'action volontaire des *barbares* à se « différencier » des *Romains*; en quoi cela aurait-il été souhaitable? On l'a vu : on crédite souvent les *barbares* d'être dotés d'une fierté innée de leurs origines et d'un vouloir vital de défendre leur patrimoine coûte que coûte et surtout devant la puissance *romaine*. Mais s'agit-il vraiment d'un sentiment réaliste pour l'époque?

À dire le vrai, cette façon de concevoir la psyché *barbare* nous vient directement des travaux des érudits *allemands* du 19^e et du début du 20^e s., alors qu'on redécouvrait la *Germanie* de Tacite et qu'on essayait de se créer un passé à l' hauteur de nos ambitions⁷¹². Naquit alors l'idée du *German* pur et libre de l'influence *gréco-romaine*. Cette création – qui perdure – fut ensuite reporter à la plupart des *groupes barbares* pour essayer d'expliquer leurs actions une fois passés dans l'Empire *romain*.

Ajoutons à cela la pratique étrange de vouloir transposer nos craintes « modernes » au monde ancien. Nous pouvons penser à la dynamique des différents *groupes ethniques* (*Afro-américain, Autochtones, etc.*) qui se battent aujourd'hui pour être reconnus à travers le monde. Cette situation malheureuse influence certainement l'angle sous lequel certains chercheurs conceptualisent le monde *barbare* de l'époque *romaine*⁷¹³. Pourtant, rien ne nous permet de croire qu'un *Goth* ressentait les mêmes craintes ou était habité des mêmes revendications.

À la fin, il faut simplement reconnaître que la « différence » était omniprésente dans l'Empire et sur un nombre impressionnant de niveaux. Le fait que quelqu'un classifiait

⁷¹² À ce sujet, voir Krebs, *A Most Dangerous Book: Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*, chap. 8.

⁷¹³ P. ex., Benjamin Isaac a publié un livre controversé – *The Invention of Racism in Classical Antiquity* – qui veut nous vendre l'idée que le « racisme » était présent dès l'époque de la Grèce classique (voir ses conclusions aux pages 503-517). Pour arriver avec une thèse comme celle-là, il a d'abord fallu faire l'équivalence entre la situation des *barbares* de l'époque et celle des groupes méprisés d'aujourd'hui.

Partie C – *Goths* d'Alaric

un autre de *différent* doit être examiné avec ces niveaux à l'esprit; tout ce que la « différence » veut dire, c'est que celui qui a vu l'autre comme *différent* s'attendait à reconnaître certains éléments que cet « autre » ne possédait pas.

On peut également en déduire que l'intimité se situait là où il y avait le moins de « différences » perceptibles entre deux personnes⁷¹⁴. C'est aussi dire que le terme/concept « *Goth* » peut être vidé de son sens si on l'examine avec cet état d'esprit.

Comme le rappelle Alessandro Barbero, il ne faut jamais oublier que la frontière (fictive) entre *Romains* et *Barbares* devenait de plus en plus floue à cette époque⁷¹⁵ : « One might be both a Roman and a barbarian. The distinction, always more theoretical than real, became ever more blurred in the fourth and fifth centuries. »⁷¹⁶

c) Tradition fictive

In my view, a good case can be established that in 395 Alaric did indeed lead a major revolt on the part of the treaty Goths of 382.⁷¹⁷

Tournons-nous maintenant du côté de l'armée d'Alaric; on en trouve la formule traditionnelle bien résumée dans les livres de P. Heather. Essentiellement, on croit que les *Goths* d'Alaric seraient en grande partie ceux (ou leurs descendants) qui se forcèrent

⁷¹⁴ Ce qui implique du même coup que nous sommes moins optimiste que Barbero (*Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 173-177) qui semble croire à l'homogénéité éventuelle des habitants de l'Empire, suivant le concept vide qu'était, depuis 212, la « citoyenneté romaine ». Nous maintenons que la « différence » était omniprésente et entre tous.

⁷¹⁵ Ibid., 173-174. Voir pourtant son analyse beaucoup plus sombre aux pages 243-249 où il croit à un débordement de groupes *goths* non intégrés et révoltés au lendemain de la mort de Théodose.

On consultera aussi Alain Chauvot (*Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle ap. J.-C.*) sur cette question de l'opinion romaine face aux *barbares*. Il s'avère que le « l'autre » devient une figure très ambiguë à l'époque qui nous concerne. Voir encore Merrills et Miles, *The Vandals*, 2009, chap. 4.

⁷¹⁶ Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 63. Et elle s'amenuisait encore davantage sous Justinien (ibid., 61-62).

⁷¹⁷ Heather, « Liar in Winter: Themistius and Theodosius », 206. Plus récemment : Heather, « 410 and the End of Civilization », 433-447.

Partie C – *Goths* d'Alaric

un chemin dans l'Empire en 376 et qui finirent par tuer Valens en 378⁷¹⁸. Ayant été installés quelque part en Thrace dès 382 par Théodose I^{er}, ils auraient été au service de l'Empire durant la décennie suivante. Puis, Théodose aurait emmené la majeure partie de leurs combattants avec lui à l'Ouest pour y affronter d'abord Maxime en 388, puis Eugène en 394, où les *Goths* auraient essuyé des pertes démesurées. Ce serait dans cette atmosphère de « trahison » – du point de vue *goth* – qu'Alaric aurait gagné en puissance pour finalement se révolter contre un Empire qui n'hésitait pas à sacrifier son « *peuple* » si cela servait sa cause⁷¹⁹.

Inutile de dire qu'il semble assez facile de défier cette position⁷²⁰. En assoyant l'édifice de leur réflexion sur les bases d'Andrinople, les érudits comme Heather assument

⁷¹⁸ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 194-195, 326; Heather, *The Goths*, 168, 175-176; Heather, « The Creation of the Visigoths », 47-51, et surtout 52; Heather, « Liar in Winter: Themistius and Theodosius », 205-206; Heather, « 410 and the End of Civilization », 435. Naturellement, Heather n'est pas seul; voir Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 71; et plus récemment Wood, *The Politics of Identity in Visigothic Spain*, 27-28.

⁷¹⁹ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 199-200. Plusieurs sont d'avis que la révolte d'Alaric remonte à 388-391 (cf. Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 51; Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 184-185, 196; Wolfram, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*, 90).

Pourtant, aucune source ne mentionne nommément Alaric dans l'épisode des marécages de Macédoine. Il faut attendre que Claudien y fasse une référence obscure pour rattacher Alaric à l'embuscade qui faillit coûter la vie à Théodose (cf. *infra* : note 1050). Plutôt, c'est Zosime qui en fait un participant à la guerre contre l'usurpateur Eugène et donc, 394 est le plus loin que l'on puisse remonter pour parler d'Alaric. D'ailleurs, il semble douteux que Théodose ait pu conférer un titre de commandant à un homme qui avait failli le tuer à peine trois ans plus tôt. Théodose n'était pas en si mauvaise posture; tout l'épisode sonne faux dès qu'on y rattache Alaric.

N'oublions pas non plus que, suivant la théorie de l'*ethnogenèse* (cf. chap. 1), les combattants, constituant l'*espace dominant* de leurs groupes respectifs étaient perçus comme le cœur de la *société* dans laquelle ils vivaient; c'est à travers eux et par eux que ce transmettait le savoir, les coutumes, c'est-à-dire la *mémoire* du « *peuple* » en question. S'ensuit que le fait de perdre une majorité de combattants provenant d'un même groupe revenait à voir disparaître éventuellement ce groupe, d'où la révolte d'Alaric. Tout cela, bien sûr, si l'on supporte la théorie de l'*ethnogenèse*, ce que nous évitons de faire dans cette thèse.

⁷²⁰ « It is evident for researchers that the composition of the Gothic people could not have been – not even approximately – identical in the fourth century under Ermanaric, around the beginning of the fifth century under Alaric, or the beginning of the sixth century under Theoderic. » (Bálint, « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East », 153).

Partie C – *Goths* d'Alaric

que les *Goths* auraient conservé cet évènement en *mémoire* comme le firent les *Romains*⁷²¹. Bien plus, on semble croire que la victoire d'Andrinople aurait été à la fois le ciment de cette nouvelle *société gothe* et la bougie d'allumage pour une prise de conscience de l'avantage d'une union contre la menace *romaine*. De là viendrait ce sentiment *goth* si fort et déterminant pour la suite des évènements.

Or, rien n'assure que ce qui fut humiliant à « certains » *Romains* fut perçu comme un tournant par les *Goths*. Il faut surtout se souvenir qu'Andrinople ne donna rien de bon aux *Goths* par la suite puisqu'ils furent obligés de se soumettre à Théodose en fin de compte. À notre avis, ce résultat final aurait été bien plus marquant que l'entredoux.

Autre élément qui mérite l'attention du chercheur est le chahut et la *déstructuration sociale* qu'aura inmanquablement entraîné le passage dans l'Empire en 376⁷²². D'abord, on ne dit nulle part dans les sources que la traversée s'effectua de manière ordonnée, chaque groupe ayant eu le loisir de conserver son unité et son autonomie intactes. Au contraire, ce fut le chaos du début à la fin⁷²³ : il y eut des noyers⁷²⁴, plus tard des révoltés, et on peut sûrement croire à une mixtion des membres des différents groupes impliqués. D'ailleurs, ce ne fut pas que les *Tervingi* qui passèrent dans l'Empire lors de la première traversée, Ammien est assez explicite sur ce fait⁷²⁵.

⁷²¹ Liebeschuetz (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 48) remonte même aux guerres de 367-369 menées par Valens comme origine d'une inimitié quasi biologique entre les *Goths* et les *Romains*.

⁷²² On parle habituellement de réception (*receptio*) et de déditice (*deditio*) dans ces cas précis, depuis l'époque de Constantin. Il s'agissait justement de *déstructurer* le groupe que l'on acceptait dans l'Empire, souvent à la suite d'une soumission forcée, puis de le *restructurer* selon son loisir (Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 82-83; Wirth, « Rome and It's Germanic Partners in the Fourth Century », 16, 47-48; Barbero, *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 53-54). Bon nombre de chercheurs sont d'avis, suivant le récit d'Ammien, que les *Goths* de 376 n'ont pas été accueillis suivant les règles habituelles et qu'ils auraient ainsi pu conserver intacte leur *structure sociale*. Ce sont là des éléments que nous ne pouvons pas prouver.

⁷²³ Barbero, *The Day of the Barbarians*, 43.

⁷²⁴ Amm. Marc. 31.4.5.

⁷²⁵ Amm. Marc. 31.4.5.

Partie C – *Goths* d'Alaric

En fait, Ammien explique assez longuement combien ces *Goths* furent humiliés, appauvris et affamés, au point de vendre leurs enfants pour arriver à se nourrir⁷²⁶. S'ensuit que, si ces évènements se sont vraiment produits, bon nombre de *Goths* auraient péri de maladie ou de faim au bout du compte. D'autres encore, sûrement parmi les plus prometteurs, avaient été déportés un peu partout dans l'Empire, comme le prouvent les meurtres commis sous l'impulsion de Julius au lendemain d'Andrinople⁷²⁷.

De toute évidence, il semble illusoire que l'on puisse encore croire que cette malheureuse situation ne vit pas un basculement de l'*ordre social* des différents groupes impliqués dans la traversée du Danube⁷²⁸. Il faut également ajouter que les leaders de 376, comme Alavivus, Alatheus, Saphrax et Fritigern, disparurent après 382⁷²⁹, laissant planer l'idée d'un remaniement total de la *structure* du pouvoir des *Goths*. C'est là une autre raison pour laquelle on ne puisse pas faire une simple permutation du monde *goth* outre Danube – tel que dépeint par exemple dans la *Passion de Saint Saba*⁷³⁰ – et de la résultante de la traversée de 376 – éventuellement les *foederati* de 382 – pour expliquer cette nouvelle *société gothe*⁷³¹.

⁷²⁶ Amm. Marc. 31.4.11; Barbero, *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 44-45; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 131.

⁷²⁷ Amm. Marc. 31.16.8.

⁷²⁸ On lira avec intérêt Bourdieu et Wacquant ("The Organic Ethnologist of Algerian Migration," 173–182) qui montrent bien que la migration d'un groupe est bouleversante pour ses composantes, sa *structure*, ses repaires, etc. Selon eux, le fait de passer dans une autre *société* ou un autre territoire, érode les frontières invisibles de *classes* du groupe migrateur et de son ordre social; la résultante n'est autre qu'une possibilité de mobilité sociale dans la hiérarchie du pouvoir de la société accueillante pour tous les *agents* immigrants. En d'autres mots, le simple fait d'immigrer transforme derechef la dynamique du groupe en question, le déformant jusqu'à le rendre inidentifiable ou inéquivalent à l'original.

⁷²⁹ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 152.

⁷³⁰ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*.

⁷³¹ Argument similaire chez Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 189-190. Pourtant, certains, comme Chauvot (*Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, 26), croient que l'installation de *familles germaniques* dans l'Empire (suivant la *deditio*) pouvait jouer en leur faveur et leur permettre de conserver intactes, plus longtemps, leurs *identités*; on se retrouverait alors avec un *microcosme germanique* dans un *macrocosme romain*.

Or, il y avait des différences majeures à vivre dans l'Empire, dans un cadre complètement *romain*, que de vivre en périphérie, dans le *Barbaricum*; la langue, le système juridique, l'omniprésence de l'armée *romaine*, le système monétaire, les infrastructures comme les bains publics, les routes, etc. Tout

Partie C – *Goths* d'Alaric

De ce dernier constat découle une mise en doute du fameux traité de 382 qui est saturé d'ambiguïté⁷³². Ce ne sont certainement pas les panégyristes comme Thémistios et Pacatus qui permettent le genre d'hypothèses et de certitudes que l'on voit encore dans les études récentes⁷³³. Rien ne permet de rattacher le groupe d'Alaric aux *Goths* de 382, mis à part Claudien⁷³⁴. Or, on ne peut simplement pas suivre le poète dans ce cas-ci; ce dernier faisait des efforts démesurés pour présenter les groupes de *Goths* de 395 et 397 sous un mauvais jour⁷³⁵.

En parallèle, on doit se souvenir que Stilicon s'était aventuré sans invitation sur le territoire d'Arcadius. Claudien avait donc dû y trouver, voire même inventer, un ennemi qui aurait pu excuser les actions du généralissime – au moins à l'esprit de l'*espace dominant occidental*. Donc, en liant ces « *Goths* »⁷³⁶ à ceux de 376-378, Claudien se

cela forçait le *Barbare* à entrer dans les *structures* imposées par l'Empire, certainement au risque de se voir stigmatiser en cas de résistance. En terme bourdieusien, il s'agirait d'un parfait modèle de *violence symbolique*. Bien que l'on puisse croire que la première génération de *Barbares* à s'établir parmi les *Romains* aurait fait tous les efforts pour protéger son *identité*, la seconde et la troisième génération auraient eu à vivre dans les *structures romaines* dès le début et auraient donc été complètement étrangères à la manière de vivre dans le *Barbaricum* (remarque similaire chez Wallace-Hadrill, *The Barbarian West 400-1000*, 26; Merrills and Miles, *The Vandals*, 2009, 84–85). Il y a de bonnes chances pour que les traditions des parents n'eussent eu aucun sens pour les jeunes qui avaient alors à fonctionner dans un cadre complètement différent et qui ne connaissaient que Rome (semblablement chez Chauvot, *Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, 48). Chauvot (pp. 44-45) semble toutefois estimer que l'Empire n'aurait pas déstabilisé la *structure familiale* de ces *barbares* intégrés, alors que l'on peut en douter sérieusement.

⁷³² Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 180-185.

⁷³³ Voir à titre d'exemple : *ibid.*, 191; Wood, *The Politics of Identity in Visigothic Spain*, 28; Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 148; Kampers, *Geschichte der Westgoten*, 112-113; Barbero, *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 167-173.

⁷³⁴ En plus de Claudien, Heather ("Liar in Winter: Themistius and Theodosius," 206, note 46) aime citer Synésios et son *De Regno* à l'appui de cet argument, alors qu'il est difficile de relier Alaric à ce dernier discours dans les faits (voir *infra*, 262-270). Il est important de noter qu'Heather est le seul érudit à vraiment défendre cette position et à croire que Synésios parlait d'Alaric.

⁷³⁵ Voir *infra* : chap. 7.

⁷³⁶ Ou plutôt l'armée *romaine* nouvellement retournée à l'Est qui se mesura à Stilicon. On ne peut pas exclure que cette armée *romaine* comptait un certain nombre de *Goths* dans ses rangs, peut-être même les restes de ce qu'avaient été les bataillons imposants qui affrontèrent Eugène. Or, le mot à retenir est justement cela, « restes »; on ne peut pas parler d'une grande armée si on veut à tout prix rattacher les *Goths* dont nous parle Claudien à ceux de 382. À en croire les contemporains, ce ne serait pas moins

Partie C – *Goths* d'Alaric

dotait des outils nécessaires pour faire de Stilicon l'égal de Théodose, en plus de justifier le fait que ces *Goths* – plus tard, ceux d'Alaric – devaient être anéantis à tout prix, étant les responsables directs, mais innocentés, de la mort d'un empereur. Par la suite, il ne suffisait à Claudien que de bâtir sur ses anciens discours pour faire d'Alaric un homme plus grand que nature et certainement plus menaçant qu'il ne l'était dans les faits⁷³⁷.

D'ailleurs, aucune autre source contemporaine d'Alaric ne permet de croire qu'il commandait une armée constituée à partir des vainqueurs d'Andrinople⁷³⁸. Cela devient encore plus problématique lorsqu'on considère que plusieurs *Goths* ont été tués en 378, de même qu'entre 391-394 et sans doute plus encore durant les guerres de 395 et 397. Donc, que restait-il vraiment des *Goths* de 378 ou de leurs descendants parmi les hommes d'Alaric vingt ans plus tard⁷³⁹? Auraient-ils vraiment gardé un « bon » souvenir de leurs pérégrinations, de leurs *origines/histoires*, ou de leur *identité*? Auraient-ils été fiers de se dire *Goths* à ce moment?

Suivant ces considérations, on peut difficilement se montrer aussi optimiste qu'Heather ici. Il est clair que le groupe d'Alaric n'était plus *goth* au sens *ethnique* du terme

de 20 000 *Goths* qui seraient morts au Frigidus. Sans accepter ce nombre, il semble que le message soit néanmoins assez clair : les *Romains* croyaient que les soldats *goths* de Théodose avaient presque été anéantis en 394.

Maintenant, en supposant que ces *Goths* étaient bel et bien ceux de 382, on peut se demander comment ils seraient parvenus, seuls, à tenir bon contre Stilicon et l'ensemble de son armée, et à deux reprises. C'est en demander beaucoup au chercheur que de croire Claudien ici (pourtant Heather, « Liar in Winter: Themistius and Theodosius », 206-207). Eunape semble plus approprié pour rattacher Alaric aux événements de 395-397 puisqu'il fait deux allusions à ce dernier en Grèce avant 399 (dans sa *Vie des Sophistes*). Or, Eunape ne fait jamais le lien entre le groupe d'Alaric et les *Goths* de 382; il les qualifie de *barbares*, sans plus, ce qui va dans le même sens que Zosime (suivant peut-être Eunape lui-même) qui dit qu'Alaric se révolta pour n'avoir commandé qu'à des *barbares*. À ce sujet, voir nos hypothèses *infra* : 205 et seqq.

⁷³⁷ Voir *infra* : pp. 258-261.

⁷³⁸ Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 51; Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? », 78-79.

⁷³⁹ Liebeschuetz (« Alaric's Goths: Nation or Army? », 81–82) fait la même remarque.

Partie C – *Goths* d'Alaric

(*ante*-376), avec toutes ses connotations classiques⁷⁴⁰. On ne peut pas exclure totalement que ces hommes l'étaient peut-être au sens figuré, dans leur manière de se comporter ou de s'identifier par un quelconque moyen qui nous échappe aujourd'hui⁷⁴¹. Reste que de forts doutes persistent sur cette question.

En recherchant d'autres alternatives, Liebeschuetz propose l'*arianisme* comme point d'appui à une *identité*⁷⁴² commune ou à une *conscience collective*, mais on peut émettre des doutes là-dessus aussi⁷⁴³. L'*arianisme* n'était pas *goth* en lui-même⁷⁴⁴; il avait été la version favorite du *christianisme* de bien des empereurs *romains* entre Constantin et Valens⁷⁴⁵ et, forcément, d'une partie de la population *romaine*. Qui plus

⁷⁴⁰ Et ce groupe l'était de moins en moins plus le temps passait. Il faudrait encore ajouter les batailles contre Stilicon entre 401 et 403 qui aurait coûté cher aux *Goths*. Ensuite, le groupe d'Alaric se serait vu métamorphoser rapidement par l'ajout d'esclaves, de *barbares* et de *Romains* (cf. Liebeschuetz, "Alaric's *Goths*: Nation or Army?," 82), en plus des restes de l'armée de Stilicon en 408 qui se voulaient être toutefois des « compatriotes » aux dires de P. Heather. Pourtant, on pourrait très bien remettre en doute que le groupe d'Alaric ait même été assez *goths* rendu en 408 pour voir les hommes de Radagaise comme des « compatriotes ».

Dans les faits, on pourrait tout aussi bien se demander s'ils auraient perçu les *Goths* de Radagaise comme des *Goths* en 376... Rien n'assure une homogénéité entre les différents groupes *goths* que l'on rencontre dans nos sources à l'occasion. Pour ce que l'on en sait en vérité, la bande de Radagaise aurait pu être vue comme une compétitrice et une ennemie du point de vue des *Goths* au service de l'Empire. Cela cadrerait parfaitement bien avec ce que nous dit Zosime des ambitions de Sarus et Sérgéric aux dépens d'Alaric et d'Athaulf; le fait d'être *Goth* n'assurerait aucunement des alliances plus faciles ou plus durables. On pourrait encore avancer le cas de Tribigilde-Gaïnas et Fravitta à l'appui (Elton, *Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, 143), ou encore celui d'Eriulf et Fravitta...

⁷⁴¹ Comme les *Vandales*, en quelque sorte, quoique la situation de ces deux groupes n'est pas du tout identique : voir *infra* : chap. 7.

⁷⁴² Il faut dire qu'il n'est pas le seul; voir par exemple Schwarcz, « Cult and Religion Among the Tervingi and the Visigoths and their Conversion to Christianity », 447-459; voir aussi la discussion qui suit le même article : 459-472.

⁷⁴³ Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 49-50. Voir aussi Maas ("Mores et Moenia: Ethnography and the Decline in Urban Constitutional Autonomy in Late Antiquity") pour un point similaire; il argumente pour voir le *christianisme* comme un élément déterminant pour l'*ethnicité* des *Romains* de l'Antiquité tardive.

⁷⁴⁴ Jamie Wood (*The Politics of Identity in Visigothic Spain*, 26) dit aussi qu'il y eut plusieurs séries de persécutions chez les *Goths* avant même leur entrée dans l'Empire, ce qui veut dire évidemment que l'*arianisme* n'était pas populaire dans tous les cercles.

⁷⁴⁵ Hormis Julien, bien entendu; voir Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 50.

Partie C – *Goths* d'Alaric

est, on ne connaît qu'un seul individu du groupe d'Alaric qui fut forcé à se convertir : l'usurpateur Attale. Or, sa conversion ne doit pas être prise comme une étape obligatoire dans un quelconque « rituel » d'initiation à la *société gothe*; rien n'indique que l'*arianisme* était nécessaire pour faire partie des *Goths* d'Alaric⁷⁴⁶. La conversion d'Attale démontre seulement qu'Alaric ne voulait pas d'un empereur *païen*⁷⁴⁷. On pourrait croire à la limite qu'il fallait être *arien* (ou du moins *chrétien*) pour être membre de l'*espace dominant* de ce groupe, ce qui ne veut pas dire que tous les membres l'étaient ou étaient forcés à le devenir⁷⁴⁸. Le geste d'Attale était une preuve de plus de son engagement à la cause d'Alaric et justifiait sa nomination; comme nous l'avons dit, les empereurs « légitimes » avaient été des adeptes du *christianisme* pendant près d'un demi-siècle rendu à ce point⁷⁴⁹.

Pour Kulikowski, c'est plutôt l'opinion de l'*espace dominant romain* qui aurait fini par créer les *Goths* : « [...] Roman elite discourse about what a Goth was helped to define how people came to identify themselves as Goths, to codify the signs that conveyed Gothicness. »⁷⁵⁰. Il faudrait croire dans ce cas-ci que les mots des auteurs *romains*

⁷⁴⁶ On peut sans doute croire qu'Alaric n'aurait pas forcé Attale à se convertir à l'*arianisme* si ce dernier avait été adepte d'une forme quelconque du *christianisme*. Notez que Liebeschuetz (« Gens into regnum: The Vandals », 79) avance que l'*arianisme* aurait été une étape nécessaire dans la « transformation » des *Romains* en « *Vandales* ». Wolfram (“How many Peoples are (in) a People”) est aussi d'avis que la religion était un élément nécessaire à la (trans)formation de l'*identité* des individus.

Il faut surtout noter les conclusions de Manuel Koch qui sont plus réfléchies. En effet, dans son article – « Arianism and Ethnic Identity in Sixth-Century Visigothic Spain », 268-269 – il souligne à juste titre que la filiation religieuse ne pourrait être prise comme marqueur efficace d'*ethnicité* ou d'*identité*. Selon sa lecture des sources, il y aurait eu beaucoup trop de conversions réciproques entre *catholicisme* et *arianisme* pour que l'on puisse encore croire à une dichotomie bien nette entre ces deux dogmes; passer de l'un à l'autre ne paraît pas avoir été un problème, même au 6^e s. S'ensuit qu'il faudrait éviter, dans la plupart des scénarios, de forcer une religion sur un groupe quelconque que parce que leur *espace dominant* était adepte de telle ou telle canon du *christianisme*.

⁷⁴⁷ Sur le *paganisme* d'Attale, voir PLRE 2.181.

⁷⁴⁸ Comme on le croit pour les *Vandales* à l'époque de Genséric : voir Fournier, « Rebaptism as a Ritual of Cultural Integration in Vandal Africa ».

⁷⁴⁹ Barbero, *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*, 7.

⁷⁵⁰ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 69. Ce n'est pas sans rappeler la position de Patrick J. Geary sur la question qui croit lui aussi que ces groupes *barbares* (*Francs*, *Alamans* ou *Goths*) ont été (re)formés

Partie C – *Goths* d'Alaric

avaient une telle puissance qu'ils pouvaient créer une *conscience collective* de nulle part à un groupe quelconque. Non seulement cela, mais ces groupes auraient adopté ces « qualificatifs »⁷⁵¹ *romains* sans aucune réserve, puis s'en seraient galvaudés et se seraient empressés de se créer une *identité* à partir d'eux.

Bien que cette théorie soit séduisante, elle semble impraticable pour les 3^e et 4^e siècles⁷⁵². On peut commencer par dire que les *Goths* étaient généralement mal vus de l'*espace dominant* : pourquoi quelqu'un aurait-il voulu s'identifier à ce groupe même si c'est ce discours qui s'imposait? Cette théorie ne sous-entend-elle pas en effet que les *Barbares* étaient à l'affut des opinions *romaines* sur leur compte? Elle implique par le fait même qu'à une certaine distance au-delà du Danube, on était au courant de la façon dont Rome nous percevait, nous décrivait et du langage et des images employés pour le faire. On insinue aussi par la force des choses que la tradition littéraire jouait un rôle majeur dans l'affaire, ce qui semble plutôt optimiste⁷⁵³. Tout cela implique également que les divers *barbares* avec lesquels l'Empire avait des contacts auraient toujours été identifiés avec la même batterie de qualificatifs, de sorte qu'à la longue, celui qui se faisait décrire comme un *Goth* – peu importe ce que cela pouvait comprendre – se serait dit *Goth* éventuellement. Pourtant, *Goths* et *Sarmates* vivaient à la vue l'un de l'autre; peut-on vraiment penser que chacun savait ce qu'il était suivant l'opinion de Rome à son sujet? Pouvons-nous croire que Dion Cassius, qu'Eusèbe ou qu'Ammien – et tous les hommes de leur *espace social* – avaient été la force véritable derrière le processus de création de l'*identité gothe*?

Enfin, nous rejoignons M. Kulikowski quand il dit que les *Goths* furent créés sinon

à partir de groupes déjà existants le long de la frontière *romaine* et simplement renommés différemment par les sources ou par leurs voisins (Geary, *The Myth of Nations : the Medieval Origins of Europe*, 81).

⁷⁵¹ Qui ne sont jamais identifiés clairement par Kulikowski...

⁷⁵² Nous sommes plus enclin à croire un tel scénario pour la période d'établissement à Toulouse qui s'amorça avec Athaulf. Avant cela, nous doutons fortement que les *Goths* s'attardassent à ce que les auteurs disaient à leur sujet.

⁷⁵³ À moins d'admettre qu'une majorité de *barbares* étaient lettrés, auquel cas on ne se retrouve qu'avec des diffamations gratuites puisqu'un *barbare* lettré était déjà pratiquement sorti de la *barbarie*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

par les *Romains*, du moins au contact de l'Empire. Là où nous nous en éloignons est lorsqu'il croit que les *Goths* se disaient *Goths* parce que les *Romains* en avaient faits des *Goths*⁷⁵⁴. Le *Goth* « romain » et le *Goth* « goth » ne s'équivalaient pas forcément ou même jamais. On peut penser que lorsqu'un auteur du 3^e ou du 4^e siècle nous dit qu'un homme est *Goth*, c'est qu'il venait de le « faire » *Goth* à ce moment ou sinon lui, un auteur précédent qu'il ne faisait que recopier. En réalité, il suffisait que le nom « *Goth* » parvienne aux oreilles d'un auteur *romain* pour qu'il l'extrapole à l'ensemble des groupes qui vivaient au-delà du Danube. Il est inévitable que le nom « *Goth* » ait été un qualificatif plus géographique qu'*ethnique* : si l'on croyait que quelqu'un était sorti de cette région ou qu'il en tirait ses souches, on en faisait un *Goth* ou autre chose qui vivait dans les parages.

Nommer « l'autre » n'était pas une science exacte pour l'observateur *romain*. Il ne faut jamais perdre de vue qu'aucun auteur ancien n'a mené d'enquête anthropologique comme on l'entend aujourd'hui; leurs descriptions et leurs interprétations des groupes qui leur étaient *étrangers* étaient inévitablement imprécises, au mieux. Cela s'applique aussi bien à Tacite qu'à Ammien Marcellin.

d) Conclusion

On a vu qu'il faut considérer sérieusement la bataille d'Andrinople comme un évènement *déstructurant* pour les *Goths* impliqués et qu'ils ne se seraient pas nécessairement encore dits *Goths* après coup, alors qu'ils se trouvaient à la merci de Théodose⁷⁵⁵. Donc, même en supposant qu'Alaric était du nombre de ces familles *gothes* qui ont eu à combattre à Andrinople, on ne peut pas justifier de le voir encore comme un *Goth* en

⁷⁵⁴ Pohl, en offrant l'exemple d'un *Britannique*, soulève lui aussi cette dimension équivoque de l'*identité* : Pohl, « Archaeology of Identity: Introduction », 11-12.

⁷⁵⁵ On trouve une multitude d'interprétations du traité de 382 chez les experts, quoique la moyenne veuille nous faire croire que les *Goths* auraient joui d'une liberté peu commune pour l'époque après coup (comme Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno" », 160-161.) Aucun témoignage n'est pourtant assez solide pour prouver cela hors de tous doutes; voir Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 180-185.

Partie C – *Goths* d'Alaric

410, si l'on entend par là qu'il était fondamentalement distinct des *Romains* ou qu'il pouvait opérer en dehors des *structures* imposées par l'Empire. On peut penser qu'il était de descendance *barbare* suivant la quasi-universalité de l'opinion des sources sur la question, mais il faut s'arrêter là.

On doit également se conscientiser au fait qu'il n'y a pas eu qu'une origine au groupe qui suivit Alaric durant sa carrière. Ce groupe n'a jamais été un tout constant et il est inévitable que les unités militaires qui le formaient aient changé au long des années de campagnes.

Partie C - *Les Goths d'Alaric*

Étude comparative

In section one Synesius warns of the dangers posed by Scythian soldiers living within the state under their own laws. This general description fits Alaric's Goths well. In 382 and again in 397 the Empire had officially authorised them to live within its borders under their own custom and law.⁷⁵⁶

By 395, therefore, Alaric was the Goths' most powerful leader, and probably controlled most of the Tervingi and Greuthungi settled under the treaty of 382.⁷⁵⁷

a) Introduction

Le chapitre qui suit approfondira la question touchée au chapitre précédent, à savoir où les *Goths* d'Alaric se situent en comparaison avec d'autres *barbares romains* de l'Empire à la même époque. Nous nourrissons l'espoir d'examiner la *structure sociale* des groupes suivants : *Alamans*, *Vandales* et *Francs*; la suite du chapitre dira si l'exercice est possible ou non. Notez bien la période visée : le 4^e siècle uniquement. On évite ainsi de travailler à rebours et d'imaginer la *structure sociale* de chaque groupe d'après ce que l'on sait d'eux durant les siècles ultérieurs⁷⁵⁸.

La raison d'être de ce chapitre est de voir si ceux qui suivaient Alaric se comportaient en *barbares* suivant ce que l'on sait de ceux qui se trouvaient dans une situation similaire à la même époque⁷⁵⁹. Par exemple, en prenant le cas des *Vandales* nouvellement

⁷⁵⁶ Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno" », 160.

⁷⁵⁷ Heather, « Goths and Huns, c. 320-425 », 511.

⁷⁵⁸ Il ne faut pas tomber dans le même piège que bien des érudits n'ont pas réussi à éviter dans le passé. Nous croyons avoir démontré jusqu'ici à quel point le groupe d'Alaric était dissemblable de ce que celui de Wallia était à peine 10 ans plus tard. On ne saurait donc étudier les *Francs* du 4^e siècle en allant regarder à quoi ils ressemblaient au 5^e s. On ne saurait non plus utiliser des sources comme le *Bréviaire d'Alaric II* pour comprendre le fonctionnement du groupe d'Alaric au 4^e-5^e siècles.

⁷⁵⁹ C'est du moins l'opinion de P. Heather qui, dans un article récent – « 410 and the End of Civilization », 436 – a intitulé l'un de ses sous-titres : *Alaric's force did not behave like a Roman Army*. Son argument est qu'à l'habitude, les armées de cette époque qui étaient en rébellion avaient toutes plus ou moins le

Partie C – *Goths* d'Alaric

installés parmi les *Romains*, on devrait être en mesure de trouver des points communs entre les deux groupes. Nous estimons d'ailleurs que les *Francs* seront le plus près de ce que les *Goths* étaient, bien que certains restaient toujours à l'extérieur de l'Empire au temps qui nous concerne. Le cas des *Alamans* sera plus problématique, simplement parce qu'ils n'ont pas eu à vivre dans l'Empire. C'est dire que ce groupe devrait ressortir avec une *structure sociale* et un *habitus plus barbare* que ce que l'on sait des *Goths*⁷⁶⁰.

même agenda, à savoir d'élever leurs commandants respectifs au titre d'empereur ou de lui procurer un rôle déterminant dans l'administration, ce qu'Heather qualifie de « *eminence grise behind the throne* ».

⁷⁶⁰ Rappelons au passage que c'est l'*habitus* qui devrait nous servir de point d'appui ici. Cet outil *social* fut forgé à partir d'études de terrain et ancré dans la réalité (moderne certes, mais une réalité néanmoins). L'important à retenir est que ce concept n'a pas été « inventé » par des historiens, comme ce fut souvent le cas; pensons seulement à l'*ethnogenèse*, la *romanisation* ou encore cette idée floue qu'est la *Romanitas*. Simplement dit, l'historien peut difficilement se dire le sociologue ou l'anthropologue des anciennes *sociétés*. C'est surtout redevable au fait que l'historien se base inévitablement sur les sources écrites (*gréco-romaine*, et donc biaisées) pour dresser un portrait de la *société* qu'il tente d'étudier. Il s'agit d'une méthode éprouvée pour l'*espace dominant* de la *société romaine* elle-même, mais on est obligé d'aller chercher ailleurs les outils conceptuels et méthodologiques pour étudier le cas de groupes défavorisés, comme ceux qui ont été décrits comme des *barbares* ou des *étrangers*. Il faut donc essayer d'aller au-delà de ces sources, et pour réaliser cela, l'utilisation de sciences connexes est essentielle.

À titre d'exemple, M. Kulikowski (« *The Failure of Roman Arms* », 80-81) a récemment proposé de comprendre le comportement d'Alaric sous l'angle anthropologique de « *colonial mimicry* ». Cette interprétation s'oppose à la nôtre, mais reste tout aussi probable. Selon Kulikowski, le concept se prête bien à l'exercice puisqu'il permet de mettre en relief l'artificialité comportementale du *Goth* dans l'environnement politique impériale des années 408-410. Kulikowski voit Alaric comme un homme plutôt incompetent qui n'a fait que de mauvaises décisions tout au long de sa carrière. Le véritable défaut d'Alaric, selon lui, serait surtout redevable à son incompréhension de la dynamique des hautes sphères du pouvoir, alors qu'il aurait essayé d'imiter (ou le terme anglais « *to mimic* ») le comportement attendu, sans jamais réussir à se défaire de son image de *barbare* (Kulikowski parle ici de « *native* » ou « *subaltern position* »).

Ce discours de « *colonial mimicry* » est tout à fait transposable au champ conceptuel bourdieusien, où l'on parlerait alors non pas de « *mimicry* » mais plutôt de *hysteresis* et de *doxa* (sur ces concepts, *supra* : chapitre 3). En terme bourdieusien, Kulikowski croit qu'Alaric était coupable d'*hysteresis*, alors qu'il agissait de manière à démontrer son incompréhension (ou un *habitus étranger*) du champ dans lequel il se trouvait à opérer, soit dans ce cas-ci le *champ politique romain*.

Il vaut sans doute la peine de rappeler ici que Bourdieu est arrivé à mettre le doigt sur ce qui fait le caractère unique de chaque individu tout en permettant les rapprochements *sociaux*; il est arrivé à faire comprendre que l'être humain est un animal « d'habitudes » et de « changements », sans que ces deux types de comportement soient exclusifs. L'homme change, mais conserve certains traits qui restent profondément gravés dans sa *mémoire primaire* et qui refont surface lorsqu'il est confronté à des *structures* pour lesquels il ne connaît pas les *règles* et n'a pas de réponse immédiate (nous empruntons ici l'idée d'Accardo [*Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 159] en divisant l'*habitus* en deux catégories : *habitus primaire* [profondément ancré et difficilement oublié] et *habitus secondaires* [accumulés au courant d'une vie]).

Partie C – *Goths* d'Alarici) Examiner les *barbares* et les *étrangers* sous un angle bourdieusien

Lorsque Claudien nous présente « Alaric de l'île de Peuce »⁷⁶¹ comme le général d'une bande de *barbares* sans scrupules en quête de butin, il faut évidemment voir plus loin que ces diatribes. Pour les anciens, l'origine géographique, on l'a vu, faisait souvent de l'homme un *barbare* ou non (et déterminait souvent son type – *Goths*, *Alamans*, etc.)⁷⁶². En donnant à Alaric des origines à Peuce, Claudien s'assurait que tout ce qu'il allait dire à son sujet par la suite serait reporté à cette première pièce d'information. Peu importe si Alaric agissait parfaitement dans les règles de l'*habitus romain*, son origine faisait de lui un *barbare* hors de tout doute.

Or, dans les faits, Claudien ne parle que d'un général qui s'opposa à Stilicon et absolument rien dans sa description des événements ne fait de lui un *barbare* à coup sûr. Alaric agit en général *romain* à chaque fois que Claudien nous laisse entrevoir ses actions. Le « conseil de guerre » que nous avons déjà mentionné est l'exemple évident. D'autres, comme l'intelligence qu'Alaric avait rassemblée sur Stilicon avant de lancer ses opérations en 401, plus tard ses manœuvres militaires à Milan ou encore son re-tranchement dans les montagnes après Verona, prouvent qu'il n'était pas différent dans sa manière de penser que ce que l'on sait des autres généraux *romains* de l'époque. Il savait prévoir, planifier et prendre des risques calculés. Alaric avait sans l'ombre d'un doute un *habitus militaire romain*⁷⁶³.

C'est ici que l'*habitus* permet parfois de transcender les sources. En effet, dans le cas où l'*habitus* d'un homme se révèle être inadéquat pour l'environnement dans lequel il évolue à ce moment, il sera immédiatement identifié par les *agents* qui possèdent l'*habitus* attendu. Cela peut englober l'aspect physique (p. ex. l'habillement) et la gestuelle, la diction ou le comportement dans des situations quelconques; le spectre de l'*habitus* est si vaste que l'on peut même dire qu'il s'applique à l'ensemble des *mécanismes sociaux* d'un *agent* (ibid., 167-169).

⁷⁶¹ Claud. *VI Cons. Hon.* 105.

⁷⁶² Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 46-48, 125.

⁷⁶³ La chose est aussi vraie pour les autres textes, comme par exemple celui Synésios où il se plaignait que les *barbares* (peut-être Alaric, si l'on suit l'interprétation de P. Heather) siégeaient au Sénat aux côtés de l'empereur pour s'en moquer à peine sortis. Or, cela aussi sous-entend qu'Alaric avait un *habitus romain*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Le chapitre 7 (et 8) a pour but d'exemplifier cette méthode. On sera alors en mesure de contempler jusqu'à quel point les auteurs *romains* nous ont influencé sur le compte d'Alaric et de son groupe, en dressant d'eux une image qui ne cadre pas du tout avec leurs accomplissements mais qui fait pourtant encore l'unanimité.

L'*habitus*, dans le cadre de cette recherche, permet de mettre en doute ces témoignages. Le *champ conceptuel* bourdieusien laisse en effet libre court à un nouveau questionnement des sources anciennes parce qu'on se concentre alors sur les actions des *agents*, au lieu de l'opinion de l'auteur ou des artifices littéraires employés. En découle qu'il est tout à fait possible d'aller au-delà des descriptions usuelles, en mettant l'accent sur le simple fait que l'*agent* « agissait » comme ceux dotés de l'*habitus* adéquat. Peu importe le nombre de fois que Claudien inséra le mot *Scythe* dans son *Bell. Get.* pour qualifier le groupe d'Alaric; ce dernier agissait comme les *Romains* placés dans des situations similaires. Sans nécessairement être d'*origine romaine*⁷⁶⁴, il n'est pas du tout impossible qu'il le fût sur tous les autres plans de sa vie, à l'image d'Arbogaste, de Stilicon ou même de Gaïnas.

Nous avons remarqué que la plupart des érudits refusent de suivre Heather ici, et nous devons dire que nous ne sommes pas convaincu. Le problème se situe dans la datation du *De Regno* qui reste incertaine malgré les excellentes études sur la question, dont surtout celle de Cameron (voir *infra*, ch. 8). Nous anticipons sur les résultats du chapitre 8 (*infra*), mais prenons tout de même note que le général dont parle Synésios pourrait être n'importe lequel des individus suivant : Gaïnas, Fravitta, Tribigild, Alaric ou même Stilicon. Cela est sans compter qu'il s'agissait peut-être simplement d'une image fictive que lançait Synésios, un modèle du général de son temps, sans nécessairement qu'il ait eu quelqu'un de précis en tête. Il aurait pu simplement vouloir souligner que les généraux, depuis Théodose voire même Constantin (Arbogaste, Bauto, Silvanus, etc.), étaient souvent d'origine *barbare*...

Quoi qu'il en soit, il n'aurait pas été très malin de s'attirer les foudres d'un général avec autant de puissance. Il s'agissait des plus hauts échelons de l'*espace dominant romain*, et ces hommes étaient bien au-dessus de Synésios dans la hiérarchie. Il s'agit à notre avis d'un argument de plus pour croire que Synésios ne déclama jamais ce texte à un grand public (et certainement à portes closes). En effet, il y critiquait déjà Arcadius, ce qui semble tout bonnement du suicide. À tout le moins, cela aurait pu être la fin de sa carrière politique. Pourtant, ce n'était que le début. Et contrairement à Claudien – même s'il ne critiqua jamais ouvertement Honorius ni Arcadius – qui était sous la protection de Stilicon, Synésios ne jouissait pas d'une telle situation, Aurélien n'étant pas encore très influent au moment où il arriva à Constantinople en 396 (sur cette date : *infra*, 264-270).

⁷⁶⁴ Voir *infra* : 292 et seqq.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Maintenant, si nous revenons à l'étude comparative qui nous attend, on peut anticiper que nous aurons, grosso modo, deux *habitus prototypes*. D'un côté, il y aura les *barbares 2^e degré* (D₂), c'est-à-dire ceux qui vivaient dans l'Empire et parmi les *Romains* sur une base quotidienne – « les » *Goths* après 382 ou « les » *Vandales* après 429. De l'autre, nous trouverons les *barbares 1^{er} degré* (D₁), ceux qui vivaient dans les zones frontalières – « les » *Alamans* et « les » *Francs* (bien que certains se situeront sans doute dans le D₂)⁷⁶⁵.

Nous tenterons donc d'aller plus en détail dans le comportement du groupe d'Alaric afin d'étaler clairement ce que nous essayons de faire valoir depuis le début de cette thèse : nous avons affaire à un groupe moins *goth* que ce que l'on s'efforce de promouvoir. Plus précisément, donc, les objectifs à partir de maintenant sont d'étudier à la fois la *structure sociale* du groupe, de même que son *habitus*, le but au final étant de voir jusqu'à quel point ces *Goths* étaient *barbares* dans les faits.

b) Structure sociale des *Goths*

i) Structure « classique »

La manière classique d'aborder cette question difficile est d'y consulter les sources littéraires les plus populaires, à savoir Cassiodore et Jordanès. Le problème est que ces auteurs *romains* sont des témoins de près d'un siècle et demi trop tard. Le type de *société* qu'ils décrivent ne peut simplement pas être appliqué aux *Goths* d'Alaric. Cassiodore essayait de donner une « Histoire » aux *Goths* dans le style de ce qui se trouvait du côté des *Romains*, alors que tout le récit de Jordanès visait à montrer comment

⁷⁶⁵ Notons qu'une troisième catégorie (D₃) aurait été possible, comme les *Huns* en 376; des *barbares* vivant en dehors de l'Empire et à une bonne distance de ses frontières. L'espace manque ici pour s'adonner à une comparaison aussi longue. Cette avenue pourra être explorée dans nos travaux subséquents.

Partie C – *Goths* d'Alaric

les *Goths* étaient passés de Scandinavie à occuper une place déterminante dans l'Empire, puis à disparaître. Jordanès ayant tiré son inspiration de la structure de l'œuvre de Cassiodore, et de son contenu, il en découle que l'interprétation de base de la *société gothe* était la même dans les deux cas⁷⁶⁶.

Rappelons que l'on trouve chez Jordanès le récit de la migration des *Goths* dans son entièreté, avec une généalogie des *rois* que l'on est en mesure de retracer à l'époque *pré-romaine*. Jordanès ne questionna jamais la *structure du pouvoir* des *Goths* d'antan (en supposant qu'il ne l'ait pas créée de toutes pièces), sans doute parce que celle de son époque suivait ces paramètres. La *structure* présentée dans ce texte semble en effet déplacée, anachronique et certainement peu fiable – le récit de l'enterrement d'Alaric en plein milieu d'un cours d'eau étant suffisant pour alerter tout chercheur à son caractère fantastique.

Cela dit, on croit toujours, par l'entremise de nos sources, qu'il existait une *structure* plus complexe dans les années précédant le passage dans l'Empire en 376. On peut en lire autant dans la traduction d'Ulfila, par exemple⁷⁶⁷. En gros, on obtient l'image

⁷⁶⁶ Sur ces deux auteurs et leur lien : *supra*, chap. 4.

⁷⁶⁷ Wolfram, *History of the Goths*, 113. Soulignons que la bible d'Ulfila ne présente aucun intérêt pour notre étude. Elle permet aux chercheurs de dire qu'il existait bel et bien une langue *gothe* et donc, qu'il y avait des *Goths*. Plusieurs affirment cependant qu'Ulfila dut inventer cette langue écrite, ce qui soulève déjà des questions à savoir dans quelle mesure elle reflétait la langue parlée. Il devait également exister tout un spectre de dialectes et de divergences entre les différents groupes *goths*, comme c'était le cas avec les *Grecois* par exemple. C'est dire qu'il ne faudrait peut-être pas prendre le vocabulaire du texte d'Ulfila et l'extrapoler à l'ensemble du monde *goth*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

d'une noblesse placée sous l'autorité d'une multitude de *rois* (*rex*)⁷⁶⁸, eux-mêmes soumis parfois à un *juge* (*iudex*)⁷⁶⁹. Dans ce cas particulier, le *juge* assumait le rôle d'autorité suprême et certains croient qu'il était même considéré l'égal d'un empereur⁷⁷⁰. C'est ce qu'aurait été Athanaric au temps de l'empereur Valens. Mais on a aussi des *rois* qui restent visibles dans les sources parallèlement au *juge*, comme Atharid⁷⁷¹. Dans un article publié en 1999, P. C. Diaz mettait en lumière ces nuances⁷⁷²; il retraçait les ramifications qui semblaient avoir été beaucoup plus dépendantes des *chefs* de chaque groupe *goth* que d'une monarchie universelle, alors qu'ils auraient eu un rôle d'abord

⁷⁶⁸ A. Gillett (« Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? ») a récemment proposé que ces mots ne réfèrent en réalité qu'au pouvoir de commandement qu'un homme « paraissait » avoir sur un groupe ou une région. Voir aussi *supra*, note 182 et *infra*, note 1138.

Cela dit, on ignore si la fonction de *roi/reine* était héréditaire chez « les » *Goths*. Par exemple, Matthews (*The Roman Empire of Ammianus*, 324–325) propose que les *Greuthungi* avaient une royauté dynastique, alors que les *Tervingi* en avaient une héréditaire. C'est-à-dire que dans le premier cas, les parents de premier degré conservaient le pouvoir qui passait donc de père en fils, alors que dans le second scénario le pouvoir restait aux mains d'une même famille dans son sens large, comme les *Balthes* et les *Amales*, par exemple; le pouvoir pouvait passer d'un frère à l'autre, d'un cousin à l'autre, etc. Voir toutefois les réserves d'Halsall (*Barbarian Migrations and the Roman West*, 378-568, 134-135), de même que la discussion à la suite de l'article de P. C. Diaz (« Visigothic Political Institutions », 358-360).

Conjointement à ce genre de conceptualisation du pouvoir royal, nous en retrouvons au moins un autre qui provient directement de la *Germanie* de Tacite, soit celle de la monarchie élective qui se veut essentiellement le type que l'on suppose pour la majorité des autres *peuples germaniques*.

⁷⁶⁹ Voir p. ex. P. C. Diaz (« Visigothic Political Institutions », 322-326) qui présente les « structures politiques » des *Goths* en ces termes. À la base, le *iudex* aurait régné en temps de guerre sur plusieurs groupes hétérogènes, chacun commandé par son propre *rex*.

Se reporter toutefois à la discussion à la toute fin de son article (Diaz, « Visigothic Political Institutions », 358-360), où certains des chercheurs les plus réputés – dont P. Heather, D. H. Green, G. Auzenda et I. Wood – émettent de sérieux doutes quant au rôle et à la signification du *iudex*.

⁷⁷⁰ C'est du moins l'interprétation qu'en a fait Wolfram en parlant des *thiudans* : Wolfram, *History of the Goths*, 416, note 396. Mais ce pouvoir avait ses limites. Par exemple, Heather est de ceux qui croient (avec E. A. Thompson) que le *iudex* ne pouvait pas simplement imposer ses décisions sur les *Goths*; cette *société* était simplement trop éclatée pour favoriser un tel pouvoir (Heather, *Goths and Romans*, 332-489, 105-106). Heather souligne aussi que des auteurs comme Eunape et Ammien font continuellement références à des *regibus* pour les *Tervingi*, ce qui voudrait dire qu'au moins ce groupe comptait sur une multitude de *rois*, en plus du *iudex* (cf. *ibid.*, 97).

⁷⁷¹ Heather, *Goths and Romans*, 332-489, 102.

⁷⁷² Diaz, « Visigothic Political Institutions », 323. Il emprunte néanmoins l'approche classique en affirmant que les *Goths* étaient divisés en deux grands groupes : *Tervingi* et *Greuthungi*, tout en adoptant aussi la théorisation de Wolfram avec l'*ethnogenèse*; deux choses que nous tentons d'éviter ici.

Partie C – *Goths* d'Alaric

militaire, puis administratif/politique et économique. C'est dire qu'ils auraient géré l'ensemble de la vie de leurs groupes respectifs⁷⁷³.

Ajoutons à cela les *reines*. On sait que Gaatha⁷⁷⁴ dut s'exiler pendant un temps à cause des persécutions d'Atharic, ce qui veut dire que les femmes faisaient partie de la *structure du pouvoir* bien que l'on ignore l'étendue réelle de leur autorité. En l'absence de *juge*⁷⁷⁵, donc, il semble naturel de croire que les *rois* et les *reines* se partageaient le sommet de la pyramide *sociale*, sous lequel s'étendait un nombre « x » d'*espaces sociaux*⁷⁷⁶. En effet, pour qu'il ait pu y avoir un *juge* et des *rois*, il fallait qu'il y ait aussi un *peuple* soumis à leur autorité. C'est ici que la *Passion de St-Saba* prend toute son importance, alors qu'elle met en scène une *microsociété gothe*.

(1) Passion de St-Saba

La *Passion de St-Saba* a été rédigée à la fin du 4^e siècle et mettait en scène l'histoire du martyr de Saba – un *Goth* – le 12 avril 372⁷⁷⁷. Le texte nous a été transmis sous forme de lettre qui fut rédigée possiblement dans une église de *Gothia*⁷⁷⁸, mais suivant

⁷⁷³ Ibid., 325. Il admet que certains événements pouvaient perturber l'*ordre social* usuel, comme la traversée de 376 où la société semblait alors évoluer autour de la guerre (p. 324).

⁷⁷⁴ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, 119; ils citent à l'appui PG 117, col. 38 (= *Menologium*). Gaatha aurait été une femme appartenant à l'*espace dominant goth* et qui jouissait visiblement d'un statut favorable dans sa *société*. Heather et Matthews (ibid., 119, note 59) hésitent à en faire une « reine » au sens moderne du terme, mais ils sont tous deux d'avis qu'elle détenait un certain pouvoir.

⁷⁷⁵ Heather argumente pour voir le *juge* comme un office permanent, au moins parmi les *Tervingi* (Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 103). Valverde (« De Atharico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 148) croit plutôt que ce rôle était limité au temps de guerre.

⁷⁷⁶ On ignore encore s'il y avait une hiérarchie parmi tous ces *rois*, à savoir si certains d'entre eux jouissaient de plus d'autorité ou d'intimité avec le *juge*, etc.

⁷⁷⁷ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, 96.

⁷⁷⁸ Deux manuscrits de la lettre, datant du 10^e s., ont survécu au temps; Heather et Matthews (ibid., 103) résument rapidement la chronologie de leurs éditions jusqu'à eux.

Partie C – *Goths* d'Alaric

la tradition *grecque* des martyrologies⁷⁷⁹. Il s'ensuit que l'auteur du texte avait fort probablement un *habitus grec* et qu'il faut donc s'en méfier dans une certaine mesure⁷⁸⁰. On se doute aussi que cette histoire nous soit parvenue parce qu'il s'agit essentiellement d'une mise en scène moralisante, alors que Saba préféra mourir plutôt que de trahir ses croyances religieuses.

Or, notre intérêt pour le texte relève plutôt du fait qu'il n'y a aucun autre récit, toute époque confondue, qui ne met aussi clairement en relief l'*espace dominé* d'une *société gothe*. L'examen critique le plus complet qui nous soit accessible sur le sujet reste celui d'Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*.

On trouve dans ce récit le seul modèle connu d'un *microcosme* de ce que pouvait avoir été « l'une » des *sociétés gothes* du 4^e siècle⁷⁸¹. On y voit essentiellement trois *espaces sociaux* interagir : les *esclaves*, les *paysans*, et les *nobles*. Le texte parle de persécutions, ce qui pourrait vouloir dire que les *rois* ou le *juge* se rabattaient sur la religion pour légitimer leurs places dans la *structure sociale*. Sinon, il faudrait tout de même en conclure que la religion occupait une place centrale dans le fonctionnement de cette *société*.

Autre chose digne de mention est que les *nobles* n'habitaient pas le village de Saba. Il se peut très bien que Saba vécût dans un petit hameau très ordinaire, mais le fait que les nobles devaient couvrir une bonne distance pour se rendre au village afin d'y faire régner l'ordre laisse penser que cette *société* était assez lâchement maintenue

⁷⁷⁹ Ibid, 102.

⁷⁸⁰ Voir Heather et Matthews (ibid., 102) : « The *Passion* is therefore presented in a literary and liturgical, as well as in a historical, dimension. This must be borne in mind by anyone approaching the text as a historical document about Gothic society. »

⁷⁸¹ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

ensemble par une *structure du pouvoir* distante⁷⁸². Le texte pourrait même nous pousser à croire que l'*espace dominant goth* ne s'intéressait à l'*espace dominé* que lorsqu'un problème surgissait qui menaçait de déstabiliser la *structure sociale*.

Qui plus est, même si on y apprend que les *nobles* s'étaient déplacés pour remettre les choses en ordre (ce qui est en soi une preuve du sérieux avec lequel on considérait les problèmes religieux), il reste que « les » *Goths* semblaient vivre éparpillés sur un grand territoire, sans vraiment avoir d'interaction quotidienne entre leurs *dominés* et *dominants*. L'idée d'une *collectivité* solidaire s'appliquerait alors beaucoup plus aux *microsociétés gothes* (Saba et ses comparses) qu'à la *structure* globale qui impliquait l'*espace dominant* dans l'équation⁷⁸³.

En ce sens, la traversée du Danube de 376 pourrait être reconsidérée comme un évènement qui rassembla au même endroit une multitude de *microsociétés*, sans autres points communs peut-être que l'*espace dominant* (peut-être même plusieurs *espaces dominants* distincts) qui agissait comme figure de proue au mouvement. Pourtant, il n'y a rien de concret qui permettrait d'établir des rapprochements entre tous ces *différents* groupes.

Remarquons aussi que le cas de Saba montre bien que l'on ne peut pas tenir pour acquis qu'un *espace dominant* était en mesure de forcer sa vision du monde sur les *dominés* avec un quelconque succès, religion incluse⁷⁸⁴. Tout ce que l'on peut en déduire avec certitude est que Saba et ses égaux savaient qu'il y avait des gens au-dessus d'eux qui pouvaient les forcer à faire certaines actions et auxquels ils devaient allégeance au risque de se voir maltraités. La séparation est très nette entre ces *groupes sociaux*, bien que l'on ignore toujours ce qui permettait de faire partie de cet

⁷⁸² Il ne semble pas y avoir eu de forme d'autorité permanente quelconque qui aurait agi au nom des *nobles* et/ou du *roi* en leur absence.

⁷⁸³ Remarques similaires chez Sivan, « Alaricus Rex: Legitimizing a Gothic King », 110.

⁷⁸⁴ Nous avons mentionné rapidement le cas d'Ulfila qui a simplement décidé de quitter sa *société* et ses persécutions pour aller s'installer dans l'Empire. Saba aurait eu tout le temps du monde lui aussi de quitter pour ailleurs; son entêtement est vraiment ce qui l'a perdu à la fin. Il semble donc que les gens avaient le choix de rester ou de partir.

Partie C – *Goths* d'Alaric

espace dominant. L'archéologie peut offrir quelques pistes, alors qu'il nous est possible d'examiner l'écart des *espaces sociaux* sur la base de la richesse du matériel funéraire qu'on y retrouve⁷⁸⁵. On sait donc que ces *sociétés* étaient *verticalement* fortement graduées, sans toutefois pouvoir affirmer que ce matériel était ce qui donnait plus d'autorité à l'individu en question. Après tout, il aurait très bien pu y avoir des habitants du village de Saba qui possédaient plus de biens que le groupe qui venait les soumettre au test.

Ce qui porte à l'autre aspect vraiment intéressant du texte et qui se veut la référence à la possession de terres : on y rapporte que, parce que Saba n'avait rien d'autre que ses vêtements comme possession personnelle, il ne pouvait ni aider ni nuire à l'*espace dominant*⁷⁸⁶. En découle que, pour faire partie d'un *espace social* dans ce secteur du monde *goth*, il fallait au moins être propriétaire de quelque chose de concret, sans doute des terres. Le chiffon de Saba était loin d'être suffisant pour lui gagner la considération de l'*espace dominant*.

Ironiquement, c'est cette pauvreté qui faillit lui sauver la vie, ce qui voudrait dire par ailleurs qu'on ne rejetait pas à coup sûr ceux qui ne possédaient rien. En outre, même si l'*espace dominant* n'avait aucun intérêt pour Saba, il en avait pour le reste des habitants du village. Cela serait peut-être une indication que les gens de cette partie du monde *goth* étaient propriétaires de biens en règle générale. Cela dit, on ignore tout de ce que les *dominants* ou leur *roi/juge* retiraient du village en question; on sait seulement que la religion y était reliée de près d'une certaine manière et qu'elle était perçue comme capitale au bon fonctionnement de la *société*, par cet *espace social*⁷⁸⁷.

Il semblerait aussi que l'*espace dominant* (les *optimates*) avaient un pouvoir législatif

⁷⁸⁵ Voir Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, 63-64, 72-81, 88. Matthews semble parfois d'un autre avis cependant : Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 324. C'est un aspect de la *société* qui reste pourtant vrai à toute époque, comme par exemple en Espagne au temps du royaume de Tolède : voir Lopez Quiroga, Barroso Cabrera, et Morín de Pablos, « Mundo funerario y presencia 'germánica' en 'Hispania' (ss. V-VI) », 429.

⁷⁸⁶ Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, 106.

⁷⁸⁷ Sivan, « Alaricus Rex: Legitimizing a Gothic King », 109-110.

Partie C – *Goths* d'Alaric

extrême puisque Saba fut finalement condamné à mort par noyade. Le texte ne dit pas qu'ils ont eu à s'entretenir avec leur *roi* sur le cas de Saba, ni qu'ils lui firent un procès. Il semble donc possible que dans cette partie du monde *goth*, on pouvait user de force contre les *dominés* à sa discrétion, au point de pouvoir condamner à mort les « rebelles » sans problème apparent.

(2) Organigrammes

Cela nous laisse alors avec une première *structure du pouvoir* assez peu extraordinaire pour cette *société gothe ante-376* :

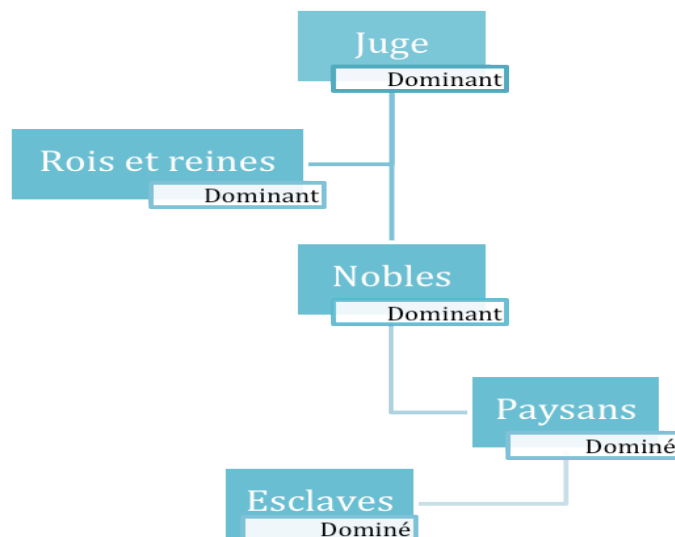


Diagramme 1 - Structure du pouvoir des *Goths ante-376*

Ainsi, les fragments recueillis à propos des quelques *sociétés* visibles dans nos sources semblent indiqués qu'on y comptait cinq grands groupes : *juge* > *rois* > *nobles* > *paysans* > *esclaves*⁷⁸⁸. Sans doute y avait-il une certaine hiérarchie parmi la *noblesse* et la *paysannerie* (artisans, guerriers, chefs de village, etc.), mais cela nous échappe

⁷⁸⁸ Pour un schéma très similaire qui s'appliquerait à l'ensemble des groupes *barbares*, voir Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, 51.

Partie C – *Goths* d'Alaric

totallement. Peut-être y avait-il également certains « entre-deux », comme les prisonniers de guerre (*Romains* et autres) ou les marchands, mais cela aussi nous l'ignorons. Nous ne savons pas non plus quelle place pouvait occuper un Ulfila parmi les *Goths christianisés*. *Idem* pour les guerriers; formaient-ils un *espace social* distinct ou étaient-ils inclus dans la paysannerie? Enfin, on est dans le noir pour ce qui est de savoir le rôle des hommes assignés à la religion *traditionnelle gothe* et si cette tâche incombait aussi aux *rois* ou au *juge*⁷⁸⁹. Les persécutions peuvent supporter le second scénario. Quoi qu'il en soit, en incluant ces sous-groupes qui restent hypothétiques, nous aurions une structure plus complexe :

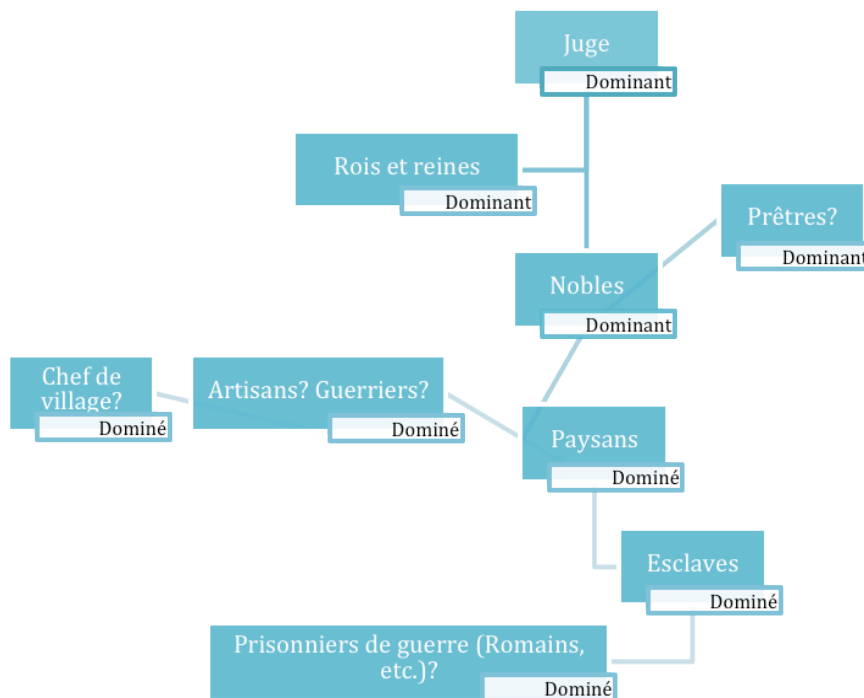


Diagramme 2 - Structure du pouvoir des *Goths* ante-376

En somme, ce *microcosme goth* nous offre une *structure sociale* classique. On voit

⁷⁸⁹ Matthews (*The Roman Empire of Ammianus*, 330) rapporte le passage d'Eunape où il est question de prêtres et prêtresses chez certains *Goths*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

clairement l'espace *dominant* imposer sa volonté sur les *dominés* avec des résultats mitigés. On n'a pas l'impression qu'il s'agissait d'une *société* égalitaire, loin de là. On ne peut pas dire non plus que l'espace *dominé* admirait ses *dominants*; on sent plutôt que les *paysans* craignaient cette visite⁷⁹⁰. Comme nous l'avons dit, nous doutons qu'ils ressentissent une quelconque solidarité vis-à-vis ces *nobles* qui venaient les soumettre au test. Les *paysans* se rangèrent plutôt derrière Saba, ce qui va dans le sens contraire : ils restaient fidèles entre eux même lorsque les *dominants* se pointaient⁷⁹¹. S'ensuit que la solidarité de la *société* en entier (*dominants* et *dominés*) pourrait être remise en question.

c) Particularité critique des *Goths* d'Alaric

Il vaut donc la peine de réaliser pleinement à ce point-ci que les *Goths* d'Alaric présentent un cas particulier, autant pour la fin du 4^e siècle qu'en comparaison avec ce que l'on a vu de quelques *sociétés gothes ante-376* telles que mises en évidence dans le récit de Saint Saba.

En effet, Alaric et son groupe ne partageaient pas cette *structure tribale* classique, ce qui est rendu évident par le simple fait qu'ils n'étaient pas éclatés sur un grand territoire. Ils opéraient ensembles, à l'intérieur des frontières *romaines*, tout en étant soumis à la *structure* du *champ* militaire et à l'autorité du pouvoir impérial.

Puis, contrairement aux *Vandales* qui sont allés s'installer en Afrique, au cœur d'une *société* avec laquelle ils n'avaient jamais eu de contact auparavant, les *Goths* auraient été installés exactement là où ils auraient eu le plus de familiarité avec les *Romains*⁷⁹².

⁷⁹⁰ Même remarque chez Heather et Matthews, *The Goths in the Fourth Century*, 103.

⁷⁹¹ Noté aussi par Sivan, « Alaricus Rex: Legitimizing a Gothic King », 109; et Heather, « Goths and Huns, c. 320-425 », 494.

⁷⁹² Suivant la tradition (inventée) qui découle de Pacatus et Thémistios, Bierbrauer ("Tracce archeologiche dei Visigoti fra il 376 e il 496-507," 298) parle de la Dacie et de la Thrace. Soulignons que, selon Merrill et Miles (*The Vandals*, 2009, chap. 4), même les *Vandales* se seraient fondus dans cette *société romaine* très rapidement. Voir aussi von Rummel, « Les Vandales ont-ils porté en Afrique un vêtement spécifique? », 281.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Cet élément fait en sorte qu'on peut difficilement argumenter comme Merrills et Miles le font pour les *Vandales*, en défendant l'idée d'une *identité* forte parce qu'établie en bloc au sein d'une communauté *étrangère* et très consciente de sa propre *identité*⁷⁹³.

C'est également une tout autre situation que ce que l'on voit en ce moment dans le débat portant sur la « *Romanisation* »⁷⁹⁴ des peuples *Gaulois*, *Ibériens*, *Africains*, etc. C'est dire que nous estimons que Rome s'est forcée un chemin tôt dans ces territoires et a obligé, dans une certaine mesure⁷⁹⁵, les *étrangers* qui y habitaient à emprunter, utiliser, voire imiter ce qui se faisait en Italie qui était alors le véritable étalon de la *société romaine*⁷⁹⁶. Certes, un certain partage *culturel* était déjà en branle avant les guerres qui permirent aux *Romains* d'investir définitivement ces endroits – il y avait donc une certaine familiarité avec la *culture italienne* avant l'aire *romaine*. Reste que, les conquêtes mirent une pression considérable au moins sur les *étrangers* qui espéraient pouvoir s'établir comme figures *dominantes* dans leurs nouvelles *sociétés* respectives. Comme l'a déjà remarqué Kulikowski, on peut aisément mesurer le succès de cette pression dans l'avènement d'empereurs comme Trajan, Hadrien ou Septime

Nous faisons valoir plus loin que nous ne croyons pas à la tradition érudite qui veut faire des *Goths* d'Alaric les restes, voire même les descendants, des *Goths* de 376-382. Le but ici n'est que de ramener à l'attention du lecteur le fait que ces *Goths* de 376-382 ont été installés de force sur un territoire qu'ils n'avaient pas choisi, parmi une population avec laquelle ils avaient déjà sans doute de nombreuses affinités, et sans aucun outil pour préserver leur « *culutre* » ou leur « *Histoire* » (cela, s'ils en avaient même jamais eu de bien définis avant 376 et qu'ils auraient été en mesure d'en conserver l'essentiel malgré les événements malheureux qui suivirent la traversée du Danube). Le passage d'un *habitus goth* à un *habitus romain* était imparable, sinon pour les adultes de 376, au moins pour les jeunes enfants qui les accompagnaient et certainement pour les générations suivantes. En résulte que, même si le groupe d'Alaric avait été formé à partir des *Goths* de 376-382 ou de ses restes/descendants, l'*ethnicité* n'aurait eu aucun rôle à jouer dans les événements subséquents.

⁷⁹³ Merrills et Miles, *The Vandals*, 2009, chap. 4.

⁷⁹⁴ cf. *supra* : 22, note 96.

⁷⁹⁵ Nous ne sommes pas certain que tous les *étrangers* de toutes les *strates sociales* aient épousé au même moment la *culture* de l'envahisseur. Nous croyons plutôt que la « *romanisation* », si un tel phénomène a réellement existé, fut un long processus et peut-être même jamais vraiment mené à terme.

⁷⁹⁶ Entre en jeu ici des éléments cruciaux comme le système judiciaire, la religion, l'architecture, la monnaie, la figure d'autorité ultime qu'était d'abord le Sénat et plus tard l'empereur, etc.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Sévère⁷⁹⁷.

Cela dit, le passage des *Goths* dans l'Empire avait été un acte de soumission beaucoup plus *déstructurant* que n'aurait pu l'être une conquête *romaine*. Le cas des *Gaulois* est donc diamétralement opposé à celui des *Goths*. En effet, les *Goths* n'ont jamais eu l'espoir de pouvoir résister aux demandes des *Romains*; ils n'ont pas eu l'avantage de l'« unité » *sociale* des *Gaulois* ou des *Ibériens* qui, eux, ont eu la chance de demeurer sur leurs terres et bien souvent de conserver plusieurs éléments déterminants de leurs « coutumes ». Le monde des *Gaulois* a certainement été différent après la conquête *romaine*, mais il a su conserver longtemps des points de repère qui remontaient plus loin et allaient au-delà de l'influence *romaine*. On ne pourrait défendre cette idée de manière réaliste sur le cas des *Goths* qui, une fois dans l'Empire, perdirent tout cadre de référence, se virent divisés et réassemblés selon des paramètres qu'ils n'avaient jamais envisagés et pour lesquels ils n'avaient pas de réponse immédiate⁷⁹⁸. Les *Goths* furent transplantés et remaniés, les *Gaulois* furent soumis et investis.

On ne le dira jamais assez : les *Goths* n'ont gagné qu'une victoire à Andrinople sans remporter la guerre en fin de compte. Ils ne sont pas sortis de l'affaire en vainqueurs et ils n'ont pas fait vaciller l'Empire sur ses fondations. Théodose a rapidement rectifié la situation et les *Goths* n'ont logiquement rien pu exiger des *Romains*, encore moins s'imposer parmi eux; ils ont été vaincus par Théodose puis installés là où il le voulait bien et selon ses propres conditions suivant l'habitude des empereurs comme Constantin⁷⁹⁹ ou même Marc-Aurèle⁸⁰⁰. Il s'agit aussi de la dissemblance la plus frappante entre les *Goths* et les *Vandales*.

Donc, au lieu d'occuper la place de l'*espace dominant* ou d'y faire compétition, ou

⁷⁹⁷ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 23.

⁷⁹⁸ Il est à noter que cela s'applique à n'importe quel *Goth* ou groupes de *barbares* qui allèrent vivre dans l'Empire, et non pas seulement à ceux de 376.

⁷⁹⁹ Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 181-182.

⁸⁰⁰ Barbero, *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 111 et chap. 3.

Partie C – *Goths* d'Alaric

encore d'imposer une nouvelle *structure* du pouvoir en Thrace, il est sans équivoque que les *Goths* ont dû s'adapter à la *société* qu'ils intégraient à titre de *colons*. Et suivant le mutisme de nos sources sur la question, on ignore s'il y avait une figure dominante comme *Genséric* parmi les *Goths* en 382 qui aurait pu forcer sa manière de voir le monde sur une partie des *Romains*. C'est donc dire qu'à la fin, les *Goths* n'ont pas été le catalyseur d'une nouvelle *société*, ils n'ont fait que se fondre dans la masse.

Pour toutes ces raisons, on peut douter que les *Goths* ne conservassent un sens *identitaire* fort au lendemain d'Andrinople. Ce que l'on voit se produire en Afrique avec les *Vandales* ne se produira qu'à Toulouse pour les *Goths*, sous Wallia. Rien ne permet d'avancer qu'une telle *conscience collective* était présente entre 378 et 410. Qui plus est, en considérant le groupe d'Alaric comme une armée hétéroclite, et en rejetant la théorie de l'*ethnogenèse* telle que mise de l'avant par Wolfram, on se libère de ce carcan *identitaire* et on se donne les outils pour étudier ce groupe pour ce qu'il était à l'origine : une armée, et certainement aussi *romaine* que celles de Gaïnas ou de Stilicon à la même époque.

Enfin, c'est aussi en partie dû à cette particularité qu'on ne croit pas qu'Alaric puisse être rapproché des *barbares* à l'*identité* double comme Arbogaste qui, eux, pouvaient jouer un rôle prépondérant d'un côté ou l'autre de la frontière *romaine*⁸⁰¹. En fait, on peut penser qu'Alaric ait été en tous points similaires aux autres figures *gothes* prépondérantes de l'époque : Fravitta, Sarus, Gaïnas, etc. Il semble que tous ces *Goths* n'avaient pas maintenu de liens outre Danube et qu'ils fonctionnaient dans un cadre entièrement *romain*⁸⁰², alors qu'Arbogaste, lui, était encore capable de se quereller avec d'autres rois *francs* transrhénans⁸⁰³.

⁸⁰¹ Sur la position d'Arbogaste, voir Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 235-236; Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 85.

⁸⁰² En fait, ils semblent avoir été beaucoup plus près d'un Silvanus de ce côté.

⁸⁰³ Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 237.

Partie C – *Goths* d'Alarici) **Composition ethnique**

Enchaînons avec quelques mots sur la composition « des » *Goths*. Il faut noter que même avant d'entrer dans l'Empire en 376, les *Goths* étaient déjà en voie de perdre leur hypothétique *gothicité*⁸⁰⁴. Mathisen et Sivan mentionnent que, entre 275 et 375, les *Goths* se seraient mêlés aux *Sarmates*, *Daces* et *Romains* qui vivaient dans la région frontalière du Danube⁸⁰⁵. Ce brassage eut des conséquences majeures comme on l'a vu avec l'archéologie puisque les *Goths* restent invisibles dans les vestiges qu'ils ont laissés. En d'autres mots, c'est simplement avouer que l'on ne sait pas vraiment ce que c'est qu'un *Goth* du point de vue de sa *culture matérielle*⁸⁰⁶.

Qu'elle était alors la composition des *Goths* une fois qu'ils attirèrent l'attention des auteurs *romains*? Voilà une autre question difficile. On doit être conscient qu'on ne pourra jamais arriver à une réponse définitive sur cette question⁸⁰⁷; tout au plus, on peut espérer montrer la variété des groupes impliqués à chaque fois que l'occasion se présente⁸⁰⁸.

⁸⁰⁴ *contra* Heather, *The Goths*, 174-178; Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 193. Toutefois, Halsall (*ibid.*, 134) dit précisément que les « *Goths* » dénombreraient bien des *ethnicités* dans le groupe, bien qu'il croit à la fin que tous pouvaient se dire *Goths* malgré tout.

⁸⁰⁵ Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity : the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) », 2. Nous notons que Mathisen et Sivan tiennent cependant pour acquis que ces *Goths* fussent homogènes avant d'arriver au Danube, ce qui nous semble problématique. Voir par exemple Wolfram (*History of the Goths*, chap. 2; "How many Peoples are (in) a People," 102) et Collins (*Early Medieval Europe 300-1000*, 50), de même que Pohl ("Invasori e invasì," 15) et Matthews (*The Roman Empire of Ammianus*, 322).

⁸⁰⁶ Drinkwater, « The Goths in the Fourth Century by Heather and Matthews »; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 60-70; Merrills et Miles, *The Vandals*, 2009, 83-85; Collins, *Early Medieval Europe 300-1000*, 48. On a vu toutefois que certains chercheurs, comme Lopez Quiroga ("Mundo funerario y presencia 'germánica' en 'Hispania' (ss. V-VI)," 216), croient toujours que le matériel funéraire permet d'identifier « l'*ethnicité* » de l'individu dans certains cas.

⁸⁰⁷ Un point que Kulikowski (« Nation Versus Army : A Necessary Contrast? », 69-84) a brillamment démontré.

⁸⁰⁸ Voir Collins, *Early Medieval Europe 300-1000*, 53. Voir aussi Murray : « It is not news now; in fact the composite nature of early Germanic peoples has been recognized since the beginnings of modern scholarship. » (Murray, « Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks », 50).

Partie C – *Goths* d'Alaric

Prenons par exemple l'entrée dans l'Empire en 376. On peut lire chez Ammien que ces *Goths* étaient en fait les *Tervingi*, soit les plus familiers avec l'Empire à ce moment⁸⁰⁹. Ils ont toutefois été rejoints presque immédiatement par un groupe « indépendant » de *Greuthungi* (c.-à-d. commandés par leur « roi » Videric)⁸¹⁰, puis, peu avant Andrinople⁸¹¹, par un autre groupe de soldats *goths* (commandé celui-là par Sueridas et Colias)⁸¹². De ce fait, on sait aussi qu'au lendemain de cette bataille vint s'ajouter un détachement de cavalerie *alaine* et *hunnique*⁸¹³, de même qu'un bon nombre de déserteurs et de *Romains* insatisfaits⁸¹⁴. Ainsi donc, les *Goths* étaient déjà loin d'être « ethniquement purs » dès leur premier séjour dans l'Empire.

On pourrait toujours en rajouter; des esclaves (*romains*, *goths* et/ou autres) et des déserteurs *barbares* et *romains*⁸¹⁵ se seraient encore joints au groupe qui suivait Alaric

⁸⁰⁹ Amm. Marc. 31.4.1; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 31. On peut croire en toute vraisemblance que ces *Tervingi*/*Greuthungi* dénombrèrent déjà dans leurs rangs bien des gens d'origines diverses, comme des *Sarmates*, *Suèves*, *Alains*, *Huns*, etc. (voir à ce sujet: Geary, *The Myth of Nations: the Medieval Origins of Europe*, 62).

Souvenons-nous que certains experts influents s'entendent pour dire que le groupe d'Alaric était en fait ces *Tervingi* – qui ne le sont déjà plus vraiment – établis dans l'Empire par Théodose en 382 (Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 194; *contra* Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 51; et surtout Kulikowski, « Nation Versus Army: A Necessary Contrast? »). La raison de cette hypothèse vient à la fois du fait qu'Alaric combattit l'usurpateur Eugène en 394 aux côtés de Théodose et qu'il avait sous son commandement, croit-on, un détachement qui provenait de ces *Goths* de 382 (Liebeschuetz, *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 55-56; Kulikowski, « Nation Versus Army: A Necessary Contrast? », 79-80).

⁸¹⁰ Amm. Marc. 31.4.11.

⁸¹¹ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 138-139 et 142; Goldsworthy, *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*, 253.

⁸¹² Amm. Marc. 31.6.1.

⁸¹³ Amm. Marc. 31.16.1-6; Goldsworthy, *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*, 253. Voir toutefois Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 144-145) qui refuse d'y voir une composante du groupe; il croit plutôt que ces nouveaux venus avaient été recrutés pour combattre seulement. Or, il revint sur sa position en 1996 (Heather, *The Goths*, 176).

⁸¹⁴ Barbero, *The Day of the Barbarians*, 57-58, 63.

⁸¹⁵ Amm. Marc. 31.15.5-9, 16.1; Goldsworthy, *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*, 253.

Partie C – *Goths* d'Alaric

quelque part en 408, sans oublier les « restes » de l'armée de Stilicon⁸¹⁶. C'est donc dire que, même en faisant fi des pertes subites lors des pérégrinations et des guerres qui se déroulèrent entre 376 et 410, et immanquablement du recrutement qui s'ensuivit, on est en mesure d'apprécier la nature bigarrée de ces groupes « *goths* »⁸¹⁷.

Au final, même si on ne peut vraiment avancer de pourcentage tangible quant à la composition *ethnique* des *Goths* d'Alaric, il semble au moins clair que le « *Goth* » était fortement dilué dans l'ensemble⁸¹⁸. Il paraît évident que de se montrer aussi optimiste que certains et de croire qu'ils descendaient tous des *Goths* de 376 se révèle être une impossibilité, ne serait-ce qu'en considérant la mathématique impliquée dans l'équation⁸¹⁹.

d) *Alaric* et « *ses* » *Goths*

Suivant ce que l'on a vu jusqu'ici, la prochaine question doit s'intéresser à l'origine de l'armée d'Alaric. Pour résoudre cette énigme, il faut préciser l'année en question. En effet, contrairement à l'interprétation d'Heather, nous croyons plutôt qu'Alaric mena différents groupes tout au long de sa carrière de général; nous avons même la certitude

⁸¹⁶ Ce serait plus de 30,000 hommes selon Zosime. Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 213) se montre toutefois sceptique, et à juste titre. Selon lui, ce serait environ 10,000 soldats (*goths*) qui se seraient joints à Alaric suite à la mort de Stilicon et aux massacres de leurs familles, ce qui représente néanmoins un nombre (trop) considérable.

⁸¹⁷ Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 189-194. On sait aussi qu'Attalus Priscus, un noble romain, s'ajouta à ce groupe en 409 (Livermore, *The Twilight of the Goths: The Rise and Fall of the Kingdom of Toledo c. 565-711*, 31-32). On se reportera au 3^e chapitre de cette thèse pour un rappel des problèmes potentiels qu'auraient pu entraîner tant d'ajouts au groupe *original* (suivant le concept d'*habitus*). Loin d'y voir un avantage, nous y voyons plutôt un inconvénient assez sérieux qui aurait même pu menacer la survie du groupe. Cela est aussi sans compter les problèmes logistiques potentiels qu'on a vus au 5^e chapitre.

⁸¹⁸ « Nearly a century and a half of exposure to *Romanitas*, both along the frontier zones and inside the imperial frontiers culminated in the emergence of a new Gothic society in Aquitania. » (Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity: the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) », 3). Nous croyons cette citation être tout à fait à point pour le groupe d'Alaric, même si les auteurs font allusion ici au « *royaume* » de Toulouse.

⁸¹⁹ Kulikowski (*Rome's Gothic Wars*, 158) reconnaît ce fait lui aussi, bien qu'à l'image de P. Heather, il ne semble pas vouloir reconnaître que les membres du groupe d'Alaric n'étaient pas tous *Goths*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

que les détachements qu'il avait sous ses ordres contre Eugène n'étaient pas identiques à ceux qui entrèrent avec lui dans Rome en 410⁸²⁰.

Cette conviction provient de plusieurs éléments, en commençant par les nombreux passages où Claudien rapportent les guerres entre Stilicon et Alaric qui, à ses dires, l'auraient anéanti plusieurs fois entre 395 et 403⁸²¹. La logique simpliste qui en découle est la suivante : de telles guerres auraient impliqué des pertes en hommes.

En effet, supposons un instant qu'Alaric était vraiment à la tête des *Goths* de 382 (ou de *barbares* révoltés quelconques) en Grèce en 395⁸²². Il faut d'abord admettre que ses forces n'auraient certainement pas dénombré 25 000 hommes à ce moment et il semble évident que la guerre en Grèce aurait été ressentie lourdement, cela même en supposant qu'il n'ait pas été complètement détruit par Stilicon. D'ailleurs, le fait que le généralissime gagna la Grèce par voie de terre en 395⁸²³ pourrait venir soutenir l'idée qu'il n'avait avec lui qu'une « petite » armée⁸²⁴. De ce fait, il parvint à surprendre les *Goths* tellement il s'était déplacé rapidement et il les força à se réfugier dans les montagnes, où il les assiégea. Cela voudrait dire qu'Alaric (s'il était présent) ne commandait pas une grande armée non plus. Les pertes encourues dans le camp des *Goths* à cette

⁸²⁰ Raisonnement identique chez Schwarcz, "Relations Between Ostrogoths and Visigoths in the Fifth and Sixth Centuries and the Question of Visigothic Settlement in Aquitaine and Spain," 220–221 (quoi qu'il pense lui aussi qu'une fraction importante venait des *Goths* de 382, en plus de suivre Jordanès sans réserve). Liebeschuetz (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 54) est d'un autre avis; pour lui, Alaric aurait formé le cœur de son armée dès 388 lors d'une escarmouche contre Théodose.

⁸²¹ 395 en Grèce (incertain); 397 en Grèce (incertain); 401 au Timavus; 402 sur l'Addua; 402 près de Milan; 402 à Pollentia; 402 à Verona. Voir Claud. *Bell. Get.*; *VI Cons. Hon.*

⁸²² Notez que nous sommes d'un autre avis sur cette question; nous ne croyons pas qu'Alaric se mesura à Stilicon en 395, mais bien en 397 au plus tôt. Voir *infra* : chap. 8.

⁸²³ Wolfram, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*, 93.

⁸²⁴ Les érudits tiennent toujours pour acquis que Stilicon avait avec lui toutes les armées de l'Empire sur la seule base que Théodose était mort à l'Ouest et que son armée serait restée là, sous la gouverne du généralissime. Puis il y a bien Claudien qui met en scène la remise de l'armée *orientale* à Rufin. Pourtant, il n'y aurait pas eu de logique à ce moment précis à aller investir l'Orient : Stilicon avait l'appui d'Honorius et il valait certainement mieux se présenter en ami plutôt qu'en ennemi. Le but ultime était de garder l'Empire en un seul bloc et il fallait se concilier Arcadius à tout prix qui était, après tout, l'aîné et l'empereur sénior.

Partie C – *Goths* d'Alaric

occasion, tout comme en 397, auraient donc été assez importantes, toute proportion gardée.

Qu'Alaric ait bel et bien combattu Stilicon en 395 ne change pas grand-chose en fin de compte puisqu'il eut à composer avec des pertes importantes malgré tout durant son « expédition » en Italie (401-403). De ce fait, entre 397 et 401, Alaric était la figure militaire dominante de l'*Illyricum* et son bassin de recrues était vaste. Son armée qui alla se poster devant Milan en 401 était probablement plus nombreuse que celle qui faillit succomber à Stilicon dans les montagnes de Grèce en 397. Elle était formée sans l'ombre d'un doute d'éléments *romains* aussi. Ensuite, les défaites à Pollentia et Verona en 402, en plus des pertes encourues dans les parages de Milan, ont immanquablement transformé à nouveau l'armée d'Alaric. On peut être certain qu'il renfloua ses rangs une fois de retour en *Illyricum*, mais on peut émettre de sérieux doutes quant au fait que ces nouvelles unités auraient été en majeures parties formées de *Goths*. Rien ne nous permet de nourrir cette idée. Tout cela pour dire que la conceptualisation de l'armée d'Alaric sous forme de bande de *fédérés goths* de la tradition semble au moins très incertaine⁸²⁵.

Par la suite, l'appel de Stilicon en 405 mettait, en théorie du moins, Alaric au service de la cour *occidentale* et lui fermait peut-être le territoire oriental à partir de la Macédoine qui était toujours sous le contrôle d'Arcadius. Si ce fut le cas, la Thrace (et donc les fameux *Goths* de 382) aurait été hors d'atteinte⁸²⁶. Le recrutement qu'il aurait mené entre 405 et 408 aurait dû être composé à partir d'éléments *romains* ou bien provenant du *Barbaricum*. Dans les deux cas, rien ne permet de postuler que ces recrues étaient *gothes*. Cette armée de 405-408 est celle que l'on vit devant Rome l'année suivante. Elle fut grossie graduellement d'éléments hétéroclites comme nous l'avons déjà men-

⁸²⁵ Par exemple, chez Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 114; voir également Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? ».

⁸²⁶ Il est plutôt probable que la Thrace lui ait été fermée dès 395-397. Ce territoire était placé sous la responsabilité du *magister militum per Orientem*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

tionné : *esclaves, Romains, barbares*. Encore une fois, rien ne permet d'adopter la position d'Heather, à savoir que les *Goths* étaient toujours une fraction considérable de chacun de ces ajouts.

C'est simplement dire qu'il n'y a aucune preuve concluante qu'Alaric s'acharnait à remplacer ses disparus par de nouveaux *Goths*⁸²⁷. Heather argumente de cette façon parce qu'il persiste à croire qu'Alaric voulait absolument conserver intacte l'*identité gothe* de son armée. Nous croyons plutôt que l'*ethnicité* de ses hommes n'avait aucun poids dans l'esprit du général. L'important, c'était de remplacer des soldats par des soldats, peu importe leurs origines.

Il faut donc être prêt à considérer sérieusement que le recrutement d'Alaric se faisait à même la région où il se trouvait et qu'il n'a sans doute jamais rappelé des *Goths* de Thrace. Pour une chose, cela n'aurait pas été très pratique. N'oublions pas non plus qu'en tant que *magister militum per Illyricum*, il aurait eu tout le loisir de recruter ses soldats parmi la population *romaine* de Grèce, d'Épire et de Macédoine. Il n'avait pas besoin des *Goths*.

Considérant tous les points que nous venons de soulever à l'instant, « le » groupe d'Alaric mériterait d'être compris comme une entité fluctuante⁸²⁸. Les sources supportent cette interprétation lorsqu'on les examine de plus près⁸²⁹. Pendant ses années au service d'Arcadius (c.-à-d. de 397 au plus tard, jusqu'en 408), Alaric commanda plusieurs détachements militaires. Or rien ne nous permet de croire qu'il travaillait toujours avec les mêmes soldats ou les mêmes unités, hormis Claudien qui effectua le premier

⁸²⁷ En réalité, Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 315) repasse en vitesse le nombre de morts lors des guerres depuis 376 sans même reconnaître que cela va à l'encontre de la thèse qu'il défend (c.-à-d. une majorité de *Goths* dans le groupe). Peu importe puisqu'à son esprit, le groupe d'Alaric avait toujours été *goth* en grande majorité, même à l'époque du sac de Rome (ibid., 214, 223-224, et surtout 323-326). Voir plus récemment Heather, « 410 and the End of Civilization », 435-437.

⁸²⁸ Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? ».

⁸²⁹ Mis à part Claudien, naturellement. Pensons à Zosime, Eunape, Olympiodore, etc. On ne parle que de *barbares* la plupart du temps, sans mentionner les *Goths* dans l'affaire.

Partie C – *Goths* d'Alaric

le rapprochement avec les *Goths* de 382⁸³⁰. Par la suite, les auteurs *romains* (dans le même esprit que Claudien) maintenèrent l'*identité barbare* de ce groupe à travers les décennies parce que son général restait le même et auquel il fallait donné un *identité barbare* par convention rhétorique. Cela ne veut pas dire que la nature du groupe resta inchangée pendant tout ce temps. Tout comme l'armée de Stilicon était « *romaine* », même avec l'addition de *barbares* en quantité, celle d'Alaric restait « *barbare* » même si elle comptait sur d'autres éléments en grand nombre.

e) Structure du pouvoir des *Goths* d'Alaric

i) Espaces sociaux

Il faut dire en partant qu'Alaric n'était pas un *rex* (un *roi*), une réalité que nous allons examiner en détail dans le chapitre 8. Cela n'enlève rien au fait qu'il était le général de son armée et donc, qu'il se trouvait tout de même à occuper l'un des plus hauts échelons de la pyramide *sociale*. Évidemment, si on postule qu'il y avait des hommes au sommet, c'est qu'il devait y en avoir aussi au bas. Cela va à l'encontre de la tradition érudite qui nous présente sans cesse les *Goths* d'Alaric comme un groupe égalitaire, et nourri d'un sentiment quasi *national*. Dans les faits, on sait très bien qu'il y avait une hiérarchie. Cette section essaie d'en déterminer les ramifications.

(1) Entourage d'Alaric

On ne sait rien de l'entourage d'Alaric durant les « guerres » en Grèce. Considérant qu'il sortait à peine de la guerre contre Eugène, il semble naturel de croire que son groupe suivait la *structure* d'un détachement militaire *romain*. On n'a en effet aucune raison de croire que les *Goths* d'Alaric étaient autre chose à ce moment qu'un détachement de l'armée de Théodose, retourné à l'Est après la guerre. On ne sait même pas si Alaric était bien à la tête du groupe en 395, une chose que Claudien omet de

⁸³⁰ Voir *infra* (258 et *sqq.*) pour notre analyse de la fourberie de Claudien.

Partie C – *Goths* d'Alaric

clarifier dans ses premiers poèmes et dont nous avons déjà parlé et sur laquelle nous reviendrons en détail au chapitre 8. C'est dire que la *structure* de ce groupe aurait été identique à celle que l'on retrouvait dans l'armée *romaine*, avec sa hiérarchie et sa gradation complexe dont on apprécie rarement toute l'ampleur⁸³¹.

⁸³¹ À titre d'exemple, Warren Treadgold (*Byzantium and Its Army, 284-1081*, chap. 3), en se reportant aux réformes de Dioclétien et à un texte de Saint Jérôme (qu'il ne cite pas), met en contraste l'« ancien » et le « nouveau » régiment *romain*.

Il commence par souligner que l'ordre d'importance des officiers allait du tribun, au centurion, au décurion. Il dit aussi que chaque tribun avait à son service un lieutenant nommé *vicarius* qui s'occupait du commandement en son absence. En outre, ce *vicarius* aurait été au-dessus du *primicerius* en importance. Puis, huit officiers séniors – désignés de manière générale par le terme *ordinarii* – auraient été à la tête d'une cohorte militaire, dont un *primicerius*, un *adjutor* et six centurions. Bref, Treadgold mentionne d'autres types d'officiers sub-alternes qui s'occupaient de diverses fonctions, parmi lesquels on note les *actuarii* et les *optiones* qui agissaient comme intendants, un *campidoctor* qui s'occupait des recrues, un chirurgien, un tambour, une trompette et un porte-cape pour le commandant. Il dresse au final la hiérarchie d'un « ancien » régiment d'infanterie qui aurait ressemblé à ceci :

- 1. *Tribunus*; 2. *Vicarius*; 3. *Primicerius*; 4. *Adjutor*; 5. Centurions; 6. *Campidoctor*; 7. *Actuarius*; 8. *Optio*; 9. Chirurgien; 10. Hérauts; 11. *Draconarii*; 12. Porte-cape; 13. Trompette; 14. Tambour; 15. *Decurionii*; 16. Soldats mondains.

Il offre ensuite la nouvelle version, suivant Saint Jérôme :

- 1. *Tribunus*; 2. *Primicerius*; 3. *Senator*; 4. *Ducenarius*; 5. *Centenarius*; 6. *Biarcus*; 7. *Circitor*; 8. *Semissalis*; 9. *Eques/miles* (soldats mondains); 10. *Tiro* (recrues).

Il poursuit en précisant que ces deux types de régiments coexistèrent au sein de l'armée *romaine*. Remarquons cependant qu'Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World 560-1204*, 109) rajoute, en ordre hiérarchique, un *draconarii/signiferi*, un *primus*, un *circitor* et un *tubatores*, entre le *centenarius* et le *biarcus*. Il parle ici de l'armée *romaine* des 6^e et 7^e s. Voir également Jones (*LRE*, 1.633-634).

Enfin, Treadgold note à juste titre que le commandant des armées de campagnes, soit le *magister militum* – comme Alaric l'était en Illyrie – possédait un « bureau administratif » orchestré par le *princeps* et comprenant lui aussi une gradation d'officiers. Entre autres fonctions, on y dénombrait le *commentariensis* chargé de la discipline, les *exceptores* qui agissaient à titre de secrétaires, deux comptables nommés *numerarii*, deux *scrinarii* qui occupaient la fonction de clercs, et des *mensores* ou officiers de cantonnement. Voir aussi à ce sujet Jones (*LRE*, 1.597), de même que l'entrée de la *Notitia Dignitatum* ([*or.*] 9.49-56) qui répertorie exactement ces titres administratifs pour le *magister* d'Illyrie, tout en laissant penser qu'il y en avait beaucoup plus ([...] *et ceteros apparitores*). De ce fait, Treadgold (*Byzantium and Its Armys, 284-1081*, 91) affirme qu'on mit une limite de 300 personnes au nombre du personnel qui était au service du *magister militum* autour de l'an 441.

Tout cela pour mettre en relief le fait qu'Alaric avait à son service plusieurs milliers d'hommes qui détenaient chacun un titre et une place dans cette *structure*. Il est donc difficile d'apprécier pleinement la complexité de la hiérarchie rattachée à ce genre d'armée, de même que son administration. Voir encore Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World 560-1204*, 107 *et seqq.*) et Elton (*Warfare in Roman Europe AD 350-425*, 89 *et seqq.*; surtout 90 et 92) pour des remarques similaires.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Il n'y a aucune raison de croire que cette *structure* n'ait pas perduré jusqu'en 407-408 au moins. D'abord, Alaric n'était pas la figure toute-puissante qu'on tente de nous vendre⁸³². Souvenons-nous que Stilicon lui avait adjoint Jovius en tant que préfet du prétoire d'Illyrie en 407⁸³³, alors qu'Euthycianus et Anatolius s'étaient partagés le même office entre 396 et 399⁸³⁴. Du reste, cette dernière période correspond précisément à celle où Alaric aurait été nommé *magister militum per Illirycum* par Arcadius. Cela veut dire par le fait même que l'autorité d'Alaric ne s'étendait pas au domaine civil⁸³⁵ et que les invectives de Claudien au sujet des abus de pouvoir (civil) d'Alaric n'étaient qu'une attaque gratuite qui visait à le rendre le plus *barbare* possible et coupable de tous les ravages précédents⁸³⁶.

D'un autre côté, on serait mal avisé de croire que Jovius ne faisait pas partie de l'entourage d'Alaric; ils ont dû travailler étroitement et assez souvent pour finir par développer un lien, sinon d'amitié, certainement de familiarité⁸³⁷. On pourrait croire à un scénario similaire dans le cas d'Euthycianus et d'Anatolius. Euthycianus partagea par la suite la préfecture du prétoire d'Orient avec un certain Caesarius⁸³⁸, entre 395 et 405. C'est là plus de dix ans d'administration partagée entre seulement deux hommes : 395-397 et 400-403 furent à Caesarius; 397-399 et 404-405 à Euthycianus.

Cela revient à dire qu'Alaric aurait pu profiter de puissants alliés qui travaillaient à

⁸³² Voir *infra* : *Empereurs et sénateurs*.

⁸³³ *PLRE* 2.623–624.

⁸³⁴ *PLRE* 1.320; 2.83.

⁸³⁵ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 204-205; Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 42. Nous ne croyons pas qu'Alaric eût accepté de se voir enlevé un pouvoir qu'il détenait déjà, considérant ce que l'on sait du personnage. Si Stilicon a pu lui donner des collègues, c'est parce qu'Alaric avait l'expérience de l'office et qu'il s'attendait à devoir travailler avec d'autres personnes.

⁸³⁶ Voir l'explication détaillée *infra* : 258 et *seqq.*

⁸³⁷ Zos. 5.48.2. Jovius était toujours dans les parages en 408-409, ce qui se veut une autre preuve au fait que les deux hommes s'entendaient plutôt bien. Voir aussi *PLRE* 2.623 : « At this time [407] Iovius developed close ties with Alaric. »

⁸³⁸ Sur Caesarius, voir *PLRE* 1.176.

Partie C – *Goths* d'Alaric

portée d'Arcadius⁸³⁹. Il évolua forcément en plein cœur de cette atmosphère politique favorable et de cette administration stable, ce qui rend tout à fait vraisemblable une connivence entre tous ces hommes. On pourrait ensuite supposer que c'est la montée d'Anthémius⁸⁴⁰ en 405 qui devrait être comprise comme la raison principale du changement d'attitude vis-à-vis d'Alaric, au moins à Constantinople.

À la fin, les tractations politiques qui eurent cours tout au long de sa carrière mettent en évidence à quel point Alaric dépendait des hommes comme Euthychianus et Jovius pour se faire entendre à la cour. Seul, Alaric n'était pas autre chose qu'un général, et sans aucun doute d'extraction pas du tout notable. Avec quelqu'un comme Jovius à titre d'allié, son influence s'étendait considérablement.

Il paraît donc bien plus réaliste de croire que le sommet de la pyramide *sociale* de ce groupe de *Goths* ait été partagé en deux : d'un côté Alaric avec son pouvoir militaire (peut-être aussi Athaulf), et les *administrateurs romains* de l'autre. C'est aussi dire que le cercle intime d'Alaric à proprement parler dénombrerait sans aucun doute un bon nombre d'hommes *romains* influents comme Jovius, bien que l'on en connaisse nommément que quelques-uns.

(a) Élite

Pour approfondir ce qui précède, il faut dire aussi que les sources, en parlant de 401

⁸³⁹ Aspect également remarqué par Banchich, « Eutropius, Eutychianus, and Eunapius' "Vitae Sophistarum" », 250. Notons enfin que Demougeot (*De l'unité à la division de l'Empire romain, 395-410. Essai sur le gouvernement impérial*, 12, 18) et Jones (*LRE* 1, chap. 16) démontrent à quel point l'administration impériale et provinciale étaient complexes. En effet, entre autres éléments, ils mentionnent que chacun des « bureaux » des *magistri milites* dénombrerait des *agens in rebus*, que les provinces étaient dirigées par des vicaires et des gouverneurs, qu'en *Illyricum* la Macédoine conservait son proconsul, que l'administration des frontières relevait des *praesides*, etc.

N'oublions pas les *duces* et les *comes* également qui, en théorie, répondaient à Alaric. Ce dernier, donc, avait un pouvoir bien défini et limité en *Illyricum* et dépendait des administrateurs *romains* qui eux-mêmes étaient soumis à une *structure* complexe. C'était une machine qui risquait de tomber en panne assez rapidement si certaines de ses parties refusaient de coopérer avec le reste.

⁸⁴⁰ Sur Athemius, voir *PLRE* 2.93-95.

Partie C – *Goths* d'Alaric

ou de 408, montrent que ce groupe comptait sur un certain nombre d'hommes qui détenaient une plus grande autorité que le reste et qui s'en démarquaient. Nous avons déjà remarqué que Claudien laisse entrevoir sans doute ce qu'il croyait être un groupe d'élite au sein des *Goths* d'Alaric, dans ce conseil de guerre⁸⁴¹. Il faut aussi prendre en compte ce que Zosime nous dit des pourparlers qui se tramaient entre Alaric et Honorius en 408; à chaque fois, Alaric voyageait avec un groupe d'hommes. Et si ce n'était pas Alaric qui se rendait sur place, c'étaient quelques délégués certainement assez nobles pour être considérés par Honorius⁸⁴².

Nous n'avons aucun indice à savoir ce qui rendait ce groupe d'hommes supérieur au reste. C'est évident que le *champ militaire* y occupait une place de première importance. Mais encore, Jovius était un administrateur, tout comme Attale... Donc, la proximité à l'*habitus romain* avait peut-être un poids égal dans la balance, bien que cela ait été fait inconsciemment, sans doute. Cela expliquerait pourquoi les *Romains* étaient en mesure d'influencer Alaric et de faire partie du plus haut cercle de son groupe sans que cela ne soit mal perçu par les autres membres : on aurait affaire alors à une *structure* tout à fait *romaine*.

Il y a d'autres signes, décimés ici et là dans les sources et qui pourraient indiquer qu'Alaric considérait une fraction de son groupe comme étant plus prestigieuse que le reste. D'abord, les (500) *Goths* qu'il voulait envoyer en Afrique pour s'assurer l'approvisionnement en blé étaient sans aucun doute tirés de ses meilleurs hommes, et parmi ses plus loyaux⁸⁴³. Cela pourrait expliquer d'ailleurs la réticence d'Attale à suivre ce plan, un épisode difficile à comprendre autrement de manière satisfaisante⁸⁴⁴.

⁸⁴¹ Il ne faut pas écarter la possibilité d'une pure invention du poète. Voir *infra* : p. 258 *et seqq.*

⁸⁴² Comme Jovius ou Innocent.

⁸⁴³ Zos. 6.7, 6.12; Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome, A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 243.

⁸⁴⁴ Burns (*ibid.*) propose plutôt qu'Attale n'ait pas voulu affaiblir les forces d'Alaric au moment où tout semblait indiquer qu'ils auraient à combattre Honorius. Cette hypothèse est tout aussi valable et n'enlève rien au fait qu'il s'agissait sans doute d'un groupe élite.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Un autre indice se trouve dans sa fameuse requête adressée aux sénateurs en 409 en rapport à 4 000 tuniques de soie et de 3 000 peaux d'animaux⁸⁴⁵. En prenant ce passage au pied de la lettre, on pourrait supposer que ces 4 000 tuniques étaient destinées à 4 000 soldats. Cette requête visait sûrement à répondre à un besoin immédiat, voire même urgent. A. H. M. Jones avait déjà remarqué il y a longtemps que le paiement des soldats *romains* se faisait majoritairement en espèce durant l'Antiquité tardive⁸⁴⁶; cette demande s'inscrirait donc dans l'*habitus* militaire *romain* et il n'y aurait pas lieu de s'en surprendre. Les généraux *romains* ne payaient pas leurs soldats de leurs poches, bien sûr. Qui plus est, si l'on suit l'hypothèse du début qui voudrait qu'Alaric eût avec lui plus de 25 000 hommes en 408, il se pourrait très bien que 4 000 d'entre eux fussent considérés l'élite de son armée...

Donc, que l'on chiffre ce groupe sélect à 500 ou 4 000 soldats, il semble plus que probable qu'Alaric ait eu à sa disposition des hommes qui se démarquaient du reste par quelques critères inconnus. S'ensuit que l'on est déjà en mesure de diviser l'*espace social* de ce groupe en deux parties supplémentaires : soldats d'élite et soldats mondains. Notons enfin que chacun de ces *espaces sociaux* dut avoir eu une gradation complexe qui ressemblait sûrement en tout point à celle que nous avons décrite à la note 814.

(b) Prêtres/évêques

Les prêtres représentent un groupe *social* énigmatique. On sait seulement qu'Alaric en avait avec lui, comme le prouve la conversion d'Attale à l'*arianisme*⁸⁴⁷, le récit d'Eunape où il mentionne les « robes sombres » lors du passage des Thermopyles (souvent interprétés comme étant des moines)⁸⁴⁸, ou encore l'évêque *arien* Sigisarius qui tenta

⁸⁴⁵ Sur ces demandes qui pourraient sembler étranges à première vue, voir *infra*, annexe E.

⁸⁴⁶ Jones, *LRE*, 1.623-626; A. D. Lee, « The Army », 220-221; *infra*, annexe E.

⁸⁴⁷ *Soz. Hist. eccl.* 9.1.

⁸⁴⁸ *Eunap. fr.* 55.

Partie C – *Goths* d'Alaric

de sauver les enfants d'Athaulf⁸⁴⁹.

Par ailleurs, Alaric n'aurait pas hésité à envoyer certains évêques à Honorius pour l'amadouer⁸⁵⁰. Par correspondance, il faut qu'ils aient été considérés comme assez hauts placés dans la hiérarchie *sociale* du groupe. On ne saura jamais cependant s'ils étaient au-dessus, égaux ou en dessous d'Alaric dans la hiérarchie. En réalité, on ignore absolument tout sur leur compte. La conclusion est assez simple : les prêtres étaient importants et situés quelque part sur l'axe vertical de l'*espace dominant*.

(c) Soldats

Sans surprise, la majorité du groupe était constituée de soldats⁸⁵¹. On a déjà établi qu'ils étaient divisés en deux groupes au minimum : l'élite et le mondain et qu'ils étaient distribués dans une hiérarchie complexe⁸⁵².

Les seuls autres soldats que l'on voit pour la peine dans les sources sont les cavaliers. À en croire Claudien, il semblerait que la cavalerie d'Alaric était son plus gros atout contre Stilicon. Cela ne veut pas dire qu'il faut extrapoler cette situation à toutes les armées *barbares* ou *romaines* de l'époque, mais simplement que, dans ce cas-ci, Claudien désirait souligner qu'Alaric avait pu conserver une partie de sa cavalerie après Pollentia⁸⁵³. D'ailleurs, ils nous apprend aussi que les cavaliers de l'*Alain* (sans

⁸⁴⁹ Sivan, *Galla Placidia: The Last Roman Empress*, 18. Sigisarius serait d'ailleurs celui qui avait converti Attale à l'*arianisme* : voir, Wolfram, *History of the Goths*, 158.

⁸⁵⁰ Voir toutefois la position d'A. Gillett (*Envoys and Political Communication in the Late Antique West, 411–533*, chap. 4) sur la question des évêques en tant qu'ambassadeurs, une chose qu'il qualifie de « new saintly image ». En bref, Gillett ne semble pas croire que les évêques ont réellement eu un rôle majeur à jouer dans ce genre d'ambassades. En outre, considérant qu'il s'intéresse à la période allant de 411 à 533, il est plus que probable que son analyse puisse s'appliquer au texte de Zosime qui vécut au 6^e s., alors que cette tradition littéraire – de présenter l'évêque en héros – était bien ancrée dans les habitudes.

⁸⁵¹ On a vu déjà qu'à défaut de preuves substantielles (autre que Claudien), on ne puisse croire que ce groupe comptait une foule de vieillards, de femmes et d'enfants, comme le fait Nixon, « Relations Between Visigoths and Romans in Fifth-Century Gaul », 64-68.

⁸⁵² cf. *supra*, note 831.

⁸⁵³ Claud. *VI Cons. Hon.* 284-285.

Partie C – *Goths* d'Alaric

doute Saul⁸⁵⁴) avaient été défaits dans cette bataille et qu'il en couta presque la « victoire » à Stilicon⁸⁵⁵. À tout le moins, on pourrait croire qu'Alaric disposait de cavaliers plus expérimentés que ceux du *généralissime*.

En découle qu'ils formaient peut-être un groupe à part ou encore l'ensemble de l'élite du groupe⁸⁵⁶. Nous ne voulons pas dire qu'ils étaient les meilleurs troupes, mais seulement qu'ils avaient le plus de prestige. De ce fait, la *Notitia Dignitatum* classe les *vexillationes comitatenses* avant les autres détachements⁸⁵⁷. On pourrait d'ailleurs expliquer leurs survivances au travers de toutes ces batailles en raison justement du prestige qu'ils avaient⁸⁵⁸.

Suit une dernière remarque : Alaric commandait à la fois une infanterie et une cavalerie (*peditum* et *equitum*), créant ainsi une fusion entre les deux « offices » qui, en théorie, aurait dû être séparées⁸⁵⁹. En découle que son titre de *magister militum per Illyricum* serait peut-être à rapprocher de celui d'un *magister utriusque militum*⁸⁶⁰.

(d) Romains

⁸⁵⁴ Sur Saul, voir *PLRE* 2.981.

⁸⁵⁵ Claud. *Bell. Get.* 580-597; *VI Cons. Hon.* 224-225.

⁸⁵⁶ Naturellement, le prestige des cavaliers a été longuement débattu parmi les experts. Rance (« Narses and the Battle of Taginae [Busta Gallorum] 552: Procopius and Sixth-Century Warfare », 428-431) nuance cette idée, tout comme Elton (*Warfare in Roman Europe AD 350-425*, 105). Cette image prestigieuse serait simplement redevable aux auteurs *romains* qui exploitaient au maximum les charges de cavalerie parce que c'était plus captivant (Rance, « Narses and the Battle of Taginae (Busta Gallorum) 552: Procopius and Sixth-Century Warfare », 435). Quant à Haldon (*Warfare, State and Society in the Byzantine World, 565-1204*, 191-193, 220), il est d'avis que l'importance de la cavalerie ne se serait accrue que plus tard, autour du 7^e s.

⁸⁵⁷ *Not. Dig.* [or.] 9.19-20.

⁸⁵⁸ Bien sûr, un scénario moins excitant, mais plus terre à terre, serait de croire qu'Alaric envoyait sa cavalerie sur des missions logistiques dans l'espoir de dénicher des vivres, sans doute dans une circonférence toujours plus vaste plus le temps passait. Nous avons déjà fait allusion à cette manière d'opérer dans le chap. 5.

⁸⁵⁹ La *Notitia Dignitatum* ([or.] 9.19-20) répertorie au moins deux autres régiments de cavalerie *pour le magister militum per Illyricum* : *equites sagittarii seniores* (peut-être une cavalerie armée d'arcs) et *equites Germaniciani seniores*.

⁸⁶⁰ Tel que définit par Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 41. Aussi l'avis de Jones, *LRE*, 1.178.

Partie C – *Goths* d'Alaric

À l'évidence, tous les *Romains* n'étaient pas égaux dans le groupe. Cela n'est pas différent des *Goths* qui ne l'étaient pas non plus. D'un côté, on retrouve un échantillon de l'*espace dominant* de l'époque, avec des personnages comme Aetius, Jovius, Attale et son fils, Placidia, etc. Puis de l'autre, il y avait sûrement une part égale sinon plus imposante encore de personnes appartenant à l'*espace dominé romain*. En effet, si les *dominants* n'hésitaient pas à se joindre à Alaric, on peut se demander pourquoi les *dominés* en auraient fait autrement.

Certains étaient soldats, certes, d'autres devaient être aides de camp, artisans, prisonniers de guerre ou même esclaves⁸⁶¹. Il n'est pas possible d'aller au-delà de ces quelques suppositions. Chose certaine, les *Romains* faisaient bel et bien partie de toutes les strates *sociales* de ce groupe.

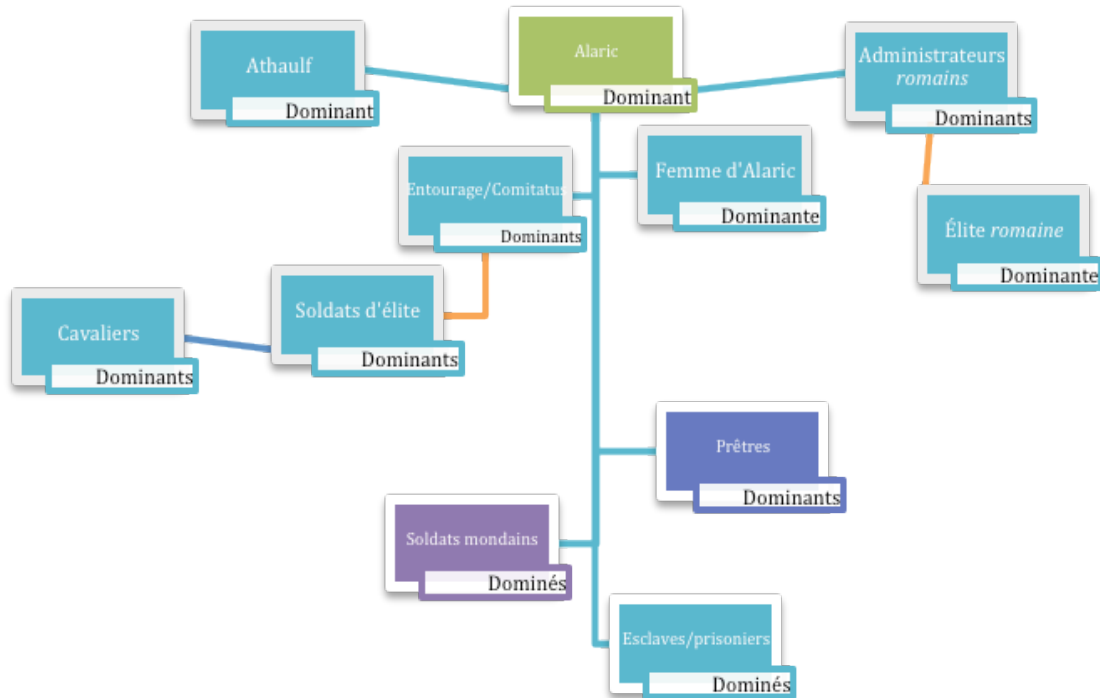
(e) Esclaves

Sans surprise, les esclaves formaient les basfonds de la hiérarchie. Il n'est pas surprenant non plus que nous n'ayons absolument aucune information sur leur compte.

(i) Organigramme

En regroupant ces différents *espaces sociaux*, nous aurions un schéma approximatif qui ressemblerait à ceci :

⁸⁶¹ Rappelons qu'après Pollentia, Stilicon aurait libéré des prisonniers *romains* capturés par Alaric.

Partie C – *Goths* d'AlaricDiagramme 3 - Structure des *Goths* d'Alaric

ii) Parenté

Nous n'avons pratiquement aucune indication sur les relations de parenté entre les membres du groupe d'Alaric. En effet, mis à part Athaulf, le seul autre exemple de liens familiaux est réellement *romain*, étant celui d'Attale et de son fils. Pour le reste, il n'y a aucune indication que les membres du groupe partageassent un ancêtre commun ou un quelconque lien, fût-il biologique ou inventé.

Maintenant, on croit toujours qu'Athaulf était un *Goth* puisque les auteurs anciens semblent en faire un, mais nous nous sommes suffisamment conscientisé sur leurs lacunes pour éviter de les croire aveuglément lorsque vient le temps de parler d'*ethnicité* ou d'*identité*.

D'autres diront que le nom « Athaulf » est clairement *germanique*, mais cela ne plus n'identifie pas un *Goth* à chaque fois, et il s'agit d'un nom « latinisé » (Athaulfus) de toute façon.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Tout comme Alaric, Athaulf n'est visible que lorsque le *champ militaire romain* est impliqué. Plus précisément, il commande un détachement de l'armée d'Alaric en 408, se fait nommer *comes* par Attale en 409, cherche à négocier avec Honorius un cantonnement pour son armée, et finit par épouser Placidia en « habit de général *romain* » en 414⁸⁶².

Athaulf, donc, se comportait en *Romain* chaque fois que nous entendons parler de lui. Rien dans les sources (mis à part les attaques classiques) n'assure qu'Athaulf était un *Goth* comme les experts l'entendent. Comme dans le cas d'Alaric⁸⁶³, l'origine d'Athaulf n'est jamais clairement indiquée⁸⁶⁴. À notre sens, il était aussi *Goth* qu'Alaric, ce qui veut dire qu'il ne l'était probablement qu'en rapport à son origine géographique.

(1) Sœur d'Athaulf

Il est encore à noter qu'Athaulf est absent du récit des pérégrinations d'Alaric entre 395 et 408. En tout cas, aucun auteur ne le mentionne nommément avant les événements de 408, et personne ne fait allusion à un beau-frère dans les événements précédents. Conséquemment, on pourrait déduire plusieurs choses de ce silence. Par exemple, cela pourrait indiquer qu'Alaric ne se maria avec la sœur d'Athaulf que peu avant 408⁸⁶⁵ et que celle mentionnée par Claudien en 404⁸⁶⁶ n'était pas la même. Nous faisons normalement l'équivalence entre les deux, mais rien ne permet cet écart méthodologique.

Effectivement, il faut plutôt analyser le récit de Claudien pour ce qu'il est : une construction fantaisiste. On doit en effet émettre de sérieux doutes sur la fiabilité des épisodes qui semblent indiquer qu'Alaric s'était fait ravir sa femme à Pollentia⁸⁶⁷. Bien

⁸⁶² Oros. 7.43.1-2. Pour un examen original de Galla Placidia et de son mariage, voir maintenant Sivan, *Galla Placidia: The Last Roman Empress*, chap. 1.

⁸⁶³ Voir *infra*, chap. 8.

⁸⁶⁴ *PLRE* 2.176–178.

⁸⁶⁵ Zos. 5.37. Zosime dit seulement qu'Alaric rappela le « frère de sa femme » pour venir l'aider en Italie.

⁸⁶⁶ Claud. *Bell. Get.* 625; *VI Cons. Hon.* 297-299.

⁸⁶⁷ *Ibid.* On a vu dans le chapitre 5 (et annexes concernées) qu'une armée *romaine* dénombrait habituellement un bon nombre de non combattants et qu'il est certainement possible que les familles des

Partie C – *Goths* d'Alaric

entendu, cela aurait été logique d'une certaine façon : cette femme était considérée comme une « grande dame »⁸⁶⁸ au sein de l'*espace dominant* de l'*Illyricum* et sa capture aurait été une belle prise⁸⁶⁹. Reste que l'épisode s'insérait dans la grande narration qui ne visait qu'à montrer à quel point Alaric avait été avide et naïf d'espérer pouvoir asservir Rome à l'insu de Stilicon.

Cela dit, la justesse de l'épisode importe peu; il est bien plus informatif de considérer que Claudien ne donne aucun qualificatif *barbare* à la femme d'Alaric⁸⁷⁰. Il veut seulement nous faire croire que, étant lasse des *Grecques*, elle tourmenta Alaric pour avoir perdu ses trésors et ne pas lui avoir rapporté des matrones *italiennes* pour qu'elle puisse en faire ses esclaves. Ce n'est pas clair dans le récit du *Bell. Get.* si Claudien essaie de projeter une dispute qu'il croit sur le point de se produire ou s'il veut insinuer qu'elle était à Pollentia pour être témoin de la débâcle.

Pourtant, malgré son style, Claudien ne passe jamais les limites de la réalité de son temps : Alaric est un général *romain* avide et ambitieux comme il y en avait toujours eu, et sa femme n'est qu'un reflet de ses ambitions. Elle n'est pas *reine* en Grèce et ne planifie pas s'installer en Italie non plus; les passages sous-entendent en effet qu'Alaric ne prévoyait pas rester en Occident. Nous doutons fortement que Claudien s'eût gêné de nous indiquer qu'elle était *Goth* ou *barbare*; s'il ne le fit pas, c'est qu'elle ne l'était pas.

En l'occurrence, si Athaulf était vraiment un *Goth*, il faudrait être prêt à considérer qu'Alaric ait pu avoir eu au moins deux femmes durant sa vie. Par contre, si c'est bien la sœur d'Athaulf qui apparaît aux vers 626-630 du *Bell. Get.*, il serait alors nécessaire

plus hauts gradés aient accompagné l'armée en campagne. C'est aussi l'avis de Barlow sur la question : Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 234.

⁸⁶⁸ Claud. *Bell. Get.* 626–630.

⁸⁶⁹ Notez que Dewar (*Claudian Panegyricus de sexto consulatu Honorii Augusti*, 236-237) ne remet pas en doute l'épisode. Il est même d'avis que Claudien aurait fait référence – en utilisant le pluriel *nurus* dans le *VI Cons. Hon.* 298 – à la femme d'Alaric et des concubines. Il traduit d'ailleurs *nurus* par « womenfolk » (Dewar, *ibid.*, 23).

⁸⁷⁰ Claud. *Bell. Get.* 623–630; *VI Cons. Hon.* 297-299.

Partie C – *Goths* d'Alaric

de revoir notre appréciation d'Athaulf; c'est-à-dire qu'il faudrait peut-être le voir comme autre chose qu'un *Goth*. À ce point-ci, les deux options sont aussi probables l'une que l'autre.

Soulignons enfin que la quête de reconnaissance qu'Alaric mena contre les hautes sphères du pouvoir *romain* soutient presque à elle seule la possibilité qu'il ait pu avoir épousé une *Romaine* au début de sa carrière. Ici, Fravitta ou Stilicon auraient pu servir d'antécédent : des contemporains *barbares* aux ambitions similaires avaient épousé des *Romaines* de bonnes familles⁸⁷¹.

En somme, le seul lien de parenté dans le groupe d'Alaric qui nous soit accessible à travers les sources ne permet pas d'émettre de conclusions définitives.

f) *Habitus des Goths d'Alaric*

Suivant ce que nous venons de voir dans ce chapitre, sommes-nous en mesure d'esquisser l'*habitus* des *Goths* d'Alaric? C'est-à-dire, peut-on espérer se libérer du vecteur conventionnel qu'est Alaric et essayer de doter son groupe d'un vouloir et d'ambitions propres?

⁸⁷¹ *PLRE* 2.373. La tendance est de croire que Fravitta ait reçu une permission spéciale de Théodose pour marier une *Romaine* et qu'aucune source ne mentionne cela pour Alaric. On peut certainement risquer une explication.

D'abord, il y avait un précédent avec Fravitta. Ensuite, Fravitta n'avait pas été élevé dans l'Empire, il faisait partie des *Goths* rebelles de 376 et il paraît logique qu'il ait eu à faire ses preuves et demander des permissions. D'ailleurs, au moment où Théodose lui donne le droit de se marier à une *Romaine*, Fravitta avait réussi à prouver sa loyauté (en tuant Eriulf, entre autres).

Peut-être la permission de Théodose cachait-elle quelque chose de plus? Il est assez particulier que ce détail nous soit parvenu. Fravitta jouit d'une excellente presse dans la totalité des sources. Si on considère qu'il demanda directement à Théodose pour une femme et que Théodose la lui donna, que Claudien nous apprend que Serena et Thermantia ont toutes deux été promises à des généraux par Théodose (on est alors en 384-385, environ), il est certainement possible que Thermantia ait été le prix convoité. Elle était l'aînée, et aurait donc été mariée à un général important; Fravitta était sans aucun doute un candidat intéressant.

Ainsi, Théodose n'aurait pas forcément contourné une « loi » de l'époque pour permettre à Fravitta de se marier; il aurait peut-être simplement donné la main de l'une de ses parentes, un épisode déterminant qui aurait mérité toute l'attention des auteurs anciens.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Dès le début du chapitre, nous avons mis de l'avant que les *Goths* d'Alaric étaient en réalité une entité extrêmement floue. On a longtemps cru qu'il s'agissait d'un groupe bien défini qui pouvait se réclamer d'une descendance parmi les *Goths* de 376-382 et même plus loin dans le temps. Nos recherches et notre méthodologie auront au moins permis – espérons-le – de mettre en doute cette approche classique.

Plutôt, il faut apprécier la mouvance du groupe qui accompagnait Alaric et se rendre à l'évidence qu'il ne s'agissait pas d'un tout fermé sur lui-même et conscient d'une quelconque *identité* à protéger des *Romains* à tout prix. Ce groupe était en partie *romain*, en partie *goth*, en partie *hun*, *alain*, esclave, etc. On y retrouvait forcément un échantillon de la *société romaine* de l'époque. Comme mentionné auparavant, l'élément « purement » *goth* du groupe devait être extrêmement difficile à identifier en date de 410.

Cela nous laisse à essayer de déterminer l'*habitus* d'un groupe bigarré. Normalement, la tâche serait simplement impossible, considérant l'état des sources sur la question. Heureusement, on peut contourner cette difficulté en se rangeant du côté d'experts comme W. Liebeschuetz qui conceptualisent le groupe d'Alaric comme un simple escadron militaire⁸⁷². Plus précisément, Liebeschuetz croit qu'il s'agissait de mercenaires *tervings* insatisfaits de leur position et en rébellion contre l'Empire⁸⁷³. C'est ici que l'*habitus* peut nous aider à attaquer le problème d'Alaric sous un nouvel angle.

(1) Armée romaine

Nous sommes d'un autre avis que Liebeschuetz en ce qui a trait à la nature du groupe

⁸⁷² Liebeschuetz, "Alaric's Goths: Nation or Army?," 75; ou peut-être encore plus Sivan ("On Foederati, Hospitalitas, and the Settlement of the Goths in A.D. 418") qui, malgré le fait qu'elle semble croire aux *Visigoths* de la tradition, à vue juste en remarquant qu'Honorius avait négocié avec eux une entente en 418 qui les plaçait dans la catégorie de « vétérans » de l'armée *romaine*, et non pas celle de *foederati* (*contra* Burns, « The Visigothic Settlement in Aquitania: Imperial Motives »; Burns, « The Settlement of 418 »). On opposera Heather et Kulikowski à Liebeschuetz pour une conceptualisation différente du groupe d'Alaric : Heather, « 410 and the End of Civilization », 436-437 et Kulikowski, « Nation Versus Army: A Necessary Contrast? ».

⁸⁷³ Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? », 75.

Partie C – *Goths* d'Alaric

d'Alaric. En effet, nous sommes persuadés qu'il vaille mieux le comprendre comme une armée *romaine*, simplement. On a déjà vu la première raison et elle sera approfondie au chapitre 8 : Alaric ne se conduisit pas autrement qu'en général *romain* tout au long de sa carrière. N'oublions pas aussi qu'il avait sa place parmi l'élite absolue de l'Empire, aux côtés des *virii illustres*⁸⁷⁴ : il ne devait donc pas commander qu'à un simple détachement de mercenaires rebelles⁸⁷⁵.

La seconde raison vient justement de la nature hétéroclite du groupe qu'il mena d'un bout à l'autre de l'Empire. Il faut dire que les soldats *romains* étaient habitués à se déplacer; cela faisait partie de leurs tâches. On peut certainement trouver quelques exemples de rébellions qui avaient cet élément précis comme igniteur, dont le soulèvement des *Francs* au service de Julien par exemple⁸⁷⁶, mais c'est plutôt l'exception que la règle. En tout cas, on ne dit nulle part qu'Alaric eut à gérer une crise similaire. Nous n'avons jamais l'impression en effet que cela représentait un problème sérieux pour les *Goths* d'Alaric; c'est plutôt les experts qui y croient puisque, selon eux, ces *Goths* auraient alors été obligés de quitter des terres durement acquises en 382, etc.

Au contraire, on pourrait même dire que la mobilité de ce groupe était surprenante. Alaric pouvait passer de Grèce en Italie en 394, d'Italie à Constantinople à Athènes entre 395-397, parcourir la Grèce de 397 à 401, se retrouver encore en Italie entre 401-403, s'installer en Dalmatie de 403 à 405, en Pannonie/Épire durant 406-408, et finalement retourner en Italie (dans une position plus que précaire) et y rester jusqu'à sa

⁸⁷⁴ Kampers, *Geschichte der Westgoten*, 100.

⁸⁷⁵ Nous rappelons que beaucoup d'érudits comme Kampers persistent à conceptualiser l'armée d'Alaric selon les paramètres des *fédérés* de 382, alors qu'absolument rien dans les sources ne permet de croire cela (mis à part le récit de Claudien). Kampers (ibid.) suppose que l'entente entre Eutrope et Alaric aurait impliqué la reconnaissance de l'indépendance des *Goths* dans l'Empire et de la position de « *roi* » d'Alaric. Pourtant, même le récit de Claudien ne permet pas de dresser de telles hypothèses. Un autre exemple est la position de H. Sivan ("Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507," 1) : « Through their own wanderings from the eastern to the western parts of the empire, the Visigoths were themselves neither completely ignorant of the Roman manners nor entirely assimilated. »

⁸⁷⁶ Amm. Marc. 20.8

Partie C – *Goths* d'Alaric

mort en 410. Repris par Athaulf, la majorité de ce groupe aurait ensuite retraversé l'Italie en longueur avant de passer en Gaule, puis en Espagne, pour revenir finalement en Gaule sous la gouverne de Wallia en 418! Si cela montre bien une chose, c'est la mobilité du groupe. Alaric et ses collègues n'auraient jamais réussi à se déplacer de la sorte avec un groupe formé en majorité de familles ancrées quelque part et qui se rebellait chaque fois qu'il devait répondre à l'appel d'un empereur.

Comment expliquer une telle facilité à se déplacer et à renoncer à un ancrage dans un territoire quelconque, si ce n'était pas une armée qui était sous les ordres d'Alaric? La mobilisation de ressources sur une si grande échelle n'avait toujours été que le propre de l'armée *romaine*. Le succès des opérations qui nous ont occupées au chapitre 5 n'aurait jamais pu se produire avec un *peuple* formé en majeure partie de femmes, de vieillards et d'enfants. N'oublions jamais qu'Alaric a été en mesure de repousser Stilicon à six reprises⁸⁷⁷ entre 397 et 403, une série d'exploits remarquables dont peu de contemporains auraient pu se vanter.

En effet, hormis Alaric, les ennemis de Stilicon sortaient rarement vainqueurs d'un affront, Gildon et Radagaise à l'appui⁸⁷⁸. Inutile de dire que nous ne croyons pas que le *généralissime* de l'Empire d'Occident aurait pu être maintenu à distance par un *peuple* vagabond, auquel cas il faudrait imaginer les *Goths* d'Alaric dans une situation similaire à ceux de 378, au lendemain d'Andrinople. Les *Goths* de 378 ne firent pas long feu avec Théodose à leur trousse. Ils étaient relégués à un coin de l'Empire, sans espoir de s'emparer de cité d'envergure et forcés à se nourrir à même le territoire.

Or, même en ne considérant que la distance parcourue par Alaric en 401-402 et des ressources qu'il arriva à mobiliser pour l'opération, puis des batailles qu'il arriva à négocier dans le même temps, on réalise qu'on n'a clairement pas affaire au même niveau d'organisation qu'en 378-382. Alaric évoluait dans un autre système que celui

⁸⁷⁷ 1. 397 en Grèce; 2. 401 au Timavus; 3. 402 sur l'Addua; 4. 402 près de Milan; 5. 402 à Pollentia; 6. 402 à Verona.

⁸⁷⁸ Saitta, « Il sogno di Alarico I: una terra per i suoi Goti », 33-34.

Partie C – *Goths* d'Alaric

des *Goths* de 382 : ce système était celui de l'armée *romaine*.

(a) *Habitus des Goths d'Alaric*

Qu'est-ce que cela implique pour notre étude? En quoi le fait que le groupe d'Alaric était réellement une armée *romaine* se révèle-t-il être crucial?

D'abord, en reconnaissant le groupe d'Alaric pour ce qu'il était, on se libère des revendications *nationalistes* qu'on lui attribue encore : défendre son *peuple* contre l'oppression *romaine*, trouver des terres pour ses familles *gothes*, subvenir à leurs besoins, entretenir sa garde royale, etc. C'est la première barrière à faire tomber : Alaric n'était pas le *roi* d'un *peuple* conscient et il ne pouvait donc pas agir comme s'il l'était.

Le second point à faire valoir avec une certaine force est que le groupe d'Alaric n'a pas d'ambition individuel d'après les sources; Alaric est le vecteur par lequel toutes les actions du groupe sont jugées. Cela rend difficile l'esquisse d'un *habitus* pour ce groupe invisible, à moins que l'on ne soit prêt à reconnaître que nos sources n'ont pas donné de désir à ce groupe parce qu'il suivait Alaric. C'est-à-dire que, sans Alaric, ce groupe n'existait pas.

On sait pourtant, avec l'avantage du recul, que la disparition d'Alaric n'a pas eu d'effet négatif perceptible et immédiat sur le groupe. Cela veut dire qu'il était solidement bâti, avec une *structure* éprouvée qui se supportait d'elle-même. C'est encore un argument de plus en faveur d'une *armée romaine*. Alaric n'était pas qu'un leader charismatique ni une espèce de phare pour tous les *barbares* en détresses; il était le général d'une armée. Comme tout général, il était aisément remplaçable sans que l'armée elle-même ne s'effondre. *Idem* pour n'importe qui le remplaça par la suite.

Sur ces bases, il faudrait être prêt à accepter que l'*habitus* du groupe fût lui aussi plutôt *romain*. C'est-à-dire qu'il était subordonné aux *structures* de l'Empire et dépendant d'elles. Cette armée était casernée dans les villes de l'Empire et cohabitait avec

Partie C – *Goths* d’Alaric

ses résidents⁸⁷⁹. Elle séjourna en Orient plus longtemps qu’en Occident et devait donc être plus semblable aux *Romains* orientaux qu’occidentaux. Pour un œil non averti (c.-à-d. résidents occidentaux), l’armée d’Alaric aurait pu paraître dissemblable de celle de Stilicon, sans doute, et donc *barbare* dans une certaine mesure.

Enfin, l’*habitus* des *Goths* d’Alaric est à équivaloir à une armée *romaine* de l’époque : *multiethnique*, pluridimensionnelle (du point de vue de ses *espaces sociaux*) et adaptable à l’extrême – ses composantes étant remplaçables sans problème – fonctionnant dans un cadre *romain* et soumis de ce fait à l’*espace dominant romain* qui avait l’empereur à son sommet.

g) Comparaisons**i) Structures sociales barbares****(1) Les Francs**

Les *Francs* font leur apparition au 3^e siècle dans les pages de Dion Cassius. Les détails manquent, naturellement. On sait qu’ils étaient « organisés » en plusieurs groupes (*Saliens*, etc.) qui agissaient indépendamment les uns des autres, ce qui fut le cas jusqu’au 5^e siècle⁸⁸⁰. Certains chiffrent leur nombre à plus de 100 000 têtes⁸⁸¹.

⁸⁷⁹ Voir Sivan (“On Foederati, Hospitalitas, and the Settlement of the Goths in A.D. 418”) et Burns (“The Visigothic Settlement in Aquitania: Imperial Motives”) pour l’installation en 418. Voir aussi Jiménez Garnica, « Settlement of the Visigoths in the Fifth Century », 94-96. On ne peut pas trouver d’indice au casernement des *Goths* d’Alaric cependant, si ce n’est des demandes d’obtenir des « provinces » pour y installer ses hommes. Mais il faut certainement y voir une allusion au casernement suivant le cantonnement militaire usuel. Liebeschuetz, en parlant d’*hospitalitas*, dit qu’il s’agissait simplement d’une relation de « host and guest » (Liebeschuetz, « Cities, Taxes, and the Accommodation of the Barbarians. The Theories of Durliat and Goffart », 261). Pour une analyse plus détaillée de l’*hospitalitas* dans un contexte d’établissement des *Barbares post-410* et un argument pour y comprendre un état permanent et non-invasif – contrairement au cantonnement militaire traditionnel (et temporaire) – voir surtout Goffart, *Barbarian Tides: The Migration Age and the Later Roman Empire*, 127-134; Goffart, « The Technique of Barbarian Settlement in the Fifth Century: A Personal, Streamlined Account with Ten Additional Comments », 69-73.

⁸⁸⁰ Voir l’excellent résumé de Hummer, « Franks and Alamanni: A Discontinuous Ethnogenesis », 9-14, et surtout 11-12.

⁸⁸¹ Wallace-Hadrill, *The Barbarian West 400-1000*, 65.

Partie C – *Goths* d'Alaric

C'est Ammien toutefois qui nous parle le plus des *Francs* à l'époque où les *Goths* accaparent l'avant-scène. C'est grâce à lui si nous pouvons nous livrer à une étude nuancée et les comparer au cas des *Goths*⁸⁸². En effet, ce qui saute aux yeux lorsqu'on lit Ammien est que les divers groupes de *Francs* qui pullulaient les bords du Rhin avaient des ambitions divergentes vis-à-vis l'Empire *romain*.

D'un côté, certains groupes sont restés hostiles aux *Romains* jusqu'au 5^e siècle, alors que de l'autre, des figures dominantes comme Arbogaste, Bauto, Bonitus et Silvanus sont parvenues au sommet du curriculum *romain*⁸⁸³. « Les » *Francs* de l'époque, donc, ne constituaient pas un grand groupe unifié sous la gouverne d'un *rex (roi)* comme ce sera le cas avec Clovis⁸⁸⁴. C'est la première constatation qu'il faut faire.

Le deuxième point tout aussi important est que l'on n'a pas exactement le même scénario avec les *Francs* qu'avec les *Goths*. Certains *Francs* ont bel et bien été admis dans l'Empire et installés quelque part non loin du Rhin, mais l'échelle de l'opération ne serait pas comparable à celle des *Goths* de 376, de sorte qu'on ne parle jamais d'établissement d'un *peuple* entier dans leur cas. Ces groupes de *Francs* intégrés n'ont pas causé de problèmes comme les *Goths* non plus, ce qui explique naturellement leur meilleure presse aux yeux des auteurs anciens. On a l'impression que tout se fit plus calmement et avec un succès évident, Arbogaste à l'appui.

Le troisième point qu'il faut mentionner et qui constitue sans aucun doute la différence majeure entre ces *Francs* et les *Goths* de 376 est que certains (Barlow tend même à supposer la majorité⁸⁸⁵) parmi les premiers vont garder contact avec les

⁸⁸² Sur l'histoire des *Francs*, des origines au 7^e siècle, on consultera l'excellent recueil d'articles intitulé : *Clovis. Histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire*, dirigé par M. Rouche.

⁸⁸³ Voir l'article détaillé de L. Cracco Ruggini à ce sujet : « Les généraux francs aux IV^e-V^e siècles », 673-688.

⁸⁸⁴ Wallace-Hadrill, *The Barbarian West 400-1000*, 70-71.

⁸⁸⁵ Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 227 ff.

Partie C – *Goths* d'Alaric

groupes rester en deçà du Rhin⁸⁸⁶. Contrairement à Alaric qui n'avait aucun intérêt évident dans ce qui se tramait au-delà du Danube, un homme comme Arbogaste pouvait encore s'imposer dans les *sociétés franques* et faire la guerre à leurs *rois* sous quelques prétextes que ce fut⁸⁸⁷. Un homme comme Mallobaude se trouvait à chevaucher deux *sociétés* et il arrivait à s'imposer dans les deux⁸⁸⁸, un exploit digne de notre attention. Cette capacité à évoluer dans deux mondes différents s'amenuisera toutefois en quelques générations seulement pour certains fils de ces hommes, pour d'autres non, de sorte que Silvanus ne pourra même plus se prévaloir de liens avec « les » *Francs* et que pourtant Theudemeres accèdera au titre de l'un de leurs *rois*⁸⁸⁹.

Il semble aussi que nous puissions identifier certains *Francs* qui auraient gardé un intérêt avec l'emplacement d'*origine* de leurs familles. Remarqué que rien n'assure hors de tout doute qu'ils gardaient un lien avec « leurs » familles, tout comme rien n'assure qu'ils avaient un intérêt « *franc* » dans cet endroit. Il paraît plutôt probable que ces hommes, avec un poste éminent dans l'Empire, désiraient se doter d'alliance avec les groupes au-delà du Rhin en n'ayant qu'un intérêt purement politique, militaire ou économique. Bien sûr, on ne peut pas exclure qu'ils y conservassent un lien « familial » et qu'ils avaient un intérêt vraiment personnel dans le territoire d'où ils provenaient. Après tout, une phrase qu'on a vu déjà et qui reste souvent citée dans les études sur l'*ethnicité* des *barbares* de l'Antiquité tardive semble corroborer ce fait : *francus ego civis, romanus miles in armis*⁸⁹⁰.

⁸⁸⁶ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 153.

⁸⁸⁷ Hummer, « Franks and Alamanni: A Discontinuous Ethnogenesis », 11-12.

⁸⁸⁸ Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 231. Également Cracco Ruggini, « Les généraux francs aux IV^e-V^e siècles », 683-684.

⁸⁸⁹ Cela s'explique bien sûr par l'*habitus* de Silvanus qui naquit en Gaule et qui vécut parmi les *Romains* toute sa vie (cf. Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 152-153). Drinkwater préfère parler de *Romanitas*...

⁸⁹⁰ Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 223. Hormis le fait que cette phrase trahit un mode de pensée *romain*, elle semble en effet montrer un attachement à une *identité franque*. Or, il reste impossible à déterminer si l'*identité franque* de cet homme venait d'un hameau en plein cœur de

Partie C – *Goths* d'Alaric

Sans vouloir faire de généralisation gratuite, il reste qu'on peut dire que certains *Francs* ne semblent pas avoir « oublié » leurs *habitus primaires*. Évidemment, cette volonté à vouloir retourner « chez eux » ou à rester en contact avec leurs anciennes connaissances fait en sorte qu'on peut difficilement en faire des hommes à l'*habitus romain*. Cela veut dire aussi qu'on se trouve en présence d'hommes qui n'étaient pas nés dans l'Empire.

Bien sûr, il y eut des *Francs* qui, comme les *Goths* d'Alaric, avaient passé la majeure partie de leurs vies dans l'Empire ou y étaient nés. Le problème est que l'on n'a pratiquement aucun témoignage sur leur compte, celui de Silvanus étant l'exception⁸⁹¹. Cependant, si le cas de Silvanus est représentatif d'une parcelle de réalité, on pourrait croire que ceux qui, comme lui, n'avaient aucun lien avec les *Francs transrhénans* possédaient un *habitus* beaucoup plus *romain* que *franc*, simplement parce qu'ils avaient grandi à l'intérieur des *structures romaines*.

Sur ce plan, ces *Francs* auraient été très semblables aux *Goths* d'Alaric et le fait que pratiquement aucun auteur *romain* de la fin du 4^e siècle ne parle d'eux (c.-à-d. après la mort de Julien) pourrait indiquer qu'ils ont fini par se fondre dans la masse.

(2) Les Alamans

Pareillement aux *Francs*, « les » *Alamans* ne vont sortir de l'ombre qu'au 3^e siècle⁸⁹² pour toutefois disparaître au 6^e siècle, absorbés par les nouveaux *Francs* « unifiés ». Malgré le fait qu'ils ont été présents pendant plus de trois siècles, on ne connaît pratiquement rien sur leur compte⁸⁹³.

On sait par exemple, et sans surprise, qu'ils n'étaient pas formés que de « purs » *Alamans* et que l'étymologie de ce nom ne sous-entend au contraire aucune affinité

l'Empire et colonisé par d'anciens *Francs* ou s'il s'agissait plutôt d'un endroit à l'extérieur de l'Empire, en *Francia*.

⁸⁹¹ Cracco Ruggini, « Les généraux francs aux IVe-Ve siècles », 679, 683.

⁸⁹² Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 51.

⁸⁹³ Ibid.

Partie C – *Goths* d'Alaric

ethnique entre les membres de ce groupe⁸⁹⁴. À l'image des *Goths*, ce que nous comprenons aujourd'hui par le terme *Alamans* sous-entend dans la réalité une multitude de groupes distincts, comme les *Bucinobantes*, *Lentienses*, *Brisigavi*, *Raetovarii*⁸⁹⁵. En tout, environ 120 000 personnes auraient formé ces *Alamans*, dispersés ici et là dans une treizaine de *pagi*⁸⁹⁶.

Ce qui nous mène au premier point : les *Alamans* n'étaient pas un *peuple migrateur*. Ce que l'on voit dans les sources, ce sont de petits groupes de soldats qui menaient des razzias sur les frontières de l'Empire, puis retournaient au-delà du Rhin. Les empereurs menaient quant à eux des expéditions punitives pour les ramener à l'ordre, et c'est ainsi que Rome et les *Alamans* coexistaient. On sait aussi que plusieurs *Alamans* ont été au service de l'Empire⁸⁹⁷, mais là aussi, on croit que la plupart de ces hommes retournaient chez eux une fois que sonnait la retraite.

C'est encore vers Ammien qu'il faut se tourner pour trouver quelques informations utiles sur la *structure* d'un groupe d'*Alamans* qu'il vit en action à l'époque de Julien⁸⁹⁸. L'auteur nous apprend essentiellement que la *structure du pouvoir* chez « ces » *Alamans* était particulière : de hauts *rois* (*reges*) au pouvoir apparemment égal dans le groupe, des *roitelets* au pouvoir inégal (c.-à-d. certains plus *rois* que d'autres – les termes latin étant *reges*, *reguli*, *regales*), des *princes*, des *nobles*, puis des soldats de provenances diverses⁸⁹⁹. Drinkwater préfère simplifier cette hiérarchie à *rois*⁹⁰⁰ > *nobles* > *soldats*, suivant l'opinion érudite qu'Ammien décrivait la plupart des groupes *barbares*

⁸⁹⁴ Hummer, « Franks and Alamanni: A Discontinuous Ethnogenesis », 14; Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 7-8, 64, 67.

⁸⁹⁵ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 122.

⁸⁹⁶ *Ibid.*, 142-144.

⁸⁹⁷ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 145.

⁸⁹⁸ *Ibid.*, 118.

⁸⁹⁹ Hummer, « Franks and Alamanni: A Discontinuous Ethnogenesis », 15; Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 118; Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 314.

⁹⁰⁰ Notons qu'il préfère le terme « chef » à celui de *roi*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

selon ces paramètres⁹⁰¹.

Plusieurs croient que leur *royauté* aurait été héréditaire et Drinkwater est d'avis que Rome avait son mot à dire là-dessus⁹⁰². Elle aurait même pu veiller à ce que ces *rois* ne deviennent puissants au point de présenter une menace aux *Romains*⁹⁰³. En règle générale, cependant, on croit qu'un *chef alaman* ne commandait qu'une petite région géographique qui ne présentait que rarement un danger.

Drinkwater souligne aussi que les fouilles archéologiques ont au moins révélé que certains groupes *Alamans* avaient développé ce qui pourrait s'apparenter à une classe permanente de guerriers d'élite, mise à la disposition des *chefs*⁹⁰⁴. C'est ce que l'on nomme « *comitatus* » ou « compagnons »⁹⁰⁵. Ces hommes auraient constitué l'épine dorsale de l'armée. Dans le cas de Chnodomarius, leur nombre aurait été de 19 *comites*, chacun fournissant quelques cinquante hommes, pour un total de près de 1 000 hommes en tout⁹⁰⁶. La résultante étant que Chnodomarius était dépendant de ses *comites* pour lever son armée⁹⁰⁷.

On pense donc que certains groupes *alamans* avaient cette *espace social* de plus que les autres. En découle aussi que pour maintenir un tel espace social en place, il fallait un réseau pour le soutenir. Drinkwater croit que cela se faisait soit par le travail d'une paysannerie spécialisée ou de subsides en provenance de l'Empire *romain*⁹⁰⁸,

⁹⁰¹ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 119.

⁹⁰² Ibid., 119.

⁹⁰³ Ibid.

⁹⁰⁴ Ibid., 104.

⁹⁰⁵ Pour les *Goths*, on se rabat habituellement sur le cas fameux de Radagaise et de ses 12 000 « *optimates* » (tel que rapporté par Olympiodore). Comme le fait Kampers (*Geschichte der Westgoten*, 114–115), on tient ensuite pour acquis que tous les groupes *goths* avaient ce genre de « classe » d'élite alors que rien ne permet de l'affirmer.

⁹⁰⁶ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 120.

⁹⁰⁷ Soulignons que Matthews (*The Roman Empire of Ammianus*, 314) suit Ammien qui chiffre le total d'effectifs de Chnodomarius à 35 000 hommes.

⁹⁰⁸ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 104.

Partie C – *Goths* d'Alaric

tout en semblant préférer le second scénario sur la base du matériel archéologique qui montrerait une « [...] unhealthy dependence on external income »⁹⁰⁹.

Similairement aux *Goths*, les *Alamans* pouvaient également se réunir sous la gouverne d'un « grand *roi* » comme Chnodomarius⁹¹⁰, ce qui rappelle la position d'Athana-ric. Ce rôle n'aurait été que provisoire, cependant, et certains doutent même que les *Alamans* du 4^e siècle aient pu s'unir pour mener un tel effort commun⁹¹¹.

Cela dit, une particularité de certains groupes *Alamans* près de la frontière aurait été l'emploi de *Romains* pour subvenir aux besoins de leurs groupes. Cette théorie a été avancée par Drinkwater, encore une fois, qui voit dans les « *villas romaines* » de l'Est du Rhin, des habitations de *Romains* ou bâties par eux, et non pas une réappropriation de ruines au profit d'*Alamans*⁹¹². Ces *Romains* auraient fait parti de l'*espace dominé* de cette *société*, non loin derrière les paysans et artisans⁹¹³, ni loin devant les esclaves (quand ils ne l'étaient pas eux-mêmes)⁹¹⁴.

Enfin, similairement aux *Francs*, certains *Alamans* vont servir Rome tout en conservant des liens avec leurs *pagi* d'origines ou avec d'autres *Alamans* toujours dans le *Barbaricum*⁹¹⁵.

(3) Les *Vandales*

Les *Vandales*, similairement aux *Goths* d'Alaric, sont fameux aujourd'hui pour avoir mis

⁹⁰⁹ Ibid., 105.

⁹¹⁰ Ibid., 124; Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 314.

⁹¹¹ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 126.

⁹¹² Ibid., 135-137.

⁹¹³ Drinkwater ne s'avance jamais là-dessus, mais il semble suggérer à la p. 140 que les *Alamans* avaient bel et bien une main d'œuvre spécialisée autre que celle fournie par l'esclavage, mais qu'elle provenait de « skilled outsiders ». En somme, Drinkwater ne croit pas que les *Alamans* étaient en mesure de maintenir une armée permanente, à moins d'avoir recours à l'expertise des autres groupes qui les entouraient. Seuls, ils n'avaient pas les capacités pour réaliser cet exploit.

⁹¹⁴ Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*, 137, 140.

⁹¹⁵ Ibid., 153-157.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Rome à sac en 455⁹¹⁶. Ils sont fameux aussi pour être parvenu à conserver leur autonomie face aux empereurs; à en croire les experts, l'Afrique, depuis 429 (et officiellement depuis 442)⁹¹⁷, n'était plus « *romaine* » et les *Vandales* y régnaient en maîtres⁹¹⁸.

Pourtant, il faut considérer le règne de Genséric comme la culmination d'une évolution de la politique et de la « *culture* » *vandale* qui s'était enclenchée dès 406, alors que les *Vandales* eux-mêmes entamaient une longue évolution sous l'effet des *structures* de l'Empire *romain*. Ici aussi, nous avons une similarité frappante entre eux et les *Goths* : de 406 à 429 (de la traversée en Gaule jusqu'au siège d'Hippo Regius), il s'était écoulé pas moins de 23 ans où ils auraient été au service de l'Empire à intermittence⁹¹⁹.

N'oublions pas aussi que ce temps considérable s'était passé à voyager en plein cœur de l'Empire *romain* et parmi ses plus anciens habitants (Gaule, Espagne, Afrique). Il y eut des guerres importantes durant cette période également, entre autres contre les *Goths*, et donc des pertes d'effectifs. Il faut encore réaliser que l'espace d'une génération avait certainement vu naître un bon nombre d'enfants qui auraient été

⁹¹⁶ Sur le cas des *Vandales* en Afrique, on consultera surtout les numéros 10 et 11 de la revue savante *Antiquité tardive*. Parmi les contributions intéressantes, notons J. Arce, « Los Vándalos in Hispania (409-429 a.d.) »; Y. Modéran, « L'établissement territorial des Vandales en Afrique » et « Une guerre de religion : les deux églises d'Afrique à l'époque vandale »; J. Kleeman, « Quelques réflexions sur l'interprétation ethnique des sépultures habillées considérées comme vandales »; P. von Rummel, « Habitus Vandalorum? Zur Frage nach einer gruppenspezifischen Kleidung der Vandalen in Nordafrika »; N. Duval, « Les dates régnales de la dynastie vandale et les structures du royaume vandale ».

Il est certainement important de noter que la majorité de ces contributions tendent à amoindrir l'impact qu'ont pu avoir eu les *Vandales* sur la population *africaine romaine*. Les auteurs s'intéressant à l'archéologie remarquent tous à quel point il est difficile – et nous sommes d'avis qu'il est impossible – d'identifier le *Vandale* d'après ce qui reste des sépultures.

Pour sa part, Modéran nous rappelle à l'ordre en ce qui concerne l'*arianisme* – le choix de prédilection des *Vandales*, voire des *Barbares* – alors qu'il relativise la portée réelle des persécutions des *catholiques* après la conquête de 439. Selon lui, l'*arianisme* était présent bien avant Genséric et ce dernier aurait limité l'imposition, parfois violente, de cette religion surtout en Proconsulaire (Modéran, « Une guerre de religion : les deux églises d'Afrique à l'époque vandale », 26 et 29).

⁹¹⁷ Fournier, « Rebaptism as a Ritual of Cultural Integration in Vandal Africa », 252.

⁹¹⁸ Barnwell croit cependant que les *Vandales* auraient opéré dans la *structure* impériale, non à l'extérieure et encore moins à l'encontre; voir Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 123-124.

⁹¹⁹ *Ibid.*, 114. Nous disons à intermittence puisqu'ils agissaient à titre de *foederati*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

élevés en territoire *romain*, dans une *structure* un peu différente de la génération précédente. Il faut sans doute éviter de voir ce groupe comme un monolithe figé.

De ce fait, point de vue *ethnique*, les *Vandales* n'étaient pas « purs » eux non plus, même avant d'entrer dans l'Empire⁹²⁰. Par la suite, les *Vandales Silings* se seraient joints définitivement aux *Hasdings* (c.-à-d. ceux de Gundéric) après leur défaite en 418 aux mains des *Goths*, de même que des groupes d'*Alains*⁹²¹ et de *Goths*⁹²². On sait par ailleurs que ces *Alains*, suivant l'opinion des anciens, ne se seraient jamais vraiment intégrés au groupe⁹²³. Cela est difficile à croire, mais l'idée est certainement fascinante puisqu'elle impliquerait du même coup qu'au moins quelques groupes *barbares* se savaient « *Alains* » ou « *Vandales* » et tenaient fermement à ces *identités* sur des bases et pour des raisons qui nous échappent totalement aujourd'hui⁹²⁴.

Puis il y eut les *Romains* au milieu de tout ça. Contrairement à la tendance, nous ne croyons pas qu'ils aient été exclus du groupe durant les pérégrinations de 406-429, de sorte qu'une bonne partie de ce groupe était peut-être constituée de *Romains* assez tôt, à l'image du groupe d'Alaric⁹²⁵. Puis une fois à Hippo Regius ou encore à Carthage, il est évident que les *Romains* comptaient à la fois pour la majorité de la population « soumise » aux *Vandales*, et surtout se comptaient en grand nombre parmi les

⁹²⁰ À ce sujet, voir, entre autres, Lopez Quiroga, « Barbarians and Roman Army in Vth Century Hispania », 247.

⁹²¹ Lopez Quiroga (ibid., 247) avance que le groupe de Gundéric aurait également compté un bon nombre de *Goths* et de *Suèves*, sans toutefois indiquer sa source là-dessus.

⁹²² von Rummel, « Les Vandales ont-ils porté en Afrique un vêtement spécifique? », 281. Voir aussi Kleeman, « Quelques réflexions sur l'interprétation ethnique des sépultures habillées considérées comme vandales », 123.

⁹²³ Sur la base de la titulature du *roi* des « *Vandales* et des *Alains* »; voir Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 68.

⁹²⁴ Il faudrait du même coup reconnaître qu'il aurait pu y avoir eu des tensions parmi l'*espace dominant vandale* en raison justement de ce refus de se dire *Vandale* et donc, en ne se soumettant pas entièrement à la *structure du pouvoir* du groupe.

⁹²⁵ C'est du moins ce que semble croire aussi von Rummel, « Les Vandales ont-ils porté en Afrique un vêtement spécifique? », 281. Il parle ici de *Romains* de Gaule et d'Ibérie.

Partie C – *Goths* d'Alaric

« membres » de l'espace dominant des *Vandales* eux-mêmes⁹²⁶. Initialement, toutefois, ce serait plus de 80 000 *Vandales* qui seraient passés en Afrique sous l'impulsion de Genséric⁹²⁷.

D'ailleurs, la plupart des experts sur la question s'entendent pour dire qu'une fois en Afrique, le *Vandale* se mêla au *Romain* à un tel point qu'il devient impossible de différencier l'un et l'autre dans l'archéologie⁹²⁸. Cette situation est tout à fait comparable à ce que l'on sait des « *royaumes barbares* » de Toulouse et de Tolède ou encore chez

⁹²⁶ Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 73. Liebeschuetz ("Gens into regnum: The Vandals," 68) remarque que Procope comprenait les « *Vandales* » ainsi, c'est-à-dire dénombrant des *Vandales*, bien sûr, mais aussi des *Romains* et des *Maures*. L'article de Fournier ("Rebaptism as a Ritual of Cultural Integration in Vandal Africa") implique en effet que la population *romaine* était forcée d'adopter la version du *christianisme* de Genséric, soit l'*arianisme*. À tout le moins, cela était particulièrement vrai pour les *Romains* bien nantis qui espéraient partager les succès des *Vandales*.

⁹²⁷ Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 67. Rappelons au passage que ce chiffre semble démesuré, logistique oblige. Notre 5^e chapitre a au moins démontré qu'il était tout à fait impossible pour un groupe non-organisé d'assurer la survie de milliers d'hommes sur un terrain hostile.

On sait que Genséric ne put s'emparer d'Hippo qu'après un siège d'un mois. Il s'agit d'une trentaine de jours à subvenir aux besoins de ce qui était alors la population d'une ville *romaine* moyenne, en terrain hostile. Sans préparation logistique, sans support en provenance d'Espagne ou d'Italie, la tâche aurait été simplement impossible. Cela nous laisse croire d'emblée que Genséric était épaulé par quelqu'un en Occident ou en Afrique. Le comte Boniface a d'ailleurs déjà été accusé de ce crime et il faut dire que l'hypothèse est attrayante.

Une preuve à cet effet pourrait être l'inaction de Boniface quand il lui aurait été facile de se porter à la rencontre de Genséric alors qu'il accostait avec ses premières troupes. En effet, il paraît inutile de préciser que transporter 80 000 personnes par bateaux demandait du temps. Il fallait aussi des provisions à l'arrivée. On ne se lançait pas comme ça à la conquête de l'Afrique. L'épisode semble trop incroyable pour que Genséric ait agi seul.

⁹²⁸ Kleeman, « Quelques réflexions sur l'interprétation ethnique des sépultures habillées considérées comme vandales » (ce dernier essaie toutefois d'argumenter pour voir les fibules du costume féminin comme des « marqueurs germaniques »; P. von Rummel, « *Habitus Vandalorum? Zur Frage nach einer gruppenspezifischen Kleidung der Vandalen in Nordafrika* »).

Lopez Quiroga ("Barbarians and Roman Army in Vth Century Hispania") tente de faire valoir le contraire, mais n'avance aucun argument solide (*idem* dans le cas de Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 70.) Soulignons aussi qu'il semble vouloir admettre que *Goths* et *Romains* sont devenus identiques dans l'archéologie à partir de l'époque de Reccared (c.-à-d. vers 589), surtout parce que l'iconographie *chrétienne* semble vouloir s'imposer partout sur le territoire. Voir enfin Lopez Quiroga, Barroso Cabrera, et Morín de Pablos, « Mundo funerario y presencia 'germánica' en 'Hispania' (ss. V-VI) », 213-214, 218.

Partie C – *Goths* d'Alaric

les *Francs* de l'époque de Clovis. Il semble qu'à ces endroits, les tendances aient évolué conjointement chez les *Romains* et les *Barbares* afin de produire des *sociétés* où il devient pratiquement impossible de départir le *Romain* du *Barbare*. Même que les *Vandales*, contrairement à la plupart des autres groupes *barbares* du genre, n'auraient pas émis de code de lois⁹²⁹, ce qui pourrait vouloir dire qu'ils avaient conservé le système législatif *romain* dans son entièreté ou qu'ils procédaient au cas par cas, adaptant les lois selon la situation.

Naturellement, il y a des chercheurs qui continuent à promouvoir l'insularité des *Vandales* au sein de la population *africaine*. Liebeschuetz⁹³⁰, par exemple, défend la thèse selon laquelle les *Romains africains* pouvaient identifier assez facilement les *Vandales* parmi eux ou du moins, être conscient de leur présence parce qu'ils avaient des attributs particuliers. La possession d'un lot de terre et l'enrôlement dans un *millenia* (unité militaire), par exemple, auraient été prioritaires à faire le *Vandale*. Leur langue aurait été un dialecte *germanique* proche du *goth*⁹³¹, leurs habits auraient été différents de la majorité de la population, leurs noms auraient été la plupart du temps à consonance « *vandale* », leur religion était l'*arianisme*⁹³², etc. Il conclut en disant que : « [...] in general, it must have been pretty clear who was, and who was not, a Vandal. »⁹³³

Cette manière de conceptualiser la *société vandale* est classique, comme nous l'avons vu pour bien d'autres groupes rendus à ce point-ci. S'ensuit que les chercheurs qui sont de l'avis de Liebeschuetz aiment croire au caractère unique des groupes comme les *Vandales* et à leur volonté de s'identifier comme *différents* et de le rester.

⁹²⁹ Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 58; Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 118.

⁹³⁰ Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 70-72.

⁹³¹ Liebeschuetz (ibid., 71) reconnaît pourtant lui-même que les *Vandales* aient dû apprendre le latin assez tôt et l'utiliser couramment pour ne pas dire exclusivement (du moins dans les contextes politiques, législatifs et militaires, la religion ayant peut-être été l'exception).

⁹³² Ibid., 77. Voir aussi Modéran (« Une guerre de religion : les deux églises d'Afrique à l'époque vandale») à ce sujet.

⁹³³ Liebeschuetz, « Gens into regnum: The Vandals », 71-72.

Partie C – *Goths* d'Alaric

On redoute de considérer que la population *romaine* d'Afrique qui était directement en contact avec les *Vandales* durant la période de leur domination ait pu se métamorphoser en quelque chose qui n'était plus tout à fait *romain*, ni tout à fait *vandale*; une sorte d'entre-deux où chacun y trouvait son compte sans pour autant que l'on puisse affirmer que l'*identité* y était mise en évidence ou facilement déchiffrable pour la grande majorité de la population concernée (c.-à-d. surtout de l'*espace dominé*).

Quoi qu'il en soit, Liebeschuetz poursuit en affirmant que les *Hasdingi* formaient le « noyau » de la *gens*. On perçoit ici l'influence de Wolfram et de son *ethnogenèse*. Toujours selon Liebeschuetz⁹³⁴, Genséric aurait été à la tête d'une « dynastie » qui remontait à plusieurs générations et qui voyait la « royauté » passée de frère en frère, puis de fils en fils. Ils ne menaient pas les armées aux combats⁹³⁵, ils mangeaient selon une mode *romaine* et construisaient des édifices pour montrer leur puissance : une manière d'agir en règle avec ce que les empereurs *romains* avaient toujours fait.

Cela dit, nous sommes d'avis que les similitudes entre *Vandales* et *Goths* s'arrêtent là, et tout spécialement si on se limite à la tranche 406-410, c'est-à-dire la première fois que l'on vit en action les *Vandales* et les *Goths* d'Alaric simultanément. À vrai dire, les *Vandales* de 406 étaient sans doute plus près des *Goths* de 376 que de ceux d'Alaric. Même en comparant les *Vandales* de 429 à ceux de 410, nous ne trouverions pas beaucoup de similitudes⁹³⁶.

ii) Comparaisons

À l'évidence, on est bien loin de pouvoir s'adonner à une étude comparative dans le style de ce que l'on retrouve du côté des sciences sociales. D'abord, le manque de données empiriques ne peut faire autrement que de nous laisser planer en permanence dans l'hypothèse. Ensuite, le peu d'information dont on dispose sur les *Francs*,

⁹³⁴ Ibid., 72.

⁹³⁵ Différence majeure avec les *Francs* et les *Goths*.

⁹³⁶ Nous examinerons ce point en détail dans la sous-section suivante.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Alamans et *Vandales*, au moment exact où Alaric parcourait l'Empire, fait en sorte que nos hypothèses resteront toujours aisément contestables. Mais c'est la nature de notre champ académique qui est ainsi fait, et il faut travailler malgré tout avec le peu que l'on a. Cela dit, le bref survol de ces trois groupes *barbares* nous a permis néanmoins de mesurer la différence qu'il y avait entre chacun d'eux, d'abord, de même qu'avec le groupe d'Alaric.

(1) Les *Francs*

Le cas des *Francs* est sans doute le plus complexe à définir. On a vu que certains *Francs* se sont trouvés une niche dans l'Empire dès l'époque de Constantin au plus tard, alors que d'autres sont restés de l'autre côté du Rhin, mais quand même assez près de l'Empire. À première vue, on se trouverait avec un scénario similaire à celui des *Goths*, puisqu'on sait que ce ne sont pas tous les *Goths* qui passèrent dans l'Empire en 376.

Sur les *Francs* en tant que tels durant les années 395-410, on ne sait absolument rien qui soit utile pour cette thèse. On ignore même si, comme à l'époque de l'empereur Julien, on en comptait une multitude dans l'armée *romaine* et s'ils servaient dans des unités formées de *Francs* en majeure partie.

Nous prenons la peine de préciser ce fait puisqu'on ne peut alors rapprocher leur situation de celle des *Goths* d'Alaric tels que conceptualisés par Wolfram et Heather. On ne semble jamais mettre en question d'ailleurs que les *Francs* aient pu avoir été *pluriethniques* en réalité à l'époque qui nous concerne, ce que l'on fait cependant rendu à l'époque de Clovis.

Enfin, tout cela pour dire que les *Francs* et les *Goths* d'Alaric ne paraissent pas avoir eu beaucoup de points en communs, si ce n'est parfois l'ascendance de certains hommes de chacun de ces groupes dans la hiérarchie du pouvoir de l'Empire *romain*. Qui plus est, il n'y a aucune équivalence au groupe d'Alaric dans les sources du côté *franc* pour la période qui nous concerne, ce qui rend toute comparaison valable impossible à établir.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Seule chose que l'on puisse dire est que les grands hommes *francs* qui sont parvenus aux plus hauts échelons de l'espace dominant *romain* partageaient quelques similitudes avec Alaric, tout en étant assez différents de lui, tous points considérés.

(2) Les *Alamans*

Quant aux *Alamans*, il semble assez évident qu'ils différaient des *Goths* d'Alaric sur pratiquement tous les points inimaginables. Drinkwater est parvenu à démontrer que ce groupe n'avait pas « évolué » au même rythme que les *Goths*. Même au moment où ils apparaissent brièvement dans les sources, Drinkwater remarque qu'ils ont conservé une rusticité que l'on ne pourrait même pas donner aux *Goths* de 376, ne serait-ce qu'en raison des données archéologiques.

En effet, la production de denrée et de matériel des *Alamans* était minime en comparaison avec ce que l'on sait de la « culture » de *Sîntana de Mureş/Černjachov* et l'influence *romaine* y était également pauvre. Que cette zone archéologique eut été *gothe* ou non n'a aucune répercussion sur les *Goths* d'Alaric qui était extrêmement loin de ce type de vie et de ce genre d'*habitus*, mais il reste que si les *Alamans* n'étaient même pas rendus au niveau des *Goths* de cette région, ils ne pouvaient pas avoir bien des éléments en similitude avec ceux d'Alaric.

Le seul point de contact entre les deux groupes aurait été au niveau de leur service dans l'armée *romaine*. Mais même là, les ressemblances n'étaient pas bien importantes. Pour une chose, les *Alamans* n'étaient pas au service d'un *magister militum*. En fait, il semble plutôt qu'ils aient été sous la gouverne d'un *chef* et qu'ils n'ont servi qu'à titre de *foederati* tout au long de leur participation aux tractations impériales. Enfin, ils n'étaient jamais cantonnés dans les villes *romaines* et ils retournaient au-delà du Rhin une fois leurs contrats remplis. Sur tous ces points, les *Alamans* étaient profondément différents des *Goths* d'Alaric.

(3) Les *Vandales*

Pour ce qui est des *Vandales*, il s'agit sans l'ombre d'un doute du groupe qui possède le plus de similitudes avec celui d'Alaric, tout en conservant des éléments qui en ont

Partie C – *Goths* d'Alaric

fait une entité diamétralement opposée.

C'est qu'il faut remarquer qu'en conservant la *royauté* héréditaire intacte malgré leur séjour dans l'Empire d'Occident de 406-407 à 428, les *Vandales* ont été le premier groupe *barbare* à pouvoir garder vivante au moins une partie de leurs traditions et de leurs mémoires/*Histoires*. Ils ont joué d'une chance incroyable dans les faits, alors que l'empereur était occupé ailleurs et ne pouvait pas s'immiscer dans la *structure* du groupe pour en désorganiser les bases. Il en découla un groupe qui était conscient de son existence selon des paramètres autoétablis et datant d'avant la traversée de 406. Nous insinuons par là que, contrairement aux *Goths* d'Alaric par exemple qui étaient *Goths* simplement parce que les *Romains* en avaient « fait » des *Goths* à la longue, les *Vandales* étaient ce qu'ils avaient toujours été⁹³⁷. Il semble que rien ne leur ait été imposé par les *Romains* qui aurait pu structurer le groupe, comme ce fut le cas pour les *Goths* de 382 ou encore pour ceux de Radagaise en 405. La *structure* du pouvoir des *Vandales* était indépendante en elle-même et ne nécessitait aucun titre prestigieux qui aurait pu n'être octroyé que par l'empereur.

Il faut se rappeler que Gundéric (qui régna de 407 à 428) semble avoir été un *roi* dans le sens traditionnel que l'on attribue à ce qualificatif. C'est-à-dire qu'il a succédé à son père Godigisel. Par la suite, Genséric hérita de la position, puis son fils Hunéric, et ainsi de suite. La *structure du pouvoir* des *Vandales* paraît donc avoir eu une famille « héréditaire » à son sommet jusqu'à sa disparition en 533. C'est-à-dire que Gundéric et Genséric ont été capables d'assoir les bases de leur pouvoir sur une longue histoire; ils étaient *rois* légitimes parce que fils d'un *roi*.

⁹³⁷ Il faut reconnaître que les *Vandales* eux-mêmes se nommaient certainement autrement en 406. Le nom « *Vandales* » leur a sans doute été donné par les *Romains*. Nous entendons par là que ce groupe, quel que fut son nom à la base, se savait forcément être un groupe puisque son *roi* était toujours à sa tête. Rien n'avait défait le groupe à son entrée dans l'Empire, ni durant les 22 ans suivants, alors qu'il se trouvait en Espagne. Bien sûr, il dût forcément y avoir eu quelques changements : mode vestimentaire, nourriture, armes, etc. C'est à dire que la *culture* matérielle de ce groupe avait forcément changée assez radicalement à la suite de 406. Pourtant, on ne pourrait émettre la même hypothèse en ce qui a trait aux coutumes et traditions de ce groupe qui en conserva les plus importantes parce qu'il garda sa *royauté* et toutes les protocoles et toutes les histoires ou traditions qui lui était reliées. S'ensuit que la *structure* du groupe devait avoir demeurée sensiblement la même, du moins pour son *espace dominant*.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Cette situation est très différente de ce que l'on a vu avec Alaric qui avait réussi à s'imposer comme une figure dominante dans l'*espace militaire romain* grâce seulement à ses aptitudes. Gundéric et Genséric étaient capables d'imposer leurs volontés sur leurs groupes, alors qu'Alaric, dépendant de la situation, devait débattre de la démarche à suivre avec ses lieutenants ou les *Romains* de l'*espace dominant*.

Qui plus est, on va voir au chapitre 8 qu'Alaric n'a jamais réussi à se débarrasser des *structures* de l'Empire; il n'a pas supplanté les figures de pouvoir politique et *sociale* qu'étaient les sénateurs et les empereurs, ni les figures militaires comme Stilicon ou Gaïnas. Pour leur part, Gundéric et Genséric étaient, pour peu que l'on en sache quelque chose, « les » figures absolues du pouvoir aux yeux de leurs groupes, peut-être même de la population *africaine*⁹³⁸. Cela fut d'ailleurs cimenté en 442 par l'entente entre Carthage et Ravenne qui devait voir l'Afrique indépendante de l'Empire *romain* pour la première fois depuis l'époque d'Hannibal.

À ce moment, on peut croire que Genséric remplaça l'office d'empereur pour les *Africains* aussi (c.-à-d. *Romains*, *Vandales*, et autres *peuples* sous la juridiction des *Vandales*), au moins au sens figuré. On sait par ailleurs qu'il y avait une sorte de cour qui gravitait autour du *roi*, dont certaines offices étaient justement celles qui servaient aux empereurs aussi, comme le *comes*, le *domestici* et le *notarius*, mais dont les rôles précis restent obscures⁹³⁹. De ce fait, Barnwell précise que le cercle familial des *rois vandales* aurait dénombré une multitude de titres, tels que le *procurator domus*, le *maior domus*, le *cellerita regis*, le *preapositus*, etc.

⁹³⁸ Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 117. Il dit d'ailleurs que le *roi vandale* (peut-être dès Genséric) en vint à se considérer comme étant mandaté par Dieu, à l'image des empereurs *romains*. Il précise toutefois à la même page que Genséric n'a jamais frappé de monnaie à son effigie, ce qui peut vouloir dire qu'il reconnaissait néanmoins le pouvoir des empereurs et qu'il n'essayait pas de les remplacer. Voir d'ailleurs l'excellent article de C. Morrisson (« L'atelier de Carthage et la diffusion de la monnaie frappée dans l'Afrique vandale et byzantine », 65-84, surtout 70-74) au sujet des monnaies de l'époque *vandale* et qui met bien en relief ce fait étonnant.

⁹³⁹ Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 120-122.

Partie C – *Goths* d'Alaric

Donc, les *Vandales* sont entrés dans le moule des *foederati* pendant quelques années seulement qui les initièrent malgré tout au mode de vie *romaine* de leur partie de l'Empire. Ils ont réussi à s'en défaire vers 429, puis officiellement en 442. Cela veut dire que la *structure du pouvoir* des *Vandales* n'était pas à l'image d'une armée *romaine*, comme on l'a défini dans le cas d'Alaric et de son groupe (et peut-être aussi d'Athaulf). Les ambitions de Gundéric/Genséric devaient donc former le fer de lance du groupe qu'ils menèrent. C'est dire que nous avons avec les *Vandales* ce que les érudits semblent vouloir extrapoler à l'ensemble des groupes *barbares* du 5^e siècle : une volonté pour un *roi* de se trouver une niche dans l'Empire *romain* afin d'assurer la pérennité d'un *peuple* (aussi artificiellement construit fut-il).

Gundéric et Genséric occupèrent donc tour à tour le sommet de la *structure du pouvoir* de leurs groupes respectifs qui changèrent de visages entre les règnes de ces deux hommes. Bon nombre de ceux qui se forcèrent un chemin dans l'Empire en 406 avaient péri en date de 428, en plus des nombreux ajouts auxquels nous avons déjà fait allusion. Dans une telle atmosphère de changements, ce sont ceux qui se disaient *Vandales* qui, parce que soumis à Gundéric ou Genséric sans y penser parce que *allant de soi* – ou parce que étant incorporé à leurs *habitus* – formaient le véritable *noyau vandale*. Comprenons que nous ne faisons pas un clin d'œil à Wolfram et à l'*ethnogenèse* ici, bien que le cas des *Vandales* s'y prête beaucoup mieux que celui des *Goths* d'Alaric. Nous désirons simplement faire valoir que les *Vandales* étaient « *Vandales* » entre 406-429 parce qu'ils étaient sous la gouverne d'un *roi* qu'il reconnaissait *naturellement*.

C'est dire qu'au niveau métaphysique, un *Africain* qui avait vécu durant l'époque pré-*vandale* pouvait difficilement se dire *Vandale*. S'ensuit également que les *Romains* qui naquirent sous le règne de Genséric (qui dura 49 ans) aient pu se forger une *identité* très différente de celle de leurs parents ou grands-parents. Ici, un *Romain* de bonne famille – né au beau milieu du règne de Genséric et qui aspirait à une carrière importante – avait de bonnes chances d'adopter l'*habitus* de l'*espace dominant* (et donc

Partie C – *Goths* d'Alaric

vandale dans une certaine mesure)⁹⁴⁰.

h) Conclusion

On a vu tout au long de ce chapitre à quel point les *Goths* d'Alaric étaient différents de ce que la tradition érudite fait encore valoir sur leur compte; ils étaient également très différents des autres groupes *barbares* avec lesquels on aime habituellement les comparer. Le problème, on l'a vu, est que l'on conceptualise l'armée d'Alaric comme une armée de *foederati* alors qu'il faut plutôt la voir simplement comme une armée *romaine*.

En réalité, on ne peut pas penser les *Goths* d'Alaric en terme de *foederati*, d'abord parce qu'ils n'avaient pas la *structure* du pouvoir attendue. Ils ont également été au service des empereurs en permanence entre 397 et 410, ce qui va également à l'encontre de ce que l'on sait des *foederati* qui ne remplissaient que des missions temporaires pour l'Empire. De ce fait, on a pris pleinement conscience que les *Goths* d'Alaric opéraient comme une armée *romaine* et même lorsqu'ils étaient inactifs; c'est-à-dire qu'ils étaient cantonnés quelque part dans les provinces *romaines* et que leur commandant était un officier *romain*, et l'un des plus puissants hommes de l'Empire oriental.

Plutôt que de prendre le groupe d'Alaric comme des *Goths* révoltés, on aurait tout avantage à substituer d'abord le nom « *Goth* » par un qualificatif neutre. On a vu en effet qu'on ne peut pas supporter l'idée que le groupe d'Alaric ait été *Goth* en tout ou en partie tout au long de son service, encore moins rendu en 410. De plus, on a pu déterminer qu'on n'a pas affaire à un groupe en révolte dans les faits, mais simplement à une armée *romaine* qui obéissait à Arcadius, peut-être jusqu'en 408.

Enfin, rappelons que le chapitre 5 a démontré à lui seul combien Alaric et ses troupes étaient *romains* dans leur *habitus* militaire; c'est-à-dire qu'ils étaient experts à

⁹⁴⁰ Remarquons que les *Vandales* en 477 devaient être différents de ce qu'ils avaient été en 406. Sur cette période de 70 ans, ils avaient été ancrés en Afrique pendant 50 ans, en plus d'avoir passé une dizaine d'années en Espagne. Il est également douteux que bien des *Vandales* aient été vivants pour se remémorer les événements de 406. Genséric devait avoir été un cas particulier.

Partie C – *Goths* d'Alaric

l'art de la guerre et compétents en logistiques selon des paramètres *romains*, sans quoi cette armée se serait dissoute avant même d'avoir pu franchir les Alpes.

Ce chapitre n'a pour sa part fait que de confirmer cette hypothèse en développant l'idée que le groupe d'Alaric avait un *habitus* qui était en règle avec celui d'une armée *romaine*, tout en étant différent sur presque tous les niveaux des groupes *barbares* comme les *Vandales*, les *Alamans* et les *Francs*.

Partie D – *Alaric*

Alaric le Goth, roi des Goths?

The former [Gaïnas] was a Goth in Roman service with no strong ties to the tribal group, the latter [Alaric] primarily a tribal leader for whom Roman office was complementary and not an alternative to this role.⁹⁴¹

A man with at least two identities, he was Alaric, the warrior chieftain to whom so many Goths sworn loyalty according to the ritual of their ancestors, and Flavius Alaricus, the Roman general, the *magister militum*.⁹⁴²

In a certain sense Theoderic the Ostrogoth, who grew up as a hostage in Constantinople and went through a splendid career as *magister militum*, consul, and patrician, was a Roman; in another respect, he remained a barbarian.⁹⁴³

a) Introduction

À ce point-ci de l'étude, on a vu combien les *Goths* d'Alaric étaient différents de ce que la tradition érudite mentionne à leur sujet. On n'a pas encore examiné en détail le cas d'Alaric, mais c'est le but de ce chapitre. Bien des auteurs nous le présentent toujours

⁹⁴¹ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 197. Voilà une citation qui résume la façon usuelle de percevoir Alaric et à laquelle nous nous opposons. Heather semble oublier ici que Gaïnas s'était enfuit dans le *Barbaricum* après les événements de 399, alors qu'aucun auteur ne fit ce genre d'allusions dans le cas d'Alaric. Au contraire, l'histoire nous montre que, lorsqu'Alaric tentait de fuir, il le faisait dans l'Empire : il était retourné en Pannonie en 402-403, puis tenta d'atteindre l'Afrique en 410.

⁹⁴² Barbero, *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*, 144.

⁹⁴³ Pohl, « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies », 24. Voir aussi Lebecq ("The Two Faces of King Childeric: History, Archaeology, Historiography") pour un examen similaire de Childéric.

Partie D – Alaric

comme un *roi barbare* : Kulikowski⁹⁴⁴, Heather⁹⁴⁵, Martirano⁹⁴⁶, Saitta⁹⁴⁷, Sivan⁹⁴⁸, Liebeschuetz⁹⁴⁹, Wolfram⁹⁵⁰, Pohl⁹⁵¹, De Rose⁹⁵², Halsall⁹⁵³, Givigliano⁹⁵⁴, Lopez Quiroga⁹⁵⁵, etc. La tradition littéraire à son sujet est si solidement ancrée dans nos esprits que s'en défaire est pratiquement impossible.

On reconnaît au moins la plupart du temps qu'Alaric n'était pas un *barbare* au sens où l'entendait Gibbon, mais on se refuse toujours à en faire un *Romain* simplement parce que cette même tradition ne le permet pas. C'est que bien peu de chercheurs ont retenu l'image d'Alaric telle que l'avait esquissée autrefois Fustel de Coulanges et Marcel Brion, comme on l'a vu dans l'introduction générale de cette thèse. En vérité, on peut simplement dire que, si Stilicon était bien *romain*, Alaric l'était tout autant; *idem* pour Athaulf.

Cela dit, il ne suffit pas d'y aller d'une telle affirmation, il faut l'appuyer des sources. L'exercice paraît voué à un échec certain aussitôt dit, mais on va voir que c'est tout le contraire dans les faits. Puisqu'on a déjà pris conscience des problèmes reliés à nos sources et à leur interprétation multiple dans le chapitre 4, il ne semble pas nécessaire

⁹⁴⁴ Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*.

⁹⁴⁵ Heather, *Goths and Romans, 332-489*; Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno" »; Heather, *The Goths*; Heather, « The Emergence of the Visigothic Kingdom ».

⁹⁴⁶ Martirano, *Alarico*.

⁹⁴⁷ Saitta, « Il sogno di Alarico I: una terra per i suoi Goti ».

⁹⁴⁸ Sivan, « Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507 »; Sivan, « Alarico in Italia: Pollenza e Verona »; Sivan, « Alaricus Rex: Legitimizing a Gothic King ».

⁹⁴⁹ Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? ».

⁹⁵⁰ Wolfram, *History of the Goths*; Wolfram, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*; Wolfram, « L'irruzione degli Unni e la nuova migrazione visigota ».

⁹⁵¹ Pohl, « Invasori e invasivi ».

⁹⁵² De Rose, « Il viaggio di Alarico ».

⁹⁵³ Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 190, 202-206.

⁹⁵⁴ Givigliano, « Alarico. Dal Danubio al Busento ».

⁹⁵⁵ Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, 70.

Partie D – Alaric

d'en rajouter ici. Néanmoins, il sera intéressant de commencer ce dernier chapitre par un examen approfondi de ce que ces sources ont eu à dire sur le cas d'Alaric. On réalisera alors, en remontant à l'origine du problème, que l'image négative de cet homme n'est redevable qu'à un seul auteur *romain* : Claudien. Lorsqu'on regarde plus attentivement les autres textes contemporains, on se rend compte qu'Alaric n'est pas un ravageur ou un bandit, ni un *roi* ou même un *Goth*.

b) Alaric selon les sources

D'entrée de jeu, les auteurs plus utiles sont dans un état fragmentaire : Olympiodore et Eunape. Mis à part ces deux-là (et donc Zosime et Photius, indirectement), Claudien se présente comme un cas particulier puisqu'il a écrit dans un laps de temps très court des événements qu'il rapporte. Il offre alors une perspective « au gout du jour » que l'on retrouve rarement dans les sources⁹⁵⁶. Orose, lui, est le tout premier à dire sans détour qu'Alaric était un *Goth*⁹⁵⁷. Ce dernier suivit de près l'opinion d'Augustin sur le sac de Rome et il corrobora la clémence d'Alaric à l'endroit des *chrétiens*, une chose sur laquelle la quasi-totalité des sources semble vouloir s'entendre⁹⁵⁸. Il rapporte aussi

⁹⁵⁶ Claudien n'a pas pu écrire en sachant ce qui s'était produit; il écrivait au fur et à mesure que les choses se déroulaient devant lui. Cet aspect n'enlève rien du peu d'utilité que l'on peut en faire, mais c'est un détail intéressant qui joue en sa faveur.

⁹⁵⁷ Environ quatre ans après le sac de Rome cependant...

⁹⁵⁸ Cette « clémence » de la part d'Alaric n'a jamais été examinée sous un autre angle pourtant, à savoir la maîtrise qu'il devait avoir eue sur ses troupes. En effet, restreindre des hommes armés en plein milieu de Rome ne devait pas avoir été de tout repos. Augustin admit qu'il y eut des viols, des meurtres, etc., mais il fait grand cas de leurs petits nombres une fois comparé à ce que les gens de l'époque s'attendaient. La même logique est répétée chez Orose, Jérôme et Hydace (que des sources chrétiennes, certes, mais on se souviendra que Zosime rapporte un épisode similaire à Athènes). En somme, « tous » reconnaissent que les *Goths* n'ont pas été aussi destructeurs qu'ils auraient pu l'être; ils l'ont même moins été que d'autres armées dans les mêmes circonstances.

Cela en dit long sur leur « commandant ». Considérant toute la frustration à laquelle ce groupe avait été soumis, il n'y aurait pas eu de surprise si Alaric s'était montré brutal dans le sac de la Ville. C'est pourtant l'opposé qui se produisit. Il faut donc chercher ailleurs que l'*arianisme* d'Alaric, selon nous, pour expliquer cet épisode. La *chrétienté* de quelqu'un ne faisait pas de lui un homme juste à coup sûr; pensons seulement à Théodose qui dut aller s'agenouiller devant Ambrose pour se faire pardonner d'avoir massacré une population entière. C'est plutôt la « discipline » – relative à/et pour l'époque, il faut s'entendre – au sein du groupe d'Alaric qui sut empêcher les débordements durant le pillage.

Partie D – Alaric

le très célèbre discours d'Athaulf à l'occasion de son mariage à Placidia⁹⁵⁹, un épisode autrement inconnu dans le détail. Socrates et Sozomène sont eux aussi des contemporains, quoique moindrement intéressés par Alaric et son groupe; les *Goths* n'ont une place dans leurs récits qu'en rapport avec le sac de Rome. Le *De Regno* de Synésios, s'il vise vraiment Alaric et son groupe⁹⁶⁰, peut fournir également quelques détails importants sur leur place dans la hiérarchie de l'Orient aux environs de 397-399.

Inutile de dire que ces neuf auteurs – Zosime, Olympiodore⁹⁶¹, Eunape⁹⁶², Claudien, Synésios, Orose, Socrates⁹⁶³, Sozomène⁹⁶⁴ et Photius – se présentent comme nos « meilleures » sources sur le cas d'Alaric, quoique cela soit d'une relativité absolue⁹⁶⁵.

Cette constatation somme toute évidente pour tous les chercheurs de la période nous pousse maintenant à aller examiner plus en détail ces textes pour essayer de déterminer d'abord la place qu'occupait Alaric dans le monde *romain* au moment des guerres en Grèce entre 395 et 397. La question pour le moment est surtout de savoir s'il a pris part aux deux guerres et dans quel rôle exactement.

i) « Guerres » de 395-397 dans les sources

Bien entendu, Claudien peut s'avérer utile sur cette question, si toutefois on veut bien présumer qu'Alaric était dans l'armée de Rufin à l'époque où Stilicon fut repoussé en 395. Le mot clé ici est « présumé » puisque Claudien n'y nomme jamais Alaric. En

⁹⁵⁹ Oros. 7.43.1-2.

⁹⁶⁰ C'est du moins l'opinion d'Heather (« The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno" »). Voir *infra* pour un examen détaillé de la question.

⁹⁶¹ Les fragments 1.2 à 16 de l'édition de Blockley concernent Alaric. Ce sont Sozomène, Zosime, Photius, Philostorge et Procope qui y prennent la parole à tour de rôle.

⁹⁶² Seulement deux fragments de l'édition de Blockley mentionnent directement Alaric : *frgs.* 64.1 et 64.2. Il s'agit de passages tirés de l'œuvre de Jean d'Antioche.

⁹⁶³ Socrat. *Hist. eccl.* 7.10.

⁹⁶⁴ Soz. *Hist. eccl.* 9.4, 6-9.

⁹⁶⁵ Nous classons donc Augustin et Symmaque dans la même catégorie que tous les autres auteurs qui ont écrit *post mortem Alarico*.

Partie D – Alaric

vérité, il faut attendre le *Bell. Get.* pour être certain qu'Alaric soit lié aux guerres précédentes. Il est effectivement capital de remarquer que, dans tous les textes du poète qui ont été écrits *ante* 398, on n'y voit jamais Alaric en action⁹⁶⁶; pour l'y voir, il faut obligatoirement relire les premiers poèmes politiques en ayant en tête ce qu'il avance dans ses deux derniers : une méthode incorrecte.

Claudien est surtout utile en raison de cette spontanéité qui l'animait. Il a écrit chaque poème à peine quelques mois après les événements ciblés⁹⁶⁷. Il faut donc éviter de lire les premiers textes avec les plus tardifs en tête, en plaçant Alaric au cœur d'événements que Claudien avait préféré décrire sans lui⁹⁶⁸. Ainsi, l'absence d'Alaric des premiers poèmes parle pour beaucoup; c'est à se demander sérieusement s'il était un joueur important dans le camp de Rufin. Comme Claudien ne parle d'Alaric pour la première fois qu'à la fin de son poème sur la guerre contre les *Goths*, on ne peut pas risquer bien des hypothèses, sinon qu'il n'était certainement pas le commandant en chef de l'armée. À ce point-ci, on ne peut pas encore exclure qu'il ait participé aux ravages de la Grèce en 395, mais nous y arriverons bientôt.

Assez curieusement, c'est plutôt Eunape qui est le tout premier à avoir clairement nommé Alaric dans un texte. Il le fit dans sa *Vie des Sophistes* (notice sur Maxime), publiée en 399⁹⁶⁹. Eunape n'y parle pourtant pas des *Goths*. En effet, au moment de

⁹⁶⁶ C'est que les problèmes chez Claudien se pointent tôt (1^{er} et 2^e livres *contre Rufin*, *Guerre contre Gildon*, *Contre Eutrope* 1 et 2, etc.) P. ex., malgré ce que clament plusieurs chercheurs, Alaric n'est pas nommé directement dans le deuxième livre du *In Eutropium* (2.212-217); il faut déduire qu'il est question d'Alaric à la suite d'un passage où Claudien mentionne pourtant nommément Tribigilde : [...] *vastator Achivae gentis et Epirum nuper populatus inultam praesidet Illyrico* [...] Cette réserve pour le moins surprenante est difficilement explicable chez un homme qui – expert des mots – n'hésitait jamais à vilipender les adversaires de son patron.

⁹⁶⁷ Voir par exemple Cameron, *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*.

⁹⁶⁸ Cameron (ibid., chap. 7) fait pourtant exactement cela dans son chapitre sur Alaric. C'est une approche universelle aujourd'hui que l'on retrouve dans la plupart des études; on cherche rarement à découvrir quand exactement Claudien parle directement d'Alaric. Voir à titre d'exemple A. Robertson-Brown (« Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World », 93) qui affirme que Claudien parle d'Alaric pour la première fois dans le premier livre de son *In Rufinum*.

⁹⁶⁹ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 66.

Partie D – Alaric

relater l'épisode du passage des Thermopyles, il nous dit seulement qu'Alaric « envahit » la Grèce avec ses *barbares* et ses « robes sombres » à l'époque où les territoires *grecs* étaient ravagés, tout en nous précisant qu'il avait déjà examiné cette période dans son *Histoire*⁹⁷⁰. Les experts préfèrent interpréter ces quelques lignes comme étant une preuve indéniable qu'Alaric était le coupable des ravages de 395, mais ce n'est pas ce qu'Eunape implique dans les faits. L'auteur dit simplement qu'Alaric passa en Grèce durant l'époque où le territoire était ravagé; c'est une nuance de taille.

On peut aussi venir appuyer cette interprétation autrement : Blockley⁹⁷¹ est d'avis que la deuxième partie de l'*Histoire* d'Eunape a été publiée avant 395. Si cette hypothèse est juste, cela impliquerait du coup que ces ravages s'étaient produits avant 395⁹⁷², et donc trop tôt pour que les « moins bons » éléments de l'armée de Théodose n'aient pu retourner à l'Est après la bataille du Frigidus. Or, pour mettre un sens à l'épisode, il faudrait qu'Alaric eût franchi les Thermopyles quelque part avant l'an 395⁹⁷³ et certainement en réponse aux ravages en question. C'est-à-dire qu'il aurait été au service de Théodose à ce moment et se serait amené en Grèce pour mater ce soulèvement. Il faut donc être prêt à reconnaître que l'on a peut-être affaire ici à une révolte qui aurait précédé la guerre contre Eugène et qui serait forcément indépendante des

⁹⁷⁰ Certains chercheurs croient qu'Eunape parle aussi d'Alaric dans sa courte notice sur Priscus, mais il n'y est jamais question des *Goths*, et on place parfois le nom d'Alaric dans les traductions de ce passage alors que le texte *grec* original ne le mentionne pas nomément. Du moins, le nom d'Alaric est absent dans l'édition Loeb.

⁹⁷¹ *supra*, note 371.

⁹⁷² Bien entendu, puisque c'est dans sa *Vie des Sophistes* qu'Eunape mentionne Alaric, il est certain que l'épisode en question s'est produit avant 399-400. Nous avons suivi Blockley pour la chronologie de l'*Histoire* d'Eunape, mais l'épisode relaté par l'auteur pourrait dater de 397 au lieu de 395, comme on le suppose toujours, puisque rien dans la *Vie des Sophistes* ne permet de pencher pour l'une ou l'autre de ces dates en réalité...

⁹⁷³ Cependant, si Blockley est mal en datant la publication de la 2^e partie de l'*Histoire* d'Eunape à 395, cela voudrait dire qu'on pourrait opter plutôt ici pour l'expédition de 397 qui aurait opposé Alaric à Stilicon en Grèce. Comme on va le voir dans un instant, cela irait assez bien avec notre propre reconstruction des événements.

Partie D – Alaric

manigances de Rufin et de Stilicon⁹⁷⁴.

D'ailleurs, pour suivre Claudien qui fait d'Alaric le ravageur de la Grèce lors de la première guerre à l'été de 395⁹⁷⁵, il faudrait réconcilier cet épisode avec les manoeuvres de Rufin près de Constantinople, ce que la logistique permet d'infirmer au moins en partie. Aquilée-Constantinople demandait au minimum 1 911 km de voyage, et Constantinople-Corinthes un autre 1 124 km⁹⁷⁶. À 4.5 km/h, 3 035 km demandait un minimum de 112 jours de voyage consécutifs⁹⁷⁷. Donc, dans le meilleur des scénarios possibles, et considérant que Théodose décéda en janvier 395, Alaric n'aurait pu se trouver à Corinthe qu'en juillet-août 395 au plus tôt. Si on prend en compte maintenant que Rufin fut écartelé à Constantinople à la fin novembre 395⁹⁷⁸, il ne restait que 4 mois pour mener la guerre à terme et retourner à Constantinople avec une armée imposante. En soustrayant le voyage de retour Corinthe-Constantinople qui demandait 42 jours à lui seul, il ne resterait seulement qu'un espace de 3 mois durant lequel Stilicon et Alaric auraient pu s'affronter. En d'autres mots, ce scénario semble très improbable.

Il faut noter aussi qu'Alaric aurait été contraint de faire le voyage Aquilée-Constantinople en plein hiver. En se rappelant que Théodose avait sans doute réquisitionné une bonne partie des provisions des provinces de l'*Illyricum* pour subvenir aux besoins de son armée à peine quelques mois auparavant, les provisions auraient été difficiles à y

⁹⁷⁴ Mais cette reconstruction repose entièrement sur la datation de Blockley qui ne fait pas l'unanimité. Il reste donc hautement probable que les ravages en question datent d'après 395. La seule certitude est qu'ils sont antérieurs à 399 (c.-à-d. la date de publication de la *Vie des Sophistes*).

⁹⁷⁵ Dans son *Bell. Get.* et donc, près de 8 ans après les événements.

⁹⁷⁶ cf. ORBIS. Zosime dit qu'Alaric se serait rendu jusqu'à Sparte, mais ni ORBIS ni DARMC n'offrent Sparte comme option d'itinéraire. Pour ce que ça vaut, *Google Maps* propose une distance de 135 km entre Corinthe et Sparte, en passant par Tripoli, ce qui ferait monter le total à 3 170 km.

⁹⁷⁷ Durant 6 h/jour. Cela est sans même prendre en compte le temps passé dans les parages de Constantinople à recevoir Rufin en ambassade, ensuite à Athènes, de même que le temps perdu à piller la Grèce entière. Nous supposons également qu'il partit d'Aquilée en janvier, mais Alaric aurait très bien pu partir plus tard et bien plus près de Rome puisque Stilicon n'aurait envoyé cette armée à Rufin qu'après la mort de Théodose.

⁹⁷⁸ *PLRE* 1.780.

Partie D – Alaric

trouver. Nous croyons que l'on peut être relativement certain qu'Alaric n'aurait pas risqué de s'enliser dans un siège voué à un échec certain en raison justement de la logistique impliquée dans l'équation : Constantinople était bien trop formidable pour être prise d'assaut par une petite armée mal nourrie. Cela implique que, si l'on veut absolument croire qu'Alaric s'était rendu à Constantinople en 395, il faille se rendre à l'évidence que c'était pour prêter allégeance à Arcadius et Rufin.

Pourquoi, donc, persister à croire que cette trame événementielle est la bonne? Il n'est pas difficile de voir que cette croyance est redevable au récit de Zosime qui est l'auteur à venir mélanger les cartes lorsqu'il essaie d'accorder Eunape sur les poèmes de Claudien qui, en rétrospective, faisaient porter le blâme des ravages de l'Épire et de la Grèce aux *Goths*⁹⁷⁹. Par conséquent, Alaric n'a pas pu être celui qui s'opposa à Stilicon en 395⁹⁸⁰. On vient de voir que le récit d'Eunape ne supporte pas cette séquence, alors qu'il dit qu'Alaric avait passé les Thermopyles avant 395⁹⁸¹. À ce moment, il paraît évident qu'Alaric arrivait de Constantinople. Sa facilité à passer par cette route supporte l'idée qu'il avait l'appui de Théodose dans son voyage.

Pour revenir à Zosime et son récit rapiécé, ce dernier dit aussi qu'Alaric était allé à Athènes. Cet épisode a dû se produire alors qu'Alaric servait toujours l'Empire. En raison de l'ambiguïté du passage en question, il est difficile de savoir si Zosime résumait

⁹⁷⁹ Puisque cette conceptualisation n'est pas du tout évidente dans les fragments d'Eunape, il semble plus prudent de croire qu'elle provient plutôt de Claudien. En effet, Claudien, dans son *In Eutropium* (2.216-217), a qualifié un homme de *vastator Achivae gentis*, mais sans le nommer. Il se peut en effet que cet homme était Alaric comme on le suppose à l'habitude et qu'il était inconnu à l'époque du *In Eutropium* – il aurait pourtant combattu Eugène aux côtés de Stilicon – mais le rôle que Claudien lui a donné dans son texte va à l'encontre des fragments d'Eunape que l'on doit y préférer ne serait-ce qu'en raison du parti-pris de Claudien.

⁹⁸⁰ Cette hypothèse n'implique aucunement que les *Goths* n'aient pu être coupable des ravages dans les faits. Il ne faut pas oublier de faire la part des choses entre Alaric et ces *Goths*. Encore une fois, on croit qu'il s'agissait des *Goths* d'Alaric sur la seule base de ce que Claudien en dit plus tard dans son *Bell. Get.* (569-570). On vient de voir qu'Eunape ne permet pas cette association, tout comme la logistique sous-entendue dans le voyage qui aurait amené Alaric aux Thermopyles.

⁹⁸¹ Toujours selon la datation de Blockley.

Partie D – Alaric

toujours l'*Histoire* d'Eunape (des évènements précédant 395) ou bien s'il s'agissait plutôt d'un épisode qu'il faudrait relié à l'an 397 alors qu'Alaric servait Arcadius⁹⁸². Comme on va le voir bientôt, le second scénario semble plus probable simplement parce que Zosime décrit Alaric comme un homme important auquel l'*espace dominant* d'Athènes avait tout intérêt à plaire. Ce traitement semble excessif pour un simple général, mais serait sans doute logique pour un *magister militum*. Quoi qu'il en soit, il reste indéniable que son séjour à Athènes se veut un autre indicatif au fait qu'Alaric était mandaté par l'empereur à ce moment; il fut accueilli à Athènes comme le personnage important⁹⁸³ qu'il était et il n'est pas surprenant que l'une des sources de Zosime⁹⁸⁴ ait pu se montrer indulgente à son égard.

Donc, pour toutes les raisons susmentionnées depuis le début, le passage d'Alaric en Grèce par les Thermopyles se situe soit avant 395 ou bien en 397. L'important est surtout de retenir que rien (mis à part les derniers poèmes de Claudien) ne permet de placer Alaric en Grèce en 395.

(1) Claudien : la raison d'une mauvaise lecture d'Alaric

À la suite de ce bref examen, on se rend compte que ce sont plutôt les érudits qui imitent Zosime en aimant marier Eunape à Claudien pour affirmer qu'Alaric était à la tête des *Goths* dès 395 et qu'il ravagea la Grèce⁹⁸⁵. Au risque de se répéter, on doit comprendre que les sources ne permettent pas de tracer ce lien. Eunape parle d'une

⁹⁸² Si l'on suit la chronologie de Blockley, la succession d'évènements de cet épisode pose plusieurs problèmes. En considérant qu'Eunape, en parlant d'Alaric dans sa *Vie des Sophistes*, parlait d'un temps qui précédait l'an 399-400, il est certainement possible qu'il faille dater cet épisode à 397 au lieu d'une période précédant 395. Mais les deux scénarios restent hautement probables. L'important à retenir est que, dans un cas comme dans l'autre, Alaric servait la cour de Constantinople.

⁹⁸³ Synésios corrobore lui aussi cette interprétation bien qu'indirectement, comme nous le verrons dans un instant.

⁹⁸⁴ Il n'est pas exclu que cette source était toujours Eunape, mais il est difficile de concilier cette visite à Athènes à son ton somme toute assez sombre au moment du passage des Thermopyles. Reste que Zosime nous parle d'Alaric à Athènes en termes favorables; il faut supposer que, si ce n'était pas Eunape, un autre auteur lui servit d'inspiration.

⁹⁸⁵ Wolfram, *History of the Goths*, 199-208.

Partie D – Alaric

période précédante ou subséquente à 395, alors que Zosime semble référer à une période ultérieure à 395. A priori, rien ne permet de faire d'Alaric le *roi* des *Goths* de 382 ni le chef des *barbares* qui troublèrent les provinces *orientales* entre 395-397. En d'autres mots, il faut se méfier de Claudien et de ses derniers poèmes politiques.

Résulte un autre constat : en doutant de la « révolte » d'Alaric en 395, on reste avec une possibilité bien plus réaliste même si elle se veut moins romanesque. En effet, si Alaric ne se révolta pas, il n'y a aucune raison pour croire qu'il quitta l'Italie avant Stilicon. Il aurait donc pu regagner l'Est au même moment que Gainas et Fravitta.

Nous n'avons encore jamais rencontré cette hypothèse ailleurs et la raison est assez simple : la révolte d'Alaric semble être un fait acquis dans toutes les études. Or, on s'interroge rarement à savoir d'où est venue cette idée. Qui a dit le premier qu'Alaric était parti devant tout le monde avec ses *Goths*, à ravager les territoires sur son chemin jusqu'à Constantinople?

Il s'avère qu'aucun auteur ancien ne le dit clairement. En fait, on doit soi-même faire ce lien d'après un passage de Zosime où il est question de Stilicon qui venait de renvoyer les « moins bons éléments » de son armée en Orient⁹⁸⁶. Bien sûr, on aime y voir une référence cachée aux *Goths* et à Alaric, d'autant plus qu'au paragraphe suivant, Alaric apparaît en pleine révolte et au service de Rufin. Les ravages de Grèce suivent peu de temps après, ce qui aurait « forcé » Stilicon à s'immiscer dans les affaires d'Arcadius, etc.

Encore une fois, ce passage ne suit pas le récit d'Eunape. À l'évidence, Zosime essayait d'accorder tous les poèmes de Claudien, tout en y ajoutant ce qu'Eunape avait à dire pour les ravages *ante* ou *post* 395. En effet, Zosime condensa dans ce passage les guerres de 395 et de 397 en une seule bataille. D'une part, cela est évident parce que Stilicon n'envahit la Grèce qu'une fois avant qu'Alaric ne s'allie avec lui en 405. D'autre part, l'indice le plus clair reste la référence au fait que Stilicon « s'embarqua »

⁹⁸⁶ Zos. 5.4.2; O'Flynn, *Generalissimos of the Western Roman Empire*, 32-33.

Partie D – Alaric

pour gagner la Grèce, une chose attestée seulement en 397⁹⁸⁷. Effectivement, Stilicon avait plutôt emprunté la route pour descendre en Macédoine en 395⁹⁸⁸. Ainsi, Zosime fait de Rufin le responsable des ravages de la Grèce commis par Alaric et son groupe – sous-entendu chez Claudien dans son *Bell. Get.* – et il montre Alaric sortant de la Thrace pour envahir la Grèce par les Thermopyles – redevable à Eunape qui parle sans doute d'évènements antérieurs à 395⁹⁸⁹. Suivant cela, on ne peut pas adopter la version de Zosime. Cela fait en sorte que rien – mis à part le *Bell. Get.* de Claudien – ne permet de placer Alaric en Grèce en 395, encore moins au service de Rufin.

Du reste, la version classique qui veut que Stilicon ait remis une partie de son armée à Rufin avec Alaric à sa tête, alors qu'il aurait pourtant planifié se rendre lui-même en Orient depuis le début pour prendre le contrôle du régime d'Arcadius, ne suit aucune logique. On pourrait y donner un sens si l'on veut bien croire qu'Alaric faisait plutôt partie d'une troupe d'éclaireurs (peut-être cachée dans un passage obscur de Zosime⁹⁹⁰) et qui se serait amenée en Grèce pour « préparer » l'arrivée de Stilicon, mais ce serait peut-être faire preuve de créativité au-delà de la juste mesure.

Au lieu, il semble bien plus probable qu'Alaric eût été dans l'armée de Stilicon qui s'était amenée en Grèce et qui passa ensuite au service d'Arcadius lorsque le *généralissime* lui remit l'armée. Si on y pense bien, Alaric avait été un commandant dans l'armée de Théodose I, l'un des rares à avoir occupé un poste aussi prestigieux. On peut alors penser en toute vraisemblance qu'il n'était pas qu'un rebut de l'armée de

⁹⁸⁷ Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 202; Wolfram, « L'irruzione degli Unni e la nuova migrazione visigota », 286.

⁹⁸⁸ Blockley, « The Dynasty of Theodosius », 114.

⁹⁸⁹ Notez que Claudien fit allusion à la Thrace lui aussi et nous décortiquerons ce passage en détail ci-dessous. En somme, il n'est pas question de l'an 388 comme on le croit à l'habitude, mais de l'an 397.

⁹⁹⁰ À la limite, on pourrait interpréter le passage où on voit Stilicon renvoyer les moins bons éléments de son armée en Orient comme une tactique qui visait à venir investir le territoire en vue d'une campagne plus importante. Cela est certainement possible, considérant les ambitions avouées de Stilicon à ce moment.

Partie D – Alaric

Stilicon; il en était partie prenante et jouissait sûrement d'un statut favorable, considérant la position qu'il occupa peu de temps après à la cour d'Arcadius. Alaric, tout comme Gainas et Fravitta, faisait partie de l'élite militaire du temps.

La conclusion qui en découle est que c'est à Claudien que l'on doit l'équation qui veut que les *Goths* d'Alaric soient les *barbares* de Rufin qui, à leur tour, seraient les *Goths* de 378-382⁹⁹¹. Cette équivalence n'apparaît nulle part ailleurs avant ses poèmes et on peut émettre l'hypothèse que les auteurs *romains* comme Zosime qui ont fait le même genre d'équivalences douteuses avaient, sinon lu eux aussi Claudien, du moins utilisés une source qui connaissait le contenu des poèmes politiques⁹⁹².

Évidemment, certains diront qu'on a une allusion similaire chez Synésios qui n'a pas pu avoir lu Claudien, mais les érudits semblent toujours oublier que Synésios, comme Claudien, ne nomma jamais Alaric dans ses textes. Synésios dit vaguement que les

⁹⁹¹ Évident dans le passage *Bell. Get.* 610, alors que les *Goths* auraient laissé tomber la robe impériale de Valens!

⁹⁹² À priori, il semble très peu probable que Zosime ait jamais eu sous les yeux les poèmes politiques. La raison la plus évidente vient sans aucun doute du fait que Zosime ignore totalement près de dix ans d'histoire, soit environ de 397 à 407. Claudien ayant écrit des textes importants entre 398 et 404, il n'aurait pas été difficile d'aller chercher des informations supplémentaires au sujet des actions de Stilicon durant cette période.

Les sources principales de Zosime, on l'a vu, étaient Eunape et Olympiodore. Difficile de dire si Eunape connaissait les œuvres de Claudien; il avoua lui-même ne pas être très bien renseigné sur les événements qui se déroulaient à l'Ouest de son vivant. Cela est sans compter qu'il était très près de Claudien, temporellement parlant, et qu'il peut paraître ambitieux de croire que la diffusion des poèmes politiques ait pu l'atteindre à temps. Enfin, Eunape parlait le grec et il y a peu d'indication dans dans son récit qu'il maîtrisait le latin. Tout cela mis ensemble milite certainement contre l'idée qu'Eunape ait pu être le véhicule par lequel Claudien aurait atteint Zosime.

Dans le cas d'Olympiodore, nous pouvons être plus certain. Pour une chose, on sait qu'Olympiodore mena des recherches documentaires une fois à Rome, alors qu'il s'y trouvait probablement à l'occasion du couronnement de Valentinien III. On sait aussi qu'il avait une vision *pro-stiliconienne* qui ne cadre pas bien avec la majorité de ses contemporains, hormis Claudien. Il nous dit aussi lui-même qu'il était un poète de profession; il aurait donc eu une motivation supplémentaire à lire les œuvres du « dernier » grand poète *romain*. Enfin, Olympiodore maîtrisait au moins trois langues : grec, latin et coptique. Ainsi, bien que l'on ne puisse jamais affirmer si Claudien avait été une source d'Olympiodore, cela semble à tout le moins très probable.

Sur Eunape, l'œuvre de Blockley reste l'autorité. Sur Olympiodore, on consultera Matthews (« Olympiodorus of Thebes and the History of the West (A.D. 407-425) », 79) et plus récemment Treadgold (« The Diplomatic Career and Historical Work of Olympiodorus of Thebes »).

Partie D – Alaric

Scythes admis par Théodose menaçaient de ravager les territoires d’Arcadius alors que lui-même se trouvait à Constantinople⁹⁹³. Même si on voudrait suivre Heather⁹⁹⁴ qui est convaincu que Synésios parle d’Alaric, cette allusion n’est certainement pas suffisante en elle-même et n’offre aucune aide sur la chronologie des évènements. C’est pourquoi il faut s’adonner ici à un examen plus approfondi.

(2) Synésios

Considérant l’importance que les chercheurs donnent à Synésios et à son *De Regno* pour les évènements de 397-400, il vaut la peine d’examiner en profondeur son voyage à Constantinople et ses textes les plus populaires pour voir jusqu’à quel point il permet de confirmer ou d’infirmier les hypothèses que l’on propose dans cette thèse. C’est-à-dire que, dépendant de sa date d’arrivée et de départ, Synésios aura écrit sur certains évènements plutôt que d’autres puisqu’il devait d’abord s’être mis au courant des enjeux de l’heure et que, lorsqu’il écrivit son *De Regno*, les évènements qu’il cible allaient se produire⁹⁹⁵. Il en résulte que, s’il arriva à Constantinople fin 397 ou début 398⁹⁹⁶, il faudrait déjà éliminer la guerre en Grèce de 397 et opter soit pour la guerre d’Eutrope contre les *Huns*, soit pour la révolte de Tribigilde, voire même pour une autre guerre qui resta totalement inconnue des autres sources.

(a) De Regno

Selon Cameron et *al.*, Synésios, s’étant mis en route en août 397, serait arrivé à Constantinople peu après durant le mois de septembre⁹⁹⁷. Ils ont bien sûr examiné l’ensemble des théories sur la date de l’ambassade de Synésios et il est évident que leur

⁹⁹³ Cameron et *al.* remarquent que le *De Regno* de Synésios annonce des troubles qui ne sont pas encore survenus. Ces derniers placent Synésios à Constantinople entre 397 et 400 : Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 102.

⁹⁹⁴ Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius’ “De Regno”. »

⁹⁹⁵ *Ibid.*, 159-160.

⁹⁹⁶ C’est la position de Cameron et *al.*, comme on va le voir bientôt.

⁹⁹⁷ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 93.

Partie D – Alaric

réflexion, avec celle de Barnes, est la plus convaincante. Cela dit, les auteurs ont peut-être commis une erreur en supposant que Synésios aurait pu faire le voyage Cyrène-Alexandrie, puis Alexandrie-Constantinople, en seulement deux semaines⁹⁹⁸.

En effet, il faudrait plutôt parler d'un temps de déplacement fluctuant autour des 60-70 jours⁹⁹⁹. Entre autres choses, Cameron et *al.* sous-entendent une vitesse moyenne de 176 km/jour¹⁰⁰⁰, ce qui reste impossible même dans le meilleur des scénarios. Simplement dit, Cyrène-Alexandrie faisait près de 1 000 km¹⁰⁰¹ et Alexandrie-Constantinople, un autre 1 500 km par mer¹⁰⁰². Il semble évident qu'un tel voyage était impraticable en deux semaines pour un simple particulier comme Synésios.

Alors, en supposant un voyage de 60 jours, il faudrait reconnaître que Synésios ne serait arrivé dans la capitale qu'à la mi-octobre 397 au plus tôt, cela s'il s'était mis en route dès le 14 août. Naturellement, il s'agit d'un scénario peu probable; il y a autant de chances pour que Synésios se soit mis en route durant le mois de septembre et qu'il soit arrivé à Constantinople en novembre ou décembre.

C'est la raison principale pour laquelle il faille se questionner sérieusement à savoir pourquoi Synésios se serait dirigé aussi tardivement vers Constantinople s'il y allait vraiment pour livrer l'or coronaire à Arcadius (une chose faisable seulement du 19 janvier 397 au 19 janvier 398)¹⁰⁰³ et surtout, pour lui adresser une requête au nom de la Pentapole. Après tout, il ne s'agissait pas d'un voyage imprévu.

Peut-être plus important encore est le simple fait qu'il y avait bien trop de risques

⁹⁹⁸ Le cœur de l'interprétation du texte se trouve là, à savoir quand exactement Synésios s'est pointé dans la capitale.

⁹⁹⁹ Voir l'annexe F (*xcix et seqq.*) pour les calculs détaillés.

¹⁰⁰⁰ Il s'agit de 14 jours pour couvrir 2 469 km (c.-à-d. 977 km +1 492 km) et donc, d'une vitesse de 176 km/jour.

¹⁰⁰¹ cf. Annexe F, *xcix et seqq.*

¹⁰⁰² *Ibid.*

¹⁰⁰³ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 93.

Partie D – Alaric

dans ce genre de voyage pour partir comme ça à la dernière minute et si près de l'hiver¹⁰⁰⁴, d'autant plus que Synésios n'était pas du tout un personnage important pour qui un retard aurait été excusé plus facilement. Nous croyons donc qu'il faille se rendre à l'évidence qu'un départ en août-septembre 397 était audacieux à l'extrême et ne cadrerait pas avec les buts et visées de l'expédition¹⁰⁰⁵. C'est pourquoi nous aimerions proposer d'amender cette date de départ à août-septembre 396¹⁰⁰⁶.

Donc, si Synésios s'était absenté pendant 3 ans et qu'il quitta Cyrène en août-septembre 396, cela voudrait dire qu'il resta à Constantinople jusqu'à tard en 399¹⁰⁰⁷.

(b) Synésios quitte Constantinople en 399 : séisme, Aurélien et Gainas à l'appui

Jacqueline Long¹⁰⁰⁸ argumente pour un départ à l'automne 400 puisqu'elle suit Cameron et sa datation de 397-400, en plus d'étudier en profondeur la cinquième lettre de la *Correspondance* de Synésios qui fait état du voyage de retour en mer (entre Alexandrie et Cyrène) et qu'elle date à octobre 401. L'annexe qu'elle fournit à la fin de son article (p. 378) montre cependant que Synésios aurait pu se trouver le long de la côte *africaine* le 13 décembre 399 ou bien le 10 avril 400, ce qui cadre aussi parfaitement bien avec l'hypothèse d'un voyage de retour tard en 399. Elle exclut les dates qui sortent de la

¹⁰⁰⁴ Ibid.

¹⁰⁰⁵ Synésios en était certainement conscient. Il relate d'ailleurs un épisode à son retour de Constantinople qui montre à quel point la navigation était risquée; voir *infra*. Ce n'était pas le premier voyage en mer qu'il faisait et il nous semble simplement illogique qu'il ait pu négliger les problèmes potentiels à se rendre à Constantinople par la mer si près de l'hiver.

¹⁰⁰⁶ Il reste très probable que Synésios ne se soit mis en route qu'au début 397, alors que la navigation était plus sûre, mais Cameron et *al.* (*Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 93) sont assez clairs sur le fait que le vocabulaire de *Ep.* 144 annonce un départ imminent. Un départ tôt en 397 cadrerait difficilement avec cette lettre qui est datée du 13 août.

¹⁰⁰⁷ On ignore quelles étaient les marges temporelles auxquelles pensaient Synésios en disant qu'il était resté 3 ans dans son rôle d'ambassadeur. Comptait-il ces 3 ans à partir du moment où il quitta la Pentapole, en incluant la durée du voyage, ou comptait-il plutôt à partir du moment où il mit les pieds dans la capitale ? Aussi, faut-il prendre son estimation comme comptant ? C'est-à-dire que, est-on obligé de croire qu'il s'agissait de 3 ans jour pour jour, ou de 2 ans et x nombres de mois ?

¹⁰⁰⁸ Long, « Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5 », 373.

Partie D – Alaric

période normale de navigation¹⁰⁰⁹, mais nous croyons qu'un tremblement de terre aurait pu convaincre Synésios à s'aventurer en mer peu importe. Qui plus est, il fait justement allusion à un départ durant une mauvaise saison pour la navigation dans une autre lettre¹⁰¹⁰; il y dit qu'il considérerait la mer plus sûre que la route au moment du tremblement de terre, ce qui peut vouloir dire qu'il avait eu le premier réflexe de penser à prendre la route, mais s'y était résolu¹⁰¹¹. La tempête qu'il relate dans sa cinquième lettre n'est-elle pas aussi un argument en faveur d'un voyage durant la saison hivernale? Barnes, pour sa part, souligne la référence à la « neige de Thrace » au moment du départ de Synésios¹⁰¹². Enfin, J. Long croit qu'il se serait arrêté en chemin pour laisser passer l'hiver, d'où la date de 401 au moment où il regagnait finalement la Pentapole.

Il y a aussi cette fameuse allusion à un séisme et à Aurélien « [...] un ami, un consul! [...] »¹⁰¹³. Considérant cette formulation, la plupart des chercheurs s'entendent sur le fait que la lettre n'a pas été écrite sur-le-champ. Par exemple, J. Long croit qu'il y aurait un intervalle de 6 ans – après le départ précipité de Synésios – à l'intérieure duquel cette lettre aurait pu être écrite¹⁰¹⁴; donc, entre 399 et 405, selon la datation ici proposée. L'unique certitude provient de cette précision qu'Aurélien était (ou avait été) « un consul »; en découle que la rédaction doit forcément dater d'après l'an 400.

En effet, l'allusion à Aurélien comme étant consul indique qu'il avait été ou bien qu'il était consul au moment où Synésios écrivait la lettre; le passage n'implique aucunement qu'Aurélien était consul au moment où Synésios quitta Constantinople¹⁰¹⁵. C'est

¹⁰⁰⁹ Selon elle, entre octobre et avril.

¹⁰¹⁰ cf. *Syn. Ep.* 61.

¹⁰¹¹ cf. *Syn. Ep.* 61, 12-14.

¹⁰¹² Barnes, « Synesius in Constantinople », 103. Le passage exact vient de *Syn. Ep.* 61, 5-7.

¹⁰¹³ Selon la traduction de D. Roques : cf. *Syn. Ep.* 61.

¹⁰¹⁴ Long, « Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5 », 373.

¹⁰¹⁵ D. Roques (*Correspondance de Synésios, Lettres 1-63*, 169, note 9) fait la même remarque; *contra* Barnes, « Synesius in Constantinople », 104.

Partie D – Alaric

une nuance très importante qui revient à dire que le tremblement de terre a pu se produire en 399 aussi bien qu'en 400.

Quant à la raison d'une rédaction aussi tardive pour cette lettre, J. Long croit qu'elle s'expliquerait par cette série de mésaventures que Synésios rencontra sur le chemin du retour et dont il est question dans sa *Correspondance*¹⁰¹⁶.

Tout cela étant dit, la tentative de reconstruction de la chronologie de Synésios à Constantinople effectuée par Cameron et *al.* (pp. 93-102) est elle aussi problématique à plusieurs niveaux. D'abord, beaucoup dépend de la datation des homélies 7, 41 et 44 de Jean Chrysostome qui reste très difficile à déterminer avec certitude¹⁰¹⁷. Ensuite, l'interprétation qu'ils font de ces homélies pour dater le séisme apparaît comme forcée. Effectivement, bien qu'ils reconnaissent que l'ensemble des homélies qu'ils étudient ont pu être écrites entre 400 et 401¹⁰¹⁸, ils semblent tenir pour acquis que ces textes se

¹⁰¹⁶ Voir, Long, « Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5 ».

¹⁰¹⁷ Il s'agit du recueil d'homélies intitulé *In acta apostolorum* (CPG 4426 : PG 60.13-384). Celles mentionnées par Cameron et *al.* sont respectivement identifiées comme étant PG 60.66 et PG 60.201.

On consultera surtout le travail exhaustif de Wendy Mayer sur cette question de datation des homélies de Jean Chrysostome, et en particulier ; « The Biography of John Chrysostom and the Chronology of his Works », 1-20; « Chrysostom and the Preaching of Homilies in Series: A New Approach to the Twelve Homilies In epistulam ad Colossenses (CPG 4433) »; « Les homélies de Jean Chrysostome: problèmes concernant la provenance, l'ordre et la datation », 329-353 ; et aussi « 'Les homélies de S. Jean Chrysostome en juillet 399'. A second look at Pargoire's sequence and the chronology of the Novae homiliae (CPG 4441) », 273-303.

À la défense d'Al. Cameron, Mme Mayer n'a publié ses travaux qu'autour des années 2000; *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius* a paru, lui, en 1993. Mais alors que Cameron et *al.* s'en tinrent assez fidèlement à ce que la tradition érudite avait établi jusque-là sur la chronologie des homélies de Chrysostome, Mme Mayer (et souvent de concert avec Mme Pauline Allen) a démontré hors de tout doute que cette tradition érudite n'était établie sur aucune base solide.

En effet, lorsqu'elle examine les homélies de Chrysostome sans se fier à la chronologie établie, les « marqueurs » de temps ou de séquences sont plus souvent qu'autrement fautifs ou encore manquants. Ses conclusions dans les articles sus-mentionnées sont catégoriques : on ne peut établir de séquences entre les homélies de Chrysostome qu'à de très rares occasions. En ce qui concerne les *Actes des apôtres*, Mayer et Allen (*John Chrysostom*, 177) disent simplement qu'elles ont été délivrées à Constantinople (donc, entre 398 et 403) et se montrent sceptiques devant les hypothèses d'Al. Cameron qui croit qu'elles ont été déclamées tard en 400.

¹⁰¹⁸ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 94 et 96. Notons que cela reste hypothétique, la seule certitude étant que certaines de ces homélies datent du séjour de

Partie D – Alaric

suivent en ordre chronologique et n'hésitent pas à dater la rédaction de la 41^{ème} et 44^{ème} à têt en 401. Or, Cameron et *al.* admettent que les qualificatifs employés par Chrysostome pour décrire le séisme renvoyaient à une période d'au moins un an¹⁰¹⁹.

En l'occurrence, même en suivant Cameron et *al.* et en datant les homélies 41 et 44 au début 401, il faut bien admettre que cette période d'au moins 12 mois (possiblement plus, mais alors que Chrysostome se trouvait à Constantinople en tant qu'évêque, et donc après 398), pourrait placé le tremblement de terre en question à la fin 399.

D'ailleurs l'homélie *De incarnatione* de Sévérien de Gabala – qui mentionne également un séisme à Constantinople – pourrait corroborer cette hypothèse. Carter dit qu'elle daterait possiblement de janvier 401, mais précise que la seule certitude est qu'elle date d'après l'automne 400¹⁰²⁰, voire de novembre ou décembre 400. Tandis que Carter admet que Sévérien ne donna aucun indice précis en rapport au temps, il s'accorde à la fin avec Cameron et opte pour janvier ou février 401¹⁰²¹. Or, si l'on opte plutôt pour une déclamation de l'homélie à la fin 400, il s'ensuit que le séisme en question aurait pu s'être produit tard en 399.

Enfin, ceux qui optent pour un départ de Synésios en 400 oublient de prendre en compte un élément capital : l'exil d'Aurélien en 399¹⁰²². Or, Synésios n'aurait eu aucun moyen de savoir qu'Aurélien serait rappelé tard en 400 et on voit difficilement pourquoi il se serait éternisé à Constantinople après avoir reçu ce qu'il était venu y chercher,

Chrysostome à Constantinople et donc, entre 398 et 403. C'est dire que la date du tremblement de terre est bien loin d'être « securely attested », comme l'affirment pourtant Cameron et *al.* (*ibid.*, 94).

¹⁰¹⁹ Le mot grec étant πέρυσι qui, aux dires de Cameron (*Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 96) : « [...] can mean « twelve months ago, » but also no more than « last year » [...] ». Or, le dictionnaire grec *Le Grand Bailly* (p. 1547) offre aussi « l'an passé » comme sens, mais également « auparavant » et « autrefois ». L'idée véhiculée par cet adverbe, donc, en est un d'imprécision et d'à peu près. Difficile d'établir une chronologie en se fiant à ce genre de mot.

¹⁰²⁰ Carter, « The Chronology of Twenty Homilies of Severian of Gabala », 10.

¹⁰²¹ *Ibid.*, 17.

¹⁰²² Blockley, « The Dynasty of Theodosius », 116. Cette date a perdu son autorité depuis la parution du livre de Camron et *al.*; voir p. ex. Burgess, « Barbarians and Politics at the Court of Arcadius by Cameron et Long ». Nous expliquerons notre position là-dessus dans les paragraphes suivants.

Partie D – Alaric

considérant surtout qu'il laissa entendre dans sa *Correspondance* qu'il n'avait pas aimé son séjour dans la capitale¹⁰²³.

Qui plus est, Aurélien avait réussi à obtenir l'exemption que Synésios demandait peu avant d'être exilé¹⁰²⁴. À tout le moins, le bannissement de son « patron » aurait pu alarmer suffisamment Synésios pour qu'il quitte précipitamment Constantinople. Son *Ep.* 61 sous-entend d'ailleurs qu'Aurélien n'était pas à Constantinople lorsqu'il s'enfuit. En effet, il précise dans cette lettre que la terre avait tremblé toute la journée : cela implique que Synésios ne s'était pas précipité au port dès les premières secousses; en découle qu'il aurait certainement eu le temps de se rendre auprès d'Aurélien pour lui faire ses adieux. De plus, il dit clairement qu'il coucha devant la « Grande Préfecture » avant son départ, ce qui visait certainement à souligner qu'il était pressé de se procurer un document¹⁰²⁵. Si Aurélien allait être exilé (ou venait de l'être), on peut comprendre l'urgence que ressentait Synésios pour recevoir ce qu'on lui avait promis.

Pourtant, l'idée qu'Aurélien ait pu être exilé en 399 est loin de faire l'unanimité. Barnes¹⁰²⁶, Cameron¹⁰²⁷ et Burgess¹⁰²⁸ (pour ne nommer qu'eux) vont à l'encontre de Jones et *PLRE* quant à la chronologie sur l'office de la préfecture d'Orient. Selon eux, il est impossible qu'Aurélien eût été en fonction seulement d'août 399 à décembre 399 pour se voir octroyer ensuite le consulat au 1^{er} janvier 400¹⁰²⁹. On peut s'accorder sur ce fait : cela semblerait assez improbable en temps normal. Or, la fin de l'an 399 n'avait

¹⁰²³ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 126.

¹⁰²⁴ Ibid.

¹⁰²⁵ Selon la traduction de D. Roques (cf. *Syn. Ep.* 61); les mots grecs exacts étant : μεγάλων ἀρκείων. Sur ce passage, voir Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 134.

¹⁰²⁶ Barnes, « Synesius in Constantinople », 98-99.

¹⁰²⁷ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 161-175, surtout 164.

¹⁰²⁸ Burgess, « Barbarians and Politics at the Court of Arcadius by Cameron et Long ».

¹⁰²⁹ Dans les mots de Burgess (ibid.) : « Contemporary practice and the surviving evidence prove beyond any doubt that Aurelian actually entered the consulship on 1 January 400, and so he obviously cannot have been exiled before that date (pp. 161-75, esp. 164-8; this is absolutely fundamental and overrides any other evidence or argument). »

Partie D – Alaric

pas été calme. C'est Gaïnas qui força Arcadius à déposer Eutrope en août et à exiler Aurélien ensuite; la décision ne venait pas d'Arcadius, auquel cas expliquer l'octroi du consulat de 400 à Aurélien aurait réellement été problématique.

La suite des évènements permet certainement d'approcher la question du consulat de 400 avec prudence. En effet, comme on sait que Gaïnas n'a pas tenté d'obtenir l'office pour lui-même, il n'est sûrement pas impossible qu'il ait préféré éviter de faire nommer quelqu'un d'autre qui aurait pu brimer son influence nouvellement acquise auprès de l'empereur et de la population. Nous ne pensons pas que l'on puisse être aussi catégorique que Burgess et Cameron sur la question du consulat. Selon eux, le titre devait obligatoirement être donné en janvier, d'où l'impossibilité pour Aurélien d'avoir reçu l'honneur à son retour d'exil au milieu de l'année (sans doute en guise de consolation pour sa mésaventure¹⁰³⁰). Or, le fait que l'on ne mentionna aucun consul pour l'Est en Occident pour l'an 400 peut vouloir dire que Stilicon ne le reconnut pas, simplement, ou bien qu'il n'y en eut un que plus tard durant l'année. Cameron et *al.* optent bien sûr pour le premier scénario¹⁰³¹, mais l'argumentation qu'ils avancent n'est pas convaincante, tout l'édifice de leur raisonnement dépendant du vocabulaire employé en Occident pour parler des consuls¹⁰³².

¹⁰³⁰ *contra* Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 167.

¹⁰³¹ *Ibid.*, 164-175.

¹⁰³² La question reste en effet un élément problématique pour plusieurs qui croient qu'il est tout à fait impensable qu'on ait pu nommer un consul au beau milieu de l'année. Pour notre part, nous sommes certain que la montée en puissance de Gaïnas dans la vie politique en août 399 n'aurait pas pu faire autrement que de déstabiliser les conventions. Burgess, sans le savoir, appuie indirectement cette théorie.

En effet, Burgess ("Barbarians and Politics at the Court of Arcadius by Cameron et Long") « corrige » 3 lois du *Code Théodosien* datées de décembre 399 à décembre 398, afin de supporter l'hypothèse qu'Eutychianus n'aurait pas pu être PPO à la fin 399 après Aurélien, d'autant plus que l'autre loi adressée à un PPO ne va qu'en décembre 400 et concerne Caesarius. Il s'ensuit qu'Aurélien aurait été PPO jusqu'en avril 400.

Encore une fois, cette lecture est redevable à une reconstruction qu'on est libre d'adopter ou non. Reste que c'est plutôt suprenant comme résultat, à savoir que 3 lois adressées à Eutychianus et datées à décembre 399 eurent été successivement mal recopiées et modifiées pour faire corroborer les dates entre-elles. Le cœur du problème et la véritable raison pour croire à une erreur de copiste et vouloir replacer ces 3 lois en 398 est que ces dates font en sorte de miner sérieusement la théorie de Cameron

Partie D – Alaric

Enfin, il reste la logistique impliquée dans les événements de 399 qui peut venir soutenir à elle seul le scénario contre lequel s'opposent pourtant Cameron et *al.* En effet, 4 mois¹⁰³³ étaient amplement suffisants pour permettre les actions de Gainas qui menèrent éventuellement au bannissement d'Aurélien. Le tableau qui suit permet de mettre en relief cette possibilité. Nous y récapitulons la trame événementielle selon Cameron et *al.*¹⁰³⁴, de même que les paramètres logistiques que nous avons établis et que l'on retrouve détaillés dans l'annexe G¹⁰³⁵ :

	Trame événementielle établie par Cameron et <i>al.</i>	Logistique impliquée
1.	Voyage d'Eutrope à Chypre	24 jours
2.	Message de Constantinople à Gaïnas, en Phrygie	3 jours ¹⁰³⁶

sur l'identité de Typhos dans le *De providentia* de Synésios qu'il marie à Caesarius pour le reste de son étude.

Quoi qu'il en soit, si on admet que ces lois datent bien de 398 et non de 399, on reste avec un vide législatif entre octobre 399 et décembre 400 en ce qui concerne l'office de PPO et qu'il faut expliquer. En effet, seulement 2 lois sont adressées à Aurélien en tant que PPO (datée du 27 août et du 2 octobre 399). Maintenant, si Eutychianus n'a pas été PPO en décembre 399, on n'a pas d'autres choix que de supposer que l'office ait resté vacante après l'exil d'Aurélien peu de temps après celui d'Eutrope en août 399. Les quelques mois qui séparent l'exil d'Eutrope à celui d'Aurélien (qui a eu lieu n'importe quand entre le 2 octobre et novembre-décembre 399 et donc, juste avant le départ de Synésios) était un laps de temps adéquat pour permettre à Gaïnas de jauger les ministres d'Arcadius. Il fit d'ailleurs exilé aussi Iohannes et Saturninus (cf. *PLRE* 1.129, 380). L'office de PPO serait donc resté vacant jusqu'à ce que Caesarius l'occupe plus tard en 400, seulement après la mort de Gaïnas.

En l'occurrence, si l'on veut bien reconnaître l'ascendance de Gaïnas sur la politique de l'Orient allant d'août 399 jusqu'en juillet 400, c'est-à-dire qu'il ait pu exiler un bon nombre d'hommes parmi les plus influents de Constantinople – tout en laissant leurs postes vancants – nous ne voyons pas où se situe la difficulté à admettre qu'il ait pu empêcher également Arcadius de nommer un consul pour l'an 400. Dans ces circonstances uniques, on ne doit pas être choqué qu'Aurélien eut été nommé consul en juillet (contrairement à *PLRE* 1.129 ou encore Burgess, « *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius* by Cameron et Long »).

¹⁰³³ Ou 122 jours : du 1^{er} août au 1^{er} décembre. En réalité, on pourrait aller jusqu'à ajouter les 31 jours en décembre pour un total de 153 jours en tout.

¹⁰³⁴ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 163.

¹⁰³⁵ Le plus important point à noter est que l'on suppose ici qu'Eutrope s'était rendu jusqu'à Chypre avant d'être rappelé, ce qui reste hautement improbable. Voir l'annexe G pour le détail.

¹⁰³⁶ Par relais.

Partie D – Alaric

3.	Message de Phrygie à Constantinople	3 jours ¹⁰³⁷
4.	Message à Chypre	8.8 jours ¹⁰³⁸
5.	Eutrope retourne de Chypre à Constantinople	24 jours
6.	Gaïnas se rend à Constantinople	20 jours
7.	Gaïnas retourne à Thyatira	16.3 jours ¹⁰³⁹
8.	Gaïnas se rend à nouveau à Constantinople	16.3 jours
Cela donne un maximum de 115.4 jours de voyage consécutifs.		

Tableau I - Trame événementielle de Cameron et *al.* vs logistique**(3) Guerre en Grèce de 397**

Cela dit, le calcul effectué lors de notre établissement de la chronologie n'affecte pas la thèse globale de Cameron et *al.*, de Barnes ou de P. Heather, mais nous croyons que de faire arriver Synésios à Constantinople à la fin de l'an 396 offre plus de possibilités que ne le fait 397/398, ne serait-ce qu'en raison de la proximité temporelle de certains événements impliquant les *barbares* et les *Goths* d'Alaric. Ce scénario permet aussi de prendre en ligne de compte le temps nécessaire qu'aurait requis Synésios pour se mettre à jour sur les événements politiques de l'heure pour produire un texte critique comme le *De Regno*.

Cette hypothèse a donc un impact important sur l'interprétation du texte. En effet, on sait que Synésios resta seulement trois ans à Constantinople; c'est d'ailleurs l'une des seules certitudes sur son cas pour cette période. En supposant qu'il récita vraiment ce texte à Arcadius peu de temps après son arrivée (ce dont il faut douter fortement)¹⁰⁴⁰,

¹⁰³⁷ Par relais.

¹⁰³⁸ Par relais.

¹⁰³⁹ Tracé avec DARMC : 395 km Thyatira-Pylai, sur route pour 14.6 jours; 56 km Pylai-Constantinople, sur mer pour 1.7 jours = 16.3 jours.

¹⁰⁴⁰ Avec Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 128-133, 140; de même que Barnes, « Synesius in Constantinople », 108. Non seulement il n'y a aucun panégyrique qui ressemble même de loin au texte de Synésios, mais le ton et le contenu du discours font en sorte qu'il n'a pas pu être récité devant l'empereur sous sa forme actuelle. Cela allait effectivement contre l'*habitus* de l'*espace dominant* qui avait appris tôt à encenser la famille impériale au lieu de se la mettre publiquement à dos.

Partie D – Alaric

on pourrait déjà éliminer les troubles provoqués par Tribigilde et Gaïnas comme point de mire¹⁰⁴¹. On peut sans doute éliminer la « guerre » en Grèce de 395 également, tout comme celle d'Eutrope contre les *Huns* fin 397 au début 398 — la première s'étant produite trop tôt, la seconde trop tard. On peut donc spéculer qu'il n'y aurait eu qu'un seul épisode qui aurait pu être ce à quoi Synésios pensait lors de la rédaction de son texte : la seconde « guerre » en Grèce en 397.

En arrivant à Constantinople fin 396/début 397, Synésios aurait été témoin des préparations, des jeux et enjeux politiques qui se tramaient dans la capitale en vue de cette « guerre ». Il aurait peut-être même aperçu Alaric ou un autre général du genre avec tout son attirail militaire et en plein cœur de la capitale, se mélangeant aux sénateurs et à l'aristocratie. Il aurait sans doute vu l'armée qui se préparait à passer en Grèce et qui dénombrerait sûrement des éléments *barbares* dans ses rangs. Il aurait probablement appris du même coup que l'armée *romaine* de Stilicon en dénombrerait tout autant.

Plusieurs éléments du texte sont hautement fantaisistes, comme la célèbre tirade contre les *barbares* (en 22A-26C). Aujourd'hui, on aime y voir une preuve de la *barbarisation* de l'Empire, mais bon nombre de chercheurs reconnaissent qu'il s'agissait simplement de l'opinion de Synésios (à ce moment seulement puisqu'il tenu un discours différent dans sa *Correspondance* au sujets des *Huns*) et qu'il faut éviter de l'extrapoler à l'ensemble de l'Orient (Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 137-138). Des personnages importants comme Fravitta et Eudoxie rendaient cette position risquée à vocaliser publiquement.

Ensuite, Synésios, malgré ses airs de philosophe, n'aurait pas été à sa place en critiquant ouvertement Arcadius devant tous ses ministres. Même qu'il aurait été plutôt maladroit de s'adresser à l'empereur sur ces termes tout en espérant y retirer des faveurs en retour. D'ailleurs, les critiques qu'il émit sur la cour de l'empereur ne peuvent avoir été observées qu'antérieurement à la rédaction du discours, sans doute alors qu'il donna l'or coronaire à son arrivée, soit au moment où on croit à tort qu'il déclama ce texte. Il dit le plus clairement du monde que les textes qu'il a écrits durant son séjour à Constantinople n'avaient pas été déclamés à un grand public (*De Prov.* 113B-C).

Finalement, on est en mesure d'apprécier dans le *De providentia* (2^e œuvre de Synésios supposément rédigée à Constantinople) que ce n'était pas à Arcadius que Synésios demandait des faveurs, mais à Aurélien (*De. Prov.* 113B). C'est Aurélien qui lui a donné ce qu'il demandait pour la Pentapole (à ce sujet, voir Barnes, « Synesius in Constantinople », 102-103). Il n'est donc pas du tout assuré que Synésios ait même été capable de déclamer quoi que ce soit à Arcadius durant son séjour en Orient. Sur ces bases, et comme le remarque Barnes (*ibid.*, 112), il faut peut-être rapprocher le discours *De Regno* au *De Aedificis* de Procope.

¹⁰⁴¹ Avec Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 109-110, 137.

Partie D – Alaric

Bien entendu, même si cette hypothèse est attrayante, on ne peut pas exclure totalement que Synésios ait pu avoir eu plusieurs épisodes isolés en tête. Par exemple, si on suppose que Synésios n'a pas écrit ce discours dans l'année suivant son arrivée, on ne pourrait pas omettre la guerre d'Eutrope de l'équation. Il se peut également que la guerre de 395 ait inspiré quelques passages du *De Regno*, comme la référence à la menace réelle que les *Scythes* faisaient planer sur l'Empire. Son mutisme quant aux principaux acteurs des méfaits qu'il condamne peut indiquer qu'il visualisait une image d'ensemble à l'échelle de l'Empire, sans vouloir vraiment isoler un seul cas particulier. Bien entendu, il visait les *virii illustres* dans sa critique et il valait mieux se garder une gêne, peu importe. Il ne faut pas négliger aussi le fait que, s'il avait rédigé le *De Regno* après la guerre de 397 et non pas au moment où elle allait éclater, il aurait été sur place au moment où Eutrope déclara Stilicon ennemi public. Comme le *généralissime* était lui-même d'extraction *vandale* et qu'il occupait une place d'honneur en Occident, et qu'il comptait des *barbares* en grand nombre dans son armée, il ne serait certainement pas exclu que Synésios ait pu l'avoir eu en tête lui aussi au moment d'écrire son discours. Stilicon avait bel et bien posé une sérieuse menace à l'Orient, bien plus qu'Alaric qui s'était plutôt porté au secours de la Grèce, une chose que Synésios devait forcément savoir puisqu'il aurait dû en être témoin. Mais comme Synésios critiquait aussi bien les ministres que l'entourage d'Arcadius, il ne faut pas se surprendre qu'il n'ait pas fait la part des choses ici.

Quoi qu'il en soit, on peut apprécier le mutisme de Synésios pour ce qu'il a été. C'est-à-dire que, si vraiment le *De Regno* critique la place d'Alaric dans la hiérarchie de l'Orient (suivant l'hypothèse d'Heather), c'est qu'il était au service d'Arcadius dès 396 au plus tard. C'est aussi dire qu'Alaric n'était pas qu'un simple général non plus : Synésios nous le montrerait dans le Sénat, assis aux côtés du consul¹⁰⁴². Cela prouverait

¹⁰⁴² Syn. *De Regno* 23B-C.

Partie D – Alaric

hors de tout doute raisonnable qu'il était un *vir illustris* et donc, certainement un *magister militum* par la fin de l'an 397¹⁰⁴³.

(4) Ascension d'Alaric en 397

Peut-on venir appuyer cette dernière hypothèse des autres sources, à savoir qu'Alaric fut fait *magister militum* quelque part en 397? On a vu qu'il n'y a qu'Eunape vraiment qui nomme directement Alaric dans les événements précédents 399. Plus important encore, on a vu qu'Eunape nous le montre qui entre en Grèce par les Thermopyles, soit sur une route en provenance de Constantinople et donc sans doute mandaté par

¹⁰⁴³ Notez qu'Heather a du mal à y croire pourtant : Heather, « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno" », 163-164. Il analyse le passage où Synésios critique l'homme qui change sa toge pour des peaux d'animaux ([...] ὁ σισυροφόρος ἄνθρωπος [...]) et arrive à la conclusion que le vocabulaire employé pourrait indiquer qu'on se trouve dans l'ordre du possible et du probable. En d'autres mots, Heather croit que Synésios fait référence ici à un scénario qui risque de se produire à la suite de la position nouvellement conférée à Alaric par Eutrope. Il refuse de croire qu'Alaric ait pu paraître dans le Sénat de Constantinople sur la base qu'aucune source n'en fait mention.

Heather ne semble pas réaliser que cette hypothèse place le *De Regno* très tôt en 397, soit avant la seconde guerre en Grèce ou bien dans les premiers instants de la révolte de Tribigilde en 398. Dans le premier cas, Heather croit qu'Alaric n'aurait reçu le titre de *magister militum* qu'à son retour, alors qu'on a vu qu'Eunape et Zosime indique le contraire. En l'occurrence, son interprétation de la place de Synésios dans le camp d'Aurélien – c.-à-d. un propagandiste des idées politiques d'Aurélien – ne colle pas très bien. Synésios venait à peine d'arriver à Constantinople au moment où Alaric passa en Grèce à la rencontre de Stilicon. Si vraiment il faut croire que le *De Regno* prophétise sur la place qu'allait occuper ce *barbare* dans les plus hauts échelons de la hiérarchie *orientale*, il faudrait qu'il date d'avant la montée d'Alaric dans cette hiérarchie et donc, d'avant 396-397. Bien sûr, ça ne semble pas possible, à moins que Synésios ne s'ait mis à l'ouvrage en Pentapole, ce que rien n'indique. Dans le second cas, Heather ne croit pas que le *De Regno* visait Gaïnas et Tribigilde puisque le vocabulaire implique des escarmouches et non pas le genre de ravages dont s'étaient rendus coupables les deux hommes, en plus d'être certain que le début du discours renvoie sans l'ombre d'un doute aux *Goths* d'Alaric en raison de la référence aux *Goths* d'Andrinople.

Nous l'avons dit à plusieurs reprises, Heather est l'un des seuls à défendre cette thèse avec autant de conviction, à savoir qu'Alaric menait les restes d'Andrinople. Cette position le force à voir dans la référence de Synésios – peut-être qu'un embellissement littéraire et rien de plus – une allusion directe aux *Goths* d'Alaric. S'ensuit que l'analyse d'Heather est problématique dans les limites chronologiques qu'il s'est lui-même imposé en rapport aux événements ciblés dans le discours de Synésios. En effet, puisqu'il suit la chronologie établie par Barnes et donc que Synésios se pointa à Constantinople à la fin 397, il ne pourrait pas être question de la guerre en Grèce puisqu'elle était déjà terminée. Dans un tel contexte, le début de la révolte de Tribigilde reste l'événement le plus évident à rattacher au discours malgré le vocabulaire employé et qui ne supporte pas totalement cette idée.

Partie D – Alaric

l'empereur. Zosime, prenant certainement appui sur Eunape, nous parle ensuite d'Alaric à Athènes alors qu'il reçoit les honneurs dignes d'un magistrat *romain*.

Or, il faut rappeler à nouveau que le récit de Zosime pour cette période est plutôt maladroit dans le détail. En effet, Zosime, on l'a dit, condense les événements qui se sont déroulés en Grèce entre 395-397 en un seul récit et place Rufin à leur tête¹⁰⁴⁴.

Toutefois, en gardant à l'esprit ce que nous avons avancé sur le récit d'Eunape, l'idée globale du texte de Zosime semble juste : Alaric s'était amené en Grèce pour répondre à une menace et il était sous les ordres de l'empereur. Le problème se trouve à être la date du récit d'Eunape qui, on l'a vu, était possiblement antérieur à 395, alors que Zosime parle ici d'événements qui se sont produits entre 395-397. On va voir bientôt que Claudien a également fait allusion à des ravages en Thrace qui auraient été commis par Alaric avant de passer en Grèce, ce qui peut certainement avoir trompé Zosime et lui avoir permis de fusionner le récit d'Eunape et de Claudien.

En effet, en l'absence de meilleures explications, on peut supposer que, si Zosime a pu condenser ces différents épisodes en un seul, c'est sûrement parce qu'ils étaient similaires. C'est-à-dire que, d'une part, la route empruntée pour se rendre en Grèce devait avoir été identique (en l'occurrence les Thermopyles) et que, dans le cas des guerres, Arcadius a dû envoyer des *barbares* contre Stilicon pour le dissuader. Si cette reconstruction est correcte, on pourrait donc penser qu'Alaric commandait en 397 une armée qui ressemblait à celle qui s'était portée au secours de la Grèce en 395 (sous l'impulsion de Rufin)¹⁰⁴⁵ et qu'il avait emprunté la même route que celle mentionnée par Eunape et insinuée aussi par Claudien.

¹⁰⁴⁴ Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 192, note 32.

¹⁰⁴⁵ Personne n'a souligné que l'armée qui se porta à la rencontre de Stilicon en 395 sauva en quelque sorte l'Orient. On peut mettre de sérieux doutes sur les textes qui placent Alaric à la tête d'une mission aussi importante à peine quelques semaines après sa « révolte » devant Constantinople. Qui plus est, Stilicon s'amenait en Grèce avec l'armée qui venait de remporter une victoire décisive contre Eugène et dans laquelle Alaric avait servi. La distance temporelle entre tous ces événements nous force à reconsidérer l'épisode. C'est pourquoi nous préférons penser qu'Alaric se trouvait toujours dans l'armée de Stilicon en 395 et qu'il ne fut promu qu'à Constantinople, tout comme Gaïnas et Fravitta.

Partie D – Alaric

À ce titre, le passage souvent cité en 440-445 (*VI Cons. Hon.*) fait simplement allusion aux ravages de la Thrace et de la Grèce, puis de l'expédition en Italie jusqu'à Milan après avoir passé les Alpes. Il est important de remarquer que Claudien relate ici des événements qui semblent s'être produits l'un après l'autre et à courts intervalles : Alaric aurait ravagé les côtes de la Thrace (*Bistonias* : mais comprendre sans doute le diocèse de Thrace)¹⁰⁴⁶, aurait rebroussé chemin pour fondre sur la Grèce, puis se serait lancé par après à l'assaut de l'Italie.

On peut interpréter les ravages de la Thrace de deux façons : soit on y voit une allusion aux « guerres » de 395-397 ou bien on y devine un clin d'œil aux troubles provoqués par le soulèvement de Tribigilde et de Gaïnas et de la bataille navale remportée par Fravitta (ce que pourrait insinuer le *Bistoniasque plagae* en 442 du *VI Cons. Hon.*)

Le premier scénario se présente comme le plus réaliste. Suffit de dire qu'un voyage Thrace-Grèce¹⁰⁴⁷-Italie ne suivait aucune logique, logistiquement parlant¹⁰⁴⁸. Suivant cette séquence, Claudien faisait parcourir entre 846 km et 1 700 km¹⁰⁴⁹ à Alaric avant

¹⁰⁴⁶ Même si le nom *Bistonia* renvoie en réalité au territoire *thrace* du temps d'Hérodote, Claudien condamne les ravages sur ce territoire, ce qui veut dire qu'il voyait ce comportement comme condamnable et d'où notre interprétation pour le diocèse de Thrace.

On peut noter que les *Bistons* vivaient autrefois près du mont Rodhope sur les rives de la mer Égée, entre les fleuves Mesta et Hèbre. À la limite, cela placerait les pillages d'Alaric à environ 200 km de Thessalonique. En effet, en supposant que la côte dont parle Claudien est celle de la mer Égée et non celle de la mer Noire, on pourrait parler d'une ville comme Neapolis (située à 173 km de Thessalonique). Dans un tel scénario, il serait question de 346 km et d'une durée de 13 jours minimum pour effectuer le voyage aller-retour.

¹⁰⁴⁷ Claudien ne parle pas de *Macedonia*, mais bien de *Populator Achivae* : cf. Claud. *VI Cons. Hon.* 441. Même dans son sens le plus archaïsant, la Macédoine n'a jamais fait partie de la Grèce.

¹⁰⁴⁸ Notez que Michael Dewar, dans son excellent commentaire sur *VI. Cons. Hon.* (pp. 308-313), n'a pas soulevé cette problématique.

¹⁰⁴⁹ En supposant que Claudien parle ici de la côte de la mer Noire (et non de la mer Égée), on pourrait prendre Constantinople comme point fictif le plus rapproché de Thessalonique (point de départ supposé d'Alaric). Il lui aurait fallu 600 km pour s'y rendre, et un autre 600 km pour rebrousser chemin : 1 200 km et un minimum de 44 jours. Ensuite, en mettant le cap sur Lamia (cité située sur la frontière de la Grèce), il fallait un autre 250 km pour s'y rendre et la même distance pour revenir à Thessalonique : 500 km pour 19 jours. Il faudrait donc ajouter 63 jours au minimum à l'itinéraire d'Alaric pour se rendre à Milan qui

Partie D – Alaric

de le lancer à la conquête des Alpes. Ce récit serait sans doute plus à comprendre comme un condensé de plusieurs épisodes séparés.

(a) *Thracum domitor*

En réalité, on peut se demander sérieusement ce que vient faire la Thrace dans le récit de Claudien. Cela n'aurait rien de révélateur si Claudien ne parlait toujours que de la Thrace et jamais de l'*Illyricum*, alors qu'on pourrait croire que l'un et l'autre s'équivalaient à son esprit, mais il fait exactement cela dans son *Bell. Get.* à la ligne 537. Bien sûr, tout *Romain* de l'*espace dominant* connaissait la géographie des provinces et ce n'est pas une surprise.

Reste que, Claudien est le tout premier à mettre la Thrace en relation avec Alaric et il le fit, croit-on à l'habitude, en référence au temps de Théodose I; Alaric aurait commis un affront à l'empereur en 388 après être entré en Thrace¹⁰⁵⁰. Il fit aussi une référence

comptait déjà, on l'a vu, un minimum de 66 jours à partir de Thessalonique. Ce serait alors un minimum de 125 jours de voyage en continu que sous-entend Claudien.

¹⁰⁵⁰ Le passage exact est sensé renvoyé à l'an 388 (Liebeschuetz, "Alaric's Goths: Nation or Army?," 76). On le retrouve dans *VI Cons. Hon.* 105-108 : [...] *Alaricum barbara Peuce nutrierat, qui [Alaricus et Gildonis] saepe tuum sprevere profana mente patrem. Thracum venienti e finibus alter Hebri clausit aquas [...]*

On croit que Claudien y implique qu'Alaric avait commis son affront sur le territoire de la Thrace puisque la référence à l'Hèbre indique qu'il était près de Constantinople. En effet, le *e finibus* renvoie à une frontière; le fait que l'Hèbre soit la rivière ciblée peut soutenir l'idée qu'Alaric s'était dirigé vers Constantinople, et non dans le sens inverse. De ce fait, si l'on prend le *e finibus* pour la frontière du diocèse délimitée par le fleuve Mesta, Alaric serait entré en Thrace au lieu d'en sortir. Le verbe *clausit* implique qu'il aurait barré la route d'une quelconque façon à l'empereur alors que ce dernier s'apprêtait à traverser l'Hèbre. Claudien a donc réussi à lier Alaric à la Thrace (sans jamais impliquer qu'il y vivait, soulignons-le; il aurait grandit à *Peuce*), en plus d'en faire un rebel dès l'époque de Théodose.

Il faut remarquer cependant que Claudien n'y sous-entend aucune bataille. Il n'est pas question d'une embuscade ni d'une agression quelconque. On ne sait même pas ce que voulait Alaric en se rendant comme ça sur l'Hèbre. À vrai dire, le réalisme de l'épisode semble plus que douteux. En outre, considérant la position qu'Alaric aurait occupé dans l'armée de Théodose en 394, on peut douter sérieusement qu'il ait commencé sa carrière en s'opposant à l'empereur. En tout cas, il aurait été plutôt suicidaire de se porter à la rencontre de Théodose et de son armée impériale qui s'en allaient vaincre un Maximus trop ambitieux.

En l'occurrence, le segment *profana mente patrem* n'implique aucunement que l'affront ait été fait à Théodose I en personne. Plutôt, on peut comprendre que Claudien renvoyait l'idée qu'Alaric avait profané la « mémoire de Théodose » en traversant l'Hèbre; il fallait donc qu'il s'y soit rendu après la mort de Théodose. Ainsi, le passage réfère plus aux événements de 395-397 et à ce qui suivi par après et

Partie D – Alaric

à la Thrace dans les révoltes en Grèce entre 395 et 397¹⁰⁵¹, puis présenta Alaric comme le *Thracum domitor*¹⁰⁵² dans son tout dernier poème politique¹⁰⁵³. Ensuite, la révolte dont il est question dans le *De Regno* de Synésios est liée à la Thrace à travers la référence aux *Goths* de Théodose I. Pour sa part, Eunape ne parla pas de la Thrace, mais montra Alaric entrant en Grèce par l'Est.

Il semble donc qu'il y ait bel et bien eu un lien entre Alaric et la Thrace pour nos auteurs *romains*¹⁰⁵⁴. Pourtant, la nature de ce lien n'est pas du tout claire dans les

qui vit Stilicon jouer de malchance et manquer de flair politique. *Idem* sur le cas de Gildon qui est mis en parallèle avec Alaric dans le passage. Oost (Oost, « Count Gildo and Theodosius the Great ») a démontré que Gildon n'avait commis un affront à Théodose qu'en 394 – ayant été fait *comes* d'Afrique en 387-388 – et Dewar (*Panegyricus Sexto Consulari Honorii Augusti*, 134-136) est d'avis qu'il resta fidèle à la dynastie de Théodose jusqu'en 397. Il n'est pas hors de question que c'est l'épisode auquel Claudien pensait, mais il y a plus de chances pour que ce fût la « guerre » d'Afrique de 397-398 qui impliqua directement Honorius et Stilicon dans l'affaire. Sinon, pourquoi cette comparaison ? Pourquoi ne pas avoir parlé d'Arbogaste par exemple ? Il semble bien que l'apparition de Gildon dans ce texte, et en juxtaposition avec Alaric, servait simplement à ramener ensemble les deux plus grandes menaces « extérieures » auxquelles avaient dû faire face Stilicon.

Au final, nous croyons que ces quelques lignes renvoient à des « affronts » faits à Stilicon et Honorius, non pas à Théodose I. Il est donc question d'événements datant au plus tôt de 395, mais plus réalistement à 397 alors qu'Alaric était au service d'Arcadius et que Gildon coupait le blé à Rome. Ainsi, le *Hebri clausit aquas* prend un tout autre sens, si l'on veut bien supposer qu'Alaric se dirigeait alors vers la Grèce; c'est qu'il aurait fermé l'Orient à Stilicon, rien de moins.

¹⁰⁵¹ Claud. *Bell. Get.* 165 et seqq., 537.

¹⁰⁵² Christer Henriksén (*A Commentary on Martial, Epigrams, Book 9*, 39-40) nous apprend qu'il n'apparaît pas chez les *Romains* avant l'époque de Cicéron et qu'il qualifiait un général victorieux. En d'autres endroits, le même nom est réservé aux actions des dieux et des héros comme Hercule. Durant l'Antiquité tardive, des formules du genre *domitor gentium barbarum* feront leur apparition dans les inscriptions laudatives impériales (Chastagnol, « Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'antiquité tardive », 146). Quant à Hömke et Reitz (*Lucan's « Bellum Civile »: Between Epic Tradition and Aesthetic Innovation*, 61) ils précisent que *domitor* était initialement un qualificatif extrême qui renvoyait l'image d'un dompteur de chevaux (très proche du « *hippodamos* » grec). C'est sans doute ce dernier sens qui irait le mieux au texte de Claudien qui, d'ailleurs, l'utilise au moins deux autres fois de cette façon (cf. Claud. *III Cons. Stil.* 33 – en parlant d'Aemilius Paulus; Claud. *Carm.* 28. 20 – en parlant des *Garmantes* et des *Gyrraei*).

Notons enfin que Dewar (*Claudian. Panegyricus de sexto consulatu Honorii Augusti*, 32 et 330), qui traduit *domitor* par « conqueror », n'a rien soulevé dans son long commentaire qui vaille la peine d'être mentionné ici, sinon qu'il renvoie à d'autres textes qui utilisent pareillement ce mot.

¹⁰⁵³ Claud. *VI Cons. Hon.* 483.

¹⁰⁵⁴ Comprendre ici une révolte de paysans ou de *barbares* quelconques, ce qui n'exclue pas qu'il pouvait s'agir des descendants des *Goths* de 382 installés en Thrace. Toutefois, Claudien ne substitue jamais le nom de *Goths* par celui de *Thraciens*, seulement par ceux de *Getae* ou *Scytae*.

Partie D – Alaric

textes. De ce fait, suivant la *Notitia Dignitatum*¹⁰⁵⁵, le *magister militum per Illyricum* n'avait pas le contrôle des territoires immédiatement à l'ouest et environnant Constantinople qui étaient plutôt sous la juridiction du *magister militum per Orientem*¹⁰⁵⁶. Le *magister* de l'Illyrie contrôlait la Macédoine et la Grèce (c.-à-d. la Macédoine, Grèce, Thessalie, Crète et Mésie, ainsi que les deux Dacies et les deux Épires). Comment Alaric aurait-il pu être à la fois *domitor* en Thrace et *judex* en Grèce¹⁰⁵⁷ ? Les textes de Claudien sont problématiques, on le sait, mais il est habituellement assez juste dans les détails.

Ainsi, on se trouve avec deux fonctions impossibles à réconcilier si on parle d'événements s'étant produits dans un court intervalle. Alaric n'a pas pu être simultanément *domitor* en Thrace, puis *magister* et *judex* en Illyrie. Il a pu occuper une fonction et mater une révolte en Thrace cependant, cela n'est pas hors de question, mais il faut

¹⁰⁵⁵ *Not. Dign.* [or] 3.

¹⁰⁵⁶ *Not. Dign.* [or] 2.

¹⁰⁵⁷ Claud. *Bell. Get.* 535-536. Les mots de Claudien sont *tradita jura* et *fecere ducem* quant au pouvoir d'Alaric sur les habitants de l'Illyrie. On sait que ces qualificatifs ne cadrent pas vraiment avec le rôle d'un *magister militum* qui n'avait, en théorie, aucun pouvoir législatif direct sur la populace. En effet, *tradita jura* laisse croire qu'Alaric détenait un pouvoir qui était habituellement réservé aux administrateurs civils chargé de la loi (ou *iudex*), comme le vicaire ou le gouverneur d'une province (Carrié, « Le gouverneur romain à l'époque tardive », 19 et 21). Notons cependant que J.-M. Carrié (ibid., p. 20) avance que le *judex* finit par qualifier aussi bien le bureaucrate que le général : « [...] *judices tam civiles quam militares* [...] ». Il semble pourtant parler exclusivement de l'Égypte ici, et ne dit pas clairement si cette situation se produisait partout dans l'Empire. Il n'explique pas non plus si le général était considéré comme un « juge militaire », c'est-à-dire chargé de fonctions similaires aux gouverneurs, mais uniquement dans un cadre militaire. Enfin, plus loin (pp. 24-25), il cite quelques exemples où le « juge militaire » avait aussi un pouvoir civil, mais ces exemples semblent se limiter au 6^e s. On peut donc continuer à douter qu'Alaric eut bénéficié de ce genre de pouvoir hybride au début du 5^e siècle.

Quoi qu'il en soit, Claudien utilise les mots *iura* avec le sens de « loi », ainsi que les dérivés de *iudex* avec un sens de « jugement » dans la majorité de ses textes. Les exemples sont trop nombreux pour les répertorier tous. Notons cependant qu'il utilise *dat iura subactis gentibus* et *scribit iura senex* dans *II Cons. Stil.* (64 et 434); *ab iura perosus* dans *VI Cons. Hon.* (150); *iura soli* dans *Bell. Get.* (10); *iudex praetoria*, *iudex* avec *consul* et *ductor*, et *cum pondere iudex*, dans le *In Eutropium* (54.2); *caeleste favori iudicium* dans *II Cons. Stil.* (208-209); *populo quod iudice pallent* dans *III Con. Stil.* (100), de même que *se iudicium non indignatur* (*III Con. Stil.* 119); *iudicibus lites* dans *VI Cons. Hon.* (5).

Il ne paraît donc pas inconsidéré de croire que Claudien faisait bel et bien référence à une sphère d'action civile lorsqu'il donnait à Alaric les apparences d'un *iudex*.

Partie D – Alaric

que cet épisode se soit déroulé après le retour de l'armée de Théodose I à Constantinople puisque, on l'a vu, Alaric était probablement encore du nombre de ses soldats¹⁰⁵⁸.

Alors, le *domitor* pourrait cacher une référence à une fonction mineure (de *comes*?) en Thrace entre 395 et 397 ou encore à une victoire d'Alaric sur ces *barbares* révoltés en Grèce avant 395 ou dans les parages de Constantinople en 395, voire peut-être alors qu'il servait dans l'armée d'Eutrope contre les *Huns*. Comme il était d'usage à l'époque, une partie des *barbares* vaincus auraient sans doute été intégrés à l'armée romaine, ce qui offrirait aussi une autre avenue pour expliquer plus facilement les nombreuses attaques de Claudien et ses références à Andrinople et aux *Goths* de Théodose I, même si les *Goths* n'avaient peut-être strictement rien à y voir en réalité.

Ainsi, le *Thracum domitor* de Claudien se veut peut-être le meilleur indice sur le fait qu'Alaric était au service d'Arcadius dès 395. Son passage en *Illyricum* en 397 et ses succès contre Stilicon lui aurait naturellement valu une promotion (s'il ne l'avait pas déjà reçue), d'où son office de *magister militum per Illyricum*. Claudien pouvait donc ensuite parler de l'autorité d'Alaric en Thrace et en Grèce¹⁰⁵⁹, ce qui lui permettait du coup d'inclure les *Goths* de 376 dans son armée pour en faire un ennemi digne de Stilicon et mûr pour la défaite. C'est aussi dire que les nombreuses références à la Thrace sont trompeuses et nous forcent à croire qu'Alaric avait un pouvoir sur ce territoire qu'il n'a pas pu avoir eu dans les faits¹⁰⁶⁰.

¹⁰⁵⁸ Il n'est pas non plus exclu, en se rappelant le récit d'Eunape, qu'il soit question d'un épisode qui se serait déroulé avant 395.

¹⁰⁵⁹ Comme en 440-445 du *VI Cons. Hon.* ou en 535-537 du *Bell. Get.*

¹⁰⁶⁰ Encore une fois, on sait que ce n'était pas habituel dans la division de l'administration *orientale* telle que présentée dans la *Notitia. P. ex.*, les lignes 535-537 du *Bell. Get.* font références au fait qu'Alaric contrôlait alors les *fabricae* impériales de la Thrace. Pourtant, ces 2 *fabricae* – située à Andrinople et Marcianopolis – étaient indépendantes de l'*Illyricum* qui avait elle-même au moins 4 *fabricae* : Thessalonicensis, Naissatensis, Ratiarensis, Scutaria Horreomargensis (cf. *Not. Dign.* [or] 11.35-39). Alaric n'avait pas besoin de la Thrace pour se renflouer en arme. Qui plus est, d'aucune façon aurait-il pu se procurer des armes dans ce diocèse à moins d'en être autorisé directement par Arcadius. Claudien devait être courant de ce détail somme toute assez évident.

En découle deux constats. Il est difficile de prendre Claudien au sérieux lorsqu'il met Alaric en lien avec la Thrace, ce qui peut n'avoir d'autre but à la fin que de le rattacher sans cesse aux *Goths* de 376. Il reste une mince possibilité cependant que le poète référait à un aspect réel de la préparation d'Alaric

Partie D – Alaric

Tout cela mis ensemble permet de supporter l'hypothèse qu'Alaric était au service d'Arcadius avant la fin de l'an 395 et qu'il obtint l'office de *magister* quelque part en 397, avant ou après avoir maté la révolte des *barbares* en Grèce et repoussé Stilicon. De plus, cette hypothèse prend en compte que le sort de l'Orient n'aurait pas reposé que sur Alaric comme le font les scénarios qui le place à la tête des révoltés de 395; il y avait au moins Gaïnas, Tribigilde et Fravitta qui restaient entre Alaric et Constantinople à ce moment, au cas où Stilicon sortait vainqueur en fin de compte.

Au final, Alaric avait sans doute atteint les hautes sphères de l'armée *romaine* dès l'époque de Théodose I^{er} et il n'est pas surprenant qu'il ait continué à y gravir les échelons dans la décennie suivante. Bien des experts prétendent encore que la carrière militaire d'Alaric avait été inhabituelle pour l'époque puisqu'on croit qu'il passa de *comes* à *magister* en quelques mois à peine¹⁰⁶¹. On avance qu'à l'habitude, les chefs *barbares* montaient graduellement dans la hiérarchie au lieu de s'imposer par la force, etc. On vient de voir pourtant que la carrière d'Alaric n'avait rien de spécial. Il était déjà commandant dans l'armée de 394, ce qui veut dire qu'il avait déjà acquis un certain prestige à cette date. Rien ne nous permet de croire qu'il n'avait pas suivi le *curriculum* usuel. Ensuite, l'office de *magister* lui a probablement été offert après quelques années de service en Orient, ce qui a bien plus de sens à la fin que de croire qu'Alaric était arrivée à se l'accaparer par la force.

en vu de la campagne en Italie en 401-402. En effet, puisqu'il n'aurait pas pu s'accaparer les *fabricae* de la Thrace sans l'autorisation d'Arcadius, il faut qu'Arcadius lui ait donné le feu vert. Pour ce faire, il fallait certainement que la demande soit assez importante pour que les 4 *fabricae* de l'*Illyricum* ne puissent produire assez rapidement l'équipement attendu ou que le délai fut plutôt court. Ce scénario cadre d'ailleurs assez bien avec notre hypothèse qui veut qu'Alaric aurait sans doute été averti par Arcadius de se préparer pour venir secourir Constantinople contre Gaïnas au cas où Fravitta échouait. C'est le seul autre scénario envisageable qui permet d'expliquer ces quelques lignes. Le contrôle d'Alaric sur les *fabricae* de la Thrace à ce moment n'aurait rien de bien surprenant considérant que Gaïnas et Tribigilde étaient en rébellion. Cette seconde interprétation du passage reste bien sûr hautement hypothétique elle aussi.

¹⁰⁶¹ Voir p. ex. Kulikowski (*Rome's Gothic Wars: From the Third Century to Alaric*) ou, plus récemment, Heather (« 410 and the End of Civilization »).

Partie D – Alaric

c) Empereurs et sénateurs au sommet**i) Empereurs**

La première remarque à faire à la suite de cette analyse est qu'Alaric n'a jamais supplanté l'autorité suprême au long de sa carrière. Sous Théodose, Fravitta et Gaïnas lui étaient supérieurs, et bien sûr l'empereur. On doit même dire qu'une foule d'hommes ont surclassés Alaric tout au long de sa carrière et auxquels il était subordonné : Rufin, Eutrope, Aurélien, Anthémius, Stilicon, Attale, peut-être même Jovius, etc.

Même au paroxysme de sa puissance, donc, c'est une réalité imparable qui attendait Alaric à chaque tournant : il n'était toujours qu'une figure d'arrière-scène dans les tractations politiques de l'Empire. En se soumettant à la *structure romaine*, Alaric ne pouvait pas faire compétition aux empereurs; ils restaient la figure du pouvoir incontestée et on ne lit nulle part de toute façon qu'Alaric préférait les ignorer et agir à sa guise¹⁰⁶². C'est tout le contraire en réalité. Cela est mis en évidence par le fait qu'Alaric se donna beaucoup de mal à essayer d'être reconnu par Arcadius dès 395, puis par Honorius en 408. C'est peut-être encore plus évident dans la nomination d'Attale en 409¹⁰⁶³. Il ne fait absolument aucun doute que le groupe qui suivait Alaric était conscient du pouvoir réel d'un empereur et que c'est lui qui allait décider de leur sort en fin de compte.

On a en effet l'impression qu'Alaric ne pouvait pas exister sans la reconnaissance d'un empereur. Cela, à notre avis, est une preuve de plus pour le voir comme un général *romain* durant toute sa carrière. Alaric avait besoin des *Romains* pour jouer le rôle auquel il était « habitué ». Le pouvoir qu'il détenait avait donc des limites bien réelles; ses plus vieux compagnons avaient certainement une impression de déjà vu avec

¹⁰⁶² Remarque identique chez Diaz, « Visigothic Political Institutions », 326.

¹⁰⁶³ Les antécédents ont-ils joué un rôle dans l'affaire? Peut-être bien, mais pourquoi préférer l'approche d'Arbogaste plutôt que celle de Silvanus? Était-elle moins périlleuse? Considérant la proximité temporelle entre Alaric et Arbogaste, quelqu'un pourrait certainement avancer que le second ne présentait pas un modèle très encourageant à imiter. On peut aussi se questionner à savoir si Alaric avait entendu parler de l'affaire de Silvanus. Dans les deux cas, les perspectives de succès étaient assez sombres. C'est dire que les antécédents n'auraient poussé personne de sensé à se lancer dans cette aventure.

Partie D – Alaric

ce qui s'était passé en Orient entre 395-404. Alaric a passé la totalité de sa carrière à quémander aux empereurs et ses soldats ont certainement dû s'en rendre compte.

ii) Sénateurs

Pas très loin sous les empereurs, les sénateurs présentaient une autre face du pouvoir absolu avec laquelle Alaric eut à négocier durant les dernières années de sa vie (au plus tard). Ce sont eux qui lui donnèrent l'argent nécessaire à maintenir son groupe en 408, de même que leur accord pour voir Attale accéder à la pourpre¹⁰⁶⁴. Ce sont eux aussi qui firent la navette parfois entre Rome et Ravenne afin d'essayer de convaincre un empereur entêté.

Première chose à noter du point de vue de l'*espace social*, Alaric était très loin d'un sénateur. Cela semble évident, mais il est bon de le rappeler. Les sénateurs *romains* étaient une espèce unique en leur genre, à la fois participants à la vie politique de l'Empire et absents la majeure partie du temps¹⁰⁶⁵. L'*habitus* de cette partie de l'*espace dominant romain* était très distant de ce qu'était l'*habitus* d'un homme militaire comme Alaric et il ne faut pas se surprendre que certains aient exploité cette différence apparente entre les deux. L'exemple le plus probant est sans doute celui de Synésios qui, rappelons-le, s'indignait de voir des *barbares* aux côtés de l'empereur dans le Sénat¹⁰⁶⁶. Il n'est pas difficile de trouver l'origine de cette attaque. Le général que Synésios avait

¹⁰⁶⁴ Barnwell (*Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 14) dit aussi qu'Attale fut reconnu comme empereur par l'aristocratie (c.-à-d. l'*espace dominant*) de Trier, alors qu'Athaulf était à la tête des *Goths*. Cela montre que l'office en elle-même était toujours perçue comme étant indispensable aux *Romains*. En l'occurrence, Athaulf et Alaric avaient besoin d'un empereur pour exister dans le monde *romain*, tout comme l'aristocratie de Trier.

¹⁰⁶⁵ Matthews (*Western Aristocracies and Imperial Court, A.D. 364-425*, 12), à travers Symmaque, à montrer à quel point les sénateurs dédiaient peu de leur temps à la politique. Il estime qu'un sénateur pouvait passer à peine trois ans de sa carrière à être impliqué directement dans la politique de son temps.

¹⁰⁶⁶ Sans nécessairement être une référence directe à Alaric – contrairement à ce que croit Heather – il reste que l'allure des hommes militaires du temps était *différente* de ce qu'était celle des sénateurs. Les très fameuses lois sur les vêtements *barbares* à Rome militent certainement en ce sens aussi et sont autant de preuves en elles-mêmes que les plus conservateurs des *Romains* de l'*espace dominant* voyaient cette mode d'un mauvais œil, même si un bon nombre d'entre eux y adhéraient. Voir aussi J.-P. Callu, « *Le vêtement dans les systèmes de valeurs et de représentations sociales* ».

Partie D – Alaric

à l'esprit n'avait pas besoin d'être d'*origine barbare* pour paraître incongru dans le Sénat, au milieu des sénateurs et de l'empereur. N'importe quel homme militaire de l'époque qui n'était pas au fait des dernières tendances de l'*espace dominant* (mode, gestuelle, etc.) devait avoir paru égaré dans un tel rassemblement. Considérant que la plupart de ces hommes militaires influents se trouvaient dans un milieu où il n'y avait pas ou peu de sénateurs (mis à part Constantinople et Rome, bien sûr), il s'ensuit qu'ils ne pouvaient pas être très proches l'un de l'autre sur à peu près tous les niveaux¹⁰⁶⁷.

C'est donc dire qu'à la base, Alaric était autant *différent* des sénateurs que de l'empereur. Comme pour le second, il ne pouvait pas les éliminer, et tout spécialement à Rome. En effet, les sénateurs étaient, à Rome, les intermédiaires des empereurs et les bienfaiteurs de la population *romaine*¹⁰⁶⁸. Mis à part Galla Placidia, il n'y avait pas plus grande autorité qu'eux. Alaric ne pouvait pas les attaquer, les maltraiter ou les tuer au risque de se mettre en péril lui-même. Rien n'indique qu'il n'ait jamais voulu agir ainsi cependant. Encore une fois, on voit plutôt une volonté de coopération d'un côté et de l'autre en 408-409, dès l'instant où on réalise à Rome qu'Honorius n'agira pas. Ce sont les circonstances qui auront poussé ces deux parties à unir leurs efforts pour améliorer leur sort¹⁰⁶⁹. Alaric était certainement conscient du pouvoir politique et social des sénateurs, et les sénateurs devaient être tout aussi sensibles à son pouvoir militaire.

On se doute bien aussi que les ambitions d'un Symmaque n'étaient pas les mêmes que celles d'un homme militaire comme Alaric et que la vie de chacun n'avait pratiquement rien en commun avec l'autre, hormis parfois le *champ politique* qui se voulait l'un

¹⁰⁶⁷ On sait bien sûr que les empereurs étaient souvent nommés par l'armée et qu'ils évoluaient loin de Rome et de son Sénat, au moins jusqu'à Théodose 1^{er}. Étant issus du rang, le contraste avec les sénateurs ne pouvait être que plus apparent parce que la *distance temporelle* et *sociale* était de plus en plus grande. À ce titre, voir la remarque de Demougeot, *De l'unité à la division de l'Empire romain, 395-410. Essai sur le gouvernement impérial*, 7. Cela implique aussi qu'Honorius et Arcadius étaient sans doute plus près de ce qu'étaient les sénateurs qu'un homme comme Fravitta.

¹⁰⁶⁸ Matthews, *Western Aristocracies and Imperial Court, A.D. 364-425*, chap. 1.

¹⁰⁶⁹ C'est évident que, si Honorius avait répondu à l'appel des sénateurs dès le premier siège de Rome à la fin 408, leur volonté à coopérer avec Alaric aurait été moindre, peut-être même impensable. Saitta ("Il sogno di Alarico I: una terra per i suoi Goti," 29) est aussi de cet avis.

Partie D – Alaric

des seuls endroits où ces deux types d'hommes pouvaient se croiser et se comprendre. Sous cet angle, Alaric était beaucoup plus semblable aux *Romains* provenant de l'*espace dominé* qui arrivaient à se tailler une place importante à la cour d'un empereur ou dans l'armée. C'est-à-dire qu'Alaric était une espèce de parvenu, influent seulement grâce à la position qu'il occupait dans le *champ militaire romain*. Pour le peu qu'on en sache, il ne devait pas sa position à son origine, à des ancêtres notoires, ni à une fortune accumulée à la longue. Alaric était parvenu près du sommet de la hiérarchie de l'*espace dominant romain* par un autre chemin.

Cela dit, il y a des honneurs qui ont été octroyés à des généraux de l'armée et qu'Alaric n'a jamais reçus. Il n'a jamais été fait consul, par exemple, contrairement à Arbogaste, Silvanus ou plus récemment Fravitta. Il n'a jamais occupé « officiellement » le poste de *magister utriusque militiae praesentalis*; certains experts mettent même en doute qu'il n'ait jamais été un *magister militum*. Comme nous l'avons déjà dit, on ignore aussi s'il put marier une *Romaine*, alors que Stilicon et Fravitta ont eu cette « chance ». Donc, bien qu'il ait été un homme important de son époque, Alaric n'a jamais été doté d'un pouvoir absolu, ni affublé de tous les honneurs possibles.

Sous un autre angle, il faut aussi se rendre à l'évidence qu'Alaric n'aurait pas pu faire pression sur Honorius sans l'aide des sénateurs. Seul, Alaric n'était pas très dangereux; son armée aurait pu se retourner contre lui assez tôt sans « l'assistance » de Rome. Sans les familles sénatoriales influentes, l'évêque Innocent, et les administrateurs renommés dont il comptait certain parmi ses proches amis (Attale et Jovius, entre autres), Alaric aurait eu beaucoup de difficulté à négocier quoi que ce soit avec la cour de Ravenne¹⁰⁷⁰. Un homme militaire comme lui avait, et devait avoir, des connexions dans l'*espace dominant romain*, cela était inévitable. Il avait besoin des empereurs et

¹⁰⁷⁰ Voir par exemple Socrates (7.9) qui relate l'ambassade d'Innocent à Honorius pour le compte d'Alaric. D'ailleurs, on peut noter que l'incertitude de Jovius prouve à lui seul la dépendance d'Alaric sur l'*espace dominant romain*. En effet, dès le moment où Jovius sembla indécis de son alliance avec Alaric, Honorius se ferma aux demandes du général.

Partie D – Alaric

des sénateurs presque à parts égales (au moins dès 408) pour exister dans le monde *romain*.

Tout cela pour dire qu'Alaric n'a jamais remplacé les figures *dominantes romaines*. Il évoluait au milieu de cette hiérarchie; il y était subordonné, sans même réaliser qu'il aurait pu évoluer à l'extérieur d'elle. Pour dire les choses autrement, son *habitus* faisait en sorte qu'il était condamné à naviguer la *structure romaine*; *idem* pour son groupe. Il lui aurait peut-être été facile de s'autoproclamer empereur et de s'imposer à Rome, mais cette idée ne lui traversa jamais l'esprit. En tout cas, Sozomène remarquait déjà qu'il n'avait pas tenté lui-même d'usurper le pouvoir¹⁰⁷¹, et Orose ne l'accusa jamais d'avoir aspiré aux mêmes ambitions qu'Athaulf¹⁰⁷².

(1) Alaric dans la hiérarchie militaire

Pour faire une brève parenthèse sur la place d'Alaric dans l'armée impériale, on dira d'abord que son commandement « secondaire » dans l'armée de 394 implique qu'il n'était pas une recrue à ce moment. D'ailleurs, le résultat de la guerre contre l'usurpateur Eugène va certainement de pair avec une armée bien rodée, ce qui veut dire que Théodose avait avec lui des soldats aguerris et forcément des généraux compétents.

On vient de voir également qu'Alaric n'était pas un *Goth*; il n'a donc pas pu être appointé à un poste de commandant que parce qu'il était le chef de son groupe de *fédérés*. Plutôt, il a fallu qu'il se démarque au courant de sa carrière militaire pour occuper un poste du genre dans une guerre aussi importante.

Ainsi, Alaric avait forcément passé plusieurs années dans l'armée *romaine* en date

¹⁰⁷¹ Sozomène n'élabore pas sur son commentaire. Cependant, comment Alaric aurait-il pu tenter un coup s'il était vraiment de descendance *gothe* ? Et surtout, comment Sozomène a-t-il pu écrire ce commentaire sans sentir le besoin d'en expliquer la portée ? Qu'Alaric ait été jugé capable d'usurper le pouvoir par un homme comme Sozomène en dit long sur sa soi-disant *barbarie*. Enfin, notez que Barnwell (*Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 43) a remarqué lui aussi que les *magistri milites* ne se sont jamais auto-proclamés empereur; en cela, les actions d'Alaric étaient tout à fait conformes à l'*habitus* militaire *romain*.

¹⁰⁷² C'est qu'Athaulf, on va le voir bientôt, avait acquis l'outil ultime à ce moment pour transcender son *habitus* : Galla Placidia et son sang bleu. Les craintes d'Orose auraient facilement pu se trouver justifiées, si Athaulf avait vécu un certain temps.

Partie D – Alaric

de 393-394¹⁰⁷³. Ces années au service de l'empereur auraient fait de lui un homme avec un *habitus* militairement fort (et forcément *romain*)¹⁰⁷⁴. Une fois nommé commandant de troupes, Alaric dut inévitablement observer certains comportements, certaines normes, effectuer des tâches, utiliser un certain langage, etc., selon des attentes fixées par un « état-major » *romain*, de sorte que son *habitus*, s'il n'était pas déjà *romain* rendu-là, aurait été modifié en partie par la force des *structures* dans lesquelles il se trouvait à opérer. Pour dire les choses autrement, s'il ne répondait pas déjà aux standards *romains* dans sa manière d'être, d'agir et de penser, ce n'était qu'une question de temps; une métamorphose profonde de son *habitus* était imparable à long terme.

De ce fait, contrairement à ce qu'on pourrait croire, il n'a jamais été question pour Alaric et ses *Goths* de s'enfuir de l'Empire et de retourner dans le *Barbaricum*. Alaric n'a jamais fait de revendication *barbare* au nom de son groupe¹⁰⁷⁵ et il n'a jamais eu les soucis que l'on serait en droit d'attendre d'un *roi de fédérés barbares* (p. ex. volonté d'établir un « royaume » dans l'Empire ou de gagner une forme d'indépendance de la

¹⁰⁷³ Cela va à l'encontre de ceux qui interprètent les passages de Claudien (*Get.* 524–25; *VI Cons. Hon.* 104–108) avec Alaric en tête, alors qu'il est question d'une embuscade contre l'empereur Théodose en 388; en découle qu'Alaric ne devait pas faire partie de l'armée à ce moment (p. ex. Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 164). Voir pourtant notre analyse *supra*, note 1050.

¹⁰⁷⁴ Voir cet article en italien : Wolfram, "L'irruzione degli Unni e la nuova migrazione visigota," 286. Wolfram y place Alaric à égalité avec Stilicon – c.-à-d. deux généraux *romains* qui se sont fait la guerre à la *romaine* – une opinion qu'il n'a jamais fait valoir aussi catégoriquement dans ses livres. Voir aussi De Rose ("Il viaggio di Alarico," 41) qui comprend également Alaric comme étant *Romain*.

Ceux qui font d'Alaric le commandant des *foederati* de 382 contournent cette réalité puisque la tradition érudite nous force à croire que les *foederati* ne servaient dans l'armée qu'au besoin. En d'autres mots, l'influence *romaine* y aurait été diminuée de beaucoup. On oublie donc qu'Alaric et son groupe étaient installés dans l'Empire pour y rester; ils n'avaient pas de raisons de vouloir retourner au-delà du Danube. Cela veut aussi dire qu'Alaric, même si on voulait suivre l'hypothèse des *foederati*, aurait subi l'influence *romaine* quotidiennement. Aussi, Wolfram ("L'irruzione degli Unni e la nuova migrazione visigota," 286) propose qu'Alaric et son armée aient été installés quelque part entre les rivières Axios et Halaikmon, en plein cœur de la Macédoine. Peu importe où ils vivaient dans les faits puisqu'il est certain qu'ils cohabitaient avec des *Romains*.

¹⁰⁷⁵ Contrairement à ce qu'avance Heather : « The next fifteen years saw Alaric attempt to renegotiate with a succession of imperial regimes the terms agreed in 382. » (Heather, « Goths and Huns, c. 320-425 », 512).

Partie D – Alaric

cour; demande de subsides régulières en échange d'une paix¹⁰⁷⁶, etc.); il demanda de l'argent à quelques occasions, des vêtements, des armes, des logis (peut-être des terres), toujours dans le but avoué de vivre et de travailler dans l'Empire.

À ce sujet, l'annexe E démontre clairement que l'argent qu'il a demandé à Honorius était sans doute réaliste pour le paiement d'une armée *romaine* et que les négociations qui se déroulèrent entre 408-410 visaient probablement à trouver un cantonnement dans les villes frontalières de l'Ouest, ayant sans doute été rejeté par Théodose II et Anthémius dès la mort d'Arcadius en 408.

Pour dire le vrai, Alaric a été à la recherche de titres militaires *romains* toute sa carrière et de la reconnaissance de l'*espace dominant romain* qui venait avec, ce qui s'inscrit dans l'*habitus militaire romain* attendu. Mis à part Claudien, la description physique/comportementale d'Alaric et de son groupe suit celle des armées *romaines* de l'époque¹⁰⁷⁷. On ne nous dit pas qu'il mit à mort les gens de l'*espace dominants* ou qu'il

¹⁰⁷⁶ Selon Pohl, ce sont là des éléments que tous *rois barbares* s'attendaient à recevoir de l'Empire afin de maintenir leurs entourages et d'assurer la loyauté de leurs armées : cf. Pohl, « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies », 21. Pohl adopte ainsi la manière traditionnelle de conceptualiser le pouvoir du *roi*.

Or, les demandes d'Alaric avaient toujours comme but de répondre à un besoin immédiat. Aucun auteur ne dit que l'Empire aurait eu à verser un certain montant aux *Goths* chaque année comme cela était d'usage avec les *Perses* et que l'on vit se reproduire avec les *Huns* (même si Heather [« Goths and Huns, c. 320-425 », 512-513.] semble y croire). Il ne s'agissait pas non plus des « cadeaux » que donnaient les empereurs aux chefs *barbares* dans le *Barbaricum* pour s'assurer leur loyauté, comme dans le cas des *Alamans* (Drinkwater, *The Alamanni and Rome 213-496 [Caracalla to Clovis]*, 271). Alaric ne chercha qu'à être dédomagé pour une promesse non remplie de la part d'Honorius, rien de plus. Pour une analyse approfondie des épisodes ciblés : *infra*, annexe E.

¹⁰⁷⁷ Le seul élément qui pourrait laisser penser qu'Alaric et son groupe étaient perçus différemment d'une armée *romaine* est l'échange d'otages entre lui et l'empereur/Stilicon, puisqu'on sait qu'Aetius passa plusieurs années dans son groupe. Il y a cependant deux points qui peuvent être avancés pour expliquer cette particularité.

Le premier est qu'il faut prendre en considération qu'Alaric et Stilicon ont été des ennemis pendant près de 10 ans avant de s'entendre. Le second est qu'au moment où Aetius s'est joint à Alaric, ce dernier était toujours au service d'Arcadius, mais venait épauler Honorius dans sa guerre à venir contre Constantin III. Dans cette atmosphère plutôt tendue, on peut le croire, il ne paraît pas inconsideré que les deux parties aient voulu s'assurer la fidélité de l'autre en échangeant quelques hommes de bonnes familles. Barnes (*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 225–226) souligne d'ailleurs que, rendu à ce point, l'échange d'otages n'était

Partie D – Alaric

en fit des esclaves¹⁰⁷⁸; on ne peut pas dire non plus que son « pouvoir » lui venait de ses succès militaires comme on le suppose toujours pour les *rois barbares*¹⁰⁷⁹.

De plus, aucun auteur contemporain d'Alaric n'implique jamais qu'il complotait avec ses « compatriotes » pour renverser l'Empire, comme ils auraient pu le faire lorsque Radagaise se pointa avec ses *Goths* ou même lorsque Gaïnas s'imposa à Constantinople. Même les ravages qu'on lui attribue en Grèce entre 395 et 397 peuvent facilement s'expliquer par l'approvisionnement d'une armée *romaine* cantonnée sur le territoire, comme ce fut le cas avec celle de Stilicon qui n'apporta que misère et désolation aux habitants de la Grèce à la même époque¹⁰⁸⁰. C'est dire qu'à chaque fois qu'on assimile Alaric et désolation, pillage ou destruction, on peut deviner les répercussions de l'*hospitalitas* tant redoutée par la populace *romaine*¹⁰⁸¹. Même au moment du sac de Rome, tous les auteurs anciens s'entendent sur le fait que les *Goths* communiquaient avec les *Romains* sans le moindre problème, qu'ils étaient cléments considérant les lois de la guerre du temps et qu'ils limitèrent les dégâts.

Dans les faits, la situation n'avait pas changé de ce qu'elle avait été une décennie

plus réservé uniquement qu'aux *Barbares*, mais que les *Romains* s'y adonnaient aussi entre eux depuis l'époque de la tétrarchie.

¹⁰⁷⁸ Mis à part les invectives de Claudien contre la femme d'Alaric.

¹⁰⁷⁹ À l'image de Wallace-Hadrill (*The Barbarian West 400-1000*, 68). En effet, c'est là un aspect de la carrière d'Alaric qui ne fait aucun doute. Même s'il a su tenir tête à Stilicon à bien des occasions, on ne peut pas dire qu'il s'en soit sorti gagnant à chaque fois. C'est reconnaître que son pouvoir ne pouvait pas lui venir de ses « victoires » militaires. D'ailleurs, durant sa tenure de l'office de *magister militum* (395-397 à 405-407), il n'aurait pas pu maintenir son autorité en place si vraiment ses *Goths* voulaient avoir un *roi* belliqueux et victorieux à leur tête. Il faut donc imaginer le groupe d'Alaric différemment de ce que l'on voit chez Tacite – comme le fait Liebeschuetz, "Alaric's Goths: Nation or Army?," 81 – ou encore dans les sagas *nordiques* à la *Beowulf*.

Autre chose : Alaric ne pouvait pas s'appuyer sur un mode de paiement qui dépendait du butin de guerre, sans quoi son armée se serait dissoute dès 395 ou certainement en 402, après que Stilicon lui eut enlevé ses « trésors ». En fait, toute la misère qu'il se donna en 408 pour régler son problème d'argent va complètement à l'encontre d'une telle conceptualisation du fonctionnement de son groupe.

¹⁰⁸⁰ En supposant que c'était Alaric qui commandait les *Goths* à l'époque.

¹⁰⁸¹ Sur l'*hospitalitas* : *supra*, note 879.

Partie D – Alaric

plus tôt, devant Athènes : Alaric y avait été accueilli tel qu'il était d'usage pour un personnage de son rang, alors *magister militum per Illyricum*¹⁰⁸². On ne peut qu'en conclure que leur comportement en Illyrie, à Athènes et même à Rome (avant le sac), montre qu'Alaric et ses *Goths* avaient un *habitus (militaire) romain*.

D'ailleurs, notre source la plus près d'Alaric utilise quant à elle un langage qui était habituellement réservé aux épisodes mettant en scène les usurpateurs et non les *rois barbares*¹⁰⁸³. Ce détail pourrait être révélateur. Il ne fait aucun doute que Claudien était conscient de l'utilisation de son vocabulaire. *Idem* dans le cas de Sozomène qui, on l'a vu aussi, semblait surpris de voir Alaric imposer un empereur au lieu de s'autoproclamer empereur lui-même. Ces contemporains avaient le loisir d'affubler Alaric de tous les noms et titres inimaginables, mais ils ont tous deux préféré nous le présenter sous un angle *romain*, nourri d'ambitions *romaines*.

En résulte qu'on pourrait croire à juste titre que Théodose ne lui aurait jamais conféré un commandement s'il n'avait pas eu justement l'étoffe du général (et donc, l'*habitus* attendu)¹⁰⁸⁴. Qui plus est, même en supposant qu'Alaric était un *Goth*, il faudrait se rendre à l'évidence que ce n'était certainement pas les candidats qui manquaient à qui

¹⁰⁸² Voir *infra*. Barnwell (*Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 41–44, surtout 42–43) nous rappelle à quel point le titre de *magister militum* était prestigieux. Il n'y avait pas beaucoup d'hommes qui détenaient un plus grand pouvoir en réalité, mis à part les empereurs (encore que plusieurs *magistri milites* ont justement su les contrôler à leur guise.) Le *magister militum* commandait l'ensemble des armées (cavalerie ou infanterie, parfois les deux) d'un diocèse et contrôlait donc une force de frappe qu'on ne pouvait ignorer.

¹⁰⁸³ Il s'agit de Claudien, bien sûr, qui utilise des mots comme *domitor*.

¹⁰⁸⁴ Chauvot (*Opinions romaines face aux barbares au IVe siècle ap. J.-C.*, 64) avance un argument similaire dans sa discussion sur Bonitus et Silvanus : « Il est vraisemblable que de telles promotions étaient plus faciles pour des barbares nés dans l'Empire [...] » Il enchaîne pourtant à la p. 180 en avançant que ces *barbares* ne coupaient jamais les ponts avec leurs « terres natales » et qu'ils pouvaient y retourner après leur retraite, comme le fit Mallobaude (voir aussi Elton [*Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, 138-139] sur le cas de Vadomarius).

Nous croyons pourtant que le cas de Mallobaude est l'exception qui ne prouve pas la règle; pensons seulement à Bauto, Fravitta ou encore Gaïnas (sur les deux premiers, voir *Ibid.*, 142). Il y a de bonnes chances pour que le titre de Mallobaude lui ait été donné par les *Romains*, une possibilité à laquelle Chauvot ne pense pas. Quant à Vadomarius, rien n'indique dans les sources qu'il était toujours en contact avec son fils, et les empereurs semblent avoir fait le nécessaire pour qu'il l'oublie de toute façon.

Partie D – Alaric

conférer l'honneur du grade de commandant parmi ces dizaines de milliers d'hommes qu'il emmena avec lui en 394¹⁰⁸⁵. Qu'on le veuille ou non, il faut reconnaître que la fonction qu'Alaric occupa à ce moment le plaçait parmi l'élite *romaine* et pas très loin du « club sélect » qui comptait les Stilicon, Gaïnas et Fravitta parmi ses membres.

Il finit toutefois par atteindre ce niveau lorsqu'Eutrope et Stilicon le nommèrent tour à tour *magister militum*. Ce titre ne venait pas seulement avec un prestige extraordinaire¹⁰⁸⁶, il y avait de lourdes responsabilités envers l'État qui lui était rattaché¹⁰⁸⁷, choses auxquelles Alaric n'aurait pas pu se soustraire sans être relevé de ses fonctions ou entraîner des révoltes¹⁰⁸⁸. Or, rien dans les sources (hormis Claudien)¹⁰⁸⁹ ne laisse penser qu'Alaric s'était montré incompetent à ce poste. Considérés ensemble, ces points se veulent un bon indice qu'il faisait partie des plus hauts échelons de l'élite militaire *romaine* dès 397 au plus tard.

On peut également examiner la question sous un autre angle, à savoir ce que l'on connaît de l'origine de cet homme et si on peut effectivement croire que l'on a affaire à un chef *barbare* dans le style classique de Genséric ou de Théodéric¹⁰⁹⁰.

d) Alaric et ses souches

En ce qui concerne la provenance d'Alaric, on peut avancer plusieurs arguments qui vont à l'encontre de son image populaire. On a vu que la source du problème vient du

¹⁰⁸⁵ cf. Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? », 78.

¹⁰⁸⁶ Demougeot (*De l'unité à la division de l'Empire romain, 395-410. Essai sur le gouvernement impérial*, 29) remarquait déjà que les *magistri* au temps de Valentinien recevaient l'honneur d'« illustre » en plus de la permission de s'entourer d'une garde personnelle montée (les *bucellarii*).

¹⁰⁸⁷ Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 41-44.

¹⁰⁸⁸ P. ex. au sujet du sort réservé aux administrateurs incompetents, on consultera J. M. Carrié, « *Le gouverneur romain à l'époque tardive* », 28-29.

¹⁰⁸⁹ cf. les ravages de la Grèce et de la Thrace dans le *VI. Cons. Hon.*

¹⁰⁹⁰ Naturellement, on pourrait refaire le même genre d'examen que ce que nous faisons ici avec Alaric avec chacun de ces hommes et remettre en question cette *barbarie*. L'idée est simplement de voir jusqu'à quel point Alaric peut entrer dans le moule du chef *barbare* de la tradition érudite.

Partie D – Alaric

fait que, en suivant inévitablement (et même inconsciemment) Claudien, on croit qu'Alaric commandait les *Goths* de 382 et donc qu'il n'était que le chef de ces *foederati* et prêt à retourner en Thrace aussitôt les guerres terminées. On a aussi vu maintes et maintes fois que cette interprétation est fautive à plusieurs niveaux.

En abandonnant cette manière de comprendre Alaric, donc, il faut revoir du coup sa place dans l'armée de Théodose. C'est dire que, si l'on préfère ne pas suivre l'opinion générale qui voit en lui un chef ou un *roi* de *fédérés barbares*, il faut revoir aussi sa place dans la hiérarchie militaire à cette époque.

On peut toutefois commencer cette section par une (autre) relecture des sources afin de prendre pleinement conscience qu'absolument aucune qui lui était contemporaine ne permet de faire l'équivalence suivante : Alaric = *Goth*. Simplement dit, si on ne peut pas affirmer en s'appuyant des sources qu'Alaric était un *Goth*, on ne pourrait pas non plus en faire leur *roi*.

i) Provenance

Tout d'abord, puisqu'on ignore à quel âge exactement Alaric s'était trouvé dans les frontières de l'Empire, on ne peut pas écarter complètement l'idée qu'il ait pu avoir eu un *habitus goth* à la base¹⁰⁹¹. Reste qu'il est très probable qu'Alaric ait pu naître dans l'Empire, avant ou après la traversée de 376¹⁰⁹².

¹⁰⁹¹ Cela suit la réflexion de Chauvot (*Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle ap. J.-C.*, 180) : « Pour Valentinien, l'aristocrate barbare le mieux utilisable serait celui qui, né hors de l'Empire, mais formé jeune dans le corps d'élite des *protectores domestici*, sans être systématiquement intégrable dans la société romaine, pourrait contribuer à assurer dans le *barbaricum* l'influence romaine. » Il faut se souvenir cependant des échecs à répétition de ces *barbares* qui étaient appelés à agir dans les *sociétés barbares* au nom des *Romains*. Contrairement à Chauvot, nous ne croyons pas qu'un homme qui ait été élevé dans l'Empire pouvait se réclamer quelques affinités que ce fût avec les gens qui vivaient en dehors de l'Empire. En effet, nous sommes d'avis que ce n'était pas tant leur proximité des *Romains* qui rendaient leur rôle des *sociétés barbares* si précaire, mais plutôt leurs *habitus romains* qui ne cadraient pas du tout avec les *sociétés* dans lesquelles ils étaient implantés.

¹⁰⁹² C'est une hypothèse que nous n'avons pas encore rencontrée ailleurs. En effet, Barbero (Barbero, *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*, 143) croit qu'Alaric naquit en dehors de l'Empire, tout comme Wolfram (*The Roman Empire and its Germanic Peoples*, 89–90), Saitta ("Il sogno di Alarico I: una terra per i suoi Goti," 25) et la grande majorité des érudits; en dresser la liste ici serait fastidieux.

Partie D – Alaric

Ce qui nous reporte encore à un autre élément problématique du récit de Claudien et pourtant déterminant de l'image d'Alaric. Il s'agit de la référence à la naissance d'Alaric à *Peuce*; un détail en apparence banal sur lequel on doit sérieusement s'interroger. *Peuce*¹⁰⁹³ était une île¹⁰⁹⁴ mythique populaire depuis longtemps à l'époque de Claudien. Il faut alors se demander pourquoi le poète a décidé de donner une provenance aussi inattendue à ce général *romain*, d'autant plus que Claudien était un contemporain qui aurait eu accès aux *Goths* d'Alaric (prisonniers et otages) et à Stilicon pour se renseigner et écrire ses textes. Pourquoi ne pas avoir placé Alaric directement en *Scythie* ou n'importe où dans le lointain *Barbaricum* plutôt que sur cette île en plein milieu du Danube? Sans être totalement inattendu d'un poète, il s'agit néanmoins d'un témoignage indéniable de la fausseté de l'image qu'il a dressée de cet homme.

Pour une chose, donner à Alaric une origine dans le *Barbaricum* n'aurait sans doute jamais convaincu les gens qui le connaissaient. D'autre part, Claudien essayait certainement de lancer plusieurs images avec *Peuce*. À coup sûr, il faisait d'Alaric un ennemi plus menaçant : un *barbare* tirant ses souches d'un endroit mythique et mystérieux. D'un autre côté, Claudien voulait peut-être passer sous silence l'origine banale d'Alaric et lui en créer une à la hauteur de son récit. Peut-être voulait-il simplement le placer à cheval entre *barbarie* et *romanité*? Il ne faut pas négliger non plus le fait que Claudien choisit de décrire le groupe d'Alaric comme ces *Goths* de 376; dans ses textes, donc, Alaric était à la tête des vainqueurs d'Andrinople et c'est peut-être pourquoi il voulait à tout prix le présenter comme un *barbare* dès le début.

Les hypothèses sont aussi nombreuses que douteuses pour expliquer cette référence à *Peuce*, mais une chose semble certaine : Alaric est un *barbare* aux yeux du

¹⁰⁹³ Claud. *VI Cons. Hon.* 105.

¹⁰⁹⁴ Gabba (« True History and False History in Classical Antiquity ») retrace la place qu'occupaient les îles dans les récits des auteurs anciens. Il s'avère que, la plupart du temps, lorsqu'il était question d'une île, le fabuleux se mixait à la réalité, abaissant ces récits, du moins à nos yeux, à des fabulations avec lesquelles nous pouvons difficilement travailler.

Partie D – Alaric

poète, et il est un *Goth* par association¹⁰⁹⁵.

Mentionnons qu'une autre avenue pour expliquer la *barbarie* d'Alaric serait d'en faire un membre des *laeti*. Il faut se remettre en contexte : il y eut, depuis la fondation de Rome, une multitude de groupes *barbares* qui se sont vu offrir asile dans le girond *romain*. Le 4^e siècle n'a pas fait exception à cette tradition; il n'y eut pas que les *Goths* de 376 qui s'établirent dans l'Empire. Souvenons-nous que Constantin avait installé quelques *Goths* à l'intérieur des frontières après ses guerres, alors que d'autres, vers 348 et avec l'accord de Constance II, s'y seraient établis pacifiquement sous la gouverne d'Ulfila¹⁰⁹⁶. D'autres encore, qui se rendaient aider un Procope déjà défait, furent intégrés à l'Empire dès 364¹⁰⁹⁷. Enfin, Valens recruta une multitude de *Goths* pour ses expéditions en Perse, et un nombre encore plus considérable vint s'échouer dans l'Empire comme esclaves¹⁰⁹⁸.

Alors, n'importe lequel de ces scénarios aurait fait d'Alaric un « parent » des *Goths* de 376 à l'esprit de certains *Romains*. Dans les faits par contre, Alaric aurait pu être totalement intégré à la vie *romaine* dès sa naissance, sans n'avoir jamais eu de lien ou d'interaction directs avec les vainqueurs d'Andrinople.

Or, on va voir bientôt qu'aucun auteur ne dit qu'Alaric était un *Goth* et qu'il vaut mieux ne pas se laisser influencer par Claudien sur cette question. Reste qu'on peut difficilement contourner le fait que la majorité en ait fait un *barbare*, ce qui doit cacher une référence à une croyance populaire qu'Alaric tirait ses souches d'une quelconque provenance *étrangère*. En l'occurrence, l'option de *laeti* reste la plus sûre, ce qui laisse

¹⁰⁹⁵ L'endroit le plus probant pour cette association est le discours prononcé par l'aïeul (*Bell. Get.* 485-518). Reste que dans tout ses textes, Claudien ne dit jamais directement qu'Alaric était un *Goth*. Il en vient presque à cela en racontant la fuite d'Alaric après la défaite à Verona (*VI Cons. Hon.* 226-228) : [...] *potius genti reliquus tantisque superstes Danuvii populis* [...] Soulignons que, même ici, le nom « *Goth* » est absent. Voir aussi *infra* : *Gothicité*.

¹⁰⁹⁶ Wirth, « Rome and It's Germanic Partners in the Fourth Century », 46; Kulikowski, *Rome's Gothic Wars*, 121; Barbero, *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*, 134-135.

¹⁰⁹⁷ *Ibid.*, 147.

¹⁰⁹⁸ *Ibid.*, 148-149.

Partie D – Alaric

une multitude de possibilités quant à l'*ethnicité* réelle d'Alaric.

(1) *Habitus* primaire

À dire le vrai, cette question d'*ethnicité* n'est pas très importante. Ce qui importe le plus est l'*habitus primaire* d'Alaric. En effet, comme le rappelle Accardo :

On s'accorde [...] à reconnaître aujourd'hui que, parmi toutes les actions pédagogiques que nous subissons, les plus décisives sont les plus précoces, celles que nous avons subies au cours de notre enfance, et qui ont pour résultat de nous inculquer un *habitus primaire*.¹⁰⁹⁹

Il est donc bien plus important de savoir où Alaric avait grandi qu'où il était né. Naître dans le *Barbaricum*, mais grandir dans l'Empire aurait fait d'Alaric un *Romain* dans tous les aspects de sa vie, autre que sa descendance. Ce qui nous reporte encore une fois à un passage de Claudien qui, si notre interprétation est juste, pourrait venir jeter une nouvelle lumière sur la question : [...] *ab aevo gestatum parva solitus donare pharetra atque aptare breves umeris puerilibus arcus* [...] ¹¹⁰⁰

Cette phrase se veut le témoignage le plus direct et le plus près (temporellement et spatialement) au fait qu'Alaric avait été élevé auprès d'un homme autre que son père biologique. Bien évidemment, il faut éviter de bâtir de grande théorie sur le vocabulaire de Claudien, mais il faut tout de même admettre que cette phrase n'avait pas d'autre but évident que d'informer l'auditoire qu'Alaric avait grandi dans une famille qui n'était pas la sienne. Et bien qu'il soit pour le moins curieux que Claudien connût un tel détail sur le compte d'Alaric, nous croyons déterminant qu'il fut placé en plein cœur du poème¹¹⁰¹. On peut en déduire bien des hypothèses, mais deux semblent assez évidentes : soit Alaric avait été orphelin très jeune, soit il avait servi d'otage dans des

¹⁰⁹⁹ Accardo, *Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 159.

¹¹⁰⁰ Claud. *Bell. Get.* 493–495.

¹¹⁰¹ Nous n'avons aucune raison de douter de la justesse de cette information. Pourquoi Claudien l'aurait-il incluse dans son poème, déclamée devant Stilicon qui le connaissait très bien ? Elle ne sert aucun

Partie D – Alaric

négociations avec l'Empire alors qu'il n'était encore qu'un enfant¹¹⁰². Ces deux possibilités impliquent à parts égales qu'il ait pu être élevé par d'autres que des *Goths* (en supposant qu'il naquit *Goth*)¹¹⁰³.

Il n'est pas totalement impossible non plus que ce passage ait pu avoir eu pour but de rappeler aux *Romains* de l'*espace dominant* qui l'écoutait (ou ceux qui connaissaient Alaric) de ne pas confondre cet homme avec les *barbares* traditionnels auxquels ils avaient été habitués dans la littérature et la propagande. Claudien aurait pu vouloir leur rappeler que, bien qu'il naquit *Goth* ou *barbare*, Alaric n'avait pas grandi parmi eux; il était donc *différent* (et sans aucun doute plus redoutable, ce qui rehaussait encore davantage l'image de Stilicon). Mais ce serait peut-être y voir plus de sens que ce que Claudien avait prévu...

En partant ainsi avec l'hypothèse qu'Alaric avait grandi ailleurs que parmi les *Goths*, on obtient déjà avec une image drôlement différente du personnage; il faut maintenant y ajouter l'examen des témoignages contemporains qui n'en font jamais directement un *Goth*. Après coup, on sera confronté à une réévaluation complète de l'homme selon des paramètres différents. Il faudra être prêt à la fin à remplacer l'*habitus barbare* (ou *goth*) de la tradition par l'*habitus (militaire) romain* dans la plupart des textes qui nous sont parvenus.

but évident comme le faisait la référence à *Peuce*; elle n'apporte aucune information critique sur Alaric, autre que ce que nous supposons ci-haut.

¹¹⁰² Incidemment, s'il avait été fait otage, ce serait une munition de plus pour ceux qui aiment voir en lui un « noble » *goth*, considérant que les otages provenaient habituellement de l'*espace dominant* des groupes concernés.

¹¹⁰³ On peut penser aussi à Philostorge (selon le résumé qu'en donne Photius en 12.2) qui nous apprend qu'Alaric était de « descendance » *gothe*. Encore une fois, il s'agit d'une nuance de taille, et émise de surcroît par un contemporain d'Alaric. En précisant qu'il était de descendance *gothe*, Philostorge offrait simplement une mise en contexte qui pouvait sans doute mieux expliquer les actions douteuses d'Alaric à l'esprit d'un public *romain*. Cela dit, Stilicon était de descendance *vandale* sans que cela ne l'eût gêné dans sa carrière. On sait bien que Stilicon n'était pas considéré comme un *Vandale* par les *Romains*; nous pensons qu'il faut comprendre la situation d'Alaric selon les mêmes paramètres.

Partie D – Alaric

(2) Gothicité d'Alaric

Aucun auteur contemporain ne dit sans détour qu'Alaric était un *Goth*. À l'appui de cette affirmation, on peut offrir le rapiècement de l'œuvre d'Olympiodore effectué par Blockley qui nous permet d'avoir une vue d'ensemble des auteurs qui ont eu à s'y référer pour parler d'Alaric.

Dans les 12 pages qui contiennent les fragments, on ne dit nulle part qu'Alaric était un *Goth*. Il est le « commandant » — ἡγουμένω τῶν Γότθων¹¹⁰⁴ — ou le « chef » — Γότθων φύλαρχος —¹¹⁰⁵ des *Goths*. Il faut se référer à Zosime (examiné ci-dessous) pour voir Alaric transformé en *barbare*. Ce qu'il faut retenir pourtant est que dans le reste des fragments qui relatent les mêmes événements que ceux rapportés par Zosime, entre 5.30-51 (soit aux pp. 157-171 de l'édition de Blockley), les différents auteurs qui y sont répertoriés ne parlent jamais d'Alaric comme d'un *Goth*¹¹⁰⁶. Cela est également vrai pour les quelques fragments d'Eunape; Alaric n'est toujours que le commandant, ἡγεῖτο¹¹⁰⁷.

Zosime offre aussi d'autres détails intéressants. D'abord, le plus important provient de son 5^e livre¹¹⁰⁸ : il nous apprend que toute la révolte d'Alaric débuta parce qu'il n'avait pas reçu de commandement régulier et qu'il avait seulement des *barbares* sous ses ordres. Évidemment, on ne peut pas partir de cette phrase et en déduire qu'Alaric était un *Goth*. La plupart des chercheurs préfèrent interpréter ce passage comme un signe

¹¹⁰⁴ Olymp. fr. 1.2; 7.5.

¹¹⁰⁵ Olymp. fr. 6. C'est plus loin dans le même fragment qu'il est mention de Sarus et de sa *gothicité*. On pourrait croire à première vue que le bout de phrase « καὶ αὐτὸν Γότθον ὄντα » réfère à la première phrase du fragment où Alaric est dit « Γότθων φύλαρχος ». Cela impliquerait que Sarus était un *Goth*, tout comme l'était Alaric. Pourtant, si l'on prend « Γότθων φύλαρχος » comme référant à un simple commandement, c.-à-d au fait qu'Alaric était le « chef des *Goths* », non pas un *Goth* lui-même (soit notre interprétation), le segment « καὶ αὐτὸν Γότθον ὄντα » ne référerait qu'au fait que Sarus n'était qu'un *Goth* comme ceux qu'Alaric commandait. N'est-il pas curieux d'ailleurs qu'en aucun endroit l'on ne dise aussi clairement qu'Alaric était un *Goth*, comme Photius le fait ici avec Sarus?

¹¹⁰⁶ Et une seule fois comme d'un *barbare* (fr. 8.1.19), bien que Blockley ait traduit le ὁ βάρβαρος par « Alaric ».

¹¹⁰⁷ Eunap. fr. 64.

¹¹⁰⁸ Zos. 5.5.4.

Partie D – Alaric

qu'Alaric voulait émuler les généraux *barbares* de son temps, comme les Gaïnas, Arbogaste et Stilicon¹¹⁰⁹ et qu'il voulait commander des réguliers. On peut tout aussi bien croire qu'un général *romain* aurait pu espérer monter en grade et commander des détachements plus prestigieux.

On a vu également que Zosime a parlé d'Alaric devant/dans Athènes — une ville que l'auteur tenait visiblement en très haute estime — en terme élogieux, le présentant même comme un *Grec* capable d'apprécier la compagnie de l'aristocratie¹¹¹⁰. Rien ne laisserait croire qu'on a affaire à un *barbare*. C'est ce genre de discours que tient Zosime dans la première moitié de son 5^e livre qui aurait été un mélange quasi égal des récits d'Eunape et d'Olympiodore¹¹¹¹. En somme, aucune phrase de tout ce récit ne dit directement qu'Alaric était un *Goth*¹¹¹².

Cela dit, les choses se gâtent plus loin dans le texte de Zosime (ou plutôt Olympiodore à ce point-ci). Il fait d'Alaric un *barbare* dès l'instant où il passe en Italie en 408. À partir de ce moment, on rencontre cinq allusions à la *barbarie* d'Alaric dans le texte¹¹¹³ : quatre le qualifient directement de *barbare* et l'une fait référence à sa manière de parler¹¹¹⁴. Aussi, à chaque fois où il est question de qualifier Alaric de *barbare*, l'auteur le fait toujours par des formules du genre « τόν βάρβαρον » ou encore « ἀνθρώπου βαρβάρου »¹¹¹⁵. Ce ne sont là que des formules génériques qui ne prouvent rien du tout

¹¹⁰⁹ On sait que Stilicon et Gaïnas avaient servi dans l'armée de Théodose contre Eugène. À en croire Socrates (*Hist. eccl.* 7.10), Alaric aurait également fait partis de cette armée, commandant un détachement de *fédérés* comme Gaïnas.

¹¹¹⁰ Zos. 5.6.2.

¹¹¹¹ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: lvii-lviii.

¹¹¹² Zosime fait pourtant cela dans le cas de Gaïnas, Fravitta, Sarus et Généridus: Zos. 5.13.1; 14. 4; 19.2; 20.1; 21.5; 22.1; 30.3; 46.3.

¹¹¹³ Zos. 5.31.5; 36.2; 40.3; 41.3; 50.3. Les passages les plus significatifs étant 5.36.2 et 5.50.3 où Zosime indique clairement qu'Alaric était un *barbare*.

¹¹¹⁴ Ces cinq allusions sont réparties dans les vingt derniers chapitres du 5^e livre et nous ne croyons pas qu'il s'agisse d'une simple coïncidence; Alaric était alors un *barbare* de par ses actions, tout comme Gaïnas l'avait été dans les passages situés entre 5.14 et 5.22, mais non dans le 4^e livre.

¹¹¹⁵ Cela rappelle aussi la formule de Socrates (*Hist. eccl.* 7.10) : Ἀλάριχος γάρ τις βάρβαρος [...] On peut penser qu'Olympiodore aurait probablement eu une certaine influence ici (voir p. ex. Rohrbacher,

Partie D – Alaric

quant à l'*identité* ou l'*ethnicité* d'Alaric. Et le fait que ces formules soient concentrées dans la deuxième partie du 5^e livre, tout en étant absentes du 6^e, laisse penser qu'il s'agissait du discours tenu par Olympiodore sur l'affaire. Du moins, Pashoud¹¹¹⁶ ne croit pas qu'Olympiodore fut une source importante pour le 6^e livre, ce que le changement d'attitude dans le rendu d'Alaric tendrait à corroborer...

Cela nous amène enfin au dernier point sur Zosime/Eunape/Olympiodore. Considérant qu'Eunape s'est intéressé à l'Orient et Olympiodore à l'Occident, puis qu'Eunape a écrit un récit qui se rend jusqu'en 404¹¹¹⁷ et qu'Olympiodore couvre au-delà du sac de Rome, n'est-il pas logique qu'Alaric ait eu meilleure réputation avec Eunape? Ce doit être en partie pourquoi il n'est jamais un *Goth* ni un *barbare* chez le ce dernier, et que chez Olympiodore, il n'acquiert ces qualificatifs que pour des actions qui justifiaient leur emploi¹¹¹⁸. C'est aussi le problème le plus sérieux avec lequel il nous

The Historians of Late Antiquity, 112). Notez que Sozomène (*Hist. eccl.* 9.7), copiant Socrate, mentionne aussi la *barbarie* d'Alaric en des termes similaires. Nous remarquons encore que ce même passage se retrouve aussi chez Zosime (5.50.3). Cela veut dire que l'information transmise par Olympiodore se retrouve à la fois dans le récit de Sozomène et de Zosime; c'est un excellent exemple du pouvoir qu'à un seul auteur à façonner notre idée d'un personnage. Cela est d'autant plus vrai que les récits condensés de Socrate et Sozomène font en sorte qu'Alaric est perçu comme un *barbare* beaucoup plus tôt dans la trame événementielle que chez Eunape/Olympiodore/Zosime, compliquant ainsi un peu plus la lecture du personnage.

La réalité demeure que, mis à part Claudien et Eunape, nous n'avons pas de récit d'auteurs qui ignoraient qu'Alaric allait finir par piller Rome. Comme nous l'avons dit, Claudien est déjà hors d'usage en raison de sa position, mais Eunape (à travers Zosime) s'est montré beaucoup plus souple dans sa présentation, ce qui ne peut que nous faire regretter de ne pas avoir plus d'auteurs ayant demeuré dans l'ignorance des événements de 410. Suivant ce dernier point, nous préférons Eunape à Olympiodore.

Enfin, certains ne manqueront pas de dire qu'Eunape était mal renseigné sur les événements de son temps et surtout sur ceux qui se déroulaient à l'Ouest, mais cela importe peu. Eunape aurait écrit alors qu'Alaric se trouvait à l'Est à piller et à ravager la Grèce (à en croire Claudien). Que cela n'ait pas fait d'Alaric un *barbare* ou un *Goth* dans l'esprit d'Eunape doit certainement être révélateur de quelque parcelle de vérité.

¹¹¹⁶ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*, 1: lxi.

¹¹¹⁷ La 2^e édition de son *Histoire*.

¹¹¹⁸ Il est certainement bon de noter que Claudien aurait adopté une approche similaire selon Christian-*sen* (*The Use of Images by Claudius Claudianus*, 80-82). En effet, ce dernier souligne que le vocabulaire employé par le poète pour parler des guerres de 401-402 (dans le *Bell. Get* et le *VI Cons. Hon.*), relevait du domaine législatif *romain* (ici : *sclerum*). En l'occurrence, Claudien nous parlerait, non pas

Partie D – Alaric

faut jongler lorsqu'on utilise des sources qui ont couvert le sac de Rome.

e) Alaric, un roi?

La question à savoir quand exactement Alaric a été sacré est toujours très débattue. Aujourd'hui, on pourrait dire que l'opinion générale est de voir Alaric comme un *roi* dès sa « rébellion » de 395¹¹¹⁹. Certains parmi les plus ambitieux lui confèrent ce titre dès 391¹¹²⁰, alors que d'autres, plus conservateurs, optent pour un sacrement quelque part vers 401 (suivant Jordanès)¹¹²¹. Chose certaine, la *culture* populaire nous le présente toujours comme le premier *roi visigoth*¹¹²².

Or, le problème vient du fait qu'on ne se pose pas la bonne question. Il faut se demander plutôt non pas quand exactement Alaric a été proclamé *roi*, mais bien s'il l'a été de son vivant. Les érudits y vont d'hypothèses assez poussées sur son compte, en

d'un *barabre*, mais d'un citoyen *romain* qui venait de commettre une série de crimes contre l'empereur d'Occident.

¹¹¹⁹ Wolfram, *History of the Goths*, 145; Sivan, « Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507 », 30; Mazzolai, *Alarico*, 53; Sivan, « On Foederati, Hospitalitas, and the Settlement of the Goths in A.D. 418 », 763; Liebeschuetz, « Alaric's Goths: Nation or Army? », 76.

¹¹²⁰ Wolfram, *The Roman Empire and its Germanic Peoples*, 91; Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 148. Notons que Wolfram se contredit parfois puisqu'il argumenta pour l'an 395 dans son livre de 1988 (cf. note 1119). Aussi, Liebeschuetz (« Alaric's Goths: Nation or Army? », 76) remarque que personne ne croit Isidore de Séville qui dit qu'Alaric fut promu *roi* en 382.

¹¹²¹ Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 176, 179.

¹¹²² Schmidt, *Le royaume wisigoth de Toulouse*; Labouysse, *Les Wisigoths. Première puissance organisée dans l'Empire éclaté de l'occident romain. De la Baltique aux Colonnes d'Hercule, de Toulouse à Tolède, huit siècles d'épopée*. Schmidt (*Le royaume wisigoth de Toulouse*, 32) résume d'ailleurs l'essentiel de ce que les gens retiennent à l'habitude : « En fait, jusqu'à Euric en 466, les Wisigoths n'ont cherché ni à s'assimiler, ni à s'imposer comme une ethnie dominante ou dominatrice. Ils ont conservé leurs coutumes, leurs costumes, négligeant souvent la toge ou la tunique pour les peaux de bêtes [...] Ils ne se sont pas romanisés dans leur vie privée, conservant intact le poids d'une hiérarchie sociale contraignante. » Inutile de dire à quel point nous nous opposons à ce genre de conceptualisation.

Partie D – Alaric

le voyant comme une sorte de personnage bipolaire qui regroupait les rôles de *magister militum* et de *roi* : le premier vis-à-vis les *Romains*, le second pour son groupe¹¹²³. Pourtant, un récent examen attentif des sources a démontré le plus clairement du monde qu'Alaric n'est que très rarement qualifié de *roi* par ses contemporains¹¹²⁴. Orose, Augustin et Olympiodore sont les seuls à le faire, mais les textes ciblés datent d'après 414, alors que les *Goths* détenaient fermement le pouvoir à Toulouse et qu'Athaulf avait déjà réussi à transformer la *structure du pouvoir* précédente¹¹²⁵.

Cet élément est curieux puisqu'on sait bien que Rome eut affaire à des *rois* tout au long de son *Histoire*, Antiquité tardive incluse. Cette fonction était bien connue et surtout mal vue¹¹²⁶. Pourquoi, donc, ne pas avoir fait d'Alaric un *roi* dès le début? Entre autres choses, cela aurait permis à un homme comme Claudien d'en faire un ennemi encore plus vil. Or, Claudien ne confère même aucun titre remarquable à Alaric¹¹²⁷. Le constat qui en découle ne pourrait être plus clair : Alaric n'était pas un *roi*.

En effet, que Claudien n'ait jamais même pensé lier Alaric à la royauté est révélateur. Il ne le compare à Hannibal, Pyrrhus, Brennus et Rhésus¹¹²⁸ que sur le plan militaire. Le plus près qu'il vient d'en faire un *roi* est lorsqu'il dit : [...] *et cui nec vigilem fas est componere Rhesum : Thrax erat, hic Thracum domitor*¹¹²⁹. Claudien a omis le titre *rex*

¹¹²³ P. ex. Lopez Quiroga, *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*, 76.

¹¹²⁴ Gillett, « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? ». Orose étant le seul à dire sans détour qu'Alaric était un *roi*. Voir encore Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 202–206. Voir aussi : *PLRE* 2.43; et Kampers, *Geschichte der Westgoten*, 98.

¹¹²⁵ L'importance d'Athaulf a été remarqué aussi par Diaz, « Visigothic Political Institutions », 328-330. Notez également qu'Orose écrit son *Adversus contra paganos* vers 416-417, Augustin ses *Retractiones* vers 427, et Olympiodore son *Historia* après 425 (*PLRE* 2.799). Remarquez enfin qu'Augustin ne donne aucun titre à Alaric dans son *De civitate Dei* (œuvre presque contemporaine), alors qu'il fait de Radagaise un *roi*. Les premiers livres, assez pertinemment, furent publiés en 413. Or, nous verrons bientôt qu'Athaulf ne se maria à Placidia qu'en 414, ce qui constitue un argument de plus pour voir l'application du titre « *rex* » à partir d'Athaulf au plus tôt. Halsall (*Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 206) semble interpréter l'épisode comme nous.

¹¹²⁶ Halsall, *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*, 203.

¹¹²⁷ Voir aussi *ibid.*, 205.

¹¹²⁸ Rhésus est ce *roi thrace* mythique que l'on trouve chez Homère, tué dans son sommeil par Ulysse.

¹¹²⁹ Claud. *VI Cons. Hon.* 482–483.

Partie D – Alaric

pour qualifier Rhésus certainement parce que c'était à la portée de tous. Or, il a choisi de qualifier Alaric de *domitor*, c'est-à-dire littéralement le « dompteur » ou le « vainqueur » de Thrace¹¹³⁰. Le qualificatif est intéressant puisqu'il est assez rare en poésie tardive à ce qu'il paraît¹¹³¹. Selon son sens littéral, le *domitor* ne régnait pas sur un territoire/*peuple*, il s'imposait comme César s'était imposé en Gaule. Il s'agissait d'un pouvoir particulier, près de celui d'un tyran¹¹³². En ce sens, Claudien désirait faire d'Alaric celui qui imposait sa volonté sur la Thrace¹¹³³.

Cela dit, le *domitor*, même si le concept est péjoratif dans le sens que lui donne Claudien, faisait partie du monde *romain* contrairement au *rex barbarus* qui opérait en dehors des *structures impériales* et certainement en dehors de l'Empire. Cette nuance ne pouvait pas échapper à un poète accompli. Clairement, le *domitor* et le *tyrannus* visaient à dénaturer une fonction qu'Alaric occupait en Orient à ce moment¹¹³⁴.

Pour dire les choses simplement, Alaric n'était pas un *roi* en 401-402; il était l'un des ministres *romains* les plus influents de l'Orient. Le *Thracum domitor* et le *Geticus tyrannus* sont deux attaques qui viennent s'ajouter aux autres indices qui supportent l'idée qu'Alaric était toujours lié à Arcadius au moment où Claudien et Prudence ont écrit leurs textes. Cela viendrait du coup appuyer l'idée que les guerres de 401-402 avaient été épaulées par Constantinople. Cela revient aussi à dire qu'Alaric n'aurait pas pris la décision de fuir en Italie pour y trouver une meilleure fortune.

¹¹³⁰ Sur cette référence à la Thrace, voir *supra*.

¹¹³¹ Cf. *supra* : *Thracum domitor*, 277-281.

¹¹³² Ce qui n'est pas sans nous rappeler les mots de Prudence (*Contr. Symm.* 2.696) qui aurait qualifié Alaric – il n'est pas mentionné nommément dans le texte original – de *Geticus tyrannus*, un titre qui ne faisait de sens que dans un contexte *romain*. En effet, il s'agit d'une idée que l'on voit souvent mariée aux récits qui décrivent les événements qui impliquaient les usurpateurs (Barnes, « Opressor, Persecutor, Usurper: The Meaning of "Tyrannus" in the Fourth Century »). Sous cet angle, il semblerait que Claudien et Prudence aient vu Alaric d'une manière assez similaire.

¹¹³³ Rappelons que la Thrace n'était pas sous sa juridiction du *magister* de l'Illyrie. Voir aussi *supra*.

¹¹³⁴ Cf. *supra* : *Thracum domitor*, 277-281.

Partie D – Alaric

Par le fait même, l’alliance entre Alaric et Honorius/Stilicon ne pourrait pas être antérieure à 404 – date de la déclamation du panégyrique pour le 6^e consulat d’Honorius – une hypothèse corroborée en partie par Aetius qui n’a été un « otage » dans le camp d’Alaric qu’entre 405 et 408¹¹³⁵. D’ailleurs, le simple fait qu’Alaric ait pu réclamer des otages de bonnes familles en 405 montre qu’on a affaire à une alliance mutuelle, et non que les *Goths* étaient pris dans un étau entre l’Occident et l’Orient et qu’ils avaient signé ce pacte en dernier recours¹¹³⁶. On peut également affirmer qu’il ne s’agissait pas d’un *foedus* dans le style qu’on imagine par exemple celui de 382; c’était une entente entre deux ministres impériaux qui visait à aider mutuellement les deux partis et sans doute à les rapprocher.

C’est qu’il y avait des raisons bien réelles à l’entente : l’« invasion » de Radagaise en 405-406, si elle était même la moitié de ce que les sources impliquent, aurait été précédée de réfugiés et de rapports qui annonçaient un mouvement important de l’autre côté du Danube. Stilicon aurait eu tout le temps voulu pour préparer une contre-attaque; ce qu’il fit d’ailleurs comme nous le prouve le résultat final. Cette première « invasion » fut suivie de l’« invasion » des *Vandales*, *Alains* et *Suèves* (en 406), de même que la montée en puissance de l’usurpateur Constantin (en 407). Ces événements ont tous joué un rôle dans l’alliance impromptue et expliquent sa longévité.

Il ne faudrait pas exclure aussi la possibilité qu’Arcadius voulût aider son frère en permettant à Alaric de se joindre à l’Occident¹¹³⁷. On ne devrait pas négliger non plus le pouvoir grandissant d’Anthémius dès 405 qui avait peut-être contribué à mitiger la place d’Alaric à la cour. Ce dernier restait l’un des seuls *barbares* avec un haut commandement rendu là, ses homologues orientaux étant morts.

Quoi qu’il en soit, le fait qu’Alaric ait demandé à nouveau qu’on lui envoie Aetius à

¹¹³⁵ PLRE 2.21.

¹¹³⁶ Sur le cas d’échange d’otages entre *Romains*, voir : (Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 225-226).

¹¹³⁷ Nous pensons ici à l’alliance entre Alaric et Stilicon durant cette période de troubles. À ce sujet, voir *ibid.*

Partie D – Alaric

la fin de 408 peut indiquer que l'alliance précédente avait pris fin peu avant la mort de Stilicon (ou à la mort d'Arcadius). Qu'Honorius ait refusé indique sans doute que sa position avait changé. Sûrement que la mort d'Arcadius fut le facteur déterminant, alors qu'Anthémius devenait l'unique figure dominante à l'Est. À dire le vrai, s'il faut identifier une brisure entre Alaric et Constantinople, il ne fait aucun doute à notre esprit que ce fut au moment de l'avènement de Théodose II et du rôle grandissant d'Anthémius.

Que l'on adopte cette reconstruction ou non, le final reste le même : Alaric n'était pas le *roi* des *Goths*. Les sources contemporaines, celles qui ont été écrites avant 410, ne permettent pas d'en faire un *roi*¹¹³⁸. Plutôt, elles montrent, souvent indirectement, à quel point Alaric était un homme puissant en Orient. Cela prouverait du même coup et hors de tout doute raisonnable qu'Alaric ne s'était pas rebattu sur une ancienne *structure du pouvoir gothe* et qu'il ne se réclamait d'aucun titre, comme certains semblent encore le croire¹¹³⁹.

Qui plus est, nous avons déjà souligné que parmi les quelques rares allusions à la *structure du pouvoir* des *Goths* d'Alaric chez Claudien, ce dernier en dresse un portrait

¹¹³⁸ Nous nous permettons une parenthèse sur les érudits comme H. Wolfram (*History of the Goths*, 145-146, 206) et Burns (*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 179) qui vont parfois s'en remettre aux termes *rex* et *reiks* comme des indicateurs de royauté. Wolfram, par exemple, prend le mot *reiks*, tel qu'on le retrouve dans la bible d'Ulfila, et le rend souvent comme l'équivalent du *rex* latin ou encore de *regulus*; ce que Burns traduit par « prince ».

Il n'est pas difficile par la suite d'établir qu'Atharnaric était Athana-*reik*, qu'Alaric pouvait être à la base Ala-*reik*, que Sigéric devait être Sigé-*reik* et ainsi, se convaincre qu'il s'agissait bel et bien des *rois* de leurs groupes respectifs. En l'occurrence, même si les sources *romaines* ne parlaient pas d'Alaric comme d'un *roi*, son nom propre renvoyait clairement l'idée qu'il était *roi*. Cette façon de déterminer la royauté était très populaire au 19^e et au début du 20^e siècle. Voir par exemple Thomas Hodgkin (*Italy and Her Invaders*, 274), qui analyse le nom d'Alaric de cette façon.

Sur cette problématique, la discussion que l'on retrouve aux pp. 358-360 du livre *The Visigoths : From the Migration Period to the Seventh Century*, est extrêmement utile. On y établit clairement que *reiks* n'est jamais à équivaloir au *rex* latin, ce que les *Goths* rendaient plutôt par *thiudans*. Le nom *reiks*, en plus d'être un mot négatif dans le vocabulaire d'Ulfila, renverrait simplement à un *chef*.

¹¹³⁹ Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda »; Jiménez Garnica, « Settlement of the Visigoths in the Fifth Century », 94.

Partie D – Alaric

tout à fait *romain* et certainement à l'image de ce qui se faisait du côté de Stilicon¹¹⁴⁰. Il y a bien sûr la présence d'un « Sénat » formé des plus vieux combattants; on y devine un type de conseil de guerre où les têtes dirigeantes débattaient de la guerre en cours¹¹⁴¹. Alaric n'y trône pas seul, omnipotent¹¹⁴². Au contraire, on le critique et on le conseille, alors qu'il doit défendre sa position sur la guerre en cours¹¹⁴³. On n'a aucunement l'impression qu'Alaric détient tout le pouvoir sur le groupe. On devine qu'il en est le commandant et Claudien ne laisse pas entendre qu'il y avait d'autres hommes dans le groupe avec la même puissance, mais c'est à peu près tout. On reste avec l'impression que le « Sénat » pouvait effectivement forcer Alaric à agir d'une certaine façon. En résulte que ce général *romain* n'aurait pas pu dicter la marche à suivre; il devait consulter ses plus vieux officiers (qui formaient peut-être son *comitatus*, au sens *romain* du terme), tout comme les sources décrivent les conseils de guerre d'autres généraux *romains* de l'époque¹¹⁴⁴. On ne peut pas dire que cette *structure* militaire soit

¹¹⁴⁰ Cela n'a pas été remarqué par les chercheurs. Quand Claudien décrit un élément aussi précis que le conseil de guerre d'Alaric, il fait certainement une rétroprojection de ce qu'il connaissait de son temps. Il garnit son récit de *topoi*, mais le fond est ancré dans son monde. C'est dire que nous croyons que Claudien – sachant très bien qu'Alaric était un général *romain* avec un entourage similaire à celui de son patron – ne s'est adonné qu'à un jeu de correspondance entre ce qu'il connaissait du fonctionnement de l'armée de Stilicon, et ce qu'il voulait bien donner de semblable à Alaric.

¹¹⁴¹ Claud. *Bell. Get.* 479–480. Bien que l'historicité de l'épisode soit douteuse, Alaric avait certainement un conseil de guerre dans les faits. La question est de savoir si les vieux combattants y participaient activement.

En plaçant ces vieillards dans le récit, Claudien fit du groupe d'Alaric les descendants directs des *Goths* de 376 puisqu'il fit remémorer à l'un d'eux le passage du Danube et la bataille d'Andrinople (Claud. *Bell. Get.* 480-517). Du même coup, en rattachant Alaric aux *Goths* de 376, Claudien fit de Stilicon LE « redresseur » du plus sérieux des affronts passés. Bref, Dewar (« Alaric and Hannibal in the Later Poems of Claudian », 358) souligne lui que le but politique des poèmes de Claudien rend l'interprétation difficile. Cela ne devrait pas nous empêcher de remettre en question la véracité du mariage entre Alaric et les *Goths* de 376.

¹¹⁴² Certains chercheurs aiment pourtant voir dans la figure d'Alaric un monarque presque omnipotent qui pouvait même décréter des lois pour son *peuple*. Voir à cet effet Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 150.

¹¹⁴³ Cela pourrait même avoir des résonances avec la *Germania* de Tacite où l'auteur nous dit que le *roi* ne jouissait pas d'un pouvoir absolu sur ses hommes (*Germ.* 7.1).

¹¹⁴⁴ P. ex., Valens à Andrinople.

Partie D – Alaric

très *barbare*.

En fait, mis à part les quelques qualificatifs que Claudien place dans l'épisode du Sénat, comme la lance ou les peaux d'animaux, on ne devinerait jamais qu'il est question d'*étrangers* ou de *barbares*. On se trouve avec un épisode qui milite en faveur d'un groupe très *structuré*, habile à prendre des décisions et conscient de sa place dans le monde *romain*. Il ne faut jamais perdre de vue que Claudien a passé une partie de sa carrière à chercher des failles chez les ennemis de Stilicon pour les exploiter pleinement dans ses poèmes. On peut être sûr qu'il n'aurait pas raté une telle occasion. Que Claudien n'ait pas fait d'Alaric un *roi barbare*, mais seulement le général d'une troupe de *barbares*, reste primordial : c'est la version de l'*Histoire* qu'il faut adopter.

(1) *Habitus* à l'appui

Il faut rappeler la situation particulière dans laquelle s'est retrouvé Alaric à la veille du 5^e siècle, d'un point de vue *sociologique*. Il faut démontrer, en s'appuyant sur son *habitus* et plus particulièrement sur sa *doxa*, pour quelles raisons Alaric n'a jamais porté le titre de *roi* et pourquoi il n'aurait jamais même été en mesure de faire la réflexion qui l'aurait mené directement à la *royauté*.

Rappelons d'abord que Bourdieu est arrivé à marier deux idées en apparence opposées pour esquisser les bases de sa *théorie de la pratique* avec l'*habitus* à son centre. D'un côté, il y avait l'école de pensée durkheimienne où l'homme était condamné dès l'enfance. Suivant sa théorie des « *faits sociaux* », Durkheim postulait qu'un humain était voué à vivre un genre de vie selon sa place dans la *société*, et qu'il ne pouvait pas s'en sauver – ce qu'on nomme en sciences sociales le « *naturalisme* »¹¹⁴⁵.

¹¹⁴⁵ Accardo, *Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*, 13. Accardo donne l'exemple classique de la dichotomie entre homme/femme dans pratiquement toutes les *sociétés* de la planète, bien que cette dernière ne relève d'aucune autre chose qu'une croyance dans une « *nature masculine* » et une « *nature féminine* »; c'est dire que l'être humain qui naît génétiquement « *mâle* » est attendu *socialement* d'occuper le rôle d'un « *homme* ». On mêle donc ensemble l'être biologique et l'être sociologique, alors que l'un ne mène pas nécessairement à l'autre.

Partie D – Alaric

De l'autre, il y avait Marx qui prônait plutôt l'élévation possible au-dessus de sa condition originale, pourvu qu'un déclic ne se fasse dans l'esprit de la personne concernée. L'œuvre de Bourdieu aurait eu le mérite de concilier ces deux théories opposées : l'homme serait à la fois programmé et programmeur¹¹⁴⁶.

Le rapport avec Alaric est le suivant : en partant des prémisses qu'un homme agit à l'intérieur de ses propres limites *sociales* (autoétablies, invisibles et difficilement manipulables : l'*habitus*), il ne pourra pas transcender les lois établies en règle avec sa *doxa*. C'est la raison pour laquelle Alaric se présente sous un nouveau jour, ayant lui-même préféré se soumettre à ces lois *sociales* plutôt que de les enfreindre.

Il faut dire en partant qu'il n'aurait pas été impossible pour Alaric de faire le lien entre sa position *sociale*, son groupe, et celle de *roi*, voire même celle d'empereur. Pour ce faire, par contre, il lui aurait fallu un catalyseur ou un modèle sur lequel se rabattre; une idée ou un espoir fondés sur une situation concrète et qui aurait été nourrie pendant un temps. La transition entre la position de général *romain* à celle de *roi* (ou d'empereur) n'aurait pas pu se faire du jour au lendemain et n'allait pas du tout de soi, s'opposant plutôt à la *doxa* d'un homme qui avait vécu toute sa vie dans la *structure* de l'Empire. Rien n'assure non plus que cette « élévation » *sociale* fût considérée comme une amélioration de sa situation ou d'une position enviable à occuper, de sorte qu'il se fût agi de l'objectif idéal à atteindre, voire du but ultime.

Entre autres choses, il aurait fallu qu'Alaric comprenne ce que la *royauté* signifiait, ses implications et responsabilités, sa place dans la hiérarchie du pouvoir *romain* et ses conséquences une fois que l'empereur aurait été mis au fait. Il est facile pour nous de parler de « *roi* » comme si ce mot pouvait se tenir seul ou qu'il suffisait de dire de quelqu'un qu'il était un *roi* pour qu'il le devienne, mais il comportait des implications profondes et une restructuration du groupe en entier.

¹¹⁴⁶ « [...] la sociologie bourdieusienne nous a conduit à considérer que toutes les Bastilles existent toujours doublement, dans le monde où nous habitons et dans celui qui nous habite, et qu'il faut s'attaquer aux murailles qui sont en nous tout autant qu'à celles qui se dressent devant nous, parce qu'elles ne forment toutes ensemble qu'une seule et même forteresse, celle de l'ordre établi » (Ibid., 12.)

Partie D – Alaric

Bien sûr, certains pourraient dire qu'il y avait toujours des *rois barbares* au-delà du Danube, comme Odotheus ou Radagaise, et qu'Alaric le savait forcément; il aurait pu s'en remettre à la *structure* de leurs groupes comme modèle. Pourtant, même en supposant qu'Alaric aurait vraiment visé la *royauté*, il lui aurait encore fallu vendre l'idée à un groupe dont tous les membres, hormis peut-être quelques heureux survivants d'Andrinople, n'avaient jamais été sous la gouverne d'un *roi*. C'était un exploit qu'il ne voulait peut-être pas tenter.

C'est que pour qu'Alaric soit « élevé » à ce titre, il fallait que cette idée vienne d'en bas ou y prenne au moins de solides assises. En effet, ceux qui aiment s'appuyer sur les « traditions » *gothes* au sujet de la *royauté* soulignent justement qu'un *roi* était élu à son poste par le *peuple*¹¹⁴⁷ ; la *royauté gothe* (si elle existait toujours au temps d'Alaric) n'était pas héréditaire et ne le fut pas jusqu'à tard dans l'*Histoire*¹¹⁴⁸.

C'est pourquoi si l'on veut absolument lier Alaric et royauté (chose à laquelle nous nous opposons), il faille attendre un évènement marquant qui aurait pu sensibiliser Alaric et son groupe aux mérites d'un *roi*. Nous voyons l'intégration des anciens soldats de Radagaise dans le groupe vers 408-409 (si cela a bien eu lieu¹¹⁴⁹) comme constituant le *terminus post quem* pour l'« élévation » d'Alaric.

En effet, ce serait l'unique occasion qu'aurait eu ce groupe à s'initier et surtout à se faire influencer fortement à l'importance d'un *roi*, de son pouvoir réel, etc. Il faut comprendre ici que les *agents* qui formaient le groupe de Radagaise avaient été dirigés par

¹¹⁴⁷ Comme chez Valverde, « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 145-146.

¹¹⁴⁸ De là sans doute les nombreux échecs qu'ont connus les *Romains* en imposant des *rois* à certains groupes *barbares* qu'ils essayaient de contrôler. Cette situation n'était pas bien différente de la position d'empereur, au moins durant l'Antiquité tardive, alors qu'un empereur était « élu » par l'armée (ou une partie de l'armée). En effet, personne ne pouvait se nommer empereur, on devait asseoir son titre sur un support significatif (et inévitablement militaire, Silvanus étant l'exemple par excellence d'un usurpateur non appuyé par l'armée *romaine*). Même lorsqu'Alaric – et on peut deviner son armée – « fit » d'Attale un empereur, il s'en remit aux soins des *Romains* pour le vote final. Cela aussi montre à quel point Alaric était sensible aux habitudes *romaines*.

¹¹⁴⁹ Voir nos réserves à ce sujet, mentionnées au chap. 5. Nous désirons rappeler que Zosime ne dit pas qu'ils furent « intégrés » à l'armée d'Alaric, mais simplement qu'il se tenait à sa disposition.

Partie D – Alaric

un *roi* jusqu'en 406 (si, bien entendu, on peut se fier à nos auteurs ici). Une fois « intégrés » à l'armée de Stilicon, la *structure* à laquelle ils étaient habitués avait sans doute été fortement modifiée, quoique cela reste obscur; Stilicon aurait très bien pu être tenu comme un *roi* à leurs yeux. Cependant, et c'est ici que l'*habitus* est crucial, ces *agents* n'ont eu que deux ans pour « entrer » dans le rang et s'acclimater à l'armée *romaine* : deux ans où Stilicon n'eut pas à combattre de guerres importantes (l'« invasion » de 406-407 ayant été prise en charge par Constantin III). Donc, deux ans, ce n'est pas beaucoup considérant que ces hommes étaient d'âge adulte et « habitués » à une autre *structure*. Ce n'est pas comme le groupe d'Alaric qui s'était formé à partir d'hommes vivant dans l'Empire et habitués à la figure de l'empereur, des sénateurs, des généraux, etc. Les soldats de Radagaise avaient encore en mémoire les événements de 406.

Il serait donc possible d'avancer que ces soldats, une fois passés du côté d'Alaric et maintenant révoltés contre l'empereur et l'Empire, auraient voulu revenir à ce qu'ils connaissaient de mieux : la *royauté*, peu importe ce que cela impliquait comme *structure du pouvoir*. Peut-être Alaric aurait-il été considéré comme un *roi* que par ces derniers *Goths* admis dans son groupe¹¹⁵⁰? Bref, Alaric lui-même, parce qu'il grandit dans l'Empire et surtout dans son armée – subordonné totalement à une *structure du pouvoir* complexe qui avait l'empereur à son sommet¹¹⁵¹ – ne pouvait pas s'autoproclamer *roi* et se considérer l'égal d'Honorius ou d'Arcadius.

Aucun témoignage ne permet d'ailleurs de confirmer qu'il voulait même d'un tel titre¹¹⁵². Il ne chercha jamais à se faire reconnaître comme *rex Gothorum* par Arcadius,

¹¹⁵⁰ Ce serait une autre manière d'expliquer pourquoi certains *Romains* comme Orose ont parfois considéré Alaric comme un *roi* dans les événements entourant le sac de Rome, alors que d'autres qui ont écrit avant cette époque n'ont jamais songé à faire le parallèle entre lui et la *royauté*.

¹¹⁵¹ Rappelons que cela n'est qu'une hypothèse assise sur une interprétation différente des événements que ce que les chercheurs préconisent à l'habitude. Or, en considérant le témoignage des sources au premier degré – une fois les *topoi* mis de côté – on se rend compte qu'Alaric n'agissait pas différemment de Stilicon.

¹¹⁵² Le sort des *rois goths* qui essayèrent de se forcer un chemin dans l'Empire après 376 en aurait découragé plus d'un.

Partie D – Alaric

Honorius, ni même Attale. Il semble au contraire que ce n'était que le titre de *magister militum* qui occupait ses pensées. En découle qu'il ne se voyait pas du tout fonctionner en dehors de la *structure romaine* : c'est là tout ce qu'il connaissait¹¹⁵³.

(a) rex Gothorum

Quant à la provenance du titre de *roi goth* pour Alaric, dans les sources et dans les études, deux avenues se présentent à nous. Soit on admet que les chercheurs assimilent sans questionnement ni fondement (et sans doute inconsciemment) le rôle d'Alaric à celui des *rois barbares* – ceux que nos sources qualifient de *rois* – comme Genséric ou Radagaise, c'est-à-dire investi d'un pouvoir similaire et habité des mêmes ambitions – comme trouver des terres, assurer la survie du *peuple*, etc. –, soit on reconnaît qu'il faille attendre le mariage entre Athaulf et Galla Placidia pour voir un tel titre s'imposer de manière réaliste. La conclusion restera la même dans les deux cas : Alaric n'a jamais été un *roi*.

Pour notre part, nous croyons fermement que c'est le mariage entre Athaulf et Galla Placidia qui changea la donne. Il apparaît évident que l'union à Placidia aurait élevé n'importe qui au-dessus de la position de simple général¹¹⁵⁴. Suffit de se rappeler la place de Stilicon dans la hiérarchie impériale, alors que sa femme n'était que la nièce de Théodose. L'insistance du général Constance qui voulait épouser Placidia à tout prix en est une autre preuve; ce dernier fut d'ailleurs nommé Auguste en 420-421 (et

¹¹⁵³ Il faut souligner que Barnwell propose que tous les *rois visigoths* jusqu'à Euric n'aient été que l'équivalent des anciens gouverneurs *romains*. Nous croyons cela bien plus réaliste que de prendre Alaric comme un *roi visigoth* dès 395. Barnwell croit que l'appellation de la fonction était différente – en l'occurrence, *rex* – mais que la manière d'occuper cette fonction n'avait pas bien changé de l'un à l'autre : les *rois visigoths ante-Euric* s'occupaient surtout à légiférer et dans un cadre *romain*.

¹¹⁵⁴ Voir l'annexe H pour une analyse plus détaillée. Sur Placidia, voir maintenant H. Sivan, *Galla Placidia : the Last Roman Empress*. Notons qu'O'Flynn (*Generalissimo of the Western Roman Empire*, chap. 5) et Pawlak (« Theodosius, son of Athaulf and Galla Placidia ») omettent de reconnaître la place prépondérante qu'occupait Galla Placidia dans la transmission du pouvoir.

Partie D – Alaric

renommé Constance III), ce qui annonçait sans doute son accession à la pourpre advenant la mort d'Honorius¹¹⁵⁵. Tout cela parce que Galla Placidia partageait avec ses demi-frères¹¹⁵⁶ l'ultime échelon de l'*espace dominant romain*¹¹⁵⁷.

En effet, mis à part Honorius et Arcadius, Placidia restait la seule héritière de Théodose; un détail pas du tout anodin qui produira Valentinien III. Étant l'unique fille de Théodose encore vivante, Galla Placidia détenait le pouvoir de faire de n'importe quel homme un empereur potentiel et le temps venu, légitime¹¹⁵⁸. En théorie, donc, Athaulf passait à un niveau qu'auraient envié même les plus puissants de l'Empire et auquel Alaric n'aurait jamais pu espérer. Rappelons que les sources qui ont décrit Athaulf comme un *roi* l'ont fait après 414 (date du mariage à Placidia); il semble évident que c'est sa femme qui ait été à l'origine du titre.

À l'évidence, les auteurs *romains* ont dû se buter à un problème nominal (et hiérarchique) assez sérieux : quelle place donner à ce général *romain*, maintenant marié à la sœur d'un empereur et à la tante de l'autre? Ne pouvant pas encore être empereur lui-même, n'ayant pas été nommé César, et n'étant surtout pas un usurpateur, que restait-il comme titre pour Athaulf qui aurait été capable de véhiculer une puissance similaire à ces titres honorifiques, tout en étant assez dissemblable? Sa proximité (*spaciale*) aux *Goths* leur simplifia sans aucun doute les choses; le titre de *rex*, avec son

¹¹⁵⁵ Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 12-13. *Idem* dans le cas de leur fils, Valentinien III qui se vit affubler du titre *nobilissimus puer* (Pawlak, « Theodosius, son of Athaulf and Galla Placidia », 237). Et contrairement à Pawlak (*ibid.*, 240), nous ne croyons pas que Constance III ait été celui qui « conféra » la puissance « d'Auguste » à son fils. Non seulement Constance III n'était rien sans le titre qui lui fut octroyé par Honorius, mais ce titre ne lui aurait jamais été conféré s'il n'avait pas épousé Galla Placidia en premier lieu. Il est évident que le pouvoir de Valentinien III lui vint de sa mère, non de son père.

¹¹⁵⁶ Ce n'est qu'un détail, vraiment. Galla Placidia était la fille de Théodose au même titre qu'Honorius et Arcadius étaient ses fils.

¹¹⁵⁷ Une autre preuve incontestable de sa puissance toujours bien réelle vient de la mise à mort de Séréna. Zosime souligne qu'elle fut mise à mort avec l'accord de Placidia. On peut être certain que les sénateurs n'auraient jamais osé tuer une femme de la famille impériale de leur propre chef. Une fois que Placidia donna son accord cependant, cela revenait à recevoir la permission d'Honorius ou d'Arcadius. Il n'y avait pas de plus grande autorité à Rome que Placidia.

¹¹⁵⁸ Holum, *Theodosian Empresses : Women and Imperial Dominion in Late Antiquity*, 128.

Partie D – Alaric

lourd passé péjoratif, permettait de faire une pierre deux coups : on devinait la place et le pouvoir inusuel d'Athaulf et les auteurs pouvaient ainsi laisser entendre leur désapprobation vis-à-vis cette union à un *barbare*.

Enfin, Athaulf aurait été *roi* pendant une année et demie¹¹⁵⁹ avant de se faire assassiner, un temps suffisant pour « habituer » son groupe à son nouveau rôle. D'ailleurs, avec la naissance de Théodose¹¹⁶⁰, le couple devenait de futurs « régents » pour ce nouveau aspirant aux trônes de l'Empire, ce qui veut dire que la *structure* du groupe qu'ils menaient était *romaine* plus que jamais et devait évoluer dans la *structure du pouvoir* attendue¹¹⁶¹. Et la mort de Théodose, quelque part en 415 (avant Athaulf)¹¹⁶², n'aurait pas nécessairement changé les ambitions du couple.

¹¹⁵⁹ PLRE 2.1100.

¹¹⁶⁰ Voir l'Annexe H pour une analyse plus approfondie de cette situation.

¹¹⁶¹ Remarque similaire chez Barnwell, *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*, 71-72.

¹¹⁶² PLRE 2.1100.

Partie D – *Alaric*

Conclusion générale

Il serait sans doute judicieux de commencer cette conclusion en rappelant que les études d'H. Wolfram et de P. Heather, deux parmi les plus éminents chercheurs sur la question des *barbares* du 3^e et 4^e s. apr. J.-C. (et plus spécifiquement celle des *Goths*), restent évidemment valides et dignes d'éloges. Notre approche aura au moins démontré, espérons-le, qu'il y aura toujours plusieurs angles potentiels à toutes questions de recherche, même sur un thème aussi vieux que l'étude des *Barbares* de l'Empire *romain*. Cela dit, il vaut la peine de récapituler les points les plus importants de la recherche et ce qu'ils ont permis de démontrer une fois qu'on les regroupe ensemble.

Les quatre premiers chapitres de cette thèse ont permis d'établir les bases de l'étude à entreprendre. Il a fallu examiner, décortiquer, redéfinir même certains concepts les plus utilisés dans le champs des études classiques afin d'étaler le plus clairement possible le raisonnement qui nous a mené à attaquer la question d'Alaric et de ses *Goths* comme nous l'avons fait. Il aura été apparent tout au long de l'étude que nous ne sommes pas des admirateurs de l'école *viennoise* et de l'*ethnogenèse*. Le concept à ses mérites bien sûr, ne serait-ce qu'en raison de la stimulation qu'il a amenée dans notre champ d'étude. Pourtant, pour pouvoir utiliser le concept d'*ethnogenèse*, il faut être prêt à croire que ces groupes *barbares* avaient quelque chose à préserver : une *Histoire*, des traditions ancestrales, une *identité*, etc. Aussi difficile que cela puisse être à s'imaginer, ce sont des éléments qui ne peuvent être attestés pour les *Barbares* qui orbitaient autour de l'Empire *romain*.

Après avoir lu exhaustivement sur la question, nous restons convaincu que chaque groupe *barbare* n'avait pas le moyen ni le luxe de conserver en mémoire une tradition complexe lorsque plusieurs d'entre eux composaient ensemble ces « supergroupes » comme les *Goths*, les *Alamans*, etc. On a pris pleinement conscience que ces noms *tribaux* comme « *Goths* » et « *Alamans* » ne cachaient pas une unité intrinsèque qui permettait d'unifier à coup sûr ses membres que parce qu'on les disait « *Goths* » dans nos sources; y croire ne revient qu'à nourrir les conventions littéraires de la littérature

Conclusion générale

gréco-romaine depuis l'époque d'Hérodote. En d'autres mots, ce n'est pas parce qu'Ammien nous disait que tel ou tel groupe était *Goth* que ses membres se disaient *Goths* eux-mêmes et selon les mêmes paramètres qu'Ammien. C'est là la première constatation à retenir.

Ensuite, on a vu que le *champ conceptuel* de Pierre Bourdieu permettait parfois de transcender les sources en reconnaissant que chaque homme est condamné, dans une certaine mesure, à parcourir la *structure sociale* dans laquelle il a grandi. C'est-à-dire qu'un homme comme Alaric – s'il avait réellement évolué dans un système *social* où il y avait des *rois*, une noblesse guerrière, des traditions ancestrales *tribales*, etc. – aurait été pratiquement assuré de recréer cette *structure* au courant de sa vie, d'autant plus que l'on croit depuis toujours qu'il était de descendance *royale* lui-même et qu'il n'avait que des *Goths* sous ses ordres. Pourtant, ce n'est pas que l'on a vu s'être produit en réalité : les sources anciennes contemporaines d'Alaric ne permettent pas d'analyser sa vie sous un angle *royal*, *tribal* ou même *barbare*. On a réalisé assez tôt dans l'étude que nos sources permettent simplement de voir Alaric agir dans la *structure* de l'armée *romaine*, alors qu'il menait ses troupes d'un bout à l'autre de l'Empire afin de répondre aux demandes de la cour orientale. Lui-même faisait partie de l'*espace dominant* (militaire) *romain* dès le moment où il apparaît pour la première fois dans nos sources (chez Eunape avant 399), et en aucun endroit peut-on en faire un homme qui agissait indépendamment de la *structure romaine*.

Dans la même ligne de pensée, le groupe d'Alaric ne pourrait plus être rapproché des *Goths* de la tradition érudite comme l'ont démontré les chapitres 6 et 7, et surtout une fois qu'on analyse leur manière d'opérer et de se comporter. D'abord, le chapitre 6 a analysé l'*origine* des *Goths* avec le but avoué de confirmer qu'on ne peut pas leur donner qu'une unique *origine*. C'est-à-dire que les *Goths*, même en remontant aussi loin que 376, n'étaient pas simplement *Goths* : on y dénombrerait déjà un nombre incalculable d'autres *identités* au sein de ce groupe qui traversa le Danube et d'autres vinrent s'y joindre ou se forgèrent à la longue, une fois dans l'Empire. Parler de *Goths*

Conclusion générale

comme d'un tout défini et unitaire est illogique. Vouloir rapprocher Gaïnas de Radagaise et d'Alaric sur la simple base de leur *gothicité* semble donc très problématique, tant dans l'ensemble que dans le particulier. Être un *Goth* était un état bien plus complexe qu'on ne veuille encore l'admettre. Rien n'assure même que les hommes qui ont été affublés de ce qualificatif étaient conscients d'être des *Goths*. Le constat qui en résulte est assez simple : cette *identité* n'a eu aucun poids dans les événements déterminants de l'époque. D'ailleurs, certaines particularités du groupe d'Alaric ont retenu l'attention des auteurs – aussi bien anciens que modernes – comme la clémence des *Goths* lors du Sac de Rome ou encore le mariage entre Athaulf et Galla Placidia, ce que l'*habitus romain* permet d'expliquer au moins en partie.

Cela dit, c'est le chapitre 5 qui aura sans doute été le plus probant à cet effet. On a vu non seulement que cette armée a été en mesure de se déplacer sur de très longues distances, de combattre en terrain hostile et de survivre après avoir affronté l'armée de Stilicon – la meilleure armée de l'époque – à de nombreuses occasions, mais elle a aussi su composer avec la défaite et la mort de ses leaders sans se décimer. La mort d'Alaric n'a en effet rien changé à la *structure* ou à la survie du groupe, de même que celle d'Athaulf, de Wallia, etc. En l'occurrence, au lieu d'y voir un *peuple* qui élisait un nouveau *roi* à chaque fois, il paraît bien plus réaliste d'y voir une armée *romaine* qui se voyait dotée d'un nouveau général à la mort du précédent.

Quant au dernier chapitre, on y a présenté Alaric sous un nouveau jour. Il est clair que les sources ne permettent pas d'élaborer des théories relevant d'une *structure tribale* ou *royale* avec Alaric seul à son sommet, cela au moins est certain. Aucune source contemporaine d'Alaric qui a écrit avant 410 ne le qualifie de *roi* ou de *Goth*, même pas Claudien. Pareillement aucune source ne permet de supporter l'idée qu'Alaric était coupé de la cour d'Arcadius après la révolte de Gaïnas. On a vu que l'expédition de 401 va même à l'encontre de cette hypothèse. En réalité, tout semble indiquer qu'Alaric était au service d'Arcadius de 395 (après le retour d'une partie de l'armée de Stilicon à Constantinople) à 408 (mort d'Arcadius et montée d'Anthémius) et qu'il avait atteint les sommets de l'*espace dominant romain* quelque part en 397 après avoir su

Conclusion générale

résister avec succès à Stilicon en Grèce.

À la fin, il faut revoir notre appréciation d'Alaric et de son armée. Pratiquement rien ne permet de faire d'Alaric le *roi* des *Goths* ni de son armée, une armée *gothe*. Alaric semble avoir été un homme *romain* dans toutes les facettes de sa vie qui nous soient connues à travers les sources contemporaines. Son armée aura été aussi *romaine* que celle des autres grands généraux *romains* de son temps. En aucun cas et pour aucune raison valable ne doit-on suivre Claudien dans ses derniers poèmes politiques pour esquisser l'image d'Alaric et de son armée, ce que pourtant bien des générations d'érudits ont fait sans grand questionnement.

Bibliographie

Bibliographie

Sources

1. Ammien Marcellin. *Histoire. Tome III : livres XX-XXII*. Édité et traduit par J. Fontaine. Paris : Belles Lettres, 1996.
2. — — —. *Histoires. Tome VI : livres XXIX-XXXI*. Édité et traduit par G. Sabbah. Paris: Belles Lettres, 1999.
3. Augustin. *Concerning the City of God Against the Pagan*. Traduit par H. Benttson. Penguins Classics. Londres : Penguin Books, 2003.
4. Claudien. *Claudian In Two Volumes*. Traduit par M. Platnauer. Vol. 2. Loeb Classical Library 136. Londres; Cambridge, Mass.: E. H. Warmington, 1922.
5. Eunape. *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire : Eusebius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*. Édité par R. C. Blockley. Traduit par R. C. Blockley. Vol. 2. 2 vol. ARCA 10. Liverpool: F. Cairns, 1981.
6. Hérodote. *The Landmark Herodotus : the Histories*. Édité par R. B. Strassler. Traduit par A. L. Purvis. New York: Pantheon Books, 2007.
7. Hippocrate. *Airs, eaux, lieux*. Édité et traduit par J. Jouanna. Vol. 2. 2 vol. Corpus hippocraticum. Paris: Belles Lettres, 1972.
8. Isocrate. *Isocrates in Three Volumes*. Édité par T. E. Page. Traduit par G. Norlin. Vol. 1. Loeb Classical Library. Londres; Cambridge, Mass.: G.P. Putnam's Sons, 1928.
9. Jordanès. *The Gothic History of Jordanes in English Version With an Introduction and a Commentary* (Christian Roman Empire series; v. 2). Édité par Th. Mommsen. Traduit par C. C. Mierow. Merchantville, NJ: Evolution Pub., 2006.
10. Marcellin. *The Chronicle of Marcellinus*. Édité par Th. Mommsen. Traduit par B. Croke. Byzantina Australiensia 7. Sydney: Australian Association for Byzantine Studies, 1995.
11. Maurice. *Maurice's Stratégikon: Handbook of Byzantine Military Strategy*. Traduit par G. T. Dennis. Philadelphie: University of Pennsylvania Press, 1984.
12. *Notitia dignitatum: Accedunt notitia urbis Constantinopolitanae et Laterculiprovinciarum*. Édité par O. Seeck. Berlin. 1876.
13. Olympiodore. *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire :*

Bibliographie

- Eunapius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*. Édité par R. C. Blockley. Traduit par R. C. Blockley. Vol. 2. 2 vol. ARCA 10. Liverpool: F. Cairns, 1981.
14. Orose. *Orosius Seven Books of History against the Pagans*. Traduit par A. T. Fear. Translated Texts for Historians 54. Liverpool: Liverpool University Press. 2010.
 15. Photius. *Bibliothèque, tome I (« codices » 1-84)*. Édité et traduit par R. Henri. Vol. 1. 2 vol. Collection Byzantine. Paris: Les Belles Lettres, 1959.
 16. — — —. *Bibliothèque, tome II (« codices » 84-185)*. Édité et traduit par R. Henri. Vol. 2. 2 vol. Collection Byzantine. Paris: Les Belles Lettres, 1960.
 17. Polybe. *The Rise of the Roman Empire*. Traduit par I. Scott-Kilvert. Penguin Classics. Londres; New York: Penguin Books Limited, 2003.
 18. Procope. *La guerre contre les Vandales ; guerres de Justinien (Livres III et IV)*. Traduit par D. Roques. 3e tirage. La Roue à Livre 6. Paris: Belles Lettres, 2009.
 19. Prudence. *The Poem of Prudentius*. Traduit par M. C. Eagan. The Fathers of the Church 52. Washington, D.C. : Catholic University of America Press. 1965.
 20. Rufin. *The Church History of Rufinus of Aquileia: Books 10 and 11*. Traduit par P. R. Amidon. Oxford, UK; New York, USA: Oxford University Press, 1997.
 21. Socrate. *Histoire ecclésiastique, livre VII*. Édité par G. C. Hansen. Traduit par P. Périchon et P. Maraval. Sources chrétiennes 506. Paris : Éditions du Cerf, 2007.
 22. Sozomène. *Histoire ecclésiastique, livres VI-IX*. Édité par J. Bidez et G. C. Hansen. Traduit par A.-J. Festugière. Sources chrétiennes 516. Paris : Éditions du Cerf, 2008.
 23. Synésios. *Correspondance, lettres I-LXIII*. Édité par A. Garzya. Traduit par D. Roques. Vol. 2. Paris: Belles lettres, 2000.
 24. — — —. *Correspondance, lettres LXIV-CLVI*. Édité par A. Garzya. Traduit par D. Roques. Vol. 3. Paris: Belles lettres, 2000.
 25. — — —. *Opuscules II*. Traduit par N. Anjoulat et J. Lamoureux. Vol. 5. Collection des Universités de France, série grecque 464. Paris: Belles Lettres, 2008.
 26. — — —. *Opuscules III*. Traduit par N. Anjoulat et J. Lamoureux. Vol. 6. Collection des Universités de France, série grecque 464. Paris: Belles Lettres, 2008.
 27. Tacite. *Germania*. Traduit par J. B. Rives. Réimp. Clarendon Ancient History Series. Oxford; New York: Clarendon Press, 1999.

Bibliographie

28. Théophanès. *The Chronicle of Theophanes Confessor: Byzantine and Near Eastern History AD 284-813*. Traduit par C. Mango et R. Scott. Oxford; New York: Clarendon Press, 1997.
29. Thucydide. *The Landmark Thucydides: A Comprehensive Guide to the Peloponnesian War*. Édité par R. B. Strassler. Traduit par R. (1874) Cawler. New York; Londres; Toronto; Sydney: Free Press, 2008.
30. Végèce. *Vegetius: Epitome of Military Science*. Traduit par N. P. Milner. 2e édition révisée. Liverpool: Liverpool University Press, 1996.
31. Xénophon. *Anabase*. Édité et traduit par P. Masqueray. 8^e éd. Vol. 2. 2 vol. Collection des universités de France, série grecque 61. Paris: Belles Lettres, 2009.
32. — — —. *Anabase*. Édité et traduit par P. Masqueray. 9^e éd. Vol. 1. 2 vol. Collection des universités de France, série grecque 54. Paris: Belles Lettres, 2009.
33. Zosime. *Histoire nouvelle, tome III, 1^{ère} partie; livre V*. Édité et traduit par F. Paschoud. Vol. 3.1. Collection des Universités de France. Paris: Belles Lettres, 1986.
34. — — —. *Histoire nouvelle, tome III, 2^e partie; livre VI et index*. Édité et traduit par F. Paschoud. Vol. 3.2. Collection des Universités de France. Paris: Belles Lettres, 1989.

Littérature secondaire

1. Accardo, A. *Introduction à une sociologie critique: lire Pierre Bourdieu*. 3^e éd. Paris: Agone, 2006.
2. Adams, M. « Hybridizing Habitus and Reflexivity: Towards an Understanding of Contemporary Identity? ». *Sociology* 40 (2006): 511-28.
3. Aillagon, J.-J., éd. *Rome and the Barbarians: The Birth of a New World*. Milan: Rizzoli, 2008.
4. Ando, C. *Imperial Ideology and Provincial Loyalty in the Roman Empire*. Berkeley; Los Angeles: University of California Press, 2000.
5. Anjoulat, N. *Synésios de Cyrène: opuscules II*. Édité par J. Lamoureux. Vol. 5. Collection des Universités de France, série grecque 464. Paris: Belles Lettres, 2008.
6. Antoniacco, C. M. « Colonization and Acculturation ». In *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, édité par I. Malkin, 113-57. Cambridge: Center for Hellenic Studies; Trustees for Harvard University, 2001.

Bibliographie

7. Arce, J. « Los Vándalos in Hispania (409-429 a.d.) ». *AnTard* 10 (2002): 75-86.
8. Arnal, W. E. « Doxa, Heresy and Self-Construction ». In *Heresy and Identity in Late Antiquity*, édité par E. Iricinschi et H. M. Zellentin, 50-101. Text and Studies in Ancient Judaism 119. Tübingen: Mohr Siebeck, 2008.
9. Bäbler, B. « Greek and Barbarians on the Black Sea Shore: Material Remains and Literary Perceptions ». In *Pont-Euxin Et Polis: Polis Hellenis Et Polis Barbaron: Actes Du Xe Symposium de Vani, 23-26 Septembre 2002: Hommage À Otari Lordkipanidzé Et Pierre Lévêque*, édité par Daredjan Kacharava, Murielle Faudot, et Evelyne Geny, 49-62. Institut des sciences et techniques de l'Antiquité. Besançon: Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005.
10. Bálint, C. « A Contribution to Research on Ethnicity: A View from and on the East ». In *Archaeology of Identity = Archäologie der Identität*, édité par W. Pohl et M. Mehofer, 17: 145-82. Philosophisch-Historische Klasse; Forschungen zur Geschichte des Mittelalters 406. Vienne: ÖAW, 2010.
11. Bailly, A. *Le grand Bailly: dictionnaire grec français*. Rév. par L. Séchan et P. Chantraine. Hachette, 2000.
12. Banchich, T. « Eutropius, Eutychianus, and Eunapius' "Vitae Sophistarum". » *Historia* 49 (2000): 248-50.
13. Barbero, A. *Barbares: Immigrés, réfugiés et déportés dans l'Empire romain*. Traduit par P.-C. Buffaria. TEXTO. Paris: Editions Tallandier, 2011.
14. — — —. *The Day of the Barbarians. The Battle that Led to the Fall of the Roman Empire*. Traduit par J. Cullen. Walker Publishing, Inc., 2007.
15. Barlow, J. « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks ». *Historia* 45 (1996): 223-39.
16. Barnard, H. « Regimes of Value, Cultural Goodwill and the Social Life of Books ». In *Pierre Bourdieu: Language, Culture and Education; Theory Into Practice*, édité par M. Grenfell et M. Kelly, 135-44. Oxford, UK; New York, USA: Peter Lang, 2001.
17. Barnes, T. D. « Oppressor, Persecutor, Usurper: The Meaning of "Tyrannus" in the Fourth Century ». In *Historiae Augustae Colloquium Barcinonense: Atti Dei Convegno Sulla Historia Augusta en la Ciudad Romana de Emporiae Entre Los Días 28 Y 30 de Mayo de 1993*, édité par G. Buonamente et M. Mayer, 55-65. Barcelone: Edipuglia srl, 1996.
18. — — —. « Synesius in Constantinople ». *GRBS* 27 (1986): 93-112.
19. — — —. « The Historical Setting of Prudentius' Contra Symmachum ». *AJPh* 97

Bibliographie

- (1976): 373-86.
20. Barnwell, P. S. *Emperor, Prefects, & Kings. The Roman West, 395-565*. Chapel Hill; Londres: University of North Carolina Press, 1992.
 21. Barr, W., éd. et trad. *Claudian's Panegyric on the Fourth Consulate of Honorius*. Liverpool Latin Texts (Classical and Medieval) 2. Liverpool: Francis Cairns, 1981.
 22. Bauduin, P. « Introduction ». In *Identité et ethnicité: concepts, débats historiographiques, exemples, III^e-XII^e siècle, France (2004)*, 3: 7-21. Tables rondes du CRAHM. Caen, 2008.
 23. — — —, V. Gazeau et Y. Modéran, édés. *Identité et ethnicité: concepts, débats historiographiques, exemples, III^e-XII^e siècle, France (2004)*. Vol. 3. Tables rondes du CRAHM. Caen, 2008.
 24. Bayless, W. N. « The Visigothic Invasion of Italy in 401 ». *CJ* 72 (1976): 65-67.
 25. Becker-Piriou, A. « De Galla Placidia à Amalasonthe, des femmes dans la diplomatie romano-barbare en Occident? ». *Revue historique* 647 (2009): 507-43.
 26. Bejor, G. « Tessalonica, la capitale in Macedonia ». In *I luoghi e le culture*, édité par A. Carandini, L. Cracco Ruggini, et A. Giardina, 2: 131-35. Storia di Roma 3. Milan: Giulio Einaudi, 1988.
 27. Bemmann, J. « The Germans Between the Rhine and the Vistula (Third and Fourth Centuries) ». In *Rome and the Barbarians: The Birth of a New World*, édité par J.-J. Aillagon, 119-21. Milan: Rizzoli, 2008.
 28. Bentley, G. C. « Ethnicity and Practice ». *Comparative Studies in Society and History* 29 (1987): 24-55.
 29. Bierbrauer, V. « Archeologia e storia dei Goti dal I al IV secolo ». In *I Goti*, 22-107. Milan: Electa, 1994.
 30. — — —. « Tracce archeologiche dei Visigoti fra il 376 e il 496-507 ». In *I Goti*, 298-300. Milan: Electa, 1994.
 31. Bloch, M. E. F. *How We Think They Think: Anthropological Approaches to Cognition, Memory and Literacy*. Oxford; Boulder: Westview Press, 1998.
 32. Blockley, R. C. « The Development of Greek Historiography: Priscus, Malchus, Candidus ». In *Greek & Roman Historiography in Late Antiquity: Fourth to Sixth Century A.D.*, édité par G. Marasco, 289-315. Leiden; Boston: Brill, 2003.
 33. — — —. « The Dynasty of Theodosius ». In *The Cambridge Ancient History: the Late Empire, A.D. 337-425*, édité par A. Cameron et P. Garnsey, Réimp., 13:

Bibliographie

- 111-37. Cambridge: Cambridge University Press, 2003.
34. — — —. *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire : Eusebius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*. Vol. 1. 2 vol. ARCA 6. Liverpool: F. Cairns, 1981.
35. — — —. *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire : Eusebius, Olympiodorus, Priscus and Malchus*. Vol. 2. 2 vol. ARCA 10. Liverpool: F. Cairns, 1981.
36. Bolaffi, G., R. Bracalenti, P. Braham, et S. Gindro, éd. *Dictionary of Race, Ethnicity and Culture*. London; Thousand Oaks, Calif.: SAGE Publications, 2003.
37. Bonnewitz, P. *Pierre Bourdieu: vie, œuvres, concepts*. Paris: Ellipses, 2002.
38. Bourdieu, P. « Habitus ». In *Habitus: A Sense of Place*, édité par J. Hillier et E. Rooksby, 2^e éd., 19-42. Burlington: Ashgate Publishing, 2005.
39. — — —. *Esquisse pour une auto-analyse*. Cours et travaux. Paris: Raisons d'agir, 2004.
40. — — —. *Méditations pascaliennes*. Essais. Paris: Éditions du Seuil, 2003.
41. — — —. *Questions de sociologie*. Reprise 2. Paris: Éditions minuit, 2002.
42. — — —. *Esquisse d'une théorie de la pratique, précédée de trois études d'ethnologie kabyle*. Points. Paris: Éditions du Seuil, 2000.
43. — — —. *Physical Space, Social Space and Habitus*. Oslo: Institutt for sosiologi og samfunnsgeografi, 1996.
44. — — —. *Raisons pratiques. Sur la théorie de l'action*. Points. Paris: Éditions du Seuil, 1994.
45. — — —. « Sur le pouvoir symbolique ». *AHSS* 3 (1977): 405-11.
46. — — —. « Avenir de classe et causalité du probable ». *Revue française de sociologie* 15 (1974): 3-42.
47. — — —, et R. Chartier. *Le Sociologue et l'historien*. Banc d'essais. Agone; Ina; Raisons d'agir, 2010.
48. — — —, et L. J. D. Wacquant. « The Organic Ethnologist of Algerian Migration ». *Ethnography* 1 (2000): 173-82.
49. — — —, et T. Eagleton. « Doxa and Common Life ». *New Left Review* 191 (1992): 111-21.
50. — — —, et C. DuVerlie. « Esquisse d'un projet intellectuel : un entretien avec Pierre

Bibliographie

- Bourdieu ». *The French Review* 61 (1987): 194-205.
51. — — —, et P. Lamaison. « From Rules to Strategies: An Interview with Pierre Bourdieu ». *Cultural Anthropology* 1 (1986): 110-20.
 52. Bouveresse, J. « Règles, dispositions et habitus : Bourdieu et Wittgenstein ». *Critique* 579-580 (1995): 573-94.
 53. Bowersock, G. W. « The Vanishing Paradigm of the Fall of Rome ». *BAAAS* 49 (1996): 29-43.
 54. Bowlus, C. R. « Ethnogenesis: the Tyranny of a Concept ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 241-56. *Studies in the Early Middle Ages* 4. Turnhout: Brepols, 2002.
 55. Brather, S. « Ethnic Identities as Constructions of Archaeology: the Case of the Allamanni ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 4: 149-75. *Studies in the Early Middle Ages*. Turnhout: Brepols, 2002.
 56. Brion, M. *Alaric the Goth*. Traduit par F. H. Martens. New York: R.M. McBride & Co., 1930.
 57. Brixhe, C., et R. Hodot. « De l'attique à la koinè ». In *Les langues de communication: quelles propriétés structurales préalables ou acquises?*, édité par M. C. McNamee, 29-46. *Mémoires de la société linguistique de Paris* 9. Leuven: Peeters, 2001.
 58. Brunt, P. A. « Cicero and Historiography ». In *Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, 207-40. *Oxford Readings in Classical Studies*. Oxford; UK: Oxford University Press, 2011.
 59. Burgess, R. W. Review of *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, par Al. Cameron et J. Long. *BMCRev*, 2002.
 60. Burns, T. S. *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.* Bloomington; Indianapolis: Indiana University Press, 1994.
 61. — — —. « The Settlement of 418 ». In *Fifth Century Gaul: A Crisis of Identity?*, édité par H. Elton et J. F. Drinkwater, 53-63. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
 62. Burns, V. « The Visigothic Settlement in Aquitania: Imperial Motives ». *Historia: Zeitschrift für Alte Geschichte* 41 (1992): 362-73.
 63. Bury, J. B. *The invasion of Europe by the Barbarians*. Londres: Macmillan, 1928.

Bibliographie

64. — — —. *A History of the Later Roman Empire: From Arcadius to Irene (395 A.D. to 800 A.D.)*. New York; Londres: Macmillan, 1889.
65. Callu, J.-P. « *Le vêtement dans les systèmes de valeurs et de représentations sociales* ». *AnTard* 12 (2004): 187-194.
66. Cameron, Al. *Claudian: Poetry and Propaganda at the Court of Honorius*. Oxford: Clarendon Press, 1970.
67. — — —. « The Date of Zosimus' New History ». *Philol.* 113 (1969): 106-10.
68. — — —, J. Long, et L. Sherry. *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius. The Transformation of the Classical Heritage* 19. Berkeley; Los Angeles; Oxford: University of California Press, 1993.
69. Campbell, B. Review of *Hunger and the Sword. Warfare and Food Supply in Roman Republican Wars (264-30 B. C.)*, par P. Erdkamp. *Gnomon* 74 (2002): 466-67.
70. Canadian Government. *Never Say Die: The Canadian Air Force Survival Manual*. Canada: Paladin Press, 1979.
71. Carbó García, J. R. « Godos y getas en la historiografía de la Tardoantigüedad y del Medioevo: un problema de identidad y de legitimación sociopolítica ». *Studia historica. Historia antigua*, 2004.
72. Carrié, J.-M. « Vitalité de l'industrie textile à la fin de l'Antiquité : considérations économiques et technologiques, » *AnTard* 12 (2004): 13-44.
73. — — —. « Le gouverneur romain à l'époque tardive : orientations de l'enquête », *AnTard* 6 (1998): 17-30.
74. Carlson, D. R. « Claudian's Britain and Empire, 395-402 c.e. » *AJPh* 134 (2013): 305-36.
75. Carter, R. « The Chronology of Twenty Homilies of Severian of Gabala ». *Traditio* 55 (2000): 1-17.
76. Cartledge, P. *Greeks: A portrait of Self and Others*. Opus. Oxford: Oxford University Press, 1993.
77. Champagne, P., et O. Christin. *Pierre Bourdieu. Mouvement d'une pensée*. Philosophie présente. Paris: Bordas, 2004.
78. Chastagnol, A. « Le formulaire de l'épigraphie latine officielle dans l'antiquité tardive ». In *Le pouvoir impérial à Rome: figures et commémorations*, 133-87. École pratique des hautes études - Sciences historiques et philologiques 3. Genève: Librairie Droz, 2008.

Bibliographie

79. Chateaubriand. *Oeuvres de Chateaubriand: études historiques*. Vol. 9. Paris: Bou langer et Legrand, 1826.
80. Chauviré, C. « Des philosophes lisent Bourdieu. Bourdieu/Wittgenstein : la force de l'habitus ». *Critique* 45 (1995): 548-53.
81. Chauvot, A. *Opinions romaines face aux barbares au IV^e siècle ap. J.-C.* Paris: De Boccard, 1998.
82. Christensen, A. S. *Cassiodorus, Jordanes and the History of the Goths: Studies in a Migration Myth*. Copenhagen: Museum Tusculanum Press, 2002.
83. Christiansen, P. G. « Claudian: A Greek or A Latin? ». *Scholias* 6 (1997): 79-95.
84. — — —. *The Use of Image by Claudius Claudianus*. Studies in Classical Literature 7. Paris: Mouton, 1969.
85. — — —, et D. Christiansen. « Claudian: The Last Great Pagan Poet ». *AC* 78 (2009): 133-44.
86. Claude, D. Review of *Geschichte der Goten. Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts*, par H. Wolfram. *Zeitschrift für deutsches Altertum und deutsche Literatur* 109 (1980): 47-50.
87. Cockerham, W. C., et B. P. Hinote. « Quantifying Habitus: Future Directions ». In *Quantifying Theory: Pierre Bourdieu: Pierre Bourdieu*, édité par K. Robson et C. Sanders, 201-10. Dordrecht: Springer, 2009.
88. Coleman, J. E., et C. A. Walz, éd. *Greek and Barbarians: Essays on the Interactions Between Greeks and Non-Greeks in Antiquity and the Consequences for Eurocentrism*. Bethesda: CDL Press, 1997.
89. Collins, R. *Early Medieval Europe 300-1000*. 3e éd. New York: Palgrave Macmillan, 2010.
90. — — —. *Visigothic Spain, 409-711*. Oxford, UK ; Malden, USA: Blackwell Publishers, 2004.
91. Colvin, S. « Greek Dialects in the Archaic and Classical Ages ». In *A Companion to the Ancient Greek Language*, édité par E. J. Bakker, 200-212. Oxford: Oxford University Press, 2010.
92. — — —. *A Historical Greek Reader: Mycenaean to the Koine?*. Oxford: Oxford University Press, 2007.
93. Corbeill, A. *Nature Embodied: Gesture in Ancient Rome*. Princeton (New Jersey); Oxford (UK): Princeton University Press, 2004.

Bibliographie

94. Coulston, J.C.N. « Overcoming the Barbarian. Depictions of Rome's Enemies in Trajanic Monumental Art ». In *The Representation and Perception of Roman Imperial Power. Proceedings of the Third Workshop of the International Network Impact of Empire (Roman Empire, c. 200 B.C.A.D. 476). Netherlands Institute in Rome, March 20-23, 2002.*, 389-424. Amsterdam: J.C. Gieben, 2003.
95. Coumert, M. « L'identité ethnique dans les récits d'origine : l'exemple des Goths ». In *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, IIIe-XIIe siècle, France (2004)*, 3: 49-73. Tables rondes du CRAHM. Caen, 2008.
96. Cracco Ruggini, L. « Les généraux francs aux IVe-Ve siècles ». In *Clovis. Histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire. Actes du coll. de Reims, 1996.*, dirigé par M. Rouche, 673-688. Paris: Presses universitaires Paris-Sorbonne, 1997.
97. — — —. « Conoscenze e utopie: i popoli dell'Africa e dell'Oriente ». In *L'età tardoantica; Crisi e trasformazioni*, édité par A. Carandini, L. Cracco Ruggini, et A. Giardina, 1: 443-86. Storia di Roma 3. Milan: Giulio Einaudi, 1988.
98. Croke, B. « Latin Historiography and the Barbarian Kingdoms ». In *Greek & Roman Historiography in Late Antiquity: Fourth to Sixth Century A.D.*, édité par G. Marasco, 349-89. Leiden; Boston: Brill, 2003.
99. Curta, F. « The Making of the Slavs : Between Ethnogenesis, Invention, and Migration ». *Studia Slavica et Balcanica Petropolitana* 2 (2008): 155-72.
100. — — —. Review of *Ethnische Interpretationen in der frühgeschichtlichen Archäologie. Geschichte, Grundlagen und Alternativen*, par S. Brather. *Archaeologia Bulgarica* 10 (2006): 91-94.
101. — — —. *The Making of the Slavs: History and Archaeology of the Lower Danube Region, ca. 500-700*. Cambridge Studies in Medieval Life and Thought 52. Cambridge: Cambridge University Press, 2001.
102. Davies, R. W. *Service in the Roman Army*. Édité par D. Breeze et V. A. Maxfield. New York: Columbia University Press, 1989.
103. De Coulanges, N. F. *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. L'invasion germanique et la fin de l'empire*. Vol. 2. Paris: Hachette, 1904.
104. — — —. *L'Alsace est-elle Allemande ou Française? Réponse a M. Mommsen, professeur à Berlin*. Paris : E. Dentu, 1870.
105. De Jong, M. « Adding Insult to Injury: Julian of Toledo and His *Historia Wambae* ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic*

Bibliographie

- Perspective*, édité par P. J. Heater, 4: 373-402. Studies in Historical Archaeoethnology. San Marino: The Boydell Press, 1999.
106. Demougeot, É. *De l'unité à la division de l'Empire romain, 395-410. Essai sur le gouvernement impérial*. Paris: Librairie d'Amérique et d'Orient Adrien-Maisonneuve, 1951.
107. De Rose, L. « Il viaggio di Alarico ». In *Alarico re dei Visigoti. Il fatti della storia e del mito nella identità consentina*, édité par T. Cornacchioli, 9-83. Cosenza : La Nuvole, 2000.
108. De Scudéry, G. *Alaric, ou Rome vaincue: poëme héroïque*. La Haye: Jacob van Ellinckhuysen, 1685.
109. Deubel, P., M. Montoussé, S. d' Agostino, P. Pourcel, et G. Renouard, éd. *Dictionnaire des auteurs en sciences économiques et sociales*. Paris: Editions Bréal, 2003.
110. Dever, W. G. « Ethnicity and the Archeological Record: the Case of Early Israel ». In *The Annual of the American Schools of Oriental Research 60/61 – The Archaeology of Difference: Gender, Ethnicity, Class and the « Other » in Antiquity: Studies in Honor of Eric M. Meyers*, édité par C. T. McCullough et D. R. Edwards, 49-66. Atlanta; GA: American Schools of Oriental Research, 2006.
111. Devillers, O. Review of *A Most Dangerous Book: Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*, par C. B. Krebs. *BMCRev*, 2011.
112. De Vingo, P. « Shifting Populations in Late Antiquity. Germanic Populations, Nomads and the Transformation of the Pannonian Limes ». *ActaArch.Hung.* 61 (2010): 261-82.
113. Dewar, M. *Claudian. Panegyricus de sexto consulatu Honorii Augusti*. Éd. et trad. Oxford : Clarendon Press; New York : Oxford University Press, 1996.
114. ——. « Alaric and Hannibal in the Later Poems of Claudian ». *Mnemos.* 47 (1991): 349-72.
115. Diaz, P. C. « Visigothic Political Institutions ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heater, 4: 321-72. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
116. Dixon, K. R., et P. Southern. *The Roman Cavalry*. Réimp. New York: Routledge, 2013.

Bibliographie

117. — — —. *The Roman Army: A Social and Institutional History*. Santa Barbara; Denver; Oxford, UK: ABC-CLIO, 2006.
118. Drinkwater, J. F. *The Alamanni and Rome 213-496 (Caracalla to Clovis)*. Oxford; New York: Oxford University Press, 2007.
119. — — —. « Ammianus, Valentinian and the Rhine Germans ». In *The Late Roman World and its Historian: Interpreting Ammianus Marcellinus*, édité par J. W. Drijvers et E. D. Hunt, 127-37. Londres; New York: Routledge, 1999.
120. — — —. Review of *The Goths in the Fourth Century*, par P. J. Heather et J. Matthews. *CR* 43 (1993): 120-21.
121. — — —. « The Bacaudae of Fifth-Century Gaul ». In *Fifth Century Gaul: A Crisis of Identity?*, édité par H. Elton et J. F. Drinkwater, 208-17. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
122. Dumanov, B. « Recognizing the Goths of Lower Danube. The Need of Theoretical Model ». In *The Lower Danube in antiquity (VI C BC - VI C AD). Proceedings of the International Archaeological Conference, Bulgaria - Tutrakan, 6.-7.10. 2005*, 385-96. Tutrakan: Sofia: Bulgarian Academy of Sciences, National Institute of Archaeology and Museum; Tutrakan: Tutrakan History Museum, 2008.
123. Duval, N. « Les dates régnales de la dynastie vandale et les structures du royaume vandale ». *AnTard* 11 (2003): 85-96.
124. Dzino, D. *Becoming Slav, Becoming Croat: Identity Transformations in Post-Roman and Early Medieval Dalmatia*. Vol. 12. East Central and Eastern Europe in the Early Middle Ages. Leiden; Boston : BRILL, 2010.
125. Edwards, D. R., et C. Thomas McCollough. *The Archaeology of Difference: Gender, Ethnicity, Class and the « Other » in Antiquity: Studies in Honor of Eric M. Meyers*. Vol. 60/61. The Annual of the American Schools of Oriental Research. Boston: American Schools of Oriental Research, 2007.
126. Ellis, L. « 'Terra Deserta': Population, Politics, and the [de]Colonization of Dacia ». *World Archaeology* 30 (1998): 220-37.
127. Elton, H. *Warfare in Roman Europe, AD 350-425*. Oxford; New York : Clarendon Press; Oxford University Press, 1996.
128. — — —. « Defence in Fifth Century Gaul ». In *Fifth Century Gaul: A Crisis of Identity?*, édité par H. Elton et J. F. Drinkwater, 167-76. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
129. Engels, D. W. *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*.

Bibliographie

- Berkeley; Los Angeles; Londres: University of California Press, 1980.
130. Fanning, S. « Reguli in the Roman Empire, Late Antiquity, and the Early Medieval Germanic Kingdoms ». In *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World: Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*, édité par R. Mathisen et D. Shanzer, 43-53. Burlington: Ashgate, 2011.
131. Favrod, J. « De la Germanie de Tacite à la Germanie des Burgondes : permanence de quelques coutumes ». *EL* 1-2 (2004): 211-21.
132. Ferreiro, A. *The Visigoths : Studies in Culture and Society*. Vol. 20. Medieval Mediterranean. Leiden; Boston: Brill, 1999.
133. Fournier, E. « Rebaptism as a Ritual of Cultural Integration in Vandal Africa ». In *Shifting Cultural Frontiers in Late Antiquity*, édité par E. Watts, 243-54. Burlington: VT: Ashgate, 2012.
134. Frederick II. *Military Instruction From the Late King of Prussia to His Generals*. Traduit par T. Foster. 5e éd. Londres: J. Cruttwell, 1818.
135. Funke, P. « Poetry and Historiography: A Study in the Uses of Sources ». In *Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, 413-32. Oxford Readings in Classical Studies. Oxford; UK: Oxford University Press, 2011.
136. Gabba, E. « True History and False History in Classical Antiquity ». In *Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, 337-61. Oxford Readings in Classical Studies. Oxford; UK: Oxford University Press, 2011.
137. Geary, P. *The Myth of Nations : the Medieval Origins of Europe*. Princeton (New Jersey); Oxford (UK): Princeton University Press, 2003.
138. Georges, P. *Barbarian Asia and the Greek Experience: from the Archaic Period to the Age of Xenophon*. Baltimore: Johns Hopkins University Press, 1994.
139. Géraud, M.-O., O. Leservoisier, et G. Gaillard. *Les notions clés de l'ethnologie : analyses et textes*. Paris: Armand Collin, 1998.
140. Gianfrotta, P. A. « La vie di comunicazione ». In *Caratteri e morfologie*, édité par E. Gabba et A. Schiavone, 301-22. Storia di Roma 4. Milan: Giulio Einaudi, 1988.
141. Gibbon, E. *The History of the Decline and Fall of the Roman Empire*. Édité par J. B Bury. 7 vol. New York: AMS Press, 1974.
142. Gillett, A. « Mirror of Jordanes: Concepts of the Barbarian ». In *A Companion to Late Antiquity*, édité par P. Rousseau, 392-408. Blackwell Companions to the Ancient World. Oxford, UK ; Malden, USA: John Wiley & Sons, 2009.

Bibliographie

143. — — —. « Ethnicity, History, and Methodology ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 4: 1-18. Studies in the Early Middle Ages. Turnhout: Brepols, 2002.
144. — — —., éd. *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*. Studies in the Early Middle Ages 4. Turnhout: Brepols, 2002.
145. — — —. « Was Ethnicity Politicized in the Earliest Medieval Kingdoms? ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 4: 85-121. Studies in the Early Middle Ages. Turnhout: Brepols, 2002.
146. Givigliano, G. P. « Alarico. Dal Danubio al Busento ». In *Alarico re dei Visigoti. Il fatti della storia e del mito nella identità consentina*, édité par T. Cornacchioli, 85-91. Cosenza: La Nuvole, 2000.
147. Godden, M. R. « The Anglo-Saxons and the Goths: Rewriting the Sack of Rome ». *Anglo-Saxons England* 40 (2002): 47-68.
148. Goetz, H.-W. « Gens Terminology and Perception of the 'Germanic' Peoples from Late Antiquity to the Early Middle Ages ». In *The Construction of Communities in the Early Middle Ages: Texts, Resources and Artefacts*, édité par R. Corradini, M. Diesenberger, et H. Reimitz, 39-61. Leiden; Boston: BRILL, 2003.
149. Goffart, W. *Barbarian Tides: The Migration Age and the Later Roman Empire*. Philadelphie: University of Pennsylvania Press, 2011.
150. — — —. « The Technique of Barbarian Settlement in the Fifth Century: A Personal, Streamlined Account with Ten Additional Comments ». *JLA* 3 (2010): 65-98.
151. — — —. *The Narrators of Barbarian History (A.D. 550-800): Jordanes, Gregory of Tours, Bede, And Paul the Deacon*. Princeton: Princeton University Press, 2005.
152. — — —. « Jordanes's "Getica" and the Disputed Authenticity of Gothic Origins from Scandinavia ». *Speculum* 80 (2005): 379-98.
153. — — —. « Does the Distant Past Impinge on the Invasion Age Germans? ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 4: 21-37. Studies in the Early Middle Ages. Turnhout: Brepols, 2002.
154. — — —. Review of *Geschichte der Goten: Von den Anfängen bis zur Mitte des sechsten Jahrhunderts. Entwurf einer historischen Ethnographie*, par H. Wolfram. *Speculum* 57 (1982): 444-47.
155. — — —. *Barbarians and Romans, A.D. 418-584: the Technique of Accomodation*. Princeton: Princeton University Press, 1980.
156. — — —. « Zosimus: The First Historian of Rome's Fall ». *AHR* 76 (1971): 412-41.

Bibliographie

157. Goldsworthy, A. *The Fall of the West: the Slow Death of the Roman Superpower*. Londres: Phoenix, 2010.
158. — — —. Review of *The Logistics of the Roman Army at War (264 BC - AD 235)*, par J. P. Roth. *BMCR*, 1999.
159. — — —. *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*. Reprint. Oxford Classical Monographs. Oxford: Oxford University Press, 1996.
160. Goody, J. « Memory in Oral Tradition ». In *Memory*, édité par P. Fara et K. Patterson, 73-94. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.
161. Gould, J. *Herodotus*. Bristol Classical Paperback series. Londres: Bristol Classical Press, 2000.
162. Greatrex, G., et S. Mitchell. « Introduction ». In *Ethnicity and Culture in Late Antiquity*, édité par G. Greatrex et S. Mitchell, xi - xvii. Londres: Duckworth and The Classical Press of Wales, 2000.
163. Green, M. R. Review of *History of the Goths*, par H. Wolfram. *The Classical Review* 40 (1990): 512.
164. Grenfell, M. « Biography of Bourdieu ». In *Pierre Bourdieu: Key Concepts*, édité par M. Grenfell, 11-25. Durham: ACUMEN, 2011.
165. — — —. « Introduction ». In *Pierre Bourdieu: Key Concepts*, édité par M. Grenfell, 1-6. Durham: ACUMEN, 2011.
166. — — —., éd. *Pierre Bourdieu: Key Concepts*. Durham: ACUMEN, 2011.
167. Gruel, L. *Pierre Bourdieu, illusionniste*. Essais. Rennes: Presses universitaires de Rennes, 2005.
168. Gunn, S. *History and Cultural Theory*. Harlow, UK; New York: Pearson Longman, 2006.
169. Haldon, J. F. *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*. Warfare and History. Londres; New York: Routledge, 1999.
170. Hall, E. « When is a Myth Not a Myth? Bernal's Ancient Model ». In *Greeks and Barbarians*, édité par T. Harrison, 133-52. New York: Routledge, 2002
171. — — —. *Inventing the Barbarian: Greek Self-Definition Through Tragedy*. Oxford: Oxford University Press, 1989.
172. Hall, J. B. « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy ». *Philol.* 132 (1988): 245-57.
173. Hall, J. M. « The Greek World ». In *Classical Archaeology*, édité par S. E. Alcock

Bibliographie

- et R. Osborn, 337-54. Malden, MA; Oxford, UK: Blackwell Publishers, 2007.
174. — — —. *Hellenicity: Between Ethnicity and Culture*. Chicago; Londres: University of Chicago Press, 2002.
175. — — —. *Ethnic Identity in Greek Antiquity*. Cambridge; New York: University of Cambridge Press, 1997.
176. Halsall, G. « The Technique of Barbarian Settlement in the Fifth Century: A Reply to Walter Goffart ». *JLA* 3 (2010): 99-112.
177. — — —. *Barbarian Migrations and the Roman West, 376-568*. Cambridge Medieval Textbook. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2007.
178. — — —. « Movers and Shakers: The Barbarians and the Fall of Rome ». In *From Roman Provinces to Medieval Kingdoms*, édité par T. F. X. Noble, 277-91. *Rewriting Histories*. Londres; New York: Routledge, 2006.
179. — — —. « Barbarian Invasions ». In *The New Cambridge Medieval History, Volume 1: c.500 – c.700*, édité par P. Fouracre, 35-55. Cambridge: Cambridge University Press, 2005.
180. — — —. *Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*. Londres: Routledge, 2003.
181. Hardy, C. « Hysteresis ». In *Pierre Bourdieu: Key Concepts*, édité par M. Grenfell, 131-48. Durham: ACUMEN, 2011.
182. Härke, H. « Ethnicity, "Race" and Migration in Mortuary Archaeology: an Attempt at a Short Answer ». In *Anglo-Saxon Studies in Archaeology and History: Early Medieval Mortuary Practices - New Perspectives*, édité par H. Williams et S. Semple, 14: 11-18. Oxford; UK: Oxford University School of Archaeology, 2007.
183. — — —. « Archaeologist and Migrations: A Problem of Attitude? ». In *From Roman Provinces to Medieval Kingdoms*, édité par T. F. X. Noble, 262-76. *Rewriting Histories*. Londres; New York: Routledge, 2006.
184. — — —. « The Debate on Migration and Identity in Europe ». *Antiquity* 2 (2004): 453-56.
185. Heather, P. J. « 410 and the End of Civilization ». In *The Sack of Rome in 410 AD. The Event, its Context and its Impact. Proceedings of the Conference Held at the German Archaeological Institute at Rome, 04-06 November 2010*. Édité par J. Lipps, C. Machado et P. von Rummel, 433-447. Palilia 28. Wiesbaden: Dr. L. Reichert Verlag. 2013.
186. — — —. *Empires and barbarians: the fall of Rome and the birth of Europe*. New

Bibliographie

- York: Oxford University Press, 2010.
187. ———. « Liar in Winter: Themistius and Theodosius ». In *From the Tetrarchs to the Theodosians: Later Roman History and Culture, 284-450 CE*, édité par S. McGill, C. Sogno, et E. Watts, 34: 185-214. Yale Classical Studies. Cambridge; New York, 2010
188. ———. *The Fall of the Roman Empire: A New History of Rome and the Barbarians*. New York: Oxford, 2006.
189. ———. « Alaric ». Édité par S. Hornblower et A. Spawforth. *The Oxford Classical Dictionary*. Oxford; New York: Oxford University Press, 2003.
190. ———. « Goths ». Édité par S. Hornblower et A. Spawforth. *The Oxford Classical Dictionary*. Oxford; New York: Oxford University Press, 2003.
191. ———. « Goths and Huns, c. 320-425 ». In *The Cambridge Ancient History: the Late Empire, A.D. 337-425*, édité par A. Cameron et P. Garnsey, Réimp., 13: 487-515. Cambridge: Cambridge University Press, 2003.
192. ———. « The Creation of the Visigoths ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heather, 4: 41-73. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
193. ———. « Current Issues and Future Directions in the Study of Visigoths ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heather, 4: 473-530. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
194. ———., éd. *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*. Vol. 4. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
195. ———. *The Goths. Peoples of Europe*. Oxford, UK; Malden, Mass.: Blackwell Publishers, 1996.
196. ———. « The Emergence of the Visigothic Kingdom ». In *Fifth Century Gaul: A Crisis of Identity?* édité par H. Elton et J. F. Drinkwater, 84-94. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
197. ———. *Goths and Romans, 332-489*. Oxford Historical Monographs. Oxford; New York: Clarendon Press; Oxford University Press, 1991.
198. ———. « The Anti-Scythian Tirade of Synesius' "De Regno". » *Phoenix* 42 (1988): 152-72.

Bibliographie

199. — — —, et John Matthews. *The Goths in the Fourth Century*. Vol. 11. Translated texts for historians. Liverpool: Liverpool University Press, 1991.
200. Henriksén, C. *A Commentary on Martial, Epigrams, Book 9*. Oxford, UK: Oxford University Press, 2012.
201. Hillier, J., et E. Rooksby. « Introduction to First Edition ». In *Habitus: A Sense of Place*, édité par J. Hillier et E. Rooksby, 2^e éd., 19-42. Burlington: Ashgate Publishing, 2005.
202. Hobsbawm, E. J., et D. I. Kertzer. « Ethnicity and Nationalism in Europe Today ». *Anthropology Today* 8 (1992): 3-8.
203. Hodgkin, T. *Dynasty of Theodosius or Eighty Years of Struggle with the Barbarians*. Oxford: Clarendon Press, 1889.
204. — — —. *Italy and Her Invaders, Book 1: The Visigothic invasion, 376-476*. Vol. 1. Oxford: Clarendon Press, 1880.
205. Holum, K. G. *Theodosian Empresses: Women and Imperial Dominion in Late Antiquity*. Berkeley; Los Angeles: University of California Press, 1982.
206. Hömke, N., et C. Reitz, éd. *Lucan's « Bellum Civile »: Between Epic Tradition and Aesthetic Innovation*. Berlin; New York: Walter de Gruyter, 2010.
207. Hummer, H. J. « Franks and Alamanni: A Discontinuous Ethnogenesis ». In *Franks and Alamanni in the Merovingian period: an ethnographic perspective*, édité par I. Wood, 3:9-32. Studies in Historical Archaeoethnology. Boydell & Brewer Ltd, 2003.
208. Innes, M. *Introduction to Early Medieval Western Europe, 300-900: The Sword, the Plough and the Book*. Londres: Routledge, 2007.
209. Isaac, B. *The Invention of Racism in Classical Antiquity*. Princeton: Princeton University Press, 2004.
210. James, E. *Europe's Barbarians, AD 200-600*. Harlow, England; New York: Pearson Longman, 2009.
211. Jiménez Garnica, A. M. « Settlement of the Visigoths in the Fifth Century ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heather, 4: 93-115. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
212. Jones, A. H. M. *The Later Roman Empire, 284-602: A Social, Economic, and Administrative Survey*. Réimp. Vol. 1. 2 vol. Baltimore: The Johns Hopkins University Press, 1986.

Bibliographie

213. — — —. *The Decline of the Ancient World*. Londres: Longmans, 1966.
214. Jones, S. *The Archaeology of Ethnicity Constructing Identities in the Past and Present*. Londres; New York: Routledge, 2003.
215. Kampers, G. *Geschichte der Westgoten*. Ferdinand Shöningh. Paderborn; Munique; Vienne; Zurich, 2008.
216. Kazanski, M. « Barbarian Weaponry : First to Fourth Century ». In *Rome and the Barbarians: The Birth of a New World*, édité par J.-J. Aillagon, 140-41. Milan: Rizzoli, 2008.
217. — — —, et P. Périn. « Les tombes féminines à costume “étranger” dans les nécropoles mérovingiennes de Gaule ». In *Gallia e Hispania en el contexto de la presencia « germánica » (ss. V-VII) : balances y perspectivas : actas de la Mesa Redonda hispano-francesca celebrada en la Universidad Autónoma de Madrid (UAM) y Museo Arqueológico Regional de la Comunidad de Madrid (MAR) 19/20 Diciembre 2005*, édité par J. Lopez Quiroga, A. Martinez Tejera, et J. Morin de Pablos, 191-212. *Archaeological Studies and Early Medieval Europe (400-1000 A. D.)* 1. Oxford, UK: John and Erica Hedges Ltd., 2006.
218. Kehne, P. « War and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West ». In *A Companion to the Roman Army*, édité par P. Erdkamp, 323-38. *Blackwell Companions to the Ancient World*. Malden, MA; Oxford, UK: Blackwell Publishing, 2007.
219. Keita, S. « A Brief Introduction to a Geochemical Method Used in Assessing Migration in Biological Anthropology ». In *Migration History in World History : Multidisciplinary Approaches*, édité par J. Lucassen, L. Lucassen, et P. Manning, 58-74. *Studies in Global Social History*. Leiden; Boston: BRILL, 2010.
220. King, A. « Thinking with Bourdieu against Bourdieu: A “Practical” Critique of the Habitus ». *Sociological Theory* 18 (2000): 417-33.
221. Kleemann, J. « Quelques réflexions sur l'interprétation ethnique des sépultures habillées considérées comme vandales ». *AnTard* 10 (2002): 123-129.
222. Koch, M. « Arianism and Ethnic Identity in Sixth-Century Visigothic Spain ». In *Arianism: Roman Heresy and Barbarian Creed*, édité par G. M. Berndt et R. Steinacher, 257-270. Ashgate: Ashgate Publishing Ltd, 2014.
223. Kolendo, J. « I barbari del Nord ». In *L'età tardoantica; Crisi e trasformazioni*, édité par A. Carandini, L. Cracco Ruggini, et A. Giardina, 1: 425-41. *Storia di Roma* 3. Milan: Giulio Einaudi, 1988.

Bibliographie

224. Krebs, C. B. *A Most Dangerous Book: Tacitus's Germania from the Roman Empire to the Third Reich*. W. W. Norton & Company, 2011.
225. Kulikowski, M. « The Failure of Roman Arms ». In *The Sack of Rome in 410 AD. The Event, its Context and its Impact. Proceedings of the Conference held at the German Archaeological Institute at Rome, 04-06 November 2010*, édité par P. von Rummel, C. Machado, et J. Lipps, 77-83. Palilia 28. Wiesbaden: Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2013.
226. — — —. « Foreword to the Second Edition ». In *E. A. Thompson: The Visigoths in the Time of Ulfila*, 2e éd. Londres: Gerald Duckworth & Co. Ltd., 2008.
227. — — —. *Rome's Gothic Wars: From the Third Century to Alaric*. Cambridge: Cambridge University Press, 2007.
228. — — —. « Nation Versus Army : A Necessary Contrast? ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 69-84. Studies in the Early Middle Ages 4. Turnhout: Brepols, 2002.
229. Labouysse, G. *Les Wisigoths. Première puissance organisée dans l'Empire éclaté de l'occident romain. De la Baltique aux Colonnes d'Hercule, de Toulouse à Tolède, huit siècles d'épopée*. Portet-sur-Garonne: Loubatières, 2005.
230. Landels, J. G. *Engineering in the Ancient World*. Berkeley; Los Angeles: University of California Press, 1978.
231. Lardet, P. *L'Apologie de Jérôme contre Rufin: un commentaire*. Leiden; New York; Köln: BRILL, 1993.
232. Leach, E. « Tribal Ethnography : Past, Present, Future ». In *History and Ethnicity*, édité par E. Tonkin et M. Chapman, 34-47. New York; Londres: Routledge, 1989.
233. Lebecq, S. « The Two Faces of King Childeric: History, Archaeology, Historiography ». In *Integration und Herrschaft: ethnische Identitäten und soziale Organisation im Frühmittelalter*, édité par W. Pohl et M. Diesenberger, 119-32. Philosophisch-Historische Klasse; Denkschriften 301. Vienne: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002.
234. Le Bohec, Y. *The Imperial Roman Army*. Londres: B. T. Batsford Ltd, 1994.
235. Lebow, R. N. « Identity and International Relations ». *International Relations* 22 (2008): 473-92.
236. Lee, A. D. *War in Late Antiquity: A Social History*. Malden, MA; Oxford, UK: John Wiley & Sons, 2009.

Bibliographie

237. — — —. « The Army ». In *The Cambridge Ancient History, vol. 13. The Late Empire, A.D. 337-425*, édité par A. Cameron et P. Garnsey, 211-237. Cambridge: Cambridge University Press, 2003.
238. Leguay, J.-P. *L'Europe des États barbares, V^e-VIII^e siècles*. Europe et Histoire. Paris: Belin, 2002.
239. Lenski, N. *Failure of Empire: Valens and the Roman State in the Fourth Century A.D.* Berkeley; Los Angeles; Londres: University of California Press, 2002.
240. Le Roux, P. « La romanisation en question ». *Annales HSS* 59 (2004): 287-311.
241. Lévi-Strauss, Claude. *Nature, culture et société: « Les structures élémentaires de la parenté », chapitres I et II*. Édité par Alice. Lamy. Paris: Flammarion, 2008.
242. Levithan, J. Review of *Roman Military Service: Ideologies of Discipline in the Late Republic and Early Principate*, par S. E. Phang. *BMCRev*, 2008.
243. Leyerle, B. « Mobility and the Traces of Empire ». In *A Companion to Late Antiquity*, édité par P. Rousseau, 110-23. Oxford: Wiley-Blackwell, 2009.
244. Liebeschuetz, J. H. W. G. « Cities, Taxes, and the Accommodation of the Barbarians. The Theories of Durlat and Goffart ». In *From Roman Provinces to Medieval Kingdoms*, édité par T. F. X. Noble, 257-69. *Rewriting Histories*. Londres; New York: Routledge, 2006.
245. — — —. « Pagan Historiography and the Decline of the Empire ». In *Greek & Roman Historiography in Late Antiquity: Fourth to Sixth Century A.D.*, édité par G. Marasco, 177-218. Leiden; Boston: Brill, 2003.
246. — — —. « Gens into regnum: The Vandals ». In *Regna and Gentes: The Relationship Between Late Antique and Early Medieval Peoples and Kingdoms in the Transformation of the Roman World*, édité par H.-W. Goetz, J. Jarnut, et W. Pohl, 13: 55-84. *The Transformation of the Roman World*. Leiden: BRILL, 2003.
247. — — —. Review of *Goths and Romans, 332-489*, par P. J. Heather. *JRS* 83 (1993): 259-61.
248. — — —. « Alaric's Goths: Nation or Army? ». In *Fifth Century Gaul: A Crisis of Identity?*, édité par H. Elton et J. F. Drinkwater, 75-83. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
249. — — —. *Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*. Oxford; New York: Oxford University Press, 1990.
250. Livermore, H. *The Twilight of the Goths: The Rise and Fall of the Kingdom of Toledo c. 565-711*. Bristol et Portland: Intellect Books, 2006.

Bibliographie

251. Long, J. « Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5 ». *Transactions of the American Philological Association* 122 (1992): 351-80.
252. Lopez Quiroga, J. *Gentes barbarae. Los bárbaros, entre el mito y la realidad*. Édité par J. Lopez Quiroga. *Antigüedad y cristianismo: Monografías históricas sobre la Antigüedad tardía* 25. Murcia: Universidad de Murcia, 2011.
253. — — —. « Barbarians and Roman Army in Vth Century Hispania ». In *Limes XIX: Proceedings of the Limes XIXth International Congress of Roman Frontier Studies, September 2003*, édité par Z. Visy, 245-53. Pécs; Hungary: University of Pécs, 2005.
254. — — —, R. Barroso Cabrera, et J. Morín de Pablos. « Mundo funerario y presencia 'germánica' en 'Hispania' (ss. V-VI) ». In *Gallia e Hispania en el contexto de la presencia « germánica » (ss. V-VII): balances y perspectivas: actas de la Mesa Redonda hispano-francesca celebrada en la Universidad Autónoma de Madrid (UAM) y Museo Arqueológico Regional de la Comunidad de Madrid (MAR) 19/20 Diciembre 2005*, édité par J. Lopez Quiroga, 213-25. BAR international series. Oxford, UK: John and Erica Hedges, 2006.
255. Loraux, N. « Thucydide is not a Colleague ». In *Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, traduit par C. Duyot, 19-39. Oxford Readings in Classical Studies. Oxford; UK: Oxford University Press, 2011.
256. Lot, F. *La Gaule: les fondements ethniques, sociaux et politiques de la nation française*. 31^e éd. Paris: Librairie Arthème Fayard, 1947.
257. Luce, T. J. « Ancient Views on the Cause of Bias in Historical Writing ». In *Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, 291-313. Oxford Readings in Classical Studies. Oxford; UK: Oxford University Press, 2011.
258. Maas, M. « Mores et Moenia: Ethnography and the Decline in Urban Constitutional Autonomy in Late Antiquity ». In *Integration und Herrschaft: ethnische Identitäten und soziale Organisation im Frühmittelalter*, édité par W. Pohl et M. Diesenberger, 25-35. Philosophisch-Historische Klasse; Denkschriften 301. Vienne: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002.
259. Macaulay-Lewis, E. « The City in Motion: Walking for Transport and Leisure in the City of Rome ». In *Rome, Ostia and Pompeii: Movement and Space*, édité par R. Laurence et D. J. Newsome, 262-89. Oxford, UK: Oxford University Press, 2011.
260. Malkin, I. « Introduction ». In *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, édité par I. Malkin, 1-28. Cambridge: Center for Hellenic Studies; Trustees for Harvard University, 2001.

Bibliographie

261. Malmberg, S., et H. Bjur. « Movement and Urban Development at Two City Gates in Rome: the Porta Esquilina and Porta Tiburtina ». In *Rome, Ostia and Pompeii: Movement and Space*, édité par R. Laurence et D. J. Newsome, 361-85. Oxford, UK: Oxford University Press, 2011.
262. Mango, C., et R. Scott. *The Chronicle of Theophanes Confessor: Byzantine and Near Eastern History AD 284-813*. Oxford; New York: Clarendon Press, 1997.
263. Marasco, G. « The Church Historians (II): Philostorgius and Gelasius ». In *Greek & Roman Historiography in Late Antiquity: Fourth to Sixth Century A.D.*, édité par G. Marasco, 257-98. Leiden; Boston: Brill, 2003.
264. Maraval, P. *Théodose le Grand (379-395): le pouvoir et la foi*. Paris: Fayard, 2009.
265. Marincola, J. « Historiography ». In *A Companion to Ancient History*, édité par A. Erskine, 13-22. Chichester, UK; Malden, MA: Wiley-Blackwell, 2009.
266. Marotta, V. « Il potere imperiale dalla morte di Giuliano al crollo dell'Impero d'Occidente ». In *L'età tardoantica; Crisi e trasformazioni*, édité par A. Carandini, L. Cracco Ruggini, et A. Giardina, 1:551-611. Storia di Roma 3. Milan: Giulio Einaudi, 1988.
267. Martin, C. « La notion de gens dans la péninsule Ibérique des VI^e-VII^e siècles : quelques interprétations ». In *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, III^e-XII^e siècle, France (2004)*, 3: 75-89. Tables rondes du CRAHM. Caen, 2008.
268. Martindale, J. R., et J. Morris. *The Prosopography of the Later Roman Empire: AD 395-527*. Vol. 2. 3 vols. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 1980.
269. — — —, A. H. M. Jones, et J. Morris. *The Prosopography of the Later Roman Empire: AD 260-395*. Vol. 1. 3 vols. Cambridge: Cambridge University Press, 1971.
270. Martirano, C. *Alarico. L'uomo, la storia, le memorie* 12. Cosenza: Periferia, 1999.
271. Marvin, L. W. « Logistics and Transportation ». Édité par C. Rogers. *The Oxford Encyclopedia of Medieval Warfare and Military Technology*. Oxford: Oxford University Press, 2010.
272. Mathisen, R. « *Roma a Gothis Alarico duce capta est*. Ancient Accounts of the Sack of Rome in 410 CE ». In *The Sack of Rome in 410 AD. The Event, its Context and its Impact. Proceedings of the Conference held at the German Archaeological Institute at Rome, 04-06 November 2010*, édité par P. von Rummel, C. Machado,

Bibliographie

- et J. Lipps, 87-102. Palilia 28. Wiesbaden: Dr. Ludwig Reichert Verlag, 2013.
273. ———. « The Catalogue of Barbarians in Late Antiquity ». In *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World: Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*, édité par R. Mathisen et D. Shanzer, 17-32. Burlington: Ashgate, 2011.
274. Mathisen, R., et H. Sivan. « Forging a New Identity : the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) ». In *The Visigoths: Studies in Culture and Society*, édité par A. Ferreiro, 20: 1-62. Medieval Mediterranean. Leiden; Boston: Brill, 1999.
275. Maton, K. « Habitus ». In *Pierre Bourdieu: Key Concepts*, édité par M. Grenfell, 49-65. Durham: ACUMEN, 2011.
276. Matthews, J. *Roman Perspectives: Studies in the Social, Political and Cultural History of the First to Fifth Centuries*. Swansea: Classical Press of Wales, 2010.
277. ———. *The Journey of Theophanes: Travel, Business, and Daily Life in the Roman East*. Yale University Press, 2006.
278. ———. *The Roman Empire of Ammianus*. London: Duckworth, 1989.
279. ———. *Western Aristocracies and Imperial Court, A.D. 364-425*. Oxford: Clarendon Press, 1975.
280. ———. « Olympiodorus of Thebes and the History of the West (A.D. 407-425) ». *JRS* 60 (1970): 79-97.
281. Mayer, W. « The Biography of John Chrysostom and the Chronology of his Works », <https://www.academia.edu> (visité le 15 juin 2015): 1-20.
282. ———. « Les homélies de Jean Chrysostome: problèmes concernant la provenance, l'ordre et la datation », *Revue des Études Augustiniennes et Patristiques* 52 (2006): 329-353.
283. ———. « 'Les homélies de s. Jean Chrysostome en juillet 399'. A second look at Pargoire's sequence and the chronology of the Novae homiliae (CPG 4441) », *Byzantinoslavica* 60 (1999): 273-303.
284. ———. « Chrysostom and the Preaching of Homilies in Series: A New Approach to the Twelve Homilies In epistulam ad Colossenses (CPG 4433) », *Orientalia Christiana Periodica* 60 (1994): 21-39.
285. ———, et P. Allen. *John Chrysostom*. Early Church Fathers. Londres; New York: Routledge, 2000.

Bibliographie

286. Maxwell, J. L. « Lay Piety in the Sermons of John Chrysostom ». In *Byzantine Christianity*, édité par D. Krueger, 19-38. A People's History of Christianity 3. Minneapolis: Fortress Press, 2010.
287. — — —. *Christianization and Communication in Late Antiquity: John Chrysostome and his Congregation at Antioch*. Cambridge: Cambridge University Press, 2006.
288. Mazzolai, A. *Alarico: nell'inerte Impero*. La vie della storia 23. Florence: Le Lettere, 1996.
289. McCullough, D. W. *Chronicles of the Barbarians: Firsthand Accounts of Pillage and Conquest, from the Ancient World to the Fall of Constantinople*. New York: Times Books, 1998.
290. McInerney, J. « Ethnos and Ethnicity in Early Greece ». In *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, édité par I. Malkin, 51-73. Cambridge: Center for Hellenic Studies; Trustees for Harvard University, 2001.
291. Mehl, A. *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*. Traduit par H.-F. Mueller. Blackwell Introductions to the Classical World 11. Malden, MA; Oxford, UK: Wiley-Blackwell, 2011.
292. Meier, M. et S. Patzold. *August 410 - Ein Kampf um Rom*. Stuttgart: Klett-Cotta, 2010.
293. Mellor, R. *The Roman Historians*. Londres; New York: Routledge, 1999.
294. Merrills, A., et R. Miles. *The Vandals*. Oxford, UK; Malden, Mass.: John Wiley & Sons, 2009.
295. Millett, J. D. « Logistics and Modern War ». *Military Affairs* 9 (1945): 193-207.
296. Milner, N. P., trad. *Vegetius: Epitome of Military Science*. 2e édition révisée. Liverpool: Liverpool University Press, 1996.
297. Miret, M., J. Sanmarti, et J. Santacana. « From Indigenous Structure to the Roman World: Models for the Occupation of Central Coastal Catalunya ». In *Roman Landscapes: Archaeological Survey in the Mediterranean Region*, édité par G. Barker et J. Lloyd, 47-53. Londres: British School at Rome, 1991.
298. Miroglio, A. *La psychologie des peuples*. Paris: Presses Universitaires de France, 1971.
299. Mitchell, L. G. *Panhellenism and the Barbarian in Archaic and Classical Greece*. Swansea; Oakville: Classical Press of Wales, 2007.
300. Modéran, Y. « Des Maures aux Berbères : identité et ethnicité en Afrique du Nord

Bibliographie

- dans l'Antiquité tardive ». In *Identité et ethnicité: concepts, débats historiographiques, exemples, III^e-XII^e siècle, France (2004)*, 3: 91-134. Tables rondes du CRAHM. Caen, 2008.
301. — — —. « Une guerre de religion : les deux églises d'Afrique à l'époque vandale ». *AnTard* 11 (2003): 21-44.
302. — — —. « L'établissement territorial des Vandales en Afrique ». *AnTard* 10 (2002): 87-122.
303. Montesquieu. *De l'Esprit des lois, I*. Édité par L. Versini. Vol. 1. folio essais 275. Paris: Gallimard, 1995.
304. — — —. *De l'Esprit des lois, II*. Édité par L. Versini. Vol. 2. folio essais 276. Paris: Gallimard, 1995.
305. — — —. *Grandeur et décadence des Romains: Politique des Romains, dialogue de Sylla et d'Eucrate, Lysimaque et pensées/Lettres Persanes et temple de Cnide*. Paris: Didot, 1872.
306. Moorhead, Sam, et David Stuttard. *AD 410 The Year that Shook Rome*. Los Angeles: Getty Publications, 2010.
307. Morrisson, C. « L'atelier de Carthage et la diffusion de la monnaie frappée dans l'Afrique vandale et byzantine ». *AnTard* 11 (2003): 65-84.
308. Munson, R. V. *Black Doves Speak: Herodotus and the Language of the Barbarians*. Washington, D.C.; Cambridge, Mass.: Center for Hellenic Studies, 2005.
309. Murray, A. C. « Reinhard Wenskus on "Ethnogenesis", Ethnicity, and the Origins of the Franks ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 4: 39-68. *Studies in the Early Middle Ages*. Turnhout: Brepols, 2002.
310. — — —. *Germanic Kinship Structure Studies in Law and Society in Antiquity and the Early Middle Ages*. Toronto: Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1983.
311. Musset, L. *Les invasions : les vagues germaniques*. 3^e éd. Nouvelle Clio ; L'histoire et ses problèmes. Paris: Presses Universitaires de France, 1994.
312. Nicolai, R. « The Place of History in the Ancient World ». In *A Companion to Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, 1: 13-26. *Blackwell Companions to the Ancient World*. Malden, MA; Oxford, Uk: Blackwell Publishing, 2007.
313. Nipell, W. « The Construction of the 'Other' ». In *Greeks and Barbarians*, édité par T. Harrison, 24-49. New York: Routledge, 2002.

Bibliographie

314. Nixon, C. E. V. « Relations Between Visigoths and Romans in Fifth-Century Gaul ». In *Fifth Century Gaul: A Crisis of Identity?*, édité par H. Elton et J. F. Drinkwater, 64-74. Cambridge: Cambridge University Press, 1992.
315. O'Flynn, J. M. *Generalissimos of the Western Roman Empire*. Edmonton: University of Alberta, 1983.
316. Oost, S. I. « Galla Placidia and the Law ». *Classical Philology* 63 (1968): 114-21.
317. — — —. « Count Gildo and Theodosius the Great ». *Classical Philology* 57 (1962): 27-30.
318. Osgood, J. « The Education of Paulinus of Pella: Learning in the Late Empire ». In *From the Tetrarchs to the Theodosians: Later Roman History and Culture, 284-450 CE*, édité par S. McGill, C. Sogno, et Edward Watts, 135-52. Yale Classical Studies. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2010.
319. Ostrow, J. M. « Culture as a Fundamental Dimension of Experience: A Discussion of Pierre Bourdieu's Theory of Human Habitus ». *Human Studies* 3 (1981): 279-97.
320. Paschoud, F. *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 2^e partie; livre VI et index*. Vol. 3.2. Collection des Universités de France. Paris: Belles Lettres, 1989.
321. — — —. *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1^{ère} partie; livre V*. Vol. 3.1. Collection des Universités de France. Paris: Belles Lettres, 1986.
322. — — —. *Cinq études sur Zosime*. Paris: Belles Lettres, 1976.
323. — — —. *Zosime: Histoire nouvelle, tome I; livres I et II*. Vol. 1. Collection des Universités de France. Paris: Belles Lettres, 1971.
324. Pawlak, M. « Theodosius, son of Athaulf and Galla Placidia ». *Eos* 92 (2005): 224-43.
325. Peddie, J. *The Roman War Machine*. Conshohocken, PA: Combined Publishing, 1996.
326. Phang, S. E. *Roman Military Service: Ideologies of Discipline in the Late Republic and Early Principate*. Cambridge: Cambridge University Press, 2008.
327. Pohl, W. « Archaeology of Identity: Introduction ». In *Archaeology of Identity = Archäologie der Identität*, édité par W. Pohl et M. Mehofer, 17: 9-23. Philosophisch-Historische Klasse; Forschungen zur Geschichte des Mittelalters 406. Vienne: ÖAW, 2010.
328. — — —. « Conception of Ethnicity in Early Medieval Studies ». In *Walter Pohl, Eas-*

Bibliographie

- tern Central Europe in the Early Middle Ages. Conflicts, Migration, and Ethnic Process*, édité par C. Spinei et C. Hriban, 17-28. Florilegium magistrorum historiae archaeologiaeque Antiquitatis et Medii Aevi 3. Buuresti; Braila: Editura Academiei Române; Editura Istros Muzeul Brâilei, 2008.
329. — — —. « Nouvelles identités ethniques entre Antiquité tardive et haut Moyen Âge ». In *Identité et ethnicité : concepts, débats historiographiques, exemples, III^e-XII^e siècle, France (2004)*, 3: 23-33. Tables rondes du CRAHM. Caen, 2008.
330. — — —. « Telling the Difference: Signs of Ethnic Identity ». In *From Roman Provinces to Medieval Kingdoms*, édité par T. F. X. Noble, 120-67. *Rewriting Histories*. Londres; New York: Routledge, 2006.
331. — — —. « The Politics of Change. Reflection on the Transformation of the Roman World ». In *Integration und Herrschaft: ethnische Identitäten und soziale Organisation im Frühmittelalter*, édité par W. Pohl et M. Diesenberger, 275-88. Philosophisch-Historische Klasse; Denkschriften 301. Vienne: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002.
332. — — —. « Ethnicity, Theory, And Tradition: A Response ». In *On Barbarian Identity: Critical Approaches to Ethnicity in the Early Middle Ages*, édité par A. Gillett, 4: 221-39. *Studies in the Early Middle Ages*. Turnhout: Brepols, 2002.
333. — — —. « Invasori e invasivi ». In *Le Invasioni barbariche nel meridione dell'impero : Visigoti, Vandali, Ostrogoti: Atti del Convegno svoltosi alla Casa delle Culture di Cosenza dal 24 al 26 luglio 1998*, édité par P. Delogu, 7-22. Soveria Mannelli: Rubbettino, 2001.
334. — — —, et N. Beaupré. « Aux origines d'une Europe ethnique : transformations d'identités entre Antiquité et Moyen Âge ». *Annales HSS* 60 (2005): 183-208.
335. Poutignat, Ph., et J. Streiff-Fenart. *Théories de l'ethnicité, suivi de: Les groupes ethniques et leurs frontières de F. Barth*. 1^{ère} édition Quadrige. Paris: Presses universitaires de France, 2008.
336. Quilici, L. « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges ». In *The Oxford Handbook of Engineering and Technology in the Classical World*, édité par J. P. Oleson, 551-79. Oxford, UK; New York, USA: Oxford University Press, 2008.
337. Raepsaet, G. « Land Transport, Part 2: Riding, Harness, and Vehicles ». In *The Oxford Handbook of Engineering and Technology in the Classical World*, édité par J. P. Oleson, 580-605. Oxford, UK; New York, USA: Oxford University Press, 2008.
338. Rance. P. « Narses and the Battle of Taginae (Busta Gallorum) 552: Procopius and Sixth-Century Warfare ». *Historia* 54 (2005): 424-472.

Bibliographie

339. Redfield, J. « Herodotus the Tourist ». In *Greeks and Barbarians*, édité par T. Harrison, 24-49. New York: Routledge, 2002.
340. Revell, L. *Roman Imperialism and Local Identity*. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2009.
341. Reynolds, S. « Our Forefathers? Tribes, Peoples and Nations in the Historiography of the Age of Migrations ». In *After Rome's Fall: Narrators and Sources of Early Medieval History. Essays Presented to Walter Goffart*, édité par A. Callander Murray, 17-36. Toronto; Buffalo; Londres: University of Toronto Press Inc., 1998.
342. Ripoll López, G. « Symbolic Life and Signs of Identity in Visigothic Times ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heather, 4: 403-30. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
343. — — —. « Archeologia visigota in Hispania ». In *I Goti*, 301-27. Milan: Electa, 1994.
344. — — —, et P. de Palol. *i Goti. le grandi stagioni*. Milan: Jaca Book, 1989.
345. — — —. *Los godos en el occidente Europeo: Ostrogodos y visigodos en los siglos V-VIII*. Pueblos y Culturas. Madrid: Encuentro Ediciones, 1988.
346. Rives, J. B. « Structures and History in the Germania of Tacitus ». In *Vertis in Usum: Studies in Honor of Edward Courtney*, édité par C. Damon, J. F. Miller, K. Sara Myers, et E. Courtney, 164-74. München; Leipzig: Walter de Gruyter, 2002.
347. Robbins, D. « La philosophie et les sciences sociales : Bourdieu, Merleau-Ponty et Husserl ». *Cités* 51 (2012): 17-31.
348. Robertson Brown, A. « Banditry or Catastrophe?: History, Archaeology, and Barbarian Raids on Roman Greece ». In *Romans, Barbarians, and the Transformation of the Roman World: Cultural Interaction and the Creation of Identity in Late Antiquity*, édité par R. Mathisen et D. Shanzer, 79-96. Burlington: Ashgate, 2011.
349. Rochette, B. « Grecs, Romains et Barbares. À la recherche de l'identité ethnique et linguistique des Grecs et des Romains ». *RBPh* 75 (1997): 37-57.
350. Rohrbacher, D. *The Historians of Late Antiquity*. Londres; New York: Routledge, 2002.
351. Roques, D., trad. *Synésios de Cyrène. Correspondance, lettres I-LXIII*. Édité par A. Garzya. Vol. 2. Paris: Belles lettres, 2000.
352. Roth, J. P. *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*. Columbia Studies in the Classical Tradition 23. Leiden; Köln; Boston: BRILL, 1999.

Bibliographie

353. Rouche, M., dir. *Clovis. Histoire et mémoire. Le baptême de Clovis, son écho à travers l'histoire. Actes du coll. de Reims, 1996*. Paris : Presses universitaires Paris-Sorbonne, 1997.
354. Rousseau, P. « Visigothic Migration and Settlement, 376-418 : Some Excluded Hypotheses ». *Historia* 41 (1992): 345-61.
355. Roussel, P. J. « Théodose I^{er}, le grand responsable de la "barbarisation": réalité ou fiction? ». *Millennium* 8 (2011): 175-222.
356. Saint-Hilaire, E. F. A. R. *Histoire d'Espagne, depuis l'invasion des Goths jusqu'au commencement du XIX^{me} siècle*. Vol. 1. Paris: F. G. Levrault, 1837.
357. Saitta, B. « Il sogno di Alarico I: una terra per i suoi Goti ». In *Le Invasioni barbariche nel meridione dell'impero : Visigoti, Vandali, Ostrogoti: Atti del Convegno svoltosi alla Casa delle Culture di Cosenza dal 24 al 26 luglio 1998*, édité par P. Delogu, 23-40. Soveria Mannelli: Rubbettino, 2001.
358. Salzman, M. R. « Symmachus and the Barbarian Generals ». *Historia* 55 (2006): 352-67.
359. Sánchez Montes, A. L. « La antigüedad tardía en Complutum: la época hispano-visigoda ». In *Complutum y las ciudades hispanas en la antigüedad tardía : [actas del I Encuentro Hispania en la Antigüedad Tardía : Alcalá de Henares 16 de octubre de 1996]*, édité par S. Rascón Marqués et A. L. García Moreno, 249-60. Acta Antiqua Complutensia. Alcalá de Henares: Universidad de Alcalá, 1999.
360. Scavone, D. C. « Zosimus and his Historical Models ». *GRBS* 11 (1970): 58-67.
361. Schäfer, H. W. « Habitus-Analysis: A Method to Analyze Cognitive Operators of Practical Logic ». CIRRuS Conference présenté à Congress Beyond Bourdieu – Habitus, Capital & Social Stratification, University of Copenhagen, 2009.
362. Schamp, J. « Claudien le «Paphlagonien», poète d'Alexandrie ». *Latomus* 60 (2001): 971-991.
363. Scheidel, W., E. Meeks, et J. Weiland. « ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World; Version 1.0 ». *ORBIS*, 2 mai 2012. http://orbis.stanford.edu/ORBIS_v1paper_20120501.pdf.
364. Schmidt, J. *Le royaume wisigoth de Toulouse*. Paris: Périn, 1992.
365. Schwarcz, A. « Relations Between Ostrogoths and Visigoths in the Fifth and Sixth Centuries and the Question of Visigothic Settlement in Aquitaine and Spain ». In *Integration und Herrschaft: ethnische Identitäten und soziale Organisation im*

Bibliographie

- Frühmittelalter*, édité par W. Pohl et M. Diesenberger, 217-26. Philosophisch-Historische Klasse; Denkschriften 301. Vienne: Verlag der Österreichischen Akademie der Wissenschaften, 2002.
366. — — —. « Cult and Religion Among the Tervingi and the Visigoths and their Conversion to Christianity ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heather, 4: 447-59. Studies in Historical Archaeoethnology. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
367. Sennett, R. « Disturbing Memories ». In *Memory*, édité par P. Fara et K. Patterson, 10-26. Cambridge: Cambridge University Press, 1998.
368. Serrati, J. Review of *Hunger and the Sword: Warfare and Food Supply in Roman Republican Wars (264-30 BC)*, par P. Erdkamp. *JRS* 90 (2000): 222-24.
369. Shean, J. F. « Hannibal's Mules: The Logistical Limitations of Hannibal's Army and the Battle of Cannae, 216 B.C. » *Historia* 45 (1996): 159-87.
370. Sidnell, J. « An Ethnographic Consideration of Rule-Following ». *Journal of the Royal Anthropological Institute* 9 (2003): 429-45.
371. Sidney Derow, P. « Consul ». Édité par S. Hornblower et A. Spawforth. *The Oxford Classical Dictionary*. Oxford, UK: Oxford University Press, 2000.
372. Sivan, H. *Galla Placidia: the Last Roman Empress*. Oxford; New York: Oxford University Press, 2011.
373. — — —. « Alaricus Rex: Legitimizing a Gothic King ». In *The Construction of Communities in the Early Middle Ages: Texts, Resources and Artefacts*, édité par R. Corradini, M. Diesenberger, et H. Reimitz, 109-21. Leiden; Boston: BRILL, 2003.
374. — — —. « Eunapius and the West: Remarks on Frg. 78 (Müller) ». *Historia* 40 (1991): 95-104.
375. — — —. « Alarico in Italia: Pollenza e Verona ». *Historia* 39 (1990): 361-74.
376. — — —. « On Foederati, Hospitalitas, and the Settlement of the Goths in A.D. 418 ». *AJPh* 108 (1987): 759-72.
377. — — —. « Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507 ». Thèse de doctorat, Columbia University, 1983.
378. Smedley, A. « "Race" and the Construction of Human Identity ». *American Anthropologist* 100 (1998): 690-702.
379. Snowden, F. M. « Misconceptions about African Blacks in the Ancient Mediterranean World: Specialists and Afrocentrists ». *Arion* 4 (1997): 28-50.

Bibliographie

380. Stein, E. *Histoire du Bas-Empire. De l'État Romain à l'État Byzantin (284-476)*. Traduit par J.-R. Palanque. Vol. 1. Paris: Desclée de Brouwer, 1959.
381. Stevenson, W. « The Identity of Late Barbarians: Goths and Wine ». In *The Barbarians of Ancient Europe: Realities and Interactions*, édité par Larissa Bonfante, 358-69. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2011.
382. — — —. « Sozomen, Barbarians, and Early Byzantine Historiography ». *GBRS* 43 (2002): 51-75.
383. Stiles, D. « Ethnoarchaeology: A Discussion of Methods and Applications ». *Man* 12 (1977): 87-103.
384. Swartz, D. « Bringing Bourdieu's Master Concepts into Organizational Analysis ». *Theory and Society* 37 (2008): 45-52.
385. — — —. « In Memoriam: Pierre Bourdieu 1930-2002 ». In *After Bourdieu: Influence, Critique, Elaboration*, édité par D. Swartz et V. L. Zolberg, 17-23. Springer, 2005.
386. Swartz, D., et V. L. Zolberg. « Introduction: Drawing Inspiration from Bourdieu ». In *After Bourdieu: Influence, Critique, Elaboration*, édité par D. Swartz et V. L. Zolberg, 1-16. Springer, 2005.
387. Teillet, S. *Des Goths à la nation gothique : les origines de l'idée de nation en Occident du V^e au VII^e siècle*. Paris: Belles Lettres, 1984.
388. Theuws, F. « Grave Goods, Ethnicity, and the Rhetoric of Burial Rites in Late Antique Northern Gaul ». In *Ethnic Constructs in Antiquity: The Role of Power and Tradition*, édité par T. Derks et N. Roymans, 283-319. Archaeological Studies. Amsterdam: Amsterdam University Press, 2009.
389. Thierry, A. *Alaric: l'agonie de l'Empire*. 2^e éd. Récits de l'Histoire romaine au Ve siècle. Paris: Didier, 1880.
390. Thomas, R. *Herodotus in Context: Ethnography, Science and the Art of Persuasion*. Cambridge: Cambridge University Press, 2002.
391. Thompson, E. A. *The Visigoths in the Time of Ulfila*. 2e éd. Londres: Gerald Duckworth & Co. Ltd., 2008.
392. — — —. « Zosimus 6. 10. 2 and the Letters of Honorius ». *CQ* 32 (1982): 445-62.
393. — — —. « Early Germanic Warfare ». *P&P* (1958): 2-29.
394. Treadgold, W. « The Diplomatic Career and Historical Work of Olympiodorus of Thebes ». *IHR* 26 (2004): 709-733.

Bibliographie

395. — — —. *Byzantium and Its Army, 284-1081*. Stanford: Stanford University Press, 1995.
396. Tsouras, P. G. *The Book of Military Quotations*. St. Paul; USA: Zenith Imprint, 2005.
397. Turner, B. S. *The Cambridge Dictionary of Sociology*. Cambridge: Cambridge University Press, 2006.
398. Ulf, C. « The Development of Greek Ethnê and their Ethnicity: An Anthropological Perspective ». In *The Politics of Ethnicity and the Crisis of the Peloponnesian League: Textual and Philosophical Issues*, édité par P. Funke et N. Luraghi, 32:215-49. Hellenic Studies. Washington, D.C.; Cambridge, Mass.: Center for Hellenic Studies, Trustees for Harvard University; Distributed by Harvard University Press, 2009.
399. United States - Department of the Army. *Nutrition*. Washington, D. C.: Headquarters, Department of the Army, 1961.
400. — — —. *Nutritional Support Sandbook*. Headquarters, Dept. of the Army, 1983.
401. Valverde, M. R. « De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda ». *Studia Historica - Historia Antigua* 12 (1994): 143-58.
402. Vannesse, M. « L'armée romaine en Occident sous Stilichon (395-408 ap. J.-C.) : le témoignage des décret impériaux ». *Revue Belge de philologie et d'histoire* 88 (2010): 99-112.
403. Van der Vlieth, E. C. L. « The Romans and Us: Strabo's "Geography" and the Construction of Ethnicity ». *Mnemos*. 56 (2003): 257-72.
404. Van Tilburg, C. *Traffic and Congestion in the Roman Empire*. Abingdon: Routledge, 2007.
405. Verdès-Leroux, J. *Deconstructing Pierre Bourdieu: Against Sociological Terrorism from the Left*. New York: Algora Publishing, 2001.
406. — — —. *Le Savant et la politique - Essai sur le terrorisme sociologique de Pierre Bourdieu*. Paris: Grasset, 1998.
407. Vessey, M. « Reinventing History: Jerome's Chronicle and the Writing of the Post-Roman West ». In *From the Tetrarchs to the Theodosians: Later Roman History and Culture, 284-450 CE*, édité par S. McGill, C. Sogno, et Edward Watts, 265-89. Yale Classical Studies. Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2010.
408. Vigner, N. *Bibliothèque Historiale: contenant la disposition et concordance des temps, des histoires et des historiographes, ensembles l'état tant de l'Eglise que*

Bibliographie

- des principales et plus renommées Monarchies et Républiques selon leur ordre et succession.* Paris, 1585.
409. Vladiv-Glover, S., et G. Frederic. « Pierre Bourdieu's habitus: A Critique in the Context of C. S. Peirce's Belief as Habit ». In *Practising Theory: Pierre Bourdieu and the Field of Cultural Production*, édité par J. Browitt et B. Nelson, 31-38. Cranbury: Associated University Presses, 2004.
410. Voltaire. *Oeuvres complètes de Voltaire: essai sur les moeurs.* Nouv. Vol. 1. Paris: Carez, Thomine et Fortic, 1820.
411. Von Rummel, P. « Gotisch, barbarisch oder römisch? Methodologische Überlegungen zur ethnischen Interpretation von Kleidung ». In *Arhcaeology of Identity = Archäologie der Identität*, édité par W. Pohl et M. Mehofer, 17: 51-77. Philosophisch-Historische Klasse; Forschungen zur Geschichte des Mittelalters 406. Vienne: ÖAW, 2010.
412. — — —. « Les Vandales ont-ils porté en Afrique un vêtement spécifique? ». In *La Méditerranée et le monde mérovingien: témoins archéologiques: actes des XXIII^e Journées internationales d'archéologie mérovingienne, Arles, 11-13 octobre 2002*, 281-91. Editions de l'Association Provence Archéologie, 2005.
413. — — —. « Habitus Vandalorum? Zur Frage nach einer gruppenspezifischen Kleidung der Vandalen in Nordafrika ». *AnTard* 10 (2002): 131-141.
414. Wacquant, L. J. D. « From Ruling Class to Field of Power: An Interview with Pierre Bourdieu on La Noblesse d'État ». *Theory Culture Society* 10 (1993): 19-44.
415. — — —. « Toward a reflexive sociology: A workshop with Pierre Bourdieu ». *Sociological Theory* 7 (1989): 26-63.
416. Walbank, F. W. « The Problem of Greek Nationality ». In *Greeks and Barbarians*, édité par T. Harrison, 234-56. New York: Routledge, 2002.
417. Wallace-Hadrill, J. M. *The Barbarian West 400-1000.* 3, rév. Oxford, UK: Basil Blackwell, 1996.
418. Ward-Perkins, B. *The Fall of Rome: And the End of Civilization.* Oxford; New York: Oxford University Press, 2005.
419. Ware, C. *Claudian and the Roman Epic Tradition.* Cambridge; New York: Cambridge University Press, 2012.
420. Waterson, R. « Enduring Landscape, Changing Habitus: The Sa'dan Toraja of Sulawesi, Indonesia ». In *Habitus: A Sense of Place*, édité par J. Hillier et E. Rooksby, 2^e éd., 334-55. Burlington: Ashgate Publishing, 2005.

Bibliographie

421. Webster, J. « Creolizing the Roman Provinces ». *AJA* 105 (2001): 209-25.
422. Wells, P. S. *Barbarians to Angels: the Dark Ages Reconsidered*. New York: W.W. Norton, 2008.
423. — — —. *The Barbarians Speak: How the Conquered Peoples Shaped Roman Europe*. Princeton (New Jersey); Oxford (UK): Princeton University Press, 2001.
424. Wheeler, E. L. « The Continuity of Steppe Culture ». In *The Landmark Herodotus: the Histories*, par Hérodote, 759-61. édité par R. B. Strassler, traduit par A. L. Purvis. New York: Pantheon Books, 2009.
425. — — —. « The Army and the Limes in the East ». In *A Companion to the Roman Army*, édité par P. Erdkamp, 235-66. Blackwell Companions to the Ancient World. Malden, MA; Oxford, UK: Blackwell Publishing, 2007.
426. Whittaker, C. R. *Rome and its Frontiers: the Dynamics of Empire*. Londres: Routledge, 2004.
427. Whittaker, D. « Ethnic Discourse on the Frontiers of Roman Africa ». In *Ethnic Constructs in Antiquity: The Role of Power and Tradition*, édité par T. Derks et N. Roymans, 189-205. Archaeological Studies. Amsterdam: Amsterdam University Press, 2009.
428. Whitton, C. Review of *Negotiatio Germaniae: Tacitus' Germania und Enea Silvio Piccolomini, Giannantonio Campano, Conrad Celtis und Heinrich Bebel*. *Hypomnemata* 158, par C. B. Krebs. *BMCR* Rev, 2005.
429. Williams, M. H. *The Monk and the Book: Jerome and the Making of Christian Scholarship*. Chicago; Londres: University of Chicago Press, 2008.
430. Williams, S., et G. Friell. *Theodosius: The Empire at Bay*. Londres: B. T. Batsford Ltd, 1994.
431. Wirth, G. « Rome and It's Germanic Partners in the Fourth Century ». In *Kingdoms of the Empire: the Integration of Barbarians in Late Antiquity*, édité par W. Pohl, 1: 13-55. The Transformation of the Roman World. Leiden; New York; Köln: BRILL, 1997.
432. Wiseman, T. P. *Historiography and Imagination: Eight Essays on Roman Culture*. Exeter: University of Exeter Press, 1994.
433. Wolfram, H. « How many Peoples are (in) a People ». In *Visions of Community in the Post-Roman World: The West, Byzantium, and the Islamic World 300-1100*, édité par Walter Pohl, Clemens Gantner, et Richard Payne, 101-8. Burlington: Ashgate Publishing, Ltd., 2013.

Bibliographie

434. — — —. « Gothic History as Historical Ethnography ». In *From Roman Provinces to Medieval Kingdoms*, édité par T. F. X. Noble, 43-69. *Rewriting Histories*. Londres; New York: Routledge, 2006.
435. — — —. *The Roman Empire and its Germanic Peoples*. Traduit par T. J. Dunlap. Berkeley, Calif.: University of California Press, 1997.
436. — — —. « L'irruzione degli Unni e la nuova migrazione visigota ». In *I Goti*, 282-91. Milan: Electa, 1994.
437. — — —. *History of the Goths*. Traduit par T. J. Dunlap. Berkeley: University of California Press, 1988.
438. Wood, I. « Social Relations in the Visigothic Kingdom from the Fifth to the Seventh Century: the Example of Mérida ». In *The Visigoths from the Migration Period to the Seventh Century: An Ethnographic Perspective*, édité par P. J. Heather, 4: 191-208. *Studies in Historical Archaeoethnology*. Woodbridge: Boydell Press, 1999.
439. Wood, I. N. Review of *The Roman Empire and Its Germanic Peoples*, par H. Wolfram. *Amer. Hist. Rev.* 104 (1999): 970.
440. Wood, J. *The Politics of Identity in Visigothic Spain: Religion and Power in the Histories of Isidore of Seville*. Brill's Series on the Early Middle Ages 21. Leiden; Boston: BRILL, 2012.
441. Woodman, A. J. « Cicero and the Writing of History ». In *Greek and Roman Historiography*, édité par J. Marincola, 241-90. *Oxford Readings in Classical Studies*. Oxford; UK: Oxford University Press, 2011.
442. Zecchini, G. « Latin Historiography: Jerome, Orosius and the Western Chronicles ». In *Greek & Roman Historiography in Late Antiquity: Fourth to Sixth Century A.D.*, édité par G. Marasco, 317-45. Leiden; Boston: Brill, 2003.
443. Zeiner, N. K. *Nothing Ordinary Here: Statius as Creator of Distinction in the Silvae*. New York; Londres: Routledge, 2005.

Annexe A : Sources

a) Les historiens chrétiens

Le christianisme présente un problème de taille chez les historiens de ce genre, dépendamment de ce que l'on cherche comme information. D'abord, les sources *chrétiennes* ont comme point de mire les évènements qui touchent la religion; les débats dogmatiques, les actions et accomplissements des hommes d'Église, des prophètes. Ils laissent souvent à désirer sur les évènements politiques et militaires. On retrouve aussi dans la plupart de ces textes une méthodologie semblable : soit d'expliquer les grands évènements et catastrophes de leur temps en rapport avec la volonté et/ou l'action divine, se basant souvent sur les textes canoniques pour interpréter ces évènements ou encore, prenant ces textes comme des récits historiques *fiables*¹¹⁶³.

La plupart du temps, les grands empereurs sont ceux qui n'ont pas persécuté les *chrétiens* des premiers siècles de notre ère ou ceux qui ont été pratiquants de l'orthodoxie propre à l'auteur du texte d'où nous tirons nos informations. Il va sans dire que les sources, sur ces bases, sont extrêmement variées et que l'on peut difficilement suivre l'évaluation personnelle de l'auteur sur les évènements et les hommes qui habitent son texte¹¹⁶⁴. Ajoutons à cela la dimension souvent allégorique des textes *chrétiens*

¹¹⁶³ Funke, « Poetry and Historiography: A Study in the Uses of Sources », 413-419. Voir aussi Rohrbacher (*The Historians of Late Antiquity*, 155, 161) au sujet de la place des documents originaux cités dans les récits religieux.

¹¹⁶⁴ P. ex. Hydace se montre extrêmement hostile envers les *païens*, *ariens*, etc., de même qu'envers les paysans (*Bagaudae*) et les *barbares* (cf. Zecchini, « Latin Historiography: Jerome, Orosius and the Western Chronicles », 343). En considérant tous ces biaisements simultanément, que devons-nous conclure de sa représentation d'Alaric et de son groupe? Il les haïssait certainement, mais sur quelle (s) base (s)? Étant *arien*, Alaric était ciblé comme un hérétique, et étant un *barbare* – suivant l'opinion de quelques-uns de ses contemporains – Hydace le haïssait peut-être doublement. Lorsqu'on rencontre Alaric et son groupe dans la chronique d'Hydace, il ne faut pas se surprendre qu'ils aient une mauvaise presse, même si Hydace ne rapportait que ce qu'il avait probablement lu chez Jérôme (qui était son modèle : cf. *Ibid.*, 342.), tout en extrapolant ce qu'il connaissait lui-même des *Goths* ou même des

Annexes – A

(aspect reconnu dès l'Antiquité)¹¹⁶⁵ et nous nous retrouvons avec des œuvres extrêmement complexes, ciblées et personnalisées.

Constantin, Julien, Constance II, Valens, Théodose, ne sont que quelques empereurs qui ont connu des fortunes diverses sous la plume de bien des *Romains*. À dire vrai, *chrétiens*, *ariens* et *païens* se sont livrés un combat perpétuel pour occuper le premier plan de la vie de leur époque et chacun a été libre d'interpréter les événements de son temps selon ses propres croyances¹¹⁶⁶. Cela fait en sorte que l'on se retrouve avec une situation délicate et difficile à décortiquer¹¹⁶⁷.

i) Sur Orose

Orose est né entre 375-380 en Espagne dans une riche famille, et il fut élevé selon la tradition *romaine*¹¹⁶⁸. Tout ce que l'on sait de lui est lié au temps qu'il passa auprès d'Augustin et de Jérôme entre 414 et 418, où l'on entend parler de lui pour la dernière fois¹¹⁶⁹.

Augustin lui commanda une œuvre qu'il exécuta en deux ans à peine¹¹⁷⁰. Ce texte n'a pas vraiment de prédécesseur : Orose combine le style *chrétien* au style séculaire et obtient un résultat parfois surprenant¹¹⁷¹. Il utilisa beaucoup de sources traditionnelles et *chrétiennes*, en plus de son expérience personnelle pour les événements plus

Suèves de son époque. En somme, la réalité « historique » du texte d'Hydace, sur ces bases, n'est pas des plus remarquables.

¹¹⁶⁵ Funke, « Poetry and Historiography: A Study in the Uses of Sources », 418.

¹¹⁶⁶ Voir à ce titre Marasco (« The Church Historians (II): Philostorgius and Gelasius », 257-284) qui examine la position particulière de Philostorge et de son rendu des empereurs (plus apparent dans son rendu de Valens [pp. 269-272] – Philostorge étant lui-même *arien*...)

¹¹⁶⁷ Notez que le même discours pourrait être tenu sur les auteurs *païens*.

¹¹⁶⁸ Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 229. Voir toutefois Rohrbacher (*The Historians of Late Antiquity*, 135) qui dit que l'ouvrage d'Orose laisse seulement transparaître une connaissance rudimentaire des classiques.

¹¹⁶⁹ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 136-137.

¹¹⁷⁰ Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 230.

¹¹⁷¹ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 138.

Annexes – A

près de lui¹¹⁷².

La raison d'être de son œuvre le poussa à arranger son matériel dans un but bien précis : montrer que Rome avait subi bien d'autres ravages avant le fameux sac de 410; que le *christianisme* n'était pas responsable des nouvelles calamités; que, de toute façon, elles étaient bien moins nombreuses depuis l'avènement de la nouvelle religion¹¹⁷³.

Zecchini est d'avis qu'Orose vit les *barbares* comme un problème réel de l'Empire, mais surmontable¹¹⁷⁴. Selon lui, il donna une meilleure presse à Alaric pour la simple raison que ce dernier était *arien*¹¹⁷⁵. En effet, l'opposition Radagaise/Alaric, mise de l'avant aussi par Augustin¹¹⁷⁶, avait pour but de faire foie de la clémence des *chrétiens* (même si *arien*) et de la chance que les *Romains* avaient eu dans leur malheur de ne pas avoir eu à rencontrer le *païen* Radagaise¹¹⁷⁷. Rorbacher, lui, semble croire que la narration de cet épisode s'avère être une innovation pour l'époque et qu'Orose – avec Augustin – était peut-être le seul à tenir un tel discours sur les maux de l'Empire¹¹⁷⁸.

ii) Sur Socrates

Né à Constantinople vers 380, puis éduqué dans cette ville¹¹⁷⁹, Socrates était à la fois

¹¹⁷² Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 235-236.

¹¹⁷³ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 138-139, 141-142.

¹¹⁷⁴ Aussi chez Rohrbacher (ibid., 147) qui mentionne que les *barbares* étaient vus par Orose comme une juste (et tempérée) punition pour les *Romains* impies.

¹¹⁷⁵ Idée lancée par Augustin (*De civ. D.* 1.1–2, 7, 34; 2.2, 29; 5.23). Voir aussi Zecchini, « Latin Historiography: Jerome, Orosius and the Western Chronicles », 327; ; Mehl, *Roman Historiography: An Introduction to its Basic Aspects and Development*, 232.

¹¹⁷⁶ August. *De Civ. D.* 5.23.

¹¹⁷⁷ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 147.

¹¹⁷⁸ « Orosius' love of peace and his belief in Rome's divinely favored status leads him to a strikingly original view of the sack of Rome and the question of the barbarian. » (ibid.). L'auteur poursuit en mentionnant qu'Orose voyait l'arrivée des *barbares* comme la réalisation du « plan divin », soit de diffuser la foi chrétienne à toutes les *nations*, etc.

¹¹⁷⁹ Ibid., 108.

Annexes – A

contemporain des évènements concernant les *Goths* et un témoin de ce qui se déroulait à l'Est. Comme tous les auteurs *chrétiens*, il était intéressé avant tout par la religion et elle y occupe une place centrale dans son texte.

À l'image de tous les auteurs mentionnés jusqu'ici, Socrates était membre de l'*espace dominant romain*. Son éducation avait donc été classique, ce qui est sans surprise également¹¹⁸⁰; ce qui l'est toutefois est sa position face à cette éducation qu'il défendit tout au long de sa carrière, contrairement à la plupart de ses « collègues »¹¹⁸¹.

Son œuvre s'intitule *Histoire ecclésiastique*, ce qui annonçait son programme en partant. Elle se voulait une continuation de la chronique d'Eusèbe. Socrates visait à instruire aussi bien les gens instruits que ceux qui n'avaient aucune éducation¹¹⁸², ce qui constitue une particularité qui lui est propre.

En ce qui concerne ses sources, elles sont nombreuses et résumées par Rohrbacher¹¹⁸³. Pour l'essentiel des cinq premiers livres, l'auteur s'en est remis à ses prédécesseurs; pour les livres six et sept, Socrates a beaucoup utilisé les témoignages de ses contemporains.

Quant au contenu, l'histoire de Socrates a pour première mission de montrer les troubles au sein de l'église. Son deuxième intérêt permet d'apprécier quelques évènements séculaires qui sont, selon Socrates, intimement lié au sort de l'église¹¹⁸⁴. Il ne faut donc jamais oublier que lorsque Socrates nous parle d'un évènement, c'est toujours avec l'espoir de nous démontrer comment cet évènement est lié en réalité à l'église. Quoi qu'il en soit, Socrates a joui d'une bonne presse parmi les historiens

¹¹⁸⁰ Ibid., 109. Rohrbacher dit aussi que Socrates était très tolérant des autres doctrines au sein de l'église, ce qui le démarque encore plus de ses pairs.

¹¹⁸¹ Ibid.

¹¹⁸² Ibid., 110.

¹¹⁸³ Ibid., 112.

¹¹⁸⁴ Ibid., 114-115.

Annexes – A

« modernes » : il est généralement vu comme un auteur fiable¹¹⁸⁵ et impartial¹¹⁸⁶.

iii) Sur Sozomène

Né en Palestine vers 380 dans une famille chrétienne, Sozomène aurait peut-être eu une éducation chrétienne avant de se familiariser avec les classiques, ce qui était non usuel pour l'époque¹¹⁸⁷. Il parlait le grec, connaissait le latin et l'araméen¹¹⁸⁸.

Son œuvre, intitulée *Histoire ecclésiastique*, se concentre sur la religion et s'efforce de présenter les événements marquants selon cette ligne de pensée. Par exemple, il donna beaucoup d'informations sur les *chrétiens* notoires et sur les moines; il plaça à répétition les évêques au-dessus des empereurs dans plusieurs épisodes; il crédita Honorius d'avoir su redresser l'Empire via sa piété et sa dévotion envers Dieu, etc.¹¹⁸⁹

Néanmoins, il donne une place démesurée à l'*ethnographie* de certains groupes, considérant le style historiographique *chrétien* de l'époque, et cela le démarque un peu plus de ses prédécesseurs/contemporains¹¹⁹⁰. Malheureusement pour nous, les *Goths* n'ont pas vraiment attiré son attention ailleurs qu'en lien avec les événements de l'an 410.

Enfin, il composa son *Histoire* alors qu'il résidait à Constantinople et son intérêt concerne donc surtout l'Est, même s'il inclut bon nombre de détails sur l'ensemble de l'Empire, tant religieux que séculaires. Côté méthode, il s'apparente à son contemporain Socrates; c'est-à-dire qu'il utilisa simultanément témoignages et sources, la plus utile

¹¹⁸⁵ Principalement dû à son utilisation exhaustive de documents historiques.

¹¹⁸⁶ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 116.

¹¹⁸⁷ Ibid., 117-118. Il aurait aussi reçu une formation d'avocat, d'où sa connaissance du latin.

¹¹⁸⁸ Ibid., 118.

¹¹⁸⁹ Ibid., 124-125.

¹¹⁹⁰ Stevenson, « Sozomen, Barbarians, and Early Byzantine Historiography ».

Annexes – A

d'entre elles n'étant nul autre que Socrates lui-même qu'il aurait suivi de très près¹¹⁹¹. Aussi, les deux auteurs se montrent assez insensibles face au sac de Rome, ne lui déléguant que quelques lignes chacun.

¹¹⁹¹ Rohrbacher, *The Historians of Late Antiquity*, 122. C'est une situation unique que l'on retrouve ici, du moins, qui nous est parvenue aussi clairement.

Annexe B : Nombres et quantités

An adequate supply system and stocks of weapons, petrol and ammunition are essential conditions for any army to be able to stand successfully the strain of battle. Before the fighting proper, the battle is fought and decided by the Quartermaster.¹¹⁹²

The axiom 'an army marches on its stomach' applies to all armies of all times.¹¹⁹³

There is not enough solid fact to attempt even confident conjecture concerning the Romans' system of supply in wartime.¹¹⁹⁴

a) Introduction

L'annexe qui suit tire son origine du simple fait qu'on lit souvent dans les études que les *Goths* étaient très nombreux. En prenant l'époque d'Alaric comme point d'appui, on croit habituellement que les *Goths* auraient dénombré de 80 000 à 100 000 personnes¹¹⁹⁵. D'autres, dont P. Heather, préfèrent prendre appui sur les effectifs militaires en 410 qui n'auraient pas dépassé les 40 000 soldats¹¹⁹⁶, ou encore Burns qui préfère

¹¹⁹² Field Marshal Erwin Rommel, cité in : Tsouras, *The Book of Military Quotations*, 252.

¹¹⁹³ Davies, *Service in the Roman Army*, 187.

¹¹⁹⁴ Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 285.

¹¹⁹⁵ Hall, « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy », 254; Wallace-Hadrill, *The Barbarian West 400-1000*, 26; Nixon, « Relations Between Visigoths and Romans in Fifth-Century Gaul », 67-68; Kampers, *Geschichte der Westgoten*, 113. Ripoll López ("Archeologia visigota in Hispania," 301) parle quant à elle de 150 000 personnes une fois qu'ils atteignirent Tolède.

C'est aussi la raison pour laquelle plusieurs ont essayé de déterminer si Alaric menait une armée à travers l'Empire ou plutôt un *peuple*. Pour ne mentionner que les érudits les plus cités, Heather ("The Creation of the Visigoths") et Wolfram ("Gothic History as Historical Ethnography," 49) conceptualisent les mouvements des *Goths* – Alaric inclus – comme ceux d'un *peuple*, alors que Liebeschuetz et Burns (*Barbarians and Bishops Army, Church, and State in the Age of Arcadius and Chrysostom*, 51; *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 191) préfèrent n'y voir qu'une armée.

¹¹⁹⁶ Ce qui revient plus ou moins à la même chose à la fin. Selon lui, ils étaient pratiquement tous d'origine *gothe* (Heather, *Goths and Romans, 332-489*, 213-214). Nous remarquons aussi que Kampers (*Geschichte der Westgoten*, 113) argumente pour voir au moins la moitié du total comme étant des descendants directs de 376. Cependant, Wolfram garde le compte des groupes qui, selon lui, contribuèrent à l'*ethnogenèse* des *Goths* d'Alaric : « [...] Alans, Bessi from Thrace, Galindi from the Baltic Sea,

Annexes – B

croire à une armée de 10 000 hommes tout au plus¹¹⁹⁷.

Ce genre d'approximation n'est peut-être pas dépourvu de sens si l'on s'en remet à nos sources, mais ça l'est si on préfère se fier à la science impliquée dans l'équation. Il est temps d'intégrer une section sur quelques calculs mathématiques afin de confirmer ou d'infirmer les estimations avancées. On laisse trop souvent de côté les problèmes de logistique lorsqu'on étudie un groupe comme celui d'Alaric et on le fait surtout parce que nos sources n'en font pas mention, ou très peu¹¹⁹⁸.

Pourtant, cet aspect, ancré dans une réalité imparable, à toutes les chances de nous pousser à réexaminer les récits romancés des auteurs anciens. Par la même occasion, on court peut-être le risque de devoir revoir certains événements décisifs à la baisse en ce qui a trait à l'impact qui leur sera possiblement attribuable selon l'écart type des données logistiques. Brian Campbell de dire : « It is important not to exaggerate the importance of logistics in ancient warfare and strategy : wars *are* sometimes decided by battle alone. »¹¹⁹⁹ Nous nous opposons fermement à ce genre de position, parce qu'il fallait d'abord être en mesure de se rendre au champ de bataille pour espérer combattre.

C'est que cette question demande en réalité un examen approfondi de la logistique

Varni, probably also Heruli, and maybe even Saxons from the Loire and Garonne rivers. Among the elements of non-Gothic origin we must also list the barbarians from the settlements of the *dediticii* and the *laeti*, the Sarmatian, Taifalian, and Suevian colonies of the late Roman *Notitia dignitatum* » (Wolfram, « Gothic History as Historical Ethnography », 50; aussi Wolfram, *History of the Goths*, 165, 171). Voir encore Mathisen et Sivan, « Forging a New Identity : the Kingdom of Toulouse and the Frontiers of Visigothic Aquitania (418-507) », 3.

¹¹⁹⁷ Burns, *Barbarians within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 192. Il s'agit de l'approximation la plus réaliste, selon nous.

¹¹⁹⁸ Heather (*Goths and Romans, 332-489*, 217–218; *The Fall of the Roman Empire: A New History of Rome and the Barbarians*, 163) mentionne en passant que la distribution de blé aux *Goths* devait avoir été problématique, sans plus. Elton (*Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, 74–76) fait allusion aux problèmes de logistique de manière très générale. Il faudrait voir davantage d'experts se pencher sur la question comme l'a fait Hall ("Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy").

¹¹⁹⁹ Campbell, « Hunger and the Sword. Warfare and Food Supply in Roman Republican Wars (264-30 B. C.) by P. Erdkamp », 467.

Annexes – B

afin de voir si vraiment l'itinéraire connu d'Alaric était possible avec le type de groupe qu'on lui attribue toujours (c.-à-d. dénombrant des dizaines de milliers de personnes, dont des vieillards, des femmes et des enfants)¹²⁰⁰. Cela permettra d'établir une limite où on aura au moins une figure vraisemblable avec laquelle travailler, ce qui sera certainement mieux que l'état actuel de la question.

Cela dit, les deux premières citations données en entrée de texte ne visent qu'à supporter la rédaction de ce chapitre dédié uniquement à la logistique du groupe d'Alaric. La troisième sert à la fois de rappel et de motivation pour le travail à venir; de rappel en ce sens que M. Goldsworthy a tout à fait raison : nous ne disposons pas d'information sur la logistique telle que nous l'aimerions¹²⁰¹; de motivation puisque l'exercice n'est pas impossible si nous sortons du cadre « *romain* » pour aller explorer les données comparatives¹²⁰². À dire vrai, jusqu'à l'époque des Grandes Guerres, les besoins et les moyens reliés à la logistique ont été similaires.

¹²⁰⁰ Claud. *Bell. Get.* 480–485. Voir aussi Barlow, « Kinship, Identity and Fourth-Century Franks », 234; ce dernier argumente le cas des *Francois* de l'époque de Julien en essayant de démontrer que les familles des soldats accompagnaient l'armée en campagne. Il cite certaines lois du Code Théodosien à l'appui et l'argument est certainement convainquant.

Or, un grand nombre de femmes, enfants et vieillards auraient encombré une armée de campagne même dans les meilleures circonstances (cf. Claud. *VI Cons. Hon.* 299). Contrairement aux chercheurs comme Heather et Hall, nous ne croyons pas que l'on puisse parler du peuple *goth* en entier; Claudien est trop fervent de *topoi* littéraires pour le suivre sur cette voie. Tout au plus, on pourrait croire que les familles dont on parle dans les sources étaient choisies au hasard – comme on le verra plus tard dans l'armée britannique du 18^e siècle par exemple – ou encore que c'était une faveur réservée aux plus hauts gradés.

Cependant, il reste certain qu'un nombre non négligeable de non-combattants ont accompagné l'armée dans les faits. Il s'agissait d'une pratique courante et ça ne doit pas forcément vouloir dire qu'il est question de familles ici. Esclaves, prostituées, aide de camps, etc. : autant d'individus qui pourraient être déguisés derrière les mots fleuris de Claudien.

¹²⁰¹ Nous nous permettons néanmoins de mettre en doute l'argument d'A. Goldsworthy : les « *solid fact* » font défaut dans 98 % des cas étudiés en histoire ancienne. Cela n'empêche pourtant aucun érudit d'étudier les aspects les plus obscurs de l'histoire *romaine*...

¹²⁰² Serrati, « Hunger and the Sword: Warfare and Food Supply in Roman Republican Wars (264-30 BC) by P. Erdkamp », 222. Goldsworthy (« The Logistics of the Roman Army at War (264 BC - AD 235), par J. Roth ») l'a lui-même admis à la suite de la publication du livre de J. Roth.

Annexes – B

Quoi qu'il en soit, il reste que la logistique est rarement étudiée dans le cas des groupes *barbares* de l'époque romaine¹²⁰³ et même jusqu'à tout récemment¹²⁰⁴. Il s'agit pourtant du nerf de la guerre, peu importe l'endroit ou l'époque dont il est question¹²⁰⁵.

Évidemment, la logistique n'assurait pas toujours la victoire, mais comme Végèce le rappelait à ses lecteurs, elle assurait une défaite expresse si on ne se donnait pas le mal nécessaire de la prendre en compte¹²⁰⁶. Notre problème est donc moins de justifier l'importance de la logistique que de trouver des sources anciennes qui en ont parlé directement, et en détail¹²⁰⁷. Végèce¹²⁰⁸ est l'un d'eux, tout comme le manuel datant de

¹²⁰³ Une exception notable est l'article de Hall, « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy ».

¹²⁰⁴ J. D. Millett, lieutenant-colonel de l'armée américaine, faisait la même remarque en 1945; voir Millett, « Logistics and Modern War », 193.

¹²⁰⁵ Voir encore *ibid.*, 195-197. En effet, que l'on parle d'Alexandre, de César ou de Napoléon, les problèmes logistiques ont toujours été là. Les généraux ont toujours dû régler le problème du ravitaillement avant toute autre chose; ils ont toujours eu à s'assurer d'un réapprovisionnement sûr ou d'une ligne de subsistance protégée. Pensons seulement à l'empereur Jovien et sa position précaire en Perse ou encore à Napoléon et sa situation similairement noire en revenant de Moscou...

La logistique fut le plus important casse-tête des armées de toutes époques. On peut encore citer l'exemple de Frederick II à l'appui, dans son manuel d'instructions à ses généraux; on rencontre le problème de la nourriture adressé à maintes occasions. Le roi mentionne que ses troupes devraient être les mieux nourries d'Europe dès la première page (Frederick II, *Military Instruction From the Late King of Prussia to His Generals*, 1); il enchaîne ensuite avec des recommandations pour s'assurer la fidélité des troupes parmi lesquelles la cinquième et la treizième concernent précisément le ravitaillement qui devait être suffisant en tout temps (*ibid.*, 3-4). Suivent treize pages (pp. 7-20) sur l'approvisionnement des troupes.

¹²⁰⁶ « Whoever does not provide for provisions and other necessities, is conquered without fighting. » (*Veg. Mil.* 3.26.)

¹²⁰⁷ Lors de nos lectures, nous avons répertorié ces passages que les érudits avancent pour soutenir leurs examens de la question. Nous ne les avons pas tous consultés puisque cela s'est avéré inutile pour nos besoins; vous ne les retrouverez donc pas tous en bibliographie. Néanmoins, les voici énumérées : Hdt. 7.2, 18; Xen. *Cyr.* 6.2.25, *Anab.* 2.6.8, *Onos.* 6.11-14, 10.7-8; Polyb. 1.68.5, 9, 5.75.1, 6.49.8, 28.16.3; Tite-Live 23.21.2, 34.9.12, 44.26.6; Front. *Strat.* 4.7.1; Caes. *B. Civ.* 1.7.2, 1.16, 1.54, 2.22, 3.9, *B. Gal.* 1.16, 23, 39, 2.2, 10, 38, 4.7, 32, 5.26, 31, 34, 38, 6.10, 33-34, 7.3, 10, 16, 32, 45, 8.3; App. *Iber.* 87; Tac. *Agric.* 19.4, *Ann.* 13.55, 15.16.1; Joseph. *BJ* 2.95; Strab. *Geog.* 16.4.24; HA *Sev. Alex.* 51.5; Julian *Epist. Ath.* 286 b; Amm. 3.3.6; Procop. *Bell. Get.* 7.12.1-10.

¹²⁰⁸ *Veg. Mil.* 2.25, 3.1-3, 3.6.13, 3.26, 4.7.

Annexes – B

la fin du 6^e siècle et crédité au compte de l'empereur Maurice¹²⁰⁹, mais ils donnent rarement des nombres concrets avec lesquels on pourrait dresser des modèles fiables ou vraisemblables. Puis Ammien mentionne l'ampleur des préparations faites pour l'expédition de Julien à l'Est ou encore celle de Constance II, mais on se trouve toujours dans l'ignorance des détails¹²¹⁰. En réalité, le problème des nombres se rencontre jusqu'à ce que l'on arrive aux 18^e-19^e siècles, où la documentation et les manuels spécialisés sont plus abondants.

Il semble néanmoins curieux que la plupart des érudits préfèrent éviter la question. On se rabat à l'habitude sur l'excuse qu'il nous est impossible de calculer avec précisions les quantités requises pour les campagnes militaires dans la plupart des cas¹²¹¹. On se lance pourtant tout de suite après dans des spéculations d'un tout autre ordre et sans la moindre base solide. On passe de 40 000 à 100 000 *Goths* sans réserve.

Pour résoudre ce problème, il faudra d'abord nous attarder à employer une modélisation en rapport à la planification logistique nécessaire à la réalisation d'une campagne militaire durant l'Antiquité. Bon nombre de chercheurs ont déjà effectué un travail important dans cette perspective : J. F. Haldon, J. Roth, R. W. Davies. C'est toutefois notre utilisation d'outil de modélisation des voyages¹²¹² qui apportera une nouvelle dimension à ces calculs; une méthode que nous n'avons encore rencontrée nulle part ailleurs.

Donc, en considérant uniquement les besoins de base de l'armée, c'est-à-dire son approvisionnement en eau potable et nourriture, on devrait se donner les moyens de

¹²⁰⁹ Maur. *Strat.* 1.2, 1.9, 5.1–5, 7.1, 7.7, 7.9–10, 7.13, 8.1.3, 8.1.30, 8.2.4, 8.2.19, 8.2.24, 8.2.28, 8.2.75, 8.2.99, 9.1, 9.3, 10.1–2, 11.2–3, 12.6, 12.22–23.

¹²¹⁰ Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 302.

¹²¹¹ Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*.

¹²¹² ORBIS et DARMC.

Annexes – B

valider certaines de ces figures. On pourra ensuite se baser sur ce modèle pour prendre en compte une batterie de variables et de situations diverses afin d'estimer les besoins logistiques d'Alaric au tournant du 4^e siècle.

Pour ce faire, on considérera avant tout l'apport calorique moyen estimé pour un *Romain* de l'époque. Cela pourrait paraître curieux, mais l'idée est d'établir la quantité de nourriture (en lb) raisonnable requise par jour pour chaque homme (et l'exercice sera répété pour les animaux). De là, il sera possible de jauger le nombre de bêtes nécessaires pour transporter la nourriture de l'armée. Nous aurons alors l'ampleur de la colonne militaire en marche, ce qui devrait faciliter le calcul pour déterminer la vitesse de déplacement en rapport aux temps connus.

Comprenez bien que l'objectif n'est pas d'établir des résultats définitifs, mais bien d'offrir un écart raisonnable (minimum et maximum possible) entre et avec lesquels travailler. Ainsi, en œuvrant à partir des quelques données temporelles connues sur les déplacements d'Alaric, nous estimons possible d'esquisser grossièrement l'ampleur de son armée suivant la distance parcourue et son temps de déplacement.

b) Calories et nombres

A ration containing 1500 Calories and 50 mg of protein should allow a well-nourished adult to survive several months if energy expenditure is limited.¹²¹³

i) Apport calorique moyen

(1) Hommes

Le point de départ pour calculer l'apport calorique à l'époque *romaine* doit être le livre de J. Roth, *The logistic of the Roman Army at War*¹²¹⁴. L'auteur commence par nous mettre en garde que la situation des *Romains* était différente de la nôtre et qu'il est

¹²¹³ United States Dept of the Army, *Nutrition*, 73.

¹²¹⁴ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*.

Annexes – B

probable que les gens de l'époque étaient en mesure de se débrouiller avec moins que ce que l'on recommande aujourd'hui¹²¹⁵. C'est ce détail qui change tout, comparative-ment à d'autres études comme celles de D. W. Engels¹²¹⁶ ou J. Haldon¹²¹⁷ qui ont tenu pour acquis que les besoins caloriques sont demeurés les mêmes à travers les millénaires. En réalité, les hommes *romains* étaient normalement plus petits que nous le sommes aujourd'hui et ils étaient également plus âgés (en règle générale) lors de l'enrôlement¹²¹⁸. L'apport calorique étant directement dépendant de la taille et de l'âge, il s'ensuit qu'il ne faut pas surestimé les chiffres au risque de fausser davantage des données déjà très subjectives.

Pour le cas des *Romains*, c'est Polybe qui fut le premier à faire allusion au fait qu'on calculait une consommation de base pour chaque soldat. Goldsworthy remarque d'ailleurs que Polybe donne la plus petite ration quotidienne pour un soldat régulier parmi toutes les sources anciennes, soit deux tiers de *médimne* par mois¹²¹⁹. On s'y réfère souvent dans les études pour tenter de trouver la quantité minimum de blé allouée aux soldats¹²²⁰. La conversion de *médimne* en lb est problématique, ce qui fait en sorte qu'on estime les mots de Polybe à des quantités allant de 850 g (1.87 lb) à 1.4 kg (3.1 lb) de blé par jour par soldat¹²²¹. Roth est l'un de ceux qui préfèrent la quantité la

¹²¹⁵ Ibid., 7.

¹²¹⁶ Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 123.

¹²¹⁷ Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*.

¹²¹⁸ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 12.

¹²¹⁹ Polyb. 6.39. Goldsworthy (*The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 291) mentionne pourtant que le soldat régulier aurait également reçu 1 lb de viande, 1 L de vin et 5 cl d'huile par jour. Ces éléments ne figurent pas chez Polybe, du moins pas au passage 6.39.

¹²²⁰ P. ex. Southern (*The Roman Army: A Social and Institutional History*, 221) cite Roth et soutient que la ration de base n'aurait pas changé de Polybe à Procope.

¹²²¹ Le traducteur de l'édition de Polybe que nous avons utilisée souligne que deux tiers de médimnes équivalent environ à un demi-boisseau de blé. À son tour, un boisseau équivaut à environ 35 kg (ou 77.2 lb, selon les conversions modernes). Cela voudrait dire que chaque soldat recevait environ 1.2 kg (2.65 lb) de blé par jour.

Nous avons remarqué toutefois que la conversion (de médimne à kg ou lb) pose une batterie de problèmes qui font en sorte que les estimations varient beaucoup (voir à ce sujet : Roth, *The Logistics*

Annexes – B

plus basse de 1.87 lb¹²²² et c'est cette dernière quantité que nous retenons aussi, entre autres raisons parce que 1.87 lb de blé fournit en réalité plus de 1 950 Cal¹²²³ (soit près du deux tiers des calories quotidiennes requises en moyenne) et que nous tentons de trouver les quantités les plus basses pour arriver au minimum requis par Alaric et ses soldats.

Cela dit, bien que la diète méditerranéenne ait été en majeure partie constituée de blé¹²²⁴, les *Romains* avaient besoin d'autres nutriments (surtout la protéine¹²²⁵) pour rester en santé. Roth avance que chaque soldat devait recevoir au minimum une demi-livre de viande par jour¹²²⁶, en plus de 40-50 g de légumineuse¹²²⁷ et autres aliments¹²²⁸. Bien sûr, tous les chercheurs reconnaissent que l'eau demeurerait l'élément le plus important¹²²⁹. En effet, on peut survivre plusieurs jours sans nourriture, mais on ne peut

of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235), 24). Goldsworthy, par exemple, croit que deux tiers de médimne reviendraient à 1.4 kg (3.09 lb) de blé par jour à la fin du compte, alors que Haldon opte pour 1.2 kg (2.87 lb).

À première vue, il n'y aurait rien de dramatique dans une différence de 0.2 kg, quantité qui reste marginale si on parle d'un petit nombre de soldats. Toutefois, pour une armée dénombrant 40 000 hommes, on parle de 8 000 kg (ou 17 637 lb) de différence « par jour », entre l'estimation de 1.2 kg et celle de 1.4 kg.

¹²²² Ibid.

¹²²³ Ibid., 43.

¹²²⁴ Davies, *Service in the Roman Army*, 191.

¹²²⁵ On suppose 75 g de protéine par jour chez Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 43). L'*Armée américaine (Nutrition)*, 8 suggère 1 g de protéine pour chaque 2.2 lb; un individu de 145 lb aurait donc besoin de 66 g de protéine sur une base quotidienne. On mentionne aussi à la même page que 20-30 g de protéine par jour peuvent suffire à maintenir le corps fonctionnel pour un temps.

¹²²⁶ Ce qui aurait donné près de 640 Cal (Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 43).

¹²²⁷ Donnant environ 170 Cal (ibid.).

¹²²⁸ Comme le fromage, l'huile d'olive, le vin ou vinaigre, le sel, etc.

¹²²⁹ Dixon et Southern, *The Roman Army: A Social and Institutional History*, 221.

Annexes – B

aller bien au-delà de deux jours sans eau¹²³⁰. À l'époque romaine, on recommandait deux litres d'eau par jour par homme, ce qui devait leur permettre d'effectuer une journée de marche avec bagages¹²³¹.

(a) Calculs

Il vaut la peine de détailler un peu plus ces chiffres. D'abord, la plupart des érudits se réfèrent aux données de l'*Armée américaine* pour établir la quantité de calories nécessaires durant l'Antiquité¹²³². Suivant cela, on croit souvent que la norme devrait se situer autour de 3 600 Cal par jour; c'est la figure que suivent Engels et Haldon dans leur étude de la logistique antique (respectivement, *macédonienne* et *romaine*). C'est pourtant le nombre de calories conseillées pour un adolescent de 19 ans¹²³³. En réalité, après la mi-vingtaine, on peut faire avec moins de 3 600 Cal par jour. Par exemple, Roth parle de 3 200 Cal pour un homme de 25 ans¹²³⁴. Certains avancent aussi que l'on peut facilement survivre avec aussi peu que 2 500 calories¹²³⁵, alors que d'autres font valoir que l'on peut fonctionner plusieurs jours avec seulement 500 calories, sans encourir de problèmes graves¹²³⁶.

¹²³⁰ Un homme en santé sera affecté très rapidement en cas de déshydratation (c.-à-d. perte de 2-4 L d'eau et plus) : temps de réaction plus lent, hausse de la température corporelle, coup de chaleur, etc. (United States - Department of the Army, *Nutrition*, 5).

¹²³¹ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 37. Remarquez que l'armée américaine suggérait, en 1961, de boire 3 L d'eau par jour (cf. United States - Department of the Army, *Nutrition*, 6).

¹²³² Dans le genre de l'ouvrage suivant : United States - Department of the Army, *Nutrition*.

¹²³³ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 7.

¹²³⁴ *Ibid.*, 12.

¹²³⁵ United States Dept of the Army, *Nutrition*, 19; Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 13.

¹²³⁶ Canadian Government, *Never Say Die: A Survival Manual*, 119. cf. note **Erreur ! Le signet n'est pas défini.** Notons encore que Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 8) rapporte que 1 kg (2.2 lb) de gras humain donne environ 1 600 Cal.

Annexes – B

Cependant, il ne faut pas omettre l'effort quotidien anticipé¹²³⁷; les *Goths* d'Alaric ont dû marcher durant longtemps et ont donc dû se nourrir adéquatement, surtout s'il comptait combattre sur leur route. En effet, personne ne serait en mesure de marcher des heures, durant des jours, avec aussi peu que 500 calories quotidiennement¹²³⁸. Il y a donc une limite raisonnable pour être fonctionnel qu'il faut identifier pour les *Goths*.

Pour ce faire, on peut utiliser la formule fournie par le *Département de l'armée américaine*¹²³⁹ (que nous n'avons vu mentionnée dans aucune autre étude) qui vise à aider son personnel à établir l'apport calorique de base de ses soldats, suivant une quantité de variables¹²⁴⁰. Selon cette dernière formule, un individu *sédentaire* âgé de 30 ans,

¹²³⁷ Engels (*Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 123), par exemple, avance que 3 600 Cal par jour était justement en vue d'un effort soutenu, comme une longue marche. Il dit aussi que la moyenne pour les Américains du 19^e siècle se situait entre 6 000 et 6 500 Cal par jour. Cela semble élevé comme nombre. Le Département de la Défense des États-Unis (*Nutrition*, 19) dit plutôt qu'un homme dépassera rarement 3 800 - 4 000 Cal par jour lorsqu'il effectue un travail demandant sur le plan physique, et rarement plus de 4 800 - 5 000 Cal pour un effort maximum.

¹²³⁸ Le manuel de survie de l'*Armée de l'air canadienne* précise en effet que, pour survivre avec seulement 500 calories, il faut rester inactif autant que possible (Canadian Government, *Never Say Die: The Canadian Air Force Survival Manual*, 121). De son côté, l'*Armée américaine* remarque qu'en mode survie, le nombre de calories minimales fluctuera entre 400 et 1500 Cal par jour, dépendant de la situation (United States Dept of the Army, *Nutrition*, 72). Plus loin (p. 73), on semble indiqué que 400 Cal par jour est le minimum absolu, auquel cas il faut se nourrir de carbohydrates pour espérer survivre.

¹²³⁹ United States Dept of the Army, *Nutritional Support Sandbook*, 2-8.

¹²⁴⁰ Il s'agit de la formule de « Harris-Benedict » pour calculer le *BEE* (*Basal Energy Expenditure*). Les variables sont les suivantes : W (poids en kg); H (taille en cm); A (âge); C (constante préétablie à 66). La formule se lit comme suit : $BEE = (13.7W) + (5H) - (6.8A) + 66$. Soulignons que bien qu'elle date de 1919, cette formule est toujours utilisée par les médecins à l'heure actuelle (cf. <http://www-users.med.cornell.edu/~spon/picu/calc/beecalc.htm>).

Annexes – B

faisant 1.7 m et 65.7 kg¹²⁴¹, n'aurait besoin que de 1 612 calories¹²⁴² par jour pour maintenir son état stable, au repos. Il s'agit du montant de calories dont le métabolisme a besoin pour opérer adéquatement. Pour entrer l'effort anticipé dans l'équation, il suffit de multiplier le *BEE* par un facteur de 0.5¹²⁴³ et d'ajouter le résultat au *BEE* initial¹²⁴⁴. Ainsi, $1\ 612 \times 0.5 = 806$, et donc : $806 + 1\ 612 = 2\ 418$ Cal. On est loin des 3 200 à 3 390 Cal proposées par Roth¹²⁴⁵.

Évidemment, il faut surtout retenir que tous ces calculs sont hautement théoriques et ne représentent qu'un idéal, lui-même dépendant d'un nombre de variables qui se basent sur un « type idéal ». En effet, en travaillant à l'intérieur d'une plus grande limite de valeurs, on arrivera à des résultats très différents. Par exemple, on pourrait avancer qu'un homme de 30 ans, mesurant 1.7 m et pesant entre 53.47 kg et 71.96 kg (c.-à-d.

¹²⁴¹ Il s'agirait de la stature du « Romain moyen », tel que déterminé par Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 10). Selon les chartes de l'Armée américaine (United States Dept of the Army, *Nutritional Support Sandbook*, B-8), il s'agit de la stature moyenne pour un homme de cette taille (entre 63 et 69 kg), alors qu'on offre aussi les poids acceptés pour une petite (60-64 kg) et forte stature (67-75 kg). Ailleurs dans le même document, on propose aussi les limites de 111 lb et 176 lb pour un homme de 170 cm (ibid., B-5, B-7).

La solution de Roth est la plus simple puisqu'il paraît difficile de pouvoir contenir toutes les variables dans une même équation sans se lancer dans des formules complexes. C'est l'approche que nous préconiserons aussi. Il nous semble préférable de travailler à partir d'un « modèle idéal », en extrapolant de chaque côté des résultats pour déterminer approximativement la marge d'erreur, plutôt que d'essayer de calculer toutes les possibilités en rapport avec les différents poids possibles.

¹²⁴² Notons que cela semble aller de pair avec la ration de blé que recevaient les soldats sur une base régulière. Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 43) estime que la ration quotidienne équivalait à environ 850 g (1.87 lb) qui, à son tour, revenait à un apport calorique net de 1 950 Cal. Point de vue survie, la ration en blé était suffisante pour nourrir le soldat. On pourrait penser qu'il lui fallait aller chercher ailleurs d'autres nutriments pour demeurer en bonne santé et être en état de combattre. Toutefois, Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 167; 334–335, note 75) montre avec conviction que le blé ancien était plus nutritif et que cela aurait suffi aux soldats pour la durée d'une campagne.

¹²⁴³ Le facteur de 0.5 se tient pour un « effort moyen », c'est-à-dire une marche à un rythme de 3-4 mph. Pour un effort sérieux (comme porter une charge lourde sur une longue distance), il faudrait presque doubler le *BEE* initial.

¹²⁴⁴ United States Dept of the Army, *Nutritional Support Sandbook*, 2-8.

¹²⁴⁵ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 12, 43.

Annexes – B

les poids limites pour des *IMC*¹²⁴⁶ respectifs de 18.5 [limite basse moderne] et 24.9 [limite haute moderne]) aura un *BEE* initial quotidien fluctuant entre 1444.47 Cal (limite basse) et 1697.87 Cal (limite haute) à l'état de repos. On se trouve donc à travailler avec un écart considérable, même dans les limites modernes acceptables pour des hommes de même taille et de poids différents. Certes, les chances sont qu'en réalité, les *Romains* se voyaient faire avec moins que nos limites modernes. Il y a tout autant de chances pour que la taille idéale de 1.7 m n'ait pas été respectée dans les faits lors de l'enrôlement et que les soldats mesuraient moins, ce qui abaisserait encore davantage le nombre de calories requises et du coup, l'ampleur de la logistique impliquée¹²⁴⁷.

D'autres pourraient faire valoir que tous les mouvements effectués dans une journée nécessitent un montant défini de calories et qu'une fois compilées, on arrive à un total beaucoup plus élevé. On parle par exemple d'une consommation de 1 Cal/min lorsqu'on dort, 1.29 Cal/min assis, 1.49 Cal/min lorsqu'on mange, 2.6 Cal/min en étant immobile debout, 3.40 Cal/min pour se laver et s'habiller, 5.68 Cal/min pour marcher, 18.58 Cal/min pour monter un escalier, etc.¹²⁴⁸

Partant de ces prémisses, on peut essayer d'établir la consommation moyenne de calories suivant les actions de bases d'un soldat *romain*¹²⁴⁹ — a. Dormir : 480 min à

¹²⁴⁶ *Indice de masse corporelle*. Notez que les *IMC* proposés ici sont ceux suggérés par *Santé Canada* (cf. : http://www.hc-sc.gc.ca/fn-an/nutrition/weights-poids/guide-ld-adult/bmi_chart-graph_imc-fra.php) pour qu'un individu reste dans la norme et évite les problèmes de santé reliés au poids. Nous n'avons malheureusement pas pu découvrir si ces valeurs restent valides pour les *Romains*. La logique nous pousse à croire que oui puisqu'il s'agit néanmoins de paramètres dépendants du métabolisme humain et non de l'époque. L'*IMC* n'est toutefois pas une science exacte; c'est davantage un point de référence qu'il ne faut jamais perdre de vue.

¹²⁴⁷ Il faut noter que, suivant le témoignage d'auteurs comme Procope (*Bell. Vand.* 1.2.3–4), on croit à l'habitude que les *Barbares* étaient plus grands que les *Romains* en règle générale. Sans vraiment y croire, nous conserverons la taille de 1.7 m en guise de taille moyenne pour un *Goth*.

¹²⁴⁸ Données tirées d'un tableau récapitulatif fourni par le *Département de l'armée américaine (Nutrition, 18-19)*.

¹²⁴⁹ Nous avons suivi lâchement l'horaire mentionné dans Engels (*Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 123) : 6 h de travail (au lieu du 8 h qu'il suggère; sur cette valeur voir *infra*), 6 h de repos, 2 h de marche (vitesse normale), 2 h d'activité, 8 h de sommeil.

Annexes – B

1.09 Cal/min; b. Manger/repos : 360 min à 1.49 Cal/min; c. Marcher : 360 min à 5.68 Cal/min¹²⁵⁰; d. Laver/debout/assis/etc. : 240 min à une moyenne de 1.5 Cal/min. Une fois les résultats compilés, nous arrivons avec une approximation grossière de 3 464 Cal par période de 24 h. La valeur pour les calories dépenser durant la marche pourrait être augmentée jusqu'à 10.06 Cal/min environ (effort requis pour jouer au football) si l'on veut prendre en compte l'effort de transporter le bagage/rations/armes du soldat¹²⁵¹, auquel cas on se retrouverait avec une consommation de 5 041.2 Cal par période de 24 h.

Comme nous l'avons mentionné ci-haut, on s'entend pour dire qu'un homme de l'époque ancienne pouvait faire avec 2 500 à 3 000 Cal par jour dans la plupart des situations. 4 000 Cal serait sans doute la limite haute pour un soldat *romain* en marche. Une dépense de 5 000 Cal devait être exceptionnelle; les soldats *romains* auraient rapidement épuisé leurs provisions avec un tel besoin calorique sur une longue période puisqu'il s'agit presque du double de ce qu'un soldat retirait de sa ration régulière. Qui plus est, en se rappelant que le maximum qu'un soldat pouvait porter sur son dos était environ 17 jours de rations régulières¹²⁵² (en plus d'autres équipements et armures), une dépense calorique de 5 000 Cal aurait presque coupé de moitié la distance qu'il aurait pu parcourir sans devoir s'arrêter pour faucher du blé ou chercher des provisions.

De ce fait, en ce qui concerne le poids d'une ration quotidienne, Roth l'évalue entre 1 kg (2.2 lb) et 1.3 kg (2.86 lb) pour un apport calorique allant de 3 000 à 3 390 Cal¹²⁵³.

¹²⁵⁰ Il s'agit du temps consacré au « travail », soit une période de 6 h. Elle pouvait sans doute être beaucoup plus longue dans certains cas, ce qui ne ferait qu'augmenter le total de calories nécessaires.

¹²⁵¹ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 72-77. Ce serait environ 95.5 lb supplémentaires.

¹²⁵² Il s'agissait d'un poids considérable à porter, environ 43 lb pour la nourriture seulement, selon les estimations de Roth (cf. *Ibid.*, 77; Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 166). On mentionne ailleurs que 3 jours de rations étaient usuel (Davies, *Service in the Roman Army*, 187).

¹²⁵³ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 42-43, 67. Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 167) chiffre la ration entre 981 g et 1.3 kg. Pour revenir au 5 000 Cal, cela voudrait dire qu'il aurait fallu plus de 2 kg de nourriture par jour par soldat pour

Annexes – B

Pour notre évaluation de 2 500 Cal, cela reviendrait à environ 0.81 kg (1.78 lb)¹²⁵⁴. Ainsi, 1.78 lb et 2.86 lb constituent les bornes entre lesquelles effectuer nos calculs pour pouvoir découvrir le minimum de nourriture nécessaire aux soldats qui formaient le groupe d'Alaric. Ce qui veut dire que, suivant ces hypothèses, une armée de 25 000 hommes aurait eu besoin de 44 500 lb à 71 500 lb de nourriture quotidiennement, alors qu'une armée de 50 000 hommes en demandait entre 89 000 lb et 143 000 lb.

(2) Animaux

Les animaux présentent les mêmes problèmes logistiques, mais d'une tout autre envergure. Si nous nous basons sur le récit de Claudien¹²⁵⁵, Alaric disposait d'une cavalerie capable de faire face à Stilicon¹²⁵⁶. On ne sait pourtant rien des animaux de traits qu'il traînait sûrement derrière lui. L'un des seuls indices dont nous disposons est l'allusion aux trésors perdus et aux femmes capturées après la bataille de Pollentia. Nous interprétons ce passage comme une référence cachée au fait qu'Alaric venait d'y perdre ses provisions et une escorte de serviteurs¹²⁵⁷; il devait donc avoir avec lui des animaux pour transporter ces « trésors ». L'autre indice provient de Zosime et concerne les années 407 et 408. Ce dernier nous apprend qu'Alaric alla monter ses tentes à Emona pour faire pression sur Stilicon, puis en Étrurie après ses négociations avec

permettre une telle dépense énergétique. Donc, une marche forcée n'était pas nécessairement avantageuse dans toutes les situations; il fallait être assuré de pouvoir s'approvisionner plus souvent sur sa route si l'on voulait surprendre l'ennemi, ou même se rendre jusqu'à lui.

¹²⁵⁴ Cela pouvait facilement être accompli en réduisant la quantité de blé à aussi peu que 650 g (1.43 lb) sous forme de biscuit sec pour un apport de 1 950 Cal. La quantité de protéine dérivée de 160 g (0.35 lb) de viande (rôtie ou salée) restait la même, soit entre 15-30 g pour 640 Cal. Le reste était secondaire en réalité, même si on sait bien que les soldats n'étaient pas fervents de biscuits, qu'ils jouissaient d'un menu riche et varié et qu'ils auraient sans doute exigé aussi de l'huile d'olive et du sel (Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 43; Davies, *Service in the Roman Army*, 187-206). Reste que, ils auraient facilement pu survivre avec 2 500 Cal en campagne.

¹²⁵⁵ Claud. *Bell. Get.*

¹²⁵⁶ Et cela seulement s'il ne s'agit pas d'un *topos* rhétorique qui aurait pu avoir eu comme objectif de montrer que Stilicon avait dû affronter un ennemi d'une puissance égale à la sienne.

¹²⁵⁷ Même interprétation chez Burns, *Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 191.

Annexes – B

le Sénat¹²⁵⁸. Ces tentes s'apparentaient certainement à celles des légionnaires de la République qui pesaient 88 lb chacune et qui devaient être transportées par des animaux¹²⁵⁹. Donc, si, comme Engels, on estime 1 animal de trait pour chaque 50 hommes environ, cela voudrait dire qu'un groupe de 40 000 soldats avait avec lui un minimum de 800 animaux pour transporter son bagage¹²⁶⁰. Si l'on prend plutôt l'estimation de Roth et Goldsworthy, on aurait alors près de 5 000 animaux pour le même nombre de personnes. Comme dans l'ensemble de la thèse, nous prendrons le plus petit nombre afin de calculer le minimum qu'aurait nécessité une armée comme celle d'Alaric. Ce minimum reste tout de même impressionnant, tous points considérés.

En effet, même le plus petit animal de trait mange et boit considérablement plus qu'un humain. La logistique rattachée au fait d'avoir un train de bagages dénombrant 800 mules au départ est considérable. Rajoutons à cela que, contrairement à l'homme, ces animaux ne peuvent pas être surtaxés outre mesure au risque de les compromettre définitivement. On ne peut donc leur demander de fournir un effort soutenu sans les

¹²⁵⁸ Zos. 5.29.1; 42.2.

¹²⁵⁹ Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 77) estime le poids total de l'équipement à 145 kg (319.7 lb) par *contubernium*, c'est-à-dire par groupe de 8 hommes (aussi chez Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 290). Il lance ensuite l'hypothèse qu'au temps de la République, on retrouvait 1 mule pour 8 hommes, ce qui est beaucoup plus que l'estimation d'Engels d'une mule pour 50 hommes (Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 17). Dans nos calculs, nous prendrons l'estimation d'Engels, tout simplement parce qu'il s'agit d'une estimation à la baisse et nous permettra de calculer le minimum. Aussi, il y a au moins certains exemples, comme celui offert par Thompson (« *Early Germanic Warfare*, » 2) au sujet d'Aristus en 499 (15 000 hommes et 520 chariots), qui sont plus près d'Engels que de Roth...

¹²⁶⁰ Shean, « *Hannibal's Mules: The Logistical Limitations of Hannibal's Army and the Battle of Cannae, 216 B.C.* », 171. En réalité, il fallait bien plus que 800 animaux. Si on commence avec le nombre 800 comme point de départ, il faut encore prendre en compte que ces animaux devaient porter leur propre nourriture en plus de celle de l'armée (du moins, certainement le grain). En estimant que chacun d'eux mangeait au minimum 4.4 lb de grain par jour, et qu'il ne pouvait porter qu'une charge maximale de 300 lb, on atteint le maximum très tôt.

Par exemple, si chaque bête portait sa charge de grain pour un voyage de 10 jours minimums, elle n'aurait pu porter que 256 lb d'autres matériels. Si l'armée partait pour 20 jours, chaque animal n'aurait pu porter que 212 lb d'autres matériels, etc. Nous l'expliquerons plus en détail ci-dessous, mais notons dès maintenant que, plus une armée s'attendait de rester longtemps en campagne, plus elle avait besoin d'animaux de trait pour transporter ses provisions.

Annexes – B

laisser bénéficier d'un repos considérable à la fin de la journée¹²⁶¹. Notons encore que les chevaux sont très difficiles à satisfaire, que les bœufs sont lents, et que les mules et les ânes sont difficiles à manœuvrer et requièrent des conducteurs. Un train de bagages demandait donc une planification considérable et, une fois en campagne, une attention constante. Il s'agissait sans l'ombre d'un doute de l'élément le plus important d'une armée efficace, tout en étant le plus vulnérable.

Pour revenir aux animaux, plusieurs sont d'avis que la mule l'emporte haut la main¹²⁶². Elle peut facilement suivre la vitesse des soldats, elle est endurante et mange moins que le cheval ou le bœuf¹²⁶³. Elle peut tirer un charriot à deux ou quatre roues au besoin ou porter sa charge dans des paniers, auquel cas elle est plus facile à manœuvrer sur des sentiers difficiles. Pour toutes ces raisons, nous croyons juste de dire que la mule aurait été le moyen préconisé pour les déplacements d'Alaric¹²⁶⁴. On pourrait encore avancer d'autres arguments. D'abord, Alaric eut à marcher à travers un parcours très accidenté; utiliser des charriots sur ce genre de parcours aurait été un inconvénient supplémentaire, voire un ralentissement considérable¹²⁶⁵. En plus, Alaric

¹²⁶¹ On parle généralement de 4-5 heures de sommeil pour une mule (Landels, *Engineering in the Ancient World*, 171).

¹²⁶² Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 293; van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 51-52, 72-73; Marvin, « Logistics and Transportation »; Dixon et Southern, *The Roman Cavalry*, 2013, 234; Malmberg et Bjur, « Movement and Urban Development at Two City Gates in Rome: the Porta Esquilina and Porta Tiburtina », 369.

¹²⁶³ Shean, « Hannibal's Mules: The Logistical Limitations of Hannibal's Army and the Battle of Cannae, 216 B.C. », 170-171; Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 294.

¹²⁶⁴ Il faut prendre compte néanmoins que certains érudits croient que l'armée romaine était souvent obligée de faire avec ce qu'elle trouvait dans les villes et villages et que son mode de transport était rarement compatible avec l'efficacité des bêtes dont elle disposait... (Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 294).

¹²⁶⁵ Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 23. Shean (« Hannibal's Mules: The Logistical Limitations of Hannibal's Army and the Battle of Cannae, 216 B.C. », 170) fait la même remarque pour le cas d'Hannibal et mentionne en plus que les mules étaient surtout utilisées en Grèce et en Italie, ce qui cadre parfaitement bien ici (aussi chez: van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 73). Certains des plus grands généraux de l'Antiquité n'aimaient tout simplement pas voyager avec des charriots, comme Alexandre, Hannibal ou César (Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 22-23; Shean, « Hannibal's Mules: The Logistical Limitations of Hannibal's Army and the Battle of Cannae, 216 B.C. », 169). Pour sa part, Marvin (« Logistics and

Annexes – B

n'aurait pas pu voyager rapidement avec un train de bagages imposant qui comportait plusieurs charriots tirés par des bœufs¹²⁶⁶. Ensuite, Claudien ne mentionne l'usage des

Transportation ») souligne que les roues et les essieux des charriots cassaient souvent, même sur les routes pavées.

¹²⁶⁶ Les meilleures estimations avancent qu'un chariot à 2 ou 4 roues, tiré par une paire de bœufs, n'aurait pu couvrir que 14-20 km par jour dans des conditions idéales (Kehne, « War and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West », 328; ou 15-32 km selon Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 211). C'est dire qu'un bœuf ne se déplaçait qu'à une vitesse moyenne de 3.22 km/h pour un maximum de 6 heures (Shean, « Hannibal's Mules: The Logistical Limitations of Hannibal's Army and the Battle of Cannae, 216 B.C. », 170; Raepsaet, « Land Transport, Part 2: Riding, Harness, and Vehicles », 586; estimations plus généreuses chez Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 293 et; Gianfrotta, « La vie di comunicazione », 312). Cela aurait effectivement ralenti la progression de l'armée d'Alaric de beaucoup. P. ex., un voyage *Stobi-Aquileia* qui aurait pris environ 39 jours avec des mules, aurait pris 75.4 jours minimum avec des bœufs (selon ORBIS, et donc, dans des conditions idéales suivant une estimation de 18.2 km par jour).

En outre, Goldsworthy (*The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 293) estime qu'un bœuf devait brouter au moins 6 heures après une journée de travail, et une 1 heure le matin avant de commencer, ce qui enlevait déjà 7 heures à l'horaire. Même en estimant que les soldats n'auraient dormi que 5 heures par nuit, il ne resterait que 12 heures dans la journée pour marcher. Il faut encore enlever au moins 1 heure minimum pour laisser l'armée quitter le camp, 1 heure minimum pour les deux repas de la journée, encore 2 heures minimum pour laisser manger les chevaux/mules et repartir la colonne, et 1 heure encore pour remonter le camp (ce qui se serait fait plus tôt durant l'hiver). Ainsi, 17 heures (minimum) de la journée aurait été dédiée à autre chose que marcher, ce qui veut dire qu'il n'aurait resté que 7 heures (maximum) pour voyager.

Malgré cela, Hall (« Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy, » 253, note 14; 254) a proposé qu'Alaric aurait disposé de 15 000 chariots tirés par des bœufs pour l'expédition de 399-403 (selon sa datation). De plus, il croit qu'un chariot demandait l'assistance de 6 paires de bœufs (ce qui ferait monter le total à un nombre impossible de 180 000 bœufs pour tirer 15 000 chariots). Inutile de dire que cela nous semble simplement insensé comme manière de voyager à travers les montagnes de la Grèce et des Alpes. En effet, il faudrait laisser plus de 20 m par chariot pour prendre en compte l'espace de six bœufs de profondeur plus le chariot (au moins 3 m/bœuf et 3 m pour le chariot). En l'occurrence, une file 15 000 chariots, même si on était parvenu à la faire progresser en file de deux (ce qui nous semble optimiste), se serait allongée sur 150 km. Et même si l'armée d'Alaric s'était divisée en plusieurs détachements, la progression de chacun des détachements aurait été pénible au mieux avec autant de bœufs à manœuvrer et à nourrir.

Annexes – B

charriots qu’au moment des affronts en Grèce en 395¹²⁶⁷ et 397¹²⁶⁸; il n’y fait plus allusion dans ses textes sur la guerre des *Goths* et le panégyrique à l’occasion du 6^e consulat d’Honorius. Rendu-là, le poète parle plutôt de positions fortifiées (près du pont à Milan¹²⁶⁹, puis dans les montagnes près de Verona¹²⁷⁰). Tous ces éléments tendent à supporter l’hypothèse qu’Alaric disposait d’un train de bagages facile à manœuvrer et relativement rapide. Par conséquent, il faudrait rayer les bœufs de la liste.

Partant de ces considérations, la plupart des érudits s’entendent pour dire que les animaux de trait (chevaux et mules) nécessitaient environ 9 kg (19.8 lb) de fourrage, à raison de 2.2-2.7 kg (4.8-6 lb) d’orge et 4.5-6.8 kg (9.9-15 lb) de foin¹²⁷¹, en plus de

¹²⁶⁷ Claud. *Con. Ruf.* 125–130. Nous l’avons déjà dit, Claudien ne mentionne jamais Alaric dans ce texte contemporain des évènements; il faut attendre son *Bell. Get.* (513-517), produit près d’une décennie après les affronts en Grèce, pour voir le nom d’Alaric marié à ces anciennes batailles. C’est plutôt chez Zosime (5.7.1-2) que l’on peut plus directement associer Alaric à ces évènements. Nous notons aussi que le passage de Claudien témoigne d’une approche très *romaine* à ce camp fortifié : doubles fossés couronnés de pieux de bois, le tout protégé de chariot couvert de peaux (pour les chariots comme palissade, voir: Maur *Strat.* 12.22, 12c).

¹²⁶⁸ Claud. *IV Cons. Hon.* 465.

¹²⁶⁹ Claud. *VI Cons. Hon.* 456–457, 481.

¹²⁷⁰ Claud. *VI Cons. Hon.* 238–239.

¹²⁷¹ Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 168) mentionne aussi qu’un cheval avait besoin, en moyenne, de 4 à 5 heures pour brouter le foin nécessaire, alors que Dixon et Southern (*The Roman Cavalry*, 2013, 208) soulignent qu’il valait mieux nourrir les chevaux 3-4 fois par jour plutôt qu’une seule fois. Cela en soi demandait certainement un temps considérable à n’importe quelle armée en marche, ne serait-ce que le temps pour arrêter et repartir la colonne (*infra*).

Annexes – B

22.75-36.4 L d'eau¹²⁷². Pourtant, nous élaborerons notre modèle à partir des estimations révisées à la baisse de Roth au sujet des mules¹²⁷³. Roth prend la peine de souligner que 2 kg (4.4 lb) d'orge par jour était sans doute suffisant et que le reste de la diète pouvait provenir de l'herbe/foin¹²⁷⁴. Ainsi, selon lui, l'armée n'aurait eu qu'à transporter 4.4 lb de nourriture par mule par jour, pourvu que le fourrage fût suffisant sur la route¹²⁷⁵.

ii) Quantité de nourriture vs. Animaux de trait¹²⁷⁶

En guise de base à notre modèle de calcul, nous admettrons qu'Alaric aurait eu avec

¹²⁷² Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 168-169; Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 64; Kehne, « War and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West », 352. Engels (*Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 18) avance plutôt une moyenne de 10 lb de foin (≈4.54 kg) et 10 lb de grain par jour par animal, en plus de 8 gallons d'eau (≈30.1 L). Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 64–66) estime qu'un cheval avait besoin en moyenne de 2.5 kg (5.5 lb) d'orge et de 7 kg (15.4 lb) de foin (ou de 14 kg [31 lb] d'herbe), en plus de 30 L d'eau. Il croit aussi que ces nombres auraient pu être réduits considérablement lors d'une campagne militaire ou d'une guerre (ibid.). Marvin (« Logistics and Transportation ») semble pourtant d'un avis contraire : « While humans laboring or marching can operate on less than the optimum caloric intake of three thousand to thirty-six hundred calories a day for some time, animals cannot [...] »

¹²⁷³ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 66. Ce dernier estime leur ration au ¾ de celle des chevaux; c'est-à-dire en moyenne 2 kg (4.4 lb) de grain et 6 kg (13.2 lb) de foin (ou 12 kg [26.5 lb] d'herbe fraîche), en plus de 20 L d'eau. Encore une fois, il s'agirait d'une ration « optimale ».

¹²⁷⁴ Ibid. Kehne (« War and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West, » 352) avance aussi peu que 1.5 kg (3.31 lb).

¹²⁷⁵ Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 206–207), Kehne (« War and Peacetime Logistics: Supplying Imperial Armies in East and West, » 359) et van Tilburg (*Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 72) estiment la capacité d'une mule à 300 lb (ou 136 kg); avec une telle charge, une mule aurait été en mesure de couvrir près de 50 km dans une journée. Toutefois, ni Roth ni Kehne ne disent s'ils ont enlevé le poids des sacs/paniers dans cette estimation de 300 lb. Chez Goldsworthy (*The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 293), par exemple, on estime qu'une mule était capable de porter en moyenne 200 lb, mais seulement 152 lb de matériel une fois soustraits les sacs/paniers (≈48 lb).

¹²⁷⁶ Engels (*Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 22, note 35) fournit la formule suivante pour trouver le nombre d'animaux de trait nécessaire à une armée, suivant le nombre de jours (d) passés en campagne : $N = (d[a+b+c] - [yz+200x]) / (250 - [d(e+f+g)])$. On peut modifier cette formule en enlevant les variables 'c' et 'g' qui représentent la quantité d'eau à transporter considérant que l'armée d'Alaric se serait déplacée le long des cours d'eau et à proximité des villes. On peut aussi

Annexes – B

lui 25 000 personnes¹²⁷⁷. En y allant de la plus basse estimation possible (1.78 lb par jour de ration), on arrive à un total de 44 500 lb de nourriture par jour pour les hommes¹²⁷⁸. En partant des prémisses déjà établies que cette nourriture n'était portée que par des mules munies de paniers, cette armée aurait eu besoin de 148 mules pour transporter une seule journée de ration pour ses soldats¹²⁷⁹. Ajoutons à cela 39 930 lb de grain par jours pour 7 260 chevaux¹²⁸⁰, et 2 200 lb de grain pour les 500 mules

augmenter la valeur '250' à '300' puisqu'elle représente la capacité d'une mule qui, on l'a vu, pouvait aller jusqu'à 300 lb.

Les variables 'a' et 'b' représentent la quantité de nourriture nécessaire (en lb) pour l'armée et les animaux. Les variables 'e' et 'f' se tiennent pour la quantité de grain et le fourrage d'un animal de trait (en lb). Les variables 'y', 'z' et 'x' sont placées dans l'équation lorsque l'armée disposait de porteurs (y) et de chevaux (z) qui auraient transporté de la nourriture (x). Là aussi, on pourrait augmenter la capacité des chevaux de 200 lb à 400 lb (telle que déterminée par van Tilburg (*Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 72).

Enfin, une fois modifiée, on arrive à la formule suivante : $N = (d[a+b]) / (300 - [d(e+f)])$. Cette formule prend pour acquis que les soldats ne portaient pas leurs 17 jours de ration, qu'aucun esclaves/porteurs/chevaux n'auraient transporté de nourriture, et que les cavaliers ne transportaient pas 3 jours de ration avec eux (comme suggéré par Maur. *Strat.* 1.2).

Si l'on désire entrer ces variables dans l'équation, on aurait alors : $N = (d[a+b] - [s30.3] - [p80] - [c5.34] - [C400]) / (300 - [d(e+f)])$. Cette formule prend en compte le nombre de soldats (s) portant 17 jours de ration (30.3 lb), de cavaliers (c) portant 3 jours de rations (5.34 lb), de chevaux (C) portant une charge maximale de 400 lb, de même qu'un certain nombre de porteurs (p) transportant une charge maximale de 80 lb (telle que déterminée par Engels [*Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 17; voir toutefois Landels qui parle de 60 lb [Landels, *Engineering in the Ancient World*, 171]).

¹²⁷⁷ On l'a vu (*supra*), Heather estime qu'il s'agissait de 20 000 soldats en 401, et de 40 000 soldats en 410. Ce dernier omet de prendre en compte les servants/esclaves dans les deux cas. Les meilleures estimations avancent que le ratio était de 1 servant pour 4 soldats (Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 114). Cela donnerait respectivement des armées de 25 000 et 50 000 personnes.

¹²⁷⁸ $25\ 000 \times 1.78\ \text{lb} = 44\ 500\ \text{lb/jour}$. Pour l'an 410, le total aurait été de : $50\ 000 \times 1.78\ \text{lb} = 89\ 000\ \text{lb/jour}$.

¹²⁷⁹ $44\ 500\ \text{lb} \div 300 = 148\ \text{mules}$. Pour l'an 410, il aurait été question de 296 mules pour une seule journée de campagne.

¹²⁸⁰ Ce nombre de chevaux n'est qu'une hypothèse sans assise solide, autre que le ratio de 3:1 (ou 33%) suggéré par Elton (*Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, 105-106) et Wheeler (« The Army and the Limes in the East », 262); c'est-à-dire 1 cavalier pour chaque 3 soldats d'infanterie. En découle que sur 20 000 soldats, environ 6 600 auraient été des cavaliers. Naturellement, d'autres chercheurs avancent d'autres pourcentages, comme Hall ("Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy," 254) qui nourrit le fantasme qu'une armée de 15 000 hommes dénombrerait 75 000 chevaux, ce qui donne le ratio démesuré de 5:1 ou 500%.

Annexes – B

nécessaires à transporter l'équipement¹²⁸¹, et l'on se retrouve avec 293 mules¹²⁸² supplémentaires (et donc 441 mules en tout) pour transporter la quantité minimale de nourriture nécessaire pour une seule journée de campagne.

À partir de là, on peut choisir deux options : 1. Les mules qui transportaient cette nourriture ne portaient que leurs propres rations de grain (2 kg ou 4.4 lb) et broutaient les champs pour le reste; 2. Les mules portaient la totalité de leurs rations (8 kg ou 17.6 lb)¹²⁸³. Ce détail fait une énorme différence sur le nombre de mules nécessaires.

Si l'on y va de calculs avec la première option, tout en excluant les porteurs, les

On sait aussi qu'une armée de campagne apportait un certain nombre de chevaux de rechanges pour couvrir ses pertes. Haldon (*Warfare, State and Society In The Byzantine World, 565-1204*, 142–143) avance une série de pourcentages; 5%, 6%, 10%, 20% et 100%. En estimant que 10% était un minimum raisonnable (Haldon [ibid., 288] opte à la fin pour 25%), on pourrait croire que 6 600 cavaliers auraient eu besoin d'un minimum de 7 260 chevaux. Certes, si l'on estime que chaque cavalier avait au moins une monture de rechange avec lui en campagne, cela donnerait environ 13 200 chevaux. On a donc ici un écart considérable. Nous préférons cependant y aller de l'hypothèse la plus prudente dans le but d'arriver à un minimum, d'où les 7 260 chevaux mentionnés ci-haut. Donc, considérant que chaque cheval demandait 5.5 lb de grain par jour, on arrive à 39 930 lb/jour.

Qui plus est, ces montures de rechanges étaient certainement chargées de provisions, aidant ainsi aux mules à porter le fardeau. On a vu qu'Engels et Goldsworthy pensent qu'un cheval aurait été en mesure de porter 200 lb, alors que van Tilburg mentionne 400 lb. Nous optons pour la seconde option, dans le but avoué de trouver le minimum de mules requises pour le voyage. Il faudra donc entrer ces nombres dans l'équation au moment opportun.

Enfin, puisqu'il faudrait également calculer les besoins d'une armée de 40 000 soldats (selon Heather), notons qu'il serait question de près de 13 200 cavaliers et de 14 520 chevaux. La quantité de grain pour ces bêtes serait fixée à un minimum de 79 860 lb/jour.

¹²⁸¹ On a vu qu'Engels estime le ratio mule/hommes à 1:50, et donc : $25\,000 \div 50 = 500$ mules. À 4.4 lb de grain minimum par jour par mule, on arrive à 2 200 lb/jour.

Bien sûr, ce nombre pourrait facilement être décuplé si l'on utilisait à sa place le ratio de 1:8 proposé par Roth et Goldsworthy, auquel cas nous aurions plutôt 3 125 mules pour une seule journée de campagne, et donc plus de 13 750 lb de grain à transporter pour nourrir ces mules durant cette seule journée.

¹²⁸² $N = (1 \times [44\,500 + 39\,930 + 2\,200]) / (300 - [1 \times 4.4]) = 293$ mules supplémentaires. À titre comparatif, le ratio proposé par Roth (1:8) donnerait : $N = (1 \times [44\,500 + 39\,930 + 13\,750]) / (300 - [1 \times 4.4]) = 332$ mules supplémentaires.

¹²⁸³ Il faut encore inclure la pleine ration des chevaux dans l'équation ($5.5 \text{ lb} + 15.4 \text{ lb} = 20.9 \text{ lb}$ minimum par cheval; $7\,260 \times 20.9 \text{ lb} = 151\,734 \text{ lb/jour}$) si l'on veut vraiment simuler les besoins d'une armée de campagne qui ne voulait pas s'arrêter pour se réapprovisionner.

Annexes – B

soldats et les chevaux de l'équation, les 25 000 hommes auraient eu besoin d'un minimum de 15 470 mules pour une campagne de 30 jours¹²⁸⁴. Plusieurs doutent fortement qu'un nombre aussi important de mules aient pu être rassemblées dans la réalité¹²⁸⁵. Et ce nombre augmente tellement si l'on choisit la seconde option que nous arriverions à une impossibilité logistique¹²⁸⁶. En effet, au 17^e jour de campagne, une mule aurait englouti le total de son bagage pour son propre usage (suivant le scénario qu'elle ne mangeait que ce qu'elle portait). La limite temporelle était donc fixée à 17 jours par la force de l'équation mathématique; une armée ne pouvait pas espérer se rendre au-delà de ce nombre si elle comptait se nourrir uniquement de ce qu'elle transportait, auquel cas elle aurait eu besoin d'un total tout à fait impossible de 4 356 972 mules rendu au 17^e jour¹²⁸⁷.

En effectuant la même série de calcul, mais en insérant cette fois les soldats¹²⁸⁸,

¹²⁸⁴ $N = (30 \times [44\,500 + 39\,930 + 2\,200]) / (300 - [30 \times 4.4]) = 15\,470$ mules. Notons que pour une armée de 50 000 personnes, le total de mules nécessaires semble démesuré : $N = (30 \times [89\,000 + 79\,860 + 4\,400]) / (300 - [30 \times 4.4]) = 30\,939$ mules = impossibilité logistique.

Notez aussi que pour un voyage de 17 jours, 6 540 mules auraient été nécessaires : $N = (17 \times [44\,500 + 39\,930 + 2\,200]) / (300 - [17 \times 4.4]) = 6\,540$ mules.

¹²⁸⁵ Peddie, *The Roman War Machine*, 50; Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 292.

¹²⁸⁶ $N = (30 \times [44\,500 + 151\,734 + 8\,800]) / (300 - [30 \times 17.6]) = 26\,978$ mules.

¹²⁸⁷ $N = (17 \times [44\,500 + 151\,734 + 8\,800]) / (300 - [17 \times 17.6]) = 4\,356\,972$ mules! En réalité, une armée ne pouvait pas tenir 17 jours sans se réapprovisionner. Même pendant 9 jours, on reste avec un nombre considérable de 13 032 mules; pendant 7 jours, 8 118 mules; pendant 5 jours, 4 836 mules.

Donc, une armée qui dénombrait au départ 25 000 personnes, 7 260 chevaux et 500 mules, et qui espérait transporter toute sa nourriture avec des mules – y compris la nourriture des bêtes – n'aurait pu voyager que pendant 5 à 9 jours avant d'être confronté à une impossibilité logistique. Si ces calculs démontrent bien une chose, c'est l'importance du pillage/réquisition/fauchage ou d'une ligne d'approvisionnement pour venir alléger ces nombres (Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 292; Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 295).

¹²⁸⁸ Comme nous l'avons déjà mentionné, nous tenons pour acquis que l'armée d'Alaric (pour l'an 401) totalisait en tout 20 000 hommes armés au maximum, parmi lesquels se trouvait un minimum de 6 600 cavaliers.

Dans le calcul qui suit, nous avons estimé que seulement 13 400 soldats devaient pouvoir transporter 17 jours de ration avec eux (c.-à-d. 30.3 lb). En effet, aucun cheval n'aurait été en mesure de porter son cavalier (150 lb en moyenne, plus armes, armure et selle) en plus de ses rations (30.3 lb). Nous avons donc soustrait 6 600 cavaliers au total des soldats qui auraient pu porter 17 jours de ration. Nous avons

Annexes – B

porteurs et chevaux, le résultat est un peu plus encourageant. Pour la première option, un voyage de 30 jours était réalisable avec une contribution de 9 676 animaux, ce qui pourrait sembler faisable à la limite¹²⁸⁹. La seconde option est plus problématique, bien sûr, puisque 30 jours étaient mathématiquement impossibles. Donc, pour un voyage maximal de 17 jours, Alaric aurait eu besoin de plus de 3 140 393 mules¹²⁹⁰. Ainsi, on se rend compte que ce n'était pas possible de transporter toute sa nourriture bien au-delà du 10^e jour¹²⁹¹.

On arrive ici à une vérité imparable. Comme Haldon¹²⁹² l'explique bien dans son étude, une armée ne pouvait pas rester en campagne bien longtemps au risque de voir ses bêtes engloutir toutes les provisions. Ce dernier a d'ailleurs dressé plusieurs tableaux très révélateurs de la consommation au détriment de l'efficacité¹²⁹³. Il s'avère qu'après 9 jours de voyage, l'efficacité des bêtes chute exponentiellement, ne serait-ce qu'en vertu du nombre nécessaire pour voyager après cette période¹²⁹⁴. Comme on vient de le voir, même en supposant que chaque homme portait avec lui 17 jours de

cependant inclus dans l'équation que chaque cavalier aurait porté un minimum de 3 jours de ration (5.34 lb) avec lui, tel que stipulé dans les manuels militaires (Maur. *Strat.* 1.2).

Il faut surtout dire que nous ne croyons pas qu'Alaric se soit aventuré en Italie avec un si grand nombre d'hommes, que ce fût en 401 ou en 408. Nous rappelons qu'un maximum de 10 000 soldats (incluant 3 333 cavaliers environ) semble bien plus réaliste, et donc une armée de 12 500 hommes maximum (en y ajoutant les servants). En tout cas, il s'agit d'une opinion partagée par Burns (*Barbarians Within the Gates of Rome: A Study of Roman Military Policy and the Barbarians, ca. 375-425 A.D.*, 192), Halsall (*Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, 120–131), Lee (*War in Late Antiquity*, 96) et Schmidt (*Le royaume wisigoth de Toulouse*, 12).

¹²⁸⁹ $N = ([30 \times (44\,500 + 39\,930 + 2\,200)] - [13\,400 \times 30.3] - [5\,000 \times 80] - [6\,600 \times 5.34] - [660 \times 200]) / ([300 - (30 \times 4.4)]) = 9\,676$ mules.

¹²⁹⁰ $N = ([17 \times (44\,500 + 151\,734 + 8\,800)] - [13\,400 \times 30.3] - [5\,000 \times 80] - [6\,600 \times 5.34] - [660 \times 200]) / ([300 - (17 \times 17.6)]) = 3\,140\,393$ mules.

¹²⁹¹ Alaric aurait eu besoin de 8 686 mules au 10^e jour.

¹²⁹² Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 170; aussi Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 18-19.

¹²⁹³ Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 287-292.

¹²⁹⁴ *Ibid.*, 292; Engels, *Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 19; Marvin, « Logistics and Transportation ».

Annexes – B

rations¹²⁹⁵, en plus de 5 000 porteurs à 80 lb chacun, les animaux auraient tout de même eu besoin de porter 20 jours de nourriture pour pouvoir maintenir l'armée en marche durant 30 jours. Bien que cela n'était pas impossible en théorie, l'exploit restait infaisable en réalité¹²⁹⁶.

À un moment ou l'autre, une armée n'avait plus que deux options. Soit elle finissait par se rabattre sur une ligne d'approvisionnement si elle espérait survivre plus de 30 jours en campagne, soit elle vivait de réquisition, de pillage et de fauchage¹²⁹⁷. Si elle décidait de vivre à même le territoire qu'elle envahissait, elle prenait un risque considérable. En effet, en choisissant cette option, elle devait s'assurer d'envoyer plusieurs milliers d'hommes pour faucher/piller chaque jour pour produire les rations nécessaires. Plus le temps passait, plus le rayon de provisions potentielles s'agrandissait, de telle sorte qu'après seulement quelques semaines, une partie de l'armée (souvent la cavalerie)¹²⁹⁸ aurait été absente pour une bonne période de temps. Enfin, dépendant de la saison, la cueillette de provisions aurait pu être très problématique, forçant les ramasseurs à s'aventurer toujours plus loin pour trouver le strict minimum, ce qui aurait rendu l'ensemble de l'armée plus vulnérable aux attaques et aux embûches¹²⁹⁹.

iii) Colonne militaire des *Goths* (401-402)

Ayant établi au moins deux choses ci-dessus (l'absence de bœuf et le total des effectifs

¹²⁹⁵ Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 166; Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 77.

¹²⁹⁶ « [...] [B]ut it is clear that, for an army to attempt to carry all its supplies with it [...] for more than a few days was virtually impossible, if only because there were limits on the number of pack-animals available. The law of diminishing returns applies quite mechanically here [...] » (Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 292).

¹²⁹⁷ Goldsworthy, *The Roman Army at War: 100 BC - AD 200*, 287.

¹²⁹⁸ Rappelons-nous que c'est exactement ce qui se produit à Andrinople alors que les *Goths* ont été surpris sans leur cavalerie (Elton, *Warfare in Roman Europe, AD 350-425*, 79).

¹²⁹⁹ La bataille de Pollentia pourrait peut-être s'expliquer ainsi. On n'aurait pas besoin de recourir à la religion pour trouver une raison à l'attaque de Stilicon. Cela expliquerait aussi qu'Alaric avait pu y conserver l'ensemble de sa cavalerie.

Annexes – B

à au moins 25 000 hommes, 7 260 chevaux et 500 mules, en 401), on peut maintenant se lancer dans la suite du modèle, à savoir la vitesse de déplacement d'Alaric suivant la distance parcourue et le temps que cela lui prit.

Afin de clarifier nos a priori, il est cependant de nouveau nécessaire d'exposer les paramètres de notre modèle. L'axiome le plus important dans nos calculs est que la longueur (et donc la largeur) de la colonne de marche est directement reliée à la vitesse d'une armée et qu'il faut en déterminer les dimensions avant de s'aventurer plus loin. Beaucoup dépendaient des routes, de leurs largeurs et de leurs conditions.

(1) Routes

Il est communément admis que les routes de l'Empire romain figurent en haut de liste des raisons qui ont fait de l'armée *romaine* une machine aussi efficace. Ce réseau de routes sillonnait l'ensemble des territoires sous la juridiction *romaine* et facilitait de beaucoup les réponses armées aux attaques ponctuelles, peu importe où elles se pointaient. Toutefois, on exagère souvent la vitesse réelle de déplacement des troupes *romaines*. Les *Romains* se déplaçaient rapidement pour l'époque, certes, mais il faut rester prudent dans les estimations. C'est ce qu'on va voir dans quelques instants.

Notons d'abord que la plupart des routes pavées se situaient en Italie ou ailleurs, près des grands centres¹³⁰⁰. Même les routes les plus empruntées, comme la *Via Egnatia*¹³⁰¹, n'étaient souvent que partiellement pavées¹³⁰². La majorité des routes populaires

¹³⁰⁰ Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 562-563, 567.

¹³⁰¹ La Via Egnatia fendait la Grèce sur toute sa largeur, à partir de Dyrrachium, et se rendait jusqu'à Constantinople. Elle est extrêmement importante pour les déplacements d'Alaric entre la Thessalonique et Constantinople, mais beaucoup moins en ce qui a trait à son voyage pour se rendre en Italie, comme on le verra bientôt.

¹³⁰² Elle faisait 6-6.7 m aux endroits non pavés, et 4.0-4.3 m là où elle l'était (Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 575). Van Tilburg (*Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 28) parle plutôt de 5.7 m de largeur pour la même route...

Annexes – B

faisaient généralement 4.1 m de largeur¹³⁰³, quoiqu'il n'était pas rare que certaines atteignent parfois entre 6 à 15 m¹³⁰⁴. D'autres pourtant, comme les routes qui serpentaient les cols montagneux ne faisaient que 3 m de largeur maximum, et parfois seulement 2 m¹³⁰⁵; comme le minimum était cependant fixé à 2.4 m¹³⁰⁶ de largeur, les routes ne faisant que 2 m devaient être assez rares.

Quoi qu'il en soit, il est faux de s'imaginer un réseau de routes en pierres taillées, sillonnant l'ensemble de l'Empire *romain*. La réalité était qu'une grande partie du réseau routier était en gravelles ou en terre battue. Leyerle rappelle justement à quel point la technologie de l'époque empêchait toute progression rapide sur terre, à un tel point que bien des gens préféraient voyager par mer¹³⁰⁷. Les animaux pouvaient facilement glisser sur le pavé et une route trempée était dangereuse sinon impraticable. Dans les faits, une armée aurait été obligée de ralentir ou de s'arrêter régulièrement pour réparer ses véhicules ou aider les animaux à tirer leurs charges dans les pentes¹³⁰⁸.

¹³⁰³ La Via Appia à 4.1-4.2 m servit de modèle au reste des routes *romaines* (Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 555, 563). Van Tilburg (*Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 31) argumente plutôt pour une largeur moyenne de 5-7 m dans l'ensemble de l'Empire. Notons encore que la Via Cassia et la Via Volsinii ne faisaient seulement que 3.8-3.9 m (Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 563). D'autres routes, comme la Via Tiburtina, Latina ou Nomentana avaient certains segments de routes qui rétrécissaient aussi jusqu'à 3.8 m (ibid.).

¹³⁰⁴ P. ex. la Via Salaria à 4.5-6 m, dont certains tronçons allaient jusqu'à 12 m (Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 562). La Via Aemilia faisait aussi jusqu'à 12 m par endroits (ibid., 568). La route publique près d'Emona faisait parfois 15 m (van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 28). van Tilburg souligne (ibid., 28–29) aussi que les routes étaient souvent flanquées de bandes non pavées qui faisaient augmenter la surface de la route à près de 50 m parfois. Cependant, certains chercheurs comme Macaulay-Lewis ("The City in Motion: Walking for Transport and Leisure in the City of Rome," 266–267) croient que la majorité des routes faisaient rarement plus de 10 m de largeur.

¹³⁰⁵ van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 17. Cela dit, la route qui traversait le passage du Grand-Saint-Bernard (près d'Aosta, dans les Alpes), faisait 4.4-5.0 m (Quilici, « Land Transport, Part 1: Roads and Bridges », 562).

¹³⁰⁶ van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 27.

¹³⁰⁷ Leyerle, « Mobility and the Traces of Empire », 114-115. Voir aussi Gianfrotta, « La vie di comunicazione ».

¹³⁰⁸ Voir par exemple la colonne de Trajan, où l'on voit clairement des soldats pousser ou agripper les roues des chariots (Le Bohec, *The Imperial Roman Army*, XIV-XV, figures 30 et 45).

Annexes – B

(2) Longueur de la colonne militaire

Comme nous venons de le mentionner, les routes faisaient en règle générale entre 4.1 m et 6 m. Il existait aussi des extrêmes, on l'a vu : une largeur de 2 m qui était assez rare, ou même 12 m et plus. Cependant, on pourrait commencer en estimant la longueur d'une colonne sur une route faisant une largeur de 12 m question d'y aller avec une figure maximale, ne serait-ce que pour apprécier la lenteur d'une armée imposante même si elle se déplaçait sur une route *romaine*.

Sur une route faisant 6 m de largeur, une armée aurait été en mesure de présenter une file de marche allant jusqu'à six soldats de largeur¹³⁰⁹, suivie de quatre cavaliers. Les mules/chevaux avec paniers auraient également été déployées quatre de largeur. On peut donc doubler ces nombres pour une route faisant 12 m. Considérant que l'on travaille depuis le début avec une armée de 25 000 personnes¹³¹⁰, 7 260 chevaux¹³¹¹ et 500 mules¹³¹², la colonne, au tout début de l'expédition, se serait échelonnée sur plus de 6.87 km¹³¹³. Cela veut dire qu'en marchant à 4.5 km/h¹³¹⁴, cette colonne aurait eu besoin de 1.5 heures simplement pour se mettre en marche, et un autre 1.5 heures pour se trouver en totalité à l'intérieur du camp; donc 3 heures en tout pour quitter et

¹³⁰⁹ van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 66.

¹³¹⁰ $25\,000 \div 12 = 2\,083$ rangs. En dotant chaque personne d'un espace de 1 m dans le rang - puisque Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 164) estime qu'il y aurait eu un délai minimum d'une seconde entre chaque rangée – nous aurions une distance de 2.08 km pour la colonne de marche des soldats/servants.

¹³¹¹ $7\,260 \div 8 = 908$ rangs. En laissant 5 m par cheval (cf. Peddie, *The Roman War Machine*, 57), nous aurions une longueur de 4.54 km pour la cavalerie. Nous notons pourtant qu'Halsall (*Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, 131) ne semble estimer qu'une distance de 2.5 m par cheval, ce qui semble trop peu pour avoir été praticable.

¹³¹² $500 \div 8 = 62.5$ rangs. En laissant 4 m par mule – puisque plus petite qu'un cheval – nous aurions une longueur de 0.25 km environ pour les animaux de trait (au départ).

¹³¹³ $2.08\text{ km} + 4.54\text{ km} + 0.25\text{ km} = 6.87\text{ km}$ (à la première journée).

¹³¹⁴ Soit la vitesse moyenne d'un soldat *romain* : voir Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 164. Notez qu'Engels (*Alexander the Great and the Logistics of the Macedonian Army*, 52) estime que la vitesse moyenne d'un soldat ne serait que de 2.5 m/h (et donc, 4 km/h). Voir aussi *supra*, note 526.

Annexes – B

arriver au camp. Si l'on prend en compte que les soldats et les bêtes dormaient certainement 5 heures minimum par nuit, on resterait avec 16 heures pour voyager au-delà des 6.87 km déjà franchis. On est libre de déterminer le nombre d'heures dédiées à la marche ici, mais les soldats ne devaient pas marcher beaucoup plus de 6 heures par jour¹³¹⁵. Considérant que 3 heures passaient à quitter/arriver au camp, 3 heures restaient pour couvrir du terrain. Cette armée aurait donc pu couvrir un autre 13.5 km dans ce laps de temps, pour un total de 20.37 km dans une « journée idéale » de marche de 6 heures et sur une route faisant 12 m de largeur sur toute sa longueur.

En prenant maintenant l'exemple d'une route usuelle faisant 6 m de largeur, la même colonne militaire aurait fait 13.75 km de long et aurait mis pas moins de 3 heures à quitter le camp et un autre 3 heures à arriver à l'autre camp¹³¹⁶. Cela veut dire qu'une armée aussi nombreuse qui s'aventurerait sur une route étroite n'avait pas d'autre choix que de marcher plus de 8 heures si elle espérait bouger en un sol bloc, auquel cas elle aurait pu ne faire que sa propre longueur en distance avant de s'arrêter¹³¹⁷.

N'oublions pas que ces derniers calculs ne prennent en compte que les mules qui transportaient l'équipement. Dès l'instant où on ajoute les quelques milliers de mules supplémentaires qui étaient requises pour transporter une partie de la nourriture, cette colonne s'allonge au point de rendre le déplacement d'un point *A* à un point *B* impossible en une seule étape. Cela veut dire qu'une armée de plus de 25 000 hommes, avec bagages et nourriture, avait peu d'espoir de pouvoir quitter le camp en totalité le

¹³¹⁵ Voir la référence au 5 heures de Végèce, *supra* : note 526. La journée d'un soldat en campagne était occupée : marcher, faucher, démonter/monter le camp, recueillir du bois pour le feu, l'eau, en plus de manger et dormir, des tours de gardes, etc. Il faut rappeler aussi qu'Alaric quitta la Macédoine à l'automne et passa l'hiver en Italie du Nord : les jours étaient courts.

¹³¹⁶ $260 \div 4 = 1\ 815 \times 5 \text{ m} = 9.08 \text{ km}$; $500 \div 4 = 125 \times 4 \text{ m} = 0.5 \text{ km}$, et donc; 13.75 km en tout.

¹³¹⁷ Remarque similaire chez Halsall, *Warfare and Society in the Barbarian West, 450-900*, 131. En effet, en prenant 6 heures en tout pour sortir et arriver à l'autre camp, il ne restait que 2 heures pour couvrir du terrain dans une « journée » de marche de 8 heures. En théorie donc, une armée de 25 000 hommes voyageant sur une route de 6 m de largeur sur toute sa longueur (ce qui semble optimiste encore une fois) aurait pu couvrir en 8 heures (6 heures pour sortir/arriver, additionné à 2 heures de marche à 4.5 km/h) un maximum de 22.75 km (soit 13.75 km + 9 km).

Annexes – B

même jour, à moins de ne marcher pendant plus de 12 heures ou d'augmenter la cadence considérablement, ce qui ne cadre pas bien avec ce que nous avons vu jusqu'à présent.

c) Conclusion

Il aura été évident au lecteur que la logistique impliquée dans l'opération de se rendre de Thessalonique à Milan représentait un défi pratiquement insurmontable dans les faits, si Alaric ne disposait pas de l'appui d'Arcadius. Il s'agissait d'effectuer ce voyage de plusieurs milliers de kilomètres durant l'hiver et de subvenir aux besoins des hommes et des bêtes tout au long du trajet de sorte qu'ils pouvaient combattre au moment opportun. Le fait qu'Alaric ait été en mesure d'accomplir cet exploit montre déjà qu'on a affaire à une forme d'organisation professionnelle qui n'avait d'égal que dans l'armée *romaine*.

Il ne faut pas oublier non plus la réalité toute bête des nombreuses limitations qu'une armée de campagne rencontrait sur sa route, dont justement la largeur des routes qui rendait toute progression dépendante d'elle. Un voyage Thessalonique-Milan ne se résume pas qu'à une ligne colorée sur une carte de l'Empire *romain* tardif. Alaric a eu à passer les Alpes en hiver, à franchir de nombreux cours d'eau et donc à faire passer son armée sur des ponts étroits (en désorganisant sa colonne de marche), à manoeuvrer en terrain hostile où il n'avait jamais voyagé auparavant... Les défis étaient nombreux en effet, et tout ça en s'assurant la survie et même le bien être de ses troupes et de ses bêtes. L'ampleur de l'exploit est difficile à apprécier pleinement, mais il est certainement digne d'admiration. Le rapprochement entre Alaric et Hannibal n'est pas insensé si on le fait sur le plan de la maîtrise de la logistique.

Cela dit, il faut également retenir que les estimations reliées à l'armée d'Alaric sont beaucoup trop ambitieuses. Une armée de 25 000 à 40 000 hommes nécessitait une

Annexes – B

planification bien trop formidable¹³¹⁸. Dans les faits, il aurait été beaucoup plus pragmatique de diviser l'armée en plusieurs groupes et de désynchroniser les départs, de sorte que l'armée ne se retrouvait entière qu'au terme du voyage¹³¹⁹. Cela aurait facilité les déplacements sur les routes, le cantonnement dans les villes, la cueillette de denrées, etc. Il n'y avait que du positif à voyager en petit groupe plutôt qu'en bloc, aussi longtemps qu'on restait loin de l'ennemi.

À notre sens, des détachements jouant entre 5 000¹³²⁰ à 10 000¹³²¹ hommes auraient

¹³¹⁸ En effet, comme nous l'avons déjà démontré (aux notes 526-528 et 530), il semble évident qu'une armée de 25 000 hommes, se déplaçant en un seul bloc, n'aurait pas pu faire beaucoup mieux que 20 km par jour sous des conditions idéales, une fois que l'on prend en compte la largeur des routes, etc. Et cette distance diminuera proportionnellement au nombre d'animaux de trait qu'on y ajoutera.

¹³¹⁹ On voit déjà chez César cette manière d'opérer, alors qu'il séparerait son armée dès que la situation le permettait et qu'il cantonnait les légions à divers endroits sur le territoire. Plus tard, chez Maurice (*Strat.* 1.9), on faisait encore la remarque de garder l'armée divisée le plus longtemps possible. Il est évident qu'Alaric était au fait de cet aspect somme toute assez élémentaire de la tactique militaire et quelques bribes d'informations chez Zosime permettent de croire qu'il opérait de la sorte. On peut croire en effet que son armée était divisée au moins en 3 groupes en 408 : 1. Le groupe qui arriva le premier à Rome alors que les sénateurs étaient certains qu'Alaric n'était pas du nombre; 2. Le groupe d'Athaulf en Pannonie; 3. Le groupe d'Alaric.

Si Alaric opérait de la sorte en 408, nous ne voyons pas pourquoi il en aurait été autrement en 401. Notons encore que Hall ("Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric's First Invasion of Italy") y va d'hypothèses qui corroborent cette idée. Ce dernier croit qu'Alaric aurait commencé à se préparer dès 399 et que les premiers détachements de son armée seraient entrés en Italie dès le début 401.

¹³²⁰ Selon les calculs précédents, on peut conclure que 5 000 hommes requéraient environ 1 375 chevaux (chevaux de rechange inclus) et 100 mules (pour l'équipement). Donc, $5\,000 \div 6 = 833.33 \times 1 \text{ m} = 0.833 \text{ km}$; $1\,375 \div 4 = 343.75 \times 5 \text{ m} = 1.72 \text{ km}$; $100 \div 4 = 25 \times 4 = 0.1 \text{ km}$ et ainsi, $0.833 \text{ km} + 1.72 \text{ km} + 0.1 \text{ km} = 2.65 \text{ km}$. La colonne militaire se serait donc échelonnée sur 2.65 km, ce qui veut dire que cette armée aurait été en mesure de lever le camp en 35 minutes seulement.

¹³²¹ Comme dans la note précédente, 10 000 hommes auraient nécessité 2 750 chevaux et 200 mules. Donc, $10\,000 \div 6 = 1666.67 \times 1 \text{ m} = 1.67 \text{ km}$; $2\,750 \div 4 = 687.5 \times 5 \text{ m} = 3.44 \text{ km}$; $200 \div 4 = 50 \times 4 = 0.2 \text{ km}$ et ainsi, $1.67 \text{ km} + 3.44 \text{ km} + 0.2 \text{ km} = 5.31 \text{ km}$. La colonne militaire se serait donc échelonnée sur 5.31 km, ce qui veut dire que cette armée aurait été en mesure de lever le camp en 1.2 heures.

C'est dire qu'avec 10 000 hommes, une armée passait environ 2.5 heures de sa journée à lever et entrer dans l'autre camp. Sur une journée de marche de 6 heures, il restait 3.5 heures à couvrir une distance au-delà des 5.31 km initiaux et donc, $4.5 \text{ km/h} \times 3.5 \text{ heures} = 15.75 \text{ km} + 5.31 \text{ km} = 21.06 \text{ km}$. Bien sûr, cette distance représente une valeur idéale sur une route faisant 6 mètres de largeur sur toute sa longueur. Les chances sont que l'armée ne marchait pas durant 6 heures tous les jours, que la largeur des routes fluctuait grandement, et que cette distance était rarement franchie, même dans les meilleures conditions. En résulte qu'on ne peut pas croire qu'une armée de 25 000 hommes pouvait s'approcher des 30 km par jour, si on veut rester réaliste dans nos estimations.

Annexes – B

été logistiquement sûrs, alors que plus on s’approchait du 15 000 à 20 000 hommes, plus les déplacements demandaient une planification complexe et devenaient problématiques, en plus de risquer de rencontrer des situations impossibles à gérer.

Or, parce que les érudits n’envisagent que rarement la logistique (et jamais cette possibilité de désynchronisation¹³²²), on supposera nous aussi qu’Alaric se déplaçait avec 25 000 hommes lors de ses expéditions. Nous maintenons que cette idée reste difficilement soutenable lorsqu’on l’appuie de la logistique, à moins d’admettre qu’on avait soigneusement planifié l’expédition en s’assurant d’une ligne d’approvisionnement avec dépôts de nourriture et d’eau en abondance sur sa route.

¹³²² Mis à part Hall, « Pollentia, Verona, and the Chronology of Alaric’s First Invasion of Italy ».

Annexe C : ORBIS à l'examen à travers le voyage de Théophanès

Le but de l'exercice n'est que de prendre pleinement conscience à quel point ORBIS est fiable, lorsqu'on le compare à un itinéraire bien connu comme celui de Théophanès. En effet, l'une des conclusions de cette annexe est que les deux sont similaires dans la majorité des cas.

Dans un premier temps, il faut savoir qu'ORBIS offre diverses options pour calculer un voyage comme celui à l'examen. On peut entrer les variables « route, rivière, mer, côte (nuit et jour, ou jour seulement) », de même que « voyage privé, lent ou rapide »¹³²³. En plus de ces variables qui prennent en compte le temps de déplacement suivant la route choisie, on peut préciser encore plus le mode de transport préféré, allant d'une armée avec tout son attirail jusqu'au relai de chevaux. Pour le voyage de Théophanès, la variable que nous avons choisie entre Hermopolis et Athribis est celle d'un « voyage privé, routinier »; pour le reste du voyage nous avons opté pour un « voyage privé, accéléré », puisque Matthews est d'avis que le *cursus publicus* aurait été la route empruntée par le groupe¹³²⁴.

i) Analyse des données¹³²⁵

Pour le premier tronçon de voyage, Hermopolis-Babylone (c.-à-d. une forteresse près du Caire), la distance était d'environ 285 km¹³²⁶ et a été couverte par bateau quelque

¹³²³ Dans le cas de Théophanès, nous avons choisi « rivière » et « civil » pour le tronçon Hermopolis-Athribis.

¹³²⁴ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 49. Notons toutefois qu'il n'est pas exclu que Théophanès ait utilisé le cabotage à certains endroits; cf. *infra*.

¹³²⁵ Il est important de vous référer aux tableaux/graphiques à la fin de cette annexe pour être en mesure de comprendre l'analyse qui suit, à partir de Gaza.

¹³²⁶ Le départ se faisant à Hermopolis Magna et l'arrivée à Memphis, avec ORBIS (Babylone n'étant pas un choix). Les variables sont « avril », « rivière », « civil, rapide », « voyage privé, accéléré ».

Annexes – C

part entre le 14 et le 27 mars¹³²⁷. En théorie, 5.7 jours (suivant ORBIS) auraient été requis pour effectuer ce voyage, argument qui semble être soutenu par un fragment de papyrus daté entre le 21 et le 27 mars et qui fait directement référence au bateau¹³²⁸. En somme, Théophanès et son entourage auraient voyagé à une vitesse de 50 km par jour, ce qui semble être raisonnable pour le déplacement d'un petit groupe sur une rivière.

Le second relais se fit à Athribis, une ville située dans le delta du Nil à environ 57 km¹³²⁹ de Babylone. Le voyage se déroula du 9-10 avril au 11-12 avril, donc entre une et deux journées de voyage, encore une fois par bateau¹³³⁰. À partir de ce point, Matthews remarque que Théophanès a sans aucun doute utilisé le *cursus publicus* pour se rendre à Antioche, sans quoi sa vitesse de déplacement aurait été beaucoup moins rapide qu'elle ne l'a été dans les faits¹³³¹.

Malgré cela, Matthews se surprend de la rapidité avec laquelle Théophanès a atteint Antioche. Il remarque qu'Athribis-Antioche n'a demandé que 24 jours de voyage au groupe. La vélocité aurait joué entre 16 à 45 miles¹³³² par jour, pour une vitesse moyenne de 32 miles (47.3 km) par jour sur toute la durée du voyage (en supposant un temps de 6 heures de voyage par jour, en moyenne)¹³³³.

Assez pertinemment, ORBIS propose un temps de voyage de 19 jours (pour 952 km effectués par voie de terre uniquement). Le départ doit être compté à partir de Boubas-tis cependant, Athribis n'étant pas répertorié dans les villes au choix. Cela dit, Athribis-

¹³²⁷ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 56-59.

¹³²⁸ Ibid., 48.

¹³²⁹ Suivant le tracé effectué avec DARMC. Sur cet outil, voir *infra*.

¹³³⁰ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 49.

¹³³¹ Ibid.

¹³³² Petite note tout de même importante : Matthews (*The Journey of Theophanes*, 50) semble utiliser le « mile » *romain* pour ses calculs, bien que cela ne soit pas précisé. À la différence du mile « moderne » qui fait environ 1.6 km, le mile *romain* ne faisait que 1.478 km : voir Milner, *Vegetius: Epitome of Military Science*, 10, note 6.

¹³³³ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 49-50.

Annexes – C

Boubastis (respectivement Benah à Tell Basta, selon les appellations modernes) compte environ 39.6 km¹³³⁴ de distance, soit deux jours de voyage au maximum selon les temps effectués par Théophanès¹³³⁵. En tout, ce serait environ 991.6 km qu'il aurait eu à couvrir en 24 jours, ce qui donne en moyenne 41.3 km par jour, soit une vitesse similaire à l'estimation de Matthews.

Matthews remarque encore que le dernier bout du voyage, entre Laodicée et Antioche, fut couvert en un jour seulement, et à cheval¹³³⁶. Cette route faisait à elle seule 86 km¹³³⁷. En utilisant le mode de transport privé mondain, mais accéléré, ORBIS offre un temps de 1.7 jour pour couvrir cette distance. En modifiant l'option de transport à une calèche rapide, on nous offre un temps de 1.3 jours. En optant pour le relais de chevaux, on obtient 0.3 jour pour le même trajet. Or, il n'est pas du tout impossible qu'une distance de 86 km ait pu être couverte en une journée de voyage, tout spécialement si ce voyage s'est déroulé sur plus de 10 heures (ce que nous ignorons, malheureusement) et qu'il y avait des chevaux frais sur la route.

Donc, en soustrayant ce 86 km du 991.6 km initial, on reste avec une distance de 905.6 km à couvrir en 19 jours (selon ORBIS) ou 23 jours (selon Matthews). Respectivement, les vitesses moyennes de déplacement se situeraient maintenant entre 47.7 km et 39.4 km par jour, soit des distances facilement réalisables avec le mode de transport adéquat¹³³⁸.

Notons également que le mode de transport est sous-entendu chez Matthews

¹³³⁴ Distance incertaine. DARMC ne propose pas non plus de trajet entre Athribis-Thmouis (Thmouis étant le premier arrêt de Théophanès disponible dans DARMC, après Athribis). Nous avons donc dû utiliser l'outil « *Google Map* » pour estimer une distance entre Athribis et Boubastis.

¹³³⁵ C'est dire que si ORBIS offrait Athribis comme choix, on proposerait plutôt 20 jours pour le voyage.

¹³³⁶ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 50.

¹³³⁷ Voir *infra*, Tableau III.

¹³³⁸ Rappelons que Matthews estime que le groupe voyageait durant 6 heures chaque jour. Ainsi, pour couvrir 47.7 km en 6 heures, il fallait se déplacer à une vitesse de 7.95 km/h, ou de 6.57 km/h pour couvrir 39.4 km dans le même temps. 6.57 km/h est atteignable en marchant rapidement, alors que 7.95 km/h n'est pas surtaxant pour les chevaux/mules. Nous avons déjà vu (*supra*, note 526) que Végèce pouvait recommander d'entraîner les recrues à marcher à une vitesse de 7.39 km/h...

Annexes – C

comme étant uniquement par voie de terre. Ce dernier (qui ne considère la navigation qu'entre Hermopolis-Athribis) admet cependant qu'après avoir quitté Athribis, Théopphanès ne mentionne plus le mode de transport utilisé¹³³⁹. Il se peut donc très bien que le cabotage (identifié dans les tableaux de l'annexe par la lettre « c ») ait été utilisé de temps à autre, ce qui se serait traduit par une plus grande distance couverte, mais dans un laps de temps similaire et parfois plus rapide que l'équivalent sur le continent.

D'ailleurs, certaines distances répertoriées par le scribe de Théopphanès ne font de sens que si le cabotage a été utilisé. En effet, les corrélations entre les données d'ORBIS et celles de Théopphanès sont tellement près l'une de l'autre en général (*infra* : Tableaux 2-4) qu'un écart important soulève des doutes immédiats. À titre d'exemple, la distance répertoriée entre Tyre et Berytus est de 103.5 km chez Théopphanès (après conversion), alors qu'ORBIS suggère entre 79 km (route) et 86 km (cabotage)¹³⁴⁰. Sur ce tronçon de route, Théopphanès s'est arrêté à Zanara et Sidon avant d'arriver à Berytus (un voyage qui ne prit que deux jours en tout)¹³⁴¹. Bien que Zanara et Sidon ne figurent pas aux choix offerts par ORBIS, elles se trouvent toutes deux directement sur la côte, en ligne directe avec Tyre. Théopphanès n'aurait pas eu à bifurquer de sa route initiale (et rien n'indique qu'il le fit), ce qui fait en sorte que la distance (*via* la route) proposée par ORBIS entre Tyre et Berytus reste valide¹³⁴². Ainsi, une différence de 24.5 km est difficile à expliquer. En optant pour le cabotage, Théopphanès aurait eu à faire escale à Zanara et Sidon, ce qui aurait ajouté chaque fois une certaine distance pour entrer et sortir du port¹³⁴³. Il n'est pas exclu aussi que le trajet sur la mer différât de ce que propose ORBIS qui reste malgré tout très près de la côte. En exécutant le

¹³³⁹ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 49.

¹³⁴⁰ Respectivement 80.93 km (route) et 93.29 km (cabotage) avec DARMC.

¹³⁴¹ Voir *infra*, Tableau II.

¹³⁴² Puis DARMC propose une route Tyre-Berytus qui fait 80.93 km par la route, et de 93.29 km par le cabotage.

¹³⁴³ En refaisant l'itinéraire par cabotage avec DARMC, et en faisant escale à Sarepta et Sidon (puisque Zanara n'est pas au choix), tout en naviguant à une distance de 5-7 km de la côte, on obtient une distance de 101.3 km pour atteindre la péninsule de Berytus.

Annexes – C

trajet sur un rayon légèrement plus grand, nous aurions rapidement couvert 20 km sans que cela paraisse trop au bout du compte.

Idem pour le cas de Ptolemaïs-Tyre, où nous avons à expliquer un écart de 20 km, si Théophanès a bien emprunté la route. À la limite, le cas de Byblos-Tripolis pourrait aussi être revu avec le cabotage à l'esprit. Et comme le montre le *Tableau 1*, les temps de déplacement sont sensiblement les mêmes, de sorte que Théophanès aurait économisé une demi-journée de voyage en utilisant les bateaux, tout en couvrant une plus grande distance. Il n'est pas difficile d'imaginer aussi que le voyage aurait été beaucoup plus plaisant sur la mer que sur la route.

En somme, les temps proposés par ORBIS semblent correspondre presque parfaitement avec ce que l'on voit chez Théophanès, l'exception étant Tripolis-Laodicée qui accuse un écart d'un jour¹³⁴⁴. C'est que ce type d'itinéraire conserve des variables qui ne peuvent pas être identifiées avec précision et qui ont sûrement eu des conséquences sur le déplacement du groupe, ce qui pourrait expliquer l'écart de 4 jours entre l'itinéraire réel et ce qu'ORBIS propose. Il put y avoir eu des embouteillages, des routes impraticables qu'il fallait détourner, des villes qu'il valait mieux contourner, des jours pluvieux où les déplacements étaient plus lents, une mer houleuse, etc. Matthews croit également que Théophanès se serait permis quelques jours de congé en chemin¹³⁴⁵.

Face à de tels impondérables, il faut s'en remettre au temps. Comme nous l'avons dit, on voit une corrélation très nette entre ORBIS et Théophanès en ce qui a trait au temps requis pour se déplacer d'un point *A* à un point *B* et ce, même si Théophanès a souvent fait plus de millages que ce qu'ORBIS propose. Cela veut dire qu'ORBIS est fiable comme outil d'estimation des distances et des temps pour les voyages effectués durant l'Antiquité. À notre humble avis, la marge d'erreur n'est pas grande au point qu'il vaille mieux se priver de cet outil. Nous croyons que la corrélation entre ORBIS et Théophanès suffit à justifier son emploi pour l'étude, même si cette section restera

¹³⁴⁴ *Infra*, Tableau II.

¹³⁴⁵ Matthews, *The Journey of Theophanes*, 60.

Annexes – C

hautement hypothétique parce que basée en grande partie sur cet outil. C'est un mal nécessaire.

Donc, les moyennes de 47.7 (ORBIS) ou 39.4 (Matthews) km par jour¹³⁴⁶ nous donnent un peu plus du double de la vitesse de ce que nous avons proposé pour l'armée d'Alaric¹³⁴⁷. Cela est tout à fait logique selon nous, considérant l'ampleur de la logistique requise pour une armée en marche vs un petit groupe comme celui de Théophanès qui se pressait à arriver à destination et qui ne voyageait pas à pied¹³⁴⁸. Cela permet aussi de remettre les choses en perspective : Alaric n'aurait jamais même pu s'approcher d'une telle vitesse. Bien qu'il ait eu avec lui une cavalerie imposante, sa vitesse maximale de déplacement restait liée à son infanterie qui ne pouvait pas faire beaucoup mieux que 4.5 km/h, comme on l'a vu déjà.

¹³⁴⁶ On arrive presque à la même valeur que celle fournie par les concepteurs d'ORBIS (50 km/jour) pour une journée de voyage via le mode de transport civil, accéléré. Voir Scheidel, Meeks, et Weiland, « ORBIS: The Stanford Geospatial Network Model of the Roman World; Version 1.0 », 20.

¹³⁴⁷ Cf. *supra*, chap. 5 et annex A.

¹³⁴⁸ Rappelons que Matthews (*The Journey of Theophanes*, 68) propose que le groupe devait s'être déplacé en calèche ou à cheval pour couvrir ce genre de distances.

Annexes – C

(1) Tableaux et graphiques

Villes	ORBIS ¹³⁴⁹ (temps en jour)	Théophanès ¹³⁵⁰ (temps en jour)
Gaza-Ascalon	0.5r; 0.2c	1
Ascalon-Lydda	1r	1
Lydda-Caesarea	1.3r	1
Caesarea-Ptolemaïs	1.2r; 0.9c	1
Ptolemaïs-Tyre	0.9r; 0.8c	1
Tyre-Berytus	1.6r; 1.1c	2
Berytus-Byblos	0.7r; 0.5c	1
Byblos-Tripoli	0.8r; 1c	1
Tripoli-Laodicée	2.9r; 1.7c	4
Laodicée-Antioche	1.7r; 1.5c	1

Tableau II - Comparaison des temps (en jours) entre ORBIS/Théophanès

Villes	ORBIS (km)	Théo- phanès (km)	Villes	DARMC ¹³⁵¹ (km)	Théo- phanès (km)
Ostrakine-Rhi- nocolura ¹³⁵²	-	35.47	Ostrakine-Rhi- nocolura	36.42r ¹³⁵³	35.47

¹³⁴⁹ La lettre « r » représente un voyage sur route; la lettre « c » représente un voyage par cabotage le jour (c.-à-d. durant la période de clarté).

¹³⁵⁰ Voir la traduction de Matthews, *The Journey of Theophanes*, 56-59.

¹³⁵¹ À titre comparatif seulement. Cet outil – développé par l'Université Harvard – est une autre option à considérer pour mener une étude de la logistique. Nous avons préféré ORBIS puisqu'il est plus intuitif et son interface est plus simple. Le *Digital Atlas of Roman and Medieval Civilization* (DARMC) demande de tracer soi-même la route à prendre, et n'offre que la distance. Enfin, cet outil est accessible à cette adresse : <http://darmc.harvard.edu/icb/icb.do>.

¹³⁵² Aucune option dans ORBIS.

¹³⁵³ Comme nous l'avons dit, il faut tracer soi-même la route. Pour Ostrakine qui se veut directement sur la côte, DARMC n'offre pas de route entre la voie *romaine* principale et cette ville, de sorte qu'il faut improviser une route pour regagner Rhinocolura. Notre premier tracé nous donnait 39 km entre les villes, le second 36 km. Il y a donc une certaine marge d'erreur là où il n'y a aucune indication de route proposée. Pour le reste du trajet de Théophanès par contre, la route est directement sur la côte (excepté Lydda), ce qui facilite l'utilisation de cet outil et en diminue considérablement la marge d'erreur.

Annexes – C

Raphia-Gaza ¹³⁵⁴	-	35.47	Raphia-Gaza	32.69r; 38c ¹³⁵⁵	35.47
Gaza-Ascalon	26r; 28c	22.17	Gaza-Ascalon	25.39r; 23.6 c ¹³⁵⁶	22.17
Ascalon-Lyddda	50r	47.3	Ascalon-Iam- nia	32.33r	29.56
			Iamnia-Lyddda	17.15r	17.74
Lydda-Caesarea	63r	65	Lydda-Cae- sarea ¹³⁵⁷	-	65
Caesarea-Ptole- maïs	59r; 65c	65	Caesarea- Ptolemaïs	-	65
Ptolemaïs-Tyre	46r; 55c	66.5	Ptolemaïs-Tyre	45.3r; 47c	66.5
Tyre-Berytus	79r; 86c	103.46	Tyre-Sidon	38.79r; 44.8c ¹³⁵⁸	53.21
			Sidon-Berytus	42.14r; 48.49c	50.25
Berytus-Byblos	34r; 39c	35.47	Berytus-Byblos	32.85r; 36.9c	35.47
Byblos-Tripoli	41r; 69c	53.2	Byblos-Tripoli	43.33r; 51c	53.2
Tripoli-Laodicée	147r; 125c	153.71	Tripolis-Arcae	22.19r	23.65
			Arcae-Antada- ros	45.59r	44.34
			Antadaros-Ba- lanea	33r; 35.72c ¹³⁵⁹	35.47

¹³⁵⁴ Aucune option dans ORBIS.

¹³⁵⁵ Distance de 1.5 km de la côte.

¹³⁵⁶ Distance de 1.5 km de la côte.

¹³⁵⁷ Sans doute redevable à une erreur, Caesarea est placée directement dans la Méditerranée selon le logiciel DARMC et sans option de route, ce qui rend toute estimation de la distance impossible.

¹³⁵⁸ Notons que cette donnée pour le cabotage demande une distance de navigation de 5 km de la côte environ sur tout le trajet (avec un arrêt à Zanara à mi-chemin). Cela dit, suivant la mesure offerte par Théophraste, on pourrait croire qu'il se serait aventuré encore plus loin, à près de 10 km de la côte.

De plus, il est très difficile d'estimer le trajet par cabotage avec l'outil DARMC. Il est pratiquement impossible d'obtenir la même mesure deux fois. Il se trouve aussi qu'il est très facile d'augmenter la distance sur l'eau, sans modifier de beaucoup le trajet. Il suffit d'augmenter le rayon de navigation de quelques millimètres pour ajouter une dizaine de kilomètres au voyage.

¹³⁵⁹ En restant à 1.5 km de la côte.

Annexes – C

			Balanea-Laodicée	43r ¹³⁶⁰ ; 47.42c ¹³⁶¹	50.25
Laodicée-Antioche	86r; 111c ¹³⁶²	94.6	Laodicée-Antioche	86.46r; 113.1c ¹³⁶³	94.6

Tableau III - Comparaison des distances (en km) entre ORBIS/DARMC/Théophanès

Villes	ORBIS (km)	DARMC (km)	Théophanès (km)
Gaza-Ascalon	26r; 28c	25.39r; 23.6 c	22.17
Ascalon-Lydda	50r	49.48r	47.3
Ptolemaïs-Tyre	46r; 55c	45.3r; 47c	66.5
Tyre-Berytus	79r; 86c	80.93r; 93.29c	103.46
Berytus-Byblos	34r; 39c	32.85r; 36.9c	35.47
Byblos-Tripoli	41r; 69c	43.33r; 51c	53.2
Tripoli-Laodicée	147r; 125c	145.67; 130c ¹³⁶⁴	153.71
Laodicée-Antioche	86r; 111c	86.46; 113.1c	94.6

Tableau IV - Comparaison des distances (en km) entre ORBIS/DARMC/Théophanès

¹³⁶⁰ Prenons note que Laodicée (Latakia aujourd'hui) est située 26.7 km trop au nord et directement dans l'eau, à 2.5 km de la côte sur la carte proposée par DARMC. Une erreur qui sera certainement corrigée prochainement...

¹³⁶¹ En restant à 8 km de la côte au niveau de Paltos, et à 18 km au niveau de Gabala.

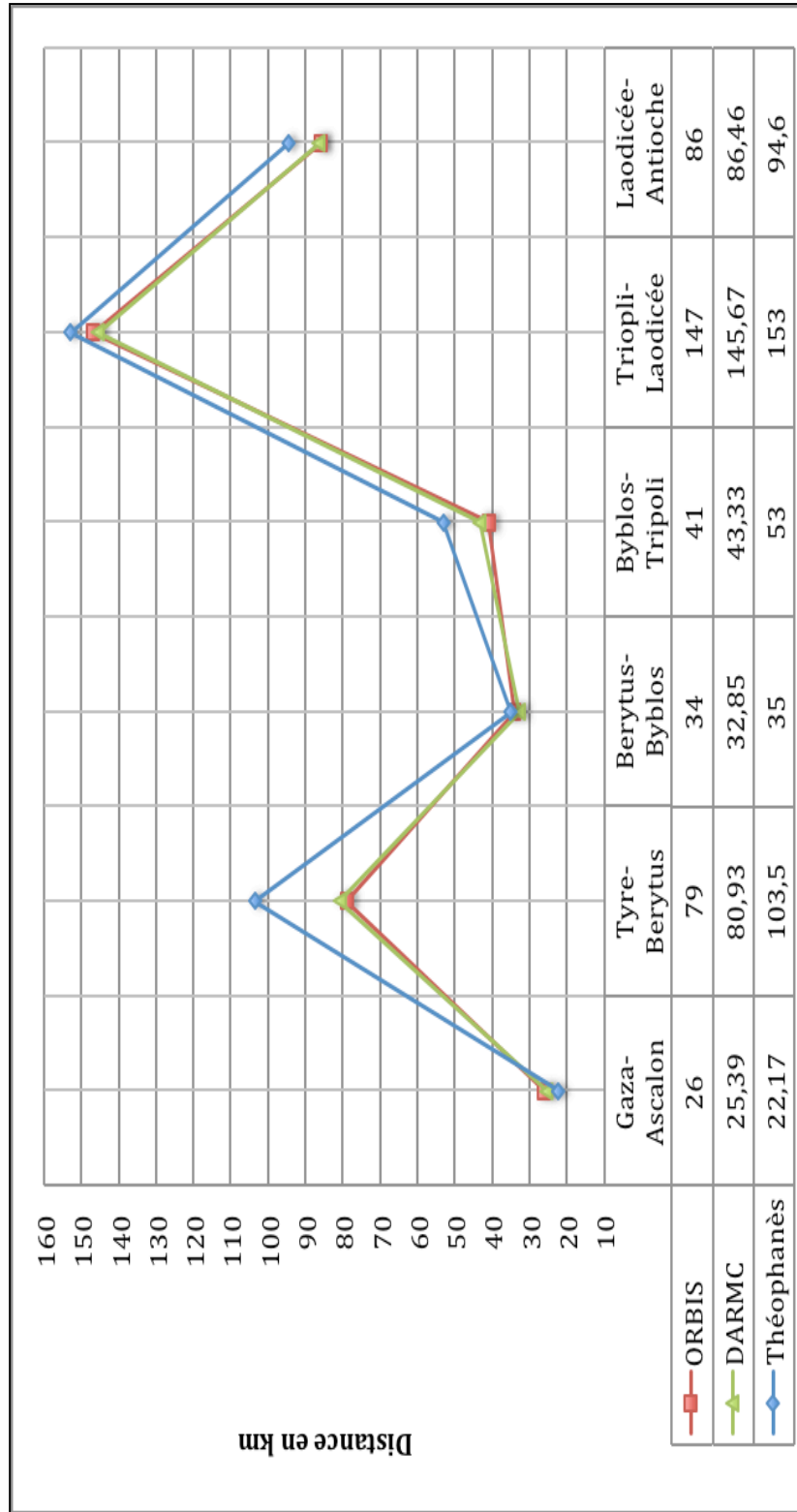
¹³⁶² Comme il est impossible de dicter le tracé avec ORBIS, la route proposée ici est le cabotage entre Laodicée et Seleukia Pieria, puis la route directe jusqu'à Antioche, sans passer par Hydata ni Daphne.

¹³⁶³ Il n'est pas clair si cette distance de 64 *miles romains* répertoriée chez Théophanès est la distance qu'il a lui-même effectuée à cheval ou s'il s'agit plutôt de la distance parcourue indépendamment par le groupe qui le suivait. Nous sommes plus enclin à croire le second scénario d'après les données des tableaux 1 et 2.

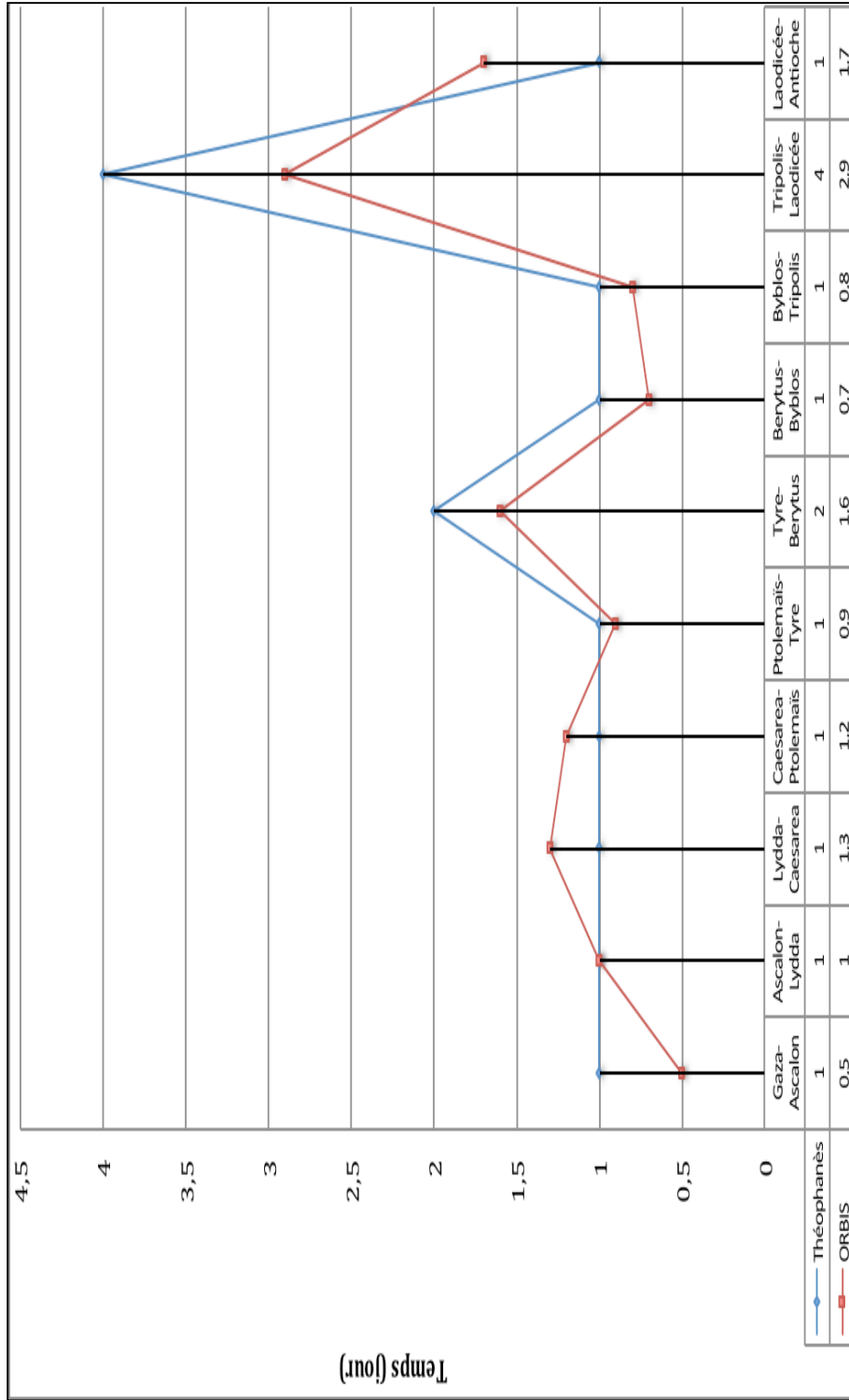
Selon notre interprétation, le groupe se serait embarqué à Laodicée en direction de Seleukia Pieria (avec une halte après le premier 40 km, soit à mi-chemin) et aurait ensuite emprunté la route pour traversée Hydata et Daphnée, avant d'atteindre Antioche. Cela nous semble le seul scénario possible capable d'expliquer une distance de 94.6 km pour se rendre de Laodicée à Antioche.

Il faut enfin souligner que le 113.1 km par cabotage/route demande une distance de 10 km de la côte entre Laodicée et la première halte, puis de 5 km jusqu'à Seleukia Pieria. Nous sommes conscient que Seleukia Pieria n'est pas le meilleur endroit pour faire accoster un groupe qui allait passer par Hydata, mais il s'agit du seul endroit proposé à la fois par ORBIS et DARMC. Pour ce que cela vaut, nous avons effectué diverses combinaisons cabotage/route sur des points situés avant Seleukia Pieria, et les distances étaient toutes assez proches l'une de l'autre et situées autour des 105 km. Cela laisse penser que le groupe aurait gagné la route plus tôt que ce qu'ORBIS et DARMC proposent.

¹³⁶⁴ En restant à 6 km de la côte. Le trajet en ligne directe entre Tripolis et Laodicée (d'une péninsule à l'autre) ne fait par contre que 120 km.



Graphique 1 – Comparaison des distances en (km) entre Théophanès/ORBIS/DARMC



Graphique 2 - Comparaison des temps (en jours) entre ORBIS et Théophanès

Annexe D : la traversée des Alpes

Haldon remarque que les passages dans les cols montagneux sont toujours difficiles à franchir durant l'hiver, même aujourd'hui¹³⁶⁵. En estimant une largeur de route de 3 m sur tout le 230 km (ce qui est très optimiste), on pourrait calculer la longueur de la colonne de l'armée d'Alaric à 46.6 km¹³⁶⁶.

Or, 46.6 km est une longueur impossible à franchir en une journée dans les montagnes; l'armée d'Alaric aurait mis 10.4 heures à quitter le camp le matin. Considérant le temps de l'année, la localisation, les conditions climatiques, etc., nous croyons qu'on est obligé de se rendre à l'évidence que cette armée aurait été contrainte de se diviser pour couvrir une distance réalisable en une journée.

En effectuant le calcul avec cette armée scindée en deux, la colonne militaire de chacune des parties aurait fait 23.3 km, ce qui veut dire qu'une marche de 5.2 heures (à 4.5 km/h : une vitesse sans doute difficilement maintenable dans les montagnes) aurait été une vitesse plus que satisfaisante pour cette armée. Donc, les cols montagneux auraient pu être franchis en 9.8 jours par le premier groupe.

Cependant, il faut encore compter les animaux de trait dans l'équation puisque l'hiver dans les montagnes, Alaric n'avait pas d'autres choix que de transporter la totalité de sa nourriture pour l'ensemble du trajet. On est confronté ici à un problème de taille. On a vu déjà que, pour être en mesure de survivre en transportant la totalité de la nourriture pour les hommes et les bêtes, Alaric aurait eu besoin d'un nombre démesuré de mules. En considérant que les servants, les soldats et les chevaux de rechange portaient leur part de provisions, Alaric aurait quand même eu besoin de 8 686 mules

¹³⁶⁵ Haldon (*Warfare, State And Society In The Byzantine World, 565-1204*, 56).

¹³⁶⁶ $25\,000 \text{ hommes} \div 3 = 8\,333 \times 1 \text{ m} = 8.33 \text{ km}$; $7\,260 \text{ chevaux} \div 1 = 7\,260 \times 5 \text{ m} = 36.3 \text{ km}$; $500 \div 1 = 500 \times 4 \text{ m} = 2 \text{ km}$, et donc : $8.33 \text{ km} + 36.3 \text{ km} + 2 \text{ km} = 46.6 \text{ km}$. Cette hypothèse ne tient compte que d'une seule journée de marche, et ne prend pas en considération le nombre d'animaux de trait nécessaire au transport des provisions de l'armée. Nous y viendrons dans un instant.

Annexes – D

pour ce trajet que l'on peut arrondir à 10 jours¹³⁶⁷. En divisant ce nombre en deux pour représenter le nombre nécessaire à chaque groupe, on aurait 4 343 mules de chaque côté, ce qui représenterait une augmentation de 17.4 km à chacune des colonnes militaires. En incluant ces mules dans la colonne militaire dès Poetovio, les armées d'Alaric se seraient étendues encore sur plus de 41.3 km. À une vitesse de 4.5 km/h, Alaric aurait eu besoin de 9.2 heures pour quitter son camp, et 9.2 heures pour entrer dans l'autre; 18.4 heures en tout. Encore une fois, il s'agit d'une distance impossible à franchir en une journée dans ces conditions.

Il faudrait en réalité encore diviser ces groupes en deux, ce qui donnerait au total quatre détachements militaires à s'aventurer dans les Alpes. En divisant ces nombres en quatre, nous aurions 20.3 km¹³⁶⁸.

Ce ne sont là que des hypothèses basées sur des conditions plus qu'idéales, bien entendu, mais il reste que passer les Alpes avec 25 000 personnes durant l'hiver demandait une planification assez remarquable. Il n'est pas exclu que l'armée fût beaucoup moins que 25 000 personnes dans les faits comme on l'a vu à l'annexe B; cela semble plus logique en réalité lorsqu'on considère pleinement les problèmes logistiques reliés à ce genre d'entreprise. Non pas que cela aurait vraiment diminué le nombre d'animaux de trait : une armée de 10 000 soldats aurait toujours nécessité 7 095 mules pour le même voyage. La différence se trouve dans la longueur de la colonne militaire que l'on couperait de moitié; elle aurait fait 50.8 km au total (animaux de trait inclus) suivant ce scénario¹³⁶⁹. C'est donc dire qu'il aurait été réaliste d'espérer déplacer l'armée en deux détachements (chacun s'échelonnant sur une distance de 25.4 km), si elle dénombrait 10 000 soldats ou moins.

¹³⁶⁷ $N = ((10 \times (44\,500 + 151\,734 + 8\,800)) - [13\,400 \times 30.3] - [5\,000 \times 80] - [6\,600 \times 5.34] - [660 \times 200]) / ([300 - (10 \times 17.6)]) = 8\,686$ mules.

¹³⁶⁸ $(46.6 \text{ km (colonne militaire)} + 34.7 \text{ km (mules)}) \div 4 = 20.3 \text{ km}$.

¹³⁶⁹ 10 000 hommes auraient eu avec eux environ 3 660 chevaux et 7 295 mules et donc; $3.3 \text{ km} + 18.3 \text{ km} + 29.2 \text{ km} = 50.8 \text{ km}$.

Annexes – D

Tout cela pour dire qu'il est certain que le passage des Alpes aurait nécessité plus de 10 jours. En supposant qu'Alaric aurait séparé son armée en quatre, on pourrait supposer que chacun des groupes aurait franchi 20.3 km par jour en moyenne, en « marchant » durant 6 heures par jour à une vitesse réduite de 3.5 km/h. Donc, $230 \text{ km} \div 20.3 = 11.3$ jours. En laissant jusqu'à 2 jours entre chaque détachement, nous aurions un total de 19 jours environ pour franchir les Alpes avec 25 000 hommes et bêtes. Il faut prendre ces 19 jours comme un minimum; il y a de fortes chances pour que le trajet ait pris beaucoup plus de temps.

Annexe E : épisodes isolés logistiquement déterminants

Les différentes parties de l'annexe E ne visent qu'à expliciter le fait que l'on doit prendre en compte la logistique dans bien des scénarios. En le faisant, on permet de remettre en question des événements acquis de l'histoire.

Le survol des épisodes isolés et logistiquement déterminants vise principalement la période des « sièges » de la ville de Rome entre 408 et 410. Il s'agit de démontrer, à l'aide de la logistique, à quel point certains événements n'ont pas pu être aussi dramatiques que ce que nos sources ont rapporté. Par exemple, il faut être prêt à remettre en question l'ampleur de la somme demandée en 408 au moment des négociations avec le Sénat. Il faut également mettre en doute le sérieux du sac de Rome, considérant qu'Alaric et ses troupes ne sont restés que quelques jours dans la ville.

a) 1^{ère} négociation de 408 avec le Sénat

À ce moment, tout semble indiquer qu'Alaric répondait à une invitation de Stilicon, surtout en raison de l'épisode fameux relaté par Zosime de l'argent quémander – on pourrait tout aussi bien comprendre « la solde militaire » – au Sénat en retour de ses efforts¹³⁷⁰. Cet épisode ne fait de sens que si Stilicon se fût assuré les services d'Alaric au nom de l'Empire de l'Ouest et que les frais encourus lors de sa préparation ne fussent pas couverts par Arcadius. Zosime avance 4 000 livres d'or¹³⁷¹ pour les premières

¹³⁷⁰ Zos. 5.27.2 ; aussi chez Philostorg. 12.2 (in Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V, 3.1: 346*). Voir encore la note 54 (pp. 196-200) où Paschoud montre le détail de son raisonnement sur cette entente entre Alaric et Stilicon que l'on devrait dater en 405 au plus tôt, selon lui. 405 « coïncide » avec la nomination d'Anthémios au poste de préfet du prétoire de l'Est.

¹³⁷¹ Pourtant, Olympiodore (d'où Zosime tire ses informations pour cette période) ne mentionne que 4 000 livres, sans en spécifier le type (cf. *frag. 7* de Müller in Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V, 3.1: 340*).

Annexes – E

négociations de 408¹³⁷²; ce montant ne semble pas avoir été démesuré, suivant les mots « οὐ πολλοῖς εἰρήνην »¹³⁷³. En fait, on peut exemplifier plus longuement cette interprétation.

Tout d'abord, Paschoud souligne que 4 000 livres d'or équivalaient en réalité à 288 000 *solidi*, soit le revenu annuel de certaines familles *romaines*¹³⁷⁴. Cela reviendrait à environ 72 *solidi* pour 1 lb d'or. Ensuite, J. Haldon a remarqué que, même au 10^e siècle, les officiers recevaient d'importantes sommes. Par exemple, les officiers séniors de l'armée *romaine* recevaient l'équivalent annuel de 40 lb d'or, les officiers subalternes entre 40 lb et 6 lb d'or, les officiers juniors entre 3 lb et 1 lb d'or, puis les soldats mondains moins de 1 lb¹³⁷⁵. Il serait douteux que l'armée *romaine* du 5^e siècle ne rémunérât similairement ses soldats¹³⁷⁶.

Conséquemment, les demandes d'Alaric doivent non seulement être comprises comme ayant été tout à fait réalistes dans les circonstances, mais il faut se rendre à l'évidence que cette armée n'était pas chiffrée à 40 000 hommes. En effet, 4 000 lb d'or n'aurait pu payer qu'une centaine d'officiers séniors. En outre, W. Treadgold nous rappelle qu'après les réformes de Dioclétien, une légion dénombrait habituellement autour de 1 000 hommes, ces derniers étant divisés en deux cohortes¹³⁷⁷. Chaque cohorte dénombrait ainsi au moins une dizaine d'officiers et plus de 400 soldats¹³⁷⁸.

¹³⁷² Zos. 5.29.9.

¹³⁷³ Zos. 5.36.1. Cela en supposant que ce dernier passage cité renvoie bien à l'entente signée avec Stilicon quelque temps avant sa mort et sans aucun doute non respectée par le Sénat.

¹³⁷⁴ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 340, note 67).

¹³⁷⁵ Haldon, *Warfare, State And Society In The Byzantine World 560-1204*, 127.

¹³⁷⁶ Voir toutefois les réserves d'Elton : *Warfare in Roman Europe AD 350-425*, 120-125.

¹³⁷⁷ Treadgold, *Byzantium and Its Army, 284-1081*, 88-93. Remarque similaire chez Elton (*Warfare in Roman Europe AD 350-420*, 89) qui rapporte que la légion variait entre 800 et 1 200 hommes.

¹³⁷⁸ cf. *supra* : 215-216.

Annexes – E

En prenant les figures minimales de paiement et en se reportant à la hiérarchie établie par Treadgold¹³⁷⁹, Alaric aurait eu à payer 40 lb d'or par tribun; 6 lb d'or par *primicerius*; 6 lb d'or par *senator/ducenarius/centenarius*; 1 lb d'or par *biarcus/circitor/semis-salis*; et moins de 1 lb d'or par soldat. De ce fait, nous pourrions établir qu'un soldat recevait environ 0.1 lb d'or par an¹³⁸⁰.

Donc, en laissant de côté la cavalerie – nous y reviendrons – et en prenant pour acquis qu'il n'y avait qu'un officier de chaque type par cohorte – même s'il y en avait sans doute davantage – et environ 400 soldats mondains, Alaric aurait dû réclamer un montant que l'on pourrait rendre par la formule simpliste suivante : [(40a) + (6b) + (6c) + (6d) + (6e) + (f) + (g) + (h) + (0.1i)] x 2. Une seule légion d'infanterie lui aurait donc coûté très approximativement 214 lb d'or sur une base annuelle¹³⁸¹. En théorie, donc, 4 000 lb d'or aurait suffi à défrayer les coûts de près de 19 légions ou 19 000 soldats d'infanterie pour un an.

Bien entendu, ce calcul est grossier et doit être compris comme une figure extrêmement réductrice de la réalité, surtout si la cavalerie entrait dans l'équation. Toujours selon Elton, un cavalier aurait reçu près du double de *solidi* d'un soldat, soit 10.5 *solidi* par an¹³⁸². En l'occurrence, considérant qu'Elton estime le ratio de cavalier/soldat à

¹³⁷⁹ Treadgold, *Byzantium and Its Army, 284-1081*, 90.

¹³⁸⁰ Nous venons de mentionner que Paschoud estime 72 *solidi* pour 1 lb d'or. Elton (*Warfare in Roman Europe AD 350-420*, 123) a quant à lui établi qu'un soldat mondain recevait environ 6 *solidi* par an. Conséquemment, une estimation de 0.1 lb d'or par an par soldat semble réaliste.

¹³⁸¹ $(40 + 6 + 6 + 6 + 6 + 1 + 1 + 1 + 40) \times 2 = 214$ lb d'or.

¹³⁸² Elton, *Warfare in Roman Europe AD 350-420*, 123. À titre informatif, Jones (*The Later Roman Empire, 284-602: A Social, Economic, and Administrative Survey*, 1: 625–626) a souligné que l'achat de chevaux incombait en partie aux soldats, en partie à l'État. En tout, un cheval coûtait, selon l'époque, de 15 à 23 *solidi*. Considérant notre estimation de 7 260 chevaux pour l'armée d'Alaric (25 000 hommes), la facture aurait été de 109 000 à 167 000 *solidi*. Pour l'estimation d'Heather (40 000 hommes), on a vu que la cavalerie aurait peut-être dénombrée jusqu'à 14 520 chevaux, pour une facture totale jouant grosso modo entre 218 000 et 334 000 *solidi*. Certes, la totalité de ces montants n'auraient pas été déboursés à chaque année (cf. Elton, *Warfare in Roman Europe AD 350-420*, 124) mais l'ampleur des figures impliquées nous laisse tout de même penser qu'il faudrait compter une fraction de ces coûts dans l'équation des dépenses...

Annexes – E

1:4¹³⁸³, une légion de 1 000 hommes aurait dénombrée près de 250 cavaliers pour un coût s'élevant à environ 34 lb d'or annuellement.

Cela dit, il faut noter qu'Elton chiffre modestement les dépenses¹³⁸⁴. Ce dernier croit en effet que 300 000 soldats ne coûtaient que 31 625 lb d'or par an à l'Empire, ce qui reviendrait à dire que 4 000 lb d'or aurait été en mesure de maintenir près de 38 000 soldats pour un an.

Or, il ne faut pas omettre le fait qu'Alaric aurait été mandaté par Stilicon dès 405. La période de préparation et d'attente aurait donc été de trois ans au moment des premières négociations. Ainsi, il est fort probable que ces 4 000 lb d'or cachaient en réalité une facture qui cumulait près de trois ans de dépenses. Conséquemment, on pourrait parler de 1 300 lb d'or par an environ. Suivant la logique d'Elton, cela donnerait au final une armée de 12 000 personnes.

Bref, peu importe la formule que l'on décide d'adopter puisqu'il reste évident qu'une armée *romaine* était extrêmement dispendieuse à maintenir. On aurait pu mentionner aussi la bureaucratie qui épaulait Alaric en tant que *magister* et qui dut lui avoir coûté un bon prix à entretenir¹³⁸⁵. *Ispo facto*, nous restons convaincu que son armée n'aurait pas pu dénombrer plus de 10 000 hommes.

Il s'ensuit également que ce 4 000 lb d'or fut compris – par les sénateurs et Stilicon – en fonction des effectifs qu'Alaric avait avec lui, de la préparation qui en avait découlée, et du temps qu'il passa à « servir » Honorius. Le montant fut certainement jugé raisonnable par la majorité pour que l'on accepte de le payer.

b) 2^e négociations de 408

En ce qui a trait à la deuxième négociation entre le Sénat et Alaric en 408¹³⁸⁶, Paschoud

¹³⁸³ Ibid.

¹³⁸⁴ Ibid.

¹³⁸⁵ cf. *supra* : 215-216.

¹³⁸⁶ Zos. 5.41.4.

Annexes – E

a fait le décompte de ce que cela représentait en terme de *solidi* et a conclu qu'Alaric demandait en réalité près de 10 000 lb d'or¹³⁸⁷. Paschoud semble croire que ces 10 000 lb venaient s'ajouter aux 4 000 lb déjà promises – et reçues, selon lui – sous la régence de Stilicon. Alaric se serait donc vu offrir pas moins de 14 000 lb d'or en 408.

Cependant, on peut douter que ce fût le cas dans les faits, et non pas seulement parce qu'il s'agirait ici de la plus importante somme payée à un « ennemi » pour une seule année¹³⁸⁸ ; il faut examiner le récit dans son ensemble.

En effet, les circonstances de ces secondes négociations (siège et famine), mêlées au discours fictif rapporté aux lignes 5.40.3-4, faisaient en sorte que Zosime avait le champ libre pour dramatiser son récit à souhait. De ce fait, la suite du passage corrobore cette hypothèse puisqu'on y peint un portrait sinistre de la situation des cultes traditionnels à Rome, où on y faisait fondre les statues pour payer Alaric, dont celles – quel choix rhétoriquement emblématique – du « Courage » et de la « Virtue »¹³⁸⁹. Évidemment, Zosime procédait ainsi à une prolepse sur le sort de Rome plus tard en 410. Il paraît alors plus qu'évident que les nombres qu'il avance au début du passage ne servent qu'à annoncer les malheurs qui suivirent peu après dans le texte et qu'il faut rester extrêmement prudent en s'y référant.

D'autre part, Paschoud remarque dans son excellente déconstruction que les livres d'argent et les denrées exigées étaient pratiquement équivalents au montant total d'or

¹³⁸⁷ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 282, note 96.

¹³⁸⁸ Voir le tableau récapitulatif de Lee (*War in Late Antiquity*, 121). Lee estime que les montants versés à Alaric en 408 étaient respectivement de 288 000 (1^{ère} négociation) et 510 000 *solidi* (2^e négociation), pour un total de 798 000 *solidi*. Lee ne compte pas la valeur des vêtements de soie (201 600 *solidi*), des peaux (300 *solidi*) et du poivre (2 400 *solidi*) également exigé par Alaric, ce qui, ensemble, ferait monter le total de 510 000 à 714 300 *solidi* pour la 2^e négociation (pour la valeur de la soie, des peaux et du poivre, voir Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 281-282, note 96). On se retrouverait alors avec la somme de 1 002 300 *solidi* en tout pour l'année 408 uniquement. À titre comparatif, le paiement (versé pour 1 an) qui s'approche le plus de cette somme est celui qui fut versé aux Perses en 532, au titre de 11 000 lb d'or ou 792 000 *solidi* (Lee, *War in Late Antiquity*, 121). Sur ces bases, il semble que les nombres avancés par Zosime soient bien trop généreux et donc possiblement confus.

¹³⁸⁹ Zos. 5.41.7. Voir aussi l'analyse du passage dans Paschoud, *Cinq études sur Zosime*, 139-147.

Annexes – E

demandé à la même occasion¹³⁹⁰. Comme le reste des évènements nous prouve qu'Alaric était toujours réaliste dans ses demandes à l'Empire¹³⁹¹, il semble nécessaire de remettre en question cet épisode.

Il nous paraît donc plus probable que Zosime ait seulement modifié le texte d'Olympiodore. Ce dernier rapportait sans doute qu'Alaric avait demandé un paiement qui s'approchait du 5 000 lb d'or, tout en y énumérant les éléments qui constituaient ce paiement, soit 30 000 lb d'argent, 4 000 vêtements de soie, 3 000 peaux¹³⁹² et 3 000 lb de poivre¹³⁹³.

Il vaut sans doute la peine de rappeler ici que les vêtements faisaient parti de la solde du soldat, sous forme de paiement en espèce¹³⁹⁴. Certes, la soie semble incongrue dans ce contexte, mais il ne faut pas oublier qu'Alaric et ses troupes

¹³⁹⁰ Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 282, note 96.

¹³⁹¹ Zos. 5.50.2; 5.51.1.

¹³⁹² Ne semble-t-il pas curieux que Zosime ait rapporté ces nombres, 4 000 tuniques et 3 000 peaux ? 7 000 pièces d'étoffes en tout. Serait-il possible qu'il s'agisse de vêtements pour les effectifs d'Alaric ? Nous croyons que cela n'est pas inconsidéré suivant ce que l'on a vu jusqu'à maintenant. Il est fort possible qu'Alaric ne disposât que de 10 000 hommes en réalité.

¹³⁹³ Ce 3 000 lb de poivre peut paraître curieux à priori, d'autant plus que le seul chercheur que nous ayons lu à s'intéresser à cette particularité des négociations de 408 est De Rose ("Il viaggio di Alarico," 68–69). Ce dernier rappelle que le poivre provenait de l'Inde et avait des usages multiples; on s'en servait dans la préparation aussi bien de la viande que des bonbons, et, comme le sel, on l'utilisait aussi pour conserver les aliments. Notez que 3 000 lb (c.-à-d. 1.5 tones) de poivre ne représente pas une quantité impressionnante lorsqu'on sait qu'un navire de l'époque de Pline l'Ancien pouvait en décharger une cargaison à Rome de près de 500 tones par voyage (sur cette estimation, voir Whittaker, *Rome and its Frontiers: the Dynamics of Empire*, 178, note 53.)

C'est peut-être là un indice de plus sur le nombre de personnes qui accompagnait réellement Alaric. Nous n'avons pas été en mesure de trouver la ration quotidienne de poivre allouée à un soldat, mais nous rappelons que Roth (*The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 41) estime à 5 g (ou 0.011 lb) celle de sel. En supposant que la ration de poivre était identique, on pourrait croire que 25 000 hommes auraient requis pas moins de 275 lb de poivre par jour; le 3 000 lb initial n'aurait donc suffi que pour 11 jours. Si on considère une armée de 40 000 personnes, il n'y en aurait eu que pour 7 jours.

En l'occurrence, si l'on suppose plutôt une armée de 10 000 hommes maximum, ce 3 000 lb aurait suffi pour une période de 27 jours. Cela paraît plus réaliste, puisque l'on sait très bien que Rome disposait d'une quantité de poivre impressionnante et qu'Alaric aurait pu en demander beaucoup plus.

¹³⁹⁴ Callu, « Le vêtement dans les systèmes de valeurs et de représentations sociales », 191. Voir aussi Elton, *Warfare in Roman Europe AD 350-420*, 122.

Annexes – E

provenaient de l’Orient où la soie était plus commune. Aussi, il y a déjà quelques années que J.-M. Carrié a souligné que les vêtements de soie étaient parfois tissés avec deux types de fibres – par exemple le lin et la soie – ce qui en faisait chuter considérablement le prix¹³⁹⁵.

Qui plus est, la couleur rouge des peaux demandées à cette occasion allait tout à fait de paire avec une utilisation dans un contexte militaire. En effet, comme le rappelle J.-P. Callu :

[...] [D]omine la palette brun-rouge, pourpre, carmin qui dissimule tant la saleté que les traces de sang : elle se voit sur les mosaïques de Sainte-Marie-Majeure, elle se déduit des indications explicites que livrent les dotations de l’Histoire Auguste : *tunicas russas militares/ russas ducales/ russulas*, d’où, selon Isidore, le qualificatif de *russati* pour désigner les soldats.¹³⁹⁶

En somme, on aurait ici une augmentation de 1 000 lb d’or sur la première négociation qui en avait octroyé 4 000 lb (et qui restaient sans doute impayés). Si l’on considère qu’Alaric avait peut-être été obligé de soutenir quelques milliers d’esclaves rebellés et de soldats qui provenaient de l’armée défaite de Stilicon, cette augmentation du montant initial pourrait être justifiée jusqu’à un certain point.

c) Le blé de Portus

Parmi les quelques incidents qui laissent penser qu’Alaric était bien organisé et qu’il avait un contrôle de type *romain* sur son armée, il faut d’abord citer le siège qu’Alaric venait de mettre devant les portes de Rome à la fin de l’année 408 et durant lequel, selon Zosime, les *Goths* s’emparèrent simultanément de *Portus* afin d’affamer la ville¹³⁹⁷.

¹³⁹⁵ Carrié, « Vitalité de l’industrie textile à la fin de l’Antiquité : considérations économiques et technologiques », 37.

¹³⁹⁶ Callu, « Le vêtement dans les systèmes de valeurs et de représentations sociales, » 191.

¹³⁹⁷ Zos. 5.39.1.

Annexes – E

La faim gagna les *Romains* rapidement de sorte qu'Alaric put en tirer un bon profit¹³⁹⁸. Cette manœuvre indique d'abord qu'Alaric était en mesure d'exécuter un siège efficacement, puis qu'il pouvait se montrer bon joueur. En effet, Zosime admet plus loin qu'Alaric laissa les habitants de Rome s'approvisionner durant trois jours dès qu'il reçut ce qu'il attendait¹³⁹⁹.

Un épisode identique survient ensuite au sixième livre. Nous voilà rendus en 409 (lors du deuxième siège) et Zosime nous apprend qu'Alaric fit valoir aux *Romains* que, s'ils ne se rendaient pas sur-le-champ, il laisserait ses hommes se servir dans les provisions du port¹⁴⁰⁰. Zosime laisse entendre plus loin qu'Alaric aurait permis aux *Romains* peu après d'aller s'approvisionner à nouveau¹⁴⁰¹.

La tournure de ces deux « sièges » n'a jamais soulevé la question à savoir pourquoi Alaric ne s'était pas infiltré dans Rome à l'ouverture des portes en 408 ou en 409. Sa tactique consistait à garder toutes les portes pour empêcher les *Romains* de s'enfuir¹⁴⁰²,

¹³⁹⁸ Si Alaric se pointa à Rome en novembre 408 (cf. Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 1ère partie; livre V*, 3.1: 268-269, note 90) et que les *Romains* capitulèrent avant le 8^e consulat d'Honorius, on serait censé croire que la famine s'était installée dans la vieille capitale en moins de 1 mois. Cela semble rapide, considérant que la nourriture ne disparut pas du jour au lendemain; Zosime est explicite sur le fait qu'on coupa la ration de blé à plusieurs reprises au fur et à mesure que le siège se prolongeait et que certains citoyens, comme Laeta et Tisaménè, aidèrent les plus démunis (Zos. 5.39.2–4). Plus important encore, Alaric ne détruisit pas d'aqueducs; l'eau était donc toujours abondante dans la ville. On a déjà vu qu'il était tout à fait possible de survivre avec aussi peu que 500 Cal par jour durant un bon bout de temps si on restait inactif...

¹³⁹⁹ Zos. 5.42.2. Bien que l'on ignore l'ampleur de la population de Rome à ce moment, il nous semble que 3 jours restaient insuffisants. Même en estimant qu'il n'y avait que 300 000 personnes à Rome à ce moment, et en prenant en compte qu'Alaric ne les laissa sortir que par « quelques-unes des portes », il aurait fallu un temps considérable pour qu'ils sortent de la ville (par des portes de 4 m de largeur), se rendent et reviennent de *Portus* (distance de 48 km en tout). Certes, il n'est pas exclu que des barges aient fait le trajet jusqu'à Rome *via* le Tibre, ce que Zosime semble indiquer à la même occasion. Quoiqu'il en soit, 3 jours restaient courts comme période de temps pour soulager une population de la « famine ».

¹⁴⁰⁰ Zos. 6.6.2.

¹⁴⁰¹ Zos. 6.6.3; 6.7.4.

¹⁴⁰² Van Tilburg (*Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 105) les chiffre à 14 au temps d'Honorius. Il est certainement intéressant de noter que l'investissement de Rome n'aurait pas exigé une force démesurée. Une armée de 5 000 hommes aurait permis de positionner près de 360 soldats par porte ou 715 soldats pour une armée de 10 000 hommes ou encore 1 785 soldats pour une armée de 25 000

Annexes – E

cela est assez clair chez Zosime¹⁴⁰³. Or, il semble évident que le but d'un siège était d'entrer dans la ville assiégée. Pourtant, à chaque fois, les *Romains* ont ouvert les portes aux *Goths* et ce n'est qu'en 410 qu'Alaric décida d'y entrer avec une partie de son armée.

Maintenant, un tel comportement doit être révélateur des ambitions d'Alaric. Rome n'était qu'une pièce aux manœuvres politiques qu'il envisageait avec la cour de Ravenne. Sans doute se fiait-il à ce que certains hommes influents dans l'entourage d'Honorius aient encore eu des sentiments semblables à ceux que Stilicon avait démontrés en 397, en se portant au secours de l'ancienne capitale contre Gildon¹⁴⁰⁴.

Enfin, le fait qu'Alaric se retirait toujours de Rome après ses négociations – que ce fût en 408 ou en 409 – est un gage de la réussite de son organisation logistique. Il n'aurait jamais abandonné les ressources de Portus aux *Romains* sans s'assurer d'abord son réapprovisionnement. N'oublions pas qu'Alaric était en Italie pour de bon, rendu à ce point.

d) Athaulf et Alaric

Alaric et Athaulf se retrouvèrent devant Rome quelque part en 409. Bien que l'on ait toujours vu la fusion de ces détachements comme un tournant en faveur d'Alaric, nous croyons qu'il aurait pu s'agir d'un désastre logistique imminent. Certains vont même jusqu'à croire que les renégats de l'armée de Stilicon auraient été accueillis favorablement par les *Goths*¹⁴⁰⁵. C'est là ne pas prendre en compte la complexité liée à assurer

hommes. Considérant que l'armée d'Alaric était divisée entre *Portus* et Rome, une armée de 10 000 hommes aurait suffi amplement à investir les deux endroits simultanément.

¹⁴⁰³ Zos. 5.39.1.

¹⁴⁰⁴ Claud. *Bell. Gild.* 236-289.

¹⁴⁰⁵ C'est le cas de Wolfram (*History of the Goths*, 154) qui accepte l'estimation de Zosime, chiffrée à 30 000 hommes. Cela n'est pas limité aux *Goths* d'Alaric; Liebeschuetz (« Gens into regnum: The Vandals », 65) avance un argument similaire dans le cas des *Vandales*, entre 406 et 429.

Annexes – E

la survie d'un groupe imposant et, surtout, immobile¹⁴⁰⁶. Plus encore, c'est oublier que, devant Rome, Alaric ne devait pas simplement nourrir son armée; il devait simultanément assurer la survie des habitants (du moins à partir de 409 et l'usurpation d'Attale)¹⁴⁰⁷.

Les problèmes n'étaient pas bien loin dans les faits et Alaric surtout en était conscient. L'une des premières choses qu'il essaya de faire valoir au nouvel empereur dans la ville fut l'importance du blé africain et de s'en assurer l'approvisionnement¹⁴⁰⁸. Cette crainte se trouva d'ailleurs justifiée lorsque le *comes Africae* Héraclien¹⁴⁰⁹ empêcha les cargos de livrer le blé à Rome¹⁴¹⁰. Devant une telle crise d'approvisionnement, Alaric ne pouvait plus appuyer Attalus; il fut dans l'obligation de déposer sa créature¹⁴¹¹.

Bref, la difficulté de devoir nourrir ces milliers de bouches (les alliés de Stilicon, les esclaves, les détachements d'Athaulf, etc.) aurait rapidement converti l'avantage numérique de cette force militaire en obstacle stratégique et logistique pour la résurgence. La déposition d'Attale pourrait donc être en majeure partie redevable à son incompréhension face aux besoins basiques de ses sujets. Conséquemment, le fait qu'Alaric ait agi aussi rapidement pour s'en débarrasser pourrait indiquer à quel point il en était soucieux.

e) Six corps militaires orientaux

Zosime nous apprend aussi que six corps militaires arrivèrent à Ravenne en provenance de l'Orient en 409-410 et qu'ils étaient attendus depuis l'époque de Stilicon (c.-à-d. 408 au plus tard). Cela montrerait déjà qu'Honorius pouvait faire appel à l'Orient sans nécessairement impliquer Stilicon dans l'équation, et sans doute avec plus de

¹⁴⁰⁶ « The whole army should not be brought together in one place because the men might quickly find themselves starving [...] » (Maur. *Strat.* 1.9).

¹⁴⁰⁷ Zos. 6.7.5.

¹⁴⁰⁸ Zos. 6.7.5.

¹⁴⁰⁹ Sur Héraclien, voir sa biographie résumée dans *PLRE* 2.539-540.

¹⁴¹⁰ Zos. 6.11.1–2.

¹⁴¹¹ Zos. 6.12.1–2.

Annexes – E

succès¹⁴¹².

Toutefois, si l'on examine cette information avec la logistique en tête, on se rend compte rapidement que les troupes qui arrivèrent à Ravenne à la fin 409 ou début 410¹⁴¹³ devaient avoir été sollicitées après la mort de Stilicon au plus tôt, alors qu'Alaric se montrait enclin à prendre ses propres décisions dans les parages de la capitale. Dans la pratique, le voyage Constantinople-Ravenne demandait seulement de 20.4 à 22.7 jours de voyage en mer¹⁴¹⁴. Incluant la préparation pour une expédition de 6 000 soldats (au maximum)¹⁴¹⁵ par bateaux qui dut prendre moins de 2 mois (6 000 soldats n'avaient besoin que de 10 680 lb de nourriture par jour), tout aurait pu être fait en deçà de 4 mois s'il y avait eu un sentiment d'urgence des deux côtés : 23 jours Ravenne-Constantinople avec un message de détresse, 2 mois de préparation à Constantinople, 23 jours Constantinople-Ravenne.

C'est pourquoi nous pensons que Zosime ait peut-être commis une erreur avec ce passage. On pourrait l'expliquer en supposant que Zosime ait mélangé deux événements distincts : l'attente de troupes orientales avant 408 et l'arrivée de troupes orientales en 409-410.

Pour notre part, nous croyons que les détachements qu'Honorius attendait avant 408 s'étaient pointés à l'heure : on leur avait simplement refusé l'entrée en Italie. Nous pensons bien sûr à Alaric et son armée, ce que confirmait déjà Zosime lui-même en

¹⁴¹² Paschoud, *Zosime: Histoire nouvelle, tome III, 2e partie; livre VI et index*, 3.2: 51, note 129.

¹⁴¹³ Zos. 6.8.2.

¹⁴¹⁴ ORBIS. Si Honorius avait utilisé des cavaliers relayés comme messagers, il aurait pu acheminer son message à Constantinople en moins de 7.3 jours (ORBIS).

¹⁴¹⁵ Il s'agit d'une figure maximale. Il est impossible de savoir combien il y avait de soldats dans un corps militaire dans les faits. Pourtant, à moins de chiffrer les effectifs de chaque corps militaire à plus de 500 hommes, on peut difficilement justifier l'angouement qu'aurait provoquer cette « petite » armée pour affronter Alaric, à moins que l'armée *gothe* n'eut été petite elle aussi.

Annexes – E

faisant dire à Stilicon qu'Alaric répondait à l'appel d'Honorius en 408, raison pour laquelle il aurait mérité ce fameux dédommagement de 4 000 livres d'or¹⁴¹⁶. Conséquemment, l'arrivée de corps expéditionnaires à Ravenne en 409 serait une preuve que Constantinople – alors sous la régence du puissant Anthémius¹⁴¹⁷ – ne supportait plus les efforts d'Alaric.

f) *Siège ou blocus à Rome?*

Il a certainement pu sembler curieux aux contemporains des événements qu'une armée ait pu s'infiltrer dans Rome sans mener un « siège » en règle¹⁴¹⁸. C'est sans doute à cette particularité que nous devons deux passages curieux relatés par Zosime et Procope qui ont une saveur de racontars et qui se trouvaient certainement parmi de nombreuses autres explications du genre¹⁴¹⁹.

Dans le premier cas, Zosime nous apprend que Séréna¹⁴²⁰, la veuve de Stilicon, fut mise à mort sous suspicion de collusion avec Alaric et de vouloir lui ouvrir les portes de la ville¹⁴²¹. Dans le second cas, Procope nous dit que c'est Anicia Faltonia Proba¹⁴²² qui trahit les *Romains* en envoyant ses serviteurs ouvrir les portes aux *Goths*¹⁴²³. Bien

¹⁴¹⁶ Zos. 5.29.7. Cet épisode pourrait être rapproché (avec prudence) du passage relaté par Théophanes, où ce dernier est le seul de toutes les sources anciennes à nous dire clairement qu'Alaric avait été mandaté par Honorius (Theoph. *Chron.* AM 5895).

¹⁴¹⁷ Sur Anthémius, voir *PLRE* 2.93-95.

¹⁴¹⁸ Pour une description de ce genre de siège, avec artilleries lourdes, échelles, etc., voir : Matthews, *The Roman Empire of Ammianus*, 290-295.

¹⁴¹⁹ Également l'avis de Mathisen, « *Roma a Gothis Alarico duce capta est. Ancient Accounts of the Sack of Rome in 410 BCE* », 88-89.

¹⁴²⁰ *PLRE* 1.824.

¹⁴²¹ Zos. 5.38.

¹⁴²² *PLRE* 1.732-733. Cette femme faisait partie des plus hauts échelons de l'espace dominant romain, étant fille et mère de consuls. Elle se serait d'ailleurs enfuit de Rome après le sac pour gagner l'Afrique.

¹⁴²³ Procop. *Bell. Vand.* 1.2.27.

Annexes – E

que Procope ait aussi offert un autre scénario à ses lecteurs – une ruse d’Alaric impliquant 300 jeunes *goths*¹⁴²⁴ – le final restait le même : les *Goths* étaient parvenus à entrer dans la Ville sans en abattre les murs. Alaric ne s’était pas faufilé par une brèche, mais par une porte.

Il est facile de comprendre que les *Romains* s’expliquaient mal l’épisode. Les murs de Rome avaient hâtivement été reconstruits quelques années plus tôt, justement dans le but de tenir Alaric à distance. En théorie, il n’y aurait eu aucune raison pour voir les *Goths* réussir à s’emparer de la ville aussi facilement. Ils n’avaient pas réussi l’exploit à Milan, Hasti, Pollentia ou Verona en 401-402 (ni à Rome en 408 et 409, officiellement du moins), d’où sans doute la surprise généralisée à travers l’Empire à la fin août 410¹⁴²⁵.

À ce titre, que l’on parle de 408, 409 ou 410, il semble que nous ayons plutôt affaire à des blocus. Pour ne mentionner qu’un exemple, Olympiodore dit qu’Alaric n’aurait exécuté qu’un περικάθησθαι¹⁴²⁶, pour ensuite s’emparer de la ville par la ruse¹⁴²⁷. À dire vrai, ce genre de propos revient dans l’ensemble de nos sources sur la situation à

¹⁴²⁴ Procop. *Bell. Vand.* 1.2.14–23. Comme avec les histoires impliquant Anicia Proba et Séréna, on essayait de faire porter le blâme du sac à l’espace dominant romain puisque ces 300 jeunes hommes étaient destinés aux familles riches. Il semblerait donc que bien des histoires rapportées par la population romaine de l’Empire rendaient les *Romains* responsables du sort de Rome.

Bien qu’il faille douter de l’authenticité de ce genre de racontars, il reste évident que, dans les trois scénarios qui nous sont parvenus, on insinuait qu’Alaric avait su profiter de contacts dans les hautes sphères de la société romaine. Cette situation était tout à fait normale pour un homme aussi influent que lui. Il suffit de penser à la correspondance du préfet Symmaque qui cherchait continuellement à se rapprocher d’hommes *barbares* influents comme Richomère, Bauto et Arbogaste (cf. Salzman, « Symmachus and the ‘Barbarian’ Generals »).

¹⁴²⁵ Mis à part Philostorge qui raconte le sac de Rome – connu grâce à l’építome de Photius 7.2-3 – aucune autre source ne précise si Alaric avait avec lui l’équipement nécessaire à mener un siège; on ne peut donc pas déduire que c’était là son but.

¹⁴²⁶ On a ici l’image d’une armée campée autour d’une ville (c.-à-d. un blocus), non pas celle d’un siège; Bailly, *La grand Bailly: dictionnaire grec français*, 993 et 1527. Pour sa part, Le Liddell, Scott, Jones (en ligne : <http://stephanus.tlg.uci.edu>) donne trois sens au mot περικάθημαι : 1. Être assis autour et/ou être assis près de; 2. Blocade; 3. Investir et/ou assiéger.

¹⁴²⁷ Olymp. 11.1–3 dans Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 2.

Annexes – E

Rome entre 408-410. Que l'on examine les textes de Sozomène¹⁴²⁸, Socrates¹⁴²⁹, Philostorge¹⁴³⁰ ou Procope¹⁴³¹, on arrive à la même conclusion : Alaric est parvenu à investir la ville sans avoir à s'y tailler un chemin par la force des armes.

C'est l'indice le plus clair au fait que nous ayons affaire ici à autre chose qu'un « siège ». À ce point dans l'histoire, Alaric était pratiquement la figure dominante à Rome. Rien n'indique qu'il voulait détruire la ville en tout ou en partie. Il avait réussi à s'imposer parmi l'*espace dominant*; il avait fait et défait un empereur. Il était sans doute craint et respecté à la fois de ceux avec qui il avait eu à négocier. Qui plus est, ce n'était pas la première fois qu'Alaric « entrait » dans Rome¹⁴³². Il avait assisté aux séances du Sénat avec Attale et il était sans doute resté plusieurs jours dans l'une des grandes villas. Alaric avait pratiquement (pour ne pas dire littéralement) les clés de la Ville rendu à ce point.

Une fois que l'on remet cela en perspective, il est plus facile de comprendre pourquoi il ne lui a pas été difficile d'entrer (à nouveau) dans Rome le 24 août et d'y perpétrer des crimes orchestrés et contrôlés.

¹⁴²⁸ Soz. 9.6.4, 9.8.2, 9.9.2 dans *ibid.*, 2: 159, 163, 169. Les mots exacts sont ἐπολιόρκει (en parlant de Rome); πολιορκίας (en parlant de Rome); καταλαβών (en parlant d'Alpes); ἐπολιόρκει (en parlant de Rome); ἐπολιόρκει (en parlant de Rome); περικαθεσθείς (en parlant de Rome).

Notez que le *Liddell, Scott, Jones* (cf. <http://stephanus.tlg.uci.edu>) donne à πολιορκέω les sens de : 1. Assiéger; 2. Assiégeants; 3. Être en état de siège; 4. Être bloqué; 5. Être endigué.

Pour καταλαμβάνω, on en donne aussi plusieurs sens pour un contexte militaire, dont : 1. S'emparer de; 2. Obliger et/ou contraindre à.

¹⁴²⁹ Socrat. *Hist. eccl.* 10. Les mots exacts étant : ἀλῶναι (en parlant de Rome); κατέλαβον (en parlant de Rome).

¹⁴³⁰ Philostorg. 12.3-4 dans Blockley, *The Fragmentary Classicising Historians of the Later Roman Empire*, 1981, 2: 167. Les mots exacts sont : καταλαμβάνω (en parlant de Portus); πολιορκήσας (en parlant de Rome); καταλαβών (en parlant de Portus).

¹⁴³¹ Procop. *Bell. Vand.* 3.2.27 dans *ibid.*, 2: 169. Le mot exact est ἀλῶναι (en parlant de Rome). L'idée ici est celle d'une ville qui a été prise ou qui est tombée aux mains de l'ennemi (le verbe étant ἀλίσκομαι : voir *Liddell, Scott, Jones*, <http://stephanus.tlg.uci.edu>). En effet, Procope essaie visiblement de relater les différentes versions de la prise de la ville qui consistaient toutes – on est porté à le croire – à différentes ruses, sans utiliser un assaut ou une force directe.

¹⁴³² Godden, « The Anglo-Saxons and the Goths: Rewriting the Sack of Rome », 47.

Annexes – E

g) Sac de Rome¹⁴³³

Point de vue purement logistique, le sac de Rome (c.-à-d. de la ville dans son entièreté, comme l'avance Procope¹⁴³⁴) en trois jours à peine était impossible. L'envergure de la ville ne le permettait pas, tout comme la configuration chaotique de ses rues. Ajoutons à cela que la plupart des soldats d'Alaric n'avaient certainement jamais mis les pieds dans cette immense métropole et qu'ils auraient eu peine à s'y retrouver en plein jour : sans doute pourrions-nous limiter le pillage au temps ensoleillé uniquement.

Encore faut-il tenir compte de la *Porta Salaria*; c'est par là qu'Alaric serait entré dans la ville pour commencer le sac¹⁴³⁵. Première remarque : ce n'était pas une porte majeure et elle n'était donc pas configurée pour supporter un lourd achalandage. Deuxième point : van Tilburg précise qu'aucune porte de Rome ne faisait plus de 4 m de largeur après les reconstructions d'Honorius en 402¹⁴³⁶. Ainsi, seulement pour entrer dans Rome avec la totalité de ses troupes qui à ce moment, rappelons-le, auraient pu dénombrer jusqu'à 40 000 soldats¹⁴³⁷ (dont 13 200 cavaliers environ), Alaric aurait eu besoin de plus 7.1 heures¹⁴³⁸ simplement pour entrer dans la ville. En estimant un

¹⁴³³ L'examen le plus récent du sac de Rome se trouve chez R. Mathisen (« Roma a Gothis Alarico duce capta est. Ancient Accounts of the Sack of Rome in 410 CE », 93) qui, à travers l'étude des sources, montre à quel point cet événement s'insérait dans un contexte de lutte de pouvoir *romain* : « [...] Alaric's attack on Rome was not that of a foreign enemy, but that of a Roman military officer using extreme tactics in his negociation for another command with the government of the emperor Honorius. »

Il poursuit en disant que le sac s'insérait tout à fait dans la longue et triste tradition *romaine* des guerres civiles. En effet, il y eut au moins Vespasien (et sans doute Constantin) qui s'adonna au pillage de la capitale *romaine* au moment de leur prise du pouvoir.

¹⁴³⁴ Procop. *Bell. Vand.* 1.2.24.

¹⁴³⁵ Procop. *Bell. Vand.* 1.14.17, 22.

¹⁴³⁶ van Tilburg, *Traffic and Congestion in the Roman Empire*, 105. Voir aussi Malmberg et Bjur, « Movement and Urban Development at Two City Gates in Rome: the Porta Esquilina and Porta Tiburtina », 379. Nous notons cependant que la plupart des rues de Rome faisaient en moyenne 7.04 m de largeur (Macaulay-Lewis, "The City in Motion: Walking for Transport and Leisure in the City of Rome," 272). Même si cela ne change rien au fait que les soldats d'Alaric devaient d'abord franchir la porte, il est bon de garder à l'esprit qu'ils auraient eu plus d'espace par la suite pour manœuvrer dans la ville.

¹⁴³⁷ Selon les approximations de P. Heather.

¹⁴³⁸ On arrive à ce total en calculant que 4 m permettait le passage de 4 hommes de largeur (en laissant 90 cm par homme environ) ou de 3 chevaux (en laissant 130 cm par chevaux environ). Ainsi, 40 000 ÷

Annexes – E

temps certainement plus grand encore à la sortie, peut-être jusqu'à 11 heures¹⁴³⁹, Alaric aurait pratiquement perdu une journée complète que pour entrer et sortir de la ville.

Cela en soi est révélateur. Nous n'avons même pas compté dans l'équation les mules qui auraient servi à transporter le butin ou même encore les bœufs avec leurs charriots. Tout cela semble beaucoup trop important comme nombre et comme temps d'opération. De plus, en prenant en ligne de compte le contrôle qu'Alaric a su exercer sur son groupe à cette occasion – une chose que l'ensemble (!) de nos sources admet¹⁴⁴⁰ – on est obligé de revoir ces estimations à la baisse.

Dans les circonstances, nous sommes plutôt d'avis qu'Alaric ne se serait infiltré dans Rome qu'avec un petit groupe d'hommes, quelques centaines tout au plus¹⁴⁴¹. Il n'aurait jamais pu exercer un tel contrôle sur une armée éclatée dans les quatre coins de la ville. Sans doute était-il assez familier avec la vieille capitale rendue-là pour cibler les endroits les plus payants et on peut croire qu'il y aurait concentré ses efforts.

Dans la même ligne de pensée, on peut se demander s'il se serait vraiment attardé à des objets de valeurs qui lui auraient demandé un effort considérable à déplacer sur une longue distance. Les chances sont qu'il se limita aux objets aisément transportables avec des mules; on peut douter sérieusement qu'il ait vidé Rome de tous ses trésors¹⁴⁴².

4 = 10 000; et $13\,200 \div 3 = 4\,400$. Laissant 1 m entre chaque rangée de soldats, on obtient 10 km. En laissant 5 m pour chaque rangée de chevaux, on arrive à 22 km. Donc, cette colonne aurait fait au minimum 32 km de long. En estimant qu'ils seraient entrés dans Rome à une vitesse de 4.5 km/h – ce qui semble généreux – l'armée d'Alaric aurait eu besoin d'un minimum de 7.1 heures pour s'y trouver en totalité.

¹⁴³⁹ P. ex. si l'on suppose qu'ils se déplaçaient alors à 3 km/h une fois chargés de butin, nous aurions un temps de : $32\text{ km} \div 3\text{ km/h} = 10.7$ heures.

¹⁴⁴⁰ Cf. Mathisen, « *Roma a Gothis Alarico duce capta est*. Ancient Accounts of the Sack of Rome in 410 BCE », 89-93.

¹⁴⁴¹ Les 300 « jeunes hommes » dont il est question dans le récit peu fiable de Procope (*Bell. Vand.* 1.14.15) semble être néanmoins une figure beaucoup plus vraisemblable et cette histoire inventée pourrait avoir été construite sur une brîbe de réalité, de sorte que le corps militaire qui s'infiltra dans Rome avec Alaric ne dénombrait que quelques centaines d'hommes à la base.

¹⁴⁴² R. Mathisen (« *Roma a Gothis Alarico duce capta est*. Ancient Accounts of the Sack of Rome in 410 BCE, » 91, note 47) relève cependant une pièce d'information intéressante provenant du *Liber pontificalis*

Annexes – E

Donc, l'essentiel de l'épisode du sac de Rome serait plutôt symbolique. S'impose alors une analyse du discours de l'événement comme le proposent pour le grand public Mischa Meier et Steffen Patzold¹⁴⁴³ ou encore R. Mathisen¹⁴⁴⁴ qui remarque à juste titre que : « Even though [Procopius] story is rather fowl, it may reflect contemporary sense that the sack of 410 really did not count for much. It is only in the modern day that it has assumed truly legendary proportions. »¹⁴⁴⁵

h) 600 000 modii de blé pour Wallia

Le dernier épisode à nous occuper, bien qu'en dehors de nos limites temporelles, est celui des 600 000 *modii* accordés à Wallia en échange de Galla Placidia.

(46.4) où l'on mentionnerait un baptistère en argent de plus de 2 000 lb de pesantier qui aurait été volé par les *Goths* lors du sac. On pourrait donc croire que des bœufs auraient été nécessaires à déplacer cette lourde charge, ce qui aurait ralenti considérablement le déplacement d'Alaric par la suite. Il reste que cette bribe d'information puisse être soit fausse, soit exagérée. Nous maintenons que le côté pragmatique de petits objets de luxe aurait sûrement été préféré de loin à d'imposantes pièces, surtout lorsqu'on prend en compte qu'Alaric quitta Rome pour se rendre dans le sud de l'Italie.

Cela dit, bien des chercheurs aiment nourrir cette ligne de pensée et prennent appui par exemple sur les cadeaux d'Athaulf à Placidia pour justifier leurs reconstructions. Valverde (« De Atanarico a Valia: Aproximacion a los origines de la monarquia visigoda », 150-152) est allé jusqu'à monter une théorie qui implique qu'Alaric était à la tête des *Goths* parce qu'il parvenait à monopoliser les ressources et à les distribuer parmi son groupe. Cette théorie du *capital* est une manière classique de conceptualiser l'autorité d'Alaric sur son armée. Pourtant, cette théorie n'explique pas comment Alaric serait parvenu à maintenir ce groupe intacte entre 402-408, alors que le *capital* aurait été assez difficilement acquérable ou du moins, en quantité limitée. On peut expliquer cela en comprenant qu'Alaric était le général d'une armée *romaine* cantonnée dans une ville et recevant des subsides du gouvernement oriental. On pourrait aussi l'expliquer en estimant un nombre à la baisse pour l'armée qu'il avait à maintenir.

¹⁴⁴³ Avec leur livre *August 410 - Ein Kampf um Rom*. Essentiellement, les auteurs ne semblent pas s'intéresser au pillage de la ville, mais remarquent plutôt qu'il a été interprété différemment à travers les générations, et ce, à partir des *Romains* eux-mêmes.

¹⁴⁴⁴ Mathisen, « *Roma a Gothis Alarico duce capta est*. Ancient Accounts of the Sack of Rome in 410 BCE », 100.

¹⁴⁴⁵ Le recueil d'articles *The Sack of Rome in 410 AD. The Events, its Context and its Impact* (2013) montre généralement à quel point le sac de Rome n'a pas été ce grand événement troublant qui a été rapporté par les historiens depuis l'Antiquité. En effet, mis à part l'article de P. Heather (« 410 and the End of Civilization ») qui se veut très victorien dans son approche comme à son habitude, on admet maintenant qu'il faut voir plus loin que les lamentations de Jérôme et prendre plus au sérieux Orose et Augustin sur le sujet. Voir encore Gooden, « The Anglo-Saxons and the Goths: Rewriting the Sack of Rome ».

Annexes – E

Nixon pense que ces 600 000 *modii* auraient permis aux « 80 000 *Goths* » de survivre pendant 3 mois¹⁴⁴⁶. Il propose une quantité de 2.5 *modii* par personne par mois¹⁴⁴⁷, alors qu'on a vu qu'un soldat recevait jusqu'à 1/8 de *modii* par jour (ou 0.85 kg) pour un total de près de 4 *modii* par mois¹⁴⁴⁸.

En découle qu'on peut aisément trouver combien d'hommes auraient pu être nourris dépendant du nombre de mois en question, à l'aide de la formule suivante : $600\ 000 \div (4x)$; « x » étant le nombre de mois projetés. Ainsi, 600 000 *modii* auraient pu nourrir 150 000 personnes durant 1 mois, 25 000 personnes durant 6 mois, et 12 500 personnes durant 1 an.

L'estimation de Nixon est donc pauvre au mieux. Elle aurait plus de sens si l'armée *gothe* n'avait pas eu à combattre et que les soldats avaient été au « repos », auquel cas la dépense énergétique aurait été moins importante. On sait pourtant que ce ne fut pas le cas.

Donc, si l'on opte plutôt pour l'hypothèse d'une consommation se situant aux alentours de 4 *modii* par mois, il faut se rendre à l'évidence que 600 000 *modii* n'étaient pas une quantité inépuisable. Il semble peu probable que Wallia ait demandé ce blé que pour survivre durant quelques mois seulement. Nous croyons donc que nous ayons ici un indice de plus au fait que l'armée de Wallia (hérité d'Athaulf et sans doute près de celle d'Alaric) n'était pas si imposante qu'on le croit à l'habitude.

Selon nous, et considérant la position précaire dans laquelle il se trouvait, Wallia aurait eu tout avantage à s'assurer une quantité de blé suffisante à passer le cap des 6 mois, voire même 1 an.

¹⁴⁴⁶ Nixon, « Relations Between Visigoths and Romans in Fifth-Century Gaul », 67-68.

¹⁴⁴⁷ Nixon semble adhérer à la théorie qui voit les *Goths* comme un « peuple » migrateur puisqu'il fait une moyenne pour inclure les femmes et les enfants dans le total.

¹⁴⁴⁸ Roth, *The Logistics of the Roman Army at War (264 B.C.-A.D. 235)*, 22-24.

Annexe F : voyage de Synésios

Comme nous l'avons vu avec le voyage de Théophanès (cf. annexe C), les meilleures estimations de la distance en rapport au temps pour un voyage civil se situent forcément entre 39.4 km/jour et 47.7 km/jour¹⁴⁴⁹.

Or, dans le cas de Synésios, Cameron et *al.* sous-entendent pourtant une vitesse moyenne de 176 km/jour¹⁴⁵⁰. En effet, Cyrène-Alexandrie faisait 868 km (sur route) ou 977 km (par cabotage)¹⁴⁵¹, alors qu'Alexandrie-Constantinople demandait environ 1 492 km par mer en passant par le couloir entre Rhodes, Samos, Mytilène, etc.¹⁴⁵² Les

¹⁴⁴⁹ Bien sûr, ces estimations concernent un voyage qui se serait déroulé majoritairement sur les routes, et durant 6 heures par jour. Il est donc assuré que la distance couverte sur mer aurait été plus grande, mais certainement pas aussi importante que ne l'entendent Cameron et *al.* Voir la note suivante.

¹⁴⁵⁰ Il s'agit de 14 jours pour couvrir 2 469 km (c.-à-d. 977 km +1 492 km) et donc, d'une vitesse de 176 km/jour. Pourtant, les concepteurs d'ORBIS ont estimé qu'un navire aurait été en mesure de couvrir en mer 3.05 nm/h (ou 5.65 km/h) en moyenne dans des conditions idéales (c.-à-d. durant l'été) : « ORBIS and the Sea: a model for maritime transportation under the Roman Empire, » <http://orbis.stanford.edu/#>, consulté le 2 novembre 2013. Ainsi, Cameron et *al.* impliquent sans le savoir un voyage d'une durée de 31 heures/jour pour couvrir ces 176 km.

¹⁴⁵¹ Notez que Synésios nous a laissé des témoignages d'autres voyages effectués en mer et qui pourraient appuyer l'idée qu'il préférerait la mer à la route, ce qui serait logique de toute façon (Long, « Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5 »). Dans l'affirmative, donc, ORBIS offre une estimation de 6.5 jours et 977 km en effectuant ce voyage jour et nuit, ou bien 11 jours en ne voyageant que de jour seulement. L'estimation de 11 jours semble plus réaliste, même si encore trop optimiste. C'est qu'il s'agit de couvrir 89 km/jour en moyenne sur toute la durée des 11 jours, et donc d'environ 16 heures de navigation par jour. Considérant le temps de l'année en question, nous doutons qu'on naviguait aussi longtemps en mer avant de s'arrêter pour la nuit. C'est pourquoi nous corrigerons bientôt cette estimation à 29 jours.

¹⁴⁵² Bien qu'il semble évident que Synésios ait fait ce tronçon par mer, rien ne l'indique clairement. Qui plus est, pour autant que l'on en sache quelque chose, Synésios put avoir effectué le voyage au complet sur la route, auquel cas Alexandrie-Constantinople aurait demandé 2 236 km. ORBIS lui fait longer la côte jusqu'à Tarsus pour ensuite le faire bifurquer sur Ancyre et mettre le cap sur Nicomédie puis Constantinople. Nous croyons qu'il faudrait garder cette option en tête, considérant la lettre datée du 13 août, et des difficultés du voyage sur mer durant les mois d'hiver.

En l'occurrence, 2 236 km à 39.4 km/jour ou 47.7 km/jour auraient demandé un temps se situant entre les 47 jours et 57 jours; additionnés aux 22-18 jours que prenaient Cyrène-Alexandrie, ce voyage aurait demandé un total de 65 jours à 79 jours, dans des conditions idéales. Donc, même en voyageant par les routes, Synésios aurait risqué de se pointer à Constantinople en retard pour remettre l'or coronaire à Arcadius avant le 19 janvier.

Annexes – F

estimations avancées par Cameron et *al.* de 5 jours¹⁴⁵³ pour couvrir la première distance et de 9 jours¹⁴⁵⁴ pour la seconde sont simplement fausses. Il faudrait plutôt corriger le 14 jours de Cameron et *al.* à 55 ou 62 jours minimum : 11 jours (cabotage)¹⁴⁵⁵ ou 18.2 jours (route) Cyrène-Alexandrie; 44 jours (mer) Alexandrie-Constantinople.

Le premier tronçon est assez simple à calculer puisqu'il s'agit d'un trajet sur route ou le long de la côte *africaine*. En l'occurrence, nous avons soit 868 km à couvrir à raison de 39.4 km/jour ou 47.7 km/jour, et donc entre 22 jours et 18.2 jours; ou bien 977 km à couvrir à raison de 5.65 km/h¹⁴⁵⁶, et donc 173 heures ou 29 jours (à 6 h/jour) au lieu des 11 jours susmentionnés qui supposent une navigation en continu durant 16 h/jour.

Cela fait en sorte que les 1 492 km entre Alexandrie et Constantinople auraient demandé un minimum de 264 heures de voyage. En limitant ces heures au temps ensoleillé et à 6 heures de voyage par jour, il aurait fallu un minimum de 44 jours pour se

¹⁴⁵³ 977 km ÷ 5 jours = 195.4 km/jour. Synésios nous informe lui-même qu'il avait déjà fait le voyage Cyrène-Alexandrie par mer en 5 jours (cf. Long, « Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5 », 352). Voir pourtant nos réserves exprimées à l'annexe C en ce qui concerne les vitesses de déplacement d'un particulier. C'est dire que Synésios était certainement pressé d'arriver à Alexandrie lorsqu'il a fait ce voyage en 5 jours seulement. C'est aussi dire qu'il ne faut pas prendre ces 5 jours comme étalon à tous les voyages Cyrène-Alexandrie. L'article de Long ("Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5") cite plusieurs passages de la *Correspondance* de Synésios qui montrent bien qu'on naviguait que de jour à l'habitude, en faisant escale aux ports pour passer la nuit. Et comme nous l'avons dit, il faut encore prendre en compte que le départ de Synésios pour Constantinople s'était fait à l'approche de l'hiver : les journées se faisaient plus courtes, *idem* pour la durée du voyage au quotidien.

¹⁴⁵⁴ 1492 km ÷ 9 jours = 165.8 km/jour. La référence offerte par Cameron et *al.* (Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 93, note 100) concerne un passage de l'œuvre de Théophylacte Symocata qui raconte un épisode fantaisiste où l'on apprend qu'une missive avait été envoyée de Constantinople à Alexandrie en 9 jours pour annoncer la mort de Théodose. Cela n'a rien à voir avec un voyage civil à la manière de ceux de Théophanès et Synésios. Les messagers utilisaient le moyen le plus rapide (relais de chevaux) pour faire circuler une nouvelle aussi importante.

¹⁴⁵⁵ Voir note 1451.

¹⁴⁵⁶ « ORBIS and the Sea: a model for maritime transportation under the Roman Empire, » <http://orbis.stanford.edu/#>, consulté le 2 novembre 2013.

Annexes – F

rendre à destination¹⁴⁵⁷. On pourrait sans doute augmenter ce nombre puisque Synésios fit ce deuxième tronçon probablement à la fin septembre au plus tôt¹⁴⁵⁸, et donc dans des conditions plus difficiles¹⁴⁵⁹. On ne sait pas non plus combien d'escales il a faites sur sa route, mais il a dû en faire un bon nombre ne serait-ce que pour acheter des provisions¹⁴⁶⁰.

Pour être encore plus réaliste, donc, il faudrait corriger notre propre estimation. En effet, on devrait parler plutôt d'un temps allant non pas de 55 à 62 jours¹⁴⁶¹, mais plutôt de 62 à 73 jours minimum pour se rendre de Cyrène à Constantinople en faisant le gros du voyage (ou sa totalité) par mer¹⁴⁶².

¹⁴⁵⁷ Même en augmentant le nombre d'heures de voyage jusqu'à 12, il aurait toujours fallu plus de 22 jours à Synésios pour atteindre Constantinople. À l'évidence, il faut compter au minimum absolu au moins 1 mois de voyage pour atteindre cette destination à partir de Cyrène.

¹⁴⁵⁸ Considérant que le voyage Cyrène-Alexandrie demandait entre 18 et 22 jours de voyage.

¹⁴⁵⁹ J. Long ("Dating an Ill-Fated Journey: Synesius, Ep. 5") a d'ailleurs argumenté assez longuement pour inclure une pause dans le voyage de retour de Synésios qu'elle date au mois d'octobre 400, justement parce que l'hiver approchait. Nous ne voyons pas pourquoi il en aurait été autrement s'il partit durant le mois de septembre-octobre 397 comme elle le croit. Mais s'il avait pris une pose en y allant, il aurait couru un risque élevé de rater la date butoire du 19 janvier pour remettre l'or coronaire à Arcadius. À moins qu'il n'ait fait le voyage Alexandrie-Constantinople par la route en 397, nous ne voyons pas comment il serait arrivé à temps. Même en voyageant par la route, le temps aurait été assez limite (cf. annexe B et C).

Notons malgré tout qu'ORBIS offre une estimation de 24.3 jours de voyages pour effectué ces 1 492 km en octobre (avec les variables : rivières, mer, côtes de jour, civile, rapide, routinier). En considérant le temps de 5.65 km/h sus-mentionné, il s'avère qu'ORBIS estime une durée de voyage de 9.5 heures par jour en moyenne, au lieu du 6 heures que nous avons avancé suivant ce qu'on a vu du voyage de Théophanès. Quoi qu'il en soit, nous préférons conserver notre estimation de 44 jours qui nous semble plus réaliste.

¹⁴⁶⁰ Encore une fois, le cas de Théophanès peut être un indicateur qu'un particulier qui voyageait le long de la côte *africaine* s'arrêtait à chaque jour quelque part pour acheter des provisions.

¹⁴⁶¹ Soit 11 jours + 44 jours = 55 jours ; et 18 jours + 44 jours = 62 jours.

¹⁴⁶² Soit 44 jours + 18 jours = 62 ; et 44 jours + 29 jours = 73 jours.

Annexe G : logistique impliquée dans les événements de 399

Il s'agit ici d'essayer de démontrer à l'aide de la logistique que, contrairement à l'hypothèse avancé par Al. Cameron (dans *Barbarians and Bishops*), Aurélien aurait pu être démi de ses fonctions tard en 399.

En effet, Cameron essaie de décortiquer les événements politiques qui ont impliqué directement Gainas et Eutrope pour démontrer qu'Aurélien n'a pas pu être démis de ses fonctions à la fin 399. Il est question de plusieurs messages envoyés entre Phrygie et Constantinople et de plusieurs voyages également, dont celui d'Eutrope jusqu'à Chypre. Cameron s'appuie en quelque sorte sur la logistique (sans jamais effectuer de calculs) pour nier la possibilité que tous ces événements aient pu se produire entre août et décembre 399, optant plutôt à la fin pour le printemps 400¹⁴⁶³.

Or, selon les estimations effectuées avec ORBIS, le voyage Constantinople-Chypre prenait entre 24 jours (par mer) et 33 jours (sur terre jusqu'à Tarsus). Remarquez que rien n'assure qu'Eutrope était rendu à Chypre lorsqu'il fut rappelé par Arcadius pour être exécuté; un messenger qui voyageait léger et par relais aurait été capable de rattraper l'escorte d'Eutrope n'importe où sur cette route pour lui livrer l'ordre impérial.

Ensuite, le voyage entre Phrygie¹⁴⁶⁴ et Constantinople demandait moins de 4 jours par relais de chevaux, si on modifie le tracer plutôt long qu'offre ORBIS¹⁴⁶⁵. Un particulier aurait été en mesure de couvrir cette distance en moins de 20 jours à pied¹⁴⁶⁶. Il

¹⁴⁶³ Cameron, Long, et Sherry, *Barbarians and Politics at the Court of Arcadius*, 164.

¹⁴⁶⁴ Ou plutôt Césarée, en passant par Dorylaion.

¹⁴⁶⁵ ORBIS n'offre aucun chemin direct entre Nicée et Dorylaion, faisant faire un détour jusqu'à Ancyre. Avec DARMC, le tracer direct entre Nicée et Dorylaion compte pour 125 km, au lieu du 300 km entre Nicée et Ancyre et du 224 km entre Ancyre et Dorylaion; c'est dire 125 km au lieu de 524 km.

¹⁴⁶⁶ Constantinople-Nicomédie = 96 km sur mer ÷ 5.65 km/h = 2.8 jours (à 6 h de voyage/jour); Nicomédie-Nicée = 59 km ÷ 4.5 km/h = 2.2 jours (à 6 h de voyage/jour); Nicée-Dorylaion = 125 km ÷ 4.5 km/h = 4.6 jours (à 6 h de voyage/jour); Dorylaion-Césarée = 272 km ÷ 4.5 km/h = 10 jours (à 6 h de

Annexes – G

aurait donc été facile pour Gaïnas de se rendre à Constantinople en moins de 20 jours s'il voyageait par cheval et durant plus de 6 heures par jour.

P. ex., en prenant les estimations du voyage de Théophanès (cf. annexe C), ce 552 km aurait pu être couvert entre 14 jours (à 39.4 km/jour) et 12 jours (à 47.7 km/jour). Il s'ensuit également qu'un messenger qui utilisait le relais de chevaux aurait été en mesure de faire ce voyage sous la barre des 3 jours¹⁴⁶⁷.

Au final, l'itinéraire en rapport au temps semble corroborer plutôt bien. Considérant que nous avons pris les valeurs de déplacement les plus basses possibles pour les voyages de Gaïnas et d'Eutrope, nous ne croyons pas du tout que cette séquence eut été impossible à réaliser entre le 1^{er} août et la fin de décembre 399. Il y a de fortes chances en réalité pour qu'Eutrope n'ait pas eu le temps de se rendre à Chypre avant d'être rappelé par Arcadius et que l'on puisse au lieu supposer que certains de ces événements se soient chevauchés¹⁴⁶⁸, coupant alors un temps considérable sur la chronologie finale, peut-être jusqu'à 1-2 mois dans les faits. Cela laisserait aussi le temps nécessaire pour prendre en compte les ravages à Sardes commis par Gaïnas et Tribigilde¹⁴⁶⁹.

C'est aussi dire qu'en prenant en compte la logistique, Aurélien aurait pu être démis de ses fonctions même avant décembre puisque Gaïnas aurait certainement été de retour à Constantinople pour la deuxième fois avant la fin de l'année 399.

voyage/jour); et donc, 19.6 jours en tout, en supposant qu'on ne voyageait qu'à pied et que durant 6 h/jour.

¹⁴⁶⁷ P. ex. avec le long tracé de 524 km (détour par Ancyre), ORBIS propose 3.8 jours entre Constantinople-Césarée, ce qui implique une distance couverte de 250 km/jour; notre estimation reste plus réaliste puisqu'elle suppose 180 km/jour.

¹⁴⁶⁸ P. ex., les numéros 1 et 2, de même que 5 et 6 du tableau des pages 275-276, *supra*.

¹⁴⁶⁹ On peut supposer en toute vraisemblance que, comme Alaric, Gaïnas n'avait pas besoin d'être sur place durant tout le temps et qu'il put sans doute quitter pour Constantinople même si ses hommes continuaient à piller le territoire.

Annexe H : note sur l'union d'Athaulf et l'enfant Théodose

a) Le but d'Athaulf

J. Matthews, dans un livre récent¹⁴⁷⁰, croit fermement qu'Athaulf avait comme plan d'établir une « *Gothia* » en sol *romain*¹⁴⁷¹.

Avant tout, il faut comprendre son raisonnement : en se basant sur Orose qui nous apprend qu'un « *vir illustris* »¹⁴⁷² lui avait rapporté avoir entendu Athaulf mentionné son plan à « plusieurs occasions »¹⁴⁷³, Matthews croit avoir accès ici à l'un de ces rares épisodes « authentiques ». Il ne fait aucun doute que l'argument de Matthews repose sur un raisonnement en béton et ce dernier montre bien qu'il est fort possible que ce *vir illustris* – en fonction sous Théodose I^{er} – ne soit nul autre que le médecin Marcellus qui se serait retrouvé dans la même ville qu'Athaulf au moment du fameux mariage¹⁴⁷⁴. Cela en soi mérite des éloges.

Le problème vient du fait que Matthews semble croire Orose sur toute la ligne. On doit plutôt se questionner à savoir pourquoi il faudrait suivre l'auteur lorsqu'il dit que ce *vir illustris* (qu'il ne nomme jamais) avait entendu Athaulf clamer haut et fort ses intentions. Plus encore, on nous force ainsi croire qu'Athaulf se permettait de mépriser ouvertement la presque totalité de la *population* locale qui ne désirait certainement pas voir une *Gothia* chez eux (peu importe ce que cela impliquait)¹⁴⁷⁵. En outre, on peut

¹⁴⁷⁰ Matthews, *Roman Perspectives*.

¹⁴⁷¹ *Ibid.*, 329, 332.

¹⁴⁷² *Ibid.*, 327-329.

¹⁴⁷³ *Ibid.*, 329.

¹⁴⁷⁴ *Ibid.*, 338-340.

¹⁴⁷⁵ Sivan, « Romans and Barbarians in Fifth Century Aquitaine: the Visigothic Kingdom of Toulouse. AD 418-507 », 3-4, 40. Sivan ne voit apparemment aucun problème avec le discours d'Athaulf, mais il faut se demander si un tel discours aurait eu une quelconque résonance à la fois chez les *provinciaux* et les *Goths* qui étaient maintenant en très petit nombre dans le groupe, sans aucun doute. Qu'est-ce que

Annexes – H

raisonnablement penser que Galla Placidia aurait mieux su manipuler la foule (et son époux), elle qui aurait d'ailleurs aidé Athaulf dans ses dessins¹⁴⁷⁶.

Puis, le rôle de la « loi *romaine* » dans le discours rapporté par Orose, principal argument du retournement d'Athaulf en faveur de l'Empire *romain*, a les airs d'un *topos* littéraire rebattu : les *Barbares*, du moins c'est ce qu'on lit partout dans l'historiographie *romaine*, n'ont jamais eu de lois¹⁴⁷⁷.

Peut-on réellement croire qu'Athaulf, rendu à ce point et marié à la sœur des empereurs, était anarchique et souhaitait se mettre à dos Honorius et Arcadius? Avait-il vraiment des *Goths* anomiques sous son autorité, des *Goths* qui, rappelons-le, étaient membres de l'Empire depuis au moins 40 ans rendu à ce point? Ne s'agit-il pas plutôt d'une allusion directe au fait qu'Athaulf était alors suffisamment *Romain* pour suivre

c'était que cette *Gothia*? Orose semble faire une simple équivalence entre *Gothia* et *Roma*, alors qu'on sait bien qu'une telle logique n'aurait sans doute jamais traversée l'esprit d'Athaulf. Si l'on veut plutôt argumenter comme Oost ("Galla Placidia and the Law," 118) qui semble lui aussi être prêt à croire le discours d'Athaulf, il faut faire le saut et cesser de voir cet homme comme un *roi goth* (ce que Oost ne fait jamais, bien qu'il y vienne près à la p. 119).

D'abord, pour qu'Athaulf ait pu espérer créer une *Gothia* en sol *romain*, il lui aurait fallu les outils nécessaires pour effectuer cette projection; dire qu'il les possédait reviendrait à faire de lui un *Romain*. Il n'y avait jamais eu de *Gothia* au sens et au niveau où Orose semble l'entendre dans son texte. Athaulf aurait donc été en mesure de s'imaginer les *structures* de l'Empire transposées sur un espace « imaginaire » *goth*, et administré par des *Goths*. C'est dire qu'il aurait été capable de se représenter un État *goth* de nulle part, fonctionnant à la manière de l'Empire avec toutes ses subtilités et sa complexité. C'est là un constat qui ne s'imposait pas de lui-même.

Bien que Oost ("Galla Placidia and the Law," 117, note 16) n'y croit pas, nous pensons qu'Orose transmettait seulement les craintes propres à l'*espace dominant romain*. En effet, il faut réaliser que ce mariage donnait l'opportunité à Athaulf d'accomplir de grandes choses. Le fils qui naquit de cette union (Théodose) aurait pu revendiquer la pourpre. Le mariage avec Athaulf n'avait jamais compromis la place de Placidia dans la famille impériale; Constance III y trouva sa niche justement parce qu'Honorius lui donna Placidia en mariage.

On ne peut exclure la possibilité qu'Athaulf et Galla Placidia aient pu avoir eu de grands projets. Toutefois, justement parce que Galla Placidia était directement impliquée dans l'affaire, on peut hésiter à interpréter Orose comme le fait Oost. Plutôt, on pourrait lire entre les lignes et comprendre de tout l'épisode qu'Athaulf ne revendiquerait pas le pouvoir de l'empereur pour lui-même. Qui plus est, les références fréquentes à l'allure *romaine* de la cérémonie, aux habits, à l'assemblée qui était présente, etc., sont des preuves de l'effort qu'a mis Orose à montrer à quel point Athaulf était *Romain*.

¹⁴⁷⁶ Oost, « Galla Placidia and the Law », 117.

¹⁴⁷⁷ Ibid., 119.

Annexes – H

ces lois et se soumettre au pouvoir des empereurs même si, en théorie, il venait d'accéder à l'échelon ultime de l'*espace dominant romain* en épousant Galla Placidia, ce qui lui aurait permis par exemple de revendiquer une partie de l'Empire en toute légitimité sans pouvoir être affublé du titre d'usurpateur.

Tout cela étant dit, il reste que l'élément le plus intéressant du passage d'Orose est l'accoutrement d'Athaulf et de Placidia (mentionné également chez Olympiodore¹⁴⁷⁸). Pourquoi mentionner ce détail? Qui avait-il d'important à savoir qu'Athaulf portait l'habit du général *romain* et que Placidia était habillée à la *romaine*? Comment les lecteurs d'Orose et d'Olympiodore se seraient-ils représentés les époux sans ce genre de détails?

Hypothèse ambitieuse, mais on pourrait être porté à croire que les gens¹⁴⁷⁹ qui allaient lire ces textes se seraient imaginés le mariage d'une brute et d'une belle impératrice *romaine*... Orose voulait peut-être simplement désillusionner les *Romains* et préciser que le mariage entre Athaulf et Placidia était bel et bien un mariage entre deux *Romains* membres de l'*espace dominant*, présidé par des *Romains* et dans les règles du mariage¹⁴⁸⁰. Par la grandeur des cadeaux offerts, il s'agissait sans l'ombre d'un doute d'un mariage digne d'une impératrice¹⁴⁸¹; célébré par des *Romains*, il était d'autant plus légitime.

On pourrait même prolonger l'argument et avancer qu'Olympiodore laisse transparaître une Placidia extrêmement fidèle à Athaulf et aux *Goths*, même après la mort

¹⁴⁷⁸ Phot. *Bibl.* 59b.18–20.

¹⁴⁷⁹ De l'*espace dominant*.

¹⁴⁸⁰ C'est aussi l'impression que donne le résumé de Photius (Phot. *Bibl.* 59b.13–29).

¹⁴⁸¹ Ces plateaux d'or et de pierres sans prix, offerts par Athaulf et provenant soi-disant du sac de Rome, en ont choqué plus d'un (p. ex. Matthews). N'a-t-on jamais pensé que le fait de redonner les trésors de Rome à Placidia était un peu comme redonner à l'Empire ce qui lui revenait de plein droit? Au lieu de choquer les gens de l'époque, n'y avait-il pas autant de chances pour que ce geste les ait rassurés? Bien sûr, on ne peut pas accepter ce détail dans le récit et on peut douter qu'Athaulf eut encore ce genre de trésors à sa disposition; la plupart avaient sans aucun doute été fondus/vendus/échangés pour payer les hommes, les rations, l'équipement, etc. Reste que l'épisode ne devrait pas nous choquer immédiatement : on peut aussi bien l'interpréter comme un gage des bonnes dispositions d'Athaulf envers l'Empire.

Annexes – H

d'Athaulf et de leur fils Théodose et alors qu'elle était mariée à Constance III¹⁴⁸². Cela fait en sorte que l'on ne devrait pas croire sur-le-champ que cette alliance avait été forcée sur Placidia¹⁴⁸³.

Enfin, toute l'argumentation de Matthews repose sur le *Bréviaire d'Alaric*, un document daté de 506, soit exactement 98 ans après le mariage d'Athaulf. Il semble difficile de croire ici à une corrélation entre les deux épisodes. Rappelons que les *Goths* d'Athaulf n'étaient pas moins enclins à suivre des lois que ceux d'Euric... Matthews voit pourtant dans le *Bréviaire d'Alaric* la réalisation du plan d'Athaulf. Dans ses mots : « The programme of Roman law-making under Gothic protection envisaged by Athaulf was fulfilled by the Breviarium of Alaric [...] »¹⁴⁸⁴

Cette affirmation laisse penser que Matthews croit avoir accès aux réelles ambitions d'Athaulf. Cependant, on pourrait tout aussi bien croire qu'Orose donna à Athaulf un programme que ce dernier n'avait jamais envisagé. Matthews s'en remet à ce *vir illustris* pour valider le récit d'Orose, mais il ne considère jamais que l'auteur aurait très bien pu inventer ce personnage pour donner plus de poids à cet épisode¹⁴⁸⁵

¹⁴⁸² Phot. *Bibl.* 61b.10–15; 62a.31–36; 62b.17–18.

¹⁴⁸³ Comme le fait Becker-Piriou, « De Galla Placidia à Amalasonthe, des femmes dans la diplomatie romano-barbare en Occident? », 513-514. Notons plutôt la différence entre les mariages relatés par Olympiodore (Phot. *Bibl.* 59b.18–20; 61a.8–15). Dans le premier passage, le mariage à Athaulf se termine en réjouissances, alors que dans le second, Placidia se refuse à épouser Constantius III pour y être finalement contrainte par Honorius.

¹⁴⁸⁴ Matthews, *Roman Perspectives*, 329.

¹⁴⁸⁵ Remarquez qu'Oost ("Galla Placidia and the Law," 117–118) est du même avis que Matthews et refuse l'hypothèse que le discours ait été inventé de toutes pièces sur la base qu'Orose fit référence à Jérôme et que ce dernier vivait toujours à l'époque.

Cela dit, il y a encore un autre élément problématique à ce récit : on examine le *Bréviaire d'Alaric* en se demandant sans cesse pourquoi les *Goths* n'y figurent pas davantage, à la fois dans les lois et chez les auteurs du recueil même. P. ex. Matthews croit que l'ouvrage avait été de facture *romaine* et qu'il ciblait des *Romains* (le *Codex Theodosianus* y est au premier plan [Matthews, *Roman Perspectives*, 333-334, 344, 347-351, 357]). On peut être d'accord avec lui dans un certain sens : le recueil de lois visait bel et bien des *Romains*. La question est de déterminer alors ce qu'étaient ces *Romains*.

C'est dire qu'il faudrait peut-être cesser de prendre les *Goths* que comme des *Goths* rendu à ce point. En effet, il suffit de dire que les *Gaulois* de l'époque de Claude, eux, étaient considérés comme des

Annexes – H

b) L'enfant Théodose

Ce nom est surprenant si on s'arrête à la tradition érudite sur les *Goths*. L'enfant d'Athaulf portait le nom du père de sa femme et de son neveu qui régnait à ce moment; c'était à la fois un geste de respect et une annonce à la famille théodosienne de ne pas oublier de compter Athaulf et Placidia parmi ses membres. C'était aussi un rappel que l'enfant avait tout l'outillage « dynastique » (nous dirions « génétique » aujourd'hui) pour succéder à son oncle en Occident, le temps venu. Pour dire les choses autrement, Placidia venait de donner naissance au plus sérieux prétendant au titre d'empereur. En effet, le jeune Théodose était métissé comme l'était l'autre Théodose en Orient, enfant d'Arcadius et d'Aelia Eudoxia, elle-même fille d'un *Franc* et donc, une *barbare*¹⁴⁸⁶. Si ce n'était pas un problème en Orient, on ne voit pas pourquoi il en aurait été autrement en Occident.

En plus de supporter ces idées, Pawlak¹⁴⁸⁷ soutient que le couple n'essayait pas tant d'amadouer Honorius en nommant leur fils ainsi que de gagner la reconnaissance de Théodose II à l'Est. C'était peut-être bien une tentative de renouer avec l'Est devant les refus à répétition d'Honorius (depuis 408), mais il y a autant de chance pour qu'Athaulf et son groupe (et Galla Placidia aussi puisqu'elle était née à l'Est) se considérassent toujours plus « *orientaux* » qu'« *occidentaux* » et désirait le rappeler. En réalité, Athaulf et son armée formaient toujours une *armée romaine orientale* qui évoluait en occident depuis 408. L'attitude d'Honorius, de même que les événements de 410,

Romains à peine un demi siècle après les guerres menées par César. En quoi ces deux situations diffèrent-elles dans l'idée de base? *Gaulois, Espagnoles, Bretons, Syriens, Égyptiens*, etc.; autant d'*identités* partagées dans l'ensemble du monde *romain* tardif sans que cela ait été un problème. Pourtant, on ne veut jamais examiner les *Goths, Francs, Burgondes, Vandales*, etc., sous le même angle. On laisse les *Goths* d'Alaric comme *Goths* sans jamais vouloir admettre qu'ils avaient autant droit au qualificatif *Romain* que n'importe quel habitant de l'Empire. D'ailleurs, la fameuse loi contre les mariages entre *Barbares* et *Romains* prend tout son sens lorsqu'on se met dans l'esprit que, pour Alaric II, les *Goths* (de l'*espace dominant* à tout le moins) étaient aussi des *Romains*.

¹⁴⁸⁶ PLRE 2.410.

¹⁴⁸⁷ Pawlak, « Theodosius, son of Athaulf and Galla Placidia », 229.

Annexes – H

ne pouvaient faire autrement que faire réfléchir Athaulf et son groupe s'il ne valait pas mieux regagner l'Est.

Il est tout aussi intéressant de considérer que le groupe d'Athaulf ne semble pas avoir été choqué de cette situation. Si c'était un geste de respect pour les *Romains*, le nom de Théodose aurait pu être perçu autrement par les *Goths*. Ce n'était pas un nom *goth latinisé*, c'était le nom d'un empereur régnant (et de celui qui avait défait les *Goths* en 382). Athaulf aurait pu nommer son premier-né Alaric ou un quelconque autre nom de *roi* mythique *goth* dans l'espoir de lui donner l'outillage nécessaire (aura de puissance, ancêtres mythiques, etc.) à lui succéder au trône des *Goths*.

Or, le choix du nom de Théodose, dans ce cas précis de succession et de pouvoir, indique le plus clairement du monde que l'enfant était appelé à jouer un rôle dans la *structure impériale*, non pas à l'extérieur. Que les *Goths* ne se soient pas révoltés contre leur *roi* pour s'être rangés du côté des *Romains* de cette façon montre, à notre avis, qu'il n'y avait là aucun problème à leurs yeux. Bien sûr, on sait maintenant que ces *Goths* étaient beaucoup plus *Romains* qu'on ne veuille encore l'admettre dans la majorité des études.

